HISTOIRE

DES

ROUMAINS

ET DE LA

ROMANITÉ ORIENTALE

PAR

N. IORGA

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. VIII

LES RÉVOLUTIONNAIRES

BUCAREST

1944

BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

Cota 23647

Inventar 501562

HISTOIRE

DES

ROUMAINS

ET DE LA

ROMANITÉ ORIENTALE

PAR

N. IORGA

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. VIII

LES RÉVOLUTIONNAIRES

BUCAREST

1944

Institutul Pedagogic
116123
Biblioteca Centrală Universitară
Cota 23647
Inventar 501562
23647
BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 23647
B.C.U. Bucuresti
C501562

VOLUME VIII

LES RÉVOLUTIONNAIRES

LIVRE PREMIER

L'IDÉE RÉVOLUTIONNAIRE AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES ROUMAINS

AVANT PROPOS
POUR LES TROIS DERNIERS VOLUMES

L'édition roumaine de l'« Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale »*, s'achevait en 1939, avec le dixième volume, suivie de près par celle de la traduction française, dont les quatre premiers volumes étaient parus en 1937, et trois (Ve—VIIe) en 1940.*

Le VIIIe était sous presse, lorsque les événements tragiques de novembre 1940, mirent fin à l'activité prodigeuse de Nicolas Iorga.

L'Académie Roumaine a voulu mener à bonne fin la tâche qui avait été entreprise, afin de réaliser ainsi les dernières volontés du grand historien, — la Présidence du Conseil lui en ayant fourni les moyens.

Elle a confié l'impression des trois derniers volumes — dont l'auteur avait fini la traduction, sans l'avoir revue pour les deux derniers (IXe et Xe) — à M. le Professeur N. A. Constantinescu ; M-me Jeanne Gamber s'est chargée de traduire à nouveau quelques dizaines de pages que l'on n'avait plus retrouvées[1]*, ainsi que de contribuer à la correction des épreuves.*

L'Académie Roumaine exprime à cette occasion tous ses remerciements à M. Michel Antonescu, Vice-Président du Conseil des Ministres, qui a bien voulu lui procurer les fonds nécessaires à l'impression des trois derniers volumes de ce grand ouvrage.

---

[1] Les pages: 110, 121, 133, 314—349 du VIIIe, et presque 16 pages (= 350—362, du texte roumain) du IXe volume.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE DANS LES PAYS LIBRES ET EN TRANSYLVANIE

Lorsque l'ancien grand interprète de la Porte, Constantin Mourousi [1], devint, en Moldavie, Constantin Démètre Voévode et se trouva dans un milieu qu'il n'avait pas connu jusque là et qu'il était prêt à affronter avec des habitudes comme celles de Nicolas Mavrocordato pendant son premier règne, d'après le modèle turc de Constantinople, il n'y avait pas seulement, chez les Moldaves, comme moyen de défense, l'ancien esprit d'opposition par l'émigration et le passage chez les Turcs des pachas voisins, mais aussi les tendances révolutionnaires que cultivaient la franc-maçonnerie et les associations révolutionnaires qui en découlaient.

Après quelques mois à peine de domination, le prince Constantin se trouva, pendant l'été de l'année 1778, devant des agitations contre lesquelles se dirigèrent ses mesures les plus sévères et les plus cruelles.

Dans le groupe de mécontents, qui ne furent pas épargnés par la colère princière, se trouvaient des hommes appartenant à toutes les catégories de la société roumaine. Il y avait cet incorrigible boïar de Dărmănești, Georges Darius, qui, comme nous l'avons fait remarquer déjà, avait demandé qu'on traduise pour lui, à côté de récits d'imagination de l'Occident

---

[1] Dans l'*Ἐπετηρὶς τ. βυζ. σπουδῶν*, VII, p. 269, note 2, Mystakidès parle de la présence des Mourousi à Kourou-Tchechmé dès 1665. Cf. le même, *Περὶ Κουρούτσεσμε ἱστορικαὶ εἰδήσεις*, Constantinople, 1888.

français: ainsi, en même temps que *Télémaque* et « l'Histoire d'Alcidalis et de Zélide » [1], aussi « Le secret des franc-maçons » [2], par l'abbé de Prau, en 1757 [3]. Puis, de grands boïars qui s'étaient laissés attirer par cette séduction mystérieuse: Georges Cantacuzène, le spathaire Canta, le logothète Rosetti Bălănescu, l'armach Balş, Dracachi Daponte, parent du médecin écrivain, Manolachi Romano, et surtout deux personnages qui, se mettant à la tête d'un vrai complot, devaient expier pour tous les autres: Manolachi Bogdan et Jean Cuza, mêlés aussi aux luttes pour une autonomie plus large à l'époque de la guerre qui venait de finir [4].

A cette date, les clercs ne manquaient pas: le nouveau métropolite Léon Gheuca, d'origine albanaise: Ghioca [5], a eu des rapports avec le réformateur « philosophique » de la culture serbe, Dosithée Obradovitch, qui habita pendant quelque temps en Moldavie, où il éleva les neveux de ce prélat moldave [6], et traduisit « beaucoup d'enseignements », où il est question de conceptions métaphysiques, comme: la race humaine et son bonheur, le monde et Dieu, employant Platon, Cicéron et Sénèque. Puis, Amphiloque, qui devint évêque titulaire de Hotin, finissant par enfermer le reste de sa vie entre les murs de sa fondation près de Hârlău, le skite de Zagaveiu, où on a retrouvé depuis peu son tombeau. Auteur de manuels de géographie, d'arithmétique et de théologie, correspondants

---

[1] *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, p. 53, no. 342.

[2] J'ai retrouvé aussi un polcovnic Panaïoti Farmason (« le francmaçon »); *ibid.*, p. 372. Un discours révolutionnaire; *ibid.*, p. 327.

[3] *Ibid.*, pp. 174—175, n° 451.

[4] Voy. Constantin Caragea, dans Papadopoulos-Kérameus, Hurmuzaki, XIII, à cette date.

[5] Nous avons signalé aussi ailleurs un Constantin *Γκέουκα*, de « Mysie », qui fait des études à Bucarest en 1762; Litzica, *Mss. grecs*, p. 53, n° 78; pp. 67—68, n° 113; pp. 95—96, n° 195; pp. 42—43, n° 702.

[6] Récit d'Obradovitch, dans Rusu, *Cichindel*, pp. XVI—XVII; voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 30—31. Cf. aussi Kopitar, *Kleine Schriften*, I, pp. 55, 91—92. Kopitar donne, *ibid.*, pp. 78—79, la traduction de la partie concernant l'Athos du livre de Obradovich, mais sous le titre « Geographie von Bassarabien, der Moldau, Walachei, Bulgarien, Bosnien, den Berg Athos und Montenegro ».

Fig. 1. — Alexandre Mourousi.

à ceux qui étaient compilés, à la même époque, par Şincai et Samuel Clain, et probablement aussi traducteur des voyages de l'abbé français de La Porte [1], il avait fait, avec son frère, un peintre, des voyages en Italie, dont il décrivit les aspects, et en était revenu lié pour toujours à la civilisation occidentale. Avec Alexandre, le neveu du métropolite, partit pour Leipzig, où s'imprimaient des livres grecs en rapport avec les pays roumains [2], sous la conduite d'Obradovich lui-même, un moine, Gérasime Clipa, né à Vicovul-de-sus, près du monastère de Putna, qui, mêlé à plusieurs entreprises littéraires de l'époque, jusqu'à sa mort en 1826, a été évêque de Roman [3]. Sophronius, frère de Gérasime, avait fait des études aux « écoles grecques de l'Orient », mais, auteur aussi de travaux originaux, poursuivis jusqu'à un âge très avancé, il connaissait les langues de grande civilisation de l'Occident, l'italien et le français [4].

Contre Mourousi, les boïars allèrent chez le pacha de Bender, et on y découvrit des proclamations révolutionnaires, dans des cafés et même dans une mosquée [5].

Mourousi procéda donc d'abord à l'arrestation de Dărmănescu, considéré comme leur auteur [6], en juillet 1778. De nouveau, le franc-maçon fut frappé sur la plante des pieds, puis, comme « traître à sa patrie », condamné à se voir couper le bras droit, pour être, ensuite, envoyé en exil. Mais il alla seulement aux salines, puis dans un couvent [7].

Alors, faisant enfermer les complices, le prince prit la grave décision de faire juger les principaux coupables parmi les boïars, Manolachi Bogdan et Jean Cuza, un troisième, Ro-

[1] « Nous venons de publier cette traduction dans les « Études et recherches » de l'Académie Roumaine.

[2] Voy. aussi Elian, dans la *Rev. Ist.*, 1935, p. 343, note 1 (sur Manasse Héliade).

[3] Voy., d'après Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 2, aussi Melchisédec, *Cron. Romanului*, et Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VIII, pp. 303—304.

[4] Melchisédec, ouvr. cité, pp. 176, 179, note.

[5] Caragea, loc. cit., p. 104.

[6] Cf., pour Dărmănescu, *ibid.*, pp. 80, 92.

[7] *Ibid.* Cf. le fragment de chronique grecque mentionnée aussi plus haut, dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., p. 302, note 1.

mano, s'étant enfui en Bucovine, chez les Autrichiens [1]. Le prince, qui s'appuyait sur les conspirateurs contre Ghica, Razu et Jean Canta, que touchaient maintenant les accusations des nouveaux mécontents, avait donc l'appui d'une partie des boïars [2]. Un conseil fut réuni, avec le métropolite et un prélat étranger, le métropolite de Césarée, et la sentence fut capitale. Ainsi périrent par le glaive deux des plus grands, des plus connus, des plus capables d'action parmi les boïars de Moldavie. Comme chez les Turcs, chose tout à fait inaccoutumée, les têtes furent fixées par des clous devant le palais [3]. Leurs biens furent confisqués, et, quelque temps après, la veuve de Bogdan vint, tenant par la main ses enfants, demander qu'on lui restitue une partie de l'héritage; l'un de ses enfants, Georges, se rendit pour ses études à Paris, visita l'Italie, et, étant totalement gagné par celle-ci, s'y fixa pour toujours [4].

Mais la conspiration de 1778 eut un large écho dans la multitude, qui, depuis quelque temps, était habituée, non seulement à juger les actions politiques, mais aussi à prendre une part active au mouvement révolutionnaire.

Ainsi, à une époque où, de même qu' à Bucarest, les « ciocoï » mettaient en vers injurieux les situations politiques et sociales, un versificateur se trouva qui, après avoir chanté la mort du prince Ghica, présenta, dans une large exposition pamphlétaire, la tragédie des deux martyrs de ce que nous pourrions appeler « les libertés publiques » de leur pays, de leur « patrie », ainsi qu'on le disait maintenant couramment, dans une langue elle-même révolutionnée par les lettrés grecs, mais aussi par les langues occidentales. Mais l'auteur, pauvre poète, bien que dans une forme assez coulante, approuve le prince qui avait châtié, voyant dans Cuza seulement un « homme de mœurs dissolues », un « agité », et dans Bogdan

[1] Caragea, loc. cit., p. 104; *M. Kogălniceanu, Letopisețe*, III, p. 283 (le poème sur la mort des boïars).

[2] *Letopisețe*, III, p. 285. Constantin Caragea fut employé, pour tirer des déclarations de Bogdan en prison, *ibid.*, p. 288.

[3] *Ibid.*, p. 294.

[4] Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, 1933.

un traître « plein de caprices » qui, appelé à la Cour, cherchait à cacher sa participation au complot, déjà découvert, de Dărmănescu et de Rosetti. Il croit même, ce qui pourrait correspondre à la vérité, que Bogdan, pensant aussi au sang des Cantémir qui était en lui, — « cette grande lignée » —, et peut-être même à son nom, qui était celui du fondateur de la Moldavie, aurait voulu être « le grand maître »,

prince dans sa Patrie [1].

Mais, par dessus ces paroles sévères sur les condamnés, on sent la participation populaire à leur sort:

Le peuple s'attristait,
Mais pas aussi les grands boïars,
Et il y eut une grande foule
Comme on n'en avait jamais vu [2].

Au moment où la Moldavie voyait la seconde grande tragédie des boïars, en Valachie, Ypsilanti n'observait pas d'autres conséquences que celles, concernant l'organisation et la culture, que pouvait aussi avoir la propagande « philosophique » faite par ses conseillers étrangers, dont l'un, Panzini, était déjà parti et un autre, Sulzer, ne réussissant pas dans ses projets d'enrichissement et d'élévation dans les rangs, devint un ennemi, non seulement du prince, mais de la nation au milieu de laquelle il avait passé plusieurs années.

Mais le grand souci paraissait être seulement celui des exigences turques. On pressait la préparation des vaisseaux pour l'amiral turc, on extorquait la plus grande quantité des sommes contre les prescriptions des traités, — et Mourousi paraissait, en effet, incapable de pouvoir les réunir [3] —, on rassemblait des provisions, comme si la nouvelle guerre devait éclater, bien que la convention explicative, récemment conclue, de Aïnali-Kavak, semblait assurer la paix. La nomi-

[1] *Letopiseţe*, III, p. 284. Dărmănescu lui-même est présenté comme un homme « d'un esprit égaré »; pp. 385—386.

[2] *Ibid.*, p. 289.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 148—149. Voy. aussi *ibid.*, p. 150, n° 1 (année 1779). Pour les cadeaux valaques, eux aussi illégaux; *ibid.*, n° 2.

nation d'un nouveau ministre des Affaires Étrangères à Constantinople, qui avait été secrétaire à la maison de Moldavie dans cette Capitale, raffermit la situation du prince Constantin [1]. Cependant, au cours de l'automne de 1780, courait le bruit qu'il aurait demandé aux Autrichiens d'être créé prince d'Empire et qu'il devait donc avoir, comme châtiment, le sort de Ghica [2]. On l'accusait aussi d'actes de « cruauté » qui auraient pu lui préparer la même fin [3].

Ypsilanti pouvait se croire donc plus sûr, mais tout à coup se produisit la fuite en Transylvanie de ses fils, Constantin et Démètre.

C'était encore un acte révolutionnaire. Ces deux jeunes gens déclaraient s'ennuyer d'une vie renfermée, pleine d'offenses, et, dégoûtés de la tyrannie et du servilisme qu'ils voyaient autour d'eux, ils désiraient connaître cet Occident d'où étaient venus leurs maîtres d'études et y passer une vie d'hommes libres, dont jusque là n'avait jamais rêvé un fils de prince phanariote. Les suggestions grecques d'Athanase Comnène Ypsilanti que le motif de cette escapade aurait été la décision du père de faire fiancer Constantin à la fillette, ayant à peine sept ans, d'Alexandre Callimachi ne peuvent pas être considérées comme quelque chose de sérieux [4].

Le prince Alexandre pria le gouverneur de la Transylvanie de ne pas accueillir ses enfants insoumis, qui avaient compromis sa situation, car à Constantinople on fit répandre aussitôt, grâce à ses ennemis du Phanar et, en première ligne, le nouveau grand interprète Nicolas Karadcha, le bruit que le père voulait suivre ses fils, car il avait de l'argent déposé à l'étranger, et déjà on commençait à prendre des mesures dans ce sens [5]. De leur côté, les jeunes princes montraient leur désir d'entrer au service d'un empereur qu'ils auraient appris représenter cette « philosophie » réformatrice, que leur père

[1] *Ibid.*, pp. 150—151.
[2] *Ibid.*, pp. 152—153.
[3] *Ibid.*, p. 154, n° 3.
[4] Voy. Hurmuzaki, VII, pp. 331—332; Odobescu et Tocilescu, dans Hurmuzaki, *Supl.*, I[1], à la même date.
[5] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 155—156.

Fig. 2. — Alexandre Ypsilanti, Prince de Valachie, d'après une estampe contemporaine.

cherchait à imiter [1]. Ils déclaraient vouloir suivre un cours d'études plus élevé et n'oubliaient pas de dire que, dans cette Turquie insupportable, les princes sont exposés à être tués, n'importe quand et sans aucune culpabilité [2], et que même leur père les enfermait pendant des jours entiers dans leurs chambres, les menaçant de les envoyer aux salines! Leurs pétitions pour pouvoir rester dans les États de l'empereur étaient adressées à Joseph II lui-même [3].

Plus tard, comme conséquence de cette fuite des fils d'Ypsilanti en Autriche, un Călinescu, qui allait en Allemagne apprendre la médecine, sera arrêté et battu sur la plante des pieds [4].

On envoya donc jusqu'à Vienne, pour ramener les deux Ypsilanti, une grande ambassade, dont faisaient partie le métropolite Grégoire, l'évêque Philarète, le vieux ban Démètre Ghica et Jean Văcărescu, qui rappelle ce voyage dans cette Histoire de l'Empire ottoman qui est, pour la plus grande partie, composée de ses propres mémoires [5]. Mais une pareille administration avait déjà fatigué le prince Alexandre; il chercha aussi à faciliter la tâche du Sultan, auquel il était, — et il le resta pendant toute sa vie —, sincèrement dévoué, par la présentation de sa démission. Il paraît même que les boïars la lui eussent demandée [6]. En mars, il était à Constantinople et se retirait, attendant ses enfants, qui avaient été le motif de son malheur, dans sa maison de

---

[1] Hurmuzaki, VII, à la même date.

[2] Une Phanariote, mère de Grégoire Ghica le décapité, étant consolée pour sa perte, par une dame d'origine occidentale, qui rapporta le cas au voyageur Bartholdy, se serait écriée: « Eh quoi, Madame, croyez-vous qu'il eût pu m'être agréable de voir mourir mon fils comme un homme du peuple? »; *Voyage en Grèce*, II, pp. 46—47.

[3] J. Nistor, dans Hurmuzaki, XIX, pp. 37—38, n° XXXVIII; p. 51, n° LII; p. 81, n° LXVII.

[4] Aussi le frère de Mourousi, Alexandre, était en Transylvanie; Hurmuzaki, VII, pp. 199, 202, 329; *Fragm.*, V, pp. 434—436; Sestini, *Viaggio curioso-scientifico antiquario . . . fino a Vienna*. Florence, 1815, pp. 86—87.

[5] Hurmuzaki, VII, p. 339 et suiv.; Văcărescu, *Istoria Împăraților otomani*, Papiu, *Tesaur*, II, p. 287 (aussi audience chez l'empereur).

[6] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 156—157.

campagne à Kourou-tchechmé [1]. En juin suivant, Mourousi était remplacé par Alexandre, fils de Constantin Mavrocordato [2], et on croyait que, lui aussi, perdrait sa tête. De fait, il était la victime du premier consul russe fixé à Jassy, après beaucoup de discussions avec la Porte, le brutal Géorgien Serge Lachkarev [3].

Le nouveau prince, Nicolas Caragea [4], venait à Bucarest sans aucune des qualités de celui qu'il remplaçait. Il commençait en homme pauvre, ayant beaucoup de filles non mariées, dont l'une, Hélène, devint la femme de Văcărescu [5], pour chercher à se faire une fortune personnelle.

Pour s'assurer du côté d'Alexandre Ypsilanti, il le fit exiler, avec ses fils, à Rhodes, — revenant donc à cette ancienne coutume d'avant la guerre,—et celui-ci n'en revint qu'en 1783; il décida aussi l'exil de l'ancien interprète, Michel Soutzo, à la place duquel il réussit à placer son neveu par sa fille, un autre Alexandre Mavrocordato, fils du prince Jean et autre petit-fils de Nicolas [6]. Mais, après deux ans à peine, et malgré les interventions russes pour l'observation des clauses des traités dont on se moquait maintenant, Caragea reprit à Rhodes, sous le prétexte de n'avoir pas préparé des ponts en vue d'une nouvelle guerre contre les Autrichiens, la place de Soutzo, qui, de son côté, prit la place de Caragea à Bucarest [7]. Ce qui, dans cette lutte perpétuelle entre Phanariotes, n'empêchera pas Alexandre Jean Mavrocordato de remplacer

---

[1] On trouve un didascale Élie employé chez la dame Faca, qui avait été pris à Kourou-tchechmé par Ienachi Cogălniceanu; *Cat. mss. Ac. Rom.*, I, p. 438.

[2] Un privilège pour les petits propriétaires hongrois de Călugăra (Bacău), d'après Jerney, *Keleti útazása*, I, p. 122, Hunfalvy, ouvr. cité, p. 169 et note 1. — Une querelle entre Mavrocordato et Nicolas Caragea; Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 224 et suiv.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 160—161.

[4] Pour sa famille, aussi *Byz. Zeitschr.*, XIII, p. 308.

[5] Voy. J. Nistor, ouvr. cité, p. 119, et Văcărescu, loc. cit., p. 188.

[6] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 168, n° 2; Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, p. 21.

[7] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 171, n°. 1.

Alexandre, fils de Constantin, en Moldavie, au commencement de 1785 [1]. S'appuyant sur Văcărescu, sur Corbescu et sur le Grec Ventura, Caragea avait dû affronter aussi un mouvement des boïars, qui fut apaisé par le métropolite Grégoire [2].

Le nom du prince Caragea figure seulement sur le frontispice des livres, pas du tout laïcs et révolutionnaires, que continuaient à imprimer le métropolite et l'évêque Philarète de Râmnic [3]. Ceux de ces livres qui représentent un nouveau travail de traduction, suivent la tendance de créer une bibliothèque d'ouvrages de théologie traduits, d'après les originaux grecs eux-mêmes, en roumain.

Ainsi, les « prêches » traduits ou au moins corrigés par Philarète de Râmnic en 1784, puis ceux de St. Dosithée [4], d'autres « prêches » du grand théologien et combattant constantinopolitain à l'époque de l'iconoclasme, défenseur courageux de la permanence dans l'Église, Théodore de Stoudion, le Stoudite, traduits par le même Philarète et, cette fois aussi, par l'intermédiaire d'une adaptation en grec vulgaire, — travail qui avait été demandé lui aussi par la nouvelle vie de couvent, selon le typique de Païsius, soumise, en Valachie, à la réforme d'Ypsilanti. En effet, ce livre s'adresse, en attendant le travail actif, au monastère de Cernica, du lexicographe Macarius, aux moines du grand couvent fondé par Matthieu Băsărabă à Căldărușani, devenu une maison modèle pour les cénobites. Une longue préface, demandant aux moines d'avoir aussi le fond, et non seulement la forme, d'une vie dédiée à Dieu, est un vrai opuscule original, d'une belle clarté de forme. Il forme comme un commentaire de la mesure princière concernant ces couvents; ces pages d'anthologie devraient être traduites aujourd'hui dans un vrai livre de lecture destiné à l'enseignement dans les séminaires roumains. Il y a aussi,

[1] *Ibid.*, p. 190. Alexandre Callimachi arriva à être grand-interprète.

[2] J. Nistor, ouvr. cité, pp. 23—24, n° XXII. Éloge d'Ypsilanti; *ibid.* Ventura comme rival de Văcărescu; *ibid.*, p. 113, n° XCIX. Cf. *ibid.*, pp. 118—119, no CV.

[3] Mais voyez Eustratiadès, *Παυδέκτη Νικολάου Καρατζᾶ*, dans l' *Ἐκκλ. Φάρος*, VI, pp. 81—111.

[4] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 288—289, n° 473.

là-dedans, une direction contre ces évêques et hégoumènes qui persévèrent dans l'ancienne coutume des fortunes individuelles et du « marchandage ». Toute autre façon de vivre que celle de la communauté est condamnée, et le troisième degré de la vie monacale, qui est l'hermitage, est déclaré impossible à une pareille époque. On cherche donc, avec une nouvelle discipline, à fixer aussi le nombre de moines qui convient à la communauté. L'exemple byzantin de l'époque la plus glorieuse de cette vie religieuse est recommandé ainsi par cette publication de 1784. Le travail ne parut pas cependant, aussi parce que manquait l'original hellénique, dans sa forme plénière, non modifieé, mais, sur la base du principe que « chaque langue a ses particularités », on introduisit des abréviations et d'autres transformations, même des éléments ajoutés. « Et, comme nous le disons, nous n'avons pas fait cela pour nous glorifier de l'habileté de la traduction, car traduire du grec vulgaire dans la langue, tout aussi vulgaire, des Roumains n'est pas une chose dont on puisse se glorifier, mais seulement pour mieux comprendre, ainsi que nous l'avons dit, et pour vous exciter vers l'obligation de vos sympathies » [1].

En dehors de cela, la prédication en pays roumain ne sort pas du texte de Théophylacte (dont il y a un manuscrit aussi en 1716 [2]) et de l'ancien livre de Barlaam, — car le vieux Livre de prêches de Braşov n'avait pas gagné les fidèles, — jusqu'aux compilations, influencées par des travaux occidentaux, comme ceux du jésuite Segneri, que donnent, avant et après 1800, les Transylvains, Clain et Pierre Maior, pour que le même courant, aussi dans une forme française, revienne, avec un Gabriel Munteanu, vers 1840, de Transylvanie encore, à Buzău.

A côté de ces deux ouvrages, qui arrivèrent à être imprimés, d'autres, faisant partie de la même bibliothèque nouvelle de théologie, sont conservés en manuscrit: « Les brèves décisions »

[1] *Ibid.*, pp. 295—300, n° 481. Voy. aussi ms. 144 de la Bibl. de l'Ac. Roum.

[2] Ms. 258 de la Bibl. de l'Ac. Roum.; *Cat.*, I, p. 569 et suiv. De 1739; II, p. 365 et suiv., n° 599. Mais des Prêches aussi *ibid.*, II, p. 50 et suiv., n° 341.

de St. Basile [1], le livre, devenu si populaire, d'Isaac le Syrien [2], la « Dioptra », c'est-à-dire « Le miroir », lecture favorite dans les couvents de Byzance, traduite auparavant par un didascale Staïcu [3] et corrigée « d'après la grammaire roumaine ». Enfin, de la littérature théologique plus récente, « La pierre d'esclandre », due à Élie Méniate, célèbre prédicateur [4].

Mais le temps, avec ses besoins et ses exigences, passait par dessus ce monde renfermé des couvents, qui se manifestera plus tard d'une façon littéraire par la série de publications du monastère de Neamț, réformé comme communauté cénobitique dans le sens de Païsius.

Dans cette Moldavie, où l'esprit de ce mystique ukrainien, s'exerçait d'une façon de plus en plus puissante, sous le nouveau métropolite Léon Gheuca, le courant est plutôt laïcisant et pratique, sous l'influence de ce prêtre, resté comme exarque aussi sous le nouveau chef de l'Église, qui était le Russe Michel Strilbitzki; il ajoutait des prétentions de noblesse, ayant son blason, à côté de sa fierté, justifiée, de xylographe. Jusqu'au moment où il se compromettra par son rôle d'espion politique, il donnera, aussi avec ces caractères cursifs de mode russe, introduits par lui, mais qui, ne concordant pas avec le goût et l'accoutumance des lecteurs, ne resteront pas, à côté du « Petit texte de loi » pour les confesseurs, publié en 1784 [5], — le métropolite lui-même publie directement « l'Alphabet spirituel » de 1785, traduit du slavon, par Georges Euloge [6], qui avait la direction de l'école de cette langue, — des livres bizarres, appartenant à une autre direction, absolument occidentale, comme, en 1785, « le calendrier pour cent douze ans », d'après un original latin et con-

[1] *Cat. mss. Ac. Rom.*, II, p. 148 et suiv., n° 443.

[2] Ms. 153 de la Bibl. de l'Ac. Roum.

[3] *Cat.*, II, p. 32 et suiv., n° 334. Voy. aussi « Les enseignements » d'Église; *ibid.*, pp. 37—39.

[4] *Ibid.*, I, p. 354 et suiv. Aussi des manuscrits, des discussions plus anciennes, de « Panagiotis le philosophe »; *ibid.*, p. 630, n° 283.

[5] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 292—294, n° 478 (avec le portrait du métropolite Gabriel Callimachi).

[6] *Ibid.*, pp. 300—301, n° 483.

tenant aussi des recettes pour la vie domestique [1]. Fondant, avec un Georges Hadchi-Dimo, de Trikala, aussi une imprimerie grecque, qu'on appelait « l'imprimerie de la ville », opposée à celle de la métropolie, avec laquelle il semble être arrivé ensuite à un conflit, il y publia, à l'époque où Lavater exerçait en Occident une si grande influence, avec la localisation encéphalique des phénomènes de l'âme, créant autour de lui une espèce de nouveau culte, « L'indication curieuse et brève pour ceux qui aiment à chercher des enseignements intéressants d'après la physionomie » [2]. Un petit Octoïque contient aussi des directives pour la vie, et même pour celui qui « voudrait avoir une fonction à la Cour du prince », ouvrage dans lequel on voit de même ce nouvel esprit [3].

En fait de livres grecs, on publie l'ancien traité de Nicolas Mavrocordato contre « la nicotine », c'est-à-dire contre le tabac [4]. L'auteur de cet opuscule de huit pages était donc le grand-père du prince régnant, de cet ancien ami des Russes, chez lesquels, après quelques mois à peine, il cherchera un abri définitif, ce qui lui donnera le surnom turc de « Phiraris », « Le fuyard », en opposition avec son cousin homonyme, homme d'un grand tempérament hardi, qui sera surnommé « Prince brave », en turc « déli-bey » [5]. Entre ce prince et Strilbitzki des rapports suivis auront donc existé. Non seulement un homme très cultivé, mais auteur d'un volume de vers helléniques, imprimé ensuite en Russie sous ce titre nostalgique, *Βόσπορος ἐν Βορυσθένει*, « le Bosphore sur le Borysthène », donc « Constantinople sur le Dniepr », ce prince Alexandre Jean Mavrocordato aura eu lui-même du goût pour les publications « curieuses » de l'exarque russe, et les aura même recommandées.

---

[1] *Ibid.*, pp. 301—302, n° 484. Avec des figures, sous lesquelles on lit des inscriptions en polonais.

[2] *Ibid.*, p. 3,05 n° 488.

[3] *Ibid.*, pp. 313—314, n° 503.

[4] *Ibid.*, p. 316, n° 509.

[5] Sur lequel voy. aussi la chronique que nous avons donnée dans les *Textes post-byzantins*, éd. par l'Institut d'études byzantines, 1939.

Par les soins des deux Strilbitzki, père et fils, cet homme d'une grande ambition, dont nous ne connaissons pas assez la vie antérieure, fit imprimer un ouvrage étendu, dans lequel il rivalise avec Alexandre Ypsilanti: la collection de ses ordonnances dans tous les domaines, un « code » assez volumineux de réformes, traduit par « le secrétaire secret Şerban », qui paraît avoir été un courtisan parmi ceux au milieu desquels il avait vécu comme jeune homme à Bucarest, ouvrage législatif qui n'a pas été encore analysé ainsi qu'il le mérite et qui montrerait des influences « philosophiques » venant de l'Occident chez cet esprit révolutionnaire, qui n'a pas été assez compris par son époque [1].

Du reste, chez les Valaques aussi, on tente, pour servir au même esprit, qui tendait à sortir des cellules monacales, l'établissement d'une typographie « de la ville », à côté de celle du métropolite, resté actif jusqu'à la fin, et de celle de Philarète de Râmnic. Elle fut créée par Nicolas et Jean Lazarou, de Ianina, non sans une tendance nationale grecque, montrant qu'elle était destinée « à faire imprimer librement tout ouvrage utile aux étudiants des écoles et aux églises orthodoxes de notre nation » [2]. Dans cette imprimerie, on publie, à côté d'un « Grand abécédaire » [3], « les notes de physique » dédiées à Michel Soutzo, le nouveau prince valaque, en 1784, par ce moine Joseph de Cernavoda, qu'on appelait le « Mœsiodace », c'est-à-dire le « Dace de Mœsie » qui n'est pas seulement un curieux de problèmes de physique, mais aussi un géographe [4], et, à côté de Théotokis et de Boulgaris, l'un des principaux représentants de cette direction « mathématique », scientifique, vers l'Occident [5]. Joseph traduira, pénétrant profondément dans ces idées occidentales, non seulement la « Philosophie morale » de Muratori, mais aussi l'ouvrage célèbre

[1] Bianu et Hodoș, ouvr. cité., p. 306, n° 490 (année 1785).

[2] *Ibid.*, pp. 282—283, n° 464.

[3] *Ibid.*

[4] Voy. Iorga, *O hartă a Țării-Românești din a.* 1780 *și un geograf dobrogean*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVI. La carte qui lui est attribuée ne serait autre que celle de Démétrius Cantémir, d'après Georges Vâlsan.

[5] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, p. 300, n° 482.

de Beccaria, d'après une version due au Grec « philosophe », révolutionnaire, le célèbre philologue Coraï [1]. Jean Lazarou imprimera à Bucarest, dans sa typographie grecque, aussi après le commencement d'une nouvelle guerre.

Mais l'esprit nouveau se détache clairement aussi de la manifestation de Jean Văcărescu, non pas pour le ton d'une poésie [2] qui suit, d'une façon conséquente, sans progrès et sans changements, la note de la lyrique italienne, telle qu'elle s'était formée à l'époque des académies et de la mode jésuite, mais dans ses travaux en prose, écrits avec un mélange si bizarre de néologismes en partie italiens, car ce boïar valaque avait fait des études à Venise, et pour le turc il avait été, pendant quelque temps, un des représentants du pays à Constantinople, de sorte que, avec ses néologismes turcs, il reste sous l'influence de l'ottomanisme, représenté comme pensée politique par Alexandre Ypsilanti lui-même, dont la direction occidentale, italo-française, aurait voulu mettre au service de la puissance turque, qui ne lui semblait pas si déchue, l'esprit vif des Grecs, capables aussi d'autres choses que des intrigues du Phanar.

Conçue dès 1782 [3], d'après le témoignage de Sulzer [4], la Grammaire de Văcărescu était destinée sans doute aux nouvelles écoles, et elle répond ainsi à celle qu'avait rédigée, en 1757, étant encore étudiant à Kiev, ce Démètre Eustatievici, de Braşov, dont les connaissances dans « le dialecte helléno-grec» sont mentionnées avec éloge par le nouveau grammairien [5]. La préface de ce travail de Văcărescu déclare que le livre a été demandé par l'évêque Philarète, auquel on donne, dans l'édition de 1787, le titre, grandiose et peu accoutumé, d'« évêque du saint

[1] Mss. 183 et 185 de la Bibl. de l'Ac. Roum.; *Cat. mss. Ac. Rom.*, I, pp. 420—421.

[2] Voy. quelques nouveaux vers dans Iorga, *Versuri nouă ale lui Ienăchiță Văcărescu*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXV.

[3] Voy. aussi *Cat. mss. Ac. Roum.*, II, pp. 6—9. Cf. Litzica, *Mss. grecs*, pp. 58, 94.

[4] *Gesch. des Transalpinischen Daziens*, II, p. 152.

[5] L'analyse du ms. de l'ouvrage, dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 277—278.

Fig. 3. — Enăchiță Văcărescu.

évêché de Râmnic et de Craïova, exarque du Nouveau Severin ». Après avoir déclaré que la seule langue roumaine n'a pas de grammaire, le grand boïar valaque ose à peine intituler ainsi son opuscule, pour lequel il préfère le titre modeste de « Observations », — employant même ce néologisme, dans une forme adaptée, pas dans la forme italienne ou française, — « sur les règles et les règlementations de la grammaire roumaine ». Celui qui s'intitule d'abord, — vanité enfantine, en rapport, de nouveau, avec l'influence constantinopolitaine, — « dikéophylax de la grande Église d'Orient » et ensuite seulement grand trésorier de sa « patrie », mentionne dans le titre de son ouvrage aussi le nouveau prince qu'avait envoyé, écartant les prétentions insolentes du banquier grec Pétraki, condamné à mort et exécuté à la fin de l'année précédente, l'influence du grand amiral turc, combattant victorieux en Égypte, Hassan-Pacha: l'insulaire Nicolas Mavrogénis, interprète de la flotte, qui fut, comme prince de Valachie, ne pouvant pas présenter une descendance locale, et pas même le mérite d'avoir été grand interprète: Nicolas Pierre Voévode, d'après le nom de son père Pierre, mais ici, chez Văcărescu, tout simplement: « Nicolas Mavrogheni voévode, *prince* », — ce terme lui-même, autre innovation, est introduit, — et pas de la Valachie, qu'on appelait ordinairement « Pays Roumain », mais « de toute la Hongro-Valachie ».

Văcărescu avait commencé à travailler à cet opuscule lorsqu'il occupait une situation administrative dans les districts de Mehedinți et Romanați, ainsi que le dit cette préface elle-même. Il est question probablement d'une mission en rapport avec les nouvelles mesures concernant les Turcs de Nicopolis et de Vidin.

Ce dikéophylax et trésorier arrive lui aussi à parler des souvenirs romains de « ce grand Trajan, empereur des Romains », — encore une fois la forme romaine et pas la forme slavonne, — qui, vainqueur, ayant écarté le « *tribut* », — encore un néologisme, — de Décébale, présenté ici, avec une espèce de fierté anti-romaine, comme « notre roi ». Il mentionne aussi le pont sur le Danube, que Văcărescu connaissait de sa propre

Institutul Pedagogic de 3 ani BUCUREȘTI

expérience. Il ajoute ensuite des renseignements sur Flaccus ou « Ulah, nom que les Allemands », — il y a cette forme même, à l'italienne, — « et les Hongrois donnent aux Roumains », puis le récit des exploits de cet « empereur », qualifié de *imperator* conquérant de « Transylvanie ». Et Văcărescu, qui pense en italien, ne veut pas employer la forme courante roumaine, tirée du hongrois: *Ardeal*, avec sa « *capitale* », nouveau néologisme, Sarmiségétouza, qu'il appelle aussi, par une confusion avec les caractères latins, « Cermiceghetura » *(sic)*, aujourd'hui « Varelo », italianisation de la forme hongroise Várhély. Ceci et l'établissement de colons venus d'Italie est certainement en rapport avec les préfaces récentes, en 1782, de Césaire aux Ménées. Mais la pensée de ce boïar, qui avait une large lecture, va plus loin: parlant de ces « Latins et Italiens », il croit avoir trouvé, dans ce district de Romanați, où il avait conçu son ouvrage, le premier établissement, qui porterait le nom même des Romains; ce n'est qu'ensuite qu'apparaît la « Transylvanie », et, tout en intercalant aussi la « Moldavie », on arrive aux portes de Timișoara et à la Tisa.

Dans ce même style prétentieux, qu'il a voulu composite, si différent du doux style des deux évêques, l'homme fier de sa science, qu'il appelle, à l'italienne, *ştienţa (scienza)*, est d'opinion que ces colons, étant « des hommes du vulgaire et des paysans », qui parlaient « sans grammaire », ont amené un langage corrompu. Et il croit que cette corruption a pu être accrue par la symbiose avec les Daces, qui seraient pour lui « les Serbes et les Bulgares voisins ». Naïvement, il finit ainsi: « S'il y avait eu au moins un professeur de grammaire, aujourd'hui nous parlerions tous latin ou italien, langue avec laquelle sont venus ici ces dominateurs de jadis ». Mais, ainsi, on a perdu « tous les termes de la science », qui eux-mêmes ont été empruntés aux Grecs.

A partir d'ici, Văcărescu reconnaît le besoin qu'on a eu d'emprunter la langue « serbe », que les Roumains ont conservée dans l'État et dans Église jusqu'en 1688, sauf dans la « conversation, le commerce », dont il donne le nom en italien, « negoţiu », *(negozio)* et « les traités politiques ». Puis, à partir de la Bible du prince Şerban, et il

ne connaissait pas ce qui avait paru auparavant, « la langue roumaine a été reprise, bien que son premier commencement date de l'an 105 du Christ ». Il ne manque pas de signaler ensuite la traduction des Anthologies par l'évêque de Râmnic, Damascène, prédécesseur de Philarète, et la grande œuvre des Ménées de Râmnic.

Cette préface, qui finit par mentionner « le prince zélé pour ce qui est utile à la patrie » et pour ses frères boïars, est encore une fois, innovatrice par la tentative d'introduire des néologismes, mais reste confuse, surtout en comparaison avec le style des deux évêques. Le trésorier de Valachie promet aussi « le dictionnaire », et, s'il n'arrive pas à le terminer, ce sera une tâche qu'il laissera comme héritage « à ses fils selon le corps et à ses fils selon la grammaire » [1].

En ce moment, ces directions vers l'Occident, surtout vers l'Occident autrichien, étaient appuyées aussi par la présence à Bucarest, pour les deux principautés, d'un consul autrichien qui n'était que l'ancien éducateur des fils d'Ypsilanti, le Ragusain Raicevich. Encouragés par le succès des Russes, les gens de Vienne réussirent à introduire, pendant l'été de l'année 1782, leur agent [2] dans la personne de cet homme qui a prouvé sa connaissance des choses roumaines par ses « Observations », — le même titre que pour l'ouvrage de Văcărescu, — *Osservazioni* [3], sur la Moldavie et la Valachie, qui parurent à Naples, par suite de quelques rapports avec son ancien collègue, comme éducateur à Bucarest, Panzini, en 1788, quelques mois après cette Grammaire [4].

[1] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 318—322. Pour le contenu, Șăineanu, *Istoria filologiei române*, Bucarest, 1895, p. 92 et suiv. Pour l'original italien, Alexandre Marcu, *Studii italiene*, I. Cf. aussi Iorga, dans *Omagiul Ramiro Ortiz*.

[2] J. Nistor, loc. cit., p. 9 et suiv.

[3] *Osservazioni storiche, naturali e politiche intorno la Valachia e Moldavia.*

[4] Seconde édition italienne à Milan, sous la domination autrichienne, 1822, en rapports avec la révolution des Grecs, qui amena aussi une traduction française par Lejeune, à Paris, pendant cette même année. Le titre de « Observations » se rencontre aussi dans l'ouvrage de grammaire, resté manuscrit, du vornic Georges Golescu, sur lequel voy. G. L. Frollo, *O nouă încercare de soluțiune a problemului ortografic, studiu filologico-critic*, Bucarest, 1875, p. 211 et note 114.

En échange, le gouvernement autrichien alla si loin qu'il permit au prince Nicolas Caragea d'établir à Vienne, pour rapporter ce qui s'y passe et ce dont il est question dans certaines « petites occurrences », l'abbé d'Ayala [1].

Une traduction allemande de l'ouvrage de Raicevich fut donnée chez l'éditeur de livres en rapports avec les Roumains, Kurzbeck, une autre paraissant, au cours de la guerre qui sera bientôt déclanchée, à Strasbourg, en 1790. Il y a un lien évident entre toutes ces publications.

Le courant vers Vienne est constaté aussi par d'autres publications. Ainsi, c'est à Vienne qu'on imprime, mais chez Baumeister, dans un français qui a dû être corrigé par Georges Vendoti, mêlé aussi aux publications grecques de cette ville, un ouvrage de polémique contre le « traité sur la nature de l'univers » dû au Pythagoricien Okellos de Lucanie (V-ème siècle avant J. Chr.), dont des fragments non authentiques ont été conservés dans Stobée, par un kloutchar Geanet, qui dédie son ouvrage, contenant plus de trois cents pages, au nouveau prince de Valachie. Les opinions qui y sont exprimées et qui appartiennent à une époque éloignée de celle de Pythagore sur l'éternité autonome du monde, sont combattues avec confiance, mais non sans connaissances philosophiques et intelligence, par la doctrine chrétienne. Non seulement il y a cette dédicace au prince, mais on lui demande qu'il « ordonne » la publication de livres. Et Maurogénis-Mavrogheni reçoit des éloges devant le public, dans cette langue de circulation générale, pour son amour des pauvres, pour ce qu'il avait donné comme ornements à Bucarest, pour ses bonnes mœurs, qui seraient exemplaires, mais

[1] J. Nistor, loc. cit., p. 15, n° XII. Voy. sur le sujet la lettre de Kaunitz, adressée au prince de Moldavie, Alexandre Constantin Mavrocordato; *ibid.*, p. 17, n° XV. Emmanuel d'Arrieta y Berrio, « ancien jésuite espagnol », avait été amené par Ypsilanti comme éducateur et était resté dans le pays; *ibid.*, p. 36. Il fut ensuite retenu en Moldavie; *ibid.*, p. 109. Il avait été chargé, comme Ayala, à Vienne, d'une mission, et il se trouvait aussi en rapport avec le juif espagnol Camondo. Voy. aussi *ibid.*, p. 112, n° XCVIII; pp. 124, 131, n° CXVIII. On a aussi des écrits de ce « comte » d'Ayala. L'intérêt de Raicevich pour le passé et la vie du pays se trouve aussi dans la description envoyée à Kaunitz, d'un voyage à Bucarest; *ibid.*, pp. 19—20, n° XIX.

lui seront contestées par une opinion publique prête à la critique [1].

C'est encore par les rapports avec Raicevich qu'on arrivera à l'impression immédiate, pour des buts scolaires, chez le même Kurzbeck, de la seconde édition des « Observations » de Văcărescu, mais sans la préface adressée à l'évêque Philarète et sans toutes ces idées dont n'avait pas besoin l'esprit irréligieux et surnational de l'époque joséphine [2]. Çà et là, on rencontre des mots roumains traditionnels, les néologismes italiens, si nombreux dans la première édition, étant écartés [3].

Mais, dans certains rapports avec Vienne, il n'est pas question seulement d'intérêts matériels, dans des proportions plus modestes, mais de toute une grande action qui part de l'empereur lui-même, de ses idées et de ses intentions, de son grand projet de ressusciter, dans le sens « philosophique » et réformateur du XVIII-ème siècle, l'Empire romain, à la durée éternelle et idéale duquel croyaient aussi les Roumains, qui avaient vu, jusque là, dans Marie-Thérèse seulement leur « mère » charitable. Comme on préparait, ainsi qu'on le verra dans un autre chapitre de ce volume, aussi une grande action militaire pour le partage de l'Empire Ottoman entre les deux aigles bicéphales, Joseph en devint, en première ligne, aussi pour les Roumains qui se trouvaient maintenant sous son sceptre, le grand réformateur. Et, de ce qu'on savait comme certain, de ce que créait à côté la légende populaire, qui formera aussitôt le mythe de cet empereur, chez les Roumains de Transylvanie et de Boucovine, appartenant maintenant à l'Autriche, se produit tout un mouvement des esprits qui, commençant par des aspirations jamais disparues, est joséphin, et pas uniate dans le sens de Blaj. Ceci à une époque où, sous l'évêque Rednic, et même sous son successeur, qui orthographiait son nom: Babb, l'Église uniate se renfermait

[1] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, pp. 322—324. Pour la continuation de ces discussions autour de l' « okellisme » voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 32 et D. Russo, dans la *Revista Istorică Română*, I, p. 7 et suiv..

[2] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, p. 322, n° 517.

[3] Une comparaison attentive entre ces deux formes serait recommandable.

dans une espèce de confessionalisme bureaucratique et, sans rompre théoriquement avec leur Église, des moines qui avaient quitté le froc, suivant le courant antimonacal de l'époque, commençaient la lutte pour la nation, dans la forme des anciennes libertés populaires, soutenues par des prêtres autonomes, et dans celle des souvenirs historiques, du gouvernement autonome et de la préparation continuelle aux guerres, qui venaient des « schismatiques » du Sud des Carpathes.

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT VERS LA LIBERTÉ DES ROUMAINS VIVANT DANS LA NOUVELLE MONARCHIE JOSÉPHINE

L'esprit de liberté laïque, de penseé libre et hardie, apparaît dans les écrits des intellectuels transylvains qui travaillent dans cette même direction, sans avoir, ni alors, ni ensuite, entre eux des liens personnels très étroits, sauf les relations scolaires du début, d'abord dans le « Procanon » de Pierre Maior, petit traité resté inédit, « contenant ce qui est nécessaire pour comprendre parfaitement les canons et toute l'organisation de l'Église, surtout pour l'utilité des Roumains » [1].

C'est une attaque décidée contre la Rome pontificale. L'auteur lui dénie l'infaillibilité, qui ne peut être que celle de l'Église entière, et même le droit du pontife de convoquer et de présider les synodes. Pierre Maior est offensé par l'orgueil des théologiens et de leurs disciples, qui reviennent des études « avec la pompe qu'ils ont aussi dans leurs vêtements ». Continuant, celui qui entend s'incliner seulement devant les écrits des Saints Pères, devant la décision des conciles et devant les témoignages historiques, se déclare, dans la lutte médiévale entre les papes et les empereurs, dont les pouvoirs ne viennent pas, dans sa conception, les uns des autres, pour ces « Allemands » impériaux, qui, par leur résistance, ont empêché la décadence par abus de l'Église de l'Occident. « L'ordre monacal » en entier est considéré

[1] Publié, d'après un manuscrit incomplet, par C. Erbiceanu, dans la revue *Biserica Ortodoxă* de 1894.

comme adversaire de la pensée libre, et l'auteur attaque ces « Italiens » parmi les Roumains, élevés à Rome, dans sa forme d'éloquence populaire qui, si l'opuscule avait été imprimé, aurait pu gagner l'assentiment de la multitude, réduite, autrement, à accepter ces idées seulement par la parole vivante.

Il y a ici, sans doute, la note laïque de la pensée de Joseph II. En même temps, une autre manifestation littéraire roumaine se préparait. L'influence d'un grand dignitaire allemand de Transylvanie, propriétaire du riche domaine d'Avrig, Samuel de Bruckenthal, avait aidé les études à Vienne, sous les auspices de l'empereur, du fils de cet agitateur contre l'Union religieuse, dont le nom de Piuariu avait été transformé, à la façon hongroise en: Molnar, c'est-à-dire « le meunier ». Jean Molnar parlait avec éloge, dans son livre sur l'élevage des abeilles (1785), de celui qui avait aidé ses débuts [1]. C'est la première publication de toute une série d'ouvrages destinés à apprendre aux Roumains de la campagne une autre façon de gagner leur vie.

Dans ces manifestations, il y avait des marques de ce nouveau temps qui approchait et qui devait signifier un détachement de l'hégémonie de l'Église.

Mais les voix prudentes, même au moment où étaient plus courageux les lettrés en plein développement, durent se taire devant le formidable tumulte des foules paysannes dans la région occidentale de la Transylvanie, qui, partant de doléances locales, d'un caractère économique, se trouvèrent bientôt en plein mouvement révolutionnaire.

Les revenus du fisc avaient été, dans les derniers temps, affermés à des Arméniens, dont les agents imposaient aux paysans des mines d'Abrud et de Baia-de-Criș des conditions contraires à l'ancienne coutume, et allaient jusqu'à distribuer des coups au milieu des foires. Les interditicons pour les achats, pour la coupe du bois, pour l'emploi du pacage, pour l'établissement de cabarets, pour la transmission par héritage de la fortune, avec, aussi, l'imposition du travail

[1] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 307—308, n° 493.

illégal aux champs, avaient excité ces durs paysans. L'attitude des persécuteurs était imprudente envers une population habituée à la liberté, malgré tous ces abus qu'avaient introduits le servage et ses conséquences, population dont l'agitation avait été déjà signalée, des mesures étant prises par le moyen des maires de village et des jurés, et ceux qui ne voulurent pas écouter furent punis « de quarante coups de bâton en deux tours, une fois à la foire de Brad et une autre fois à celle de Baia-de-Criș . . ., puis menés sur une hauteur . . ., pour être vus par tous les paysans présents ». On promettait une pareille distribution de coups de bâton à Brad, à Baia-de-Criș et à Hălmagiu, aussi á ceux qui abriteront « des individus étrangers », assurant des récompenses importantes à quiconque dénoncera l'apparition de ces vagabonds [1].

Mais les paysans savaient que l'empereur était contre le servage, qui avait été abrogé en toute forme, dans les provinces autrichiennes, en 1773, et, dans les provinces hongroises, après des mesures de préparation dès 1769, en 1781—1782 [2]. En 1782—1783, de même qu'en 1773—1774, ils avaient vu de nouveau Joseph au milieu d'eux, parlant leur langue, s'intéressant à leurs doléances. Pendant cette même année 1784, l'empereur, qui, un an auparavant, avait brisé l'ancienne constitution de la Transylvanie par « nations » politiques [3], allait jusqu'à écrire: « Si la langue la plus répandue en Transylvanie était le hongrois, alors on pourrait employer cette langue avec utilité pour les affaires publiques. Mais le hongrois n'est parlé que par la minorité de la population, car les langues les plus répandues sont l'allemand, le roumain et le serbe [4]. » Et, en ce qui concerne la situation sociale des Roumains en Transylvanie, Joseph montrait tout

[1] Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1748—1750.

[2] Voy. aussi la déclaration du paysan Dan Petru; *ibid.*, n° précédent.

[3] N. Densusianu, *Revoluțiunea lui Horia*, p. 408. Cf. J. Lupaș, dans l'*Anuarul Institutului de istorie* de Cluj, II, pp. 73—74. On parlait aussi du « soleil de liberté » qui vient de poindre.

[4] Ajtaj, *Desvoltarea maghiarimii în ultimele două secole* (en hongrois), Budapest 1905, chez Aurel Mureșanu, *Temeiurile*, p. 96, note 1.

le mal que provoque, dans cette province, l'intrigue et l'égoïsme de la noblesse magyare et, observant le triste état des serfs, qui demandaient une réforme de leur situation, ajoutait: « Ces pauvres sujets roumains, qui, indubitablement, sont les plus anciens et les plus nombreux habitants de la Transylvanie, sont tellement torturés *(geplagt)* par tout le monde, Hongrois et Saxons, et accablés d'injustices que, vraiment, leur condition, si on l'examine bien, est à plaindre, et c'est une chose étonnante qu'on en trouve encore autant et qu'ils ne se soient pas tous enfuis. . . Je ne m'étonne pas que leurs champs soient mal travaillés, car comment peut-il en être autrement lorsque l'homme n'est pas sûr, d'un jour à l'autre, de son droit de possession, quand, chaque jour et à toute heure, il doit être employé seulement au travail de son maître et cependant s'y montrer zélé? Du reste, cette nation est en effet intelligente *(witzig)*, et son instabilité vient certainement du malheur qui l'opprime, de sorte qu'elle doit s'occuper plutôt de l'élevage du bétail, pour que, au besoin, et quand son état est, de fait, intolérable, elle puisse s'enfuir plus facilement dans un autre pays [1]. » Les serfs voyaient, ensuite, paraître chez eux des officiers roumains, comme Paul Cosma, comte de Zarand, et Clément Cosma, qui était vice-juge des nobles du comté. Dans ces fonctionnaires, plus que dans le clergé des deux confessions, on pouvait trouver un appui, car l'évêque de Blaj, Bob, dont le discours d'installation en 1784 n'a rien de national [2], restait insensible devant l'état social de ses fidèles et leurs protestations violentes, et le gérant serbe de Răşinari, le second successeur de Sophronius Chirilovici, de Denis Novacovici: Gédéon Nichitici, ne s'occupait que de la façon la plus stricte, du ressort de son église [3]. Un certain rôle de pacification a été joué seulement

[1] Const. Sassu, *In jurul reformei agrare în Transilvania ; Mărturiile unui Împărat*, cité par J. Lupaş, dans *Împăratul Iosif II şi răscoala ţăranilor din Transilvania. Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XVI. Ses instructions pour les Roumains (écoles, etc.) dans Czoernig, *Österreichisch Ethnographie* III, pp. 153 et suiv.

[2] Bianu et Hodoş, loc. cit., II, p. 286, n° 467.

[3] Densusianu, ouvr. cité, p. 126.

par un vicaire roumain de ce dernier, Jean Popovici de Hondol, mêlé aussi à certaines publications de cette époque. Du reste, l'époque où les mouvements profonds du peuple roumain de ces régions prenaient la forme des protestations confessionnelles, attaquant les prêtres uniates, avait passé [1]. Ces paysans, sous l'influence des récits sur l'empereur des pauvres et sous celle de la nouvelle administration, visiblement tolérante et favorable, bien qu'elle se mêlât d'une façon plutôt gauche à la vie des villages pour les « éclairer » et les rendre heureux, étaient arrivés à penser laïquement [2].

Et ces paysans commencèrent à travailler dans le domaine militaire, avec le progrès du régime des garde-frontière, qui offensait les Saxons de Bistrița, blessés dans leur cruel exclusivisme privilégié, pour avoir été mis au même rang que ces Roumains qui leur appartenaient et qu'ils considéraient comme de simples brigands et des incendiaires, — et ils l'avaient dit à Joseph, qui prit la défense de ces hommes incriminés sans aucune base — ; ils déclaraient même que, « s'il en est ainsi, ils se chercheront un autre empereur, leur vrai empereur allemand, qui est le roi de Prusse ». Des agents de la conscription allaient par les villages, et les paysans roumains s'inscrivaient volontiers, marchant en groupes vers les villes, sous les drapeaux rouges de la guerre [3], et criant : « Soyez militaires ! » [4].

Mais, maintenant, il ne pouvait plus être question d'une camaraderie avec les serfs hongrois, comme en 1438 [5]. Le mouvement était local et limité à une région purement roumaine, contenant les régions de Vașcău, de Beiuș, de Zdrapț, de Curechiu, de Crișcior, de Ribița et de Mihăileni, de Mogoș, de Sălciua, de Mușca, de Vidra, de Bistra, d'Ofenbaia, de Cărpeniș, de Bucium, de Câmpeni [6], de Baia-de-Criș et

[1] *Ibid.*, p. 84, note 1.

[2] Cependant, des sorties contre l'Union ; J. Lupaș, loc. cit., p. 10.

[3] Les Hongrois contre le recrutement ; N. Densusianu, ouvr. cité, p. 363.

[4] *Ibid.*, p. 109, note 3. Cf. *ibid.*, p. 117 et suiv.

[5] Cependant, certains paysans hongrois réformés marchèrent avec les paysans roumains ; *ibid.*, p. 217.

[6] *Ibid.*, pp. 92, 95.

d'Abrud [1]. Comme on le voit, c'est la région des plus anciennes églises, avec les fresques les plus intéressantes, avec le souvenir d'une archaïque autonomie sous des popes et des protopopes. En général, d'Arad jusqu'au comté de Zarand [2].

Parmi les intellectuels, aucun d'autre n'a été mêlé à ce mouvement que, pour porter une parole de paix, Molnar, l'oculiste, qui savait, par les traditions de son père, ce que signifie les tumultes populaires. Du reste, homme du gouvernement, il dédiera sa grammaire élémentaire, au titre uniquement allemand, *Deutsch-walachische Sprachlehre*, imprimée à Vienne en 1768, au gouverneur de la Transylvanie, Georges Bánffy [3]. S'il alla parler aux révoltés, c'était parce qu'il y avait été envoyé par la « philantropie » de Brückenthal et par un mouvement de conscience tardif de l'évêque Nichitici [4]. Samuel Clain, fier de son origine nobiliaire, car il signait « de Sad », publiait, pendant ce mouvement, qu'il attribuera à certains « misérables », à Blaj, « avec la bienveillance des grands », dont il ne s'était pas départi en laïcisant, comme Şincai, et ne les avait pas attaqués, comme Pierre Maior, un simple livre de prêches pour les morts, « Prêches ou enseignements à l'enterrement des hommes morts », d'après des modèles occidentaux, mais ajoutant aussi des discours de St. Basile et de Cyrille d'Alexandrie [5]. Seulement, dans la préface du Livre de prières publié à Blaj, en 1784, l'année même de ces révoltes, promettant un travail sur les obligations des prêtres, il écrit ces lignes, qui se rapportent, évidemment, aux choses terribles qui se passaient: « Il faut donc prier Dieu pour que, dans cette époque de discordes et de tumultes, vers lesquels nos péchés ont amené notre nation, il étende

[1] *Ibid.*, pp. 156, 165 et suiv.

[2] Iorga, *Doc. Trans.*, II, à la date du 12 novembre 1784.

[3] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 324—326, n° 521. Il cite Del Chiaro et Grisellini, *Geschichte vom Temesvarer Banat* (aussi en italien), et même Thunmann, dans *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, ouvrage dans lequel il est question de la langue des « Koutzovlaques ».

[4] N. Densusianu, ouvr. cité, pp. 265 et suiv., 270 et suiv.

[5] Préface chez Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 287—288, n° 473.

sa grâce, nous dirige sur la voie de ses commandements et nous donne la sagesse et la connaissance des choses, car, ayant un seul Dieu et une seule langue, il faut avoir aussi une seule pensée et une seule façon de comprendre, selon la crainte de Dieu », non sans ajouter une distinction entre l'homme « ignorant » et celui qui se nourrit de la lecture des livres [1]. Le travail est dédié à l'empereur, qui est « le soleil de liberté » pour la nation.

En même temps, un esprit de fraternisation roumaine, par dessus la différence de confession, venait, en rapport avec les publications viennoises de Kurzbeck, en 1786—1787, de la part d'un chanoine de Orade, autrement inconnu, Nicétas Horvat. Il donna, d'abord en latin, puis en sa propre langue, le livre extraordinaire, d'une large présentation, qui porte ce titre expressif: « Présentation ou vrai miroir de la paix, de l'amour et de l'unité », — pas de « l'Union », — « par lequel, avec des arguments justes, les uniates se purifient des calomnies qu'on leur jette, mais en même temps on fait voir que les non-uniates ne peuvent pas être traités comme hérétiques, ni comme schismatiques, surtout dans cette nation roumaine » [2]. L'année suivante, était nommé à Orade, après la mort du vicaire Moïse Dragoși (on trouve un Dragoș parmi les hobereaux de Turda [3], en 1775—1787) et l'expulsion, par les fidèles, du Russe Stavitzki, cet Ignace Darabant (le nom venant des « trabants » de l'armée du prince de Transylvanie), qui fut, contre Bob, le refuge des écrivains d'esprit libre désirant se trouver un abri bon et sûr dans la capitale de cet évêché richement doté par Marie-Thérèse du domaine de Beiuș. Cet ancien vicaire de Transylvanie, Transylvain lui-même, avait espéré avoir la place occupée maintenant par Bob: il ne fonda aucune imprimerie et ne publia aucun livre d'Église. Mais, si, pendant les troubles qui se développèrent dans ces régions soumises à l'autre évêché, le

[1] *Ibid.*, pp. 291—292, n° 475. Cf. Coriolan Suciu, dans la revue *Cultura creștină*, XVII, p. 352 et suiv.

[2] Iorga, *Studii și doc.*, XIII, p. 16; Bianu et Hodoș, ouvr. cité, p. 317, n° 512.

[3] Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, II, pp. 130, 136.

vicaire Moïse Dragoși ne s'était pas montré plus capable que Bob de comprendre son devoir, son successeur, demandant à l'évêque de Blaj de s'entendre avec le Serbe de Răşinari et avec Molnar, comme chef du mouvement laïque, écrivait ces lignes mémorables: « Du moment que les princes de Transylvanie et les grandes familles de là acceptent jusqu'aux ariens », les pires des « hérétiques » hongrois —, « seulement parce qu'ils sont de la même nation et se réunissent à eux dans toutes les affaires politiques, d'autant plus faut-il que nous connaissions notre sang et que nous nous entendions pour le bonheur de la nation », — voici aussi le sens social, — « car nous nous trouvons sous une si grande oppression, insulte et persécution de la part de tous [1]. » C'était encore l'esprit du chanoine Nichita, qui remportait la victoire dans l'Église aussi. Chez Darabant, Clain écrivait, en 1789, une collection de canons [2].

On ne trouve ni prêtres, ni moines dans le mouvement de Horea, bien qu'un Abraham Şuluț fût tué à Câmpeni [3] et un prêtre Costa se trouvât parmi les participants [4]. Parmi les nobles, on ne découvre qu'un Alexandre Chendi, un Jean Aaron de Bistra [5].

On a parlé de l'immixtion des sociétés de franc-maçons, ainsi que des excitations ou des appuis venus d'ailleurs. On a discuté avec passion le rôle de tel aventurier russe, d'un officier venu d'au-delà des frontières, et même il y a la mention d'une infiltration de la part du prince de Moldavie [6], de ce « fou » Alexandre Constantin Mavrocordato, qui criait contre le consul Raicevich, lorsque celui-ci insistait pour qu'on restitue les fuyards de Transylvanie, qu'on croyait être par dizaines de mille, et ajoutait qu'il est prince au même titre que le ministre autrichien Kaunitz, et, à savoir, « prince du

[1] Indication perdue.
[2] *Cat. mss. Ac. Rom.*, I, p. 546 et suiv., n° 250.
[3] N. Densusianu, ouvr. cité, p. 82.
[4] Voy. *ibid.*, pp. 163, 277 et suiv., 391.
[5] *Ibid.*, p. 139. Voy. aussi un colonel Carp; *ibid.*, p. 130.
[6] Aussi J. Lupaş, loc. cit., p. 14.

Très Saint Empire Ottoman », et que sa famille règne depuis « deux cents ans » [1]. On a affirmé même que les Turcs avaient envoyé directement des secours aux rebelles [2]. De fait, en 1795, l'internonce pouvait communiquer que trois émissaires de la révolution paysanne seraient venus à Jassy pour demander, par ce prince, l'appui des Turcs, et la réponse de la Porte aurait été qu'elle entend conserver de bons rapports avec ses voisins et que, en outre, elle ne peut pas soutenir des rebelles contre leur maître légitime [3]. Et on ajoute même qu'un des trois était un nommé « Ianoș », « âgé de presque quarante ans, robuste, d'épaules larges, avec une grande moustache » et parlant le latin. Certains rapports dans cette direction, avec ou sans cet officier moldave Popescu, ne peuvent pas être déniés. Les Szekler en arrivèrent même à craindre une intervention moldave [4].

La vérité, autant que, sur la base du peu d'actes conservés et imprimés, elle peut être détachée de la légende terrible, grandiose et douloureuse, est beaucoup plus simple.

Il y a une ressemblance entre cette «jacquerie » roumaine et la grande révolution américaine de quelques années auparavant, qui commença par quelques mesures du gouvernement anglais, quelques arrestations [5], pour que, lorsque l'opposition se produisit, on s'aperçoive que les forces militaires nécessaires n'existaient pas.

Plus d'une fois, les mécontents employèrent la voie habituelle des pétitions rédigées par les intellectuels de l'endroit. Ainsi, à un moment où on savait que l'empereur reçoit aussi des députations des paysans de toutes les provinces de ses États et leur répond lui-même verbalement, un mandat fut donné à l'un d'entre eux, l'énergique villageois «Nicolas Ursu,

[1] J. Nistor, dans Hurmuzaki, XIX, p. 224.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 187, n° 3. Cf. D. M. Auner, *Zur Gesch. des rumänischen Bauernaufstandes*. Voy. Göllner, dans l'*Anuariul* de Cluj, VI, et dans la *Rev. Ist.*, XXII ; Auner, *ibid.*, et la réponse de Göllner ; *ibid.* Voy. aussi Oct. Beu, dans *Rev. fundațiilor regale*, II.

[3] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, pp. 513—514, n° 164.

[4] Lupaș, loc. cit., p. 41. Pour le « séducteur » Salis, si discuté, aussi Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1759, n° MMMCCCXXXIII.

[5] Cf. N. Densusianu, ouvr. cité, pp. 159—160.

3*

originaire du village de Râul Mare [1] ». De fait, Ursu n'était qu'un surnom, car son vrai nom était Basile Nicolas [2]. La légende a créé la scène, impossible, dans laquelle, à l'occasion d'un de ces voyages, au cours desquels Horea a pu avoir certaines entrevues et recevoir certains conseils, Joseph aurait donné lui-même le signal de la révolte par ces paroles: *Thut ihr das*, c'est-à-dire « Faites-le », et le chef de la révolte montrait ce médaillon impérial qu'on voyait au cou des évêques uniates et un diplôme qui semble n'avoir été que celui qui permettait aux « Grecs » de Vienne de se bâtir une église [3].

La défense, intervenue, du recrutement en masse, qui amenait ces dangereux cortèges de « libérés » par tous les chemins, donna le signal d'un mouvement général, qui réunit bientôt tous ces héros villageois que chante la vieille ballade de Miul [4], tous ces « charbonniers » qui faisaient le charbon dans les clairières des forêts du Bihor [5], tous ces sanglants « faucheurs » [6]. D'après le témoignage de l'assemblée des nobles du Bihor, Horea, du village d'Albac, appelait tout le monde à la foire de Brad, pour aller à Alba-Julia, où ils auraient la permission de prendre des armes « pour faire disparaître les Hongrois de la surface de la terre ». La première bande partit sous la conduite d'un autre chef, dont le surnom était Cloșca. Deux vice-comtes cherchèrent à s'opposer au village de Curechiu, voulant se saisir du chef, mais ils furent tués par la multitude, et aussitôt la revanche contre la noblesse commença, terrible [7].

Les rapports officiels montrent la façon dont on procédait dans la descente par plusieurs vallées vers cette Alba-Julia, qui était donc, pour les paysans, la place où l'empereur

[1] *Ibid.*, p. 85, note.

[2] *Ibid.*, p. 225.

[3] Göllner, dans l'*Anuariul* cité, p. 149. Voy. Michel G. Koimzoglu, *Geschichte der griechisch-orientalischen Kirchengemeinde zum H. Georg in Wien*, 1912, et J. Nistor, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XIII.

[4] Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1754, 1774, 1778, nos MMMCCCLIV, MMMCCCLVIII.

[5] *Ibid.*, p. 1788.

[6] *Ibid.*, p. 1754, n° MMMCCCXXV.

[7] *Ibid.*, pp. 1776—1777, n° MMMCCCLVII.

donne des armes pour sa milice, et on arriva bientôt jusqu'à Vaşcău et à Beiuş [1], d'un côté, et même jusqu'à Vinţ et Vurper, jusqu'au village de Cioara, d'où était venu le vieux Sophronius [2], et, de l'autre, jusqu'à Arad, jusqu'à la route de Timişoara [3]. Avant la fin de ce mois de novembre, le comte Antoine Jankovics considérait que le mouvement s'était déjà étendu sur six comtés: « Arad, Bihor, Inidoara, Timiş, Caraş et Torontal » même [4]. Bientôt, le nombre des rebelles s'éleva à cinq mille [5]. Dans la ville, voisine, de Careii-Mari, on évaluait le compte que l'une des bandes a treize mille hommes et l'autre huit mille [6].

La méthode suivie au commencement était l'attaque contre les organes de l'administration au nom des seigneurs terriens, brisant, comme dans toutes les actions pareilles, tout ce qui se trouvait en chemin, mais sans verser de sang. Les paysans, se dirigeant vers les églises, laissaient leurs fusils dehors, et, conservant seulement les pistolets à la ceinture, allaient prier devant les icônes [7]. Plus tard cependant, on apprit qu'on tuait les agents de l'administration [8]. Ayant senti le goût du sang, ceux qui avaient à venger des misères millénaires se jetèrent ensuite sur les seigneurs terriens qui les avaient toujours traités comme des animaux, alors que, dans les pays roumains libres, le boïar et le paysan se rencontraient dans l'église aux mêmes services, se faisaient ensevelir dans cette même église ou autour d'elle, et, dans la maison du maître, les sujets se préparaient mieux pour la vie. Des hommes furent tués, des veuves et des jeunes filles forcées d'épouser de jeunes paysans, comme si, de cette grande œuvre de renversement, devait naître un nouveau monde,

[1] *Ibid.*, p. 1786, n° MMMCCCXXVII.

[2] N. Densusianu, ouvr. cité, pp. 213 et suiv., 219.

[3] *Ibid.*, p. 223; Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1755—1756, n^os^ MMMCCCXXVI-MMMCCCXXVII; p. 1757, n° MMMCCCXXIX.

[4] *Ibid.*, p. 1769, n° MMMCCCXLVIII. Des mesures sont prises à Sătmar, à Baia-Mare et à Baia-de-Sus; *ibid.*, p. 1773, n° MMMCCCLII.

[5] *Ibid.*, pp. 1759—1760, n° MMMCCCXXXIV.

[6] *Ibid.*, pp. 1766—1767, n° MMMCCCXLIII (22 novembre).

[7] *Ibid.*, pp. 1752—1753, n° MMMCCCXXIII.

[8] *Ibid.*, p. 1759, n° MMMCCCXXXIII.

sans différence de religion et de nation. Le 12 novembre, on pouvait écrire que « les paysans roumains de Transylvanie se sont révoltés, avec un élan imprévu, contre la noblesse, et que, pendant onze jours, ils ont traversé presque trois comtés entiers » [1]. Les comtés de Zarand, de Inidoara, d'Alba-Supérieure étaient envahis. Les bourgeois de Cluj attendaient leur sort avec appréhension, et on allumait des feux sur les hauteurs, pour avertir, du côté de Sibiiu [2]. Il y avait des échos jusque dans la région de Braşov, chez les Roumains du pays des Szeklers [3].

Il est difficile de fixer un ordre de combat, un plan et, dans ceci, le rôle de Horea. Nous avons sa description physique: «un homme de quarante-huit à cinquante ans, de taille moyenne, agile comme les montagnards, les cheveux roux et la moustache courte, le nez pointu dans un visage long, parsemé de taches de soleil, comme ceux dont le type se conserve encore dans cette région occidentale des Daces en Transylvanie, de même que, au bas de la montagne, dans le district de Mehedinţi. Un vrai Dace libre, un Costoboque, de ceux qui, après la disparition de leur ancien État, venaient de ces profondes vallées pour venger leur nation sur les nouveaux maîtres terriens [4]. On l'appelait « capitaine », et le peuple, qui pensait à un nouveau prince, sorti du milieu des foules, du moment que l'ancien prince, bien qu'ami, ne venait pas à leur secours, comme c'eut été son devoir [5], voyait en lui un roi des paysans, un empereur même, et la chanson disait:

Pendant qu'il a été empereur,
Les seigneurs ne se sont pas déchaussés,

ou:

---

[1] *Ibid.*, à la même date.

[2] J. Lupaş, dans l'*Anuariul* de Cluj, II, p. 82, note 3.

[3] Chronique de Eisenstadt; *ibid.*, p. 83, note 2.

[4] Pour sa femme, qui s'était réfugiée, dès le début, vers Beiuş, Iorga, *Doc. Trans.*, II, p. 1767, n° MMMCCCXLIII; pp. 1768—1769, n° MMMCCCXLV. Voy. aussi *ibid.*, n° suivant.

[5] N. Densusianu, ouvr. cité, pp. 214—215.

Pendant qu'il avait l'Empire,
Les seigneurs n'ont pas mangé dans leur vaisselle,

et il s'écriait:

Brisons toute la seigneurie,
Car l'Empire est à nous [1]!

Chef, sans indiquer une vraie direction, sans exercer de commandement militaire, portant, lorsqu'il paraissait sur son petit cheval de montagne, sous sa jaquette de peau comme celle des pâtres, avec la laine en dedans, ou sous son manteau de paysan à brandebourgs bleus, avec des chaussures de soldat, un signe de distinction, comme ce galon d'or sur le tchako d'un de ses compagnons; il avait auprès de lui, car tout ce monde était parti à l'aventure, ses associés, qui n'étaient pas obligés de l'écouter: Cloșca, petit homme brun, camus, parlant difficilement, et un autre qu'on appelait, d'après la région de ses origines, Crișan [2], leurs vrais noms étant Jean Oargă et Georges Marcu [3].

Au fond de leur pensée, il y avait seulement, comme conseiller, l'ancienne assemblée du peuple, et celle qui se réunit pour la région du Bihor en arriva à pouvoir présenter quelques motifs de plaintes [4]: que les nobles s'en aillent, et ensuite la paix sera rétablie (ultimatum de Horea à Deva, le 11 novembre) [5]! Car ils ne voulaient que « la bonne paix » basée sur « la sainte justice », sous la garantie de la seule personne en laquelle on pouvait avoir foi: l'empereur. L'empereur était, comme pour Michel-le-Brave, comme pour

[1] *Ibid.*, p. 465.

[2] Description de von Sturm. Voy. leurs portraits en silhouettes noires, chez Papiu, ouvr. cité, III, p. 296 et suiv.

[3] N. Densusianu, ouvr. cité, p. 225. Voy. Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1770—1771, n° MMMCCCL.

[4] *Ibid.*, pp. 1776—1777, n° MMMCCCLVII.

[5] J. Lupaș, loc. cit., p. 82. Cf. aussi N. Densusianu, ouvr. cité, pp. 196—197. Des pétitions adressées au délégué impérial, Jankovics; *ibid.*, p. 333 et suiv. D'autres plaintes, venant de Ofenbaia; p. 372 et suiv. Cf. T. V. Păcățian, *Cum a fost prins Horia și Cloșca*, dans la revue *Transilvania*, 1921, pp. 134—142.

l'évêque Innocent, le grand espoir. Car tout ce qu'ils avaient fait jusque là ne représentait pour eux que « le commandement de Dieu et de l'empereur » [1].

Joseph II prisa très peu, au début, l'importance et le danger de cette révolte, d'aspect révolutionnaire, dont l'écho remplit le monde étranger [2]. On prétendait qu'il « a affirmé avoir de l'estime et de l'admiration pour le courage et l'enthousiasme de cet homme » (Horea) et qu'il l'appellera à Vienne, pour le voir et lui parler [3]. Jusqu'au moment où il verra dans ces révoltés des « coquins », des hommes de rien [4], leur chef y compris, qui « présente des lettres patentes comme s'il avait été envoyé par moi » [5], il fut d'une indifférence absolue envers un mouvement populaire dont le caractère cruel pouvait, du reste, lui servir à quelque chose, effrayant ses ennemis de toute espèce.

Il y avait quelques troupes en Transylvanie, mais elles restèrent immobiles. Le gouvernement de la province, n'avait, après la centralisation, aucune autorité et ne pouvait pas leur donner d'ordres. L'insurrection médiévale de la noblesse, prête à marcher [6], était considérée comme dangereuse pour l'État. Lorsqu'on les appelait au secours, les commandants impériaux objectaient le mauvais temps, les pluies.

On essaya des enquêtes, des médiations, des interventions de la part des deux Églises, même de cette mission de Molnar. Et, ensuite, évitant un choc avec les bandes, qu'on pouvait poursuivre si difficilement, on recourut à la corruption pour se saisir des chefs. Ils furent vendus par des paysans qui avaient été gagnés ainsi. Horea tomba entre les mains de ceux qui le guettaient, dans le bois où il s'était caché, après qu'il eût abandonné la lutte, voyant que l'armée impé-

[1] J. Lupaş, loc. cit., p. 82.

[2] Voy. *Seconde lettre d'un défenseur du peuple à l'empereur Joseph II sur son règlement concernant l'émigration et principalement sur la révolte des Valaques, où l'on discute à fond le droit de révolte du peuple*, Dublin (faux), 1785.

[3] N. Densusianu, ouvr. cité, p. 364.

[4] *Ibid.*, p. 365.

[5] Göllner, dans l'*Anuariu*, loc. cit., p. 149.

[6] Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1764—1765 (17 novembre, appel d'un comté voisin de celui du Bihor).

riale marche contre les pauvres de l'empereur. C'est le même sentiment que celui de Michel-le-Brave devant le drapeau aux aigles impériales, à Mirăslău.

La pacification par les armes avait donc été l'œuvre de l'empereur; le procès, d'après les anciennes normes terribles du moyen-âge, celle du gouvernement de Transylvanie. Crișan se suicida dans son cachot; Horea et Cloșca furent brisés sur la roue, puis poignardés, à Alba-Julia, qui était pour eux le but de la révolte, étant aussi la ville où était entré jadis, lui aussi comme représentant de la revanche, un prince roumain, comme maître par la conquête, de la Transylvanie.

Il ne peut pas être question d'une pression exercée par le mouvement de Transylvanie sur la volonté d'un souverain qui avait donné, de lui-même, une solution à la question de la liberté des paysans de toutes les régions de son Empire. Joseph II n'a fait, prenant aussi d'autres mesures pour détruire l'oligarchie médiévale appuyée sur les privilèges, que continuer l'exécution d'un programme qu'il avait fixé dès le début. Après un nombre restreint de châtiments, il décida, à la place des représailles qu'on attendait, la fondation d'écoles élémentaires, la prédication dans les églises pour les adultes, l'annulation des serments politiques, l'élection de prêtres dignes de leur mission, que les évêques visiteront tous les trois ans, l'impression de livres correspondants aux besoins du peuple; il excitera ses sujets aux travaux des champs et fera récompenser les plus actifs [1]. Les patentes impériales parurent aussi en roumain: ainsi, la règlementation des revenus des prêtres sur les fidèles [2], la proclamation, publiée à Vienne, pour la suppression du servage [3], l'établissement qui fixait le cadastre rural [4], celui qui créait

[1] *Ibid.*, pp. 1780—1795, n° MMMCCCLXVI. Des mesures militaires destinées à se saisir des derniers rebelles furent prises par le même gouvernement de Hongrie, sous l'influence, visible, de Vienne.

[2] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, p. 292, n° 476.

[3] *Ibid.*, p. 310, n° 495 (année 1785).

[4] *Ibid.*, p. 312, n° 439.

de meilleures conditions aux paysans de la Boucovine [1], le règlement, très circonstancié, pour le régime des forêts dans cette région nouvellement acquise [2], celui pour le droit de chasse [3]. Puis le grand « règlement de la justice » pour les provinces héréditaires d'Occident (1787) [4], et, enfin, le code criminel de 1788, pour toute la monarchie. « Code général sur tous les méfaits et sur leurs châtiments » [5], par lequel étaient définitivement écartés des actes de cruauté comme ceux par lesquels avaient pris fin aussi les chefs et les victimes du mouvement paysan de Transylvanie.

On arrive ainsi à cette année 1788 qui signifie l'entrée de l'empereur dans la dernière et la plus grande tentative guerrière de son règne, menée, à côté de Catherine II, contre les Turcs, action poursuivie depuis longtemps, et dont la préparation diplomatique avait fait si longtemps tarder, en 1784, l'intervention décisive pour mettre fin à l'anarchie provoquée en Transylvanie et dans les régions voisines par la révolte des paysans roumains pour leurs droits.

---

[1] *Ibid*, n° suivant.
[2] *Ibid.*, p. 315, n° 564.
[3] Voy. aussi le n° suivant.
[4] *Ibid.*, p. 317, n° 513 (417 pages).
[5] *Ibid.*, pp. 327—328, n° 522.

LIVRE II

LE PROBLÈME DE LA LIBERTÉ ROUMAINE DEVANT L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATION DE LA GUERRE RUSSO-AUTRICHIENNE CONTRE L'EMPIRE OTTOMAN

Dès 1782, le prince de Moldavie, Alexandre Constantin Mavrocordato, le plus fidèle auxiliaire de la Porte [1], avait averti, à Constantinople, d'après les informations sûres qu'il avait, qu'un lien secret avait été établi entre la Cour de Russie et celle d'Autriche [2], ce lien dont l'exisetnce était niée en ce moment même, par Joseph II [3]. L'ambassadeur de Prusse dans cette capitale traite avec légèreté, comme un simple bruit, cette révélation, qui correspondait parfaitement à la vérité, ce qui montre combien était sûre la récolte d'informations qu'envoyait le prince roumain aux Turcs. De fait, le 16 novembre de cette année, les deux représentants des Puissances maintenant alliées demandaient aux Turcs, entre autres, la confirmation des concessions de 1774 concernant, pour les Roumains, les règnes à vie, le tribut unique et le droit de la diplomatie russe de se mêler aux affaires des deux

---

[1] Des détails sont donnés par la chronique comprise dans les *Textes post-byzantins* cités, p. 13 et suiv. Il résiste avec opiniâtreté à toutes les offres des Russes, qui voulaient le gagner en lui parlant d'un État dace, et à celles des Impériaux. [C'est Alexandre «*Délibey*» (1782—1785).]

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 161, n° 2.

[3] Von Arneth et Jules Flammermont, *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, Paris 1891, I, p. 98. Cf., sur tous ces projets, à côté de Mitrofanov (sur Joseph II, traduction en allemand), et de l'étude de M. Alexandre Grigorovici, dans la *Rev. Ist.* 1928, notre mémoire sur « les tentatives autrichiennes d'annexion », *Mém. Ac. Roum.*, XXII (20), 1940.

principautés [1]. Quelques mois après seulement, l'ambassadeur de Frédéric II à Pétersbourg annonçait qu'il a appris, en secret, la nouvelle de l'existence d'un projet de partage de l'Empire Ottoman, projet que l'empereur communiquait à Mercy, lui demandant de proposer au ministère français une participation qui aurait donné à Louis XVI l'Égypte [2]. Rien n'avait été encore décidé pour les pays roumains que la diplomatie russe, plutôt que de les voir appartenir à l'Autriche, les aurait désirés indépendants, en rapport avec « un tiers » qu'on ne pourrait pas trouver facilement [3].

Après une semaine, pendant le même mois de janvier 1783, l'ambassadeur pouvait signaler le projet, précis, de faire des deux pays un apanage pour l'amant de jadis de l'impératrice, Patiomkine [4], qui, ayant vendu ses propriétés de Russie et achetant un domaine du côté de l'Ouest, semblait confirmer ce bruit [5].

Mais les Russes et les Autrichiens s'entendaient ouvertement seulement pour demander à la Porte la reconnaissance de l'indépendance des Tatars et l'extension des privilèges déjà accordés aux pays roumains [6]. Enfin, on arriva, au mois de juin, à la conclusion par les Turcs d'un traité de commerce avec la Russie, qui lui ouvrait la libre navigation dans les eaux de la Mer Noire. Néanmoins une convention fut signée aussi sur les points de la note qui concernaient la Crimée et les principautés, d'après

---

[1] Aussi dans Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, pp. 22—23; Zinkeisen, *Gesch. des osm. Reiches*, VI, pp. 349, 358—359. Cf. Arneth et Flammermont, ouvr. cité: lettre de décembre 1782 adressée par l'empereur à Mercy.

[2] *Ibid.*, p. 140.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 164, n° 3. Cf. D. A. Sturdza et D. C. Sturdza, *Acte şi documente*, I, pp. 388—390, 393—396.

[4] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 165, n° 1. Cf. aussi *ibid.*, p. 166, n° 2. Les motifs de Patiomkine; *ibid.*, n° 3. On était convaincu à Paris que l'Autriche cherche une compensation en territoire roumain, même dans toute son étendue; (p. 192, note), mais Joseph II rejetait cette idée *(ibid.* et n° 205); p. 191, note. Arneth et Flammermont, ouvr. cité, Sur la façon dont on y considérait l'idée d'une Dacie vassale des Russes, Grigorovici, loc. cit., pp. 327—328.

[5] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 167—168, 169, n° 2. L'ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg avait déjà appris toute l'affaire.

[6] *Ibid.*, p. 166, n° 1. Cf. *ibid.*, p. 167, n° 2.

les prescriptions du traité de Keutchuc-Kaïnardchi et de la convention précédente d'Aïnali-Kavak [1]. Et cette dernière convention assurait aux Russes la possession de la Crimée [2].

De son côté, préparant la grande action, qui n'était pas encore acheminée, la diplomatie autrichienne traitait, pendant cette même année 1783, la question d'Orșova et, ainsi qu'on le croyait, aussi la création d'un port danubien devant Vidin [3]. Mais, de nouveau, en novembre, réapparaît la question de l'indépendance roumaine [4]. Joseph II avait annoncé à son allié russe l'intention de se réserver, d'après le traité récemment signé, des annexions auxquelles, en cas de guerre, il a le droit [5]. Et il s'arrêtait pour le moment, laissant de côté les prétentions territoriales, pour demander seulement la conclusion d'un traité de commerce (février 1784).

Les pays roumains durent donc se contenter, pour le moment, seulement d'un nouveau firman de privilèges [6].

Or, l'action diplomatique des revendications continuait de la part de l'Autriche [7], et on parlait même d'une nouvelle « mutation des aigles », comme en 1775 [8]. De fait, on ne présenta que la prétention de ce qu'on appelait la restitution, par milliers, des réfugiés roumains venus de Transylvanie et que la Cour de Vienne considérait comme des déserteurs [9]. En 1785, on croyait que la Porte finirait par s'opposer par les armes à ces continuelles prétentions [10].

---

[1] *Ibid.*, pp. 169—170.

[2] Cf. Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1940, p. 15 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 170, n° 3. Cf. *ibid.*, p. 171, n° 3; Zinkeisen, ouvr. cité, VI, p. 501 et suiv.

[4] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 173, nos 2, 3. Le roi Frédéric s'informait si cela ne signifie pas une seconde Crimée dirigée vers l'annexion; *ibid.*, p. 174. On observe que les Autrichiens ne disent pas un mot de cette question; *ibid.*, p. 175, n° 2.

[5] Zinkeisen, ouvr. cité, VI, p. 445. De nouveau, la diplomatie prussienne s'occupe de l'acte « mystérieux »; Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 177, nos 1, 2.

[6] Hurmuzaki, VII, pp. 420—425.

[7] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 183.

[8] *Ibid.*, pp. 184—185.

[9] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 189 et suiv.

[10] *Ibid.*, p. 195, nos 1, 3.

La diplomatie française aurait appuyé le désir autrichien d'une nouvelle extension de ce côté [1]. Nicolas Mavrogheni, qui excitait les boïars contre le prince de Valachie, Michel Soutzo [2], fut nommé à sa place par cet amiral turc Hassan, célébré dans ses vers par Văcărescu [3], qui désirait avoir, dans ce pays de Valachie, un guerrier capable de résister aux Autrichiens [4]. Le nouveau « Nicolas Pierre Voévode » montra, dès le début, ses intentions offensives contre les prétentions autrichiennes dont on parlait sans cesse, rassemblant à Constantinople même, un simulacre d'armée en uniforme, et annonçant que, aussitôt arrivé dans le pays, il cherchera, comme il le fera, du reste, à l'augmenter [5]. Les Turcs expliquèrent à l'ambassadeur de Russie, qui protestait contre cette nouvelle violation d'un acte à peine conclu, que Soutzo, comme son prédécesseur Alexandre Ypsilanti, avait présenté lui-même son désir de se retirer [6]. On parlait à Vienne de l'intention qu'avait l'amiral d'établir aussi en Moldavie un client à lui, qui n'était que cet Emanuel Giani, ancien prince, présenté maintenant, pour lui créer des liens avec le pays, comme étant aussi, par les femmes, un Rosetti [7].

On parlait, de nouveau, de l'intention des Autrichiens de prendre l'Olténie et d'étendre, par la force, les frontières de la Boucovine [8], en même temps que des bruits couraient sur la prétention des Russes de leur permettre la navigation sur le Dniestr [9], à côté du projet des Turcs eux-mêmes de créer un port franc à Cetatea-Albă (Akkerman) [10].

---

[1] *Ibid.*, p. 188 et suiv. n° 2. Sur la vérité, Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, étude citée.

[2] *Ibid.*, p. 197, n° 2.

[3] Bartholdy, *Voyage en Grèce*, II, pp. 133—134.

[4] Pour sa nomination et l'exécution déjà mentionnée de ce banquier Pétraki, qui était son ridicule rival, Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 200—202, 206 et suiv.

[5] *Ibid.*, p. 207.

[6] *Ibid.*, p. 208, n° 1; pp. 208—209, 210, n° 3; p. 211, n° 1.

[7] *Ibid.*, p. 207, n° 4; p. 209, nos 2 et 3; pp. 209—210. Ici encore, il est question de la démission du prince, qui doit être remplacé.

[8] *Ibid.*, p. 211, n° 2.

[9] *Ibid.*, p. 212, n° 1.

[10] *Ibid.*, p. 202, n° 2.

Il y avait maintenant à Pétersbourg tout un groupement influent, celui du comte Besborodko, qui résistait au projet fantastique de ce Patiomkine aux intentions guerrières [1], et le roi de Prusse croyait que l'alliance « byzantine » serait sur le point de se défaire, car Joseph II aurait refusé son concours à une nouvelle guerre [2].

L'année 1786 ne finit pas sans que la Porte, affichant des intentions belliqueuses, sous l'influence de ce même amiral qui donnait à l'Empire, sous le nouveau Sultan Sélim III, un grand essor, ne complète cette fortification aux frontières qui avait commencé par la nomination de l'énergique Mavrogheni. On crut que, pour la Moldavie, personne ne serait plus apte que l'ancien fidèle Alexandre Ypsilanti. Le 14 décembre, il était déjà nommé, sans qu'Alexandre Jean Mavrocordato eût « abdiqué » et sans avoir demandé l'assentiment de la Cour de Russie [3]. Et, ayant appris sa destitution contraire aux traités, le prince de Moldavie se glissa, pendant la nuit, de Jassy et passa bientôt le Dniestr, chez les Russes, qui n'hésitèrent pas à l'accueillir (février 1787) [4].

On attribuait à ce Mavrocordato des projets d'indépendance qui auraient fini par la cession du pays envers la Russie [5], acte pareil à celui, préparé avec tant d'habileté, par Chahine-Guiraï en Crimée, et des révélations ultérieures de la part de son ancien secrétaire français, Durosoy, le montrent en rapport avec Eugène Boulgaris, déjà établi à Pultava, et avec le consul russe, Lachkarev, qui, bien qu'envoyé maintenant à Venise, ayant été remplacé par un consul de mœurs plus douces, mais tout aussi actif, Ivan Sévérine, avait réapparu à Bucarest, brusquant Mavrogheni [6].

---

[1] *Ibid.*, p. 212, n° 1.

[2] *Ibid.*, p. 213, n° 2.

[3] *Ibid.*, p. 215, n° 1. Voy. aussi n° suiv. [Alexandre « Phiraris », le Fuyard.]

[4] *Ibid.*, p. 216, n° 2; C. Erbiceanu, *Mitr. Mold.*, p. 314; Manolachi Drăghici, *Istoriea Moldovei pe timp de 500 ani*, Jassy, 1857, II, p. 50; Nistor, ouvr. cité, à la même date; Iorga, dans Hurmuzaki, X, année 1787.

[5] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 217, n° 1.

[6] *Ibid.*, p. 216, n° 1; cf. *ibid.*, p. 217, n° 2. Pour les révélations de Durosoy, en 1795, Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, p. 134. On avait arrêté ses

La décision des Turcs de ne plus se laisser continuellement offenser et miner, fut maintenue aussi à cause de cet abri accordé à Alexandre Mavrocordato, qui se dirigea, tout droit, vers Moscou. Avec des plaintes pour cet acte d'inimitié, on réunissait des doléances contre la conduite des consuls russes qui se manifestaient toujours comme des facteurs insolents de dissolution [1]. Mais Lachkarev assurait, au retour, Ypsilanti, qui s'était empressé d'occuper son siège, qu'il n'y aurait pas de guerre, car le différend avec la Porte avait été apaisé [2].

De fait, on faisait tous les préparatifs pour une guerre que les Turcs croyaient pouvoir commencer, et, pendant l'été de cette même année 1787, des ordres étaient déjà donnés pour la construction des ponts sur le Danube [3]. En juillet, on demanda à l'ambassadeur de Russie l'extradition de Mavrocordato et le changement des consuls de Bucarest, Jassy et Alexandrie, pour rencontrer un refus absolu, pour la première demande, et, pour l'autre, un ajournement qui équivalait au refus [4].

Cette attitude s'appuyait sur les nouveaux liens avec l'empereur allemand. A Cherson, dans cette Crimée depuis peu annexée et « civilisée » par Patiomkine, « prince de la Tauride », le monarque autrichien était venu rencontrer Catherine, qui transporta son hôte, avec une pompe de Sémiramide ou de Cléopâtre, sur les eaux du Dniépr, tout entourée de courtisans et de diplomates qui pouvaient annoncer qu'on a trouvé enfin « le chemin de Byzance », où pouvait être proclamé le nouvel Empire chrétien d'Orient, — avec des compensations pour les Habsbourg, — et les petits-fils de l'im-

---

représentants à la Porte, Micholou et Manolaki Argyropoulo, le gendre de Costaki Mourousi; Iorga, loc. cit., p. 216, n° 2; p. 218, n° 1, et Drăghic', loc. cit., p. 46. Mourousi sera exilé à Ténédos, pour avoir travaillé contre Mavrogheni; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 219, n° 1.

[1] *Ibid.*, pp. 217—218.

[2] *Ibid.*, p. 218, n° 3.

[3] *Ibid.*, p. 219, n°s 2, 3.

[4] *Ibid.*, pp. 219—220.

Fig. 4. — Alexandre Jean Mavrocordato, Prince de Moldavie, d'après un portrait contemporain.

pératrice, baptisés par elle Alexandre et Constantin, devaient reprendre la tradition des anciens empereurs romains du Bosphore. Et cette nouvelle allait chez les Roumains de tous les pays, et jusqu'aux orthodoxes de Braşov, en Transylvanie, qui notaient avec soin et avec beaucoup d'espoir les perspectives que leur ouvrirait l'annexion à une autre monarchie, de leur propre religion [1].

Trois mois depuis ce défi de la part de ses adversaires, la Porte finissait par déclarer la guerre [2]. Parmi les motifs, indiqués dans son manifeste, de style européen, pour lesquels elle se préparait à regagner la Crimée et à fortifier la frontière du Nord de l'Empire, il y avait aussi la séduction exercée par les Russes sur l'ancien prince de Moldavie et ce refus de le livrer, qui était qualifié de violation des traités que, sur tant de points, tant de fois, et de la façon la plus brutale, les Turcs eux-mêmes avaient violés. Ne manquait pas la mention, à juste titre indignée, des intrigues continuelles tramées par les consuls russes, sur le compte desquels on place l'appel à l'émigration des habitants des pays roumains et des îles grecques et l'acquisition, pour prendre service chez les Russes, des éléments utilisables; leur prétention de changer les princes sur le Danube paraissait intolérable [3]. Aussitôt, les consuls de Jassy et de Bucarest furent arrêtés, et on donna l'ordre aux marchands russes de partir [4].

Le manifeste fut envoyé aussi à Joseph II, qui ne se montrait pas pressé de commencer, simultanément avec ses alliés russes, la guerre pour détruire l'État des Sultans [5]. Les Turcs comptaient sur l'appui de la Cour de Versailles. En effet, des Français viennent à ce moment en Moldavie pour des buts militaires: après ce Hongrois francisé d'origine slo-

[1] Iorga, Chronique de Braşov, dans le *Bul. Comisiei istorice*, XII.

[2] Voy. aussi Arneth et Flammermont, ouvr. cité, II, pp. 95, 101, note 116—117.

[3] Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, p. 46; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 220—221.

[4] *Ibid.*, p. 224, n° 1.

[5] *Ibid.*, n° 3.

vaque, de Tott, qui avait traversé le pays, assistant, pour son avantage, aux actes de brutalité contre les habitants de la part du guide turc qui l'accompagnait [1], on trouve un Lafitte, qui écrivait, de Jassy, à l'explorateur Lechevalier, le 5 octobre 1787 [2].

Ainsi commença une action guerrière de quatre ou cinq ans, qui ne devait s'arrêter qu'au moment où les troubles de France donneront aux Autrichiens, du reste dûment battus, l'espoir de gagner quelque chose de mieux en Occident [3].

Les Turcs pouvaient être sûrs de Mavrogheni, qui brûlait du désir de prouver ses qualités d'organisateur et de guerrier, qu'on ne peut pas lui dénier, surtout sur la base des nouveaux matériaux qui se sont récemment ajoutés [4].

En ce qui concerne cependant Ypsilanti, qui avait passé par plusieurs épreuves et désillusions, les choses ne se présentaient pas de la même façon.

Il venait en Moldavie chargé de dettes et ne savait pas comment il pourrait les payer: le temps était passé de son paisible règne valaque, occupé d'œuvres de culture et de réformes dans tous les domaines. Le nouveau prince se

[1] Dans l'édition de 1785, on donne aussi, à la page 404, un « tumulte de Botouchan ». Voy. aussi *Lettre de Mr. de Peysonnel, ancien consul général à Smyrne, ci-devant consul de Sa Majesté auprès du Khan des Tartares, à M. le marquis de N..., contenant quelques observations qui ont paru sous le nom de M. le baron de Tott*, Amsterdam, 1785. Voy. p. 59: « J'ai traversé comme lui la Moldavie et la Walaquie ».

[2] Lechevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, Paris, 1800, p. 350 et suiv. Aussi un Leroy, un Dareste, qui travaillent en Égypte; *ibid.*, p. 323, note.

[3] Voy. E. Laloy, *Les plans de Catherine II pour la conquête de Constantinople*, Paris, 1913; A. Brückner, *Russlands Politik im Mittelmeer, 1788 und 1789*, dans la *Historische Zeitschrift*, XXVII (1872), p. 85 et suiv. (là aussi Adolph Beer, *Die österreichische Politik in den Jahren 1755 und 1756*, p. 282 et suiv.); Adolph Beer, *Leopold II., Franz II. und Katharine*, Leipzig, 1874. Ceci à côté du travail, connu, de Übersberger, *Russlands Orientpolitik in den letzten zwei Jahrhunderten*, I, Stuttgart, 1913.

[4] Dans Iorga, *Doc. Grecs*, III.

[5] Voy., surtout, dans la littérature plus ancienne, Th. Blancard, *Les Mavroyéni*, 2 vol. (avec un riche matériel de documents). Cf. aussi l'histoire romancée de Hope, *Anastasius or memoirs of a modern Greek*; Nino Cortese, *La mediazione napoletana nelle trattative di pace tra Russia e Turchia nel 1790-91*.

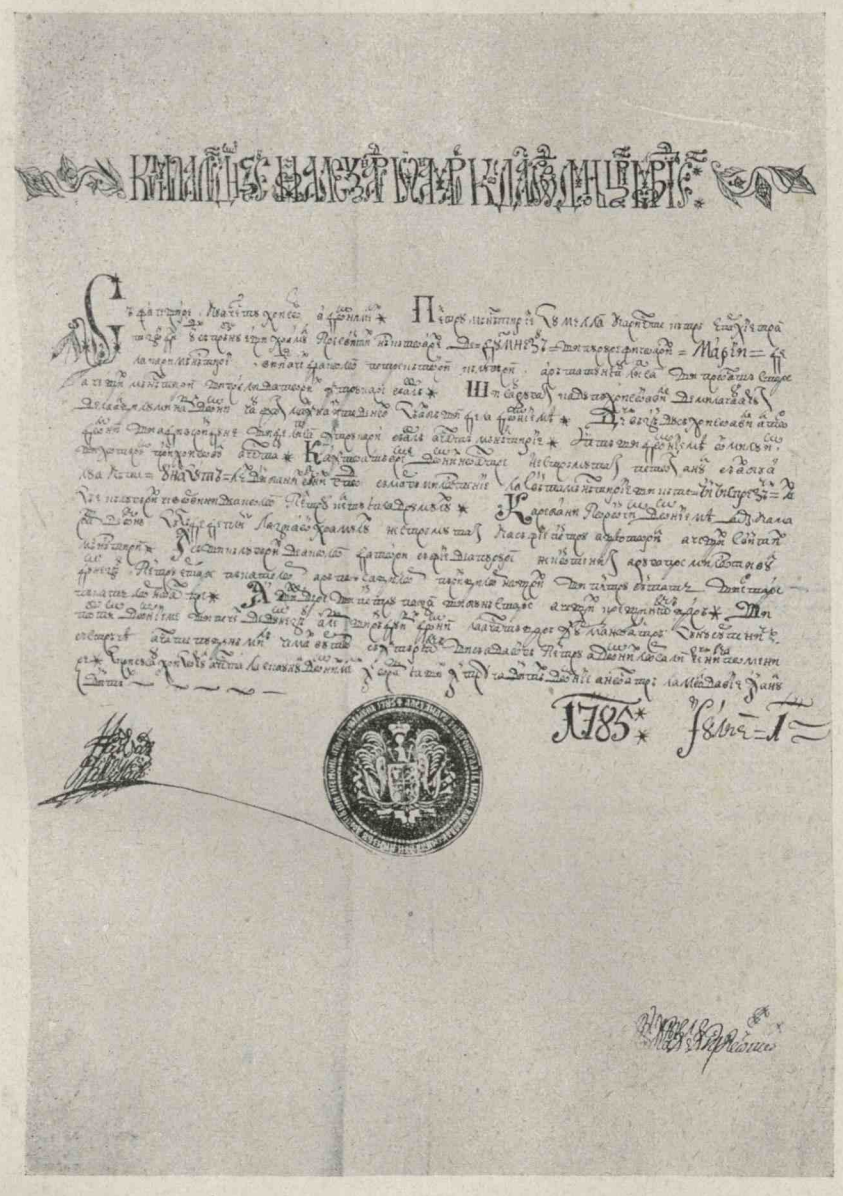


Fig. 5. — Document d'Alexandre Jean Mavrocordato, Prince de Moldavie (1785).

Fig. 6. — Alexandre Ypsilanti, Prince de Moldavie (1786—1788).
(Voy. p. 62, n. 3).

rendait compte qu'il se trouvait devant une guerre prochaine et pouvait douter de la capacité des Turcs de résister à l'attaque simultanée de deux grandes Puissances militaires. Les informations que lui donnaient ses représentants à Constantinople n'étaient pas encourageantes. Et, dès le début, il trouva dans son voisin de Valachie un ennemi déclaré, qui commença par des offenses qu' Ypsilanti, membre de l'aristocratie des Phanariotes, ayant des rapports avec la dynastie des pays roumains, ne pouvait pas souffrir de la part de cet « insulaire », qui était un parvenu, et, pour lui, un usurpateur [1]. Entre l'un et l'autre de ceux qui auraient dû collaborer à soutenir cette guerre, si risquée, des Turcs, il y avait, donc, aussi autre chose que la rivalité habituelle entre le prince de Jassy et celui de Bucarest: pour la première fois, se manifeste l'antagonisme entre un Phanariote et un Grec de qualité inférieure, comme cet homme de Paros, dans les veines duquel il y avait, sans doute, une goutte de sang italien, avec tout ce qu'il pouvait apporter comme instinct et comme traditions. Devant les colères du fier jeune fils de prince, Constantin Ypsilanti, se trouve le mépris du représentant de Mavrogheni pour ces «beys du Phanar », considérés comme représentant une race déchue [2].

Donc, aussitôt qu'Alexandre s'établit à Jassy [3], il chercha à montrer sa sympathie pour les Autrichiens [4]. Nous savons,

[1] Voy. le riche premier rapport des représentants d'Ypsilanti dans Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 236 et suiv., n° CLXVIII. Voy. aussi les n^{os} suiv. L'un de ces représentants est le fils d'Ypsilanti, Constantin, celui qui s'était enfui en 1782, et il se montre, dans un autre rapport, particulièrement offensif envers « le voisin »; *ibid.*, pp. 245—246, n° CLXX. Voy. aussi le n° suivant, où il est question d'éviter une rencontre entre Alexandre et Chahine-Guiraï, qui avait paru à Hotin; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 215, n° 1; p. 218, n° 2. Il semblerait que le spathaire de Valachie qui dénonce Mavrogheni soit Văcărescu lui-même; voy. Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 248. Mais *ibid.*, p. 259, un spathaire Soutzo à Constantinople. Pour la fortune de Mavrocordato, aussi *ibid.*, p. 257, n° CLXXV. Pour les préparatifs guerriers de Mavrogheni, voy. *ibid.*, p. 262, et suiv., n° CLXXIII et le n° suivant.

[2] *Ibid.*, p. 258. Beaucoup d'autres actes de 1788, sans date de mois, concernant les mesures guerrières prises en Valachie pendant cette année.

[3] Lettre à l'internonce; J. Nistor, ouvr. cité, p. 293, n° CCLXI; à l'agent von Metzburg; *ibid.*, pp. 299—300, n° CCLXVI (juillet).

[4] *Ibid.*, p. 307 et suiv.

par ce qui suivit, que le nouveau prince avait envers l'Autriche, correspondant à une entente plus ancienne, datant déjà de 1774, aussi par l'échange de vues qu'il avait pu avoir à Constantinople avec l'internonce, exactement les mêmes sentiments qu'avait nourris Alexandre Mavrocordato envers les Russes et qui l'avaient mené à Moscou comme un ami bienvenu. Aussitôt après la déclaration de guerre à la Porte, il demanda à l'agent von Metzburg que les Impériaux occupent le pays [1]. Et, travaillant de cette façon, il se trouvait sur la même ligne que le métropolite Léon, celui qui avait ses neveux sous les soins de Dosithée Obradovitch, à Leipzig et puis à Halle [2]. Dès février 1788, le métropolite écrivait ou faisait écrire en Boucovine, en allemand, au baron de Metzburg, lui montrant ses craintes sur ce qui doit se passer en Moldavie après le départ de celui-ci, qui sera bientôt appelé à un grand rôle à Jassy. Il s'attend à ce que les Autrichiens participent à la guerre. Les Turcs viendront donc en hiver, et ils fouleront le pays aux pieds; bien qu'il y ait maintenant un prince ayant des sentiments chrétiens et épargnant le pays, il ne pourra pas garantir les habitants. Se trouvant donc devant des forces impériales unies, ces Turcs ne se vengeront-ils pas en détruisant tout ? Et il demande donc formellement qu'une armée chrétienne pénètre « par deux ou trois endroits », pour occuper la Moldavie.

On lui répondit aussitôt que « on juge rapproché le moment qui représenterait le salut du pays », de la part « de ces deux grandes et hautes Puissances réunies, qui se lèvent pour libérer la race chrétienne ». Comme les soldats impériaux avaient paru de fait sur certains points, le métropolite annonce les préparatifs turcs et tatars contre les envahisseurs.

On ajoute que des accusations ont déjà surgi pour montrer que le pays, qui ne peut pas suffir à nourrir les Turco-Tatars,

---

[1] *Ibid.*, p. 308. Il se présente comme accablé de charges, alors que, pour épargner les habitants, il n'avait recueilli ni les impôts habituels, ni même les droits de douane (?); *ibid.*, p. 309. D'après les expériences du passé, il craignait les Russes. On le voit donner des informations militaires; *ibid.*, p. 313. Les instructions chiffrées de Kaunitz; *ibid.*, pp. 320—321. n° CCLXXVIII.

[2] Voy. aussi Kopitar, *Kleine Schriften*, I, pp. 91—92. Il est question aussi de marchands moldaves à Timişoara.

est rebelle. Le métropolite croit pouvoir parler donc, dans sa demande, d'une occupation au plus vite, aussi au nom des boïars, et du prince même: « Autant nous tous, appartenant à la classe des boïars et des fonctionnaires, que notre prince lui-même, nous avons perdu l'équilibre et sommes restés comme des gens médusés, prévoyant et attendant chaque jour, pleins de tristesse, le danger général qui s'est levé contre nous ». Il rappelle les dévastations dont se sont rendus coupables les Turcs en Morée et l'état où la dernière guerre avait laissé les pays roumains. Dans sa seconde lettre, Léon Gheuca déclare que les Moldaves se voient maintenant forcés d'aider aussi comme soldats, dans une guerre qu'ils considèrent comme perdue pour les Turcs [1]. Mais, au même moment, s'adressant à l'ispravnic de Bacău, l'un des points de la pénétration autrichienne, le prince lui demande d'appeler les habitants pour la défense du pays: « qu'ils se montrent tout préparés à prendre les armes, tous » [2].

Comme on le voit, le métropolite travaillait encore pour son propre compte. Il n'y avait jusque là aucun rapport avec Vienne elle-même. Des noms de boïars n'apparaissent pas dans ces premières manifestations pour la domination chrétienne. Et, du reste, un monde qui était habitué à penser à l'autonomie, à l'indépendance même, restait indifférent devant cette double pénétration militaire, russe et autrichienne, ne sachant pas, comme il ignorait l'accord secret, vers laquelle des deux Puissances ils pouvaient se diriger. Et cette hésitation continuera même après que, ainsi qu'on le verra, Ypsilanti s'était déjà décidé, imitant l'attitude de Grégoire Ghica en 1769, à se laisser prendre prisonnier, sans entendre que, par cette attitude, il ait rompu les rapports avec les Turcs, qui pourraient revenir.

L'attitude d'Ypsilanti et de Léon Gheuca, au commencement de la première année de guerre, s'explique par ce qui s'était passé en 1787. On avait demandé aux pays roumains

[1] M. Kogălniceanu, *Arch. Rom.*, I, pp. 292—298 (d'après des copies des Archives de Vienne chez « D. A. S. », qui ne peut être que l'homme d'État Démètre Sturdza).

[2] *Ibid.*, pp. 299—300.

de faire eux-mêmes la guerre, donnant chacun d'entre eux 3.000 hommes, qui collaboreraient avec les pachas qu'on enverrait; ailleurs, il est question de 6.000 Albanais du pays. On avait même exigé qu'on envoie comme otages les parents, femmes et enfants, de quelques-uns parmi les boïars [1]. De fait, les « 12.000 » Turcs, commandés par ce Tchaïroglou, intitulé « bach-beg », qu'on avait envoyés en Moldavie, n'étaient que des indisciplinés, qui, se levant contre ce chef bizarre, commencèrent par piller le pays confié à leur défense [2]. Et on entendait dire, en décembre de cette année, lorsque ces rebelles, passant par Jassy, essayèrent cette même action de pillage, que le métropolite aurait fait sonner les cloches, ce qui est possible, et « un grand nombre de Turcs auraient été tués, le reste de ces troupes étant chassé »; on allait jusqu'à supputer à « 15.000 » le nombre des morts tués par la fureur d'une population qui, comme on l'a vu, était en état de se mouvoir [3].

En réalité, la fuite des habitants par crainte des armées turques est avérée par un avertissement officiel adressé aux « *mazils*, *ruptași*, prêtres ou diacres, petits vornics et à tous les habitants du district de Dorohoiu », leur montrant qu'ils n'ont rien à redouter et que tout ce qu'on leur a dit n'est que « des paroles en l'air », car les commandants ottomans ont reçu, par des firmans, « des ordres très sévères de ne causer à personne la moindre oppression et gêne », le prince lui-même ayant tout souci de faire épargner le pays. Des principaux boïars confirment par serment ces assurances, plus ou moins sincères: « s'il y aurait un pareil danger, nous-mêmes, d'après le devoir que nous avons envers notre patrie, nous vous avertirions et nous préparerions ce qui est nécessaire pour nous garder nous-mêmes et vous » [4]. Certains boïars, parmi lesquels le vieux Razu, un Alexandre Balș, un Matthieu Cantacuzène, remercient, de leur abri momentané, le métropolite de les

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 222, n° 1-2. Voy. aussi *ibid.*, p. 224, n° 2.
[2] *Ibid.*, p. 226, n° 2.
[3] *Ibid.*, p. 227, n° 1.
[4] Iorga, *Ceva despre ocupațiunea austriacă în anii 1789—1791*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série. XXXIII, pp. 249—250, n° II (25 octobre de l'ancien style 1787).

avoir rassurés en ce qui concerne « le souci des choses qui se sont passées » et qui, comme on le voit, « n'ont porté aucun dommage à personne »; mais eux, ces réfugiés du village de Heleştieni, avaient eu d'autres informations: il y aurait eu un vrai « déluge », et les réfugiés des environs de Jassy avaient déclaré être partis « à cause du bruit des canons et des fusils ». Rappelés par le prince, qui leur avait envoyé un messager spécial, les boïars s'excusent de l'avoir quitté à un moment de panique [1].

En février 1788, lorsque le métropolite de Moldavie demandait une occupation rassurante par les Autrichiens, paraissait aussi le manifeste turc contre la Cour de Vienne, lui rappelant toutes les concessions dont elle avait joui, notamment la cession de la Boucovine, après que ce territoire avait été occupé militairement en pleine paix, et la tolérance des consuls impériaux dans les principautés, bien que rien dans les traités ne fût exigé [2].

Mais, pendant le cours de ce même mois de février de la nouvelle année 1788, le métropolite Grégoire et les deux autres évêques valaques étaient venus, accompagnés par Jean Văcărescu, chez von Metzburg pour lui dire que, si la guerre commençait entre Turcs et Russes, — car la guerre avec les Autrichiens n'avait pas encore été déclarée, — l'empereur devrait faire occuper leur pays ou trouver un moyen pour que ni les Russes, ni les Turcs ne l'envahissent: comme on le voit, une disposition d'esprit tout autre qu'avant l'expérience de la dernière guerre [3]! Văcărescu rappelait que, dès 1782, il a demandé à Kaunitz qu'il puisse s'adresser, à des moments difficiles, à ce ministre autrichien. Il déclarait aussi, au nom de tous les boïars, « sauf deux ou trois », qu'ils désirent avoir comme

[1] *Ibid.*, pp. 250—251, n° III (13 novembre de l'ancien style). Voy., pour les craintes du prince, J. Nistor, ouvr. cité, pp. 343—344 (aussi pour son fils, qui était otage, l'autre étant mort). Cf. le rapport de Metzburg, *ibid.*, pp. 355—359, n° CCXCVIII (des détails comiques sur la conduite des janissaires à Jassy). Le secrétaire français Chevalier s'enfuit lui aussi; *ibid.*, p. 362.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 229—230; Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, pp. 50—51.

[3] Iorga, *Ocupaţia austriacă*, p. 249, n° 1; J. Nistor, ouvr. cité, p. 337, n° CCLXXXVII.

prince « celui que le Créateur lui-même semble avoir désigné par la situation géographique ». C'était déjà une prévision de la « géopolitique ».

L'évêque de Buzău, qui devait être, comme on le verra bientôt, métropolite, était, parmi les prélats, l'initiateur de cette orientation vers l'Autriche [1]. Mais, le métropolite en tête, le clergé et les boïars furent forcés de déclarer publiquement qu'ils restaient fidèles à la Porte [2]. Lorsqu'on vit que des mesures similaires étaient prises à la frontière autrichienne, le ban Ghica osa dire au prince que c'est un acte un peu précipité, car la paix dure avec l'Autriche, et il dut entendre, pour lui et pour les boïars, ainsi que pour les fonctionnaires de l'Agence autrichienne, les paroles les plus dures; aussitôt fut nommé un commandant pour ces troupes de frontière. Les Turcs ordonnèrent de rassembler, en Olténie, des éléments de collaboration [3]. Brâncoveanu, considéré comme suspect, fut appelé à la Cour pour signer une déclaration de loyauté, qu'il refusa [4]. De son côté, Văcărescu demanda à se retirer, et il fut remplacé par le logothète Cornescu [5].

Lorsque, à ce moment de grande crise, s'éteignit le métropolite Grégoire, ce prélat sage et plein d'expérience que Raicevich aussi considérait comme le plus honnête homme du pays [6], Mavrogheni recommanda au patriarche œcuménique de reconnaître comme successeur sur le siège métropolitain Côme, l'associé du métropolite disparu et de Philarète de Râmnic dans la lutte pour obtenir les droits de la nation roumaine [7].

---

[1] *Ibid.* Des mesures prises à Câmpulung; *ibid.*, pp. 327—328.

[2] *Ibid.*, p. 325. L'état de siège décrété par Mavrogheni; *ibid.*, p. 326 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 329.

[4] *Ibid.*, pp. 330—331.

[5] *Ibid.*, p. 332, n° CCLXXXIV. Explications données à l'agent d'Autriche pour la concentration de troupes à la frontière par le secrétaire Manolaki Persianos; *ibid.*, pp. 333—334, n° CCLXXXV. Une commission pour les provisions, avec Brâncoveanu, Mourousi, Racoviță et le chambellan Constantin; *ibid.*, p. 335.

[6] *Ibid.*, p. 280.

[7] *Ibid.* Côme et les boïars refusèrent d'accepter l'hégoumène grec de St. Jean comme évêque de Buzău; *ibid.*, p. 348.

Mais ni les Russes, ni les Autrichiens, sur le compte desquels on disait qu'ils avançaient vers Hotin [1], que l'empereur désirait de fait gagner pour compléter sa Boucovine [2], ne s'empressèrent de commencer une campagne sérieuse. On apprit à Constantinople que les efforts autrichiens pour entrer en Olténie et du côté de Câmpulung avaient été repoussés par les seules forces locales de Mavrogheni [3]. Les proclamations de l'empereur Joseph n'avaient pas d'écho, et la Valachie répondait par ses propres proclamations, dans lesquelles on opposait « la chrétienté » aux « Allemands », qui ne sont pas « des chrétiens », c'est-à-dire qu'ils sont catholiques et pas orthodoxes, et on montrait la puissance militaire du Sultan et de son armée, devant laquelle les ennemis tombent comme les feuilles d'automne [4]. Inaugurant un nouveau système pour s'assurer des boïars qui voudraient aider les Autrichiens, Mavrogheni commencera par en exiler sept [5]. Le vieux Filipescu, compris dans cette mesure, fut embarqué et expédié en Turquie [6], et on apprit que Brâncoveanu avait été emmené à Vidin [7]. Parmi les otages « internés », il y avait encore Jean Mourousi, Scarlate et Constantin Ghica, Démètre Racoviță, Manolachi Crețulescu, Démètre Fălcoianu, le vornic Greceanu, les Grecs Théodoraki Iouliano et Pharphara, — enfin fut ajouté Văcărescu [8]. Mais, en même temps, on permettait à l'imprimerie de Lazarou de publier, non seulement l'épopée des exploits princiers, décrits par le grand chambellan Manolaki Persianos, mais aussi la traduction de l'opus-

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 230, n° 3.

[2] Arneth et Flammermont, ouvr. cité, II, p. 153.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II pp. 231—232.

[4] Traduction allemande dans J. Nistor, ouvr. cité, pp. 396—397, n° CCCXVIII. Le prince menaçait de faire empaler ceux qui distribueraient le manifeste autrichien, alors que ceux qui le rapporteront seront faits boïars.

[5] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 232, n° 1. Des femmes comme otages; J. Nistor, ouvr. cité, p. 338.

[6] *Ibid.*, p. 386, n° CCCX; p. 410.

[7] *Ibid.*, p. 446. Pour les boïars exilés à Nicopolis, aussi Iorga, *Doc. Grecs*, II, p. 408 et suiv. Ypsilanti prétendait que l'évêque de Râmnic a été arrêté et qu'on avait même scellé ses vêtements sur son corps; *ibid.*, p. 447.

[8] Cf. son *Istoria*, dans Papiu, loc. cit., pp. 294—295.

cule du général russe Baur, paru en français dès 1778, en rapport avec l'occupation russe de la guerre précédente [1].

La dictature féroce de Mavrogheni, qui ne respectait et n'épargnait rien, arrêta ainsi toutes les manifestations des boïars en Valachie, aucun d'entre eux ne montrant un penchant vers les Russes, totalement compromis par l'abandon de leurs anciennes promesses et par la conduite, si arrogante, des consuls, qui ne s'étaient arrêtés devant aucune offense et, en ce qui concerne Lachkarev, qui se préparait à revenir dans les pays qu'il avait offensés de son mépris brutal, aucune injure même. Mais, en Moldavie, le métropolite, représentant de la majorité des boïars, — car on n'entendait rien du côté des autres, anciens fidèles des Turcs ou associés jadis des Russes, sur le compte desquels on répandit qu'ils voudraient ramener le « fuyard » Alexandre Mavrocordato [2] — , travaillait aussi plus loin, en contact avec Metzburg, d'après les instructions du prince lui-même, qui avait déjà pris sa décision. Au commencement du mois de mars, Ypsilanti demandait non seulement que le pays soit occupé, mais qu'il soit lui-même prisonnier des Autrichiens [3]. Alors, le prince de Cobourg crut devoir ordonner au général Fabris d'avancer, par Oituz, vers Bacău et d'envoyer des détachements à Neamț, à Dorohoiu et à Herța, sans aller cependant plus loin [4]. D'autres soldats de l'empereur arrivaient par Liteni, par Baia. Pendant qu'en Valachie des troupes se présentaient à Câmpina, à Cozia, on parlait des capitaines d'Albanais qui se seraient offerts à livrer Mavrogheni [5].

Mais la préparation des armées impériales était si insuffisante que, à la nouvelle apportée par des espions juifs, que les Tatars entraient à Cernăuți, la ville fut prise de panique [6].

[1] Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 332—333, nos 531—532. Cf. M. de B., *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Francfort-Leipzig, 1778.

[2] Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 291—292, n° CCV.

[3] J. Nistor, loc. cit., p. 400.

[4] *Ibid.*, Les Turcs se seraient arrêtés à Roman, après avoir incendié Focșani; *ibid.*, p. 401. [Fabris, colonel, puis général, signait « von Fabry ».]

[5] *Ibid.*, p. 403.

[6] *Ibid.*, n° CCCXXII.

Fig. 7. — La capture par les Autrichiens d'Alexandre Ypsilanti, le 15 mai 1788 (d'après un album).

Pour le moment, les boïars faisaient passer leur bétail en Boucovine, pour l'offrir à l'armée impériale [1]. Des informations militaires venaient sans cesse de la part du métropolite [2].

Mais le prince attendait plus que ce timide tâtonnement sur la frontière. Par son secrétaire français, Mazeret, il faisait demander pourquoi on ne prenait pas Hotin, pourquoi, par le manifeste, on promettait des choses qui ne s'accomplissaient pas, tout en troublant le monde; il en arrivait à désirer qu'on revienne à la paix [3]. De fait, les Autrichiens attendaient que les Russes supportent la partie la plus difficile de la guerre, mais, de ce côté aussi, malgré les promesses de l'impératrice qui, par son manifeste daté de la même année, cherchait à réveiller les espérances de 1769, mettant en vue l'apparition immédiate de ses troupes sous le commandement de Roumientzov, si populaire, et de Patiomkine, les commandants de l'armée russe rassemblée à Kiev tardèrent jusque bien loin dans l'été [4].

Cependant, dès le mois de mars, après s'être entendu avec Ypsilanti, le prince de Cobourg faisait avancer ses soldats jusqu'à Botoşani [5], pour s'y arrêter, car la collaboration russe, enfin promise, n'était pas là [6]. Ce ne fut que lorsque le commandant turc en Moldavie, Ibrahim-Pacha, commença à se retirer vers Ismaïl, voulant entraîner avec lui Ypsilanti aussi, que les Autrichiens du colonel Fabris purent le « prendre » à Galata, près de Jassy, avec toute sa Cour [7]. Aussitôt, le métropolite et les boïars sortirent devant ceux dans lesquels ils voyaient des libérateurs depuis longtemps attendus. Les Albanais de la garde capitulèrent, et les cloches de toutes les églises sonnèrent. Priant Fabris de ne pas retirer sa troupe, le chef spirituel des Moldaves qui voulaient se détacher des Turcs

[1] P. 405.
[2] *Ibid.*, p. 406 et suiv.
[3] P. 405, n° CCCXXIV.
[4] *Ibid.*, p. 407, n° CCCXXVII; pp. 424—425, n° CCCXXXVIII.
[5] Pp. 408—410, n° CCCXXVIII; p. 415. Une lettre du métropolite; *ibid.*, pp. 416—417, n° CCCXXXII. Une autre; *ibid.*, pp. 421—422, n° CCCXXXVI.
[6] *Ibid.*, p. 427.
[7] *Ibid.*, p. 432, n° CCCXLII.

annonçait que, bientôt, une députation du pays, composée d'un évêque et du trésorier Matthieu Cantacuzène, arriverait avec tout un programme de requêtes de la part d'un pays qui n'entendait donc pas être traité comme un territoire quelconque [1].

Les forces autrichiennes étaient tellement faibles que le prince de Cobourg, répondant au métropolite, demandait qu'on leur attache, dans un délai de quatorze jours, une armée locale comptant au moins 6.000 hommes bien armés et ayant la garantie des boïars. A côté de ce premier contingent, d'autres devraient s'ajouter nécessairement, l'entretien de toutes ces troupes indigènes étant supporté par le pays, auquel on demanderait, dans ce but, une contribution spéciale. Car il faudra nourrir aussi les soldats de l'empereur; autrement, dans cette missive naïve et humiliante, Fabris déclarait qu'il retirerait ses troupes, laissant les Moldaves sous la garde de Dieu [2]. Autre chose que ce qui était promis dans le manifeste de l'empereur!

Lorsqu'arriva l'ambassade des boïars, elle se borna à demander le maintien de l'occupation et l'envoi d'un délégué autrichien, dans la compagnie duquel ils voulaient gouverner le pays sans prince, car Ypsilanti fut dirigé vers Vienne et interné à Brno-Brünn [3]; et on leur offrit Metzburg lui-même [4]. Un Conseil de régence fut élu, et le prince de Cobourg accepta les personnes qui y étaient comprises [5].

Jusque là, Mavrogheni avait pu conserver intacte sa principauté, bien que dès le mois de février eussent paru des

[1] *Ibid.*, p. 433, n° CCCXLIII (20 avril).

[2] *Ibid.*, pp. 440—442, n° CCCXLVII.

[3] *Ibid.*, pp. 446—447; p. 449, n° CCCLII. Son rapport à la Porte; *ibid.*, pp. 450—452. Dans la préface du vol. X de la collection Hurmuzaki, nous avons reproduit un aspect de la statue qui, dans cette ville, le représente au-dessus de la porte cochère de la maison où il fut interné, les jambes croisées et fumant son tchoubouk. A cette époque, un magasin de Vienne exhibait son portrait sur l'enseigne *Zum Fürsten Ipsilanti*. Dans la même préface, aussi d'autres portraits que celui que nous présentons ici. Il y a enfin celui qui figure dans la carte de la Valachie par le poète Rhigas.

[4] Nistor, ouvr. cité, pp. 443—445.

[5] *Ibid.*, pp. 448—449, n° CCCLI.

Fig. 8. — **Guerre austro-turque.** Opérations entre la Tour Rouge et Cozia, Mars 1788 (d'après un album).

soldats mêlés à des « volontaires » en Olténie, le grand spathaire étant forcé de se retirer d'Argeș [1]. Les jeunes Cantacuzène se rappelaient le rôle qu'avait joué leur famille pendant la guerre précédente, et ainsi le spathaire Jean et le serdar Constantin allèrent à Sibiiu informer le général Fabris que la puissance militaire du prince est ridicule, que les Turcs se sont retirés de Ploești et que toute la vallée de la Prahova est ouverte à une invasion [2]. Ces Cantacuzène étaient les fils de Răducanu, celui qui était tombé héroïquement dans les rangs des Russes à la bataille de Comana, et ils avaient été élevés dans les écoles militaires russes; leur désir de revoir le pays les y avait appelés depuis peu [3]. Les « Allemands » avaient paru presque partout sur la frontière, où il y avait des couvents qui, comme un demi-siècle auparavant, pouvaient être occupés et maintenus [4].

Mais cet insulaire devenu prince de Valachie était, à l'époque où se préparaient les grands acteurs de la Révolution française, un homme d'attitudes et de parade, qui ne se laissait pas facilement intimider; son sang de pirate le poussait vers les aventures, et il y avait peut-être chez ce Morosini en traduction grecque aussi des instincts combattifs venant des anciens Vénitiens. Après avoir purifié par l'exil le pays de ses « traîtres », tout en n'osant pas aller jusqu'à des condamnations à mort, comme celles prononcées jadis par Mourousi, il déclara sa guerre à lui à ces « franc-maçons » que sont « les Allemands ». Et il répondit aux manifestes impériaux de Brașov par d'autres manifestes, encore plus

[1] Iorga, *Gen. Cantacuzinilor*, p. 94. Cf. Văcărescu, dans Papiu, loc. cit., p. 297; Denis l'Ecclésiarque, *ibid.*, pp. 176—177; Iorga, *Studii și doc.*, VIII, p. 105 et suiv.

[2] Iorga, *Doc. Cant.*, pp. 309—313, nos XXXVII—XXXVIII. Avec eux aussi quelques petits boïars, un Lupoianu et un vătaf. Le détachement impérial resta dans le couvent de Sinaïa; *ibid.*; cf. aussi Iorga, *Ocupația austriacă*: un Câmpineanu; pp. 212—213.

[3] Cf. la vente à l'encan des biens appartenant à Dinu Cantacuzène, « fuyard dans le pays allemand »; Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 381, n° CCLXX; un autre Cantacuzène, Nicolas, fut, au contraire, forcé de s'inscrire chez les janissaires; Bălcescu, dans *Mag. Ist.*, I, p. 132.

[4] Denis l'Ecclésiarque, p. 173.

énergiques. Il y montrait les avantages de la domination ottomane, qui n'a élevé, en terre roumaine, aucune mosquée, n'a pas violé les privilèges, dont avait donc entendu parler aussi ce prince si étranger, alors que les Russes, ici même, et dans l'Archipel, d'où venait Mavrogheni, ont établi un vrai régime de proie. Il promettait à ceux qui prendraient les armes pour l'empereur légitime l'exemption de contributions, et des récompenses [1]. Aussitôt, il fit bien garder la frontière, tout en préparant lui-même une invasion en Transylvanie. Il se forma une armée d'Albanais, de membres des corporations attachées aux grands dignitaires, mais aussi de Bulgares, de Turcs payés par lui, [2] et, comme à l'époque d'un Constantin Mavrocordato, de la jeune noblesse, qui était cependant toute prête à passer à l'ennemi. On réveilla la soif d'aventure des artisans, et un petit boïar indigène, le pitar Hristachi, employa même le moyen de la muse populaire de faubourg, qui avait remplacé l'ancienne ballade héroïque, pour chanter les exploits qui devaient être accomplis [3].

Mavrogheni en arriva, de fait, à expulser les soldats qui s'étaient infiltrés à Vălenii-de-Munte, de même qu'à Rucăr [4], à Câineni [5], à Târgul-Jiiului et à Cozia [6], et des renforts furent envoyés aussi à Craiova [7]. En échange, des « Allemands » et des « volontaires » descendaient à Râmnic, à Topliceni (Mai) [8], tandis que Mavrogheni faisait passer ses soldats le long de la vallée du Teleajen jusqu'à Șanț, c'est-à-

[1] V. A. Urechiă, *Istoria Românilor*, sér. 1786—1800, III, pp. 107 et suiv., 130 et suiv.; Blancard, ouvr. cité, I, pp. 668—669.

[2] La liste complète de ces mercenaires turcs, Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 314 et suiv. Voy. des comptes exagérés, ajoutant qu'il y avait des drapeaux portant des images, dans Denis l'Ecclésiarque, loc. cit., p. 173.

[3] Édition dans le journal *Buciumul* en 1863 et dans la « Bibliothèque pour tous », par M. Georges Adamescu.

[4] A Constantinople on apprenait que Mavrogheni a remporté un succès dans cette localité; Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 305, n° CCXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 307, n° CCXIX.

[6] *Ibid.*, pp. 341—342, 345—347, nos CCXXXIII—CCXXXIV.

[7] Sources citées. Pour les Turcs qui gardaient le couvent de Cozia, Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 279—280, n° CXCIV. Des évacuations de la population à Argeș; *ibid.*, 303—304, n° CCXVI.

[8] *Ibid.*, p. 360.

Fig. 9. — Guerre austro-turque (1788—1789). Bataille du Pas de Buzeu le 3 Août 1789 (d'après un album).

dire au « Fossé », sur la route de Braşov [1], et d'autres chocs se produisaient contre les Autrichiens dans le district de Bacău, du côté de Grozeşti [2].

Dès le mois de mars, une proclamation adressée aux habitants de toutes les classes de la région de Braşov leur faisait savoir que le prince de Valachie pénetrait dans leur pays et qu'ils feraient mieux de se soumettre à cette Valachie, leur mère, dont ils ont été détachés contre leurs droits, par force, et il s'obligeait à leur conserver tous les privilèges dont ils jouissaient, par des actes écrits, y ajoutant même de nouveaux avantages matériels [3]. Autrement, dans un style qui rappelle celui de Pierre Rareş, jadis, ils étaient menacés de mort, de captivité et d'incendie [4]. Mavrogheni ne fait aucune distinction entre les Roumains et les autres: l'action qui s'annonçait sur ce ton était seulement un des actes de la campagne qu'il entreprenait comme un des commandants des armées « impériales ».

Plus important que cette proclamation est le fait que, dès octobre 1788, Mavrogheni pouvait écrire « à tous les habitants des villages qui s'appellent Săcele, Tărlungeni, aux gens de Zăzeni (de Zizin), de Purcăreni, de Podila (Budila), de Prejmile (Prejmerul) et de Hărman » qu'il a reçu, à Vălenii-de-Munte, leurs députés envoyés aux « séraskiers des armées, par lesquels ils ont demandé de devenir, eux aussi, sujets de la Porte », « sous la domination de Ma Seigneurie ». Il offre à quiconque se soumettra, une place dans son armée, ainsi que de la terre à travailler dans les villages du côté du Danube, parmi lesquels aussi Zimnicea [5].

Lui-même, bien qu'il eût vidé le palais de ses meubles et qu'il eût gardé son cheval tout prêt, ce cheval orné, que la malveillance des boïars prétendait avoir été créé « noble »,

[1] Voy. *ibid.*, p. 371, n° CCLX.

[2] *Ibid.*, p. 365, n° CCLIX; traduction française chez Blancard, *Les Mavroyéni*, pp. 347—349.

[3] On croyait, à Constantinople, que des troubles s'étaient déjà produits en Transylvanie; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 244, n° 4.

[4] V. A. Urechiă, *Istoria Românilor*, série 1786—1800, III, pp. 200—201.

[5] Michel Popescu, dans la revue *Ţara Bârsei*, IX, pp. 248—249.

étant retenu dans une écurie près des chambres d'habitation [1], commandait des troupes d'une formation très mêlée dans lesquelles, à côté de drapeaux avec les images des saints, il y avait beaucoup de Turcs, ainsi que d'autres éléments, d'une conduite très mauvaise, qui avaient leurs propres chefs [2].

Dans cet état de choses, les succès de frontières remportés par Mavrogheni exerçant une influence sur les Turcs, ils renoncèrent à l'idée d'appuyer le prince nommé à la place d'Ypsilanti, malgré toutes les excuses hypocrites et naïves de celui-ci [3], cet Emmanuel Giani-Rosetti [4], recommandé aux habitants par le khan [5], et la Moldavie elle-même fut confiée au prince Nicolas, qui avait prouvé pouvoir combattre [6]: il obtint aussi les terres confisquées du prince prisonnier [7]. Dès avant cette nomination qui réalisait l'union militaire des deux pays en temps de guerre et avant la confirmation du vainqueur comme prince de Valachie pendant toute sa vie, — on l'a cru même à titre héréditaire —, Mavrogheni s'était adressé, par une nouvelle proclamation, aux Moldaves de toutes les catégories, les traitant de brebis sans berger et les assurant de ses soins et de sa grâce paternelle. Car il a envoyé déjà ses soldats à Focșani, et il viendra lui-même prendre possession de cet

---

[1] Metzburg l'assure, dans Nistor, loc. cit. Cf. Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 231—232, 240, n° 2. Pour des Autrichiens à Târgul-Ocnei, *ibid.*, p. 232, n° 2.

[2] *Ibid.*, p. 376 et suiv.

[3] Pour l'arrestation de son fils Constantin et de son gendre Alexandre Manu, voy. Blancard, ouvr. cité, I, p. 365.

[4] Voy. aussi d'autres sources, *ibid.*, pp. 369—370. C'est lui le prince nommé par la Porte; mais, dès le début, le séraskier Youssouf-Pacha voulait, comme remplaçant d'Ypsilanti, Mavrogheni lui-même.

[5] *Ibid.*, p. 386. Lettre de l'évêque de Huși, Jacob; V. A. Urechiă, loc. cit., p. 173. Cf. Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 367. Mavrogheni déclarait formellement qu'il ne peut pas aider l'installation de Giani. Voy. aussi Nistor, loc. cit., pp. 461—462, n° CCCXXXIX. Celui-ci n'était sur le Danube que le 11 juin; *ibid.*, p. 373, n° CCLXI. Voy. aussi n° suiv. Cf. Athanase Comnène Ypsilanti, loc. cit., et Nistor, ouvr. cité, p. 482, n° CCCLXXVI (son manifeste d'amnistie; sa sœur s'était enfuie en Boucovine). Voy. aussi Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 409, n° CCCXVI.

[6] Le décret chez Blancard, ouvr. cité, I, p. 379.

[7] V. A. Urechiă, loc. cit., p. 170—171.

Fig. 10. — Nicolas Mavrogheni, d'après une gravure contemporaine.

autre pays de son empereur. Pour le moment, il est prêt à accueillir en Valachie ceux qui fuient devant l'ennemi, mais ils peuvent aller, pour trouver un abri tout aussi sûr, chez les Turcs de Brăila [1].

Certains éléments moldaves se réunirent à lui, comme ceux qui étaient commandés par un Démètre Sprinceană, et l'armée qui devait recouvrer la Moldavie put avancer ainsi jusqu'à Vasluiu [2]. Les Russes se mettaient enfin en mouvement [3], mais les Tatars, se trouvant du côté de Huși, crurent qu'il valait mieux se retirer, à ce moment même, de l'offensive. Néanmoins, d'autres Moldaves aussi, ceux du capitaine Vițu, s'ajoutaient à ces auxiliaires indigènes, et Mavrogheni pouvait nommer un administrateur en son nom à Tecuciu [4]. Une tentative autrichienne de repousser les envahisseurs n'avait pas réussi à Odobești, près de la frontière [5]. Mais, en même temps, un autre Moldave, Athanase « Gureschi », que les Russes voulaient faire, avant la guerre, consul à Chilia et qui, de Bucarest, avait passé en Transylvanie, se mettait à la tête d'un groupe d'Albanais et de « volontaires » russes et annonçait encore, par une proclamation, un autre moyen de salut pour ses conationaux [6]. Il se déclarait prêt à travailler à Jassy avec le Conseil accepté par les Autrichiens et tutellé par Metzburg [7]. Il avait, maintenant, le rang de colonel dans les armées, toujours en retard, de l'impératrice et demandait, en

[1] Autre lettre du métropolite Jacob envers lui; Nistor, loc. cit., pp. 483—484, n° CCCLXXVIII.

[2] V. A. Urechiă, loc. cit., p. 179 et suiv.

[3] Iorga, *Acte și fragm.*, II, à la même date.

[4] V. A. Urechiă, loc. cit., p. 170.

[5] *Ibid.* Cf. les rapports anglais de Constantinople, dans Blancard, loc. cit., pp. 376—377. Pour les luttes dans la région de Focșani, voy. aussi le rapport autrichien minutieux dans Nistor, loc. cit., pp. 461—462, n° CCCLX. Voy. aussi *ibid.*, pp. 463—464, n° CCCLXII; les Autrichiens annonçaient des succès. Cf. aussi *ibid.*, pp. 466—468, n° CCCLXIV. Fabris avait été nommé général pour ce succès, au moment même où Mavrogheni, pour d'autres succès, devenait prince à vie. Sur les régions occupées par les Autrichiens, *ibid.*, p. 469, n° CCCLXVI. Mais le colonel Horváth put se retirer d'Ocna; *ibid.*, p. 476, n° CCCLXXII.

[6] *Ibid.*, p. 471, n° CCCLXVII.

[7] *Ibid.*, p. 473.

même temps que le droit d'administrer le pays, la permission d'enrôler des « volontaires »; de Mohilău, sur le Dniestr, il croyait pouvoir annoncer l'arrivée prochaine de Roumientzov avec toute l'armée russe, ajoutant qu'il ne sait rien sur la présence des Autrichiens [1]. Kaunitz permettait l'action de cet officier russe seulement dans les régions de la Moldavie qui auraient été occupées par les troupes de l'impératrice [2]. Dans un sens et dans l'autre, le pays même montrait qu'il peut avoir une initiative.

Vers la fin de juin à peine, les troupes russes du général Elmpt parurent à Soroca, deux autres corps devant passer la frontière sur d'autres points [3].

Mais, au lieu de voir ses alliés, Fabris dut se retirer devant les Tatars, et des troupes turco-tatares entraient à Jassy en pillant, dans la première moitié de juillet. Car une concentration des forces ottomanes s'était produite, à laquelle les Autrichiens ne croyaient pas pouvoir résister, étant pris aussi en Bosnie et devant être bientôt attaqués et battus dans le Banat de Timișoara. « La Moldavie sera perdue », écrivait Metzburg, effrayé, « et la Boucovine elle-même est en grand danger [4] ». Le 6 juillet, Roumientzov passait enfin le Dniestr, après que l'incapacité militaire des Autrichiens avait été pleinement prouvée [5]. En même temps on annonçait la défaite, dans les eaux de la Mer Noire, de la flotte ottomane par la flotte russe.

Alors, le général Splény remplaça Fabris, qui avait trop avancé [6]. Il pénétrait difficilement dans un pays maintenant vide d'habitants [7], alors que, à Jassy, le prince Manuel écrivait au métropolite et aux boïars réfugiés en Boucovine qu'il leur a pardonné et qu'ils peuvent revenir [8]. Il mentionnait comme

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 474, n° CCCLXIX. Pour les quelques volontaires moldaves chez les Autrichiens, *ibid.*, p. 475.

[3] *Ibid.*, p. 476, n° CCCLXXI.

[4] *Ibid.*, p. 479.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*, p. 480, n° CCCLXXV.

[7] *Ibid.*, p. 484, n° CCCLXXIX.

[8] *Ibid.*, pp. 484—485, n° cité.

boïars avec lesquels il pouvait s'entendre et travailler: Étienne, Nicolas, Georges et Scarlate Sturdza, Jean, Matthieu et Georges Cantacuzène, les Catargiu: Constantin et Élie, encore un Cantacuzène, Georges, de Paşcani, Jean Razu, Dracachi Daponte, Lascăr Rosetti, Georges Balş [1]. Mais l'empereur avait ordonné, pendant que les Autrichiens assiégeaient Hotin, que Jassy soit abandonné à ses alliés [2].

Au commencement de septembre, après une rencontre à Belceşti, près de Hârlău, les Autrichiens regagnèrent Jassy, mais de l'autre côté, des Turcs avançaient vers la même capitale [3]. Et aussitôt, Splény se préparait à se retirer, provoquant ainsi la surprise et l'indignation du commandant russe, qui, bien qu'il eût affiché un manifeste par lequel il avertissait les Moldaves qu'ils n'ont à recevoir d'ordres que de lui seul [4], se plaignait d'être laissé maintenant isolé, avec le peu de troupes dont il disposait, après que les Autrichiens eussent demandé, avec tant d'insistance, qu'il soit détaché du gros de l'armée de Roumientzov [5]. Et ceci se justifiait d'autant plus que, dans la conduite stupide de cette guerre qui n'en était pas une, Hotin même n'avait pas encore été prise. En même temps, Elmpt avait réclamé, pour lui seul, le droit de travailler avec le Conseil des boïars, et c'est à lui que les Autrichiens devraient, dorénavant, demander ce qu'il leur faut, mais en s'en tenant aux seules coutumes du pays [6].

Maintenant, lorsque Mavrogheni célébrait ses « triomphes » de Şanţ, de l'autre côté, en Moldavie, ayant deux princes, Emmanuel et Nicolas, et deux armées d'occupation, qui, au lieu de collaborer, étaient prêtes à s'attaquer, la voix d'une nation terriblement pillée, avec une noblesse manquant de solidarité, ne se fait plus entendre.

[1] *Ibid.*, pp. 494—495, n° CCCXCI. Cf., n° précédent.

[2] *Ibid.*, p. 485, n° CCCLXXX. Un combat près de Hârlău; *ibid.*, pp. 486—487, n° CCCLXXXII. Autre rencontre, *ibid.*, pp. 489—490, n° CCCLXXXIV (août). En même temps les soldats de Mavrogheni pillaient en Transylvanie par le défilé de Tabla Buţei; *ibid.*, pp. 490—491, n° CCCLXXV.

[3] *Ibid.*, p. 497, n° CCCXCII.

[4] *Ibid.*, pp. 499—500, n° CCCXCV.

[5] *Ibid.*, et n° précédent.

[6] *Ibid.*

Bientôt, l'empereur faisait partir Splény de Moldavie, l'envoyant en Transylvanie sous les ordres du maréchal de camp-lieutenant Fabris, et la Moldavie fut, sur son ordre, abandonnée à Roumientzov. Nous avons déjà vu qu'Elmpt, invité à occuper Jassy, menaçait de repasser le Dniestr, et, de fait, il n'avait que 4.000 hommes; Roumientzov lui-même déclarait, ou bien qu'on rappelle Elmpt, ou bien qu'il doit ordonner au général Solticov d'abandonner le siège de Hotin. Pour le moment, les Autrichiens restaient [1], et Elmpt entendait que la situation des Russes en Moldavie soit exactement celle qu'ils avaient eue pendant la guerre précédente [2].

Donc, les Russes s'installèrent, après la prise de Hotin, comme seuls maîtres à Jassy, déclarant que tout ce qui a été fait jusque là par le Conseil est considéré comme nul [3]. Splény descendit vers Roman et Bacău [4], et, bientôt, il rencontrera les Turcs à Agiud [5], mais le quartier-général du prince de Cobourg s'arrêta sous Roman. Des actes qui émanent de lui le montrent associé au ban Constantin Balș, jugeant comme les princes de jadis, au nom « de l'administration césaro-royale en Moldavie », son titre étant porté naturellement en allemand sur le sceau, alors que, en tête des sentences, il y avait écrit en roumain : « Du Conseil de Sa Majesté impériale et royale à Roman » [6]. On voyait clairement que, par une entente entre les deux Cours, on avait assigné aux Impériaux de l'Occident le droit d'occuper, de dominer et de conserver à la paix cette seule Moldavie montagneuse, de laquelle déjà, en 1716 et en 1738, ils avaient essayé de se rendre maîtres et que maintenant ils voulaient ajouter, comme une annexe naturelle, obtenue au moins par la guerre, à cette Boucovine, qu'ils avaient gagnée

---

[1] *Ibid.*, pp. 500—503, n° CCCXCVI. Splény arrête l'évêque de Huși; *ibid.*, p. 503. Voy. aussi le n° suiv. Metzburg rappelait les boïars; *ibid.*, pp. 506—507, n° CCCC.

[2] *Ibid.*, pp. 505—506, n° CCCXCVIII.

[3] *Ibid.*, p. 511.

[4] *Ibid.* — En Valachie, les rencontres aux défilés continuaient; *ibid.*, pp. 516, 519—520, n° CCCCX; pp. 526—527, n° CCCCXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 518 et suiv.; pp. 520—522, n^{os} CCCCXI—CCCCXII.

[6] Iorga, *Ocupația austriacă*, p. 251, n° 4.

Fig. 11. — La prise de Hotin par les Russes et les Autrichiens le 29 Sept. 1788 (d'après un album).

seulement par l'usurpation et la corruption. Dès le début, la décision fut prise de ne consulter en rien ce Conseil qui fonctionnait à Jassy [1].

En décembre seulement, Roumientzov fit enfin son entrée dans la capitale de la Moldavie [2] où, jusque là, il n'avait voulu avoir aucun condominium, fût-ce même d'un caractère militaire et provisoire, avec les Autrichiens, qu'il connaissait assez pour pouvoir les mépriser. Dans sa suite, se trouvait, pour le moment, ce spirituel prince wallon de Ligne qui a laissé, sur Jassy et surtout sur les femmes de la noblesse, qui portaient maintenant un costume occidental, des pages aussi vives que pittoresques [3]. Un capitaine albanais, Paul, se risqua jusqu'à Galatz [4].

Ainsi finit une campagne ridicule de deux grandes Puissances militaires. Sauf l'occupation de la ligne de Roman jusqu'au Sud de Jassy, avec quelques infiltrations à peine plus loin, la pénétration dans les pays roumains dut être reprise au printemps de l'année suivante.

Les Impériaux autrichiens, retenus d'abord par des retards dégradants, et attendant l'intervention décisive des Russes pour récolter ensuite, comme en 1774, s'étaient montrés incapables d'une offensive, se laissant même provoquer par les incursions de l'armée, improvisée, de Mavrogheni. Puis, en automne, l'initiative sérieuse des Turcs se produisit: le grand vizir pénétra dans le Banat, marchant, dans la partie occidentale de cette province, sur la ligne Palanca, Biserica-Albă, Panciova, Vârșeț; de leur côté, les Turcs de Vidin, sous le pacha Kara-Moustapha, entrèrent du côté de Mehadia, vers Caransebeș et Lugoj [5], où, pendant cette guerre, des éléments roumains jouèrent un rôle important à côté des Impé-

[1] Nistor, loc. cit., p. 528, n° CCCCXX.
[2] *Ibid.*, p. 527, n° CCCCXIX.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*, p. 530.
[5] Les détails de ces derniers combats se trouvent dans les notes du protopope Nicolas Stoica, une personnalité influente et active; voy. Drăgălina, *Ist. Banatului*, et notre mémoire sur le Banat, dans les « Études et Recherches » de l'Académie Roumaine.

riaux, alors que, pendant la guerre précédente avec les Turcs ils avaient préféré le régime, moins dur et arrogant, de ces derniers [1]. L'empereur lui-même, disposé bientôt à toutes les concessions [2], avait voulu leur couper le chemin et fut complètement battu. Toute cette région sera cruellement pillée. Puis, après ces victoires inattendues, en Olténie même le commandement fut pris par des éléments turcs directs, sous la conduite du même pacha vainqueur. Par Porceni, ils prirent même le chemin de Transylvanie, pour un raid de proie, la ville de Hațeg, ancien centre roumain, d'administration autonome [3], étant atteinte, et les beaux villages du voisinage, dévastés. Maintenant, les Turcs commandaient à Craiova, les officiers de Mavrogheni ayant seulement la fonction de les nourrir et de les aider [4]. A la frontière de Moldavie, qui avait été passée par les soldats de Mavrogheni, on fortifiait, en octobre, Focșani, sans aucune résistance momentanée de la part des Autrichiens [5].

Sûr de lui-même, le prince de Valachie croyait pouvoir souhaiter aux armées de son maître une marche triomphale jusqu'à Vienne même [6]! Déjà apparaissaient des émissaires autrichiens pour tenter des négociations, qui étaient refusées par les Turcs, prétextant qu'ils n'ont des recommandations

---

[1] Voy. Iorga, *Banatul*, à cette date.

[2] Voy. Iorga, *Incercări austriace*, loc. cit., p. 515.

[3] Iorga, *Hațegul*, dans les « Études et recherches » de l'Académie Roumaine, 1940.

[4] D'après Văcărescu et Denis l'Ecclésiarque. Le témoignage contemporain, dans Iorga, *Studii și doc.*, VIII, p. 105 et suiv. Les fonctions de lieutenant princier seront confiées par les Turcs à un Jean Papuc, second kloutchar, auquel succéda un caïmacam nommé par les Allemands, avant le retour du même Papuc; *ibid.*, p. 106, n° 7. Pour la foi douteuse des Albanais de la garde, Iorga, *Ocupația austriacă*, p. 218, note 2.

[5] Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 397. Dans le n° CCCXI, le couvent de Moldavie qui sera conquis doit être St. Jean de Focșani. Sur la façon dont le pacha de Vidin traitait les gens de Mavrogheni, p. 405 et suiv.

[6] *Ibid.*, p. 412, n° CCXCVII. Pour son désir de faire évacuer par les chrétiens la Moldavie et le contentement des Turcs avec sa conduite, *ibid.*, pp. 415—416, n° CCCI. Sélim-Pacha, établi en Moldavie, lui montrait la même confiance; *ibid.*, pp. 417—418, n° CCCIII. Le rapport aux pp. 422—423, n° CCCIV, où il

que de la part du commandant de Timişoara [1]. Au commencement de l'année 1789, Mavrogheni avait encore en Moldavie un lieutenant, Alexandre [2], puis, en avril, un « Jean, secrétaire pour toute la Moldavie » [3].

Dans ce pays, Roumientzov avait établi comme instrument tout-puissant Lachkarev, qui connaissait tout, et, à côté de lui, se trouvaient, revenant à leur ancienne fidélité envers les Russes, — après la déception causée par les Autrichiens et leur mépris à l'égard de ce prince valaque à la tête légère, qui leur avait été donné par les Turcs ne devant plus revenir dans ces régions —, les principaux boïars, qui avaient passé déjà par tant de craintes, d'espérances et d'épreuves: Jean et Étienne Sturdza, un autre Sturdza, Scarlate, qui avait fait des études en Occident et auquel sera confiée, plus tard, la mission de réorganiser les écoles dans le sens occidental, pour finir par avoir, très tard, des Russes, le gouvernement de la Moldavie orientale, devenue leur Bessarabie, puis Georges et Matthieu Cantacuzène, le dernier étant l'ancien ami des Autrichiens, ensuite les neveux, par leur mère, mariée à un Slugearoglu, c'est-à-dire « fils du sloudchar », de Grégoire Ghica, celui qui avait été décapité pour sa fidélité envers les Russes, et enfin Lascăr Rosetti, Costin Catargiu, Georges Balş, qui avait des rapports avec la Boucovine, et un autre membre du Conseil de Metzburg, le Grec Depasta [4]. Ils fonctionneront aussi jusqu'à la fin de l'année 1791, donnant au pays, dans des circonstances si difficiles, le calme et une bonne administration. Quant au pauvre prince Emmanuel, qui s'était d'abord retiré à Galatz, il avait passé du côté des Russes, au milieu desquels, après être resté quelque temps dans la maison de sa sœur, la femme

---

est question de la pénétration de Mavrogheni vers Jassy, appartient sans doute aux meilleurs jours de l'année 1788.

[1] *Ibid.*, pp. 431—432, n° CCCVIII.

[2] *Ibid.*, pp. 436—437, n° CCCXV.

[3] *Ibid.*, pp. 437—438, n° CCCXVI.

[4] Iorga, *Studii şi doc.*, VII, p. 240, n° 125, et fac-similé II, dans Iorga, *Ocupaţia austriacă.*

de Razu [1], il devait mourir, à Cherson [2]. On avait cru qu'avec Patiomkine, occupé encore dans les régions de sa « Tauride », viendrait Alexandre Mavrocordato, ce qui ne se réalisera cependant pas [3].

Jusqu'au milieu de cette seconde année de guerre, rien d'important ne se produisit sous le rapport militaire. On voyait seulement les Autrichiens avancer vers Focşani, mais ils n'arrivèrent que jusqu'à Bacău et au village de Fântânele [4], et, de leur côté, les Russes poussaient des reconnaissances militaires jusqu'à Bârlad, pendant ce même mois d'avril [5]. Mavrogheni avait essayé, avec un nombre assez important de Turcs, une attaque, par Câmpulung, contre le défilé de Bran, qui était gardé aussi par des soldats roumains de Transylvanie [6]. L'idée d'une nouvelle pénétration en Transylvanie, par la vallée du Teleajen, avait été abandonnée [7].

Le rôle décisif retombait sur les Russes. En mai, ils étaient maintenant au-delà de la frontière valaque, au village de Măxineni, l'un des points d'appui de la ligne turque allant de Focşani à Galatz. Aussitôt après, une nouvelle lutte donna au général Dörpfeld cette ville même, qui fut incendiée. Seul Focşani était encore entre les mains des Turcs, et Mavrogheni se dirigeait sur ce point, pour une action commune avec les troupes impériales ottomanes [8].

Alors le commandement des armées russes fut confié, pour frapper le coup décisif, à un général plus jeune, Rep-

[1] Nistor, loc. cit., p. 536, n° CCCXXIX. Dénoncé comme ayant des attaches avec les Impériaux et forcé de donner un argent qu'il n'avait pas, il était allé à Fălciiu se rendre aux Russes; *ibid.*

[2] *Ibid.*, pp. 534—535, n° CCCCXXVII; *Rev. Ist.*, III p. 120 (la date du mois: 3 mars, peut être acceptable, mais pas aussi celle de l'année).

[3] Nistor, loc. cit., p. 548, n° CCCXLIV. Voy. aussi Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 270, n° 3.

[4] Nistor, loc. cit., pp. 534—535, n° CCCCXXVII. Une rencontre à Valea-Seacă; *ibid.*, pp. 539—540, n° CCCCXXXIII.

[5] *Ibid.*, p. 538, n° CCCCXXXI.

[6] *Ibid.*, n° suiv. Les boïars de Vălenii-de-Munte appellent les Autrichiens, leur communiquant des informations; *ibid.*, pp. 545—546, n° CCCCXL.

[7] *Ibid.*, pp. 540—542, nos CCCCXXXIV—CCCCXXXV; pp. 543—544, n° CCCCXXXVIII.

[8] *Ibid.*, p. 543, n° CCCCXXXVII.

nine. A côté d'une action de ces proportions, que pouvait signifier la nouvelle tentative de Mavrogheni et des Turcs du côté de Vălenii-de-Munte, avec une nouvelle invitation aux Transylvains qui voudraient changer d'empereur [1] ! Cette tentative du mois de juin finit naturellement par une retraite, car toutes les forces étaient appelées pour la grande bataille qui se préparait entre Focșani et Râmnicul-Sărat [2].

Elle fut livrée avec les forces réunies des deux armées impériales, qui s'étaient rencontrées à Trotuș, contre la puissante armée du séraskier turc. A l'avant-garde, il y avait les Albanais passés aux Russes, à côté des Cosaques. De Mărășești, où ils rencontrèrent l'ennemi, on passa, par dessus la petite rivière de la Putna, vers Focșani, bombardant les deux monastères, transformés en forteresses, de St.-Jean et du prophète Samuel. Le 21 juillet, les Turcs se retiraient, et le général russe Souvorov observait ironiquement qu'enfin les Autrichiens ont pu avoir, eux aussi, un succès [3].

Mais, maintenant même, ils n'avaient pas le courage de travailler seuls, et les Russes, pour faire voir le manque d'initiative et de courage de leurs alliés, se dirigèrent, pour une action séparée, vers le Pruth, du côté de Fălciiu, pour avancer en Bessarabie. Aussitôt, le prince de Cobourg s'arrêta sur la frontière valaque, demandant, de nouveau, à être appuyé pour faire une tentative dans cette Valachie vers laquelle se dirigeait l'avidité des Impériaux catholiques, qui l'avaient comprise dans leur programme d'annexion.

Il fallut la menace sur la rivière de Râmnic du grand vizir lui-même, pour que Souvorov, voyant sa victoire de Focșani, menacée dans ces conséquences, accoure de Bârlad, où il se trouvait. S'étant réuni aux Autrichiens, celui qui

---

[1] Blancard, loc. cit., p. 442 et suiv.; Nistor, loc. cit., pp. 550—551, n° CCCCXLVII et suiv.; Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 444 et suiv.

[2] Voy. aussi Nistor, ouvr. cité, pp. 560—561, n° CCCCLIII; p 562, n° CCCCLV.

[3] *Histoire des campagnes du comte Alexandre Suworow Rymnikski*, Londres, 1799, p. 48 et suiv.; *Ausführliche Geschichte des Krieges zwischen Russland, Oesterreich und der Türkey*, III, Vienne, 1791, chez V. A. Urechiă, loc. cit., p. 255 et suiv.

devait gagner à cette nouvelle bataille, d'après l'exemple des Romains vainqueurs, le surnom glorieux de « Rymnikski », trouva devant lui l'avant-garde confiante de Mavrogheni. Sur la place des anciennes luttes entre les Moldaves, dont le rôle était joué maintenant par les alliés chrétiens, et les Valaques, sur un front qui s'étendait entre Crângul Mieilor et la colline de Căiata, mentionnée aussi dans les anciennes chroniques moldaves — et le rédacteur des mémoires de Souvorov, montrant les ruines d'une forteresse roumaine, rappelle d'autres combats qui s'étaient jadis livrés là, — furent affrontées les attaques téméraires de la cavalerie ottomane, incitée au combat aussi par la nouvelle que, après la mort du Sultan malheureux, Abdoul-Hamid, un successeur jeune, brave, plein d'enthousiasme pour les réformes, Sélim III, a pris le sceptre de l'Empire. Mais, alors que les Autrichiens se battaient à Mărtinești, au gué du Râmnic, Souvorov brisait, malgré la résistance opiniâtre des Turcs, le front des ennemis, le 22 septembre. Le grand vizir dut s'abriter à Brăila, pour que, de là, complètement découragé, il descende jusqu'à Choumla, dans les Balcans.

Des instructions venues des deux Cours fixaient les droits de chacune des armées. Car la collaboration avait cessé aussitôt après la victoire décisive. Les Russes revinrent donc à Bârlad, alors qu'à travers la plaine valaque sans défense, le prince de Cobourg avançait, non sans avoir pris les précautions les plus minutieuses, vers la capitale de Mavrogheni [1].

Aussitôt parurent, conduites par les exilés Jean Cantacuzène et Câmpineanu, les premières troupes de l'empereur. Le 9 novembre, Josias de Cobourg, pour les Roumains « Sa Grandeur le Très Haut prince de Saxe-Cobourg, grand commandant de toutes les armées », reçu par le nouveau métropolite Côme et par les boïars qui allaient échapper maintenant à la tyrannie de Mavrogheni, s'installait lui-même comme « gouverneur du pays » [2], alors que, en Moldavie,

[1] Voy. aussi les autres détails, dans Iorga, *Ocupația austriacă*, pp. 224—226. Cf. aussi Nistor, loc. cit., pp. 561—565.

[2] Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. 459, n° XIX.

Fig. 12. — Guerre austro-turque (1787—1789). L'entrée solennelle du Prince de Kobourg à Bucarest le 10 nov. 1789, (d'après un album).

il s'était contenté de confier cette charge à Metzburg, qui peu après finira ses jours, la mission d'envoyer des informations locales retomba sur le pauvre secrétaire saxon Merkelius. Comme vice-président, il y avait, signant en roumain, Enzenberg, l'ancien gouverneur de la Boucovine.

Logeant dans la maison des Brâncoveanu, le prince de Cobourg s'était formé aussitôt un Conseil, qui comprenait ce que le clergé et la noblesse de Valachie avaient de plus distingué: le métropolite et les évêques Philarète et Dosithée Philitis, imposé par Mavrogheni, le ban Ghica, que le prince nommé par les Turcs n'avait pu ni soumettre, ni exiler, Scarlate Cornescu, Radu Slătineanu, parent des Cantacuzène, Radu Golescu, Constantin Ştirbei Drăgănescu, Matthieu Fălcoianu, Isaac Damaris, qui avait épousé la fille de Matthieu Cantacuzène [1]. Les autres boïars étaient, ou bien en exil, à Arvanitochori, dans les Balcans, où leur souvenir se conserve encore, même par des tombeaux dans les églises, ou, en petit nombre, dans la Transylvanie de leur refuge [2].

Mais le nouveau maître de la Valachie, — car l'autre errait maintenant à l'arrière-garde de l'armée turque vaincue, jusqu'au moment où il pourrait revenir comme guerrier, — considérait, d'après l'entente conclue entre les deux Cours, le pays comme annexé. Il lui demanda donc, d'après l'exemple de la Boucovine, ce qui ne s'était pas fait en 1788, ni dans la Moldavie de Jassy, ni dans celle de Roman, le serment.

La première forme de ce serment contenait la soumission absolue, mentionnant les anciens droits de la Hongrie; le texte aura été envoyé de Vienne. Mais les jeunes boïars, à leur tête Jean Cantacuzène, qui l'affirme dans ses mémoires, aujourd'hui perdus, mais heureusement employés par Bălcescu, surent glisser rapidement une autre forme, correspondant à des aspirations que, précédemment, empêchés

[1] *Gen. Cantacuzinilor*, p. 316 et suiv.

[2] Pour l'entrée des Autrichiens, Nistor, ouvr. cité, pp. 567—568, n° CCCLXI. Les rapports de Nicolas Dudescu avec les Impériaux; *ibid.*, p. 549, n° CCCCXLV. Pour les boïars exilés à Arvanitochori, Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 463—464, n° CCCXLI. — Pour la situation militaire de Mavrogheni, aussi les actes roumains dans la préface de ce volume.

par Mavrogheni, ils n'avaient pas pu rédiger, malgré les négociations qui avaient précédé, comme le dit Merkelius lui-même, l'occupation de Bucarest, un mémoire, correspondant comme élévation politique à ceux que la Valachie avait présentés pendant la guerre précédente. Dans cette nouvelle rédaction, l'empereur qui venait de succéder à Joseph, mort de honte et de douleur de sa défaite, au moment où les privilégiés, d'un bout à l'autre de ses États, se préparaient à la révolte, Léopold, était considéré seulement comme « notre très-splendide protecteur », et, à côté, étaient affirmés, avec force, ce qui ne pouvait pas venir des Impériaux annexionnistes eux-mêmes, les privilèges du pays, qui devaient être mis d'accord « avec les intérêts » des Habsbourg: « unissant l'utilité de notre pays avec l'intérêt de sa domination, pour le bien général », — de nouveau ce *bien public* français et « philosophique », — « et conservant nos privilèges », qui étaient la condition, on ne promettait pas autre chose que le seul concours que pourrait donner le pays à l'armée d'occupation: « Nous promettons que nous emploierons tous nos efforts, d'après notre puissance, pour aider cette armée envoyée pour protéger le pays, sans trahir rien de ce qui appartient au secret du service », — donc, il s'agit de secrets envers les mouvements de l'armée impériale [1].

Mais les jeunes Cantacuzène voulaient encore plus. Pendant que Nicolas, qui avait été forcé de servir chez les janissaires, demandait à passer dans l'armée russe, fût-ce même dans le corps des Albanais de Mavrodin [2], et, nommé lieutenant-colonel, prit part à la conquête d'Ismaïl [3], Jean, qui alla aussi en Moldavie s'entendre avec les boïars de ce pays, désirait aussi l'union des deux pays, pour former « un État chrétien grand et puissant », ayant à sa tête un prince élu,

[1] Al. Lapedatu, dans *Conv. lit.*, XLIV, p. 403; fac-similé dans Iorga, *Ocupația austriacă*. Cf. les observations citées par Lapedatu (il n'admet pas le changement de forme par une tromperie). Les mémoires de Jean Cantacuzène sont employés par Bălcescu, dans *Mag. Ist.*, I, p. 194.

[2] Voy. Denis l'Ecclésiarque, p. 180.

[3] Iorga, *Gen. Cant.*, p. 314 et suiv.

A. Blokade von Orsowa. B. Eroberung von Gladova durch H. General Fabri. C. Feinmarsch des F. Z. M. Fs Hohenlohe mit dem Siebenbürg. Corps nach Crajova. D und weitere Vorrückung das Obrist Kray bis Caracal. E an die Aluta. F. Das unter Com.do des G. F. M. Ls Spleni zu Deckung des Rückzugs zurückgebliebene Corps. G. Einrückung des F. M. Pz Coburg mit 6 Bat. Inf. und 7 Div. Cavallerie hernach Bukarest. H. wo selbe von der Geistlichkeit und dem Adel auf das feierlichste empfangen worden. I. Flucht der Türken und Verfolgung des Feindes durch den Obristleut. Bon Kienmayer. K. Stellung des General Cross mit 6 Batt. Inf. und 4 Div. Cavallerie bei Usitzeni, welcher aus Siebenbürgen L. durch die Päsee vorgerucket ist.

Fig. 13. — Le blocage d'Orşova et la carte de la Valachie avec les opérations des Autrichiens jusqu'au mois de nov. 1789. (d'après un album).

qui aurait pu être lui-même [1]. On verra bientôt ce qu'il a cru pouvoir gagner aux négociations de paix qui s'approchaient.

En Olténie, après des combats victorieux, en octobre encore, contre le pacha de Vidin, les Autrichiens, guidés aussi par les petits boïars Băbeanu et Bibescu, et par un ancien confident, Geanoglu, entraient à Craiova presque au moment où le prince de Cobourg était reçu à Bucarest [2]. Un ancien boïar, persécuté par Mavrogheni, ce Hadchi-Stan Jianu qui avait combattu en 1774 pour les droits du pays, fut nommé caïmacam pour les armées autrichiennes, devant cependant céder sa place à cet homme du commun, Papuc, qui avait servi Mavrogheni. A Craiova, on établit donc un Conseil séparé, probablement d'après la demande des boïars de la région; il était composé d'Étienne Pârscoveanu, jadis rival d'Ypsilanti pour le trône, de Barbu Ştirbei, qui avait fait le voyage de Carlsbad et nous a laissé ses intéressantes lettres, par lesquelles il découvrait naïvement l'Occident [3], Jianu lui-même et son fils, puis Jean Brăiloiu et son parent Corniță, qui avait servi l'ancien prince [4], et enfin un Murgășanu [5]. Plus tard, à côté de Pârscoveanu et de Ştirbei, qui restent, il y a un Jean Glogoveanu et un Geanoglu. Aussitôt commença, plus qu'à Bucarest même, un train de vie composé de bals et d'autres fêtes, sans aucune manifestation de caractère politique [6]. On employait pour garder l'ordre aussi des pandours roumains [7].

On n'observe rien comme aspirations d'avenir chez les Moldaves soumis aux Autrichiens, qui étaient maintenant représentés par un « Erggelet », c'est-à-dire Erngeleit, « con-

[1] Bălcescu, loc. cit., pp. 197—199, 201, note.

[2] Denis l'Ecclésiarque, pp. 177—179; Bălcescu, loc. cit., Cf. V. A. Urechiă, loc. cit., p. 285 et suiv.; Iorga, *Viața și Domnia lui Barbu Ştirbei*, p. 10 (dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVII—XXVIII).

[3] Iorga, *Un boier oltean la Karlsbad în 1796—1797. Călătoria lui Barbu Ştirbei în Apus*, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 2-ème série, XXIX.

[4] Voy. Nistor, loc. cit., pp. 456—457, n° CCCXXXV.

[5] Iorga, *Studii și doc.*, XI, pp. 104—105, n° 26; cf. *ibid.*, VIII, pp. 106—107.

[6] Salaberry, *Voyage à Constantinople*, Paris, an 7, p. 95 et suiv.; reproduit dans Iorga, *Ocupația austriacă*, p. 239 et suiv.

[7] Salaberry, loc. cit.

seiller du gouvernement de Lwów et administrateur », avec un Conseil que Jean Cantacuzène, vivant en Boucovine, déclarait ne pas reconnaître, car il est formé de « personnes inconnues », étant aussi « non proclamé » et donc incapable de faire, dans les jugements, une « chose légale »; ce boïar cultivé accusait les obscurs conseillers de l'officier impérial d'être « aussi sans idées, pour ne pas dire sans science de la philosophie et des principes du droit: dans notre patrie, de pareilles personnes ne sont jamais arrivées à être déléguées par le gouvernement pour juger deux paysans » [1].

Les décisions prises à Roman étaient, du reste, ignorées aussi par l'autre Conseil de Jassy, celui des Russes, où Lachkarev travaillait avec Constantin Rosetti, Constantin Greceanu, Sturdza et deux autres boïars [2]. On croyait cependant que de cette occupation le pays ne pourrait jamais revenir à l'état antérieur, et d'autant moins désirer une situation meilleure. Strilbitzki, qui voyait ses désirs les plus hardis accomplis, fit imprimer des « Dialogues domestiques en russe et en moldave », signant « protoïérée de Moldavie et de Bessarabie » [3], en même temps qu'un vocabulaire « russo-moldave » [4], mais, cette fois, sur l'opuscule de 1789, il est intitulé aussi « protoïérée de Valachie ». A la même époque, un « Théodore l'Écolier », qui n'est pas identifiable, publiait une « Leçon, c'est-à-dire explication », de grammaire russe et « moldave », qui porte, dans son titre, ces lettres énigmatiques: « P. E. H. A. U ». [5]. Et, enfin, pour les soldats russes, le même Strilbitzki publiait un livre de prières [6]. Il intitule, cette fois, « lieutenants de la Métropolie » les évêques Antoine de Roman et Jacob de Huşi [7].

---

[1] Iorga, *Studii şi doc.*, VII, pp. 243—245.

[2] Loc. cit.

[3] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, p. 327, n° 524.

[4] *Ibid.*, n° suivant.

[5] *Ibid.*, pp. 328—329, n° 526.

[6] *Ibid.*, n° suivant.

[7] En même temps, du côté des Autrichiens, on publiait à Lwów le Code criminel; *ibid.*, p. 330, n° 528.

Dans cette Moldavie, Patiomkine, qui avait pris le commandement au printemps de l'année 1789, apparaissait non seulement comme maître, mais comme futur souverain des deux pays réunis dans une nouvelle Dacie sous sa dynastie à lui [1]. Ce projet, sans l'intituler roi dace, comme il voudra l'être, était communiqué, en décembre 1789, après la victoire de Râmnic, aussi à Frédéric-Guillaume de Prusse [2], qui, depuis deux ans, s'efforçait d'amener les Turcs à céder les deux pays aux Autrichiens et la Bessarabie danubienne aux Russes, pour que, en échange, la Galicie soit restituée aux Polonais et les Polonais cèdent à la Prusse Dantzig et Thorn, illusion diplomatique du ministre von Herzberg, qui, persécutant les ministres turcs, fit verser beaucoup d'encre [3]. Furieuse de voir les Autrichiens entrer à Bucarest [4], l'impératrice tenait absolument à doter royalement un favori dont, depuis plusieurs années, elle n'avait plus besoin. On croyait à Berlin, en 1789, qu'il serait possible que ce successeur de Décébale se contente de la Moldavie seule [5].

Mais, bien que sur une « Doctrine chrétienne » roumano-russe, rédigée par l'archevêque Platon de Moscou, à la place de la mention du prince, il y ait le titre de l'« archi-stratège » [6], la famille impériale entière passait devant son nom dans le titre du Psautier roumain donné par Ambroise, délégué du synode russe, écartant les vicaires moldaves (1790) [7], délégué dont le discours d'installation, fait le 24 février, fut publié en juillet dans le seul texte russe [8] — et on publie, dans cette

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 268, n° 2; p. 270, n° 4.

[2] Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, pp. 72—73.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 227 et suiv.

[4] *Ibid.*, p. 289, n° 2.

[5] *Ibid.*, p. 290, n° 1. Il se serait glorifié aussi d'avoir l'appui du roi de Prusse, désespéré qu'on ne puisse pas accepter son « projet »; *ibid.*, pp. 290-291. Lord Auckland croyait, en 1791, que la Russie pourrait aller jusqu'au Dniestr et au Danube; J. Holland Rose, *William Pitt and the great war*, I, 1911, p. 589 et suiv.

[6] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, pp. 337—338.

[7] *Ibid.*, n° 538.

[8] *Ibid.*, n° suiv. — En 1790, aussi une curieuse traduction de l'anglais, « Examen du christianisme », publiée en caractères russes; *ibid.*, pp. 339—340,

capitale occupée de la Moldavie, aussi les recommandations bilingues adressées aux « inspecteurs religieux et protopopes », avec une dédicace au même « archi-stratège » [1].

Il est probable que jamais la pensée ambitieuse de celui qui devait mourir au moment où s'effondraient ses projets dans ces mêmes régions, n'a été communiquée à aucun des boïars moldaves, dont les sentiments politiques, en 1790, nous sont inconnus. Mais le commandant suprême, qui n'avait pas pris part à la guerre de conquête, chercha à gagner cette noblesse par la splendeur de ses bals, par l'élégance qu'affichait cette nièce, qui n'était pas seulement sa nièce, la comtesse Branicka [2]. Il préparait aussi son palais, faisait venir son architecte familier de Pétersbourg [3]. S'il est question aussi d'un autre candidat à la couronne de la Dacie, un des petits-fils de Catherine, Constantin [4], on voit que l'impératrice, lorsqu'on ne pouvait pas envoyer à Jassy l'argent exigé par le prince de Tauride pour ses exhibitions, versait des larmes [5]. Patiomkine menaçait ouvertement ceux des ministres qui oseraient conseiller à Catherine d'accepter d'autres conditions [6]: pour rehausser le prestige de l'ancien favori, on lui donna aussi la situation de « hetman des peuples habitant les régions de Écaterinoslav et jusqu'à la Mer Noire » (mars) [7], bien que ceci n'eût pas suffi à le consoler, et il alla jusqu'à essayer, par le moyen du major grec Melissino, qui avait des parents en Moldavie, des négociations personnelles et directes avec le vizir [8], espérant obtenir aussi l'assentiment de la Cour de Vienne [9]. A ce moment, le Grand Vizir deman-

n° 540. Il était accompagné d'une dédicace par le traducteur russe à Patiomkine.

[1] *Ibid.*, pp. 340—341, n° 544.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 291, n° 2.

[3] *Ibid.*, p. 295, n° 1.

[4] *Ibid.*, p. 297, n°s 1, 3; p. 298, n° 1; p. 294, n° 3.

[5] *Ibid.*, p. 296, n° 1. Cf. aussi les numéros suivants.

[6] *Ibid.*, p. 298, note 2.

[7] *Ibid.*, p. 299, note 1.

[8] *Ibid.*, p. 300, n° 2. Cf. n^{os} suivants.

[9] *Ibid.*, p. 301, n° 4. Le roi de Prusse croyait que cependant l'empereur ne cèdera pas; *ibid.*, p. 302, n° 2. Cf. *ibid.*, n° 4.

dait qu'on lui envoie à l'armée Alexandre Constantin Mavrocordato, qu'il comptait rétablir en Valachie [1].

En effet, la nouvelle année 1790 avait été désastreuse pour cette misérable armée autrichienne par laquelle cependant on espérait maintenant gagner quelque chose dans la France déchirée par la révolution. Après sa vaine tentative de cerner Giurgiu, bien défendu par les Turcs, « les volontaires », de Mavrogheni avaient paru, de nouveau, dès le mois de mai, sur le Danube olténien, et ce prince lui-même venait du côté de Vidin à la tête d'une nouvelle armée, formée à ses dépens. Sans être appuyé par le Grand Vizir, envieux des anciens succès de ce vassal, il essaya à Calafat, en juin, un combat dont il sortit brisé.

Il y eut un moment où une panique se produisit à Bucarest et le boïar Ştirbei Drăgănescu fut enfermé, un Grec, Polizo, était pendu, et le neveu de l'évêque vagabond de Silistrie, le brave capitaine des Albanais, condamné à dix ans de forteresse. Aussitôt appelé au secours, Souvorov arriva avec ses Albanais et ses Russes, mais seulement pour qu'entre les siens et les Autrichiens se produisent, journellement, des conflits en pleine rue [2]. Mais, après quelques mois, Mavrogheni était exécuté à Biala, en Bulgarie, par l'ingratitude des Turcs, la sentence d'un simple chef militaire n'ayant pas été connue à Constantinople (septembre) [3].

Mais, depuis longtemps [4], la Prusse, l'Angleterre et la Hollande, tenant compte de la situation dans l'Occident dominé par la Révolution, avaient offert une médiation qui réussit mieux que les tentatives antérieures des Français, des

[1] *Ibid.*, p. 305, nos 1 et 2.

[2] Denis l'Ecclésiarque, pp. 179, 185; Iorga, *Studii şi doc.*, VIII, pp. 109—113; Souvorov, ouvr. cité, pp. 98—102.

[3] Blancard, ouvr. cité, pp. 494—498. Cf. Nistor, ouvr. cité, p. 575, n° CCCCLXX.

[4] Dès le commencement de 1790, on croyait à Roman que Patiomkine essaie, auprès des Turcs, des négociations par l'ancien ştătrar de Mavrogheni, Barozzi, qui était maintenant au service des Russes; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 346, n° 1; Nistor, ouvr. cité, p. 572, n° CCCCLXVII.

Espagnols et des Napolitains. Un armistice fut conclu sur la ruine de tous les projets, autrichiens et prussiens, — ceux des Russes devant agoniser —, à Reichenbach.

Les boïars de Valachie, le métropolite à leur tête, s'adressèrent au représentant de la Prusse au congrès de paix, le marquis Lucchesini, pour se plaindre du poids des impôts et du changement fréquent des princes. Certains parmi ces boïars, comme Ghica, un Cantacuzène et un Mavrocordato, auraient désiré que l'influence des consuls russes et autrichiens soit contrebalancée par celle d'un troisième consul, celui de Prusse. Ils montraient que les sympathies pour la Russie venaient seulement du fait que cette Puissance leur avait promis son concours pour l'idéal qu'ils poursuivaient: « la correction de ces abus, ou un état d'indépendance sous sa protection ou sa suzeraineté » [1].

A ce moment, Jean Cantacuzène, avec cette jeunesse optimiste qui était autour de lui, essaya auprès du médiateur d'une dernière proposition destinée à assurer à son pays un autre avenir. Il affirmait, dans son mémoire, d'une façon révolutionnaire, que les Roumains sont une « nation », que, par conséquent, ils peuvent revenir à ce qu'ils ont été, mais, s'il s'agit de rester dans le même état, les boïars « préfèrent plutôt que la terre les engloutisse aussitôt, comme Lima et Lisbonne ». Ils veulent qu'on leur restitue le territoire usurpé par les Turcs, qu'il y ait sur le pays, ainsi reconstitué, un prince élu, non pas par les boïars seuls, mais aussi, —se rappelant ce qui s'était passé à Versailles en 1789, —par une Assemblée Nationale contenant les trois états, comme les états de France, ainsi qu'on l'aurait déjà fait à la dernière élection, après la mort de Scarlate Ghica, de son fils Alexandre. On prenait dans les mémoires de l'époque de Michel Cantacuzène l'idée de faire payer le tribut, fixé à « trois cents bourses environ », sans donner des provisions et sans accepter le monopole des achats, par les ambassadeurs de Russie et d'Autriche. Ces Puissances seraient désormais protectrices au même titre, comme dans le projet de 1789.

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 317.

Le territoire roumain serait déclaré neutre et défendu par des forces nationales [1].

Il faut rapprocher de ces demandes le fait que, en 1791, les hégoumènes serbes de Tronocha, de Stoudénitza et de Iagodina demandaient « à tous les clercs, knèzes, marchands » de ce « pays serbe » de chercher à s'organiser comme dans la « Karavlachie ». L'empereur Léopold devrait leur obtenir une pareille situation, dans laquelle ils auraient payé seulement un tribut, pouvant même se choisir un chef, « comme le fut en Valachie Bogdan-bey » [2]. Et en même temps, le patriarche de Carlovitz et l'évêque de Batchka attribuaient à l'intervention des Russes la situation infiniment supérieure des Principautés [3].

C'était évidemment la voix d'une autre époque.

Mais, sur ces demandes roumaines la diplomatie, qui était si pressée, passa facilement. On arriva à la conclusion d'une « paix blanche » sans annexions, le traité avec l'Autriche étant conclu à Svichtov. Et, lorsque parut, revenant de son exil, Văcărescu, alors que les Autrichiens, sous leur nouveau commandant, le Polonais Mitrowski, ajournaient leur départ, ils l'expulsèrent comme espion turc; de fait, il venait avec le mandat de travailler contre ces usurpateurs, ayant dans ce but aussi le concours du haut clergé valaque [4]. La seule

[1] D'après une lettre de Joseph von Hammer, dans Iorga, *Conv. lit.*, 1901, p. 1126 et suiv.

[2] Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*, Paris, 1919, p. 46: « Demandons à Sa Majesté que la paix soit conclue de la même façon que pour la Kara Vlahija, afin que nous donnions au Sultan un tribut moyen fixé par le traité et pour que les Turcs, ni leurs Pachas ou musselins ne se mêlent plus de nous juger, mais qu'avec l'entendement de tout le peuple nous choisissions un de nos notables, qui sera notre chef à tous, comme le fut en Valachie Bogdanbey; il recevrait le tribut fixé, le verserait au Sultan et nous pourrions travailler et vivre en paix sur notre terre ».

[3] « N'est-ce pas à l'action russe que les provinces roumaines et les Sept Îles doivent leur situation privilégiée? »; *ibid.* Mais l'évêque de la Batchka demandait au Tzar les frontières de l'ancien pays; *ibid.*, p. 46. Carageorges aurait désiré un archiduc; *ibid.*; p 48. Projet d'installer un prince autrichien ou le mari d'une archiduchesse; *ibid.*, p. 48; *ibid.*, p. 58, note 1.

[4] Papiu, ouvr. cité, II, pp. 293 et suiv., 319—320.

preuve de vitalité nationale en Valachie fut le complot contre les Autrichiens, dont on parlait à Constantinople [1]. Mais nous n'avons, là-dessus, aucune précision.

Restés seuls, les Russes prolongèrent en Moldavie une occupation dénuée de sens et de but, et ils durent en arriver, après les préliminaires de Galatz, à la même « paix blanche » en ce qui concerne les Principautés, par le traité de Jassy (janvier 1792) [2].

Revenant vers la Russie, Patiomkine finit ses jours [3], et son coeur seul restera, sous une inscription prétentieuse, dans l'église de Golia, de cette même capitale de Jassy qui avait été, pendant deux années, sa résidence. Par d'autres voies, nationales et révolutionnaires, on devait arriver, dans ce siècle d'efforts et de souffrances, à une royauté roumaine, se dirigeant vers l'unité de toute la nation.

[1] *Ibid.*; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 326—327.

[2] On avait choisi d'abord, pour rassembler le congrès, la ville de Huşi; Nistor, ouvr. cité, p. 577, n° CCCCLXXIII.

[3] A Talpa, « six heures loin de Jassy, une heure loin de Rezina »; octobre 1791; *ibid.*, p. 580, n° CCCLXXV. Cf. Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 328, n° 1; p. 330, n° 2; p. 329, n° 2; p. 331, n°s 2-4; p. 332, n° 2.

LIVRE III

SOUS LA RÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS CONTACTS AVEC LA RÉVOLUTION EUROPÉENNE

Au moment où tout se dirigeait vers de grands changements en Europe, ébranlée par la révolution du rationalisme, en vertu de principes abstraits, d'une réalisation pratique impossible, qui faisaient tomber les fondations principales auxquelles avaient travaillé les siècles et les remplaçaient, après avoir discrédité toutes les accoutumances de la pensée, par de pauvres larves et fantômes, contre lesquels l'anarchie des luttes de l'individualisme effréné pouvait s'en donner à cœur joie, toutes les régions, séparées par des frontières, ou éparpillées au loin, de la nation roumaine, qui poursuivait instinctivement l'unité rompue par des malheurs séculaires, étaient pénétrées de ces idées de la « philosophie » occidentale.

Les Roumains des Principautés libres les avaient gagnées par la lecture des journaux et des livres, du caractère le plus hardi, quelquefois en ce qui concerne les mœurs aussi, soumis à leur tour à des changements, par les secrétaires et les précepteurs qui étaient placés à côté des princes, parmi lesquels nous avons trouvé des Français et quelquefois des Italiens. L'un de ceux qui s'établirent les derniers avant la guerre est ce d'Hauterive, si pénétrant et original, qui a laissé un récit de son voyage et de son séjour en Moldavie comme secrétaire près d'Alexandre Jean Mavrocordato et aussi, au départ, étant remplacé par l'archéologue Lechevalier, un mémoire adressé à Alexandre Ypsilanti, dans lequel il montre sa compréhension pour le passé du pays, pour le caractère de la langue, pour la façon d'être des boïars et les intentions

des Russes, qui, d'après lui, même en cas de conquête, ne pourraient leur être d'un grand avantage [1]. Les idées de l'Occident pénétraient par l'influence des consuls, apparition nouvelle, sauf celui de Russie, car il n'apportait avec lui que l'avidité politique et la brutalité asiatique : celui de France [2], celui d'Autriche, et celui de Prusse, qui était pour le moment le pauvre ancien professeur de latin König, qui disparut, pour n'être plus jamais retrouvé, dans la confusion de 1787 [3], plus tard, aussi les consuls d'autres pays. Beaucoup moins par le contact, dont on a tant parlé, avec les officiers d'une armée d'invasion, parmi lesquels les Autrichiens surent au moins faire danser les femmes des boïars, luxueusement revêtues de leurs nouvelles robes à la mode [4], mais, quant aux officiers russes, ils ne s'entendaient pas même à cela, malgré tous les intérêts et toutes les recommandations de Patiomkine et de la comtesse Branicka.

En Boucovine, le régime autrichien pouvait refréner toute tentative, étant donné que, dans ce pays, le progrès était œuvre officielle, impériale, concernant ces choses où les « sujets » n'ont rien à réclamer.

---

[1] *Memoriu despre starea Moldovei la 1787 de comitele d'Hauterive*, éd. de l'Ac. Roum., Bucarest, 1902. Il s'élève contre la fuite de son patron chez ces Russes qu'il n'aime pas (p. 211 et suiv.). Il attaque les réformes de Constantin Mavrocordato. Voy. surtout pp. 25, 27, 97, 103 (il demande qu'on établisse des garde-frontières moldaves), 171 et suiv. D'esprit révolutionnaire, il est pour les princes élus et, en général, pour les mouvements qui amènent aussi des changements heureux dans la vie des pays ; pp. 71, 75. Économiste capable de créer des théories propres, il juge au point de vue de l'école des physiocrates. Il est contre l'esclavage des Tziganes, contre le servage, contre l'invasion économique étrangère (p. 159), contre le luxe (pp. 185 et suiv., 191). Il reconnaît les amis qu'il a parmi les boïars (p. 193 et suiv.), mais il est contre le régime politique de leurs familles (p. 199 et suiv.). Voy. aussi Iorga, dans la coll. Hurmuzaki, X, pp. 17-21, et *Histoire des relations franco-roumaines*, 2-e édition, Paris, avec une préface de Ch. Bémont.

[2] Voy. André Oţetea, dans la *Rev. Ist.*, XVIII, p. 330—349.

[3] Iorga, dans Hurmuzaki, X, préface.

[4] Iorga, *Studii şi doc.*, XII (des commandes faites en Occident par le moyen du riche marchand de Sibiiu, Hadchi-Constantin Pop, qui avait épousé une femme d'Olténie, Păunica).

Mais, en Transylvanie, le nouvel esprit s'était ouvert une voie plus loin encore, sinon au milieu d'un clergé, des deux confessions, qui restait relié à une tradition étroite, donnant chez les uniates le type de Bob et préparant chez les autres celui de Basile Moga, le premier évêque « non-uniate », cependant homme capable et d'opinions personnelles, de caractère national, mais, au moins, dans le monde de ces quelques intellectuels qui n'avaient jamais été fixés, au point de vue social, à la place qui leur aurait été dûe et qui, à côté de leurs idées novatrices, apportaient aussi le mécontentement naturel des déracinés.

Mais ces penchants se retrouvent aussi chez cette autre partie des Roumains qui, longtemps, depuis les deux Costin, Constantin Cantacuzène et Démètrius Cantémir jusqu'à Şincai, étaient considérés comme des « Koutzovlaques » lointains, qu'on apercevait seulement dans leurs magasins de Bucarest ou au milieu des Orientaux de sang mêlé appartenant à la Compagnie grecque de l'Empire des Habsbourg. Par le moyen de cette Compagnie, ou directement, leur action s'étendait jusqu'à Trieste, qui a été, au commencement, une création purement grecque, et à Philadelphie d'Amérique, à Pest, qui était en plein développement économique, et à Vienne, qui devint une grande ville internationale, avec une bourgeoisie de partout, qui, lorsque la Cour et les fonctions ne la relient pas, est solidarisée et moralement unifiée par la pénétration des mêmes idées françaises.

Avant de poursuivre de plus près l'esprit révolutionnaire en Transylvanie, d'un côté, entre les Carpathes et le Danube, de l'autre, le temps est venu de montrer ce qui se passait, rompant totalement avec un passé maintenant fini, dans cette Macédoine même, d'où devaient sortir, bien que les habitants roumains aient été peu nombreux et si soumis aux influences de dénationalisation, beaucoup de valeurs de premier ordre pour la nation roumaine.

Jadis, ces « Macédoniens » étaient totalement en dehors de tout mouvement roumain, pensant seulement à leur gain,

qui les menait, comme nous l'avons vu, très loin, en faisant d'eux: des marchands et des artisans, des orfèvres, dans tous les Balcans et, plus loin, par Belgrade, vers Vienne, comme celui qui avait rempli des fonctions d'informateur politique pour les Impériaux vers 1660 [1]. Du reste, nous trouvons encore, dès 1412, dans une « Major Vlachia », près de Corbavie et de Sebenico, des marchands « valaques et croates » qui viennent obtenir, en Hongrie, un diplôme de l'empereur roi Sigismond [2].

Ils venaient, depuis longtemps, à Venise où, comme nous l'avons dit, dès le XVII-ème siècle, fraternisant avec les Grecs de l'église de St.-Georges, dotée de revenus par Pierre-le-Boiteux et d'autres princes roumains, ils envoyaient leurs enfants, pour les préparer au commerce [3]. Et ils ne pouvaient n'y pas trouver une atmosphère politique plus vive en ce qui concerne les projets d'avenir. Il en a été autrement lorsque le second courant, vers la capitale autrichienne, les mit, de plus en plus en rapports avec une société dans laquelle, malgré la surveillance de la police, les réformes de Joseph II devaient faire surgir, par dessus les intentions de l'empereur philanthrope, la tendance vers quelque chose de plus grand. Le philologue slave Kopitar, qui s'intéressait aussi à eux, n'avait pas seulement des rapports avec un Pierre Maior [4], mais de même avec ce Pierre Roja [5] qui devait donner, dans son manuel de grammaire de 1809, une expression si puissante à son nationalisme [6].

---

[1] Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1937, p. 209 et suiv.

[2] Miklosich, *Wanderungen.* Pour les Roumains de l'Épire, à une époque plus récente, aussi Anastase le Stagirite, *Ἠπειρωτικά*, Vienne, 1819, pp. 330—331; Hecquart, *Histoire et description de la Haute Albanie ou Guégarie*, Paris, sans date, pp. 364 et suiv., 385.

[3] Iorga, *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile al XVII-lea şi al XVIII-lea*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVIII, et, surtout, Valère Papahagi, dans la *Rev. Ist.*, XVIII, pp. 1-5, 306—313; XIX, pp. 119—126; XX, pp. 152—166.

[4] *Kleine Schriften*, I, p. 230 et suiv.; cf. aussi *ibid.*, pp. 369—371.

[5] *Ibid.*, p. 183 et suiv.

[6] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II. Cf. le même, *Istoria Românilor din Peninsula balcanică.*

De ce même fonds ethnique, pas très nombreux, s'étaient détachées donc plusieurs couches économiques et morales.

D'un côté, ceux qui étaient restés comme pâtres dans leurs montagnes, leurs vallées et leurs séjours d'hiver [1]. Après l'établissement des consulats, d'autres purent arriver, dès avant la Révolution française, en rapport avec l'atmosphère occidentale. Peyssonel, consul de France en Crimée et bon connaisseur des Roumains au Nord du Danube, les mentionne. Ensuite, employant aussi les travaux, d'une pensée sans cesse révolutionnaire, de Démètre Philippide, qui venait de ce milieu du village de Miliès, « les Moulins », vrai nid d'écrivains, [2], pour arriver à être, par sa «Géographie» et son « Histoire des Roumains » *(τῆς Ρωμουνίας)*, le présentateur d'une « Roumanie » d'un caractère général et unitaire, et un des esprits les plus pénétrants et les plus hardis, publiant des ouvrages dans tous les genres, où on rencontre la même intelligence et la même amertume, et même cet Allemand de Hongrie, Engel, historien, par ses études sur le royaume de Hongrie, des pays danubiens aussi [3], le consul de France Pouqueville parle des Mégalovlachites et des Anovlachites, ces derniers ayant trente tribus, et il cite aussi les combats, racontés dans la chronique française de la Morée médiévale, des Malakasses, des Mazaraques, tous des Roumains restés libres après la conquête de Salonique et de Ianina par les Turcs. Et il écrit ainsi, avec un profond respect pour leur résistance sans pareille, plusieurs fois séculaire [4]: « Depuis le commencement du XI-ème siècle, vingt-quatre

[1] Voy. Wace et Thompson, *The Nomads of the Balkans*, Londres 1914, et *Bulletin de l'Institut pour l'étude du S.-E. de l'Eur.*, II, pp. 105—130; Hâciu, *Aromânii*, 1936.

[2] Lord Holland, dans son voyage *(Bibliothèque Universelle*, août 1817, en traduction française) ajoute à Philippide, qui traduisit, comme on le verra, l'*Astronomie* de Lalande et la *Logique* de Condillac, le grammairien Antime Gazi, puis Gavra (« Kavra »), d'Amphilochie, traducteur de l'*Algèbre* de Suter et de l'Histoire universelle de l'abbé Millot (p. 29).

[3] Il emploie aussi de Guignes, *Histoire des Huns*, « qui fait venir les Valaques du Turkestan ».

[4] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XII, pp. 320 et suiv., 322, 324, 325.

générations de Roumains occupent les montagnes de l'Illyrie, de la Thrace, d'une partie de la Macédoine, de l'Épire et du Péloponnèse. Les pâtres sortis de l'Ausonie ont assisté à la chute de l'Empire grec; ils ont vu défiler devant leurs montagnes Latins, Normands, Catalans, Français, empereurs, césars, sébastes, knèzes, despotes». Un moment viendra où Napoléon emploiera, dans son armée héroïque, ces Sarakatchans ou Karakatchans, ces pâtres grécisés comme langue qui se conservent, avec toutes leurs coutumes et leurs façons de vivre, jusqu'aujourd'hui [1].

De ce milieu roumain des Balcans s'est élevé, par le passage vers les villes dont il faut nous occuper maintenant, un archevêque d'Athènes au XVIII-ème siècle. Chez eux, vers le commencement de ce même siècle, leur chef spirituel, qui administra pendant longtemps et avec un certain prestige, a eu des rapports aussi avec les princes des pays roumains [2]. C'est ce Joasaph de Moscopolis, métropolite de Kortza et de Sélasphoros, qu'on rencontre à partir de 1709, devant arriver, en 1714, aussi à la dignité suprême de patriarche d'Ochrida. Au cours d'une longue administration, jusqu'en 1745, il se distingua par des donations et des créations. Et il s'entourait de Roumains, tels que Niedu, Balcu, Nincu [3].

Une capitale se forme dès avant 1700 à Moscopolis, où on trouve aussi une « Compagnie des marchands de tous les produits », *συντεχνία τῶν παντοπολῶν*, parmi lesquels des épiciers aux noms aussi roumains que Bota, Coste, Ciumeti, Boşu (*Μποσίου*), Dinu Caragea, Nartu Raboiani, Dinu Gonga et Certianu Gonga [4]. Démètre Procope de Moscopolis donne un ouvrage sur « les Grecs savants » [5]. Dans cette ville, une imprimerie est fondée, et un Daniel, didascale de physique et de métaphysique [6], donne un premier

[1] Voy. Brunot, *Histoire de la langue française*, table.

[2] Iorga, *Rev. Ist.*, XVIII, pp. 350—353.

[3] *Ibid.*, pp. 314—315.

[4] Voy. aussi J. Apostolos, *Ἱστορία τῆς Σιατίστης*, Athènes, 1929.

[5] *Σχεδίασμα περὶ τῶν λογίων Γραικῶν*, 1721.

[6] Litzica, *Mss. Grecs*, p. 99, n° 203. Cf. Papacostea, dans la *Rev. Ist. Rom.*, 1931, p. 386.

livre d'enseignement, dans lequel il note, à côté des mots grecs, slavons et albanais, ceux de sa propre langue, jusque là négligée et méprisée [1].

« Le lexique en quatre langues », intitulé « enseignement introductif », dû à ce didascale, économe d'église et « hiérokéryx », qui se fait nommer, de son nom complet: « Daniel, fils de Michali Adam Hadchi de Moscopolis », n'a pas cependant pour but la culture de la langue, mais, mettant cet ouvrage sous l'invocation du métropolite de Bitolia, l'auteur pense à faire apprendre le grec par les siens, de même que par les Bulgares et les Albanais.

Un Théodore Anastasiou Cavalioti, de Cavala, sur la rive de l'Archipel, « didascale, hiérokéryx et protopope », a, dans son livre *Πρωτοπείρια*, « Premier Manuel » [2], une ambition littéraire plus haute, à une époque où des marchands de ces régions arrivent, se manifestant aussi dans le domaine littéraire, jusque dans la lointaine ville de Posen, où, en rapport avec les Polonais, ces Macédoniens avaient un établissement important [3].

Un autre centre, celui de Siatista, en 1794, présente des Roumains comme propriétaires de maisons et de vignobles, portant des noms comme Ţatu, Coci (« le Rouge » en albanais), Papa-Agura. On y voit la beauté et la richesse des maisons avec un étage supérieur et un étage inférieur, des caves, des celliers, des balcons, des magasins, des écuries, toutes en pierres, ayant de beaux plafonds, ces plafonds déli-

---

[1] *Εἰσαγωγικὴ διδασκαλία περιέχουσα λεξικὸν τετράγλωσσον τῶν τεσσάρων κοινῶν διαλέκτων, ἤτοι τῆς ἁπλῆς ῥωμαϊκῆς, τῆς ἐν Μοισίᾳ βλαχικῆς, τῆς βουλγαρικῆς καὶ τῆς ἀλβανικῆς.* Venise (?) 1802. Voy. Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 439—441, n° 654. Cf. Péricle Papahagi, *Scriitori aromâni în sec. XVIII*, Bucarest 1909,—Il semble que l'édition de « 1770 » ne soit qu'une confusion avec le livre de Cavalioti. — Voy. aussi, d'après Thunmann, *Untersuchungen*, aussi Kopitar, *Kleine Schriften*, Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, chap. *Studiile asupra limbii*. Puis le *Sbornik* bulgare de 1925, pp. 1-48; Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 297, 310.

[2] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 194—195, n° 373 (aussi la bibliographie plus ancienne). L'éditeur est encore un Moscopolitain, Georges Tricupa, qu'on appelle aussi Cosmischi.

[3] Iorga, *Note polone*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, II.

catement sculptés en bois qui se sont conservés encore à Arvanitochori et dans telle ville de Valachie, comme Bucarest ou Ploești. Dans ces caves, il y a des tonneaux de vin et d'eau-de-vie; on prépare l'alcool dans des alambics; les chambres ont des paillasses, des couvertures (βελέντζες, roum.: *velințe*), des tapis, à côté des draps [1]. Des marchands de Bitolia-Monastir et de Salonique viennent dans cette ville de huit mille habitants, d'où partent des chameaux en caravanes, les relations allant jusqu'à Belgrade et à Vienne, d'un côté, à Venise, de l'autre. On y fait une chanson pour tel noble vénitien habitant là, Georges Rousi, appelé « Nioplios » (il y a aussi une famille Pelca). Un Trapangi y fonde un gymnase.

A Véria, l'ancien Berrhoé, dans le voisinage, un autre groupe de ces « Helléno-vlaques » arrive à la richesse et à la réputation; parmi eux s'élève ce Jean Kottounios qui fonde le collège de Padoue, où le stolnic Cantacuzène [2], fit ses études.

Au moment où la Révolution française éclata, le commerce entre Marseille et la Turquie était à son apogée [3].

Le commerce des laines, dont on faisait le drap appelé *londrins*, prospère vers 1750, pour déchoir totalement après 1794 et surtout 1821. Vers 1840, on comptait une importation d'environ 400 ballots par an [4]. Les peaux d'agneau allaient surtout à Trieste [5].

Parmi les Roumains qui arrivèrent jusque dans les pays allemands, les frères Markide (fils de Marcu) Puliu (Puiu),

[1] Iorga, *Doc. Grecs*, III, à cette date.

[2] *Παμμακεδονικὸς Σύλλογος, Μακεδονικὸν Ημερολόγιον*, 1913, pp. 31, 115, 119—121, 191, 206. Aussi la localité *Σιαμπάδες* (dont le nom vient de celui de Șerban); *ibid.*, p. 215.

[3] Julliany, *Essay sur le commerce de Marseille*, 1834, p. 238. Décadence après la Révolution; pp. 241—242.

[4] *Ibid.* p. 222: « Nos achats en laine de Macédoine étaient supérieurs à ceux des autres places de commerce ». Cf., plus haut: « depuis 1825, des années entières se sont écoulées sans qu'il soit arrivé sur notre marché une seule balle de coton de Macédoine ».

[5] *Ibid.* La cire fut réduite à la dixième partie; *ibid.*, p. 225. Le tabac de Salonique n'était pas trop bien vu; *ibid.*

typographes de grec, faisaient imprimer « La nouvelle pédagogie ou l'alphabet facile » pour les élèves de langue « romano-vlaque », rédigée par Constantin Ucuta de Poznan, lui aussi un Moscopolitain, comme beaucoup de ceux qui l'entouraient, vivant sous l'administration spirituelle de ce protopope et chartophylax. L'auteur est fier de pouvoir donner, fût-ce même en caractères grecs, un livre d'enseignement « dans la langue maternelle » « natale », « roumaine », excusant aussi les caractères étrangers et tels mots empruntés aux Grecs [1].

De Thessalie, où descendaient les troupeaux de la montagne et où Trikala-Târcol, Larisa, roum. Larsa, sont des centres de la race, vient, de l'ancienne Phères, aujourd'hui Velestino, Rhigas, qui passe à Bucarest, devient le secrétaire du boïar Brâncoveanu, mène une vie de jeunesse dans laquelle la sentimentalité du poète finit par des jugements devant le tribunal ecclésiastique, pour passer ensuite à Vienne, se pénétrer de l'esprit révolutionnaire et embrasser tous les chrétiens des Balcans dans une solidarité qui n'a plus rien à faire avec l'ancienne orthodoxie slavophile, mais réunit les souvenirs helléniques et les tendances vers une nouvelle démocratie, comme celle de Coraï, de Smyrne, rapidement dégoûté par la Révolution, dans le Paris jacobin; il organise un complot qui, ayant été découvert, le fit livrer par les Autrichiens au pacha de Belgrade, dans la prison duquel il périt obscurément en secret, après que celui qui avait esquissé aussi une carte de cet Orient, avec des dédicaces aux princes roumains, Alexandre Callimachi et Alexandre Mourousi, avait clamé son hymne de la liberté, imité de la Marseillaise de Rouget de l'Isle [2].

[1] Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 398—403; Pér. Papahagi, loc. cit.; Iorga, *Note polone*, dans le *Mém. Ac. Roum.*, 3-e série, II.

[2] Voy. Iorga, dans la revue *Lit. și artă rom.*, 1900 (IV), p. 25 et suiv., et la bibliographie grecque à l'occasion de la commémoration enthousiaste de « Rhigas Phéraios » (voy. plus loin).

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT DES ESPRITS EN TRANSYLVANIE

Joseph II était mort, profondément dégoûté, en 1790, mais l'esprit joséphin ne disparut pas en même temps que lui. Son frère, Léopold II, était lui-même animé de haine contre l'oligarchie magyare et il forma, peu de temps avant sa mort prématurée, un plan plus révolutionnaire que celui du protecteur des paysans de toutes les nations, des Roumains aussi: il opposa les masses populaires, pour que, par leur mouvement sanglant, soit aidée la mission d'autocratie du souverain réformateur. Conseillé par son ministre Hoffmann, Léopold avait déjà préparé un appel à ces bons contribuables et bons soldats, appel imprimé dans une typographie secrète, lorsque le changement de règne empêcha une action dont les proportions et le résultat ne pouvaient pas être prévus [1]. La révolution d'en haut, à laquelle devaient participer aussi les bourgeois, allait se déclancher au cri de: « Léopold est pour tous, et tous pour un seul ». Un serment était demandé à tous les participants [2].

Devant ce projet de transformation violente, avec la disparition de tous les privilèges, il y avait cependant l'agitation des nations même, contenues dans cette monarchie. Parmi les Saxons se produisit un nouveau courant, qui tendait, par-dessus la constitution médiévale accordée par les

[1] Révélation du comte milanais Greppi, intime de la Cour, dans *La rivoluzione francese nel carteggio di un osservatore italiano*. Cf. Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1932, octobre-décembre; 1933, janvier-mars.

[2] Voy. aussi Iorga, *La place des Roumains*, III, pp. 36-37.

vieux rois de Hongrie, à l'élévation de l'autorité d'une Diète, devenue un vrai parlement, comme celui d'Angleterre, sinon comme l'Assemblée Nationale de la France révolutionnée, avec le droit de voter et de distribuer les impôts comme avant le régime de contributions décrété par les Autrichiens. De leur côté, en échange de l'hommage au nouveau souverain, à la Diète de Cluj, qui s'ouvrit au milieu des difficultés d'une guerre évidemment perdue et de pressions européennes pour « la paix blanche », en décembre 1790, les Hongrois imposèrent leur langue pour les séances et posèrent des conditions pour l'acceptation constitutionnelle de Léopold. Il y avait surtout un penchant contre les fonctionnaires, habitués, jusque là, à commander sans restrictions, de celui que les hommes qui n'avaient pas oublié les anciens droits n'auraient voulu considérer que comme « prince de Transylvanie », titre que Charles VI, au moment de la prise de possession de la province, avait ajouté aux autres. Comme à Versailles, on considérait cette Diète comme une Assemblée Nationale, fût-ce même pour plus d'une nation, et cette Assemblée aurait eu tous les pouvoirs, les autres devant lui céder dorénavant la place.

Mais ce qui affaiblit la puissance de ces revendications ce fut, non pas l'opposition dans la Diète de la part des Roumains, qui entendaient continuer leur ancienne politique, appuyée sur l'instinct séculaire de ne s'adresser qu'à l'empereur, compris, respecté et aimé comme tel, mais bien le conflit, qu'on pouvait attendre, entre Magyars et Saxons, auxquels les premiers recommandaient de s'en aller dans leur pays allemand. Il y avait aussi le désir de fonder un seul État hongrois, fût-ce même sous ce souverain de sang étranger, qui n'était plus considéré comme le conquérant qu'il était de fait, pouvant se prévaloir de tous ses droits.

Le même sentiment, nettement hongrois, plein de confiance, qui s'était détaché des publications et des études de toute une école d'érudits actifs, laborieux, travaillant à Pest et à Vienne, comme un Cornides, un Benkö, qui s'occupait de questions transylvaines, un Bel, un Schwandtner, un Katona, cherchait à employer la situation, qui se conservait encore,

de l'occupation impériale au Sud des Carpathes pour demander, dans la Diète, que la Hongrie médiévale soit refaite par l'annexion nécessaire de ces « provinces » qu'auraient été la Moldavie et la Valachie. Car tant l'Allemand Gebhardi que le « citoyen » hongrois Engel les avaient considérées comme des annexes naturelles du royaume de Hongrie, qui pourrait ressusciter de ses cendres [1].

La conclusion de la paix permit à l'empereur, qui avait déjà reçu le serment, de serrer le frein. Commençant sa nouvelle guerre d'Occident, qui ne fut pas plus heureuse que celle qui venait de finir, il demanda et obtint de ces sujets, de même que des autres, ce qui lui fut nécessaire pour la longue et difficile guerre de France.

Mais, devant les projets magyars surtout, les Roumains présentaient, avec la même solidarité et hardiesse, les leurs propres, qui furent envoyés à Vienne.

Ils ne partaient pas des Églises, bien que les uniates eussent déclaré que, par leur serment, ils n'entendaient pas reconnaître ce régime des « nations » privilégiées, dans l'ancien sens médiéval, dont, malgré les efforts de l'évêque Innocent, les leurs ne faisaient pas partie. Le vicaire de Năsăud, voisin de Pierre Maior, protopope à Reghin, Jean Para, qui avait fait des études à Ste-Barbe de Vienne, s'attribua une partie décisive dans cette manifestation, qui fut désapprouvée par l'évêque Bob.

De lui-même, en rupture avec leur chef d'Église, s'était déclaré, dans le même sens, le vicaire Jean Halmágyi (de Hălmagiu) et celui de Sibiiu, ville d'esprit libre, Cyrille Ţopa [2]. Mais surtout on sent dans cette action l'âme nationale, agressive, de Darabant, l'évêque d'Orade [3]. Par sa correspondance,

---

[1] Friedrich von Zieglauer, *Die politische Reformbewegung in Siebenbürgen zur Zeit Joseph's II. und Leopold's I.*, Vienne 1885. Cf., pour chacun des points que nous venons de toucher, aussi Iorga, *La place des Roumains*, III, pp. 33—35.

[2] *Rev. Ist.*, IX, p. 149 (d'après Pâclişanu, *Luptele politice ale Românilor din 1790—1792*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, 1923, pp. 86-87, n° VIII.

[3] *Ibid.*, d'après les mêmes, pp. 89-90, n° XIV.

on voit que, avant que Bob soit gagné pour une pareille action, il avait, lui, tout un « opuscule » à sa disposition pour présenter les droits de la nation [1]. Pierre Maior ne pouvait pas manquer [2]. Mais le pacifique Bob et le Serbe de Răşinari, Gédéon Nichitici, furent réunis, le voulant ou non, dans une alliance nationale, si étrangère aux traditions de leurs organisations religieuses, rivales jusqu'à l'inimitié, — et Clain en arriva à être considéré par les uns comme un traître non-uniate, — en tête de revendications, qui, partant de celles de l'évêque-martyr, dont les ossements étaient restés à l'étranger, dépassaient de beaucoup son programme de 1740—1750.

De même que les Serbes qui, en 1790, pris eux aussi par la même impatience de se donner une autre vie, demandaient à être constitués en une « nation » libre, prenant autant qu'ils pouvaient des Roumains, à cause de leur camaraderie d'Église [3], ils voulaient le « congrès national », qui comprenait, d'après les plus anciennes et les plus durables de leurs traditions, comme une Assemblée du peuple, telle que l'avait jadis convoquée aussi Innocent, mais reconnaissant, cette fois, qu'il y a deux Églises. Les laïques devaient être à côté des prêtres appartenant aux deux confessions. Quant à la présidence, elle pouvait être prise par un représentant de l'empereur, un Allemand délégué par lui, qu'ils supposaient pouvoir leur être favorable [4].

Ce qu'on cherchait, sous l'influence de fonctionnaires comme Joseph Meheşi et Ladislas Pop, persécutés après la mort de Joseph II, puis d'un Vitez de Sas-Sebeş, qui connaissait le français [5], d'un Aaron Pop, appartenant à la chancellerie hongroise, d'un Jean Cosma, qui avaient tous un autre sens des affaires publiques que les prêtres, est compris dans des lettres privées d'intellectuels, en même temps que dans cette

[1] *Ibid.*, p. 98, n° XVIII.

[2] *Ibid.*, pp. 93-95, n° XIV.

[3] Voy. plus haut.

[4] Voy., à côté de J. Lupaş, dans le *Telegraful român*, 1912, et Silviu Dragomir, dans la *Rev. Teologică*, 1911, p. 400 et suiv., surtout Pâclişanu, ouvr. cité; Iorga, dans le *Rev. Ist.*, IX, p. 147 et suiv.

[5] Voy. *ibid.*, pp. 147—148.

pétition de droits nationaux qui a été nommée par le Saxon Eder, la combattant, *Supplex libellus Valachorum.*

On partait du point de vue qu'avait eu l'évêque Innocent. Les Roumains « dépassent en nombre, de beaucoup, toutes les autres nations »: un million contre six cent cinquante mille [1]. « Bien que nous soyons plus nombreux que toutes les autres nations, nous sommes cependant plus malheureux et plus rabaissés comme rang que toutes les autres [2]. » Les Roumains viennent des anciens Romains nobles. Dans d'autres régions où ils ont été établis, ces descendants des Romains ont d'autres situations. Il ont pour eux aussi « l'ancienneté de leur descendance » dans ce pays [3]. Et des documents, choisis par quelqu'un que nous pourrions deviner, sont présentés à l'appui.

Le mémoire ajoute, comme élément nouveau, venant de la vie de la province et de la participation des Roumains aux efforts de l'Empire contre ses ennemis, leur rôle de soldats, que nous avons rencontré aussi lorsqu'il avait été question d'occuper le pays roumain libre, et, parmi ces soldats, sont mentionnés aussi les gens des districts du Criș, les Banatiens et même les Maramorésiens, qui, tous, si nombreux, sont des guerriers fidèles à l'empereur. Et on voit aussi les commandants des garde-frontières se manifester, pour demander les mêmes droits, en raison du concours donné à l'État.

Mais l'esprit de la Révolution française apparaît à côté, quand il est question de cette « grande Assemblée » de toute la nation [4]. Car on voulait, par les états de Transylvanie, et non par une simple décision de la Cour, la reconnaissance de la nation constitutionnelle [5].

Un programme se formait ainsi, et on croyait qu'il pourrait être appuyé, à la Cour, même par des militaires qui se montraient favorables. Ainsi, un général Staader, qui avait des relations avec Ladislas Pop, un baron Rull. On comptait

[1] Pâclișanu, loc. cit., pp. 82-83, n° v.
[2] *Ibid.*, p. 91, n° XIII.
[3] *Rev. Ist.*, loc. cit., p. 149.
[4] Pâclișanu, loc. cit., p. 91, n° XII.
[5] *Ibid.*, pp. 96-97, n° XVI.

aussi sur certains hauts fonctionnaires, comme un Beischlag et même le baron hongrois Mártonffy. Quant au gouvernement de Transylvanie, il se montrait opposé à toute revendication, de même que le baron Jósika, qui était Roumain d'origine [1].

Enfin Darabant réussit à forcer la main de Bob, et l'évêque serbe des orthodoxes, influencé, du reste, par l'esprit révolutionnaire de ses propres ouailles, ne pouvait pas refuser non plus une collaboration, qu'il pouvait considérer comme honorable pour cette Église, jamais reconnue jusque là par celle, privilégiée, de Blaj, qui se considérait comme ayant succédé à l'ancienne Métropolie roumaine. Ayant obtenu les signatures qu'il désirait, le même évêque Ignace Darabant, par ses agents, fit passer la pétition à Vienne, et Aaron Pop montrait « sa grande joie » de ce que « l'affaire de la nation » ait été déjà mise en train. L'impression du texte latin avait été soignée par Molnar, de sorte que, par les personnes des différents collaborateurs, on voyait esquissée l'unité roumaine elle-même [2].

Ainsi fut composé, au nom de tous les Roumains vivant sous le sceptre des Habsbourg, un acte qui n'est pas, comme on l'a appelé, un « Opuscule d'imploration », bien qu'on continuât à employer, d'après les conditions de l'étiquette autrichienne encore en usage, des expressions comme « la très-humble soumission », *humillimi perpetuoque fideles subditi valachi*. De fait, c'est une affirmation des droits que la nation prétend. Et ces droits viennent de la nature même des choses, et pas des deux diplômes de Léopold qu'avait invoqués l'évêque Innocent alors qu'étaient jeunes encore quelques-uns de ceux qui appuyaient maintenant les mêmes réclamations. Certains d'entre eux demandaient que les Roumains soient reconnus comme une « nation » politique, mais dans le document lui-même il est question, d'après le nouveau vocabulaire révolutionnaire, d'autre chose: d'un « état » comme en France de 1789 et de « citoyens », d'un *civicus status*.

---

[1] *Ibid.*, p. 86, n° VII; pp. 88-89, n° X.

[2] *Ibid.*, p. 100 n° XXI.

L'« égalité », invoquée comme principe dominant par les révolutionnaires d'ailleurs, se retrouve, ici même, comme motif de la transformation radicale qu'on veut imposer. Ne faisant aucune différence entre les Roumains eux-mêmes, clercs et laïques, nobles et paysans, on demande que toute la nation roumaine soit égalisée, au point de vue politique, aux autres nations vivant dans le même pays, sans les désigner par leur caractère ethnique. Du passé est pris seulement le désir, inspiré aussi par les agitations serbes, que leur Assemblée Nationale séparée, ait la forme d'un « synode », où cependant on pourrait traiter aussi d'autres questions. On en revient à l'ancienne demande que les Roumains soient acceptés, du reste conformément à la même égalité, dans toutes les fonctions, et à savoir dans la proportion de leur nombre. Entendant conserver les rapports sur lesquels s'étaient appuyées jusque là toutes leurs luttes, avec la Cour, ils voulaient pouvoir y envoyer, comme le faisaient les Saxons, des délégués pour les y représenter. Mais voici que le nouvel esprit réapparaît alors qu'on prévoit une nouvelle distribution administrative de la Transylvanie sur des motifs purement géographiques, comme dans les arrondissements français d'après la nouvelle constitution, et on le fait pour affirmer où les Roumains sont en majorité, et alors le nom qu'on donnera à l'arrondissement doit être le nom national [1].

L'empereur, qui préparait sa révolution à lui, où devaient entrer toutes les catégories de paysans, et on avait vu ce dont sont capables les paysans roumains de Transylvanie, avait lui aussi des idées semblables. Il croyait donc qu'on pourrait accorder aux Roumains ce que, dans ce latin de décadence, on appelait une « concivilité », dans laquelle entraient de nouveau donc « les citoyens », et il parlait des Roumains comme d'une « nation », d'une seule « nation », et à savoir de « toute la nation valaque de Transylvanie ». Mais, à côté, revenaient les principes et les méthodes de Joseph II: liberté religieuse, des limites de laquelle s'étaient éloignés maintenant ces « Valaques » de l'Empire, trop longtemps préoc-

[1] Voy. aussi l'édition de Sibiiu, 1901.

cupés par la lutte entre « la religion ancienne » et « la religion nouvelle », et on faisait un trop grand cas des revenus du clergé et de la fondation d'écoles à côté desquelles étaient maintenant aussi les écoles laïques du gouvernement.

N'osant pas prendre, lui seul, jusqu'à cette révolution qu'il préparait, une décision sur ces réclamations, Léopold les avait envoyées, d'après les anciennes conditions légales, d'abord à la chancellerie transylvaine, nettement hostile, puis à une Diète dont nous avons vu les aspirations, d'un caractère tout à fait nouveau, et cette Diète, oubliant l'idéal réformateur, d'une si grande élévation, qu'elle s'était proposé, traita la question sur l'ancienne base médiévale (juin). Accablé d'insultes, l'évêque Bob, qui avait été forcé de signer des points de programme qui correspondaient si peu à sa propre façon de voir, dut donc, après avoir protesté, d'abord, en quittant cette séance tumultueuse, écouter une façon de parler à laquelle la nation était cependant habituée d'une génération à l'autre. Chargeant le Saxon Eder d'opposer à l'histoire inspirée par les nouveaux intellectuels roumains l'ancienne histoire, d'une haine passionnée, — et Eder remplit cette mission au-delà de toute attente —, les délégués des privilégiés en arrivèrent, rejetant encore une fois la conception d'une « nation » constitutionnelle pour un peuple auquel le souvenir du sang versé et des flammes du mouvement paysan de 1784—1785 permettait de jeter au visage qu'il est « capable de commettre toutes espèces de crimes », à accorder, avec mépris, aussi aux « popes » de cette nation la dîme qui paraissait les attirer, mais on s'arrêta là.

Ainsi se termina le chapitre des discussions que les Roumains, sachant ce qui les attendait, n'avaient pas voulu commencer avec leurs ennemis séculaires. Car la Diète s'était ouverte, en 1792, au milieu des préparatifs pour la guerre qui devait restaurer en Occident la monarchie absolue.

Mais, plus loin aussi, ceux qui avaient commencé le combat dans le cadre des nouvelles conceptions entendaient poursuivre leur œuvre. Bien que Bob, auquel souriaient maintenant les concessions concernant les revenus de son clergé se plaignît qu'on aît dépassé le programme initial, pour lequel

on avait gagné, au prix de tant d'efforts, son assentiment, et qu'il se fût montré tout prêt à se renfermer dans les limites du résultat obtenu, on travailla plus loin, par Cosma, et par l'agent serbe à la Cour, Étienne Novacovitch, peut-être un parent de l'ancien évêque Denis. De Transylvanie même, Meheşi poursuivait certains avantages, comme le droit de représentation dans les Conseils de Vienne [1].

Il était difficile de conduire plus loin des éléments si différents dans leur caractère et leurs aspirations. Mais l'esprit révolutionnaire fut capable de continuer ce miracle. On convoqua une Assemblée Nationale du clergé des deux confessions pour contraindre, en même temps que le chef des uniates, aussi le Serbe déjà habitué à la vie roumaine, mais soumis aux suggestions du gouvernement, dont il dépendait tant [2].

On rédigea donc l'acte signé par les deux évêques pour l'ambassade à Vienne, demandant aussi des passeports pour les délégués. Mais l'action n'alla pas plus loin, car un acte impérial, un « Vortrag », était intervenu de la part des intéressés.

Maintenant, les lettrés eux-mêmes entraient ouvertement en action. Après Pierre Maior, Clain, — car Şincai se tenait en réserve, peut-être à cause de sa situation officielle, le père Samuel se montrait prêt à combattre, avec des preuves documentaires, les assertions de Eder. Il défendait, avec énergie, l'idée de refuser au nouvel empereur un serment où il était question des nations privilégiées, ainsi que, à Bucarest, la jeunesse groupée autour de Jean Cantacuzène avait refusé le serment dans la forme qui contenait les droits moyenâgeux du royaume de Hongrie. Les Roumains n'ont pas besoin de cela, qui correspond à une époque qu'on considérait comme révolue, mais de ces *libertates* qui avaient maintenant un tout autre sens. Voyant que Bob, malgré la décision de ce clergé contre la forme du serment, déclarait ouvertement qu'il veut être laissé en paix, « ne voulant pas se que-

[1] Pâclişanu, loc. cit., pp. 33, 102 et suiv., 105—107.
[2] *Ibid.*, p. 102. Cf. Zieglauer, ouvr. cité.

reller avec les puissants », il s'adressa, comme il était naturel, à l'autre chef, le vrai, de la nation, à l'initiateur et bon conseiller qu'était Darabant. Que le Père Ignace soit donc le « Moïse » de sa nation ! Et, à Vienne, doivent aller les laïques qui représentaient la même direction: Vitez, Laday et son ami, Ladislas Pop [1].

Il fallut donc que les deux évêques, bien qu'en soupirant, se décidassent —, étant eux seuls Transylvains, car Darabant, malgré son origine, se trouvait à la tête d'un diocèse d'un autre caractère, — à entreprendre l'ascension difficile de la montagne de Moïse. Il y avait maintenant, au bout de ces efforts opiniâtres, aussi l'ordre, décisif, de Vienne [2]. En ce moment, Darabant pouvait écrire à Bob: « Aussi le grand prince, François [3], est saisi d'amour et du désir d'aider notre nation. Je lui ai raconté plusieurs fois toutes nos souffrances, et à l'empereur aussi. Et crois-moi, mon frère, qu'ils m'ont écouté, non pas autrement, mais comme un père écoute ses fils attristés, et même, avec un sentiment de surprise, ils m'ont demandé... pourquoi les Roumains de Transylvanie ne demandent-ils pas à être considérés comme une « nation » ? Toute la Cour est avec nous et pour nous [4]. »

L'audience des évêques eut lieu en février 1792, à la veille même de la déclaration de guerre contre la France. On peut s'imaginer l'état d'esprit des cercles viennois qui devaient s'attendre à cette mesure. Au mois de mars, la réclamation des Roumains passait à la chancellerie transylvaine, qui se déclara, naturellement, contre elle, confirmant la décision de la Diète locale.

Mais ceux qui mettaient en mouvement ces prélats timides et fatigués continuèrent. La solution qu'ils avaient entre les mains seulement dans la première forme de l'assemblée de Cluj, et ils demandaient aussi la seconde, ne pouvait pas contenter « toute une nation qui forme plus d'un million d'hommes et supporte la plupart des charges de toute la

[1] Pâclișanu, ouvr. cité, pp. 108, 110, n° XXXI.
[2] *Ibid.*, pp. 70, 111—114.
[3] L'héritier du trône.
[4] N. Lupu, dans le journal *Blajul*, III, p. 191 et suiv., 196.

province »; que peuvent représenter, à côté des Roumains, les quelques dizaines de milliers de Saxons ou le petit groupe arménien, d'immigration récente, qui jouissent de droits de beaucoup supérieurs ! Étant, — comme les députés des « États Généraux » de Versailles, deux ans auparavant —, les représentants des « désirs chaleureux de toute leur nation », ils apportaient avec eux un nouveau mémoire, auquel avaient collaboré Clain et Meheși. Cette fois, on n'oubliait pas de marquer le sacrifice fait pendant la guerre à peine terminée avec les Turcs, ni l'attitude d'hostilité au moment où se produisaient « les mouvements intérieurs de la noblesse hongroise, en l'an 1790 » [1].

Léopold II mourut le 1-er mars de cette année, et son successeur, un homme du passé, François I-er, ne voulut pas aller plus loin, malgré tout ce qu'on attendait de lui. C'est en vain qu'on lui demanda, avant son intronisation, l'égalité de la nation dans les fonctions et dans la Diète, même la création, en vue des événements qui s'accumulaient, d'une armée roumaine qui combattrait en Occident. Au moment où on faisait partir vers la France les troupes déjà vaincues par les Turcs, il confirmait les décisions de la Diète. A l'égard d'une délégation se présentant de façon révolutionnaire, l'attitude de celui qui avait écarté les conseillers disposés aux réformes de son frère et avait détruit la proclamation que Léopold avait adressée à ses « nations », appelées à la liberté et à la situation sociale d'égalité, fut d'une sévérité offensante. Il fit dire aux évêques qu'ils ne doivent pas se mêler des questions politiques et qu'il leur faut respecter l'organe légal qu'est la Diète de Transylvanie. Et ils durent déclarer, en juillet, que, fût-ce seulement pour faire plaisir à l'empereur, on pourrait retirer certaines expressions qui ont blessé les privilégiés dénués du sens de la justice. Mais ces délégués ajoutèrent que, ayant un mandat national, ils ne pouvaient pas le déposer, et, si le souverain veut la paix

[1] Pâclișanu, loc. cit., pp. 110—111, n° XXXII. L'évêque orthodoxe avait en vue je ne sais quelle forme de *confluxus* pour les demandes nationales ; *ibid.*

entre les nations, cette paix ne peut être établie que sur une seule base: la justice! Le procès était cependant fini; restait seulement l'édition, soignée par Molnar, du programme des revendications roumaines. Mais, dans le même sens révolutionnaire, il y avait encore une instance, à laquelle les Roumains ne s'étaient pas adressés jusque là et dont le rôle devait être de plus en plus grand: l'opinion publique.

La publication roumaine s'oppose à celle donnée par Eder [1] à Cluj, cet Eder qui s'intitule, lui aussi, dans la nouvelle langue politique, « civis transylvanus », demandant dans la préface à ce qu'il intitule « notes historico-critiques » que ces intrus que sont les Roumains s'en aillent ailleurs, chez les leurs, si la vie ne leur plaît plus dans une province ayant des bases constitutionnelles inébranlables. Il s'adressait aussi aux « hommes bons », capables de pitié pour ceux qu'ils croient être malheureux et souffrir des injustices. Mais, comme ce n'est pas le cas pour les Roumains, il cherche à le montrer par les moyens de l'histoire et de l'ancien droit. Il veut prouver que, sur la base de la décision prise par la Diète en 1744, Léopold lui-même, par son décret daté de Florence, mai 1791, a entendu qu'on conserve la situation des « Valaques ». Du reste, l'érudit saxon entend indiquer une solution que, sur cette base permanente, sauront donner les grands, allégeant l'état de cette partie de la population, ce qui correspondrait à « l'humanité *(humanitas)* de notre époque » [2].

L'édition de Molnar, — et Clain parle de l'intention de combattre Eder et une autre publication aussi, de Vienne [3], — porte un titre significatif, car il n'est pas question d'un « opuscule », ni d'une « Imploration », mais d'une présentation de droits, d'une vraie « repraesentatio », à côté de laquelle s'ajoutent aussi les « prières», qui, d'après le protocole, étant adressées au souverain, ne peuvent être que « très-humbles »,

---

[1] *Supplex libellus Valachorum Transsylvaniae, jura tribus receptis nationibus communia postliminio sibi adseri postulantium.*

[2] La préface aussi dans Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 343—344, n° 548.

[3] N. Densușianu, *Raport*, p. 211.

humillimae. Mais on affirme, avec fierté, que ces demandes sont présentées de la part de «toute la nation valaque de Transylvanie ». Elles tendent à faire reconnaître par le roi cette nation comme « régnicolaire » et ceci, dit le même titre, « parce qu'ainsi elle a été ». Qu'on lui accorde donc « tous les droits de citoyens ». Et cela non comme un nouvel acte de compassion, mais parce que ce n'est pas par la loi qu'elle en a été privée, ni conformément au droit, mais uniquement par l'injustice des temps, surtout au début du siècle passé...» [1].

Elle porte comme date celle du mois de mars, sitôt après l'audience chez Léopold, et comme lieu de publication Iassy, —et non pas Bucarest où des soldats autrichiens s'y trouvaient encore.

Nul aujourd'hui ne pourrait croire que, sous la domination russe, à l'époque où ne paraissait dans la capitale de la Moldavie que des livres religieux russo-roumains, et quelques « livres de présages », cette édition latine révolutionnaire ait pu être faite. Mais le fait que Molnar ait employé, selon un procédé habituel au XVIII-ème siècle, lorsque l'on prétendait publié en Hollande tel livre interdit, sorti des presses françaises, cette imposture envers la censure de l'époque, montre le lien qui avait commencé à se rétablir, malgré les interdictions de l'époque de la lutte pour la défense de l'Union religieuse, entre la Transylvanie des deux confessions, et surtout la Transylvanie laïque, qui était arrivée à jouer un rôle de plus en plus grand entre les deux Eglises, et les pays roumains libres qui, évacués depuis peu d'une longue occupation des armées austro-russes, recouvraient leurs Princes. Peu de temps après, Molnar sera le correspondant d'un disciple de Chesarie-Césaire, devenu évêque du nouveau Siège d'Argeș, Joseph,

[1] Repraesentatio et humillimae preces universae in Transylvania valachicae nationis se pro regnicolari natione qualis fuit authoritate regia declarari seque ad usum omnium iurium civilium, ex quo non lege, non iure, sed temporum dumtaxat iniuria cum initio praesertim superioris saeculi exclusa est reponi de genu supplicantis.

et celui qui avait transporté, d'une façon imaginaire, cet opuscule sur la révolution de droit des Transylvains à Jassy attirera les livres d'office des Valaques vers les nouvelles presses, sans caractère religieux, de l'Université de Bude, au service desquelles rivaliseront de travail, se transportant même dans cette capitale, les chefs, maintenant détachés de Blaj, de la littérature roumaine en Transylvanie [1].

L'esprit révolutionnaire resta cependant, aussi jusqu'à la possibilité de manifestation donnée par ces rapports, dans le mondé des intellectuels roumains de Transylvanie.

Il est incorporé même dans le nouveau travail de Pierre Maior, que nous avons montré n'avoir pas pu être publié, étant donné son contenu, cette « Protopopadichia » de 1795.

Dans ce précieux mémoire, il proteste aussi contre la tentative de monarchie épiscopale faite en 1793, aussitôt après le retour de Vienne, où il avait joué ce grand rôle révolutionnaire, par Bob. Ainsi qu'il est montré dans « L'histoire de l'Église », œuvre ultérieure, de maturité, du même, qui, pour le moment, proteste contre « l'injustice faite aux protopopes », on avait pris à Blaj la décision de ravir à ceux-ci les derniers droits qu'ils avaient hérités de l'époque où c'étaient eux qui avaient le plein pouvoir épiscopal, étant, de fait, les « chorévêques » d'une nation n'ayant pas alors une hiérarchie dans son Église [2]. Sans essayer d'une polémique personnelle, l'auteur emploie des témoignages historiques pour montrer combien grand avait été le rôle de ceux dont on cherchait maintenant à faire de simples organes administratifs d'une Église qui s'était déjà formé, comme ministres de l'évêque, les chanoines groupés autour de lui.

Vinrent maintenant, pour le développement des idées nouvelles en Transylvanie, les années stériles de cette dure

[1] Mr. Pâclișanu croyait qu'il y a eu d'abord à Vienne une édition de cette « Représentation ». Tenant compte de l'attitude du gouvernement impérial, on ne peut pas l'admettre.

[2] Le manuscrit se trouve à Blaj. Il pourrait être publié en entier. Une grande partie en a été donnée par Georges Silași, dans le journal *Sionul*

guerre contre la Révolution française. Nous n'avons pas d'informations sur l'état d'esprit, pendant toute cette époque, où le fils de pasteur saxon, Melas (en grec, pour Schwarz) était l'un des chefs de la guerre pour conserver la domination des Habsbourg en Italie, et Alvinczy, Hongrois de Vinţul-de-sus, un autre [1]. Les seules correspondances privées, qui n'ont pas encore été publiées, pourraient donner des explications sur ce point.

Les deux Églises vaquent à leurs affaires, sans aucune autre préoccupation; à Răşinari, un autre Serbe, Sophronius Kirilovitch, prit la place de Gérasime Adamovici, un révolutionnaire sans le vouloir, et en Boucovine aussi on essaiera du régime de donner comme pasteurs des Roumains des gens de Carlowitz, qui n'étaient guère des agitateurs qu'au milieu de leurs Serbes à eux. Et l'impression roumaine de Transylvanie commence à être aussi laïque, par les publications soignées du Saxon Peter Bart: ayant beaucoup de liens avec les Roumains à Sibiiu, il publie, en 1792, un « Acatiste » pour l'évêque Gérasime, intitulé « évêque des non-uniates de Transylvanie », et prend même le titre officiel de « typographe des non-uniates », employant aussi des compositeurs roumains dont le nom est indiqué dans deux vers:

Michel, de la célèbre cité de Sibiiu.
Et Radu, du saint évêché de Râmnic [2].

Bart travaille en concurrence avec celui qui fournissait des livres surtout pour les Roumains du Banat, le successeur de l'Allemand Kurzbeck, Étienne « de Novacovich », qui est la même personne que l'agent de l'Église orthodoxe près de la Cour et maintenant fondateur d'une « imprimerie privilégiée slavéno-serbe, roumaine et pour les langues de

român, paraissant à Budapest. Cf. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 244 et les notes.

[1] Voy. aussi *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, IV, Bruxelles, 1858, pp. 139—140.

[2] Bianu et Hodoş, loc, cit., p. 345, n° 550.

l'Orient »[1]. Aussitôt, celui-ci ayant publié une Calligraphie, Bart lui en oppose une autre, par les soins du « directeur des écoles non-uniates, nationales, dans la Grande Principauté de Transylvanie »: le « Bref exposé des choses de caractère général et distinct dans les écritures de plusieurs façons », traduction du « slavon », c'est-à-dire du russe: maintenant, il est question de « l'imprimerie césaro-royale roumaine privilégiée pour l'Orient »[2]: cent vingt-quatre pages opposées aux huit pages de l'autre[3]. Mais Novacovich continue son travail et, en 1793, paraît chez lui une «Collection de prêches », magnifique ouvrage, qui est mis sous la protection de l'archevêque métropolite de Carlowitz, traduction du serbe, le premier original étant cependant russe, puis le Livre d'heures[4], et encore un travail étendu, roumano-allemand, le « Manuel vers l'honnêteté et la justice, pour les enfants roumains non-uniates, qui apprennent à lire dans les écoles élémentaires »[5]. Il souhaite au Calendrier de 1794 de pénétrer chez le « peuple slavéno-serbe et roumain qui se trouve dans les pays de Sa Majesté césaro-royale, fidèle de la religion de l'Orient[6].

Entretemps, Pierre Bart, complètement battu, se contente de publier des livres populaires, comme « La main de Damascène »[7], inaugurant ainsi cette longue série de publications pour les paysans roumains qui sera continuée très tard au XIX-ème siècle par les calendriers de Kraft à Sibiiu aussi. Il continuait à être soutenu par l'Église de Răşinari, car la préface de ce dernier opuscule, d'après un manuscrit de l'ancien évêque de Râmnic, Damascène, est signée officiellement par le vicaire Jean Halmaghi[8]. Dans la même direction

[1] Il donne la Calligraphie de 1792; *ibid.*, p. 349, n° 554.

[2] *Ibid.*, p. 349, n° 555.

[3] A Blaj, pendant cette année, paraît un Octoïque dans sa quatrième édition; *ibid.*, p. 349, n° 556; un Catabasiaire de 1793; *ibid.*, p. 351, n° 559; un Livre d'heures, *ibid.*, p. 353, n° 562; un «Poloustav», *ibid.*, p. 356, n° 567.

[4] *Ibid.*, pp. 352—353, n° 561.

[5] *Ibid.*, p. 353, n° 563.

[6] *Ibid.*, pp. 358—359, n° 572.

[7] *Ibid.*, pp. 354—355, n° 565.

[8] Novacovici publie aussi un Psautier; *ibid.*, p. 356, n° 568.

est aussi l'« Histoire d'Alexandre le Grand de Macédoine et de Darius de Perse, empereurs » [1]. Comme c'était une époque de guerres et de conspirations, on crut nécessaire que le « translateur du gouvernement » transylvain, poste nouvellement créé, dont la nécessité était déterminée par les suspicions politiques, Démètre Iercovitch, certifie qu'il n'est pas question « d'autre chose, concernant les Églises, le dogme ou les lois », et c'est pourquoi le comte Eszterházy, qui était lui-même « le conseiller et le directeur du gouvernement royal dans la commission d'examen pour les livres », donne son approbation. Et voilà Iercovitch développer tout un programme culturel naïf, dans lequel il confie le paysan aux seuls prêtres et à sa seule Église, alors que « ceux qui sont, par leur naissance, libres et exemptés des difficultés de l'endroit où ils habitent » sont considérés comme des lecteurs possibles de pareils récits. Il expose l'ignorance des classes inférieures, d'une façon cruelle, largement, et le manque de confiance dans l'avenir des « écoles roumaines » est affirmé. Ce Serbe ou ce Banatien croit que c'est vainement que se sont efforcés, tour à tour, Joseph II, Georges Bánffy et l'évêque Gérasime, et même les directeurs d'écoles Eustatievici et Şincai, puis Molnar, avec sa grammaire et son livre sur la science des ruches. Il n'oublie pas même « le groupe pieux vivant à Blaj, qui reçoit tant d'éloges par toute la Transylvanie, à cause de son intelligence, étant orné de tant de science ». Avec ce Livre d'Alexandre, comme histoire, on ne fait qu'un essai, car on pourrait continuer par l'histoire « du pays moscovite, de la Hongrie et d'autres pays, dans de brèves histoires », et même avec « des écrits moraux ou des recommandations sur les bonnes moeurs », et aussi avec « un petit livre » concernant « le droit naturel, ce qui doit être fait et ce qui doit être laissé de côté, et comment l'homme peut accomplir les choses acceptées par Dieu, et comment il peut se garder des actions mauvaises »; à la fin, il y a aussi des « indications de quelques recettes et artifices ». Ce qui est tout à fait curieux c'est que l'initiateur et celui qui paye

[1] *Ibid.*, pp. 361—364, n° 577.

est un paysan: « Monsieur Siméon Pantea, du village de Salcioa-de-sus »[1]. L'évêque Gérasime Adamovici est prié de donner sa bénédiction à une édition, en 1795, des « Exemples des philosophes », ouvrage traduit du grec[2], au cours de la même année où paraît aussi la « Vie et fables d'Ésope »[3] et, en 1799, « Bertoldo et Bertoldino », « roman » pour le peuple, ou « petit roman comique », célèbre en Italie, comme « Barbe-bleue » en France, ou bien « Don Quichotte », qu'on appelle « Sanhopanca » *(sic)*, et l'histoire d'Ésope (il est question aussi des « chantres du Pont-Neuf de Paris »), « Bertoldo et Bertoldino » étant traduit sur l'original italien de Croce[4].

Bart donne aussi des « Extraits de tout le Psautier » pour les écoles, d'après Néophyte le Péloponésien, — on rencontre ici encore la forme « roumain » avec un *o*[5] —, la deuxième édition d'un Alphabet[6], alors que le monde officiel de Blaj publie un autre Alphabet, « pour l'utilité et les études dans les écoles de la nation roumaine »[7].

Et voici maintenant un troisième Allemand qui se présente en concurrence pour ces livres, de plus en plus lus; c'est Martin Hochmeister, qui publie la traduction de la tragédie « Achille à Scyros », par le Métastase, traduction due à Georges Slătineanu (1797)[8]. Il donnera aussi l'Acatiste en lettres latines, dû à Clain (1801)[9].

---

[1] A Lwów, un certain Piller, Allemand, imprimera en roumain et en allemand un livre assez étendu sur la façon d'éteindre le feu d'après un système nouveau, suédois, en 1794; *ibid.*, p. 367, n° 580. A Vienne, on traduit une partie des récits historiques de Démétrius Cantémir; *ibid.*, p. 374, n° 586 (1795); d'après Sathas, *Νεοελληνική Φιλολογία*, p. 541, sans explications plus précises.

[2] *Ibid.*, p. 376, no. 590.

[3] *Ibid.*, n° 591. Aussi un « Manuel pour la vie honnête », publié à Bude, en 1798; *ibid.*, p. 403, n° 614. La Liturgie de Bart, 1798; *ibid.*, n° 615.

[4] *Ibid.*, pp. 410—411, n° 618.

[5] *Ibid.*, p. 384, n° 597.

[6] *Ibid.*, p. 393, n° 607 (un Calendrier, *ibid.*, n° suiv.). — Toute « la nation roumaine » est mentionnée aussi dans l'Alphabet publié par l'Université de Bude; *ibid.*, pp. 390—392, n° 606.

[7] *Ibid.*, p. 384, n° 598.

[8] *Ibid.*, p. 394, n° 611.

[9] *Ibid.*, pp. 425—426, n° 633.

Il avait été question aussi, en 1789, d'un « journal pour les paysans roumains », qui devait commencer par le récit d'imagination autour du « bon prêtre » Miron. Puis Bart vint avec l'idée d'une revue philosophique, mathématique, historique et géographique pour les non-uniates, mais il prétendait qu'il est question d'une entreprise bucarestoise, acceptée par le commandant autrichien de 1791. Puis, en 1793, on pense à un journal « valaque » pour la Hongrie, qui serait publié à Vienne, par le Banatien Paul Iorgovici.

L'esprit révolutionnaire, d'innovation rapide, par le moyen de la science travaillant à côté de l'Église, restreinte désormais entre ses seules limites, peut être observé dans la création, en 1795, non sans rapport avec cette franc-maçonnerie à laquelle on a voulu lier aussi le mouvement paysan de 1784—1785, de la « société philosophique de la nation roumaine dans la grande principauté de Transylvanie », qui, préparant une revue dont le titre est significatif: « Nouvelles philosophiques et morales », était, sous l'inspiration de Molnar, une initiative d'intellectuels, ayant quelques rapports aussi, que nous venons de mentionner, avec les projets de Iercovitch [1]. L'éditeur en aurait été Hochmeister. Parmi les membres devaient figurer seulement des Roumains non-uniates, « docteurs, philosophes, historiens et autres plusieurs lettrés », mais on appelait, comme le faisaient aussi les Grecs avec les autres membres de leur nation, à une collaboration les Roumains des pays libres, à leur tête le poète « anacréontique » Văcărescu. Dans cette bibliothèque allait entrer la « Théologie morale », compilée par Clain, la géographie, la physique, les mathématiques, la philosophie, la « biographie des princes d'Hongro-Vlachie, de Moldavie, dès le commencement de leur État », et même « l'histoire des Roumains, largement recueillie dans les anciennes histoires authentiques », ce qui, comme on le verra, était une autre composition du même Clain, qui, fixé à Sibiiu, avait déjà préparé une

[1] *Ibid.*, p. 376, n° 589. Voy. Hilaire Chendi, *Începuturile ziaristicei noastre*, 1900, et Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 332—334.

arithmétique, une logique, une métaphysique, un Droit naturel [1].

De ce large programme, sortit seulement, dans le même centre laïque de Bude, la « Rhétorique » de Molnar, « avec les exemples des anciens philosophes, et Pères de l'Église », pour les élèves [2].

Jusqu'à ce moment, n'avaient pas participé à ce travail, destiné à éclairer la nation, dans un sens plutôt révolutionnaire que joséphin, les chefs de l'école d'histoire et de philologie de Transylvanie.

Samuel Clain, qui avait terminé, pour les études théologiques supérieures, en 1787, la « Logique », le « Droit naturel », l'« Éthique » et la « Politique », avait été, en 1789, à Orade, dans la résidence de Darabant, où il traduisit les Canons des synodes, continuant aussi sa version des Saints Pères de l'Église. Donc il conservait ses rapports avec l'autre capitale des Roumains uniates, devenant l'ami de ce chanoine Vulcan, qui porte lui aussi le nom de Samuel, — le futur successeur de Darabant. De cet évêque protecteur, capable de comprendre la nouvelle orientation, il prit l'encouragement pour tout un travail littéraire étendu, contenant, à côté de cette traduction des Pères et des canons, « l'histoire de l'Église et la philosophie ». Lorsqu'il finit, en 1794, « la Théologie Morale », il la dédia à Darabant comme à un « patron », dès l'époque où il avait envoyé l'auteur pour faire des études en Occident, dédicace faite aussi au fondateur du nouveau séminaire dans sa résidence; Clain crut même pouvoir trouver un autre patron chez le « schismatique », chez le Serbe de Carlowitz, auquel il aura été lié par le moyen d'Étienne Novacovich, et, ainsi, c'est à cet étranger et orthodoxe qu'est dédiée « l'histoire de l'Église », finie pendant cette même époque de travail fébrile pour doter les écoles supérieures des livres nécessaires. Il refusa de donner à l'évêque de Blaj la traduction d'un « Herméneutique » de l'Ancien Testa-

[1] Voy. Iorga, loc. cit., pp. 335—336, d'après la revue *Instrucția Publică*, II, pp. 72-3, et Cipariu, *Archivu*, pp. 276—278.

[2] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 403—404, n° 616.

ment, à une époque où, dans la préface de « l'Histoire brève de l'Église », mentionnant les orthodoxes, il les déclare « très enclins aussi vers l'Union ». Il expliquera cette attitude par le désir d'empêcher l'élection, comme évêque orthodoxe, d'encore un Serbe.

Une réconciliation de courte durée avec son évêque intervint en 1793 encore. Dans sa cellule au couvent de la Sainte-Trinité à Blaj, qu'il devait bientôt quitter, Clain, qui travaillait à cette « Histoire brève de l'Église », d'après Fleury, fouillant parmi les papiers qu'avait laissés l'évêque Aaron, qui avait entrepris une nouvelle traduction intégrale de la Bible, et trouvant l'oeuvre insuffisante et non ordonnée, commença lui-même le travail difficile de correction de cette Bible, travail qui le retint pendant longtemps. Ayant pris comme base la Bible de 1688, dont il ne mentionne pas l'origine valaque, il trouve que plusieurs parties ne sont pas rendues d'une façon exacte et ne correspondent pas. Étant encore en rapports avec Bob, qu'il intitule « très bon père », et dont il fait largement l'éloge dans la préface de sa belle publication de 1793—1795, le présentant même comme un examinateur compétent du texte, auquel il aurait ajouté des notes et des explications, aidé aussi par « d'autres lettrés », il put publier ce travail si important, qui, dit le frontispice avec fierté, est « traduit de la langue hellénique dans le sens de la langue roumaine » (le nom est orthographié à la façon romaine) [1].

C'est encore à Blaj que fut imprimée, jusqu'en 1796, la « Théologie morale », dans laquelle ce maître sévère et prêt aux suspicions est présenté de nouveau comme l'inspirateur, le protecteur et l'éditeur munificent de cette traduction, qui avait demandé de si longs efforts [2].

Mais cette bonne entente ne dura pas. Les liens avec Darabant et avec Vulcan, la déviation vers Carlowitz ne pouvaient pas être oubliés. Du reste, Clain faisait partie de tout un groupe d'opposition contre le monarque épiscopal de

---

[1] Bianu et Hodoş, loc. cit., pp. 380—382, n° 595.
[2] *Ibid.*, pp. 385—386, n° 600.

Blaj, entouré de personnages plutôt médiocres, dont il avait fait sa Cour imposante de chanoines. C'est de là que, le lendemain des publications qui pouvaient former la gloire de ce siège uniate, viennent les dénonciations de l'évêque contre cet homme peu sûr en ce qui concerne la foi. C'est en vain que Clain chercha à se disculper, — et nous avons tous les actes du procès. Il était question de suivre une ancienne coutume, qui avait fait souffrir aussi d'autres avant leur victoire, pour que ce lettré si actif, auquel manquaient totalement les gestes révolutionnaires, en dehors de ceux par lesquels il avait entendu depuis longtemps servir sa nation, soit enfermé dans une cellule à Munkács. Il n'y alla pas, mais, comme sa « Logique » parut en 1800, date jusqu'à laquelle son activité sera suivie dans ce chapitre, on voit bien que ses intentions le menaient ailleurs, vers une activité libre d'écrivain devenu laïque [1].

Dès 1792, Şincai de son côté se trouvait en guerre ouverte avec l'évêque, auquel, en sa qualité de fonctionnaire impérial, il n'était plus lié par aucune dépendance [2]. Mais, sous le nouveau régime de Vienne, qui n'aimait pas les hommes de ce caractère hardi, il perdit cette situation, et dut passer, entre 1794 et 1795, devant une commission de jugement, à une époque où le pouvoir laïque lui-même, effrayé par l'esprit révolutionnaire, suivait avec attention la conduite de tous ses subordonnés. C'est en vain que ce boïar de Făgăraş, d'un esprit violent, chercha une autre place dans l'administration ou dans l'enseignement. Il en sortit, sous le rapport matériel, totalement brisé. A Presbourg, de même qu'à Cluj, il ne trouva que l'écho des accusations dirigées sans cesse contre cet élément dangereux. Il dut chercher un abri de travail, mais aussi d'humilité, chez un hobereau hongrois de Ţeaga, qui avait besoin d'un professeur de latin pour ses enfants. Il entretenait plutôt des rapports avec les écrivains hongrois de

[1] D'après Cipariu et J. M. Moldoveanu, dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 173—176.

[2] Papiu Ilarian, dans l'*Archivu* de Cipariu, p. 480; le même, Şincai, pp. 103—104.

langue latine, langue qu'il employait lui-même maintenant, du côté de Orade. Après un suprême appel à Darabant et même au gouvernement de Vienne, lui aussi cherchera ce séjour assuré de Bude, qui attirait, par l'Université, par les cercles d'érudits, par l'imprimerie destinée à publier des livres en langues orientales, tous les naufragés des aspirations plus hautes que l'accommodement pacifique dans l'atmosphère renfermée des cellules de Blaj [1].

Mais, à côté de ces hommes que le sort avait si sévèrement éprouvés, il y avait aussi une nouvelle génération qui, dès le commencement, n'entendait pas faire ce stage de soumission et de surveillance de la pensée, de flatterie pour « le patron » et de dévouement aux livres d'Église, aux livres pour le séminaire, et qui, vivant dans un autre monde que celui de Joseph II, continué pendant quelques années par l'empereur Léopold, cherchait d'autres voies, et, s'il était besoin, aussi dans un autre pays. Parmi ces révolutionnaires, dès le début, se place, influencé aussi par les agitations des Serbes dans son Banat d'origine, Paul Iorgovici (né en 1764).

Fils du prêtre de Vărădia, il fit ses études chez les Serbes de Vârșeț-Vrsac, puis chez les Hongrois de Szegedin, cette fois sans aucun rapport avec les cercles cléricaux où, jusque là, les Roumains avaient gagné des lumières. Par Presbourg, où nous avons vu que Șincai lui-même avait passé, espérant peut-être obtenir une chaire, il parut à Pest, pour suivre les cours de l'Université voisine, de Bude, inspirée par une pensée en quelque sorte libre, puis aussi à Vienne, où on conservait encore la tradition joséphine.

Mais Vienne n'était maintenant plus le dernier terme pour ceux qui cherchaient des lumières. Ce Roumain osa, le premier, sans qu'on puisse découvrir par quel moyen et en quelle qualité, aller dans ce Paris révolutionnaire où un Coraï, de Smyrne, s'initiait à la doctrine de la liberté. De même que ce Grec savant, Iorgovici se découvrit, malgré ses études exclusivement de droit, une vocation de philologue. Il y était pendant cette année de suprême crise sanglante, 1793, et il aura

[1] Iorga, loc. ult. cit., pp. 212—213.

été parmi ceux, de plusieurs nations, qui se présentèrent à la Convention Nationale au nom des nations qui désiraient être « libérées » par la révolution. Il connut aussi l'Angleterre, allant à Londres, pour revenir à Vienne où ses études lui donnaient le droit d'être fonctionnaire dans un bureau quelconque.

Nous avons vu qu'il s'était entendu avec Molnar pour publier cette « revue de pensée » que le gouvernement crût devoir interdire [1]. Mais, appelé par « son » évêque de Vârșeț, pour des fonctions de jurisconsulte, il y publia des Observations de langue roumaine pour « le profit de la nation », dans son nouveau sens [2]. Elles furent reçues et publiées par cette même imprimerie de Bude qui, comme on le verra, attirait toute l'intellectualité plus ancienne ou plus nouvelle, des Roumains. Mentionnant ses protecteurs, si l'archimandrite du couvent de Mesici, Lustina, est un Serbe, il faut voir des Roumains dans le « lieutenant supérieur » (Oberleitenant), « le commandant de la sécurité dans le district de la Direction des Mines du Banat, d. n. noble de Jumanca de Ciclova », et le marchand de la Biserica-Albă qui avait été jusqu'à Jérusalem et portait le nom de Hadchi-Cyrille Radulovici. Iorgovici préparait aussi un dictionnaire, mais son attitude ouverte lui attira des persécutions, et après l'examen de ses papiers qui furent en partie détruits, il fut arrêté. Le reste de sa carrière administrative et scolastique, où pendant un certain temps il cherchera, comme Șincai, un refuge dans la maison de riches étrangers, pour l'éducation des enfants, n'intéresse plus. Encore un essor avait été brisé par les étrangers sans qu'il eût trouvé, dans ce cas, le plus petit appui de la part des Roumains eux-mêmes.

De Brașov s'élève en même temps le chantre, devenu plus tard ecclésiastique Radu Tempea, dont la « Grammaire roumaine » fut imprimée par Bart en 1797 [3].

---

[1] Ilarie Chendi, ouvr. cité, p. 23.

[2] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 413—416, n° 621. Les mots suivant la forme française se trouvent dans celle qui présente une théorie des néologismes

[3] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, pp. 394—96, n° 612.

Cette fois, nous avons affaire avec un jeune homme dont la préparation est scientifique, de nuance encyclopédique. Mais chez ce nouveau directeur des écoles non-uniates « nationales », ce qui domine c'est toujours l'idée romaine. Il s'élève contre l'abandon de la langue « romaine » pure, — que cet homme du faubourg roumain de Brașov croit être menacée —, sous l'empereur byzantin Constantin le Pogonate, cette langue étant remplacée par « la langue bulgare, comme étant plus nécessaire à cette époque », bizarre façon, influencée par la forme hongroise du nom de ce faubourg, Bolgárszék, d'expliquer l'introduction du slavon. Mais il découvre dans certaines parties de la langue aussi des influences allemandes et hongroises, dans les « comtés »; il a remarqué qu'au-delà des Carpathes les influences sont grecques et turques, dans le Banat aussi serbes. Il cherche une explication aussi pour l'introduction du slavon dans l'Église. Puis, il mentionne, à partir de 1580, les livres religieux traduits en roumain et fait une distinction entre ces livres, d'après le degré de pureté de la langue, parfois moins riche en fait de slavonismes. Attendant ce « lexique » dont il connaissait l'intention, il fait l'éloge des efforts de correction faits par Molnar, maintenant professeur oculiste à la nouvelle Université impériale, et de ceux du « pieux père Samuel Clain de Sad ». Mais il n'y a pas un seul mot sur « les grammaires » roumaines antérieures. Quant aux conditions d'apparition de ce livre, on trouve, de même que pour le « livre d'Alexandre » publié par Iercovitch, d'autres patrons que ceux auxquels on était jusque là habitué. En effet, celui qui supporte les frais est le prêtre du village de Satul-Lung, ce village qui avait accepté la domination de Mavrogheni pendant la dernière guerre, Radu Verzea.

CHAPITRE III

PREMIÈRES PÉNÉTRATIONS DE L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE CHEZ LES ROUMAINS DES PAYS LIBRES

Aussitôt après la conclusion de la paix de Svichtov, la Porte s'empressa de nommer un prince en Valachie, dont l'évacuation devait cependant tarder.

Celui qui obtint le siège qu'avaient occupé, tout dernièrement, les Ghica et avait voulu avoir Emmanuel Giani, était l'ancien prince Michel Soutzo, qui ne promettait rien en vertu de son passé, et qui, malgré ses connaissances du français, n'avait guère montré cette compréhension pour les nouvelles idées qui a toujours distingué Alexandre Ypsilanti. Celui-ci vivait maintenant dans sa résidence de prisonnier à Brünn avec la conviction de pouvoir revenir dans le pays qu'il avait gouverné d'une façon si douce et avec un désir si sincère de réformes bienfaisantes.

La Moldavie devait être l'apanage du fils de Constantin Mourousi, frère du grand interprète Georges, cet Alexandre qui portait un nom coutumier chez les Mavrocordato, apparentés à sa propre famille. C'était un jeune homme pouvant promettre une administration correspondant aux espoirs qui avaient surgi pendant les grands changements européens des derniers temps et qui touchèrent, pendant si longtemps et d'une façon si profonde, les pays roumains.

Le prince de Valachie, qui y arriva seulement avec son gendre, Manu, et confia, dès le début, un grand rôle à Jean Văcărescu, bien que gendre de Nicolas Caragea, mais, pendant les derniers temps, aussi confident, contre Mavrogheni,

des Turcs du camp, qui lui avaient confié plusieurs fois l'administration du pays [1], tarda à former son Conseil [2].

Malgré l'amnistie, le nouveau prince avait le droit de punir à son gré ceux qui s'étaient compromis pendant la guerre [3]. Mais les Turcs lui recommandèrent, tout en recommençant les exigences de provisions, d'observer les privilèges qui avaient reçu une confirmation solennelle par le dernier hatichérif [4].

Ce hatti-chérif fut publié en roumain par Văcărescu lui-même, qui déclare l'avoir ordonné au bout d'un titre qui s'étend sur toute une page d'impression. Et il n'oublie pas de noter que, si le nouveau privilège a été obtenu, c'est parce que, « se trouvant encore à la Porte du camp, auprès du très-glorieux vizir Isouf-Pacha, une pétition a été présentée de la part du pays à la très-puissante Porte, demandant sa grâce pour les longues souffrances que le pays avait supportées à cause de la guerre », mais, reconnaissant que le prince aussi, de même que ce « glorieux vizir », a eu sa part, il ajoute que c'est lui, Văcărescu, qui a traduit et a lu dans le Conseil cet acte de privilèges. Il semble cependant que ces déclarationr n'aient pas plu au prince, et une autre édition ne porte sus le frontispice que ceci: « Traduction du très-haut hatti-chérif impérial pour les privilèges du pays, qui est arrivé en octobre 1791 » [5]. Donc, au moment où les Transylvains combattaient pour leurs droits, il y avait, entre la noblesse valaque « patriotique » et entre le prince envoyé par les Turcs, une discussion en ce qui concerne les nouvelles concessions faites au pays.

Mais, dès le début, on observe une suspicion du côté du prince, inspirée par certains mouvements. Lorsque, en janvier 1792, Soutzo reçut un firman contenant des éloges pour ses services, il parla aux boïars, en grec, car il semble ne s'être pas donné la peine d'apprendre la langue du pays, leur mon-

[1] *Istoria Împăraților otomani*, dans Papiu, *Tesaur*, II, pp. 298—302. Ce travail est interrompu.

[2] Nistor, ouvr. cité, p. 577, n° CCCCLXXI.

[3] *Ibid.*, p. 591, n° CCCCLXXXVI.

[4] *Ibid.*, p. 592, n° CCCCLXXVIII.

[5] Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 341—342, n° 545.

trant que, contre toute tentative qu'on ferait, il est en état de faire sentir la sévérité de ses mesures de répression [1]. De fait, furent amenés devant son tribunal, mais seulement pour avoir appuyé les Autrichiens [2], l'évêque Philarète, le riche homme d'affaires Hadchi-Moscu, Colceac, qui avait participé aussi au Conseil du prince Manuel en Olténie [3], et le trésorier Dumitrachi, lui aussi mêlé aux dernières formations administratives [4]. Mais, en même temps, Panagiotis Kodrikas, le secrétaire de Soutzo, Grec intelligent, qui fut aussi l'interprète d'une mission turque à Paris, était sujet à l'influence des courants occidentaux, et il arrivera en France, dans ses anciens vêtements orientaux, pour être plus tard un agent diplomatique [5]. Le peu de confiance que le prince accordait à Philarète ne l'empêcha pas cependant de recueillir l'héritage du métropolite Côme, qui finit ses jours en septembre de la même année [6]. Ce règne de Soutzo fut difficile au milieu de la pestilence, pour la disparition de laquelle on avait amené les reliques de St Bessarion de Dousko, mais il célébra avec splendeur le mariage de sa quatrième fille [7].

Plus bref fut le règne, en Moldavie, de Mourousi, qui se trouva, dès le commencement, devant la difficulté de la no-

[1] Nistor, loc. cit., p. 592, n° CCCCLXXXVI.

[2] *Ibid.*, p. 609.

[3] Pour Constantin Geanoglu, du même Conseil de ce prince olténien, *ibid.*, p. 608.

[4] *Ibid.*, pp. 597—598, n° CCCXI.

[5] *Ibid.*, p. 603, n° CCCCXCVI: *Lettres de Constantin Stamaty à Panayotis Kodrikas sur la Révolution française (janvier 1793)*, éd. Ém. Legrand, Paris, 1872; Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 41; *Revue hist. du S.-E. eur.*, 1927, p. 4.

[6] Nistor, loc. cit., p. 618, Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II. Il fait imprimer, avec la mention, comme prince, de Soutzo, les *Prêches* de Râmnic; Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 347—348, n° 552. On trouve un Octoïque déjà sous Côme lui-même, le travail étant fait aux frais du métropolite Grégoire de Side; *ibid.*, pp. 349—350, n° 557. Le « Catabasiaire » de Philarète fut imprimé sous le nouveau règne de Mourousi; *ibid.*, p. 352, n° 560. Comme évêque de Râmnic fut élu Nectarius, dont on a des publications; *ibid.*, nos 566, 569, 576.

[7] Nistor, loc. cit., p. 624, n° DXVIII.

mination par les Russes, à la place du métropolite défunt, Léon, d'un des leurs, Ambroise, à titre d'exarque; le patriarche œcuménique ne voulant pas l'accepter, le prince le réclama comme son prisonnier, et les Russes purent à peine obtenir sa délivrance [1]. Pour l'offense faite à la Russie, le nouveau représentant de l'impératrice à la Porte obtint que le prince qui s'était permis d'arrêter un évêque russe soit, sinon destitué, du moins transporté à Bucarest, où les Russes ne l'auraient pas sans cesse devant eux [2].

Mais, au moment où les troupes russes quittaient la Moldavie, le Dniestr était passé aussi par une multitude contenant, dit-on, des milliers de paysans roumains. Ainsi s'accomplissait la menace, proférée jadis par les mêmes Russes, qu'ils ne laisseront à leurs ennemis turcs qu'une terre déserte. Ils furent établis dans les régions occidentales de l'Empire. On croyait à Constantinople, en juin 1792, au moment où on installait le nouveau prince, qui aura une mission si difficile, que « tout le pays compris entre le Dniestr et le Boug sera formé en nouvelle principauté, sous le nom de Moldavie Nouvelle », pour être confié à cet Alexandre Mavrocordato « le fuyard », envers lequel la Russie avait des obligations [3]. On comptait que le nombre des paysans attirés ou forcés à partir aurait atteint, dans cette Nouvelle Moldavie, « les deux tiers des habitants du pays » [4].

Si l'ancien prince ne fut pas établi dans cette formation et si ces émigrés n'eurent pas même un chef spirituel de leur race, en échange, Michel Strilbitzki, qui s'intitulait, au com-

[1] *Ibid.*, p. 625, n° DXX. Ici, il est question de Gabriel Bănulescu, qui l'avait précédé comme exarque au nom des Russes, pour une administration d'à peine quatre mois; C. Erbiceanu, *Mitr. Moldaviei*, p. LIX. Cf. Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 345—346. Voy. aussi *ibid.*, p. 347, nos 2-3. Dans le « Catabasiaire » de Jassy, 1792, publié en janvier, sous l'occupation, est mentionné comme chef de l'Église moldave cet Ambroise: « sous la lieutenance dans le diocèse de Moldo-Vlachie de Sa Très-Sainteté Ambroise, membre du très-saint synode dirigeant, archevêque d'Écaterinoslav et du Chersonèse Taurique » (la principauté de Patiomkine); Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 345—346, n° 551.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 348—349.

[3] *Ibid.*, p. 339, n° 3.

[4] *Ibid.*, p. 341, n° 2.

mencement de l'année, « protoïérée de Moldavie, de Valachie et de Bessarabie » [1], transportait son imprimerie à Dubăsari, au-delà du Dniestr, ancien centre de ceux qui passaient le fleuve sur des « doubasses », c'est-à-dire des vessies gonflées, et il y commençait une autre série de livres, comme pour ces nouveaux sujets de l'impératrice, mais aussi pour les faire passer dans la Moldavie restée turque. Assez tard se prolongèrent ses publications de toutes espèces, d'un livre de « signes » russo-roumains en caractères moscovites jusqu'à un Alphabet slavon paru en 1794, dans la nouvelle imprimerie [2], en mêmes caractères. Strilbitzki conservait un titre qui, en dehors de ce qui paraissait annoncer une nouvelle occupation russe, n'avait aucun sens [3]. Le Psautier de Mogilev-Movilău, en 1796, qui mentionne dans son titre toute la dynastie russe, conserve l'ancien titre de cet imprimeur [4].

Le nouveau règne moldave de Soutzo voulut avoir un sens réformateur. En effet, on publie avec orgueil, pendant la première année de ce règne, le « chrysobulle princier d'établissements, dans lequel est compris un certain nombre de bonnes ordonnances et réformes », parmi lesquelles aussi, d'après le désir exprimé, avec éloquence et avec une indignation philanthropique, par Hauterive, dans son mémoire adressé à Alexandre Ypsilanti, on trouve la défense de « donner des Tziganes appartenant au prince, c'est-à-dire éleveurs d'ours et fabricants de cuillers, à des personnes privées ». « Les coutumes et les privilèges du pays » étaient confirmés d'après l'esprit de l'époque [5].

---

[1] Il publiait, pour le métropolite roumain Gabriel Bănulescu, un Livre d'heures, après la retraite des armées; Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 348—349, n° 553. Et il figure, à côté du « métropolite de toute la Moldavie » comme: « protoïérée des pays de Moldavie, Valachie et Bessarabie », conservant donc, avec insolence, un titre qui s'étendait par dessus les frontières des deux pays.

[2] *Ibid.* pp. 344—345, n° 549.

[3] *Ibid.*, p. 357, n° 570. Cf. Émile Picot, *Strêlbickij*, dans les *Mélanges* de l'École des langues orientales à Paris.

[4] Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 390, n° 604, an. 1716.

[5] *Ibid.*, pp. 353—354, n° 564.

Il n'est pas difficile de trouver l'inspirateur d'un prince qui jusque là n'avait montré en rien de pareils penchants. Après que Gabriel eût été forcé de partir, avait été élu comme métropolite de Moldavie Jacob Stamate, Transylvain, des régions de Bistrița, homme éclairé, ayant un grand intérêt pour les écoles, à la réforme desquelles il participera après le retour de Mourousi, et personnalité très respectable, à laquelle sont dédiées des pages chaleureuses, de souvenir reconnaissant, par l'intelligent médecin saxon, du prince et des boïars, Andreas Wolf [1]. C'est aux conseils de ce prélat qu'est dû peut-être aussi, à la place des anciennes armes de la Moldavie, la nouvelle forme, dans laquelle, parce que Michel avait gouverné deux fois chez les Valaques, le bison est mis en regard de l'aigle [2]. Et on peut lui attribuer aussi ces vers, qui rappellent la descendance romaine, si consolatrice pour les âmes des Roumains de cette Transylvanie où était né le métropolite:

L'établissement des Roumains, heureux dès le début,
Est venu, dans son vol, de Rome en Dacie.

La mesure de philanthropie chrétienne concernant les Tziganes fut confirmée, dans un acte solennel, par Jacob et par l'évêque de Roman, Antoine, portant le nom de l'ancien métropolite qui avait passé aux Russes, ainsi que par celui de Huși, Benjamin, qui était le fils d'un Costachi et d'une Cantacuzène valaque. Nous l'avons vu quitter sa maison pour se dévouer à une mission monacale dans le couvent de Païsius, Neamț, et ce jeune homme devait être, non seulement un des grands métropolites de la Moldavie, mais aussi un brillant représentant de l'esprit des lumières qu'avait apportées avec lui le vénérable hégoumène.

Ce prélat d'esprit plus libre permettra qu'on publie à la métropolie de Jassy le premier récit profane, « Critile et An-

[1] *Beiträge zu einer statistisch-historischen Beschreibung des Fürstenthums Moldau*, Sibiiu, 1805.

[2] En rapport avec le même désir de réunir les pays roumains, on imprimera, pour Alexandre Mourousi, les Actes des Apôtres de Râmnic, en 1794; Bianu et Hodoș, loc. cit., p. 357.

dronius », traduit du grec [1]. Il fait ajouter au Psautier de 1794 « la liste de tous les princes qui ont régné dans le pays de Moldavie, dès sa fondation » [2], jusqu'aux dernières dominations: « l'administration des Allemands, le khan avec les Tatars et les Turcs, et le prince Emmanuel », enfin « la domination des Moscovites, qui a duré jusqu'à leur départ ».

Aussitôt, celui qui se rendait compte de ce qu'on imprimait en Transylvanie, à l'époque du travail littéraire de Clain, entreprit de donner des publications pareilles pour ses prêtres et puis pour cette école qui fut transformée d'après ses propres idées et celles du boïar lettré, formé en Occident, Scarlate Sturdza [3].

Dans ce but, il trouva une personne apte à ce travail dans le prélat intelligent, déjà mentionné, qui, accompagné de son frère, un peintre, avait voyagé en Occident, arrivant jusqu'en Italie, dont il conserva des souvenirs durables, tout en cueillant, avant l'époque révolutionnaire, dans ce pays, des termes italiens, moins nombreux pourtant que ceux qui ornaient le style de Văcărescu. Traducteur, ainsi que nous l'avons déjà dit, des prétendus voyages de l'abbé Delaporte, Amphiloque, auquel, en 1768, on avait confié l'évêché de Hotin, pour le district turc de la « Bessarabie », et qui continuait à signer: « de Hotin » [4], traduisit, d'après un travail du savant archevêque de Moscou, Platon, « La grammaire théologique » que publia le métropolite, sous le nouveau règne d'Alexandre Callimachi, l'ancien cultivateur de l'astronomie [5]. Ce livre orthodoxe se dressait en face de la « Théologie » de Clain. De la même année est la « Géographie générale », traduction d'un original français qui avait passé par

[1] *Ibid.*, pp. 359—361, n° 574. Ici aussi, les armes des deux pays. Un Évangéliaire de la même année; *ibid.* Avec ces mêmes armes, le Liturgiaire de 1794; *ibid.*, pp. 365—366, n° 578.

[2] *Ibid.*, pp. 371—372, n° 582.

[3] Voy. aussi la bibliographie pour la fondation, en 1803, du séminaire de Socola, Iorga, *Istoria învățământului*, p. 147.

[4] Voy. Justin Frățiman, dans le journal *Dreptatea* de Chișinău; dans la *Rev. Ist.*, VII, pp. 80—82. — Il avait été consacré par le métropolite de Sivas, de Silistrie et de Brăila.

[5] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 377—378, n° 594.

une forme italienne, et on y note, d'après un nouveau plan d'études, conformément aux idées de Pestalozzi, qu'il n'est pas question de l'ancienne géographie, « dans laquelle sont contenus tous les noms de pays et d'endroits, en des vers barbares, qui, au lieu d'être utiles aux élèves, leur pèsent, de façon que souvent ceux-ci arrivent à les apprendre par cœur, mais ne pensent plus à ce qu'il leur reste à apprendre, ce qui signifierait prendre une pierre de mosaïque », — et, si, à ce qu'il paraît, ce n'est pas une phrase empruntée à cette géographie du Jésuite Bouffier, qui est le modèle, on verrait un homme qui aurait regardé avec admiration les mosaïques vénitiennes de St Marc —, « le résultat ne pouvant être que la destruction de toute la figure ». Maintenant, « un mathématicien d'élite et plein de beaucoup de science » a « purifié » l'ancienne méthode. On présentera donc la description, dans un nouveau style, « de tout le globe de la terre », laissant à d'autres la présentation, par un travail analogue, de la cosmographie. Et, dans ce travail, dit Amphiloque, manifestant la même compréhension pour le nouveau système pédagogique, on a dû, « pour tous les enseignements, commencer d'abord par ce qui est plus facile, et remonter ensuite seulement aux choses plus difficiles, le point de départ étant ce qui est plus assimilable c'est-à-dire les choses de la terre, avant de s'occuper du monde des cieux » [1].

Avec la même sympathie pour la science occidentale, avec la même accoutumance à l'emploi des néologismes qui venaient de son expérience de voyageur et de ses lectures, Amphiloque, qui a dû se trouver encore à côté de son métropolite avant de se retirer dans ce couvent de Zagaveiu, auprès de Hârlău — nous avons déjà mentionné sa pierre tombale, mutilée, mais conservant, avec les signes épiscopaux, retenus avec la permission du métropolite, bien que son diocèse fût revenu sous les Turcs, qui avaient maintenant pour eux leur propre évêque à Brăila: celui de Proïlav, où furent établis des prélats grecs —, publia, pendant cette même année, « Les éléments d'arithmétique », d'après le même système nouveau,

[1] Préface, *ibid.*; pp. 378—379, n° 594.

car le titre lui-même le dit: « exposés d'une façon naturelle ». C'est un manuel de caractère occidental, dont l'original avait été trouvé en Italie encore, d'où la forme même du mot « élément »; mais le système est transformé « d'après notre façon de compter ». « Le traducteur » le destine à tous ceux qui, même pour leur utilité pratique et « pour pratiquer le commerce, pour acheter et vendre », en auraient besoin, car ce livre leur procure « tout ce qui est nécessaire pour la direction de leurs calculs » [1].

Après la retraite, certainement forcée [2], chez les Valaques, du Grec Philarète II, — le premier Philarète aussi, portant le nom de Michalitzès, avait été un Grec —, que nous connaissons aussi par sa correspondance hellénique, très riche, non seulement avec le patriarcat œcuménique, l'évêque de Buzău, Dosithée, un Épirote, d'origine grecque, Philitis, n'entendait pas se laisser dépasser par son contemporain moldave. Il avait fait, très jeune, des hautes études dans sa première patrie, il avait vu, ainsi que le dit, dans la préface, si intéressante et symptomatique au point de vue des idées nouvelles au milieu de ce clergé valaque, Grégoire Râmniceanu, l'archimandrite qui, depuis longtemps, avait la surveillance de l'impression dans ce pays de « beaucoup de choses admirables, beaucoup d'inventions, autant politiques que mécaniques », et il avait rencontré tant de « hauts personnages », étant ainsi « expérimenté dans le spectacle de ce monde, de même que le blé qui est ventilé dans l'aire », de sorte qu'il apportait, avec une grande ambition, tout ce qu'il fallait pour la servir. Celui qui, partant du « pays de Pyrrhus », était arrivé, d'après la déclaration de ce même prélat doté de grands moyens littéraires, qui n'ont pas eu l'occasion de se manifester ailleurs, « à être comme une partie même du corps de notre pays », dépensa ses efforts de lettré surtout dans la publication de nouveaux livres d'Église, sous le règne de Mourousi et de ce malheureux Hangerliu, qui,

[1] Préface; *ibid.*, pp. 383—384, n° 596. Jacob donne, jusqu'en 1800, aussi un Livre d'heures; *ibid.*, p. 393, n° 609.

[2] Nistor, ouvr. cité, pp. 672—673, n° DLXX. Elle aurait résulté d'une mésintelligence avec les boïars.

comme on le verra, a été tué, comme Ghica, dans sa capitale même. Ainsi, il donne tour à tour, sous la surveillance du fidèle Grégoire, qui avait promis de rédiger une biographie entière de son métropolite, ce qu'il n'a pas pu faire, le « Livre de prières », « La Confession orthodoxe », « Le Manuel de la foi authentique », « Le Psautier », « Le Liturgiaire », « Le livre utile à l'âme », qui eut bien vite deux éditions [1].

Il faut ajouter à ces publications cependant, d'après l'exemple de celles données en Transylvanie par Pierre Bart, à Sibiiu, d'autres, qui ont un caractère profane, populaire. Ainsi le Calendrier de 1795 [2], le « Gromovnic » [3], ou livre de prédictions par les tremblements de terre, les explications sur la nouvelle unité de mesure, en rapport peut-être avec celles de l'Occident [4].

Mais, dans ces publications, on rencontre, de la part de Grégoire ou d'autres, des recommandations, des exhortations et des critiques qui montrent une nouvelle conscience. Dans la longue préface à l'opuscule intitulé « Quelques secrets de l'agriculture », qui est le premier manuel dans ce sens [5], travail dont il serait difficile de trouver l'original, car il est dit seulement qu'il est dû à un « Mr. Doart » (probablement Édouard), de « l'Académie impériale des sciences », (peut-être de Russie), lequel cherche ce qu'a pu réaliser, en matière d'innovations, un « Mr. Gamvonou », est déploré l'état arriéré de l'agriculture dans le pays: « Nos agriculteurs n'ont aucune science de leur métier, ils ne veulent pas chercher des découvertes et autres moyens utiles, mais suivent seulement ce qu'ils ont appris dans leur village indigène, et c'est la raison pour laquelle ils ne peuvent pas augmenter l'étendue de leurs semailles et la quantité de leurs produits ». Et, cependant, on en est arrivé aux nouvelles cultures, qui sont « le maïs, le pois chiche et l'anis ».

---

[1] Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 366—367, n° 579; pp. 367—368, n° 581; p. 393, n° 610; p. 389, n° 603; p. 411, n° 619; pp. 416—417, n° 624.

[2] *Ibid.*, p. 374, n° 585.

[3] *Ibid.*, p. 374—375, n° 587.

[4] *Ibid.*, pp. 376, n° 588.

[5] *Ibid.*, pp. 388—9, n° 602.

Mais surtout les idées que nous poursuivons se trouvent dans la Préface citée ci-dessus, du Triode [1]. On y trouve un esprit européen. Il est vrai que jusqu'alors, celui qui a lu les « Vies des couvents, commentaires qu'on voit dans tant de livres », « Les chroniques des exploits de cette nation et toutes sortes de documents des bienheureux Princes de ce pays », découvre « qu'un grand nombre de jeunes gens, s'enflammant de zèle au profit de la patrie, sont partis au prix de grandes peines et de grands dangers dans les pays lointains pour apprendre dans des écoles renommées », mais « non les arts, ni la mesure des terres et des altitudes, ni l'astronomie ». Ce furent seulement de bons chrétiens, ainsi qu'on le voit dans « l'édification des saints monastères qui ornent ce jardin des pays roumains ». Grégoire, rappelant la patrie hellénique de son métropolite, pense dans ces régions, aux « colonies qui au bout de quelque temps ont été formées du côté d'Epire par notre nation ». Mais on voit comment, malgré toute l'admiration pour les bonnes mœurs du temps des relations avec l'orthodoxie seulement, ses regards se dirigent vers cette Europe où se passent tant de choses nouvelles, si attrayantes. Il dit ce que représentent les études de géographie — et, évidemment, il se reporte à l'ouvrage récent d'Amphiloque —, et reconnaît « qu'il est juste que cette Europe soit appelée la parure du monde ». Et avec de puissants accents, dans une forme très belle, il montre ce qui y a été découvert: « Qu'enfin l'amour de la sagesse et de la grande science est chez l'homme un don de la Providence divine », — ainsi qu'il est dit plus loin, abandonnant le terme grec de « Pronie », — « est chose évidente. Et ceci a fait voler les ailes de l'esprit humain jusqu'à la plus haute sphère, celle avec une foule d'étoiles et l'ont invité » — autre néologisme — « à découvrir la multitude des astres, la quantité des étoiles non filantes et de celles, en plus petit nombre, qui accompagnent les planètes, et leur état, leur durée, leur institution, leur éloignement, leurs mouvements, leur entourage, leur for-

[1] Bianu et Hodoș, pp. 404—410, n° 617.

mation et leur beauté; c'est ce qui leur a fait distinguer un pôle Nord et un pôle Sud, leur a montré le retour du soleil, celui de l'été et celui de l'hiver. Mais la raison humaine n'en a pas été encore parfaitement contente, car, descendant des cieux, elle a mesuré la terre, en notant les cercles, les parties, les âges, les largeurs, les longueurs et autres mesures semblables; elle a fait une distinction entre la variété des végétaux et les espèces des animaux, elle a séparé la partie de la terre qui est habitée, de l'autre, non habitée, a consigné les rivières, les lacs, les mers, les océans. La même raison, descendant avec une curiosité inlassable jusqu'au fond de la mer, est arrivée à connaître aussi ce que recèle le sein de la terre, pour y trouver, autant qu'il a été possible, la multitude des animaux qui nagent, leur naissance et leur accroissement. Dans un autre domaine, elle a fait connaître tant de métaux et a découvert tant de trésors, de sorte qu'elle a ouvert la voie à des branches de commerce innombrables, et a doté les quatre parties du monde de toute espèce d'ornements. Elle ne s'est pas encore fatiguée: la raison humaine a volé dans l'air comme un aigle » — c'est l'époque des montgolfières qui essayaient leurs forces —, « elle a nagé dans l'infini de l'atmosphère, y a trouvé des étages, s'est orientée entre les vapeurs et les brouillards, et elle a contemplé les nuages humides et les nuages secs, dont les uns sont comme un doux zéphyr et les autres envoient quelques fois des tempêtes, d'autres fois la grêle et la neige, d'autres fois aussi des éclairs, du tonnerre, la foudre et autres choses admirables qui se produisent dans les nuages, dans les régions supérieures de l'atmosphère. Par ces découvertes, l'homme, devenant céleste et terrestre en même temps, appartenant aux régions souterraines, à la mer et à l'air, a fixé des établissements, des corrections et des parallèles. De là viennent donc les connaissances du ciel, la science de tout le globe terrestre, les sciences philosophiques et mathématiques, les tableaux de la géographie, les boussoles des navires, les grands télescopes, les petites lunettes » —, ainsi que les demandaient les frères Callimachi —, « des arts et des métiers de toutes espèces. Et, en un mot, par ces découvertes et par cet amour pour la sagesse, l'homme a connu»,

et c'est ce qui devait être ajouté par un prélat revenant à sa foi, « le créateur de toutes les choses, pour crier, avec admiration: combien se sont accrues toutes tes œuvres, Seigneur, autant les as-tu créées toutes par ta sagesse » [1].

La géographie retient, pendant quelque temps, Grégoire sous l'influence d'Amphiloque et il fixe le rôle géographique de la Valachie. Bien placée, « dans une région favorable de l'Europe », avec « un air sain et subtil », voisine « aussi d'autres nations fières de leur science philosophique », elle n'est pas cependant au même niveau que cette Europe pleine de l'amour de cette science, à laquelle Grégoire vint d'élever un hymne si beau. « Cependant, les habitants roumains de ce pays gardé par Dieu n'ont pas trouvé assez de temps pour s'occuper un peu de ces sciences ».

Il y a une explication, pour ce pays qui a accueilli « les bras ouverts » aussi tant d'étrangers, qui se confondent ensuite avec les Roumains, comme l'évêque même auquel il dédie son livre: celle que, dans les derniers temps, et si souvent, la patrie est devenue « le théâtre des guerres pour le vol des armées, et elle a été couverte de nuages de larmes ». Maintenant, les temps se sont radoucis et, même sans avoir des « professeurs habiles », on peut y attendre des progrès.

Mais on doit conserver un juste équilibre, semble-t-il dire, envers ce que peut envoyer cet admirable Occident, qui est cependant si troublé en ce moment. Les principes qu'il faut conserver sont donc: « le devoir d'une soumission sincère envers les maîtres » et « la défense de la paix dans la patrie et le maintien de chacun dans ses droits ». Donc le métropolite est exhorté à travailler pour faire rétablir « les anciens privilèges » et « donner un équilibre bien fixé, là où on a trop appuyé d'un côté » [2], — paroles sous lesquelles paraît être contenue l'idée d'un progrès nécessaire et du rétablissement de cet équilibre qui avait été dérangé au cours du temps, ou peut-être seulement parmi les dernières dizaines d'années.

---

[1] *Ibid.*, p. 405.
[2] *Ibid.*, p. 410.

Quelque chose de totalement différent de l'ancienne coutume peut être vu aussi dans l'action par laquelle Dosithée paraissait se munir à l'égard du prince, en obtenant un firman de la Porte, qui lui assurait, contre tous droits, l'inamovibilité [1].

Dans la société laïque, ces idées peuvent être poursuivies seulement çà et là, car les correspondances personnelles et les mémoires manquent trop [2].

Les princes ne montraient leur sympathie pour ces idées que par des mesures nouvelles, comme aussi, en 1796, en Moldavie, pour le nouveau privilège des Tziganes, dont l'impôt est fixé, — et on publie cette mesure, pour prouver l'adhésion au crédo de liberté [3]. À une époque où la Russie, de même que l'Autriche, était de plus en plus prise par les guerres d'Occident, dans lesquelles elle emploie tous ses moyens militaires, et Souvorov, « le vainqueur de Râmnic », passant par les neiges des Alpes, fait descendre ses moujiks armés, habitués à un climat dur, dans les champs bénis de l'Italie, ces princes sont, plus que jamais, liés aux Turcs, qui les considèrent, même lorsqu'ils s'emploient à reconstituer l'État à la façon européenne—, de même, à Bender, les Turcs tâchent de former « un corps de troupes de système européen », avec « des Allemands, des Russes, des Polonais, etc. », payés [4] —, comme des fonctionnaires de l'Empire. Ainsi, Soutzo est chargé de visiter, en 1793, les forteresses du Danube, et il arrive à descendre dans la Dobrogea, du côté d'Isaccea, pour les fortifications de laquelle il avait travailé [5].

Alors que certains des boïars demandaient que Mourousi soit prince à vie [6], des manifestations caractéristiques se pro-

[1] Nistor, ouvr. cité, p. 723, n° DCXXVIII.

[2] Iorga, dans la revue *Conv. lit.*, 1901, p. 1117 et suiv. (demande du règne à vie pour Mourousi).

[3] Nistor, ouvr. cité, p. 385, n° 599.

[4] *Ibid.*, p. 674, n° DCXXII.

[5] *Ibid.*, p. 672, n° DLXIX. Pour sa rencontre avec le Turc chargé de cette fortification des places de frontière, *ibid.*, pp. 675—676, n° DLXXIV. Puis l'offre d'un marchand de chevaux espagnol de fonder à Jassy une fabrique d'armes; *ibid.*, p. 707, n° DCVI.

[6] Voy. plus haut.

duisaient contre Soutzo, de la part des jeunes nobles. Lorsque, en janvier 1795, le prince reçut de son représentant à Constantinople, Argyropoulo, dont le fils devait épouser sa fille, un firman par lequel, de nouveau, d'après la même coutume d'accorder de Constantinople des certificats turcs, on l'assurait de la satisfaction du Sultan, il fit venir à la Cour ces boïars et leur parla ainsi: « Voyez combien la Porte est satisfaite de moi, et, cependant, à mon grand regret, je dois apprendre que certains des jeunes boïars ne sont pas contents de mon administration paternelle; c'est pourquoi j'ordonne qu'on catéchise ces jeunes boïars, pour les ramener dans la bonne voie » [1]. Mais, après quelques mois seulement, Michel était honorablement rappelé à Constantinople, à cause de son âge avancé, et on n'oubliait pas néanmoins les mêmes remercîments pour ses bons services [2]. Il fut remplacé par Alexandre Callimachi, qui, au point de vue du problème « jacobin », auquel nous arrivons, devait avoir une autre attitude que le vieillard qui cependant avait suivi avec la plus grande attention les circonstances dans le reste de la Pologne après le second partage, où l'idée révolutionnaire avait trouvé un abri permanent. Pour e moment, les tendances politiques révolutionnaires se manifestèrent, à Jassy, par le fait que, le nouveau prince ayant annoncé sa nomination, si le métropolite et le boïar Rosetti Roznovanu crurent devoir lui répondre par des félicitations, les autres chefs du pays s'obstinèrent à attendre, sans rien dire, l'arrivée des lieutenants de Callimachi [3].

Mais le métropolite Jacob [4] crut devoir protester contre les impôts décrétés par le prince Alexandre, et les boïars, de leur côté, s'opposèrent à un changement dans l'organisation

[1] *Ibid.*, p. 726, n° DCXXXII. Sur le bruit d'une confirmation, *ibid.*, p. 735, n° DCXLIV.

[2] *Ibid.*, p. 739, n^{os} DCXLVI—DCXLVII.

[3] *Ibid.*, p. 740, n° DCXLIX. Sur l'avarice de Soutzo et l'arrivée de Callimachi, *ibid.*, p. 742, n° DCLII.

[4] Il s'agit de l'attentat contre lui, en 1776, de la part d'un petit propriétaire qui avait perdu un procès; *ibid.*, pp. 768—769, n° DCXCII. Quoiqu'on puisse admettre comme motif la passion et même la folie, le fait qu'il était possible de frapper d'un couteau le métropolite montre une influence des nouvelles mœurs cruelles.

des postes; l'époque où avait régné le père et le frère du nouveau venu, paraissait revenir, mais dans une forme qui était celle du temps nouveau, et que cet homme d'un âge avancé ne pouvait pas assez comprendre [1]. Dans une liste de la part du vice-consul autrichien de Jassy, on trouve en ce moment les mêmes boïars qu'à l'époque de la guerre [2]. Callimachi, dégoûté de l'opposition qu'il avait rencontrée dès le début, aurait désiré passer en Valachie [3].

Lorsque, après la présence du marchand français Hortolan, venu comme premier agent du gouvernement révolutionnaire en pays roumain, en rapport avec Verninac, l'ambassadeur « jacobin » de Constantinople, où, malgré l'opposition des marchands d'ancien régime, la cocarde tricolore fut exhibée, par un geste de défi, dans les rues de la capitale turque, qui, désorientée, ne prenait aucune attitude, donc, lorsque, après une première propagande, incertaine, dans quelques cercles, plutôt sans doute chez des marchands de sujétion étrangère, ce marchand, devenu diplomate, fut invité et forcé même de s'en aller, en 1795 [4], un consul de France s'installa, Gaudin, ayant, comme vice-consul pour la Moldavie, un Montalve, non seulement le spathaire de Valachie était considéré comme ami des Français dans ce sens révolutionnaire, mais le prince Alexandre Mourousi lui-même [5]. Seuls le métropolite, un homme si modéré, et le vieux ban Démètre Ghica étaient connus comme ennemis de ces idées politiques nouvelles, si hardies [6].

C'est tout ce que nous pouvons savoir sur ce premier écho en pays roumain, et en Valachie seule, du jacobinisme, qui s'était déversé si largement sur l'Europe et que l'internonce Herbert-Rathkeal pensait être tout prêt à gagner aussi

---

[1] *Ibid.*, p. 749.

[2] *Ibid.*, p. 752, n° DCLXVI.

[3] *Ibid.*, p. 765, n° DCLXXXVI.

[4] *Ibid.*, p. 713, n° DCXV; p. 722, n° DCXXVI; p. 734, n° DCXLIII; p. 738, n^os DCXLVI—DCLXVII. Cf. André Oțetea, *Înființarea consulatelor francese în țările românești*, dans la *Rev. Ist.*, XVIII, p. 332 et suiv.

[5] Nistor, ouvr. cité, p. 751, n° DCLXV; p. 759, n^os DCLXXVII-DCLXXVIII.

[6] *Ibid.*, p. 766, n° DCLXXXVIII.

Fig. 14. — Alexandre Callimachi, Prince de Moldavie, (d'après la carte de Moldavie dressée par Rhigas en 1794).

les esprits des Roumains, lorsqu'il écrivait au consul de Bucarest, à l'« agent » Merkelius, dès 1793, qu'il doit redouter cette « secte des jacobins », si terrible, et celui-ci donnait toutes les assurances qu'il saura poursuivre les manifestations d'une contagion possible [1]. Seulement c'était plus difficile que ne le croyait l'honnête secrétaire saxon, car les rapports avec Vienne, grand centre d'études, de culture et d'infiltration françaises, en ce moment, continuaient.

Ainsi, à une époque où, probablement en rapport avec une publication grecque de Vienne, Georges Slătineanu, fils du grand vornic Răducanu [2], traduisait cette pièce du poète favori des Viennois, comme auteur d'opéras, le Métastase, un autre Slătineanu, qui était marchand, avait des affaires à Vienne, où il fut arrêté pour des comptes de commerce [3]. Là, à Vienne, allait aussi, pour réclamer une partie de l'héritage du métropolite Philarète, son neveu [4]. Ce Démètre Slătineanu occupa, pour ses intérêts, l'attention de l'Agence autrichienne, et dans ses discussions se mêle aussi un Grec Kirlian, baron de Langenfeld, qui s'était fixé dans la capitale même de l'Empire [5]. À Vienne, Mourousi avait un informateur permanent dans la personne de Hadchi-Moscu [6], et un certain Grigoraşcu y avait été chargé d'une mission, recueillant, par cette voie, aussi d'autres informations que celles sur la politique autrichienne, qui défendait la légitimité et servait d'instrument à la réaction politique.

Mais il n'était pas question seulement de capter un certain nombre de boïars du Conseil ou de ceux qui étaient restés en dehors de la bienveillance d'Alexandre Mourousi le francophile. On observe une autre attitude, composée du courage de se mettre en avant, du désir, de la nécessité de juger, de critiquer, de ridiculiser, chez des personnages moins importants,

[1] *Ibid.*, p. 680, n° DLXXIX.
[2] Il avait aussi un frère, Scarlate; *ibid.*, p. 634, n° DXXII.
[3] *Ibid.*, p. 734, n° DCXI.
[4] *Ibid.*, pp. 725-726, n° DCXXXI.
[5] *Ibid.*, p. 720, n° DCXXIV. Cf. Iorga, *Corespondența lui Dimitrie Aman*, Préface.
[6] *Ibid.*, p. 776, n° DCCII.

jusqu'au niveau auquel se trouvait, à Bucarest, Rhigas, le porte-parole du désir de liberté balcanique, chez ces auteurs de pamphlets en vers, de caractère populaire, comme l'anonyme qui avait annoncé la libération par les Russes, en 1769, ou celui qui déplorait la chute de Grégoire Ghica, comme aussi ce Pitar Hristachi, qui se moquait des prétentions, des vantardises et des bravoures de Mavrogheni, en attendant celui qui sera ébranlé par la tragédie du prince Hangerliu [1]. On la trouve aussi chez le premier non-boïar qui osa donner, avec un horizon d'histoire universelle parfois assez peu sûr, une narration de son époque, parfois plus judicieuse que ce qu'on a conservé de « l'histoire »-mémoires de Jean Văcărescu, qui ne s'occupait plus que de ses vers: il s'agit de Denis, l'ecclésiarque de l'évêché de Râmnic sous plusieurs évêques, jusqu'après 1820 [2].

Le métropolite Dosithée Philitis, du temps où il était évêque à Buzău, avait chargé quelqu'un de former ce registre de documents, cueillis partout, dont parle avec éloges Grégoire Râmniceanu, dans la préface du Triode. C'est sous l'influence de ce prélat que Denis aura été amené à faire la même chose pour les couvents d'Olténie, et, ainsi, nous avons de lui plusieurs registres, d'une compilation laborieuse. Mais il avait observé que, s'il existe dans le pays des « chronographes », allant « de la fondation du pays par le premier prince Radu, qu'on appelait Negrul, jusqu'au prince Alexandre, fils de Scarlate Ghica, en l'année 7276 (1768), qui a été arrêté par les Moscovites dans sa résidence de Bucarest » [3] —, il est question de Grégoire Ghica, ainsi qu'il le montrera lui-même dans sa narration, et l'existence d'un pareil récit, différent de celui de la Généalogie des Cantacuzène, paraît ainsi prouvée, comme on pouvait le deviner, aussi par le récit concernant la même époque que donne Denis Photino, dans son « Histoire de la

[1] Al. Dumitrescu, loc. cit.; C. C. Giurescu, *Uciderea Voevodului Constantin Hangerli, O povestire în versuri necunoscută*, dans la *Rev. Ist.*, XII, pp. 111—113; Émile Turdeanu, dans Cartojan, *Cercetări literare*, 1936, p. 2 et suiv.

[2] Voy. sur lui aussi *Arhivele Olteniei*, ann. 1936.

[3] Papiu, *Tesaur*, II, p. 161.

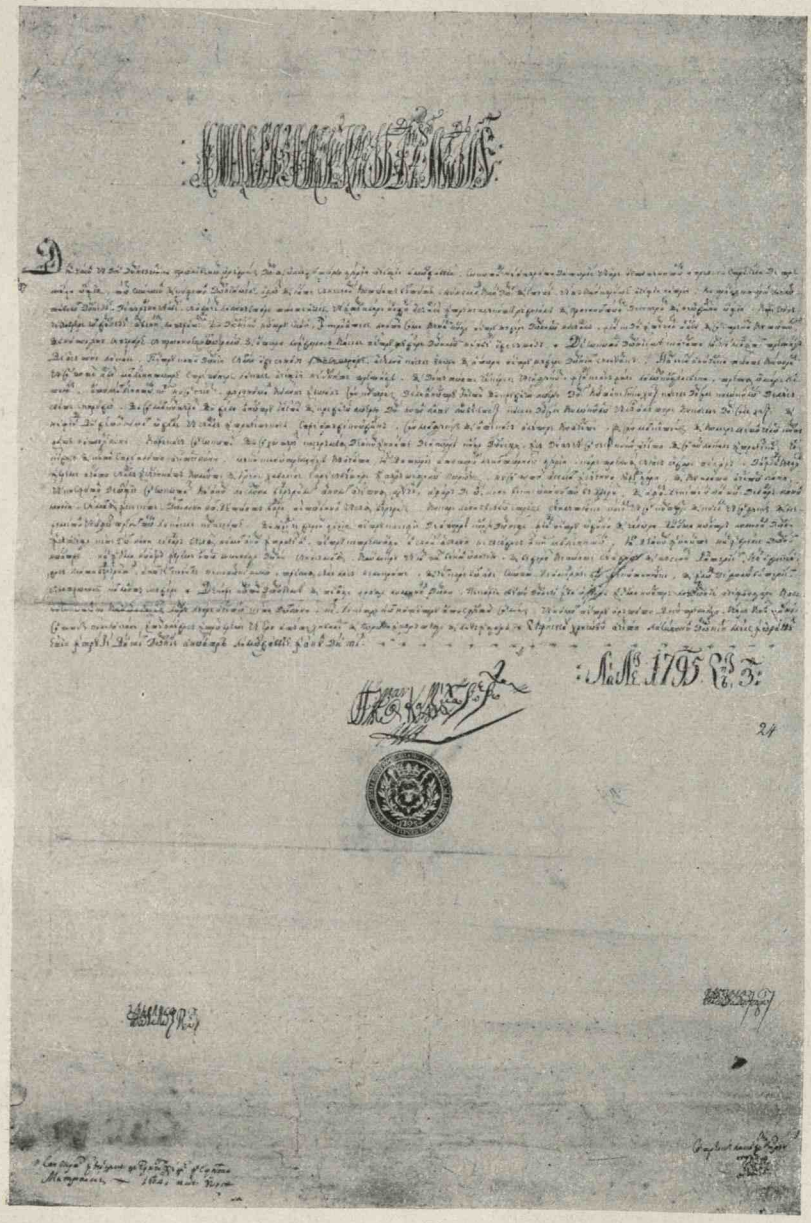


Fig. 15. — Document d'Alexandre Callimachi, Prince de Moldavie, de 1795.

Dacie », — personne n'avait présenté ce qui s'était passé ensuite, et donc, d'après ce qu'il pouvait connaître et juger, ce modeste fonctionnaire d'église commence à raconter, employant la tradition et ses propres souvenirs.

On y trouve des affaires « européennes », présentées avec confiance et des observations critiques sur les princes au point de vue de l'attitude qu'ils avaient eue à l'égard de l'Église, à laquelle seule était vraiment relié cet homme simple. On apprend par lui que, après que « la sage Catherine » a dû quitter les pays roumains, comme on désirait des princes indigènes, « certains des boïars voulaient que le choix tombe sur les Brâncoveanu, d'autres auraient préféré les Racoviță », ou un prince « d'une autre famille », jusqu'à ce qu'on arrive à « l'élection » de l'Olténien Pârscoveanu, qui fut écarté à prix d'argent par Alexandre Ypsilanti [1]. Mais celui qui n'aime pas, en général, les boïars, ne regrette pas que ces « nationalistes » soient restés déchus.

Denis reconnaît au prince Alexandre « la sagesse et l'intelligence », « et, en effet, à son époque, il y avait le don et la grâce de Dieu dans ce pays, avec un grand calme et une paix profonde », et, pour le prouver, l'écrivain ajoute, d'après son point de vue modeste et pratique, aussi les prix courants et le caractère des monnaies: liste précieuse pour l'histoire économique du pays. Il mentionne, mais au bout de ces bienfaits, aussi les grandes réformes accomplies, citant le code d'Ypsilanti, mais, à côté, la permission de fouiller pour trouver les trésors cachés dans les tombeaux, surtout, sans doute, ceux qui avaient été ensevelis pendant la guerre. On voit passer dans cette chronique naïve Nicolas Caragea, avec « sa bonté », pendant cette ère heureuse, de même que Michel Soutzo pendant son premier règne. Mavrogheni, « de haute taille, le visage maigre et le tempérament terrible » est très apprécié pour deux motifs: ses égards pour les villages, où il envoyait des juges ambulants et détruisait les brigands, et, ensuite, son grand respect pour tout ce qui touche l'Église: « à cette époque, on ne pouvait voir ou entendre des personnes en

[1] *Ibid.*, p. 165.

conflit dans les villages ou allant jusqu'à se tuer, et on n'entendait guère parler de brigands; les habitants et les marchands circulaient partout, sans aucune crainte, mais à l'église il fallait aller, même contre sa volonté ». Voici encore un prince dont l'éloge est déterminé par ses réformes, fussent-elles même imposées avec sévérité, et Denis se réjouit de pouvoir dire que Mavrogheni était « terrible pour les boïars », expliquant leur exil par le soin d'« empêcher leur correspondance avec les Autrichiens ou avec les Moscovites [1] ».

La nouvelle guerre est présentée comme dans un récit populaire, avec des dialogues entre le khan des Tatars et Catherine II, qui lui aurait offert l'héritage d'Attila, dans lequel rentraient les pays roumains libres et « la Bessarabie » [2], avec le passage de « l'impératrice de Crimée », qui aurait été couronnée en cette qualité, « pour une année et demie », dans ce nouvel « empire ». Ne manquent pas les « surprises » par lesquelles les Russes arrivent à détruire les Turcs, et l'Ecclésiarque sait aussi la part qu'eut,dans leur préparation, ce « Français très habile dans la fabrication des canons » qui est de Tott [3]; il connaît aussi un autre « secret »: celui de l'amitié de Patiomkine et de la tzarine [4]. Il y a ici toute une vraie chronique, véridique et minutieuse, du Banat roumain et du Banat autrichien, pendant cette guerre: « Ô très gracieux Seigneur, combien ont été grandes les souffrances de ce pays! » [5]. En 1788, est signalée aussi la présence chez les Autrichiens du « régiment des militaires roumains qu'on appelle les Frățuți », (les « petits frères »), « très passionnés pour la guerre » [6]; on a aussi des renseignements sur l'enrôlement, par ces occupants allemands de Craïova, où ils continuent leur vie de plaisir, des « volontaires roumains, serbes, albanais », sur le rôle que joua dans cette armée bariolée un Bibescu, nommé ispravnic [7], et

[1] P. 168.
[2] P. 169.
[3] P. 171.
[4] P. 176.
[5] P. 177.
[6] P. 178.
[7] *Ibid.*

le major albanais Mavrodine [1]. Mais Alexandre Mourousi, qui impose des contributions lourdes et s'attaque aux églises sous le rapport financier, est le premier prince qui ne contente pas l'auteur du « Chronographe », dont la critique ne connaît aucune prudence [2].

Un candidat à la place de consul de la France révolutionnaire sur le Danube, Cado de Lille, écrivait, en 1796: « J'ai trouvé plusieurs boïars tout à fait prononcés pour notre révolution, et beaucoup qui n'en étaient pas moins partisans, mais n'osaient encore se prononcer hautement » [3]. Et le consul de France, Parent, pouvait écrire, lui aussi: « La Révolution Française, pour la petite portion de ceux des boïars qui savent raisonner, n'est pas sans charme. Ils aiment qu'on leur en parle, ils ne sauraient s'empêcher de l'approuver en partie, d'en admirer au moins les prodiges, et, avec le temps, la jeunesse surtout continuant les études auxquelles elle commence à se livrer, il n'y a point à douter que les principes français n'exercent enfin, ici comme ailleurs, leur douce et bienfaisante influence ».

Pendant cette année de combats en Italie, les pays roumains arrivèrent à gagner une importance politique pour la nouvelle France. Donc la question du consulat français sur le Danube se posa avec toute la décision. Après le départ de Gaudin, s'offrit pour cette place un Constantin Stamaty, qui avait cherché d'abord à révolter les Grecs et, étant refusé pour ce poste, comme raïa, par les Turcs, s'établit en France, où il eut une carrière consulaire [4]; puis un Saint-Luce, envoyé comme « commissaire provisoire », suivi d'un Parent, dont nous venons de parler, de deux Flûry, et, enfin, d'un Carra Saint-Cyr [5].

[1] P. 180.

[2] Pp. 183—184. On voit cependant Mourousi rassembler autour de lui toute l'ancienne noblesse, à côté de ses Grecs: Jean Mourousi, Nicolas Hangerliu, Démètre Manu, Isaac Ralet, Démètre Schina et Georges Palada; Iorga, *Doc. Cant.*, p. 222.

[3] Odobescu, dans Hurmuzaki, *Suppl.*, I[3], p. 437.

[4] *Lettres de Constantin Stamaty à Panayotis Kodrikas.*

[5] Voy. les sources (Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, I[3]), dans Iorga, *La Révolution française et le Sud-Est de l'Europe, Rev. hist. du S-E. européen,*

Et les boïars, amusés, parlaient des défaites autrichiennes en Italie, ajoutant que peut-être l'empereur demanderait un passeport à Mehadia pour s'enfuir le plus tôt possible à Bucarest [1].

Mais, à ce moment, quand un parvenu, apparenté cependant avec Samuel, patriarche de Constantinople, Georges Hangerli, avait remplacé Alexandre Mourousi, il se produisit aux frontières roumaines un autre acte révolutionnaire, qui amena la chute tragique de ce prince.

Pendant ces années, du reste, l'esprit révolutionnaire, qui en devait être ainsi arrêté, pénétra dans ces pays aussi par une autre voie: celle des mouvements révolutionnaires en Pologne.

Alexandre Callimachi, qui se montra très tolérant envers ces mouvements, se trouva devant une tentative, puissamment soutenue par les Français, de faire de sa Moldavie à lui, une base d'action et un moyen de communication avec Constantinople, où travaillait la bruyante diplomatie d'un Verninac.

De même que Mourousi, il était partisan des Français, ceci aussi à cause du penchant des Grecs qui le servaient: un Nicolas Scanavi, que le vice-consul autrichien considérait, à cause de sa nuance politique, comme un homme méchant [2], le docteur Démètre Saül, dont les rapports avec les savants de l'Occident ont été déjà notés, un Philippikos, qui signait en français « Marc de Philippiko », plus tard le postelnic Romano [3]. Un Français, d'idées au moins suspectes, Jean-Baptiste Trécourt, était le précepteur des jeunes princes Scarlate et Jean [4], et un autre Français, Martinot, donnait à

1933, pp. 354—358; Oțetea, loc. cit. Cf. De Fazi du Bayet, *Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr*, Paris, 1902; Grosjean, *La mission de Sémonville à Constantinople, 1792—1793* (extrait de la *Révolution française*), Paris, 1887.

[1] Nistor, ouvr. cité, p. 702, n° DCCXXVI.

[2] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. 125, n° LXXII. Une Scanavi avait été la femme de Nicolas Mavrogheni, et leur fille avait épousé Scarlate, fils d'Alexandre Callimachi nommé d'après Scarlate Ghica.

[3] Nistor, ouvr. cité, p. 857, n° DCCLXXXIX.

[4] Voy. aussi *ibid.*, p. 343, n° DCCLXXII.

ses élèves des leçons dans le domaine des mathématiques qu'avait tant aimées, dans sa jeunesse, le prince lui-même [1]. Un Polonais, Wengerski, était professeur de latin à l'école supérieure de Jassy, et Michel Soutzo l'avait employé à ses relations en Pologne [2]. Et il ne faut pas oublier, en examinant le terrain révolutionnaire, pour les boïars seuls, car dans ces pays on n'a pas à faire à une bourgeoisie, ni à des agitations parmi les marchands, ni, non plus à des manifestations littéraires dans les rangs plus humbles du bas-clergé, comme on l'a observé pour l'ecclésiarque olténien, Panagiotis Kodrikas, qui était en correspondance avec ce révolutionnaire grec tout aussi fanatique, Constantin Stamaty ; Kodrikas était parti avec les Soutzo, non sans avoir terminé son éducation politique dans le sens des idées nouvelles [3].

On signalait aussi tel marchand « russe » suspect, Manousso ou Manoussov, qui paraît avoir été d'origine grecque [4]. Bientôt, les craintes des Autrichiens qu'on prépare, à l'époque où s'élevaient les drapeaux de Koszciusko et de la participation des légionnaires polonais à la campagne de Bonaparte en Italie [5], une installation de révolutionnaires polonais dans cette Moldavie où ils trouvèrent, pendant longtemps, le meilleur accueil, s'avérèrent. Tour à tour, apparurent, dans le voisinage immédiat de la Boucovine impériale des conspirateurs qui portaient des noms de passeport français, comme Dubois et Granville, ou bien déclaraient leur vrai nom polonais de Popowski et de Denisko [6]. L'immigration politique polonaise arriva jusqu'à Jassy, sous les yeux du prince qui avait été envoyé spécialement à la place du vieillard, son prédecesseur, pour examiner ces mouvements, et jusqu'à Roman. Les instructions envoyées de Constantinople étaient très tolérantes

[1] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, pp. 63, 97, 103—104; 123, 475, et Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, III, p. 177, n° CCLXI; Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. CLXXVI.

[2] Nistor, ouvr. cité, p. 723, n° DCXXVI; p. 726, n^{os} DCXXXII—DCXXXIV.

[3] *Ibid.*, pp. 677, 698, n° DXCIV; p. 700, n° DXCVI. Aussi, plus haut.

[4] *Ibid.*, pp. 703—704, n° DCI.

[5] Voy. Askenasy, *La Pologne et Napoléon*, trad. H. Grégoire, Bruxelles.

[6] Nistor, ouvr. cité, pp. 761, 779, n° DCCVI. Cf. *ibid.*, p. 727, n° DCXX.

à l'égard de pareils hôtes [1]. Bientôt, passera par la Moldavie vers Constantinople, où il savait devoir trouver un appui, même ailleurs que chez les Jacobins de l'ambassade, plus ou moins reconnue, de France, le comte Oginski lui-même [2], qui cherchera des rapports aussi avec Georges Mourousi, frère de l'ancien prince régnant en Valachie [3], et le général Kaminicki se présentera ouvertement au prince Alexandre, qui en fut critiqué par le consul de Russie, Severin [4].

L'agitation de la révolution polonaise gagna aussitôt les deux pays roumains, avec ou sans rapports dans le monde des boïars, qui cependant devaient bien savoir quel est le caractère des hommes qui venaient dans leur pays.

Ainsi, on arriva si loin que, pendant ces années de crise, 1796 — 1797, Dąbrowski, qui avait combattu en Italie, forma, à Bucarest, le projet d'une invasion en Galicie, avec des volontaires engagés dans ces régions, et il espérait pouvoir gagner l'argent nécessaire par un coup pendant la foire de Lwów ; il pensait chercher ensuite des adhérents dans les magasins et dans les écoles roumaines, s'il ne pouvait pas compter plus loin sur l'appui d'une noblesse peu solidaire et déjà fatiguée. Les Français seraient intervenus alors, créant un nouveau centre révolutionnaire de l'autre côté des États autrichiens et, à la tête de ce contingent, se serait trouvé le consul de France dans la principauté, ce Carra Saint-Cyr, nouvel ambassadeur à Constantinople, qui aura pour successeur le général Aubert du Bayet, destiné à trouver la voie pour frapper un coup encore plus décisif. Pendant ce temps, des ingénieurs français travaillaient aux forteresses de Bessarabie, pour le cas où la Russie croirait qu'il est nécessaire d'intervenir pour soutenir les Autrichiens, ses com-

---

[1] Voy. Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, III, p. 412; *Mémoires de Michel Oginski*, II, Paris, 1826, p. 200.

[2] Voy. ses Mémoires, cités dans la note précédente.

[3] *Ibid.*, p. 178.

[4] Nistor, ouvr. cité, p. 795, n° DCCXXIII. Les Russes se vantaient que leur frontière est si bien gardée que personne ne peut passer; *ibid.*, p. 800, n° DCCXXXII. Un général Grabowski est mentionné aussi; *ibid.*, p. 841, n° DCCLXX.

plices dans le partage de la Pologne [1]. Fixé à Boian, en marge de la Boucovine, dont on commençait à escompter la rétrocession à la Moldavie, si le grand complot franco-polonais réussait [2], Denisko organise une pénétration dans les possessions de l'Autriche, partant de Hotin, mais sans pouvoir servir en effet une cause dont il devait se détacher jusqu'à la fin.

Mais le vent est maintenant tout autre à Constantinople. Le parti français est définitivement vaincu. Georges Mourousi, destitué, est envoyé à Chypre, où il sera tué. A Bucarest, à la place de l'autre Mourousi, Alexandre, arrive, comme prince, l'ancien ami de l'Autriche, enfin victorieux par un dernier effort d'argent, le vieil Alexandre Ypsilanti, et on écarta jusqu'au ministre des Affaires Étrangères de la Porte, parce qu'il s'était laissé attirer sur cette ligne révolutionnaire qu'on commençait à considérer comme dangereuse.

Il est vrai que, même après ce changement, Constantin, fils aîné de ce prince Alexandre, annonçait de Constantinople, où il était de nouveau le représentant de son père, une grande victoire française, avec la défaite totale des « Allemands », et même la prise de Mantoue [3]. Mais, quelques semaines auparavant, en août 1796, on avait pu voir à Bucarest, exhibant d'une façon provoquante la cocarde tricolore, un officier polonais et un officier français [4], et ce dernier avait, pendant la soirée, une audience secrète chez le prince [5].

Mais, maintenant, toute l'attention, se détachant du complot polonais, qui l'avait retenue pendant si longtemps, se

---

[1] D'après Oginski et les rapports français de Odobescu-Tocilescu, ouvr. cité, III, Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. CXXIX.

[2] Nistor, ouvr. cité, pp. 823—824, n° DCCLVI. Voy. aussi n° suiv. et p. 820, n° DCCLIX; pp. 836—837, n° DCCLXVII.

[3] *Ibid.*, p. 475, n° CCCLI.

[4] *Ibid.*, p. 792, n° DCCXIX.

[5] *Ibid.*, p. 793, n° DCCXX. C'est alors que passe par Bucarest aussi l'Anglais qui a écrit une histoire romancée de Mavrogheni, Thomas Hope; *ibid.*, pp. 795—796, n° DCCXX. Pour l'installation d'Ypsilanti, qui entra immédiatement en rapports avec le gouvernement autrichien; *ibid.*, p. 799, n° DCCXXX; cf. p. 806, n° DCCXXXVIII; p. 808, n° DCCXL. Il renvoie à Vienne son agent, Grigoraşcu; n° suiv. et p. 807. Le travail des Français aux forteresses; *ibid.* p. 804, n° DCCXXXVI.

dirige du côté des Turcs vers une double révolution, à laquelle s'ajouta bientôt l'occupation, tout à fait inattendue, de l'Égypte par le coup de théâtre, au fond strictement personnel, de Bonaparte, qui avait rêvé jadis d'être une espèce de conseiller-séraskier du Sultan, au nom du Directoire et à la tête d'une mission militaire [1].

Le Sultan Sélim avait introduit courageusement les réformes révolutionnaires en Turquie même, lui donnant un aspect d'occidentalisation. Mais, peut-être non sans rapport avec les agents de troubles qui, traversant le monde entier, devaient s'abattre aussi sur ces régions où on avait donné l'ordre de retirer les armes aux sujets chrétiens [2], un Turc du commun, fils de Pasvan, donc Pasvantoglou, qui était officier de janissaires, aïan, à la frontière turque du Danube, arrive à se saisir de Vidin et, dès 1797, essaie un coup aussi contre le pacha Osman de Belgrade. [3] Aussitôt, cet ambitieux actif, d'un caractère pareil à celui de Bonaparte, arrive à intéresser au plus haut degré les voisins olténiens de sa conquête. Il apparaît dans le vêtement d'une légende héroïque chez ce Denis l'Ecclésiarque, auquel ne manquait pas une imagination épique de caractère populaire, pareille à celle qui avait formé les anciens « chants héroïques ». Il sait que Pasvantoglou a été au service de Mavrogheni et qu'il a lutté contre les « Allemands » dans ces régions.

« Habile et d'un esprit calculateur », cet aga gagne peu à peu les habitants de cette région de Vidin, située entre Serbes, Bulgares, Roumains et Autrichiens. « Ancien citoyen de sa pa-

[1] Mais les travaux de l'ingénieur français Kauffer à Chilia continuaient; Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 470—472, n° CCCXLVIII.

[2] Nistor, ouvr. cité, p. 784, n° DCCXI. C'est l'année où Rhigas passe à Vienne; *ibid.*, p. 789, n° DCCXVI.

[3] *Ibid.*, p. 745. Puis la thèse de doctorat de M-me Marie Iliewa Theophilowa. *Die Rebellion des Pascha Paswan Oglou u. ihre Bedeutung für die bulgarische Befreiungsbewegung in XIX. Iahr.*, 112 p., 1915 et le compte-rendu de N. A. Constantinescu, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen, XVI : Un livre oublié sur la revolte de Paswan-Oglou*, 1939 et enfin la notice sur les informations données par le voyageur allemand Murchard, dans notre étude, *Mémoires* de l'Acad. Roum., 1940.

trie », — on voit chez Denis la notion française révolutionnaire qui s'infiltre —, il cherche à imposer sa volonté au pacha, qui, dans ce même nouveau style parisien, ne sera considéré que comme un instrument de la « tyrannie » constantinopolitaine. Il résiste ouvertement à la tentative de le faire tuer et se forme une garde de « jacobins » turcs de cette localité. Il combat contre les gens du pacha aussi dans le village dont il s'était formé comme une forteresse, gardée par une petite troupe. À Vidin même, dans la citadelle il s'établit avec les siens, prêt non seulement à se défendre contre n'importe quel ennemi, mais aussi à déclancher une attaque. Il se proclame aïan, titre nouveau, qui s'étend ensuite sur tous les dominateurs, tendant à introduire l'indépendance, sur la ligne du Danube. Bientôt, le pacha sera un prisonnier dans la vieille forteresse, et le vainqueur s'offre à son empereur en qualité de simple tributaire, comme l'étaient les princes roumains. Il obtient un firman de confirmation qu'il n'osa pas dépasser au début. Ainsi, on en arriva, d'après cet admirateur évident qu'est Denis, à la situation qui lui permet de parler de « Sa Grandeur Pasvantoglou ». Car il était devenu pacha par sa propre volonté, mais, ayant tous ses agas autour de lui, il paraissait comme leur président républicain. Suivant l'exemple de ses prédécesseurs abusifs, il ordonne que lui soit donné tout ce dont il a besoin dans les districts de l'Olténie, comme s'il n'y avait pas de prince au-delà du Danube, et même Alexandre Mourousi est sommé de lui accorder un prêt d'argent [1]. L'agent d'Autriche pouvait annoncer que, à côté de ce rebelle heureux, se trouvaient deux Français [2].

En même temps, à Silistrie aussi, commençaient les querelles entre le pacha et les agas, et les marchands, même les Turcs, cherchaient un abri sur la rive gauche du Danube, où, sur la place de l'ancien village de Lichireşti (c'est-à-dire de

[1] Denis l'Ecclésiarque p. 185 et suiv. Cf. Nistor, ouvr. cité, p. 789, n° DCCXVI (un capoudchî qui apporte le firman de Pasvantoglou passe, pendant l'été de 1796, par Bucarest). Voy. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1936, p. 205 et suiv. Pour la façon dont était considéré, en 1797, « Pasvan-zadè », voy. le rapport du représentant d'Alexandre Ypsilanti, Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 479.

[2] Nistor, ouvr. cité, p. 792, n° DCCXIX.

l'ancêtre Glycère), on avait commencé à bâtir, pour le passage des courriers de Constantinople, avec la correspondance des princes, une nouvelle bourgade, intitulée, d'après leur fonction, Călărași [1].

Alexandre Ypsilanti avait essayé d'un gouvernement pareil à ses deux précédents, s'appuyant, comme « prince national », auquel le pays devait des réformes bienfaisantes, sur les principaux boïars indigènes. Il respectait, dans le vieux Démètre Ghica, le « bach-boïar », portant un titre nouveau qui dépassait le rang des boïars en fonctions; il fit du descendant de la dynastie des Racoviță un grand ban, à côté de Damalis, le Grec, qui avait épousé la nièce du prince; il choisit comme vornic Crețulescu, qui avait du sang des Brâncoveanu; les deux logothètes sont: Constantin Filipescu, et le fils aîné de la « Vénitienne » Văcărescu, Jean, le poète, étant de nouveau grand trésorier [2]; la situation de spathaire fut donnée à Mavrocordato, qui avait été jadis le hatman du prince en Moldavie [3]. Il donna l'ordre de ne demander aux habitants rien de plus que des impôts habituels, et Merkelius, qui s'embrouillait un peu sur le compte des agents, qui lui paraissaient porter plusieurs noms, des Français, en arrivait à soupçonner que « ces têtes agitées, qui sont toujours en mouvement, ne tentent quelque chose aussi en Valachie et ne cherchent à provoquer une révolte des paysans opprimés contre les fonctionnaires » [4]. Et il pouvait présenter la liste des livres qui avaient été envoyés de Vienne, après l'arrivée de Rhigas dans cette ville, pour être distribués aux boïars, par Markide Pouliou, qui, ayant reçu l'ordre de faire disparaître ces livres français du pays de l'empereur, les faisait passer purement et simplement à Bucarest. Il y a là dedans tout ce qu'on veut: des écrits sur les États-généraux, sur « La révolution de France », sur les « Administrations de 1789 », sur « La révolution du Brabant », sur « La souveraineté du peuple », sur « La républi-

[1] *Ibid.*, p. 791, n° DCCXIX.
[2] Il mourut en 1797; *ibid.*, p. 845, n° DCCLXXV.
[3] *Ibid.*, p. 807.
[4] *Ibid.*, p. 810.

que belge », avec un discours de Mirabeau, même un « Manuel du citoyen » avec une brochure d'injures contre Marie-Antoinette, à côté de toute espèce d'opuscules de distraction pour les personnes des deux sexes qui désiraient des sujets « galants », comme « Vénus au couvent » [1] et « La fausse vestale ! ». Cet esprit passait, en rapport avec les Polonais, aussi à Jassy. Et, pendant ce temps, sur le Danube, surgissaient des « dahis » autonomes, tirés du milieu des janissaires, des kirdchalis, et la ville de Svichtov était en état de révolte [2]. Un usurpateur, Sirikoglou, de la même façon que Pasvan, commandait de Rasgrad jusqu'à Varna [3].

C'était la dissolution, par régions et par forteresses, de la domination ottomane au-delà du Danube, et l'esprit révolutionnaire y avait sa part.

Ypsilanti penchait de plus en plus vers les Français, provoquant les soucis de l'agent de l'Autriche, au moment où la prise de Mantoue par Bonaparte, aussitôt connue à Bucarest, provoquait un si grand émoi. Mais Merkelius croyait que le prince se déclare pour les Français seulement par crainte de leur influence et, à Bucarest, apparaissait publiquement, en mars 1797, un général polonais passant à l'armée française d'Italie, avec trois autres officiers [4]. Des Polonais se trouvaient aussi dans la Moldavie septentrionale, à Herța, à Cernăuți.

On croyait alors que le Sultan ferait un grand effort pour rétablir l'ancien ordre de choses sur la rive droite du Danube et qu'il recourrait à un autre révolutionnaire, qui dominait d'une façon tout aussi illégale tout l'Occident de la péninsule des Balcans, entretenant aussi les rapports les plus étroits, en tant que réformateur, avec toute espèce d'Occidentaux, parmi lesquels le consul de France Pouqueville: Ali-Pacha de Ianina, encore un « Bonaparte » de l'Orient, car ce type se répandait maintenant partout [5].

[1] *Ibid.*, pp. 815—816, 821.
[2] *Ibid.*, pp. 817, 818, n° DCCLI.
[3] *Ibid.*, p. 845, n° DCCLXXVI.
[4] *Ibid.*, p. 819, n° DCCLII.
[5] *Ibid.*

Vieilli, malade et dégoûté [1], Alexandre Ypsilanti, auquel on demandait de négocier avec Pasvantoglou, et il envoyait à Vidin l'intime de Mavrogheni, Dumitrachi de Trnovo [2], demanda lui-même qu'on lui permette le retour à Constantinople [3].

En effet, la situation sur cette rive droite du Danube, où Pasvantoglou avait pris aussi Nicopolis [4], demandait une action décidée, dans laquelle le prince de Valachie devait avoir sa part, pour détruire la révolution orientale, qui s'était levée sous l'influence de l'autre, laquelle elle-même se rapprochait de plus en plus, de deux côtés, des frontières turques.

Hangerli (Handcharli) était le frère du représentant à Constantinople d'Ypsilanti [5]. Interprète de la flotte, il reproduisait la carrière de Mavrogheni à un moment où, de nouveau, l'amiral ottoman était la personnalité militaire la plus importante de l'Empire, ayant reçu la charge de détruire Pasvantoglou, contre lequel ne pouvait rien faire un pacha, du reste aussitôt entendu avec lui, ce « Leu-Pacha », le « Pacha lion » (de fait Alo-Pacha), dont parle l'épopée naïve de Denis l'Ecclésiarque. Le nouveau prince prit la conduite d'un pays qui, au moment où les gens de Pasvantoglou se battaient aussi à Roustchouk et vers Varna et où on prévoyait de nouvelles prétentions, peut-être des actes de dévastation de la part de ces rebelles hardis, commençait de nouveau à placer ses espoirs dans l'Autriche [6].

Les frères du nouveau prince le précédèrent à Bucarest, essayant, à leur passage par Vidin, une entente avec le terrible

[1] *Ibid.*, p. 845, n° DCCLXXV.

[2] *Ibid.*, p. 847, n° DCCLXXIX. Un envoyé de Pasvantoglou, pour des affaires, à Bucarest; *ibid.*, pp. 852—853, n° DCCLXXXIV. Le serdar Iancu à Vidin; *ibid.*, p. 855. Cf. l'étude, extraordinairement riche, sur Dumitrachi de Trnovo, par Mr. Alexandre Elian, dans la *Rev. Ist.*, 1934, p. 337 et suiv.

[3] Nistor, loc. cit., p. 823, n° DCCLVI.

[4] *Ibid.*, p. 855.

[5] *Ibid.*, p. 858, n° DCCXC. Alexandre avait cru, se rappelant le cas de Jean et Grégoire Callimachi, qu'il pourrait préparer la succession au trône de son fils Constantin.

[6] *Ibid.*, p. 859.

voisin de la Valachie, auquel on ne demandait que six semaines de sursis, jusqu'à ce que l'amiral finisse par le réconcilier, lui procurant le titre de pacha [1]. Mais les préparatifs ottomans suivaient, pesant lourdement sur ce pays qu'Ypsilanti avait cherché, avec tant de soin, à épargner [2]. Hangerli sortit à Roustchouk au-devant de celui dont les grands moyens promettaient d'en finir rapidement avec le chapitre révolutionnaire des Balcans [3].

Pour couvrir les dépenses imposées par cette guerre à ses frontières, Hangerli fut obligé d'accroître les impôts, et, ne pouvant pas recueillir la somme nécessaire par ce moyen même, il recourut à celui, héroïque, de l'impôt sur le bétail. Contre cette contribution détestée, que le prince pensait à recouvrir d'un autre nom, s'éleva le métropolite Dosithée et la plupart des boïars. Il obtint du patriarche œcuménique d'être délié du serment qui condamnait cet impôt, mais n'arriva pas à convaincre les boïars aussi. Denis l'Ecclésiarque reproduit cependant le bruit qu'on aurait obtenu quatre signatures, parmi lesquelles celle de Nicolas Brâncoveanu et celle de Cornescu [4]. Aussitôt, on exigea l'impôt de la façon la plus sévère, au milieu d'un hiver très dur [5]. Le séjour à la frontière de l'amiral, qui n'avait rien pu conclure à Vidin, ajoutait encore un poids sur le pays [6].

Au printemps, le commandant général de troupes qui ne pouvaient pas s'entendre entre elles fut battu par Pasvantoglou, qui avait à sa disposition des moyens appris des Occidentaux, avec lesquels il avait été en rapport. Il s'en vengea, faisant tuer comme traître un de ses principaux collaborateurs, cet « Alo-Pacha » [7] dont il est parlé plus haut. Le ministre de Prusse à Constantinople se rappelait que, en ce moment, en 1797,

---

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, n° suivant.

[3] Denis l'Ecclésiarque, p. 190.

[4] P. 192.

[5] *Ibid.*, pp. 192—194.

[6] *Ibid.*, pp. 194—195. Tout ce que raconte Denis, l'ayant entendu dire de tous côtés, ne peut être, naturellement, accepté.

[7] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 359, n° 2.

en rapport avec la campagne de Bonaparte, qui venait de conclure la paix, si défavorable aux Autrichiens, de Campo-Formio, il était question que, les Polonais entrant en Galicie, Pasvantoglou, poussé par les Français, se jette en Transylvanie, appelant les Hongrois à une révolte contre l'empereur [1].

En mars, Hangerli se dirigeait vers Craiova, avec des troupes « roumaines », pour aider Alo-Pacha, encore vivant [2]. Il chercha à gagner quelques-uns des adhérents du rebelle [3].

Mais il avait contre lui, non seulement le mécontentement d'un pays qui, depuis longtemps, n'avait pas été traité ainsi, mais aussi, comme il était arrivé avec Mavrogheni, l'inimitié permanente des vrais Phanariotes, qui s'étaient réunis contre ce second intrus.

Si Soutzo fut exilé à Ténédos, Mourousi regagna, en février 1799, la Valachie, et, presqu'en même temps, Constantin Ypsilanti, qui avait été, pendant longtemps, grand interprète, était installé, après le rappel honorable de Callimachi [4], en Moldavie [5]. C'était l'époque où Bonaparte entrait, comme « ami », en Égypte, et les Russes se préparaient à passer, — on disait: par la Moldavie, en Transylvanie, -- pour participer aux campagnes de la seconde coalition contre la République Française, et, à la fin de l'année, Russes et Turcs se trouvaient alliés, prêts à combattre ensemble contre les usurpations de celle-ci.

---

[1] *Ibid.*, pp. 458—459.

[2] *Ibid.*, p. 359, n° 3.

[3] *Ibid.*, n° 4.

[4] *Ibid.*, p. 360, n° 3; p. 361, n° 2.

[5] Iorga, *Doc. Callimachi*, I; p. 408: il aurait été forcé à donner sa démission pour le fait que « l'air et l'eau » ne lui convenaient pas. Ses rapports avec Rhigas se voient par le fait que la carte de Moldavie que celui-ci fit imprimer à Vienne lui est dédiée (nous l'avons reproduite à la fin du volume II de *Doc. Callimachi*), comme le portrait d'Alexandre Mourousi se trouve sur la carte correspondante de Valachie. Ceci montre les rapports des deux avec la révolution en préparation, sur laquelle voyez encore A. Daskalakis, *Rhigas Velestinlis, la Révolution Française et les préludes de l'indépendance hellénique ; idem, Les oeuvres de Rhigas Velestinlis, étude bibliographique suivie d'une réédition critique, avec traduction française, de la brochure révolutionnaire confisquée à Vienne en 1797*, Athènes, 1937.

Jusque là, l'intrigue phanariote avait abouti à ce que, pour la seconde fois, un prince soit tué dans sa capitale même. Un kapoudchi fut expédié secrètement, comme en 1777, pour l'assassinat de Grégoire Ghica, et, s'étant entendu avec le métropolite, il remplit sa mission, allant même, ce qui n'avait pas été fait à Jassy, où le secret avait été observé jusqu'au bout, jusqu'à l'exposition du cadavre, la tête du malheureux ancien prince ayant été envoyée à Constantinople, où, au milieu des graves soucis de politique générale, ce crime odieux resta presque inobservé [1].

Du reste, les Russes, qui auraient eu le droit de protester, ainsi qu'ils l'avaient fait pour le sacrifice de Ghica, avaient travaillé, dans le sens opposé, demandant les mesures les plus sévères contre celui qui, à Constantinople, s'était manifesté contre leurs intérêts [2]. L'internonce aussi était intervenu pour Ypsilanti [3]. Quant à Mourousi, il était considéré comme l'homme qui, après que la politique de répression contre Pasvantoglou n'avait pas réussi, l'amiral étant lui-même destiné à tomber, pouvait recommencer la politique, appuyée par ce prince, des négociations avec celui dont la chute s'était montrée impossible [4]. On parlait déjà, à Constantinople, d'une paix conclue avec le rebelle heureux [5].

Cette paix fut accordée à celui qui pouvait faire que ses bandes pénètrent jusque dans les profondeurs des Balcans et qui s'était entendu avec les kirdchalis dévastateurs, faisant de leur chef, Manaf-Ibrahim, un de ses lieutenants, alors que seul un Tresténik-oglou se maintenait indépendant à Roustchouk. Mais cette paix fut loin d'assurer le calme en Valachie.

En effet, celui qui était maintenant le pacha légal de Vidin considérait la Valachie comme étant à sa disposition, et il pourrait en tirer ce qu'il lui fallait. L'ancien désir des pachas de

[1] Voy. les rapports français dans Odobescu et Tocilescu, II, p. 201, n° CCLXXXIV; p. 202, n° CCLXXXVI.

[2] *Ibid.*, p. 202, n° CCLXXXVII.

[3] *Ibid.*, n° suivant.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, note 1.

Vidin d'usurper pour eux-mêmes les revenus des districts d'Olténie revenait. Sous des menaces pareilles, les boïars de cette région s'enfuirent à Sibiiu, ou se cachèrent entre les murs des monastères fortifiés. Ce Kara-Moustapha, auxiliaire de Pasvantoglou, qui avait visité jadis Bucarest pour des affaires, conduisit un terrible raid de proie contre Craïova. Lorsque le prince Mourousi obtint des troupes impériales de Roustchouk, auxquelles il ajouta ses Albanais, le même phénomène d'association spontanée se produisit comme, jadis, entre les troupes du puissant aïan et les troupes impériales du pacha Alo. Les uns et les autres procédèrent à une dévastation fondamentale de la ville. Des agents turcs furent placés aussi dans les villages, pour y rassembler des provisions; une partie de la proie appartint aux dévastateurs eux-mêmes, l'autre fut envoyée au maître de Vidin, dont on a loué cependant la justice et l'impartialité à l'égard des Roumains, lorsque quelques milliers de ceux-ci avaient été placés devant les troupes turques à l'occasion d'une des attaques contre Vidin. Sur leurs pas, les gens du Sultan, qui prétendaient avoir chassé ces anarchistes de la révolte, se présentèrent aux boïars de Craïova, c'est-à-dire à ceux qui y étaient restés encore, leur demandant d'être payés.

Bientôt, on annonça aussi l'arrivée de Manaf-Ibrahim, bien qu'on eût envoyé de nouvelles forces turques d'appui, qui avaient aussi des canons. Il pénétra avec ses kirdchalis du côté de Cerneți, qui eut le même sort que, quelques mois auparavant, Craïova. Les bandes, qui n'épargnèrent rien, prenant des captifs qu'ils vendaient en pleine place de Vidin, avancèrent jusqu'à Târgul-Jiiului, qui fut incendié, jusqu'au monastère de Polovragi et dans la montagne, jusqu'aux grandes salines, tandis qu'une partie des leurs, réunis à des gens de Pasvan, pas encore rassasiés, visitaient de nouveau la malheureuse Craïova, qui fut « totalement détruite par le feu »; une troisième bande allait à Caracăl, y laissant seulement des ruines. Le commandant au nom du Sultan, qui les avait poursuivis, ne faisait qu'envoyer « des boulets en l'air ».

Pendant ce temps, Mourousi ne pouvait faire autre chose que se présenter à Slatina sur l'Olt, pour exciter les soldats de

l'empereur à faire ce qu'ils n'osaient et n'avaient aucun intérêt à entreprendre. Il envoyait cependant son rapport que les pillards ont été expulsés et il reçut le firman de reconnaissance pour ce service imaginaire. En effet, au mois de février 1801, après ce pil'age de la part des gens de Pasvan, on croyait, à Constantinople, dans les cercles diplomatiques les mieux informés, que des troupes impériales, « réunies à celles du prince de Valachie », ont battu et chassé de Craïova les gens de Pasvantoglou, qui, lui-même, serait « à l'agonie » [1]. Et, en novembre, on parlait de 1.200 Pasvandchis qui seraient entrés même au service du prince [2]. Or, aussitôt, on voit, à côté de cette Olténie pillée et incendiée, « l'agonisant » qui gouverne tranquillement ses sujets, entre Manaf-Ibrahim lui-même et son autre lieutenant, Keutchuk-Ali [3].

Mais, en fin de compte, le « victorieux » Mourousi suivit l'exemple d'Alexandre Ypsilanti et d'Alexandre Callimachi [4]: il pria qu'on lui permette de revenir en sa maison de Constantinople —, d'où il passera en Moldavie, en 1802. Dans cette catastrophe de l'ordre ottoman, les pays roumains n'étaient plus gouvernables; les familles qui, jusque là, avaient désiré envoyer leurs membres à Bucarest et à Jassy, ne savaient comment éviter ces terribles risques et ces dangers incessants.

De là vient le passage, comme des fantômes appartenant à une autorité disparue, des deux Soutzo, le si vieux Mihalaki et un nouveau, Alexandre, fils de Constantin, qui resta en Moldavie, où il avait remplacé, en 1801, Constantin Ypsilanti. Sous le premier des deux, le prince lui-même et les habitants durent s'enfuir à Braşov, par crainte d'une invasion des anarchistes turcs d'au-delà du Danube.

Pendant l'été de l'année 1802, Manaf-Ibrahim avança ensuite jusqu'à Piteşti, sous le même prétexte qu'il lui faut des provisions et que le prince de Valachie ne veut pas les lui

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 363, nos 1—2.
[2] *Ibid.*, p. 364, n° 2.
[3] *Ibid.*, p. 365, n° 2.
[4] Pour tout cela, Denis l'Ecclésiarque, pp. 200—202, et les notes journalières dans les lettres de boïars, Iorga, *Studii şi doc.*, VIII, p. 113 et suiv.

donner [1]. En juin, le métropolite et Emmanuel Brâncoveanu étaient à Braşov. Signant en grec, les autres fuyards: les trois évêques, Nectarius de Râmnic, Constance Philitis, de Buzău, parent du métropolite, et le nouvel évêque d'Argeş, Joseph, ainsi que les boïars Démètre Racoviţă, Constantin Filipescu, Radu Golescu, demandaient l'appui de l'empereur, pour ne pas être obligés de revenir dans le pays. Ils seront, pendant quelque temps, dans un état d'opposition décidée, aussi contre le successeur de ce prince, Alexandre Soutzo [2]. Il fallut que Luc de Kiriko, le consul de Russie, intervienne pour que le pays se rassemble de nouveau [3].

Denis l'Ecclésiarque a conservé le souvenir d'une plainte du pays, portée par des délégués au tzar Paul qui, grand-maître de l'Ordre de Malte et, en même temps, allié du Sultan et son collaborateur militaire, pensait, dans son état de quasi-folie, seulement aux affaires de l'Occident. On aurait demandé le retour au régime d'élection du prince. La lettre par laquelle l'ambassadeur de Russie, Italinski, transmettait la demande des boïars pour nommer Constantin Ypsilanti confirme ceci [4].

Les efforts d'Alexandre Ypsilanti [5] qui se sentait lié surtout à la Valachie, s'y ajoutant, on arriva ainsi, en 1802, à la nomination à Bucarest, ville qui avait été laissée pendant quelque temps au gré des vagabonds et des brigands [6], de son fils, qui avait conservé la Moldavie, épargnée, il est vrai, par les bandes du Danube, dans un état d'ordre parfait pendant presque deux ans.

Le firman de nomination rappelle que, « en Valachie, est arrivée la rébellion (!) et le départ du prince antérieur, Michel », et que, « avant de nommer dans cette dite Valachie

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 366—367.

[2] Hurmuzaki, *Suppl.* I[4], p. 295 et suiv.

[3] *Ibid.* Pillage des Pasvandchis aussi à Turtucaia-Toutrakan; p. 302.

[4] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 371—372. Voy. aussi *ibid.*, p. 373, n° 2. Voy. aussi *ibid.*, p. 375 et suiv.

[5] *Ibid.*, p. 203 (il parle d'un « Constantin » Soutzo).

[6] Voy. aussi Zilot le Roumain, édition Hasdeu.

un prince convenable autant pour l'administration des affaires qui regardent l'armée que pour les affaires concernant le gouvernement du pays, on avait ajouté aussi l'administration de la Valachie »,— c'était donc une vraie union administrative, mais par les Turcs, n'ayant pas été demandée par les boïars, qui cependant essaient une action de réformes dans cette génération aussi —, « au prince de Moldavie, qui était alors Drako-Zadeh Aleko-Vodă », et que ce second Soutzo lui-même « n'a pas montré être capable d'accomplir ce qu'on lui avait ordonné, car, pour cette raison, on n'a pas constaté un bon gouvernement du pays, tel qu'on le lui demandait, ni l'accomplissement de cette paix due aux raïas, et ce que Notre Majesté avait demandé de lui, est resté totalement inexécuté, c'est-à-dire: l'administration du pays et la paix des raïas ». On recommandait au nouveau prince Constantin aussi « l'accord convenable avec les officiers de nos puissantes provinces voisines » [1].

Constantin Ypsilanti n'était cependant pas venu sans une intervention tardive des Russes pour faire confirmer les privilèges, depuis si longtemps brutalement foulés aux pieds, du pays. On a prouvé que cette intervention de la diplomatie du tzar Paul n'était pas dûe à une initiative propre, mais à des plaintes nouvelles et puissantes de la part d'une noblesse qui ne pouvait plus tolérer un pareil régime [2]. Du reste, l'acte lui-même reconnaît, — employant, dans la traduction roumaine, le nouveau terme, français qui, dorénavant, se retrouvera dans tous les projets d'avenir des boïars, de: « șart », c'est-à-dire « charte » —, ce point de départ, de la confirmation des privilèges accordés en « 1188 », et « 1206 » de l'ère musulmane: « comme, de la part des habitants de la Valachie, le métropolite, les évêques, les hégoumènes et tous les prêtres des couvents et des églises, les boïars, les capitaines et les autres officiers, nous est arrivée une plainte, rédigée en grec et en turc, contenant que, quelques années auparavant, ils ont été forcés, à cause de ce qu'ils avaient souffert comme

[1] Registre d'Ypsilanti, dans Papiu, ouvr. cité, II, pp. 307—308, n° 1.
[2] Iorga, dans la revue *Literatură și artă română*, 1901, p. 750 et suiv.

oppressions et injustices, à l'époque de la révolte, d'abandonner, la plupart d'entre eux, leur patrie et de s'en éloigner, de sorte que les habitants de cette province de Valachie en ont été ruinés et en sont arrivés à un état misérable »[1].

Donc, accordant l'amnistie plénière, on ne prendra dorénavant que le tribut: 619 bourses des Valaques, 135 des Moldaves, mais aussi des sommes spéciales pour le baïram et ce qu'on appelait la rékiabieh, et, quant aux droits pour la confirmation des princes, pour le dchaïzeh, et autres impôts, ils doivent être levés sur les revenus particuliers du prince. La collection des impôts se fera d'une façon juste et douce. On évitera les procès injustes de la part des Turcs à l'égard des sujets du pays, le kadi de Giurgiu ayant le devoir d'empêcher les siens de présenter de pareilles prétentions. Il y a aussi une mesure, qui restera vaine, pour les cas où paraîtront encore, sur la rive gauche, des Pasvandchis ou des kirdchalis: « ceux des soldats impériaux ou autres qui commettront quelques fautes, là, en Valachie, doivent être envoyés aux pachas voisins, pour y être punis par le moyen de leurs officiers ». On ne demandera plus rien de la part de ces pachas du voisinage. L'interdiction est répétée, pour les Turcs, de venir au-delà du Danube autrement que comme marchands, apportant avec eux des certificats d'origine; de même pour le passage des dignitaires turcs, pour l'échelle danubienne de Floci, pour la situation des Roumains au-delà du fleuve. On en revient, cependant, de nouveau, aux abus commis par les gens de Pasvantoglou: « Qu'on ne tolère pas l'envoi en Valachie de délégués de la part des vizirs, des kadis et des officiers, pour incommoder les pauvres sujets », restituant aussi tout le territoire qu'ils auraient occupé. Les soldats qui restent encore dans le pays seront payés, et partiront. Mais la Valachie devra envoyer les brebis et les provisions d'après la coutume, bien que, aussi, dans la marge des possibilités, pour être vendues, à Constantinople, et elle devra vendre aussi le bois de construction, donner, contre argent, des chariots et des manœuvres.

[1] Papiu, loc. cit., p. 308, n° II.

On décide, encore, le maintien de l'ancienne frontière du côté de la Silistrie, faisant disparaître les usurpations récentes, et la restition de tous les territoires injustement occupés dans le pourtour des forteresses.

Les princes ne pourront pas être écartés sans une « faute » constatée devant un représentant turc et « bien prouvée », — ceci le lendemain de l'assassinat de Hangerli... Mentionnant le mémoire de l'ambassadeur de Russie, on décide que les princes règneront sept ans, que le prince sera obligé d'accepter les observations des consuls de la Puissance protectrice. D'après la demande des boïars que les Grecs soient écartés des fonctions, on prévoit que, les princes conservant le droit de nommer ceux qu'ils désirent, « autant parmi les Grecs que parmi les indigènes, on préférera cependant les plus capables des boïars indigènes pour les offices qui sont réservés aux indigènes ». Et à cette liste des concessions récemment demandées par les Russes, on ajoute: « les offices du pays doivent être donnés aux indigènes, mais que le prince qui règnera ait le droit de choisir et de déléguer aussi des Grecs qui seraient honnêtes, expérimentés et dignes de ces offices; et, lorsqu'il arrivera que, du côté de ces Grecs, il y ait quelque mécontentement dans les offices auxquels ils seraient nommés, le prince qui règnera alors puisse les destituer et les punir eux aussi, de même que les boïars indigènes, et les forcer à rendre ce qu'ils auraient pris d'une façon injuste ». Tout sera fait par le prince, devant les boïars et avec leur agrément, aussi en ce qui concerne les gendarmes turcs. Les boïars devront, à leur tour, épargner les paysans: « On ordonne aux boïars de ce dit pays d'abandonner leurs prétentions injustes et inconvenantes, et surtout ces prétentions que ne peuvent pas tolérer les sujets, à cause de l'état de ruine où est tombé le pays pendant la guerre »; les princes auront le droit de punir ceux qui ne se soumettront pas. On ne payera pas de contributions pendant un an.

On n'oublie pas même les demandes du clergé. L'héritage des moines passera à la Caisse des aumônes, s'ils ne sont pas liés à un couvent, qui seul a droit à leur héritage [1].

[1] *Ibid.*, pp. 308—315.

Dans cette forme, évidemment confuse, l'acte de 1802 représente une vraie constitution des pays roumains, correspondant aux voeux présentés par le pays lui-même [1].

D'après la tradition, mais aussi d'après ces prévisions, le nouveau prince demanda donc la permission des boïars pour imposer, à ceux qui n'étaient pas obligés de payer la contribution ordinaire, une dîme et un prélèvement sur le vin, exigés par les nécessités du moment [2].

Le Conseil princier, appelé, d'après cet acte de réforme, à l'appui, par un prince dont la seconde femme appartenait à la famille des Văcărescu, et qui eut, de même que sa mère, jusqu'à la fin de sa vie, une grande influence, — des deux mariages étant nés, jusqu'en 1802, les demi-Roumains Alexandre, nommé d'après le grand-père, Démètre, porté dans les documents comme Dumitrașcu, puis Georges, Nicolas, Jean —, comprenait, au fur et à mesure que les expatriés revenaient: Démètre Ghica, Grégoire Brâncoveanu, Dumitrașcu Racoviță, qui fut grand trésorier, un homonyme comme vornic, les deux Racoviță, Nicolas et Michel, deux Ghica, Scarlate et Constantin, puis Emmanuel Crețulescu comme grand ban et Emmanuel, Jean et Șerban Grădișteanu, Radu Golescu, Constantin et Barbu Știrbei, Scarlate Câmpineanu, Constantin Bălăceanu, Étienne et Théodore, de la même famille, ainsi qu'un nouveau Barbu Văcărescu, Mathieu Fălcoianu, d'une famille qui, apparentée à des hobereaux de Transylvanie, avait présenté, tout dernièrement, des revendications d'héritage terrien au Nord des Carpathes, Eustrate Crețulescu, Georges, Alexandre et Constantin Filipescu, Constantin Grădișteanu, Constantin Greceanu, Radu et Scarlate Slătineanu, Alexandre Negri, Grégoire Băleanu, un Fărcășanu et un Cornățeanu, un Varlaam, un Antoine comme hatman, un Scarlate Izvoranu, à côté d'un Iancu, et, en même temps, comme Grecs déjà roumanisés, paraissent seulement ceux-ci: Michel Manu, parent des Ypsilanti, Georges Mavro-

[1] En français, dans D. A. et D. C. Sturdza, *Acte și doc.*, I, p. 259 et suiv.: il est précédé par les privilèges plus anciens. — Les firmans de cette même année adressés à Alexandre Mourousi; *ibid.*, p. 247 et suiv.

[2] Papiu, loc. cit., pp. 318—321.

cordato, qui pouvait être regardé comme un indigène, Grégoire Calliarchi, Isaac Raleto, Pierre Rhétoridi, Michel Perdicari, Iancu Caragea, qui sera prince [1].

Ce règne valaque commençait aussi par des réformes en ce qui concerne le pavage de Bucarest, la création d'une prison dans cette ville [2]. Même après la suppression de Manaf-Ibrahim, le métropolite, qui avait le même rôle directeur, et les boïars pouvaient écrire au chancelier de Russie que « la région voisine de Vidin semble être beaucoup plus sous sa domination » (celle de Pasvantoglou), « que sous la domination du prince » [3]. En 1803, bien que Pasvantoglou eût été en lutte avec Tersénik-oglou de Roustchouk, on croyait qu'il attaquerait la Valachie, et von Knobelsdorf, le ministre de Prusse à la Porte, recommandait, en passant, au prince, qui avait rassemblé 3.500 hommes, dont 1.500 Cosaques établis dans le delta danubien, de fortifier la ligne du Danube [4]. En 1806, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, appelé au secours par le métropolite et les boïars de Valachie, assurait qu'il était intervenu pour amener le pacha de Vidin à retirer ses troupes de l'Olténie, restituant les deux boïars prisonniers, et à faire que les troupes de Roustchouk s'entendent avec le prince pour une action militaire [5].

[1] *Ibid.*, p. 321, n° VI.

[2] *Ibid.*, p. 330. Aussi, un autre impôt accepté par les boïars; *ibid.*, pp. 327—328, n° XII. Fixation du budget; *ibid.*, pp. 328—332, n° XIII. Cf. *ibid.*, pp. 332—335, n° XIV; p. 335 et suiv. Des mesures pour faire partir les armées turques; pp. 324—327, nos X—XI. Voy. aussi *ibid.*, pp. 331—332, n° XIII; p. 335, n° XIV. Le logothète de la trésorerie est un Făgărășanu. On pouvait recueillir très peu sur le compte de l'impôt qui avait été d'abord accordé par les boïars; Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], p. 304.

[3] Hurmuzaki, loc. cit.

[4] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 382—384. Voy. aussi les nos suiv. Bientôt, Manaf-Ibrahim était enfermé à Turtucaia-Toutrakan; *ibid.*, p. 385, n° 1. Voy. aussi les impressions du nouvel envoyé prussien, von Bielefeld; *ibid.*, pp. 386—387. De fait, le prince défendait le Danube; *ibid.*, p. 389, n° 3.

[5] *Ibid.*, pp. 305—306. En 1804, Constantin Ypsilanti dénonçant quelques petits boïars qui visaient l'égalité avec les grands, la Porte lui permit de leur faire passer le Danube, pour être exilés dans les îles; D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, I, pp. 289—292 (d'après Codrescu, *Uricariul*, III, pp. 176—180). Mais il est intitulé: prince de Moldavie, ce qui amènerait à 1801.

Cependant, contre les aïans, s'était levé en armes le peuple serbe, sous la conduite de Carageorges (1804) [1].

Or tout ce qui se passait dans les pays roumains était alors en fonction de cette situation internationale qui évoluait sur les lignes tracées par la Révolution française.

En 1799, la flotte russo-turque avait pris aux Français Corfou et le reste de ce groupe d'îles qui formera ensuite une république succursale dans ce voisinage immédiat de la péninsule des Balcans, et les armées du Directoire étaient battues aussi en Italie et sur le Rhin, Souvorov ajoutant ses dures légions aux forces des Autrichiens et à celles qui étaient payées par les Anglais. Vers la fin de l'année seulement, la résistance des généraux de la République est plus heureuse. La réapparition de Bonaparte, revenu de ses aventures en Égypte et Syrie, amena cependant le miracle, et une série de victoires foudroyantes restitua à la France sa situation décisive en Italie (1800). Vienne est menacée, et une paix désastreuse fut imposée à l'empereur François, à Lunéville, au commencement de l'année 1801. L'assassinat du tzar Paul portera cependant sur le trône de Russie cet Alexandre qui portait le nom, appelant à la conquête de l'Orient, du grand Macédonien, et il réunissait, avec les enseignements byzantins de Catherine II, qui l'avait élevé, l'exemple d'ambition épique de Bonaparte. L'Égypte est abandonnée, mais la paix avec les Russes et les Turcs crée cet État ionien en face de l'Albanie, et un temps viendra où même les bergers sarakatchans serviront, à côté des Albanais et des Grecs, comme auxiliaires militaires sous les drapeaux de la nouvelle France, devenue, de consulaire, impériale, au nom de Napoléon. L'année où Constantin Ypsilanti et Alexandre Mourousi commencent des règnes plus longs, qui n'arriveront pas cependant aux sept années du grand hatti-chérif, est celle de l'apparente pacification générale européenne par la paix franco-anglaise d'Amiens, qui sera cependant si passagère. En juin, le Sultan lui-même conclut un traité avec le premier consul.

[1] *Ibid.*, p. 446, n° 2; p. 447, n° 2.

Mais 1804 représente la prise de la couronne impériale par Napoléon, et à tous les changements monarchiques qu'il voudra imposer à l'Europe révolutionnaire on répondra par des actes d'envahissement de la part de la troisième coalition de ses ennemis. Un an après, Alexandre I-er, rival de Napoléon à l'autre bout du continent, réclamera sa part dans le partage de l'Europe, faisant que ses troupes passent, à peine treize ans après la paix qui avait donné à Catherine II la frontière du Dniestr, cette rivière (1806—1812).

Une nouvelle époque commençait, devant durer une dizaine d'années, pour les pays roumains aussi.

Mais jusqu'alors, et ensuite, dans les âmes d'une nouvelle génération, des changements se produisaient dont l'origine doit être cherchée en Transylvanie.

CHAPITRE IV

CRÉATION DU CRÉDO ROUMAIN

Si on examine la liste des publications qui paraissent à partir de 1800, on croirait que rien n'a été changé dans l'état d'esprit des Roumains. D'un côté et de l'autre des Carpathes, le même soin pour le livre d'église et pour le livre d'école se rencontre.

Seulement, à Bucarest paraissent, comme traducteurs du grec, d'après le désir du métropolite de Valachie, qui signait à la grecque aussi dans une préface, — car, maintenant, aussi les originaux slavons étaient délaissés —, deux moines, Géronte et Grégoire, qui donnent aussi, dans une seconde édition, « Le livre utile â l'âme » (1800)[1]. Les mêmes traduisent du grec, bien que l'auteur soit un Russe, Nicéphore, métropolite d'Astrahan, « Les prêches » de l'année suivante, dans la préface desquels il est dit que le livre s'adresse « non seulement à ceux qui sont gouvernés spirituellement par Ta Sainteté, mais aussi à ceux, de partout, qui emploient cette langue roumaine, non seulement aujourd'hui, mais qui l'emploieront à l'avenir, d'une génération à l'autre »[2], — un autre esprit, apporté par ces deux moines, l'un Moldave, l'autre futur métropolite de Valachie, qui venaient de l'Athos de plusieurs langues, où un Moldave écrivait en grec un livre de pédagogie dans l'esprit de Pestalozzi[3]. Puis, on a, au cours de la même

[1] Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 411—413, n° 619; pp. 416—417, n° 624.

[2] Autre édition en 1801, ce qui montre avec quelle avidité a été demandé ce livre; *ibid.*, pp. 422—425, n° 632.

[3] Iorga, *Un pedagog « moldovean » pe la 1800*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIII. Cf. aussi, du même, *Pedagogia unui jurisconsult fanariot din București la 1780 ;* dans les mêmes *Mémoires*, XII.

année, une simple réédition du Penticostaire [1], mais, en 1801, lorsqu'on réédite l'office d'un nouveau saint, apporté de Bulgarie, Démètre de Basarabov, nom qui doit nécessairement être mis en rapport avec celui de la dynastie valaque, et on y ajoute aussi le récit du martyre du Moldave St Jean de Suceava et du seul saint sorti de la nation roumaine, ce modeste « Jean le Roumain » [2], il y a une allusion aux circonstances terribles du pays, dévasté par les rebelles turcs, lorsque, dans les vers qui accompagnent les armes du pays, il est dit:

« Oh! Jésus, Dieu et Empereur,
Donne-leur la paix et de longs jours,
Pour pouvoir gouverner la Valachie,
Intacte de toute invasion des tyrans ».

Le métropolite de Valachie, un Grec d'origine, allait jusqu'à faire imprimer, en 1803, un nouveau livre de prêches en grec [3].

Mais, dans des circonstances si terribles, avec la menace continuelle d'une invasion de proie des Pasvandchis et des « manafs », l'imprimerie de Bucarest végète. Alors que les évêques s'adresseront ailleurs pour avoir leurs livres d'église, à peine trouve-t-on, pour l'usage de ceux qui voudraient apprendre un métier, en 1806, une espèce de petite encyclopédie laïque, traduite du polonais, par le « grand veneur » du nouveau prince, Constantin Ypsilanti, Gabriel Winecki, lui-même venu de Pologne, et il intitule le pays d'un terme occidental, qui commence à pénétrer: « Grande Principauté de la *Valachie* » [4], alors que le titre officiel, est en roumain, *Ţara-Românească* ». En outre, seulement des Livres d'heures, des Psautiers, nécessaires pour l'office et pour les premières classes de l'enseignement [5].

[1] Bianu et Hodoş, loc, cit., pp. 418—420, n° 627. Un autre à Jassy, *ibid.*, p. 420, n° 628.
[2] *Ibid.*, p. 431, n° 642.
[3] *Ibid.*, p. 447, n° 663.
[4] *Ibid.*, pp. 476—477, n° 692.
[5] *Ibid.*, pp. 478—479, n° 694; pp. 486—487, n° 703.

De l'autre côté de l'Olt, à Râmnic, il a fallu l'importance de la colonie bulgare apportée par les Autrichiens et les relations avec les autres Bulgares restés chez eux, qui s'élèvent à une conscience nationale nouvelle, il a fallu la présence comme auxiliaires, à côté des chefs de l'Église valaque, des Bulgares fixés sur la rive gauche du Danube, des marchands de Gabrovo, qui donneront le nom à une rue de Bucarest, de Koprivchtitza, de Bobovchtitza en Macédoine, de Kotel, jusqu'où arrive l'émigration des pâtres de Transylvanie, de Kazanlik dans les Balcans, il a fallu avoir ensuite des compositeurs d'imprimerie, clercs et laïcs, venant de Vratza, où était évêque Sophronius qui suscita la nouvelle culture bulgare, ainsi que de Vidin, de Sofia, de Drianovo, pour pouvoir publier, en 1807, à l'usage de ce monde bulgare n'ayant pas encore de livres slavons, une collection de Prêches, à laquelle on donne, à côté du titre grec, habituel, de « Chiriacodromion » (Kyriacodromion), aussi un titre en bulgare, « Nédéalnik »; il s'agit d'une traduction du slavon et du grec par Sphohronius lui-même. L'impression, commencée sous le règne d'Ypsilanti, ne fut finie que lorsqu'avait commencé maintenant une nouvelle occupation russe [1].

Sous ce régime de domination étrangère, oppressive, qui a été, ainsi qu'on le verra, particulièrement brutale, on trouve, comme publications bucarestoises, avec une dédicace à cette Russie, qui avait annexé formellement les deux pays, seulement l'Euchologe de 1808, sur lequel les armes de Russie portent sur la poitrine le corbeau valaque [2], et des livres de prières et d'office [3].

En Moldavie, l'école domine, une école totalement nouvelle, de l'inspiration la plus noble. Le métropolite Jacob, aidé par Depasta et par le boïar Scarlate Sturdza, dont nous avons déjà indiqué la formation en Occident, en Allemagne,

[1] *Ibid.*, pp. 490—492, n° 708.

[2] *Ibid.*, pp. 530—531, n° 739.

[3] *Ibid.*, III, p. 5, n° 761 ; pp. 12—13, n° 768. Pour une brochure à Râmnic : *ibid.*, p. 13, n° 769.

adresse au prince Alexandre Mourouzi son rapport pour la réorganisation de l'enseignement.

C'est un travail d'une grande nouveauté de pensée, inspiré par les idées révolutionnaires. Fondant une « Académie » sur la base matérielle de la contribution, reprise, des prêtres, on établit le principe qu'il faut marcher « des choses connues aux choses inconnues, et non pas, d'une façon obscure, des choses non connues aux choses, elles aussi, inconnues, ainsi qu'on le fait dans nos écoles, avec des noms et des règles, avec une quantité de mots qui ne font que surcharger la mémoire des élèves, leur ordonnant de ne lire que ce qu'on leur présente et de l'apprendre comme des perroquets, par cœur, ne sachant, au bout, absolument rien et ne comprenant rien de ce qu'ils apprennent, de sorte que, pendant dix et douze ans, ils vieillissent devant leur grammaire, alors que les nations de l'Europe apprennent plus facilement que nous cette langue grecque, bien qu'elle leur soit étrangère, mais la jugeant très utile, si bien que, en cinq ans, ils sont capables de comprendre jusqu'aux détails, les écrivains de l'esprit le plus profond ». On passera donc d'Ésope à Polyénus, et non à ces « encyclopédies » qu'il faut apprendre par cœur, mais aux auteurs eux-mêmes, de la lecture desquels se détachera aussi le système orthographique. Ainsi, la mémoire, moins fatiguée, se conservera entière, mais on travaillera continuellement, sauf les dimanches, les fêtes et à peine trente jours de « vacances » (le terme y est), car les vacances habituelles n'ont pas d'autre résultat que de faire que les écoliers « oublient même ce qu'ils ont appris ».

On enseignera les sciences, car « une académie sans sciences est comme une maison sans fenêtres », avec les mathématiques, « doctrine divine », qu'il faut enseigner en grec, langue dont on fait l'éloge, invoquant aussi l'appréciation dont elle jouit à Gœtingue, mais, au besoin, on pourra employer aussi le français, qui est apte à l'enseignement de la géométrie, le professeur lui-même étant un « ingénieur ». A cette occasion, est mentionné le vieux professeur Ienachi, qui est en train de traduire le *Trésor* de Henri Estienne. Pour le droit, avec l'évocation de Montesquieu, comme profond

penseur, on préfère le latin, aussi pour « le progrès de la langue moldave ».

Vingt-quatre boursiers sont acceptés, mais parmi les meilleurs élèves, car « l'école n'est pas faite pour nourrir les pauvres, mais pour nourrir la doctrine »; on prévoit aussi des « dons », c'est-à-dire des prix; il y a aussi le médecin de l'école, de même que le « gardien des livres », et on demande aux marchands de livres de donner un exemplaire gratuit. Le 24 mai 1803, le prince confirmait aussi l'existence des écoles « helléno-moldaves » à Focșani, à Bârlad et à Chișinău, ainsi que des écoles des évêchés [1].

Un séminaire pour les prêtres, avec un cours d'études de six ans, sera bientôt formé à Socola [2]. Mais, comme publications (aussi traductions en français), la fin de l'administration de ce métropolite Jacob est stérile, car on ne donne que les livres d'emploi courant [3], y ajoutant seulement, en 1803, un livre de polémique religieuse contre les Juifs, « La critique des Juifs », dûe à l'ancien rabbin converti, Néophyte [4], livre qui aura plus tard aussi une traduction en grec [5].

Il en fut tout autrement lorsque l'évêque de Huși, Benjamin, apporta sur le siège métropolitain, où il fut transféré, comme fils de grand boïar, l'esprit, totalement différent, d'éducation mystique, venant du monastère de Neamț, où tant de traductions de la part des moines laborieux, roumains et ruthènes, attendaient d'être imprimées. Par le zèle du jeune métropolite, des publications, très soignées, s'accumulent. En 1805, commence l'impression d'un massif « Théophylacte », traduction de l'œuvre la plus ancienne et la plus importante de prédication, pendant la troisième année de la

[1] Codrescu, *Uricariul*, III, p. 13, et suiv.; V. A. Urechiă, *Ist. școalelor*, p. 107; cf. Iorga, *Ist. învățământului*, pp. 148—149; *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 386—387.

[2] C. Erbiceanu, *Istoricul Seminariului Veniamin*, Jassy, 1885, et autres sources citées dans Iorga, *Istoria învățământului* pp. 147—148. Cf. J. D. Popescu, *Cel d'întâiu Seminar în Principatele române*, dans le journal *Universul*, 1927, n° 248, p. 3. Et aussi plus haut.

[3] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, p. 435, n° 650; p. 439, n° 653.

[4] *Ibid.*, pp. 446—447, n° 662.

[5] *Ibid.*, III, pp. 276—279, n° 1001.

nouvelle administration de l'Église moldave, accordant des éloges au prince, Alexandre Mourousi, pour sa réforme du système des impôts, pour l'introduction de l'eau à Jassy et à Focșani, pour la réfection de l'enseignement, pour l'édification du nouveau palais princier. Les traducteurs sont les auxiliaires culturels du métropolite, Géronte et Grégoire [1].

Sous le règne de Scarlate Callimachi, le prince si passager, à cause des changements de trônes en 1806, qui amenèrent l'occupation des pays roumains par les Russes, on imprime à nouveau « l'Anthologie », dédiée à Benjamin, en y ajoutant l'histoire de la translation des reliques de St Jean de Suceava, travail accompli par deux moines, autrement inconnus, qui sont Antoine et Claude, ce dernier nom étant écrit dans une forme latine [2].

De nouveau, paraît maintenant comme prince Mourousi, rétabli, comme on le verra, par la volonté des Russes, sur le frontispice de ce livre de St Jean Damascène, « Explication de la foi orthodoxe », publié au cours de la même année. Géronte et Grégoire déclarent que le métropolite leur a ordonné de faire cette traduction d'après le texte grec publié à Jassy même, en 1715 [3]: on rappelle la fondation, par le prince qui devait bientôt partir, du séminaire de Socola, avec des professeurs qui seront ensuite, — après la modification de l'école par les Russes, qui y avaient introduit un directeur de leur nation —, choisis dans le monde scolaire roumain de la Boucovine.

Sous ces Russes, qui s'installent aussitôt à Jassy, il ne peut plus être question que de la publication de petits opuscules d'église, dont l'un, en 1807, contient le service pour le nouveau maître, l'empereur [4]. Lorsque les mêmes Russes introduisirent comme prince Constantin Ypsilanti, que le métropolite ose intituler, malgré l'acte d'annexion russe, commémoré aussi dans les inscriptions des églises fondées ou refaites alors: « notre très-splendide et très-haut prince », on donne

[1] *Ibid.*, II, pp. 466—471, n° 688.
[2] *Ibid.*, pp. 472—475, n° 690.
[3] *Ibid.*, pp. 482—485, n° 697.
[4] *Ibid.*, p. 503, n° 722—723.

aussi « L'explication des sept mystères », qui n'est cependant qu'une pauvre brochure de quatre feuilles [1].

Les presses de Benjamin se retirent ensuite, devant les dangers de la guerre, dans cette forteresse que sera pour elles le couvent de Neamț, dont l'esprit était représenté sur ce siège métropolitain par le chef même de l'Église. C'est là qu'on commencera, à une époque si terrible, ne sachant ce que peut préparer l'avenir, un travail de proportions considérables, plus difficile même que ces « Ménées » dont était si fière l'école de théologie valaque: les *Vies des Saints*, que n'avait pas même l'Église uniate de Blaj. Les avoir compilées, dans une forme d'une clarté admirable, vraiment moldave, est le mérite du premier traducteur, mais aussi de son auxiliaire, Géronte, qui était resté seul dans ce couvent après le départ de Grégoire, pour Bucarest, et d'un camarade qui signe, peut-être seulement comme imprimeur, en première ligne le volume du mois de septembre: Ignace; et la préface, regrettant qu'on n'ait pas pu employer l'original grec, montre comme initiateur de cette traduction un Étienne [2], qui est donc le principal auteur [3]. Mais, maintenant, il n'est plus question du prince, bien qu'il continuât son administration subordonnée, mais de l'empereur qui le retient et le domine et dont les armes sont présentées sur le frontispice, bien que seulement sur la poitrine de l'aigle; cette fois-ci aussi, ne manquent pas les armes des deux pays. Et la ville dont elles surmontent l'esquisse semble être la réunion d'aspects pris aux capitales roumaines, comme si, à l'idée de l'annexion on voulait opposer celle d'un simple protectorat. Dans le titre, à côté du métropolite apparaît l'hégoumène de Neamț, intitulé, à la grecque, comme le chef de l'église valaque: Dosithée (le terme roumain est Dosoftei), et on n'oublie pas le concours des laïques, pour lesquels est employé le terme nouveau de « patriotes ». Du reste, l'œuvre est conçue non seulement pour la Moldavie, mais pour « toute la nation

[1] *Ibid.*, pp. 505—506, n° 729.
[2] *Ibid.*, p. 510.
[3] *Ibid.*, p. 511.

de Moldo-Valachie », et Païsius apparaît comme ayant travaillé, non seulement pour les Moldaves, mais pour toute « la nation roumaine »: « la nation roumaine s'est enrichie par cette œuvre, et la langue roumaine en a été ornée d'histoire saintes, belles et utiles à l'âme [1]. Et, pour être plus explicite, l'hégoumène de Neamț, et en même temps de Secul, montre que, par ce travail, Benjamin arrive à être « bienfaiteur de toute la nation roumaine, non seulement pour celle qui est dans cette patrie, mais aussi pour celle d'au-delà des montagnes », — sans différence de confession, — « et aussi pour celle de Valachie » [2].

Le travail sera fini à peine en 1815, mais, à côté de cette œuvre si importante, les deux imprimeries moldaves ne donneront rien jusqu'à la date de 1812, où « les principautés » furent libérées, fût-ce même avec une Moldavie mutilée par les Russes; à cette date s'arrête ce chapitre.

La libération de l'Église fut retardée par l'imposition, en 1808, de Gabriel Bănulescu, un Roumain, comme chef de l'Église pour toutes les régions roumaines, d'après l'ancienne formule de 1790: « exarque en Moldavie, Valachie et Bessarabie ». Mais ce prélat éclairé publie, pendant cette usurpation qu'avait été son administration, des brochures sans signification [3], bien que son nom figure sur les « Vies des Saints ».

---

[1] *Ibid.*, p. 512.

[2] *Ibid.*, p. 507 et suiv. Les auteurs de la *Bibliographie* croient qu'il est question dans la préface de Benjamin d'un travail fait à Jassy. En tout cas, on ne pourrait l'admettre que pour le commencement. Il est question aussi d'une division du travail en deux, pour finir plus vite. Un Psautier seul est publié pendant cette même année à Neamț; *ibid.*, p. 504, n° 727.

[3] *Ibid.*, pp. 525—526, n° 736. Il nomme les protopopes en même temps en grec et en russe. Il essaie une réforme pour la placer en face de ce qu'avait décidé « l'ancien métropolite Benjamin »; *ibid.*, Puis un Catéchisme de neuf feuilles; *ibid.*, p. 531, n° 741. En 1809, des prières pour la famille impériale et pour la victoire des Russes; *ibid.*, III, pp. 3 — 4, n° 758. Un « Réglement pour la consécration des églises »; *ibid.*, p. 12, n° 767. Pour les couvents ayant des hégoumènes grecs, comme Golia, on imprime aussi dans leur langue les prières; *ibid.*, p.20, n° 774. Parfois on observe un parallélisme avec des publications valaques.

Mais, de fait, son autorité ne s'étend pas aussi sur la Valachie, où Dosithée résistait avec opiniâtreté, et, tout en acceptant le titre que s'était attribué l'usurpateur, il signe sur les frontispices comme « métropolite de toute la Valachie » [1]. Et, même, dans cette confusion, qui venait aussi de l'intention de Constantin Ypsilanti de se conserver comme vrai prince, un opuscule paru à Râmnic n'a pas même la mention de Gabriel, ni même celle de l'évêque local, mais seulement la mention du « saint métropolite de toute la Hongro-Valachie et chevalier » (d'un ordre russe), « kyrio kyr Dosithée », et on ajoute » le nom de l'humble hiéromonaque, Denis de Cozia, ecclésiarque de la Sainte Métropolie » [2].

Du reste on observe, en Moldavie aussi, pour l'année 1809, une tendance à glisser vers l'usurpation russe. Le second volume des « Vies de Saints », publié, avec tant de retard, pendant cette année 1809, doit mentionner Gabriel avec le titre qu'il s'attribuait, mais sous son nom on ajoute: « avec le secours de Sa Sainteté kyr Benjamin et d'autres patriotes aimant le Christ ». Et dans cette publication, pour la première fois, apparaît sur le titre cette forme de « langue romaine », au lieu de « roumaine » [3]. On la rencontre aussi dans les vers dédiés à « l'empereur », où il est question des armes des deux pays de cette même « nation romaine ». Mais, dans la préface, le nouvel hégoumène de Neamț, Georges, salue Gabriel, qui est revenu comme Jean Chrysostôme « au siège d'où il avait été éloigné par certaines inimitiés, ou peut-être par la résolution d'une Providence plus haute ».

Le « Kyriakodrome » de Neamț, 1811, traduit du russe, est sous la protection de Gabriel, mais comme traducteur en roumain est mentionné « A. V. al M. », ce qui signifie « l'archiérée Veniamin (Benjamin) de Moldavie ».

Comme l'original grec est l'ouvrage de Nicéphore Théotokis, on emploie cette occasion pour donner une large biographie de ce prélat où il est question de son arrivée en Moldavie, auprès de Grégoire Ghica, de son séjour dans ce pays

[1] *Ibid.*, p. 12, n° 768.
[2] *Ibid.*, p. 13, n° 769.
[3] *Ibid.*, p. 16 et suiv. ,n° 773.

étranger aux « plaisirs inutiles, aux promenades et aux voluptés du monde, aux banquets et aux ivrogneries », — comme celles que les Russes et les boïars de leur patrie pratiquaient journellement —, il est question de « la grande académie, pareille à celles de l'Europe », où Nicéphore avait été placé comme « grand professeur » par « le bienheureux prince » d'alors. La préface est signée pleinement par Benjamin, comme « jadis métropolite de Moldavie ».

Lorsque, pendant cette même année 1811, le Grec Ignace, évêque d'Arta, remplace Dosithée, forcé enfin de partir, lui seul et l'évêque de Râmnic figurent dans le titre de l'Octoïque de Râmnic [1]. Et, celui qui a pris soin de cette publication paraissant être l'évêque d'Argeș, Joseph, qui montre comme ses auxiliaires « quelques pères du saint monastère de Neamț en Moldavie, savants en fait de connaissance de la langue hellénique », on sent leur plume lorsqu'on discute, d'une façon plutôt bizarre, sur des termes de théologie.

Mais il est naturel que, à cette époque, les publications et, par ce qu'elles offrent à la littérature, cette littérature elle-même se dirigent vers les provinces, non atteintes par la guerre, de la Monarchie des Habsbourg.

Dans ces provinces, apparaissent aussi de nouvelles imprimeries d'État, comme celle de Cernăuți, où l'on publia, en 1800, un « petit Octoïque » et un « petit Catéchisme », aussi en allemand, mais avec un titre en russe [2]: n'y est pas mentionné l'évêque de Rădăuți, mais seulement l'approbation du synode de Carlowitz, car les Serbes avaient donné, à cette province roumaine aussi, un de ses évêques; du reste, la mention de l'évêque ne se trouve pas dans l'Octoïque. A Cernăuți, chez l'Allemand Eckhard, apparait aussi un Code impérial en roumain [3].

Les imprimeries de Sibiiu et même de Brașov sont très actives sur la ligne une fois tracée.

[1] *Ibid.*, pp. 50—52, n° 797. Il y a aussi l'histoire de cet ouvrage, avec la mention du travail fait par un Gennadius de Cozia, dont on a des vers. Voy. Iorga, *Bibliotecile mănăstirilor Cernica și Ghighiu.*

[2] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 448—449, n° 666.

[3] *Ibid.*, p. 497, n° 714.

Jean, fils de Pierre Bart, publie non seulement des livres d'église [1], mais aussi des ouvrages populaires, comme ceux du traducteur officiel du municipe de Braşov, Jean Popovici Barac: ainsi « l'Histoire » d'Argyre et d'Hélène », où se mêle cependant, sous l'influence des idées nouvelles, aussi « la conquête du pays de Transylvanie par Trajan le César de Romanie » [2], travail d'une imagination facile, sans poésie, et dans une forme versifiée qui se rapproche de la poésie populaire, mais sans en avoir le charme, ou bien des calendriers comme celui, destiné aux villages, de 1802 [3].

Il faut ajouter l'ancien livre populaire byzantin du « philosophe Sindipa », — pour la publication duquel nous avons vu qu'on avait gagné le concours de ce paysan Siméon Pantea, de Sălcioa, sur la rivière d'Arieş, dans le pays des Moţi [4], — des recettes pour les lettres [5], pour les maladies [6], pour la greffe [7], et même encore un « Livre d'Alexandre » [8]. Molnar pensera à donner encore une édition de « Grammaire » roumano-allemande [9] (pendant la même année, un Banatien, Antoine de Marchi, directeur des écoles de Braşov, publie, à Cernăuţi, un abrégé de grammaire, écrit en 1794 [10]). Nous avons vu qu'une imprimerie de concurrence paraîtra dans la même ville, celle de Hochmeister.

A Braşov, fut créée cependant une vraie maison d'édition En 1802, le marchand Georges Nicolau, dont le testament

[1] *Ibid.*, p. 416, n° 623; p. 431, n° 641; p. 433, n° 645. Aussi un *Alphabet spirituel; ibid.*, p. 443, n° 656.

[2] *Ibid.*, pp. 431—432, n° 631; p. 451, n° 672; p. 433, n° 645; p. 455, n° 678—679; p. 463, nos 685—686; p. 485, n° 699; p. 486, n° 702; pp. 487—488, n° 706 (Vie de St. Niphon, en rapport avec ses reliques à Argeş); p. 493, n° 715; p. 525, n° 734; p. 537, n° 752; III, p. 4, n° 759, pp. 5—6, n° 764 p. 21, n° 775; p. 29, n° 784; p. 54, n° 798. — Aussi un livre d'enseignement pour « les maîtres des écoles normales »; *ibid.*, p. 5, n° 762.

[3] *Ibid.*, II, p. 434, n° 646; pp. 444—445, n° 658.

[4] *Ibid.*, pp 434—435, n° 649

[5] *Ibid.*, p. 445, n° 661.

[6] *Ibid.*, p. 447, n° 654; p. 450, n° 669.

[7] *Ibid.*, p. 450, n° 669.

[8] *Ibid.*, III, p. 5, n° 763; p. 22, n° 777.

[9] *Ibid.*, p. 27, n° 781.

[10] *Ibid.*, pp. 25—27, n° 780.

d'une haute sagesse, mérite d'être prisé, avait publié à Sibiiu, avec une dédicace au gros marchand Hadchi-Constantin Pop, un « Acatiste de la Sainte-Croix [1] ». Mais, bientôt, les frères Boghici, Constantin et Jean, prennent sur leur propre compte des éditions de caractère religieux et populaire, qui s'accumulent, chez l'imprimeur Georges de Schobel, ou chez Herfurt [2], où travaille le Saxon Dürr.

C'est à Braşov, tandis que Barac avait été édité à Sibiiu, que fait s'imprimer « La Passion du Seigneur », rédigée en vers, pareils à ceux du traducteur de Braşov, mais avec plus de sens poétique, Basile Aaron, appartenant au nouveau monde de fonctionnaires roumains de la province, car il s'intitule « avocat juré dans la Grande Principauté de Transylvanie » [3]. Mais « Pirame et Tisbé » du même, est imprimé à Sibiiu [4]. Dans la préface de la seconde édition de la « Passion », Aaron donne des renseignements sur le cercle de lecteurs transylvains qu'on pouvait avoir pendant ce commencement du XIX-ème siècle: l'opuscule se vend « surtout en Valachie » et en Moldavie, alors que « dans le Banat, dans le Pays Hongrois, dans le Maramourèche, et même en Transylvanie, le nom même de l'ouvrage, dans plusieurs endroits, n'est pas encore connu ». Mais, dans cette province, le sujet étant religieux, on en donne lecture jusque dans les églises: « où il arrive qu'on trouve quelques exemplaires, on l'aurait lu, non seulement en dehors des églises, dans différents endroits, mais dans l'église même, le dimanche et pendant les fêtes, surtout pendant le carême de Pâques, avec la plus grande satisfaction et consolation des fidèles ». Ses lecteurs lui demandent aussi d'éloigner de la langue les mots étrangers qui sont comme « la nielle au milieu du blé ». Aaron déclare avoir introduit aussi certaines « modifications de syllabes », et il finit par recommander son épopée

[1] *Ibid.*, II, pp. 432—433, n° 643. Préface rédigée par Radu Tempea.

[2] *Ibid.*, pp. 477—478, n° 693; p. 493, n° 711; pp. 497—498, n° 715; pp. 498—499, n° 718; p. 520 et suiv.; III, p. 13, n° 770; pp. 45—46, n° 794.

[3] *Ibid.*, II, p. 454, n° 676. Nouvelle édition, à Braşov, du livre d'« Argyre et d'Hélène », par Barac, *ibid.*, III, p. 1, n° 755; une troisième, *ibid.*, p. 55, n° 801.

[4] *Ibid.*, II, p. 492, n° 709.

sacrée comme étant quelque chose d'authentique, sans rien de ces « récits vulgaires » qui sont ajoutés par d'autres. Et, alors que dans un autre travail de Sibiiu, l'illustration porte un nom étranger, ici ce travail est fait par un excellent graveur [1] qui s'appelle Jean Popovici, et, plus tard, on trouvera même sur le frontispice le nom d'un habitant de Braşov, Jean Voinea [2].

Toutes ces publications sont faites pour les non-uniates, dont le chef religieux est, en ce moment, le vicaire Jean Popovici de Hondol, jusqu'à la nomination de ce bon grammairien et calligraphe, Basile Moga, de Sibiiu (avril 1811) [3]. Pendant tout ce temps, l'évêché de Blaj se maintient sur la seule ligne théologique.

D'abord, nous avons le retour de Clain dans son ancienne cellule. Il propose à l'imprimerie épiscopale le produit de ses fatigues pendant plusieurs années. Pierre Bart avait eu le courage de publier, en 1800, des manuscrits de Clain, « Les lois naturelles, l'éthique et la politique ou la philosophie active », dont la seconde partie est intitulée « La philosophie active des règles du droit naturel » [4]. En 1801, on avait imprimé, à Sibiiu, son Acatiste, en caractères latins, où il est fait l'éloge de la beauté de ces caractères, employés par tant de nations, contre les lettres slavonnes que Clain traite de « fumier »: il y a tout un règlement, non sans quelques changements à l'égard de l'orthographe employée à Vienne, pour cette transformation révolutionnaire [5]. Là encore, Clain conserve son titre de « hiéromonaque du couvent de la Très-Sainte Trinité de Blaj ». S'il s'était adressé à Hochmeister, c'était parce que, de cette façon, il croyait élargir le cercle de sa propagande. Donc, pendant le cours de cette même année, il donne à Blaj, avec des éloges pour son évêque, « La théologie dogmatique et morale », sur les mystères [6].

[1] *Ibid.*, pp. 520—522, n° 732.
[2] *Ibid.*, III, p. 47, n° 794.
[3] Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, II, p. 226.
[4] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, p. 417, n° 625.
[5] *Ibid.*, pp. 425—429, n° 633.
[6] *Ibid.*, p. 429, n° 634.

Suit aussitôt, avec le même empressement que chez les Valaques, pour les « Ménées », en Moldavie pour les « Vies des Saints »: « Le mystère du baptême », « Le mystère du St. Chrême », « Le mystère de la contrition », « Le mystère des Saintes-Huiles », « Le mystère de la prêtrise », « Le mystère du mariage », et enfin « Le mystère de l'Eucharistie » (1802) [1], volumes plus grands ou plus petits, avant la fin de l'année [2]. Quand les relations de l'auteur avec Blaj se gâteront de nouveau, les intimes de Bob eux-mêmes donneront, de 1804 à 1811, en trois volumes, une plus large « Théologie dogmatique » [3]. Ensuite, il n'y a pas d'autres ouvrages d'église [4] que « Le livre de doctrine chrétienne » [5] et « La forme du clergé et du bon pasteur » [6], ainsi qu'un « Avertissement » pour le chapitre épiscopal, avec une brève histoire de cette résidence de Blaj [7]. Même lorsqu'il s'agit de publier les discours faits, en 1808, à Blaj, à l'occasion de l'installation de ces chanoines, cet opuscule en latin n'est pas publié par l'imprimerie épiscopale, mais chez Jean Bart, à Sibiiu [8].

Toute la vie s'est retirée de plus en plus, par suite aussi de cette centralisation qui résulte d'elle-même, après la création, par la volonté de Napoléon vainqueur, de l'Empire d'Autriche, vers le centre de la royauté hongroise, Bude, et vers la capitale de l'Autriche, Vienne. C'est là qu'iront, non seulement les principaux représentants de l'intellectualité roumaine de ces régions, non seulement les auteurs de livres pour le peuple, se détachant un moment de leurs rapports avec les

[1] *Ibid.*, p. 434, n° 648.

[2] *Ibid.*, pp. 429—430, n°s 635—640.

[3] *Ibid.*, pp. 452—453, n° 675.

[4] Bianu et Hodoș, II, p. 420, n° 629; p. 433, n° 644; p. 434, n° 647; p. 449, n° 664; p. 452, n° 674; pp. 502—503, n° 731; p. 522, n° 733; p. 526, n° 737; pp. 534—535, n°s 746—747.

[5] *Ibid.*, pp. 454—455, n° 677.

[6] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, pp. 1—2, n° 756.

[7] *Ibid.*, II, p. 522—523, n° 733. Les chanoines sont: les deux Démètre Caian, Abraham Meheși, Jean Para, Basile Filipan, Jean Nobili, Démètre Vaida.

[8] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 15, n° 772. Aussi des vers latins par Basile Aaron.

Saxons de Sibiiu et de Braşov, mais aussi des Roumains vivant dans les pays libres, avec les membres du clergé, jusqu'aux plus importants parmi eux, qui étaient maintenant empêchés de travailler, par une guerre longue et terrible.

En rapport avec ce nouveau grand centre roumain, il faut examiner le progrès des idées de la nation et surtout la tendance, évidente, de les faire descendre du monde fermé, froid, de l'érudition jusqu'à la connaissance de chaque membre de cette nation qui, lui aussi, doit savoir quelle est son origine, quels ont été ses ancêtres, comment s'est développé son passé, quels liens le retiennent à d'autres Roumains et quel avenir peut s'ouvrir.

Il faut commencer par les menus travaux des Transylvains eux-mêmes.

Ainsi, les Enseignements pour la culture des arbres [1], pour la fabrication du sirop et du sucre [2], pour les Devoirs des sujets envers leur monarque, en 1806 [3], pour les Lois des garde-frontières [4], pour des règles scolaires [5]. Le Catéchisme de 1806 [6], la Calligraphie [7], les Recettes pour les maladies des brebis [8], l'Arithmétique, l'Économie rurale [9], et, en fait d'ouvrages d'église et d'école, le « Poloustave » [10], le Psautier [11] l'Octoïque [12], l'Évangéliaire [13], l'Instruction pour les écoles du

---

[1] *Ibid.*, p. 57, n° 808.
[2] *Ibid.*, p. 61, nos 810—811; p. 76, n° 823.
[3] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, p. 485, n° 698.
[4] *Ibid.*, p. 532, n° 743.
[5] *Ibid.*, pp. 486—487, n° 705.
[6] *Ibid.*, pp. 485—486, n° 700.
[7] Bianu, Hodoş et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 45, n° 793.
[8] *Ibid.*, n° 792.
[9] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, p. 486, nos 701—702.
[10] *Ibid.*, p. 503, n° 724.
[11] *Ibid.*, p. 535, n° 749.
[12] Bianu, Hodoş et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, pp. 47—48, n° 796. C'est d'après la recommandation de l'évêque d'Argeş, Joseph. Voy. plus loin.

Banat [1], le programme de l'école de Lipova, dans le même Banat, créée par Grégoire Obradovitch [2].

Dès 1800, le chanoine Cornéli, qui travaillait au dictionnaire depuis si longtemps attendu et qu'on appellera « Le lexique de Bude », pensait à faire paraître, dans l'imprimerie de l'Université de Bude, une nouvelle édition du catéchisme uniate. A ce moment, Clain, qui avait été du côté d'Orade, où Darabant était malade, avait demandé, lui aussi, la place, si recherchée, de censeur des publications de Bude. Ceci d'autant plus que, ayant fini « l'Histoire de l'Église », il commençait à compiler, dans son bon style populaire, une « Histoire des Roumains », qui devait traiter, en première ligne, celle des pays libres; il la conduisit rapidement jusqu'au siècle qui venait de finir. N'ayant pas reçu la réponse qu'il attendait, il revint au même couvent de Blaj, où il rédigea aussi un abrégé pour le peuple de cette Histoire, pour revenir à ses travaux religieux, la traduction du doux livre qu'est « L'imitation du Christ », à côté de la rhétorique solennelle de St Basile, auquel, étant moine « basilitain », il se croyait lié [3].

Vers Bude, où le vieux moine avait cru pouvoir trouver un dernier abri, s'était dirigé aussi Molnar, professeur d'Université, fonctionnaire d'État et ayant beaucoup de relations, pour y faire imprimer la première Histoire Universelle en roumain, d'après l'ouvrage, si répandu, de l'abbé Millot [4].

Le second client de « l'imprimerie royale orientale de l'Université de Pest », établie sur la hauteur de Bude, est un Banatien, dont le nom se place au commencement du mouvement littéraire dans cette province: Démètre Ţichindeal, curé de Becicherecul Mic.

[1] *Ibid.*, p. 4, n° 760.

[2] *Ibid.*, p. 31, n° 789.

[3] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 177—178 (aussi d'après l'inédit). Toute cette correspondance attend depuis longtemps d'être cherchée, compilée et publiée.

[4] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 417—418, n° 626.

Une publication récente de ses lettres [1] le montre décidé à une lutte acharnée pour détacher les siens de ce lien avec les Serbes qui, pendant si longtemps, les avaient empêchés de se manifester d'une façon indépendante. Cependant, il s'adresse à un écrivain serbe et traduit l'ouvrage de ce dernier, version qui fut imprimée ainsi, en 1802, à Bude. Mais ce Serbe, fondateur de la littérature moderne de sa nation, œuvre pour laquelle on a fait à ses restes l'honneur de les ensevelir sous le porche même de l'église métropolitaine de Belgrade, avait eu les rapports les plus étroits avec les Moldaves, comme éducateur dans ce pays et comme guide, pour des études en Allemagne, des neveux de l'évêque de Roman, ensuite métropolite, ce Léon Gheuca, le grand ami des Autrichiens. Et, par son long séjour dans les centres universitaires allemands, vers lesquels se dirigeaient, après avoir quitté Venise, tant de Grecs, il n'était que le représentant, dans ce Sud-Est européen de plusieurs langues, des « lumières » de la « philosophie » laïque, rationnaliste et plutôt révolutionnaire, de l'Occident: [c'est Dosithée Obradovici].

« Les conseils de la raison saine », l'œuvre de ce « sage », rendus dans la «langue daco-romaine», — considérée comme une autre langue que «le roumain» habituel, car elle a des termes empruntés au latin, — sont un travail de morale populaire, à côté de la religion, malgré le vêtement monacal que portait ce Serbe de Hongrie (1802) [2].

A l'occasion de cette publication, surgissent ceux qui, en attendant un évêque de leur nation, et au milieu de leurs efforts pour créer une école roumaine d'un caractère plus élevé, ressuscitaient la consciance nationale de ces robustes paysans, qui avaient été si peu touchés par l'union religieuse avec ses lettrés. On y trouve donc le protopope, si désireux d'avoir une école chez lui, qui est Georges Petrovici de Hasiaș, le curé de Beregsău, où avait été maître d'école Țichindeal lui-même, puis un Pierre, fils de Murgu, qui se faisait appe-

[1] Voy. aussi le résumé dans la *Rev. Ist.*, 1937, p. 182.

[2] Voy. plus haut, p. 54; aussi Iorga, *Ist. lit. rom., în sec. al XVIII-lea*, II, p. 422 et suiv.

ler, à la serbe, Murgulovici, un prêtre Basile Gheorghievici, réviseur d'écoles chez les garde-frontières, un marchand de Grabatz, Jean « Rista », à la façon serbe, c'est-à-dire Hristea Luc. Le but poursuivi est un réveil national par le livre, dans ce Banat de Timişoara, « où nous sommes inférieurs aux autres nations comme science et, comme connaissance de nos devoirs, les derniers ». Du reste, l'auteur est plein de respect pour les chefs intellectuels des Serbes, comme l'archimandrite Paul Kenguélatz, de Timişoara, Michel Martinovitch, de la même ville, « interprète de la théologie à la résidence de l'évêque », traducteur lui-même d'un « manuel » en roumain, qui ne nous a pas été conservé. Ţichindeal considère Grégoire Obradovici, directeur des écoles pour les garde-frontières du Banat, qui acceptait tant de soucis « pour éclairer la nation daco-roumaine », comme un vrai Roumain, qui lui-même signe « maître d'école nationale »; mais il n'oublie pas même Paul Iorgovici, auquel il epmruntait, comme on le voit, les principes de langue, regrettant seulement que, à cause de la simplicité de ceux auxquels il s'adresse, il ne puisse pas mener jusqu'au bout la réforme du style, bien qu'il ne se laisse pas juger par « n'importe qui portant un chapeau ou un bonnet de fourrure » [1].

Grégoire Obradovici publie lui-même, en 1805, à Bude, le Manuel des devoirs des élèves envers le « Monarque » [2], et, aux frais de Paul Ruja, sous-lieutenant du régiment qu'on appelait valaquo-illyre, l'Arithmétique[3], l'Économie[4], dédiée à un boïar de Făgăraş, Thomas Fagarasy, ancien « ober-chinèze » à Lipova, avec une préface intéressante, où il critique le mauvais emploi par les Roumains de ce que leur donne la nature, jusqu'à « ces femmes qui dépouillent leur dépôt de maïs, donnant tout à des Tziganes pour des fuseaux, des cuillères, des charmes et d'autres mensonges », jusqu'aux « fêtes païennes »: « fêtes du loup, de l'ours, des oiseaux, des

[1] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 435—438, n° 651. D'autres publications de lui en 1808, plus loin.

[2] *Ibid.*, pp. 455—456, n° 680.

[3] *Ibid.*, pp. 461—462, n° 682.

[4] *Ibid.*, pp. 493—497, n° 713.

chevaux de St. Théodore, des Germains, du 1-er mai, des jeudis après Pâques jusqu'à la descente du St. Esprit, des mardis fermés, des saintes mères les vendredis » —, toute une présentation pittoresque de l'économie arriérée et des superstitions des villages roumains de cette région. Mais, à Bude encore, en 1808, paraissait «Le miroir présenté à l'homme sage», par le curé de Seleuș, dans le comté d'Arad, homme capable de citer Horace et Gellert, qui, avec une dédicace à son évêque serbe, fait l'éloge de sa nation, intelligente, venant de Rome, qui est religieuse, hospitalière, belle, éloquente, dure pour châtier les mauvaises actions, mais aussi trop disposée au pardon [1]. Enfin, Obradovici donne aussi « L'exhortation à l'étude », de 1811 [2]. Et dans cette série rentrent « Les directions morales », éditées par un marchand, Jean Logofet [3].

Mais nous n'avons pas encore à faire avec les produits courageux du nouvel esprit.

Cet esprit apparaît d'abord en 1804, lorsque Șincai, poussé aussi par la publication d'une « Carte géographique des provinces de la Couronne de Hongrie », due à un capitaine, Jean de Lipszky, s'adresse à ce militaire, pour lui montrer la façon dont il faut écrire, en caractères latins, les noms roumains. Mais, dans ces quelques quinze pages, il montre ses rapports, anciens, avec Clain, la connaissance des efforts de Joseph, l'évêque d'Argeș, employé par Molnar à l'édition nouvelle des « Ménées », et il annonce que, dans deux ans, il espère pouvoir publier, en latin, « Les Annales de toute la nation valaque » [4].

Comme nous l'avons dit, l'idée de ces Annales, qui avaient été commencées dès 1795—1796 [5], vient du séjour de Șincai en Italie, de la connaissance du travail de même nom, d'une

[1] *Ibid.*, pp. 500—502, n° 720. Une traduction aussi de morceaux littéraires (comme « La présentation de ce qui est arrivé à la fille de Bogdan, ancien prince du pays de Moldavie, en l'an du Christ 1346 »).

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 47, n° 795.

[3] *Ibid.*, pp. 76—77, n° 825.

[4] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 451—452, n° 673.

[5] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 223—224.

si grande importance pour la préparation de l'unité italienne par dessus les nombreuses divisions du pays et les deux grandes dominations étrangères: celle des Espagnols au Sud, ancienne, et celle, plus récente, des Autrichiens dans le Nord, de Lodovico-Antonio Muratori (1744—1749). L'œuvre de Muratori avait été cependant préparée pour la nation italienne, et il n'y a pas eu d'édition latine, alors que Şincai pensait à présenter aux érudits d'autres nations, à une époque où un Katona donnait, en plusieurs volumes, « L'histoire critique des rois de Hongrie », en latin aussi, les preuves de l'ancienneté de la noblesse de sa nation. Dans son exposé calme, « Le père de l'histoire italienne » ne combattait avec personne, sa nation elle-même n'ayant pas été attaquée, diminuée et insultée par personne, alors que Şincai, avec son élan guerrier de descendant des anciens chevaliers roumains au Nord des Carpathes et avec l'âpreté des paysans en lesquels ils avaient été transformés par le temps, partait en colère, prêt à détruire n'importe quelle personne « savantissime », qui se montrerait sur son chemin, avec des opinions injurieuses pour les Roumains ou même avec une simple erreur de fait. Ce qu'il appellera, suivant l'exemple de Cantémir, « Chronique » de tous les Roumains, donne moins une narration, pour laquelle beaucoup de choses lui manquaient: la connaissance des hommes, aussi des affaires politiques, des situations militaires et même la compréhension des âmes, et il faut ajouter aussi: son ignorance concernant l'état actuel de la Moldavie et de la Valachie et même des Moldaves et des Valaques individuellement, en dehors de leurs témoignages historiques —, qu'un exposé d'érudition et de polémique [1].

Il était d'autant plus pressé de donner son travail qu'on avait publié à Halle, dans une grande collection d'histoire, comme annexe à celle de la Hongrie, présentée avec tous ses pays vassaux au moyen-âge, un ouvrage extrêmement riche d'information, d'une précision remarquable et d'un vaste horizon culturel, dû à Johann Christian Engel, Allemand de Hongrie (1803), — ouvrage dans lequel Şincai avait trouvé

[1] Edit. de Bucarest, I p. 517; II pp. 145, 148, 225, 437; III p. 214.

du servilisme envers les Hongrois et, entre autres, envers Samuel Teleky, chancelier de Transylvanie. Il avait cherché, du reste, jadis à mener un même combat contre la critique d'Eder sur la pétition adressée par les Roumains à l'empereur [1].

Tel qu'il résulta, par des révisions et des augmentations ultérieures, ce travail est le résultat d'énormes recherches, aussi dans les collections de manuscrits existant en Hongrie. Şincai y mêle aussi sa lutte contre des ennemis qu'il ne nomme pas, et, parmi lesquels, « les gros taureaux dans le maïs » et « les boucs aux cornes pointues » doivent être cherchés à Blaj, dont l'évêque lui semble moins rapproché de St. Théophile, d'après le nom du fondateur, que de Basile Moga, l'évêque non-uniate [2].

Le grand mérite de l'ouvrage est que, depuis Trajan, tout est dans un lien organique ininterrompu, l'auteur découvrant des Roumains, et même des « boïars roumains », aussi en Transylvanie; ces nobles roumains sont plus nombreux que ceux des Hongrois, pour être cependant pires envers les serfs roumains que ceux-là [3]. Les Hongrois ont été d'abord des alliés, pour en arriver ensuite, dans le conflit avec Étienne-le-Grand de Moldavie, à être des vaincus. Du reste, en ce qui concerne les princes voisins, Şincai est trop peu orienté et intéressé pour avoir son jugement à lui, comme jadis un Ureche ou un Miron Costin [4].

La forme latine ne paraîtra jamais, bien qu'une reproduction serait, aujourd'hui même, utile, à cause des nombreuses sources hongroises, quelques-unes inédites, que Şincai présente; la forme roumaine, que voulait publier d'abord un Banatien, Gavra, ainsi que d'autres œuvres historiques de l'école transylvaine, ne virent la lumière qu'à Jassy, à l'époque de l'Union des Principautés, donc vers la moitié du XIX-ème siècle, par la décision du prince règnant alors, un autre

[1] Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 223.

[2] Şincai, *Hronicul Românilor şi a mai multor neamuri*, II, p. 129; III, p. 416. Cf. aussi l'attaque contre celui qui ne lui avait pas permis de consulter ses archives; *ibid.*, III, pp. 421, 436, 452.

[3] *Ibid.*, II, p. 214.

[4] Examen plus minutieux dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 231—237.

Grégoire Ghica, et aussi comme une continuation des publications du principal historien de cette époque, Michel Kogălniceanu: l'Histoire des Roumains, en français, et surtout son œuvre, du même caractère « muratorien », « Les Annales ». Ce n'est qu'alors, avec un état d'esprit qui n'était plus celui de Şincai, et pour un public qui ne ressemblait guère à celui qu'il avait eu lui, et auquel il pensait en écrivant en roumain ce qui avait été conçu en latin, et aussi sans la possibilité d'influencer des chercheurs étrangers qui avaient dépassé les simples méthodes d'érudition du XVIII-ème siècle, que parut cet ouvrage de passion, où personne n'était épargné: ni l'Église à laquelle Şincai était resté lié, ni même, parfois, ses amis roumains.

Pour le moment, après que, à Bude, un Crişan-Körösi, Étienne, comme moine: Samuel, d'après le nom de Vulcan, qui à Oradea devait succèder à Darabant, se fut mêlé à des discussions concernant la façon d'écrire le roumain en caractéres latins, par un opuscule paru dans l'imprimerie du collège des réformés hongrois de Cluj, en y ajoutant une traduction en roumain de quelques pages de Gessner [1], Şincai se montra encore dominé par l'idée de cette nouvelle forme graphique pour une langue qu'il ne s'était pas cru obligé, dans cette Chronique, désirant avant tout se faire comprendre, de soumettre à une purification, — et il employait aussi les caractères cyrilliens qu'il reléguait, dans sa lettre à Lipszky, dans le seul domaine des livres d'église.

Il était arrivé, lui, fonctionnaire provisoire pour la censure, à côté de Clain, à la place de correcteur pour les livres roumains à l'imprimerie de Bude. Et, ayant sous la main ce moyen admirable de publication, il l'emploie aussitôt pour remplir, par ses propres écrits et ceux des autres, son devoir de lutte et de propagande.

Il donne d'abord, dans cette nouvelle qualité, sur plus de cent pages, corrigeant et augmentant pour la nouvelle édition, son travail latin antérieur, fait avec Clain, travail qu'il intitule, dans des paroles qui sont comme une proclamation:

[1] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 462—463, n° 684.

Elementa linguae daco-romanae sive valachicae. Il y relie, ainsi qu'il l'avait fait en 1780, aussi sa lettre à Lipszky, et, ajoutant un « Dialogue » pour expliquer ses idées dominantes, il annonce, à côté d'une nouvelle grammaire « illyrico-valaque », « Les Annales daco-romaines », qu'il croyait pouvoir faire imprimer sans retard. Il rappelle la Grammaire de Molnar et montre qu'on prépare un dictionnaire par Clain, avec des équivalences en trois langues: latin, allemand et hongrois, et un autre, seulement roumano-latin, par quelqu'un qu'on rencontrera ici, dans la suite, pour son importance toute particulière: « Jean Budai, qu'on appelle aussi Deleanu, conseiller au tribunal des nobles dans la province de Galicie ». Mais reprenant son ancienne observation sur l'utilité pratique du roumain, il montre ses frontières, par dessus les différences locales entre les Valaques, les Moldaves, les Roumains (de Transylvanie), les Mărgineni, habitant sur la frontière de Valachie, les Mocani, pâtres, les Frătuți (Roumains du Banat) et les Țințari, dont le nom grec, de Koutzo-vlaques, interprété, d'une façon erronée, comme « Valaques boiteux » est ajouté aux autres: la nation se trouve donc entre le Danube, le Dniester et la Tisa. Il passe même le Danube et, — rappelant « l'empire des Vlaques réunis aux Bulgares », — il s'étend jusqu'en Bulgarie, en Serbie et en Albanie, allant jusqu'au Pinde, dans « le pays de Méglen, en Thrace » et, ailleurs aussi, « en Crimée, en Podolie, en Pocutie, sans parler aussi de Pest, de Erlau, de Miskoltz et d'autres villes de Hongrie au-delà de la Tisa, ainsi que je le dis, moi, qui écris à Bude, sans parler de Vienne en Autriche, de Venise et de beaucoup de centres en Europe et en Asie, où le nombre de ces marchands s'est tellement accru qu'ils ont élevé des églises publiques, et splendides » [1].

En sa qualité de correcteur à Bude, Șincai peut donner ensuite, en 1806, en collaboration avec Clain, un opuscule latin d'éloges pour l'installation sur le siège d'Orade d'un ancien et fidèle ami, Samuel Vulcan: s'adressant aussi à tous les « Daco-Roumains », il ajoute des vers latins, alors que

[1] *Ibid.*, pp. 464—466, n° 687.

d'autres parmi les jeunes gens se trouvant dans la capitale de la Hongrie emploient ou bien cette langue, comme un étudiant en droit, Constantin Farcaș, ou le hongrois, ainsi que le fait l'ingénieur Étienne Pop, noble de Margenea (Marszinai), pour le roumain, le poète d'occasion étant Șincai lui-même [1].

De son côté, Clain, qui aurait désiré publier des « Prêches », qu'il intitule, dans une lettre en roumain, d'après le latin, *Conciones*, et qui parle lui-même de ce dictionnaire qui malheureusement s'est perdu, déclarant qu'il est aidé par un Halitzki et par un Virago, — et il pensait, pour pouvoir immédiatement l'imprimer, au nouvel évêque d'Oradea et aussi à une souscription publique [2], — se contente, pour le moment, étant préoccupé, comme toujours, du contact avec le peuple dans les formes comprises par celui-ci et auxquelles il était habitué, de la publication d'un Calendrier au prix modique de 20 kreuzer. Celui qui se sentait, à l'âge de presque soixante ans, épuisé, et qui, pensant aux résultats de ses longues fatigues, disait, dans une lettre adressée à son ami intime Corneli: « Ce que j'ai pu, je l'ai fait; plus que cela, je ne peux faire », abandonnant l'idée de faire imprimer ses « Origines Daco-Romanorum » [3], commence, comme une annexe à ce Calendrier, la publication de l'histoire populaire

[1] *Ibid.*, pp. 471—472, n° 689. Aussi une poésie latine pour Vulcan, par l'étudiant en théologie, Démètre Covaci, imprimée à Orade même; *ibid.*, p. 498, n° 717. Aussi une « dédicace » pour la consécration; *ibid.*, p. 504, n° 725. Une «Salutation» des étudiants en théologie du séminaire; *ibid.*, pp. 504—505, n° 728. Des vers « plaisants » pour le même; *ibid.*, p. 506, n° 730. Des vers roumains aussi pour la statue de Joseph II sont écrits à Vienne par le protopope, bien connu, Georges Haines, de Brașov, ancien chapelain de régiment; *ibid.*, p. 499, n° 719 (voy. aussi Iorga, *Doc. românești și în parte grecești*). Des vers par le futur professeur transylvain de Bucarest, Georges Lazăr, alors étudiant en théologie, pour le nouveau mariage de l'empereur; *ibid.*, pp. 531—532, n° 742.

[2] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 179. Le prospectus pour l'impression, chez Bianu et Hodoș, loc. cit., pp. 481—482, n° 696, d'après Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, Annexes, p. 54. Pour les souscriptions, on pense aussi à Corneli, à Molnar, au vicaire Jean Para de Făgăraș, au protopope Démètre Vaida, de Blaj, et à un Constantin Boghici.

[3] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 183—184.

des Roumains, extraite de la forme latine [1], même si cette initiative pouvait blesser son ami, plus savant et beaucoup plus orgueilleux, Șincai.

Il y a aussi une différence de fond entre cette publication et la forme plénière [2], conservée en manuscrit, mais il faut les réunir dans la même caractéristique pour donner l'image complète de la pensée de Clain [3].

L'information dans ce travail, intitulé « Histoires, travaux et circonstances des Roumains », est large, prouvant la connaissance de tous les manuscrits d'histoire des Roumains, formés dans les pays libres, sans excepter même l'ouvrage du stolnic Constantin Cantacuzène, mais les sources occidentales ne sont pas, de loin, aussi riches que chez Șincai. Pour le plan, il commençait avec la partie, commune, des origines, pour traiter ensuite séparément l'histoire des deux principautés, et, pour les Transylvains, celle de leur Église, considérée comme « une seule forme épiscopale roumaine ».

Le moine du couvent de la Sainte-Trinité a toute la pénétration critique et l'accoutumance avec les réalités humaines de cette classe paysanne dont il s'était élevé. Il le prouvera, montrant le manque de fond des assertions contre la permanence des Roumains dans leur patrie dace, et il interprète la présence des barbares seulement comme celle d'hôtes passagers, qui se nourrissaient du travail des agriculteurs, continuant à vivre sur leur terre ancestrale, — il est le premier qui ait vu dans Aétius, mais aussi dans le Visigoth Wallia, un « Préroumain », — avec la présentation de la situation à l'arrivée des Hongrois contre « les anciens Roumains, ainsi qu'on peut le voir jusqu'aujourd'hui ». Pour l'époque moderne, il fait un éloge modéré de la domination autrichienne et de l'union de l'Église, qui lui paraissent comme de

[1] Bianu et Hodoș, ouvr. cité, II, pp. 475—476, n° 691.

[2] *Ibid.*, pp. 479—481, n° 695.

[3] Il avait écrit dès 1791 une espèce de manuel historique par questions et réponses. Voy. *Sionul românesc*, II, p. 126 et suiv. Cf. la revue *Instrucția publică*, II, p. 167 et suiv., et J. Bianu, *Samuil Micu*, p. 19.

simples nécessités historiques. Les phénomènes populaires lui sont cependant totalement étrangers, et il est douloureux de voir comment il considère le mouvement de 1784, parti « du milieu des pâtres transhumants » pour « détruire la noblesse », le qualifiant d'action de quelques « misérables ». Dans les « Français », contre lesquels combat l'empereur François, alors que Şincai disait que sa façon d'écrire le roumain le rapproche du français, Clain ne voit que des ennemis de la patrie. Mais son attention poursuit toute manifestation nationale sous la forme d'Église, regrettant chaque glissement provincial vers les Serbes ou vers les Russes.

En ce qui concerne les deux principautés, — à côté desquelles lui aussi tient compte de ces « Koutzo-Valaques » ou « Tzintzares », car, « par delà le Danube, jusqu'aux monts de l'Hémus, il y a, sans interruption, des habitants roumains », — il cherche leur origine de tous côtés, et ose essayer une organisation unitaire des évènements, qui ne peut pas cependant être comparée à l'orientation de Şincai. Les considérations critiques ne manquent pas, comme celle dans laquelle, déplorant l'influence grecque sous les princes étrangers, il exhorte les boïars à « prendre soin que leurs enfants obtiennent une instruction sage et chrétienne, ne sachant pas seulement le français et d'autres langues, par la connaissance desquelles il n'en deviennent que plus folâtres et s'écartent de la vie chrétienne, mais, qu'avant tout, ils doivent travailler pour que toute l'instruction et toute la science soient dans leur propre langue, car, alors, ils pourront apprendre mieux, et ceux qui y participeront en seront plus nombreux ».

En échange, l'histoire ecclésiastique des Roumains est largement traitée, d'après des sources orales et des souvenirs personnels, qui sont contenus, du reste, aussi dans un autre écrit, de simples mémoires pour plus d'un demi-siècle, — et ici l'auteur montre toutes ses qualités de clarté, de sérénité et de sentiment. Au centre, on voit la figure de son oncle guerrier et martyr, qui « soupirait », lui, un simple « berger », que Clain appelle du nom populaire de Oprea, devant les nobles et les riches de la Diète, pour la douleur de sa nation privée de « justice » : « si quelques personnes sages ne l'a-

vaient pas empêché, ces seigneurs de la Diète l'auraient jetté par la fenêtre »[1].

Dans la même forme populaire, Clain avance jusqu'à l'administration de Bob, qui est placé parmi ceux qui s'opposent à « celui qui est capable et assez érudit pour pouvoir faire ce qui est pour le bien public », et préfère « le fond du panier », c'est-à-dire les chanoines. Promettant aussi un grand ouvrage historique sur cet évêché et sur le monastère de Blaj, Clain se déclare ouvertement contre les latinisants, aussi comme forme, dans ce monde uniate.

Convaincu que par la connaissance du passé sa nation peut se relever de son humilité, se rendant compte ainsi, comme il l'a fait, lui, qu'« être né Roumain est une grande chose », Clain commençait l'édition populaire de son histoire[2], mais la mort, qu'il sentait approcher, le surprit là, entre les étrangers, loin de son village natal et de ce Blaj de ses fatigues, dès l'année 1806, le 13 mai[3].

Şincai crut pouvoir prendre la place de censeur, mais elle fut gagnée par Corneli[4]. Jusqu'au moment de cette nomination, qui frappa cruellement l'autre historien de tous les Roumains, celui-ci continua la publication du « Calendrier », d'après les pages, déjà préparées, de 1807[5], mais il écarta bientôt le manuscrit de Clain, qui ne fut donc plus répandu, et lui substitua, pensant qu'il pourrait lui aussi mourir, des pages, comme « extraits », qui elles aussi ne purent pas être menées à bonne fin, de son propre récit historique, mais il n'avait pas la même facilité de compréhension ni le même charme[6].

---

[1] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 182—200.

[2] Bianu et Hodoş, loc. cit., II, pp. 475—476, n° 691.

[3] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 181—182. Il fut enseveli dans l'église serbe uniate de Bude. Après sa mort, on a imprimé à Sibiiu, en 1812, la traduction de l'*Imitation* du Christ; Bianu, Hodoş et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III p. 62, n° 813.

[4] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 219 et suiv.

[5] Bianu et Hodoş, loc. cit., II, pp. 479—481, n° 695.

[6] Iorga, *Ist. lit. rom*, III, pp 182—200, surtout p 195. Cf. Bianu et Hodoş, loc. cit., II, pp. 536—537, n° 751.

Şincai étant parti, le rôle momentané culturel-national pour les Roumains de l'imprimerie de Bude disparaît. Le « Calendrier de 1808 » [1] comprend seulement la continuation de son histoire[2]. Ţichindeal donne, pendant la même année, avec une dédicace à son évêque serbe, l'*Epitome* pour les prêtres, encore une traduction, promettant aussi une « Théologie pastorale », une « Théologie dogmatique », une Histoire de l'Église d'Orient, un commentaire des Actes des Apôtres, une Philosophie, une Histoire Naturelle, des Homélies et des Canons [3]. Pour le moment, parut la Collection de choses morales », autre traduction d'après Dosithée Obradovitch, dédiée à l'homonyme de celui-ci, le directeur pensionné, qui était « dévoué », comme le dit ici son neveu, à l'apôtre culturel des Serbes, « grand civilisateur par les lumières » de sa nation [4].

Bientôt, comme il était question de publier, dans une autre langue, un travail dans le sens des opinions de Clain et de Şincai, on chercha ailleurs l'éditeur. Ainsi, furent publiées à Pest, en allemand et en grec, « Les recherches sur les Roumains ou les ainsi-dits Vlaques, qui habitent au-delà du Danube, ouvrage appuyé sur des témoignages anciens », par l'étudiant en physiologie et en gynécologie, originaire de Macédoine, Georges Constantin Roja (en grec: Rozia, en allemand: Rosa). Sans prétentions, il veut montrer aux Roumains eux-mêmes quel est le rôle de la partie de la nation à laquelle, dans le voisinage de leur église et au milieu de la riche colonie de marchands de même origine, réunis aussi dans des sociétés, il est fier d'appartenir. Il déclare avoir voulu écrire aussi en roumain, mais il tient à être compris également par ceux qui ne connaissent pas cette langue [5].

---

[1] *Ibid.*, p. 525, n° 735; pp. 536—537, n° 752.

[2] *Ibid.*, pp. 526—528, n° 738.

[3] Les dépenses étaient supportées par le même marchand de Grabatz, comme pour le travail dont il est parlé ensuite.

[4] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 533—534, n° 744.

[5] Voy. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 311—312; Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 537—538, n° 753.

Mais, maintenant, de nouveau, à partir du mois de mars 1809, une direction roumaine se trouve à Bude, et pour une durée de douze ans: celle de Pierre Maior, qui remplaça Corneli, celui-ci ne s'étant pas présenté. Quant à Şincai, il revient au village de Sinea, auprès de ses élèves hongrois qu'il croyait apparentés à la dynastie moldave et au prince de Valachie Vlad l'Empaleur [1], et il travaille, aussi à Orade, près de Vulcan, jusqu'en 1811, à son grand ouvrage, croyant pouvoir trouver un éditeur dans la personne du marchand Margela, mêlé, lui aussi, en Bessarabie, après 1812, à des travaux littéraires [2].

Comme son prédécesseur, le nouveau censeur venait avec des travaux de caractère religieux populaire tout prêts pour l'impression. Ainsi, dès l'année de son établissement dans cette ville qui convenait si peu à la santé d'un homme habitué à vivre tranquillement dans l'air vif des Carpathes, il peut donner ses « Prédications à l'ensevelissement des hommes morts » [3] et, avec un titre qu'avait choisi, jadis, aussi le métropolite Anthime: « Didachies pour l'enterrement des enfants morts » [4], qui étaient de fait comme un travail pédagogique, pour que paraisse, en 1811, ce travail en trois volumes qui devait remplacer celui du Moldave Barlaam « Prédications ou enseignements pour tous les dimanches et les fêtes de l'année » [5], après lesquelles, en dehors de ses travaux d'histoire, il y aura seulement la traduction de *Télémaque*, faite sans doute sans connaître une autre version roumaine, restée manuscrite [6].

Parmi les travaux des autres, en rapport avec leur Crédo de romanité, Pierre Maior donna le second travail, en roumain celui-ci, de Roja, qui était maintenant interne à l'hôpital de Pest, « L'art du langage roumain et grec » (1809),

[1] *Hronicul*, I, pp. 403-404.
[2] N. Densusianu, *Raport*, pp. 208—209. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 226—228.
[3] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, III, pp. 6—10, n° 765.
[4] *Ibid.*, pp. 10—12, n° 766.
[5] *Ibid.*, pp. 22—25, n° 779.
[6] *Ibid.*

travail destiné à familiariser les siens, au Nord et au Sud du Danube, avec les principes de l'écriture en caractères latins. Le patron est un marchand de Macédoine établi à Pest, Georges Suliovski [1].

Mais, en 1813, à Vienne, où l'auteur conduisait l'école grecque, apparaît la grammaire « roumaine ou macédo-valaque », en grec et en allemand, de Michel Georges Boiagi, dédiée à un autre Roumain de Macédoine, Nicolas Nitta [2]. C'est une affirmation fière, avec, dans la préface de l'ouvrage, la mention de ces 4.000.000 de Roumains, qui, s'ils n'avaient pas été dispersés, joueraient un rôle plus grand que celui des « deux à trois millions de Hongrois », et dont la langue, dans de meilleures circonstances, pourrait donner à la littérature ce qu'ont donné ses soeurs latines. C'est aussi un travail destiné à repousser les assertions de l'érudit grec Néophyte Doukas, qu'il qualifie de « pédant » et de « sycophant » [3].

Le mouvement macédonien continuera. Après qu'Athanase Puliu ou Pulievici, un parent des libraires de 1790, eut aidé un Georges Montan, maître d'école à Pest, à publier des vers de Noël [4], le même fut amené à raconter brièvement, en allemand « l'Histoire de la nation » dans la Dacie et dans la Macédoine. et il gagna en même temps l'appui des Banatiens: Ouroch Nestorovitch, « très-illustre » inspecteur des écoles en Hongrie, dont Montan fera l'éloge aussi dans son travail « L'étranger à Pest », de 1816 [5], Georges Petrovitch, Naum et celui des Macédoniens, Nicolae Roja et Georges Lazăr [6]. Le fonctionnaire Naoum Petrovitch dédiait des vers au Macédonien Athanase Grabovschi, épitrope

[1] *Ibid.*, pp. 13—15, n° 771. Sur sa thèse de doctorat *ibid.*, p. 61, n° 812. Il s'y déclare Moscopolitain. Elle est dédiée à un certain Hildebrand.

[2] Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum. section litt.*, 2-ème série: *Scriitori mireni.*

[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, loc. cit., pp. 73—76, n° 822.

[4] *Ibid.*, p. 81, n° 831 (année 1813).

[5] *Ibid.*, pp. 153—154, n°s 914—915; aussi en allemand.

[6] *Ibid.* L'évêque hongrois de Ungvár appréciait lui aussi le roumain. En 1800, cet évêque, André, donnait l'ordre que les prêtres apprennent le roumain; « Je répète mon ordre de l'année passée que personne, même après

de l'école roumaine de Pest [1]. Un patron macédonien, Georges Constantin Darvari, originaire de Klissoura, aida l'étudiant en théologie Basile Ghergheli de Ciocotici, originaire du Maramourèche, qui écrit en caractères latins, employant une orthographe hongroise, à donner une direction à la vie sociale, par « L'homme du monde », traduit peut-être du hongrois, livre dans lequel, à côté, sont exprimées des idées « daco-romaines », marquant que dans la nation rentrent aussi ceux qui habitent du côté de « la montagne de l'Hémus» [2].

Mais, à Pest, un inconnu, J. G., qui écrit en latin, discute, en 1811, avec les *Vaterländische Blätter* pour la façon dont y figurent les Roumains de Transylvanie [3], et un Thomas Constantin de Gavra, mentionné aussi dans la discussion de Pierre Maior avec Kopitar, dont il sera question aussi dans la suite, attaque Martin Schwandtner sur le rôle qu'il leur attribue dans la « Statistique de la Hongrie » (1812) [4].

Enfin, en 1812 encore, Pierre Maior, couronnait son activité d'éditeur et d'écrivain par l'« Histoire pour le commencement des Roumains en Dacie » [5] et, en 1813, par l'« Histoire de l'Église des Roumains » [6].

Le protopope censeur déclare, dans son premier ouvrage, pour se mettre à l'abri, que le but de sa réponse donnée à ceux qui insultent sans cesse sa nation, alors que « les Roumains

---

avoir suivi l'école latine savante, n'ose venir me demander d'être prêtre s'il ne sait pas le roumain, sans lequel il ne pourrait pas servir comme prêtre ses ouailles, car il vaut mieux et il est plus utile que, dans la plus grande partie de ce diocèse, soit prêtre seulement celui qui connaît sa langue roumaine et qui a bien appris le typique et l'ordonnance du service pour être ensuite éclairé en fait de théologie, que, sans savoir ceci, provoquer à ses ouailles, par des langues étrangères, de la confusion, et des dommages pour le rite lui-même »; Darius Pop, dans la revue *Familia*, 1936, p. 71.

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 155, n° 917.

[2] *Ibid.*, pp. 309—312, n° 1043. L'analyse de ce intéressant travail dans Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 270—273.

[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 56, n° 805.

[4] *Ibid.*, n° 806.

[5] Voy. aussi *ibid.*, pp. 57—61, n° 809.

[6] *Ibid.*, pp. 78—81, n° 828.

КАП ѦТѪЮ.

Пе́нтрꙋ дескълека́рѣ Рѡма́нилѡр ѧ̑ Да́кїѧ.

§. а҃.

Ръсбо́аеле, ка́ре лѣꙋ а̑вꙋ́т Рѡма́нїй кꙋ Да́кїй ѧ̑наи́нте де Траїа́н.

Да́кїй ѧ̑къ дин ꙁи́леле лꙋй Ї́ꙋлїꙋс Ке́сар а̑тѫ́та е̑ра̀ гре́й ѧ̑пъръцїе́й Рѡма́нилѡр кꙋ чѣ́ле дѣ́се а̑ле лѡр ръсба́терй шѝ пръꙁй че фъчѣ̀ ѧ̑Ѳра́кїа, ѧ̑ Іллирик шѝ ѧ̑трꙋ а̑лте ѧ̑вечина́те цъ́рй а̑ле ѧ̑пъръцїе́й Рѡма́нилѡр, кѫт Ї́ꙋлїꙋс Ке́сар Ка́пꙋл Рѡма́нилѡр дꙋ́пъ оу̑чи́дерѣ лꙋй Помпе́ю проти́вникꙋлꙋй съꙋ, шѝ дꙋ́пъ сти́нцерѣ Помпеїа́нелѡр ръмъши́це, ѧ̑торнѫ́ндꙋсе ла Рѡ́ма, кꙋ грѣ̀ ѡ̑асте, кꙋм скрїе Светонїꙋс ѧ̑ вїа́ца лꙋй Ї́ꙋлїꙋс Ке́сар, се гътѣ̀ съй ѧ̑фрѫ́нгъ, шѝ съй контенѣ́скъ. а) Де ка́р примéждїе ѧ̑тѫмпла́та а̑лꙋй Ї́ꙋлїꙋс Ке́сар фъръ де брѣ́ме оу̑чи́дере при Рѡма́нїй фъкꙋ́тъ ѧ̑й скъпъ̀ пре Да́кй.

Пре

a) Dacos, qui se in Pontum, et Thraciam effuderant, coërcere, mox Parthis in ferre bellum per Armeniam minorem, nec, nisi ante expertos aggredi praelio. Talia agentem, atque meditantem mors praevenit. *Suetonius* in Iuli Caesare.

Fig. 16. — Frontispice de l'Histoire de l'origine des Roumains par Pierre Maior.

gardent un silence profond », est seulement de rendre les siens soumis au gouvernement, même aux « seigneurs terriens », et d'en faire « des citoyens utiles à la Patrie ».

Il y a dans ces deux écrits, non pas un récit populaire que puisse comprendre le peuple, ni une présentation de matériaux. C'est une plaidoirie, une défense de droits, pareille à celle de l'ancienne pétition, mais dans une forme d'une étendue et d'une force de conviction infiniment supérieures. Bien que rédigée en roumain, car on ne connaît pas de forme latine, cette argumentation serrée est destinée plutôt aux étrangers, qui, comme on le verra, aussi à cause de l'endroit où le livre avait paru, sont arrivés à la connaître.

Au moment où on discutait entre Russes et Turcs le sort des deux pays roumains libres et lorsque l'étoile de Napoléon, qui jusque là avait décidé de la vie de tous les États européens, descendait vers le couchant, celui qui, par son rôle à l'imprimerie de Bude, était ramené à la campagne, après une si longue interruption, au milieu de ses fidèles qu'il avait aidés et aimés, dans un milieu intellectuel et politique, donnait, sans recourir aux sources, avec quelques livres modernes d'érudition qui étaient à sa disposition, ces ouvrages qui n'ont pas été, comme ceux de Clain et de Şincai, pendant longtemps portés dans des bagages, d'une place d'abri à l'autre, revus, transformés et préparés, en attendant l'impression, pour une nouvelle révision, soignée presque douloureusement. Il déclare lui-même que « les circonstances de sa vie ne lui ont pas permis de récrire l'ouvrage » [1]. Placé au milieu de ceux qui croyaient au dogme de l'abandon du territoire de la Dacie par les descendants des colonies de Trajan, dogme qui paraissait très solidement établi par Eder et Sulzer dès 1780—1790, il cherche à leur prouver et, plus que cela: à se prouver à lui-même, que « le daco-roumanisme », dont parlaient depuis longtemps ceux de la même opinion, qui avaient eu l'heur d'imprimer certains de leurs ouvrages, est aussi une permanence.

[1] Préface à l'*Histoire pour l'origine des Roumains.*

« L'erreur » devait être attaquée et détruite par le robuste bon sens que l'auteur apportait de ces régions où ses ancêtres, des nobles de Dicio-Sân-Mărtin, avaient vécu, sûrs d'eux-mêmes, sur une terre qui, sous le rapport familial, leur appartenait tout autant que, d'après sa conviction, cette terre de Dacie avait appartenu à la nation entière. L'apparition du livre de Engel, si imposant et si bien accueilli dans les cercles littéraires, le décida à ne pas retarder l'impression de l'ouvrage, qui paraît avoir pris son titre d'après la tentative, connue dans le manuscrit, de Clain [1].

Sur ce problème qu'on croyait résolu aux dépens des Roumains, Pierre Maior émet des opinions que nous avons déjà rencontrées chez d'autres Transylvains, représentant eux aussi le nouveau nationalisme, mais ces opinions n'avaient jamais été présentées d'une façon si complète, si liée et surtout si nettement détachée de tout ce qui est érudition ou « littérature ». L'auteur place, en première ligne, Rome, qui n'aurait été profanée par aucun mélange de sang barbare [2], Rome fondée pour l'éternité et ne pouvant pas être déracinée par les ondes passagères d'une invasion toujours en cours. Le résultat a été un monde libre d'une génération à l'autre, et à travers les siècles, avec ou sans une formation d'États, qui, manquant, a été remplacée par la conservation de la tradition impériale. Comme on ne peut admettre ni une domination germanique, ni l'humble soumission envers les Hongrois et d'autant moins leur pénétration sur une terre sans maître, il ne faut pas croire à une infiltration bulgare dans les montagnes de Transylvanie, ainsi que le disait le Notaire Anonyme du roi Béla, dans la veracité duquel Pierre Maior croit sans aucune discussion. Comme Şincai, cet autre écrivain reconnaît

[1] Pour d'autres travaux en hongrois, qui restèrent inédits, attaquant le même sujet, voy. Iorga, *Ist. lit. Rom.*, III, p. 254, note 1.

[2] Un Jean Teodorovici Nica, étudiant en droit, d'origine probablement macédonienne, le dit aussi, en vers latins et roumains, en 1813; Bianu, Hodoş et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 82, n° 833. Il faut le distinguer du curé roumain de Pest, portant le même nom, qui publie, faisant l'éloge de Pierre Maior, auprès duquel il se trouvait et qu'il chercha à continuer, *Les sentences morales*, traduites en 1813; *ibid.*, pp. 82—83, n° 834.

Fig. 17. — Pierre Maior.

les siens sous le nom imposé par les envahisseurs venus de la steppe eurasiatique. Mais la langue, dans l'interprétation de laquelle Maior se mêle, à une époque où la grammaire était une arme et le dictionnaire, auquel d'autres travaillaient si vaillamment, un arsenal, lui donne des arguments pour appuyer cette immobilité héroïque, servie aussi par des actes de bravoure, bien naturels, dont le souvenir a disparu, mais qui peuvent être affirmés d'après des arguments plus récents.

Voilà ce qu'il sait, ce qu'il croit, ce qu'il défend, ne s'occupant pas d'autre chose. Il ne donnera donc pas un nouvel ouvrage, parallèle à ceux qui l'avaient précédé, sur toute l'histoire des Roumains, et, malgré la lecture des œuvres de Démétrius Cantémir, il n'entend pas se mêler à la vie des autres Roumains, avec lesquels il n'a eu d'autre contact qu'un seul voyage au-delà des montagnes, jusqu'à Bucarest, en 1810 [1], ceci bien qu'il ait quelques idées des exploits d'Étienne-le-Grand qu'il emploie seulement comme encore un argument.

Ce livre, paru, après certaines difficultés avec le gouvernement, à peine en 1813, fut attaqué de deux côtés, et l'énergique vigueur polémique du vieux prêtre ne pouvait pas admettre que la réponse tarde.

L'évêque de Blaj, très maltraité, comme étant insensible envers les intérêts de sa nation et préoccupé seulement de créer à la hâte une littérature théologique, que Pierre Maior, mêlant Clain aussi, le premier travailleur dans ce domaine, aux chanoines qui avaient refait l'œuvre, considérait comme étant traduite d'une façon inexacte d'après Tournelli et pleine d'erreurs jusqu'au ridicule, chargea la nouvelle génération de chanoines de répondre à l'accusateur dans les notes accompagnant l'édition latine de ses propres discours [2]. Dans cette réponse, l'adversaire était présenté comme menant une vie étrangère aux devoirs de la hiérarchie dont il faisait partie et lié lui-même aux avantages du monde. Celui qui était ainsi attaqué répondit, sous la forme

[1] Voy. *Convorbiri literare*, XLIV (1910), nos 3—4.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, pp. 84—86, n° 837.

d'une troisième personne, par sa violente « Réponse aux calomnies », de 1814 [1].

Dans des accusations pamphlétaires de cette qualité, il n'y a, bien entendu, aucune discussion théorique. Il en fut autrement avec la critique parue dans la « Wiener Allgemeine Litteraturzeitung » du 7 décembre, dûe à quelqu'un que nous avons rencontré comme ami plein de compréhension des Roumains, étant lui-même préoccupé des questions qui se levaient à cause du long silence des sources sur la nation, Kopitar. Ce savant philologue slovène de Vienne, sans cesse en rapports avec « des Grecs modernes, des Serbes, des Roumains et des Albanais », parmi lesquels ce maréchal-de-camp lieutenant Duca, qu'il présente, malgré ses prétentions d'être Serbe, comme « Valaque » [2], crut ne pas blesser l'auteur, lorsque, dans le compte-rendu sur un livre venu d'une personne inconnue jusque là dans le monde des érudits, il opposa aux théories énoncées par Pierre Maior ses propres convictions, influencées, peut-être, cependant par une conscience slave.

Cet article anonyme sembla à Maior, précisément à cause de l'insistance sur le point de vue slave, avoir été écrit par l'évêque serbe de Bude, avec lequel il semble n'avoir pas eu de bons rapports. De là vient la note, passionnée jusqu'à la brutalité, de sa réponse. Cet opuscule latin, intitulé « Animadversiones in recensionem historiae de origine Valachorum », lui sert donc pour répandre, dans cette langue générale d'érudition de l'époque, des opinions jusque là renfermées dans la forme roumaine du livre de 1812 [3].

Le conflit ne s'arrêta pas cependant là. Revenu de Paris, où il avait été pendant quelque temps, à ce qu'il paraît pour un rôle politique, Kopitar déclare que c'est lui l'auteur du compte-rendu et présente, dans une forme déterminée par

[1] *Ibid.*, p. 106, n° 855.

[2] « Ein Walache der sich aber für einen Serben ausgab, weil die Serben unter den österreichischen Griechischgläubigen sich für etwas besseres halten als die Walachen: sonst unter Nichtserben geben sie sich nicht für Ungarn aus »; *Kleinere Schriften*, Préface, p. 12 et suiv.

[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, p. 105, nos 854.

Fig. 18. — Jean Bob l'évêque des Roumains uniates.

les offenses qu'il avait subies, ses explications, pour s'attirer, en 1815, une nouvelle réponse: « Reflexiones in responsum domini recensentis viennensis ad *Animadversiones* ». Enfin, par une « Contemplatio » datée de 1816, Pierre Maior crut que la discussion était finie, cette discussion au cours de laquelle, du côté roumain, n'avait pas été quitté un terrain plutôt essentiellement consolidé [1]. Car, en effet, Maior avait prouvé à Kopitar, — descendu à des insultes contre toute la nation, qui n'aurait pas d'autres lettrés que de pareils « popes », — que les Roumains ont eu une noblesse, qu'il ne leur manque pas une littérature, que le représentant de la conscience et de l'orgueil de la nation signale aussi dans les pays roumains libres, citant la traduction chez ces Roumains de l'ouvrage théologique massif de Siméon de Thessalonique, la traduction en vers du Psautier et les essais poétiques, d'après le texte italien, du jeune Slătineanu, sans laisser de côté ses propres souvenirs sur la société de Bucarest: « grâce à Dieu, il n'y a pas peu de personnes, non seulement en Valachie, qui ont reçu une éducation et connaissent les langues: autant l'italien, le français et l'espagnol que les dialectes de la langue slavonne ». Pierre Maior fixe nettement l'origine de la littérature roumaine des autres provinces roumaines aussi autrement que par la version, d'après les normes helléniques, des œuvres des grands écrivains de l'Église. Il montre, d'une façon solide, d'où vient le nom de « Roumain » et défend le droit naturel que les Roumains ont de changer les lettres cyrilliennes par les caractères latins et de recourir à des néologismes empruntés aux langues apparentées [2].

Comme un écho de cette lutte doit être considérée l'apparition à Halle, en 1823, d'un opuscule dû à un conseiller allemand anonyme, dans lequel est déniée l'origine romaine des Roumains, et la réponse, immédiate, par une nouvelle

[1] *Ibid.*, p. 152, n° 912. L'édition donnée par le Moldave Mălinescu et Bojinca, du Banat, en 1834, de l'*Histoire* rend en roumain le combat de Pierre Maior; *ibid.*, pp. 60—61. Ces documents se trouvent aussi dans l'édition de Gherla, 1883.

[2] Voy., d'une façon plus large, Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 260—262.

Animadversio, de la part de Théodore Bojinca, Banatien, que nous rencontrerons ensuite, à l'époque romantique, aussi en Moldavie [1]. Enfin, le Transylvain Théodore Aaron donne, à Bude, en 1828, un « Appendice à l'histoire de Pierre Maior »[2].

D'après ces échos autour d'un travail si âprement attaqué, première discussion polémique provoquée par un Roumain, on comprend que Pierre Maior dut rencontrer les plus grandes difficultés lorsqu'il fut question de répandre son second grand ouvrage, terminé déjà, mais de la même façon hâtive, pendant onze semaines de travail de nuit, dès 1813, l'« Histoire de l'Église des Roumains, autant de ceux en deça que des autres au-delà du Danube » [3], qui, imprimée en grande partie depuis longtemps, ne put paraître que, dans une forme mutilée, après la mort de l'auteur, en 1821.

Ici encore, Pierre Maior trouve l'occasion de présenter, aussi d'après des sources inédites, obtenues avec beaucoup de difficultés, de Blaj, mais sur une autre ligne, les droits de sa nation, ainsi que l'avait tenté aussi Clain, dont le travail n'était pas cependant connu à celui qui présente le sien comme une première tentative, hardie, dans ce domaine. Mais, avant tout, ayant l'esprit excité par la lutte qu'il poursuivait dans une autre direction [4], l'historien se transforme en un adversaire acharné de Bob et même de l'Union de l'Église, considérée, comme dans cette nouvelle Blaj, entre les limites de la théologie latinisante. Pierre Maior, ne voit dans l'Union que l'acceptation de quelques points de dogme, mais pas une rénégation de l'ancienne foi, et il croit qu'elle aurait pu aboutir, par d'autres méthodes que la rénégation et l'insulte, à gagner aussi les autres Roumains, envers lesquels l'attitude de l'historien est la même que celle de Clain pendant ses dernières années; comme à l'époque de l'évêque Innocent, est attaqué le « théologien », dont

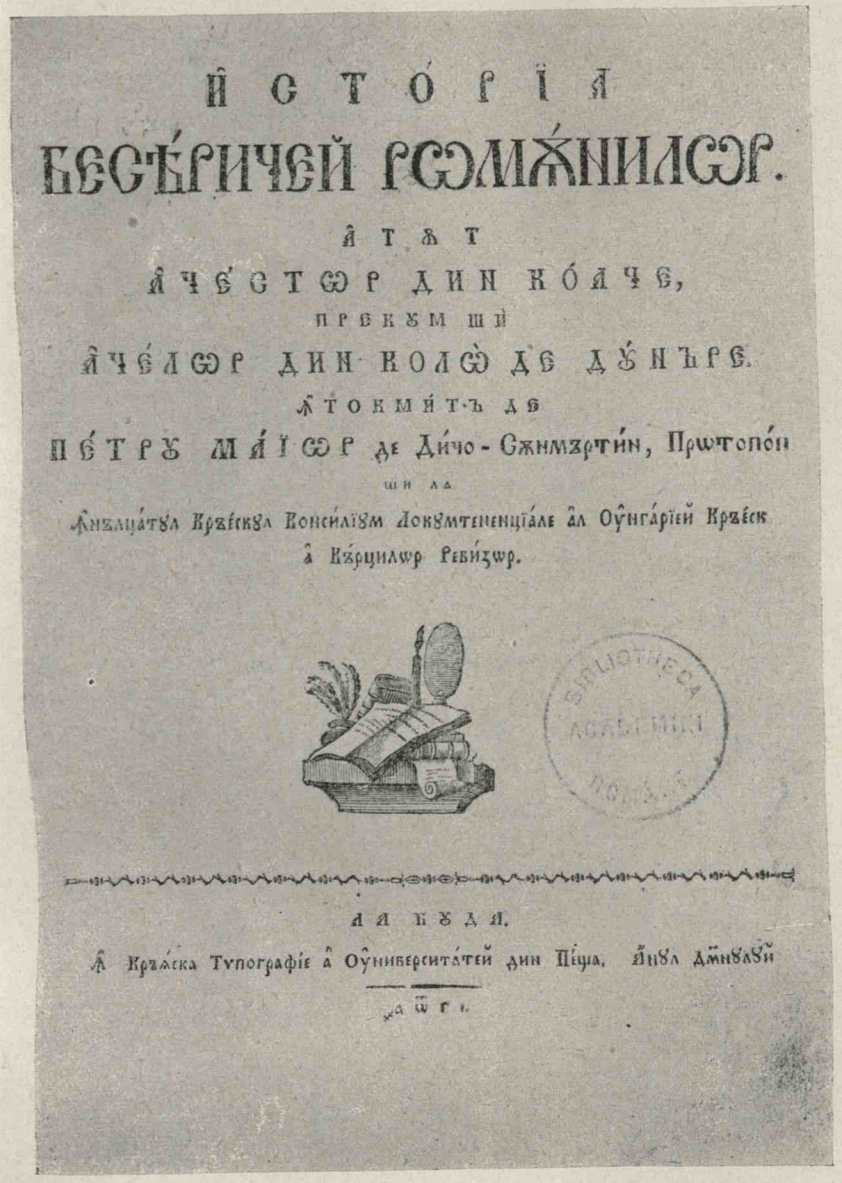
---

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, III, p. 527, n° 1300.

[2] *Ibid.*, pp. 566—568, n° 1355.

[3] Voy. aussi *ibid.*, pp. 78—80, n° 828.

[4] Kopitar sur le livre de Roja, *Kleine Schriften*, I, p. 183 et suiv. Sur Maior, *ibid.*, p. 230 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, pp. 369—371.



ИСТОРІА
БЕСѢРИЧЕЙ РѠМѪНИЛѠР.
А ТѪТ
АЧЕСТѠР ДИН КОАЧЕ,
ПРЕКУМ ШИ
АЧЕЛѠР ДИН КОЛѠ ДЕ ДУНЪРЕ.
ѦТОКМИТЪ ДЕ
ПЕТРУ МАЇѠР де Дичо-Сѫнмъртин, Прѡтопоп
ши ла
Ѧнълцатул Кръескул Консилїум Локумтененцїале ал Оунгарїей Кръеск
а Кърцилѡр Ребизѡр.

BIBLIOTHECA ACADEMIEI ROMÂNE

ЛА БУДА.
Ѧ Кръѧска Тѵпографіе а Оуниверситатей дин Пеща. Анул Дмнулуй
ѧѿгі.

Fig. 19. — Frontispice de l' « Histoire de l'Église des Roumains », par Pierre Maior.

la présence même était considérée comme offensante, et aussi les formes journalières de la vie des uniates. Cette résidence de Blaj, groupée timidement autour de son idole épiscopale, n'est pas, pour l'auteur, le seul centre religieux des Roumains, et, dans le Sibiiu de l'autre évêque, l'orthodoxe Moga, l'auteur voit une continuation parallèle de l'ancien Siège d'Alba-Iulia [1]. Mais nous n'avons pas même les derniers chapitres de l'histoire des évêques uniates, et surtout cette polémique contre Bob, qui, lui-même, et pas les étrangers prévenus contre le « Daco-Roumain », amena cette persécution contre un livre qui ne nous est arrivé que dans une forme partielle et confuse. Il faut croire que cette partie, à laquelle l'ennemi de son évêque, vivant maintenant à l'abri dans sa chambre de Bude, tenait tant, était écrite, et de même la partie, qui offrirait tant d'intérêt, concernant l'organisation de l'Église en Moldavie et en Valachie [2].

Ces travaux, et surtout le premier, furent répandus aussi au Sud des Carpathes et devinrent de plus en plus le livre fondamental pour les droits de la nation. D'autres ouvrages dans le même esprit, n'eurent pas la même fortune, et ils se conservent seulement en manuscrit, certains d'entre eux incomplets et beaucoup non revus pour l'impression, étant sauvés de la destruction par un simple hasard.

Ainsi ce qu'avait pu rédiger à Lwów le fils du prêtre de Cigmău, ce Jean Budai, frère d'Aaron Budai [3], lui-même jadis prêtre, puis jurisconsulte, venant de ces nobles de la région au Sud-Ouest de la Transylvanie d'où quelques-uns avaient passé, pour leurs intérêts, aussi au-delà des Carpathes. Les considérations, écrites en latin, de ce fonctionnaire et rapporteur, dont on a un excellent travail officiel

[1] Plus tard, par l'évêque Joseph d'Argeș et par Bob, recommencera, comme on le verra, le conflit autour de l'Union.

[2] Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 263—265; en général, le même, *La o sută de ani de la moartea lui Petru Maior*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XLI.

[3] Voy. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 302.

sur la Boucovine, au moment où le sort de cette province vis-à-vis de la Galicie était précisément en discussion [1], traite de « l'origine des nations de Transylvanie », de celles des Slaves en général, de l'installation des Hongrois ; ceci à côté d'observations de droit sur « L'Union des trois nations » [2].

En 1812, le même avait préparé aussi une nouvelle grammaire de sa langue, et, en 1818, il rédige un dictionnaire roumain-allemand et allemand-roumain, dans lequel il montre un rare esprit de pénétration dans l'appréciation de la langue [3]. Mais on le verra aussi comme poète de grande valeur, à l'époque de classicisme qui s'ouvre après le rétablissement de l'ancien ordre européen par la chute de Napoléon, qui lui-même avait été le représentant le plus brillant du même esprit latin restauré.

Un dictionnaire en quatre langues avait été terminé, dès 1805, par Basile Kolossi, vice-protopope de Bobâlna, puis protopope à Săcărâmb, qui réussit à publier seulement, en 1814, une pauvre traduction d'après la brève « Histoire de l'Église » de Fleury, bien que l'impression du dictionnaire lui-même eût commencé à Bude dès l'époque où Şincai en avait la direction, pour être repris et revu d'après les conseils de Pierre Maior [4]. Celui-ci, lui-même auteur de grammaire, accepta de faire éditer, après la mort de Kolossi, cette œuvre de collaboration avec Iorgovici, avec Budai, peut-être même avec Körösi-Crişan, s'appuyant sur les objections de Corneli, et non sans des suggestions venant de l'évêque d'Orade, Vulcan. C'était le moment où Ouroch Nestorovici venait lui-même avec son ouvrage sur l'orthographe et la grammaire, qui poursuivait des buts pratiques; on demanda aussi le concours du curé roumain de Pest, Jean Teodorovici, ancien collaborateur et futur successeur de Maior et lui-même auteur d'une nouvelle Histoire universelle, traduite d'après le Serbe

[1] Éd. Nistor, dans *Românii şi Rutenii din Bucovina*, Bucarest, 1915, p. 168 et suiv. Traduction de G. Bogdan-Duică, dans la *Gazeta Bucovinei* de 1894.

[2] Il paraît que c'est alors, en 1804, que fut réédité le *Supplex libellus ;* voy. *Mém. Ac. Roum.*, XVI, partie administrative, p. 1.

[3] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 302 et suiv.

[4] *Ibid.*, pp. 308—309.

Kenguélatz, et d'un nouveau livre de morale, intitulé « Théophron », ainsi que de la traduction, du français, d'un opuscule « Les enfants abandonnés » [1], et encore la collaboration du frère de ce Banatien, Alexandre, qui était docteur, en même temps, en philosophie et en médecine. Mais Maior, celui qui avait préparé comme introduction une révision et mise au point de toutes les questions de langue discutées jusque là, par son « Dialogue pour le commencement de la langue roumaine, entre un neveu et un oncle », ne put pas voir terminer ce « Lexique » contenant des équivalences latines, hongroises et allemandes, lequel, avec la mention de sa longue et difficile gestation pendant « plus de trente ans », paraîtra à Bude, dans un vêtement latinisant, comme forme, enfin définitive, en 1825 seulement [2].

Avec cette direction littéraire à Bude sous Pierre Maior, qui finit ses jours le 14 février 1821, étant enterré dans une église romano-catholique [3], — et pas chez les Serbes uniates, comme Samuel Clain, — finit aussi l'autre collaboration, avec les prélats de Valachie, mais pas aussi avec ceux de Moldavie, pour la réalisation de laquelle Pierre Maior avait fait ce voyage à Bucarest.

Alors qu'un boïar, devenu archimandrite, Nicodème Greceanu, donnera, à Sibiiu, par l'intermédiaire de l'évêque Joseph d'Argeş, la traduction de l'« Encyclopédie » [4] due à Polizoï Kontou [5], le premier boïar des pays libres qui prend pour une publication le chemin de Vienne, et pas celui de Pest, où on n'imprimait pas en grec, est Georges Golescu,

---

[1] Voy. Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, III, pp. 221, 295—299, 436—438, 709—710, nos 978, 1155, 1210, 1499; cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, p. 322 et suiv.

[2] Voy. Bianu, Hodoş et Simonescu, *Bibl. Rom.*, III, pp. 460—464, n° 1240. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, pp. 323—324.

[3] *Ibid.*, p. 250 (d'après une note dans l'*Archivu* de Cipariu, pp. 518—519. Son testament, *ibid.*, p. 390 et suiv.).

[4] *Encyclopédie grecque*. Sur ce Polizoï Lampanitziotès, originaire de Labanitza en Macédoine, voy. aussi le *Σύλλογος* de Constantinople, IV, p. XXVII.

[5] Bianu, Hodoş et Simonescu, loc. cit., pp. 41—44, n° 731.

fils de Răducanu, qui, donne, en 1800, pendant une époque si difficile, un « Atlas » géographique en forme de planches, contenant, à côté d'éléments de géographie mathématique, aussi la carte de sa patrie. Le travail est orné de vers dus au nouveau professeur à l'Académie de Bucarest, établie maintenant sur une base hellénique, conformément au courant de résurrection régnant chez les Grecs, qui considéraient la Valachie comme devant être leur « Dacie » à eux, Étienne Kommitas, qui publia à Vienne aussi une grande « Encyclopédie » grecque. Le soin de l'impression est dû à Anthime Gazi, le grammairien si populaire en pays roumain. La carte dont nous venons de parler présente aussi le prince Mourousi, dont les rapports avec Vienne, par son agent Grigoraşcu, nous sont connus. Nous avons ainsi tous les liens qui conduisent à cette publication peu connue, destinée peut-être à l'école de Bucarest [1].

C'est encore à Vienne, dans l'imprimerie de Vendoti, que publia le vornic Grégoire Brâncoveanu, profond connaisseur du grec, la traduction, faite par lui, de la Logique et de l'Éthique de Heineccius [2].

Le second des écrivains de Valachie qui s'entend avec Bude elle-même est ce Joseph, évêque d'Argeş, l'ami de Molnar. Comme les « Ménées » de Césaire ne suffisaient plus, Molnar lui-même se laissa gagner pour une réimpression dans des conditions qui nous ont été conservées dans la correspondance de Joseph avec le grand marchand de Sibiiu, d'origine olténienne et marié à une Olténienne, Hadchi-Constantin Pop, servant comme intermédiaire (et nous avons vu que Şincai présente Clain lui-même comme le second « correcteur ») [3]. Ce qui l'engageait surtout à le tenter, c'était le fait que le métropolite de Carlowitz, Étienne Stratimirovitch, avait entrepris cette même réédition, pour le Banat [4]. Le volume devait paraître sous une forme différente pour la

[1] Bianu et Hodoş, ouvr.. cité, II, pp. 420—421, n° 630.
[2] *Ibid.*, p. 538, n° 754.
[3] Iorga, *Scriitori bisericeşti*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, section littéraire, 2-ème série, XXVIII, p. 199 et suiv.
[4] Bianu et Hodoş, ouvr. cité, II, pp. 449—450, n° 668.

Valachie, avec la mention de Constantin Ypsilanti, du métropolite et de Joseph lui-même.

L'Octoïque de Bude, en 1811, parallèle à celui de Râmnic et portant un frontispice en rapport avec la hiérarchie serbe, est dû au même évêque, étroitement lié à la Transylvanie par Molnar, et, comme s'il avait voulu réaliser une union littéraire roumaine, il emploie pour la révision du texte « quelques pères du monastère de Neamț, qui est en Moldavie, savants en fait de littérature hellénique et zélés eux mêmes pour l'utilité publique » [1].

[1] Biant, Hocoș et Simonescu, loc. cit., pp. 47—50, n° 796. Voy. aussi n° suivant.

CHAPITRE V

LES ROUMAINS ET LE NOUVEL EMPIRE ROMAIN DE NAPOLÉON

En 1804, un parti des Serbes, sous leurs knèzes traditionnels, s'était levé en armes [1] contre le régime insupportable de leur pays,—plus insupportable que celui de l'Olténie voisine—, sous les dahis sortis des janissaires déchus, qui, de même que les pasvandchis et les manafs, les troupes des ayans danubiens qui avaient arraché le pouvoir au pacha de Belgrade, étaient une des manifestations de la destruction lente du centralisme ottoman.

Partant, dès le premier moment, d'après les archaïques traditions thraco-illyres, avec une « Assemblée du peuple », pareille au « sbor » slave, au « kovent » albanais, ils n'entendaient pas demander le conseil des éléments de l'Église, qui, par dessus les protopopes locaux, dont certains avaient été déjà gagnés par le mouvement culturel de Dosithée Obradovitch, étaient grecs, ou, comme ils sont appelés ordinairement, là même et en Bulgarie, des Phanariotes: un Léonce, évêque de Belgrade, a toujours travaillé comme Grec, et ce fut aussi le même cas pour l'évêque de Vidin, ni l'un ni l'autre ne se manifestant d'aucune façon dans des formes littéraires, sinon politiques. Les chefs devaient donc être cherchés ailleurs.

---

[1] Voy. les informations, contemporaines et présentées d'une façon populaire, dans Denis l'Ecclésiarque, p. 229 et suiv. Pour des relations antérieures entre Roumains et Serbes, *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, II, pp. 191—198.

Ils étaient, ou bien des haïdouks, comme ce Velko, de la région, pleine de Roumains, du Timok [1], dont la femme était abritée à Bucarest, ou d'anciens chefs de bandes libres, de « corps francs » au cours de la dernière guerre entre Autrichiens et Turcs, guerre qui, comme celle de 1718, et à une époque où on recourait à la révolution encore plus, s'était adressée aussi aux paysans indigènes pour les dresser contre leurs maîtres antérieurs, avec l'espoir d'une délivrance qui n'a pas réussi. Parmi eux, ce Carageorges, ou Czernigeorges pour les Russes qui, dernièrment, avaient eux aussi combattu à côté des soldats de Joseph II.

Mais des rapports étroits devaient exister naturellement entre ces Serbes de Turquie et ceux qui se trouvaient, depuis longtemps, sous le sceptre autrichien, y ayant, avec un archevêque, des évêques, comme à Arad, des oberknèzes, aussi des synodes, où venaient des délégations de partout, et une situation d'autonomie digne d'envie; depuis trois générations, ils envahissaient les Roumains, considérés comme inférieurs et incapables de se créer, dans ce Banat, une organisation religieuse et politique propre [2].

Sinon les agissements des agents de Vienne, du moins un commerce qui liait les Balcans aux deux capitales, hongroise et allemande, des Habsbourg, pouvait mettre en rapport ces deux régions serbes.

Trois autres éléments s'y ajoutaient: l'esprit révolutionnaire grec, l'appel à la vie des « Illyres », c'est-à-dire des Slaves du Sud, par la Révolution française, et la nouvelle ambition byzantine des Phanariotes.

Rhigas n'avait pas préparé une Grèce nationale, mais une nouvelle Byzance, dans laquelle « les fils des Hellènes », auxquels il faisait appel dans sa proclamation en vers, le « Thourios », se seraient trouvés à côté des autres nations balcaniques, vers lesquelles se dirigeait aussi l'opuscule, paru maintenant dans une nouvelle édition, du Roumain

[1] Voy. D. J. Popovici, О Хаідуцима, 2-ème partie, Belgrade, 1930, 1932.

[2] Voy. notre ouvrage sur le Banat, dans les « Études et recherches » de l'Académie Roumaine. [Cf. N. A. Constantinescu, *Chestiunea Timoceană*, 1941].

Daniel le Moscopolite [1]. A Vienne, où avait travaillé ce Macédonien, se trouvait aussi l'éditeur du premier journal pour les Serbes, et la police autrichienne de l'ère de Metternich avait sous sa garde tous les représentants, douteux comme tendances et conduite, de ce Sud-Est européen [2].

En 1793—1795, le révolutionnaire thessalien était revenu, du reste, à Bucarest, sous le règne du vieux Michel Soutzo, qui était certainement un homme voulant et pouvant le comprendre [3].

L'État « illyrien », désiré par l'imagination enflammée d'un Ljudevit Gaj, l'annexion passagère de la Dalmatie à la France, la création d'un duc de Raguse dans la personne du maréchal Marmont, les grands travaux faits entre les murs de la république ragusaine de jadis, le passage des agents de la France révolutionnaire et impériale par ces régions jusqu'au Vidin de Pasvantoglou (où alla en mission l'officier Mériage) [4] n'ont pu rester sans influence sur une bourgeoisie des villes serbes qui, par ses relations avec d'autres « Tzinzares », — parce que tout ce monde des villes, dans un pays de villageois et de pâtres, était roumain des Balcans [5], — représentait une continuelle et active vie économique, et même sur les éléments plus distingués des villages.

Les intrigues des Phanariotes pour amener la création d'un nouvel État tributaire, d'un nouvel « hospodarat » en

---

[1] Voy. aussi la note de Mr. Th. Capidan sur « Un lexique gréco-roumano-albanais », dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 20—21.

[2] Voy. la publication serbe tirée des Archives de Vienne par Mr. Alexa Ivici (3 volumes jusqu'en 1937), analysée, en reproduisant les parties qui concernent les Roumains, dans la *Rev. Ist.*

[3] Voy. Tranis Michalopulos, *Ρήγας ὁ Βελεστινλῆς* (*1752—1798*), Athènes, 1930, pp. 43—44. Cf. Nicolopoulo, *Notice sur la vie de Rhigas*, 1924; Edmunds, *Rhigas Pheraios, The protomartyr*, Londres, 1890; *Πανδῶρα*, VIII (1859), p. 52; *Ἑβδομᾶς*, I (1887), p. 276; Sp. C. Lampros, *Μιξταὶ σελίδες*, 1904; *Δελτίον Ἱστορ. Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, IX, p. 567. Cf. aussi *Rev. Ist.*, I, pp. 34—35, et les travaux cités de Mr. Daskalakis.

[4] Voy. Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, p. 389, n° DXXXVI; p. 585, note.

[5] Voy. Hâciu, *Aromânii*, Focşani 1937, et surtout D. J. Popovici, ouvr. cité (avec des portraits et la biographie de ces marchands).

faveur des Constantinopolitains, ne commencèrent qu'après la fin de ces années si difficiles d'Alexandre Mourousi et la lente pacification de la révolte de Pasvantoglou, donc après l'installation à Bucarest de ce Constantin Ypsilanti, qui perpétuellement agité, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât, avec tous les siens, à l'idéal sûr et inchangeable du phénix hellénique, était resté fidèle aux penchants aventureux de son adolescence. Jusque là, les évènements d'au-delà du Danube ne devaient pas avoir de conséquences si importantes et durables; ils trouvèrent si peu d'écho, même dans l'Olténie voisine, que Denis l'Ecclésiarque, qui note tous les détails de l'anarchie turque dans les Balcans, ne dit pas un seul mot sur le réveil à la vie politique d'une nation avec laquelle ces Roumains avaient eu tant de rapports.

Du reste, pendant les premiers actes de cette révolution, on ne pouvait pas encore parler d'un État nouveau, car le mouvement des rebelles, à la tête desquels Carageorges n'était qu'un « véliki vojd », c'est-à-dire un chef national, ne poursuivait par des pétitions humbles vers cet empereur ottoman, dont le « droit » de domination n'était pas même mis en discussion, que l'écartement de l'anarchie de la part de ces chefs turcs qui travaillaient d'une façon autonome et le rétablissement de la province dans ses anciennes coutumes, qui avaient été respectées depuis la conquête ottomane jusque là [1].

Mais, bientôt, Ypsilanti aida les rebelles serbes à entrer en rapport avec Pétersbourg, cachant leurs délégués sous le nom de « marchands moldaves ». Ce prince, de même que Mourousi, qui se trouvait maintenant en Moldavie, envoya des émissaires à l'assemblée révolutionnaire de Ostroujnitza, en 1805, et il eut une influence sur les demandes d'autonomie, avec une milice locale, de la part des Serbes [2].

[1] Voy. Ranke, *Die serbische Revolution*, Berlin, 1844, et Cunibert, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*, Leipzig, 1855, 2 vol.; Iorga, *Histoire des États balcaniques*, 2-ème édition (la première est la traduction d'un ouvrage roumain ayant ce titre).

[2] Voukitchévitch, *Carageorges* (en serbe), 2 vol., Belgrade, 1907, 1912; Yakchitch, *L'Europe et la résurrection de la Serbie*, Paris, 1917, p. 4 et suiv.;

Le prince de Valachie souhaitait la victoire entière « aux braves Serbes », aussi en se souvenant de ce que lui-même avait eu à endurer de la part de ces dahis, contre lesquels se dirigeait la révolte. Il leur faisait passer des canons de fabrication russe et, pour aider lui-même les insurgés, il organisait toute une armée d'« Albanais, pandours et soldats de cavalerie, portant des bonnets de Cosaques » [1]. Il allait jusqu'à penser à la possibilité d'un désastre de l'Empire Ottoman [2].

L'Autriche, souvent sollicitée, dut donc poursuivre, dès le début, avec beaucoup d'attention, ce qui se passait au sud des frontières. Autant ces mouvements pouvaient l'inquiéter, comme manifestation du même esprit révolutionnaire qu'elle s'attribuait la mission de combattre toujours et partout, autant de pareils phénomènes balcaniques devaient intéresser pour la reprise de cette expansion dans la péninsule qui, sous tous les régimes, jusqu'à la catastrophe finale de notre époque et à la résurrection soviétique de l'impérialisme russe, a figuré dans son plus hardi programme. Le général autrichien des frontières s'offrit aussitôt comme médiateur entre les insurgés et la Porte [3].

C'est seulement en rapport avec ces connexions du côté de la politique autrichienne, confirmées par la paix de Lunéville et l'annexion de la Dalmatie, que Napoléon lui-même

---

Sp. Gopcević, *Russland und Serbien, 1804—1915, nach Urkunden der geheimen Archive von Petersburg und Paris und des Wiener Archivs*, Munich, 1916; Iorga, *Constantin-Vodă Ipsilanti şi revoluţia sârbească*, dans la *Rev. Ist.*, VII, pp. 139—140; Mijatović, dans le *Spoménik* de Belgrade, LIV (1922); P. P. Panaitescu, *Corespondenţa lui Constantin Ipsilanti cu guvernul rusesc, 1806—1818; pregătirea Eteriei şi a renaşterii politice româneşti*, Bucarest, 1933; Michel Th. Laskaris, *Ἕλληνες καὶ Σέρβοι κατὰ τοὺς ἀπελευθερωτικούς των ἀγῶνας*, Athènes, 1936.

[1] Denis l'Ecclésiarque, loc. cit., p. 205; Zilot le Roumain, dans la *Rev. p. ist. arch. şi fil.*, V.

[2] Même source.

[3] La correspondance diplomatique de Vienne pour cette question n'a été publiée par M. Ivić que jusqu'en 1807. Des indications se trouvent dans le livre de Kallay, ancien gouverneur de Bosnie et d'Herzégovine, *Geschichte der Serben*.

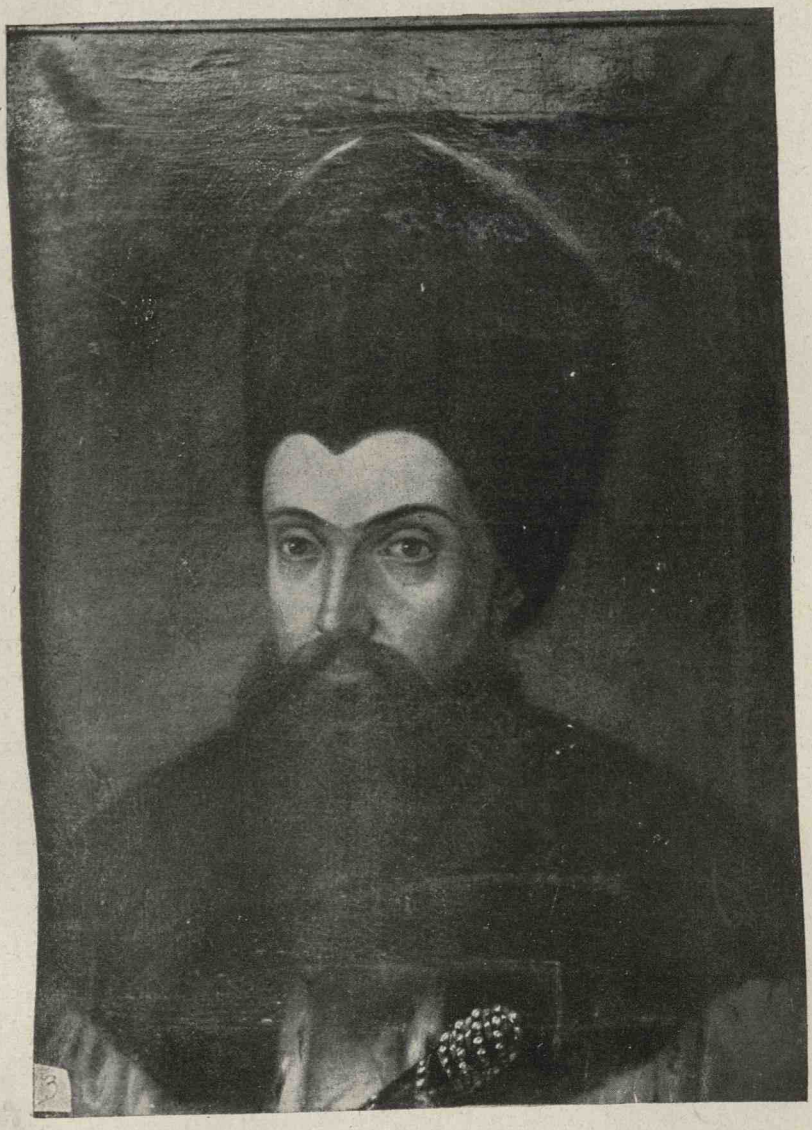


Fig. 20. — Image d'Alexandre Mourousi.

qui, par son expédition en Égypte et en Syrie, était maintenant initié aux affaires turques, jusque là totalement étrangères à ses préoccupations, en arriva à diriger son attention sur ce monde balcanique toujours trouble. En 1802, après ce nouveau traité avec l'empereur François, on croyait que ce dernier pourrait être dédommagé pour ses grandes pertes territoriales en faisant céder à la nouvelle Autriche les deux pays roumains libres. En août de cette même année, le roi de Prusse, continuant l'ancienne politique d'amitié envers le Sultan, ordonna qu'on fasse connaître en secret à la Porte que ce nouveau partage a été empêché seulement par la jalousie des Russes et par cet intérêt que la Prusse continuait à conserver à un pays ami [1].

La noblesse roumaine commençait à s'agiter, surtout cette classe de petits boïars qui désirait arriver plus vite [2] et que nous trouverons désormais toujours à la tête des tentatives pour introduire un nouvel état de choses, aussi contre l'oligarchie, jusque là dominant la situation, ce qui ne faisait que correspondre aux principes, reçus maintenant partout, jusqu'en Russie, où le nouveau tzar Alexandre I-er tenait au Palais les séances d'une espèce de petit parlement domestique, et il arrivera à placer toute sa confiance dans un homme d'une origine aussi simple que Spéranski, après avoir cherché des inspirations chez le noble polonais, de tempérament révolutionnaire, Czartorycki. Une intervention auprès de la Porte amena même un acte officiel ottoman contre les boïars qui présentaient de pareilles revendications [3].

Quelques mois plus tard, en 1805, Napoléon, prévoyant son conflit avec le tzar, nouveau « Alexandre-le-Grand » de l'Orient européen, donc rival naturel du César d'Occident, s'appuyait sur le Sultan, cherchant à le gagner par une lettre personnelle. Alors que Czartorycki croyait que l'empereur

---

[1] Iorga, *Acte şi Fragm.*, II, p. 369, note 3.

[2] Leurs demandes, dans la revue *Conv. lit.*, 1901, p. 117 et suiv.; *Literatură şi artă română*, V, p. 753 et suiv.

[3] Pour l'acte adressé à Constantin Mourousi, D. A. et D. C. Sturdza, *Acte şi documente cu privire la Istoria renaşterii României*, I, pp. 289—292.

français pourrait attaquer les Turcs, allant tout droit à Constantinople, avec le concours « des Grecs, des Monténégrins et de toutes les autres nations chrétiennes de ces régions, sans excepter même les Serbes », ce qui briserait l'ancienne influence russe orthodoxe [1], Napoléon se présentait, d'après cette lettre, au Sultan Sélim comme le défenseur à tout prix de l'intégrité de l'Empire « pacifié », comme base pour toute résistance envers les grandes ambitions russes. Donc aucun révolutionnaire ne sera appuyé par lui entre ces frontières, qui ne doivent pas être changées, « fût-il Égyptien, Syrien, Grec de Morée, Serbe révolté ou Roumain ». Les concessions faites aux pays roumains, considérées comme dangereuses, devraient être retirées pour en revenir à ce qui paraissait à l'empereur d'Occident avoir été jadis « l'empire absolu sur eux » [2].

Mais, dans cette restauration de l'influence sans bornes du Sultan sur un monde qui avait de plus en plus conscience de ses droits, de ses intérêts et mêmes de ses forces, Napoléon avait reçu certaines suggestions de la part des boïars roumains, bien que la forme en eût été très discutée [3]. Un écrivain français qui a passé beaucoup de temps en pays roumain, s'identifiant avec beaucoup de leurs aspirations et qui a eu à sa disposition aussi de bonnes sources, Vaillant, parle d'une vraie députation de boïars qui, partis des deux pays, seraient allés à Paris présenter à l'empereur de la nouvelle espérance, les désirs de la nation roumaine, représentée par eux, et il énumère le vieux Ban Ghica, Grégoire (non Preda) Brâncoveanu, Scarlate Câmpineanu et, pour la Moldavie, un Sturdza, dont le prénom n'est pas donné, mais qui ne pouvait être que l'« Occidental » Scarlate, futur gouverneur pour la Russie d'une Bessarabie nouvellement créée [4], puis un Catargiu, qui ne peut pas être identifié, un jeune Beldiman, dans lequel nous reconnaîtrions Alexandre, celui qui a décrit en

[1] *Ibid.*, pp. 491, 509.

[2] *Ibid.*, pp. 498—502.

[3] Voy. Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, 1898, p. 234.

[4] Nous essayions une autre identification dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, IX, pp. 130—131.

vers la « triste tragédie » en terre roumaine des révoltés grecs de 1821. Ceci concorderait aussi avec ce que dit l'aide-de-camp du duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa, sur une autre députation qui, en 1807, alla chercher ce duc au nom du Conseil moldave, qui croyait pouvoir s'entendre avec celui qu'ils intitulaient une « personnalité auguste »: comme on le verra, les Russes étaient à ce moment à Jassy, et leurs partisans, totalement opposés à ceux de la France, un Constantin Balş, un Cananău, qui avait à Berlin, pour des études, un fils auquel s'intéressait le meilleur monde prussien [1], intervinrent auprès de ce duc en l'invitant à Jassy, pour obtenir des droits qu'ils ne voulaient pas demander à la diplomatie russe elle-même, préférant ce Français, fût-il même ennemi de la forme politique de sa patrie, qui vint à Jassy, accompagné de quelques compatriotes [2].

Nous ne savons pas ce qu'ont pu accomplir ces boïars, au commencement de l'année 1807, avec le duc de Richelieu, mais, quelques mois auparavant, Napoléon en était arrivé à demander au Sultan de mettre fin à ce mouvement serbe gênant, dans lequel il voyait des excitations russes et, en même temps, de ravir à ces autres instruments de la Russie que sont les Phanariotes, parmi lesquels il ne faisait pas de distinction, bien qu'ils ne formassent pas le même groupe en ce qui concerne les sympathies envers les Puissances en conflit, le droit de continuer à gouverner ces Principautés, « rappelant les anciennes Maisons » [3].

À ce moment, sous la pression française, le Divan, car on nommait ainsi maintenant, même sous un Sultan aussi personnel que le réformateur Sélim III, l'organe suprême des décisions ottomanes, provoqua les Russes, quatre ans après l'acte solennel de 1802, en changeant, sans aucun motif, les deux princes suspectés de sympathie pour le tzar,

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 371, 372—375, 377—380.

[2] Comte de Rochechouart, *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, Paris, 1892, pp. 65—67; reproduit dans Paul Desfeuilles et Jacques Lassaigne, *Les Français et la Roumanie, Textes choisis*, Bucarest, 1937, pp. 314—315.

[3] D. A. et D. C. Sturdza, loc. cit., p. 502, n° 87[34].

la Russie étant donc considérée dès lors, dans la nouvelle atmosphère constantinopolitaine, comme ennemie.

En juillet 1806, le général Sébastiani passait par Bucarest pour porter au Sultan les instructions de son souverain concernant la nouvelle orientation envers la Russie [1]. À ce moment, les frères d'Alexandre Mourousi, Démètre et Panagiotaki, jouissaient auprès de leurs maîtres turcs de la plus large influence. Mais, contre eux, d'autres Phanariotes espéraient pouvoir régner, même en dépit de cet acte diplomatique, qu'on croyait, dans le grand changement de toutes les conditions créées par le nouvel empire d'Occident, ne pas devoir être plus longtemps respecté [2]. Puis, ce changement de princes s'étant produit, aucun des Mourousi n'en profita, mais le fils aîné d'Alexandre Callimachi, Scarlate, qui, malgré sa jeunesse, était déjà grand interprète, obtint la Moldavie, et la Valachie fut confiée à Alexandre Soutzo, un vieillard (août) [3].

À l'arrivée du décret inattendu de destitution, le correct Alexandre Mourousi, ce prince considéré comme « démissionné », qui était aussi ami des Français, se dirigea, sans aucune protestation, vers Constantinople, mais Constantin Ypsilanti, qui n'avait pas une conscience aussi nette et était habitué a risquer des coups, passa chez les Russes [4].

Dans une forme populaire, comme toujours intéressante, le moine olténien, Denis l'Ecclésiarque, raconte, en témoin, ce qui se passa à ce départ d'un prince qui était à la tête

[1] Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, II, à cette date. Les notices de Sébastiani, au cours de son voyage en Valachie, dont nous parlions dans *Doc. Callimachi*, I, p. CXC, note 1, n'ont pas pu être retrouvées. Denis l'Ecclésiarque sait, lui aussi, que Sébastiani a passé par Bucarest: « Quant à cet ambassadeur, certains disaient qu'il était le frère de Bonaparte, d'autres qu'il était son parent d'une autre façon »; loc. cit., pp. 204—205. À ce moment, Denis était occupé à la métropolie; *ibid.*, p. 205.

[2] L'ambassadeur de Prusse pensait que Démètre s'était offert aux Français, mais avait été repoussé; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 408, n° 2.

[3] Les sources dans Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. CXC.

[4] *Lettres de Madame Reinhard*, Paris, 1901 (son mari était résident extraordinaire français à Jassy).

d'une vraie armée, comme le pays n'en avait pas eue depuis longtemps, avec « des Cosaques roumains, des Croates et des Cosaques artilleurs, des Roumains et des pandours », mais qui préféra passer par la Transylvanie, laissant sur la frontière la troupe de suite, sans que, du côté des Autrichiens, on eût cherché, malgré la situation internationale trouble, quelque opposition à son passage. Sûr de l'avenir qui l'attendait, celui qui rêvait d'être prince sur les deux pays roumains et sur les Serbes mêmes, qu'on croyait pouvoir libérer, laissa le pays entre les mains des boïars, jusqu'à un retour qu'il présentait comme devant être proche.

Le 9 septembre seulement, l'investiture des nouveaux princes fut accordée à Constantinople. C'était presque le moment où Napoléon, sommé par le roi de Prusse d'abandonner le Rhin, commençait une campagne, qui finira d'une façon si brillante, contre la quatrième coalition. Et Callimachi, malgré l'empressement qu'il devait avoir à s'installer, et cet Alexandre Soutzo qui avait vu tant de choses, croyaient qu'il vaut mieux attendre de quel côté sera la victoire. Les succès brillants de l'empereur français contre les Prussiens à Iéna et à Auerstädt leur donnèrent la confiance nécessaire pour se mettre en route, malgré les protestations russes, pleinement justifiées, contre cette nouvelle et ouverte violation des traités. Le 28 octobre, Napoléon était à Berlin, et, le même jour, Scarlate Callimachi occupait le trône à Jassy [1].

Il y trouva comme représentants de la Russie le consul Bolkounov et ce Grec, Rodophinikine, qui jouera ensuite un grand rôle d'arrogance dans la révolution serbe. Aussitôt, autour du nouveau prince, se fit le vide. Nous avons dit quels étaient les sentiments de la famille Balș, ceux d'Alexandre Sturdza et des jeunes russophiles qui faisaient partie de ce groupe [2].

Mais nous avons vu aussi que ces boïars moldaves attendaient des Russes de nouvelles réformes par dessus celles

[1] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. CXCI.

[2] Voy. surtout les lettres de M-me Reinhard, pour l'atmosphère politique de Jassy, et la correspondance française dans Iorga, *Doc. Callimachi*, I.

dont ils avaient joui. Il était question que, tout en restant sous les Turcs, bien qu'on eût prévu une prochaine guerre, le tribut soit fixé, sans ce qui y avait été ajouté, et en imposant aux paysans de travailler trente-deux (!) jours par an [1], ou, sinon, tous les membres de la famille, bien entendu les hommes, soient obligés de donner les 12 jours de coutume [2].

C'est la première manifestation, claire et brutale, de l'égoïsme de classe. Les boïars se partagent dorénavant en deux groupes: les uns sont avec les Russes, comme Puissance conservatrice, capable de préserver leurs privilèges et de les étendre, les autres, à cause de leurs aspirations vers une liberté plus large, resteront du côté des Français.

Ce règne d'automne de Callimachi et de Soutzo ne dura pas. Malgré les grandes victoires napoléoniennes, on fit entendre aux Turcs que la guerre n'était pas finie seulement par la défaite des armées prussiennes. Les Français pouvaient entrer aussi à Varsovie, comme ils le firent, sans oser proclamer une liberté nationale, jusqu'à la fin de novembre, mais les armées russes se préparaient pour la grande rencontre, la seule qui pouvait être décisive. De l'autre côté, au moment où l'ambassadeur de Russie, Italinski, déclarait qu'il a l'ordre de quitter immédiatement Constantinople, on annonçait l'approche de la flotte anglaise, qui pourrait imposer, par un bombardement, le retour aux prescriptions des traités. Dès le mois d'octobre d'autres caftans furent donnés à Alexandre Mourousi et aux représentants d'Ypsilanti, le traître et le fuyard, qui se trouvait maintenant, avec toutes ses doléances, en chemin vers Pétersbourg [3].

---

[1] Cf. les réglementations antérieures, dans Kogălniceanu, *Archiva Românească*, II.

[2] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. 330 (rapport français). L'historien Hammer, qui était alors consul d'Autriche à Jassy, croit que les Russes auraient demandé à cette occasion la restitution des territoires danubiens occupés par les Turcs; *ibid.*, p. 140, n° xc. Il montre son opinion personnelle que Napoléon permettrait peut-être que les pays roumains passent aux Autrichiens; *ibid.*, p. 149.

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 411, n° 1; *Doc. Callimachi*, I, pp. 143 et suiv., 326 et suiv. Deux envoyés serbes passent de nouveau vers Pétersbourg; *ibid.*, p. 145, n° xcv.

Fig. 21.— Autre image d'Alexandre Mourousi.

Alexandre Soutzo était déjà arrivé à Văcărești, et des « hérauts » annonçaient son entrée solennelle à Bucarest, lorsque le capoudchi lui apporta la nouvelle de sa destitution. Il devait restituer tout ce qu'avait réussi à encaisser son lieutenant, et le chroniqueur populaire de l'époque ajoute: « mais les plaintes de la princesse et des fils du prince et celles des personnes qui espéraient pouvoir vivre autour, qui pourraient les raconter ! » [1]. Après quelques jours, Scarlate Callimachi lui-même apprenait son sort et quittait Jassy, où les agents de la Russie avaient considéré son règne comme illégal, et la noblesse, celle même qui avait des sympathies françaises, s'était bien gardée d'avoir un contact avec lui. Mais il avait reçu la nouvelle du triomphe militaire de Napoléon [2].

Or Mourousi ne s'empressa pas de revenir, et Ypsilanti lui-même, qui avait des relations aussi avec le boïar Filipescu, venu en passant à Jassy [3], pensa qu'il vallait mieux attendre les circonstances [4]. À Jassy, le prince restauré cherchait à apaiser les deux partis, plaçant pour l'administration provisoire, à côté de son caïmacam, le métropolite Benjamin, qui s'était déclaré pour les Russes, bien qu'il eût donné des assurances aussi de l'autre côté, avec six boïars, russophiles et francophiles [5]. À Bucarest, craignant Pasvantoglou et Moustapha Baïraktar, l'autre commandant turc du Danube, le « traître » n'osait pas paraître [6].

Mais Rhodophinikine, le principal agent des Russes dans ces régions, jusqu'en Serbie, avait annoncé que, à la première hésitation des Turcs, les troupes russes passeraient le Dniester [7]. De fait, Napoléon avertissait Constantinople qu'il ne conclura pas la paix sans que ses princes à lui regagnent leurs places: il demandait au Sultan de défendre la ligne-frontière, y en-

[1] Denis l'Ecclésiarque, p. 207; cf. Naoum Râmniceanu, dans C. Erbiceanu, *Cron. greci*, p. 268 (avec les dates exactes).

[2] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. 335.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*, pp. 150—151.

[5] *Ibid.*, p. 335.

[6] Denis l'Ecclésiarque, loc. cit.; Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. 336.

[7] *Ibid.*

voyant des troupes, et Talleyrand assurait qu'il ne peut pas être question d'une guerre contre les Turcs, car l'armée russe se rassemble du côté de Grodno pour chercher à affronter l'armée victorieuse de l'empereur des Français [1]. Malgré ses assurances, Mourousi était présenté, lui aussi, comme s'étant entendu avec les Russes [2].

Et cependant, les troupes russes passèrent la frontière et occupèrent Jassy. Mais, ce jour du 29 novembre, quatorze ans après le départ de Patiomkine avec ses rêves de roi de Dacie, il n'y avait que six cents hommes de troupe, venus comme « amis » et protecteurs [3]. Mourousi s'arrêta donc sur le Danube. De fait, tout le pouvoir passait entre les mains de Rhodophinikine.

Aussitôt, à Constantinople, Alexandre Soutzo se vit, pour la seconde fois, prince, et le vieil Ypsilanti, avec le représentant de Constantin, Manu, autre membre de la famille, furent jetés en prison [4]. Le vieillard fut soumis à des tortures terribles, étant exposé au froid, lui brisant les articulations, étreignant sa tête avec des cordes [5], pour le forcer à déclarer où il a caché sa fortune; on alla jusqu'à lui interdire le sommeil pour finir par le décapiter (25 janvier 1807), comme une grâce: ainsi furent terminés les jours de cet homme sage et bienfaiteur, qui est une des figures les plus nobles que la nouvelle grécité ait donnée aux pays roumains [6]. Il mourut en maudissant cet empire qu'il avait servi avec fidélité et dans lequel il avait cru pouvoir relier, pour une œuvre utile, l'esprit grec et la puissance turque. La tête du vénérable vieillard fut exposée et le corps offert aux parents, pour être acheté, et ils n'osèrent pas le faire jusqu'à ce qu'un Juif

[1] *Ibid.*, p. 338, n° XI.
[2] *Ibid.*
[3] Madame Reinhard, ouvr. cité., pp. 232—233.
[4] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 415—419. Voy. aussi *Rev. Ist.*, XVII, p. 330.
[5] Voy. aussi Denis l'Ecclésiarque, p. 223 (avec des exagérations).
[6] Voy. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XX, pp. 305—306.

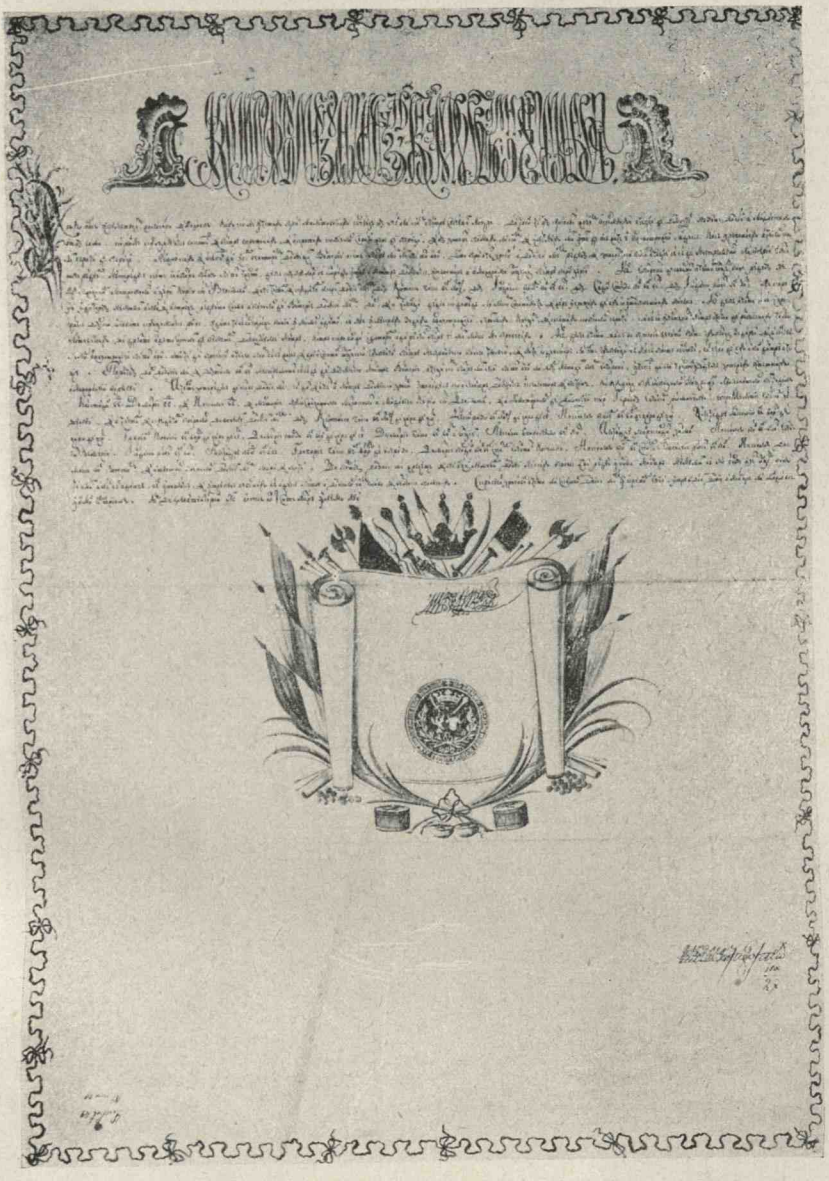


Fig. 22. — Document de Constantin Ypsilanti, Prince de Moldavie (1804).

l'obtint secrètement, pour un clerc grec; on put l'enterrer près des murs de l'église de St-Démètre [1].

L'occupation des deux pays se fit peu à peu avec les quelques troupes dont pouvaient disposer les Russes au moment où, à Eylau, se brisait, malgré les plus grands efforts, la résistance de fer des soldats du tzar (février).

Les forteresses bessarabiennes furent occupées sans combat, de sorte que, dans les cercles populaires roumains, on croyait que les généraux russes ont, pour leur occupation, un « firman » du Sultan [2]. Venu avec la mission d'administrer les deux pays, — Denis l'Ecclésiarque a même ce terme occidental d'« administrateur » —, Constantin Ypsilanti, qui avait provoqué la mort de son père après lui avoir fait perdre, pendant sa jeunesse, un trône de philanthropie [3], put introduire en Moldavie aussi le système de préparation militaire qu'on a pu observer chez les Valaques. Le même ecclésiarque, retenu maintenant à Bucarest, écrit: « Ypsilanti ordonna aux boïars du Conseil de rassembler, en Moldavie, une armée de dix mille hommes, les revêtant d'uniformes verts, en drap, avec des casques sur la tête, les appelant « dragons macédoniens »; tout un corps grec qui est mentionné aussi par d'autres sources, sous le commandement d'un homme capable, le major Pangal [4].

Pour que les Russes entrent à Bucarest, où se trouvait une garnison turque peu disposée à capituler, il fallut combattre, et la description de ce combat, assez minutieuse, a été conservée. Il fallut employer les canons, alors que boïars et marchands, empêchés de partir, cachaient leur fortune dans les couvents. Pour la première fois, les boïars essayèrent de se créer une garde militaire, avec « des hommes armés: Albanais, Serbes, Roumains, prêts à se battre », les églises elles-mêmes étant sous la garde « d'Albanais, de

[1] *Ibid.*

[2] Denis l'Ecclésiarque, p. 208; C. Erbiceanu, *Cron. greci*, pp. 268—269.

[3] Voy. aussi *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1922.

[4] Denis l'Ecclésiarque, p. 208; C. Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 170—171 (aussi avec un Manu), 272; Filitti, *Frământările politice și sociale*, 1932, p. 10. Cf. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, IV, p. 167.

Croates, environ trois cents ». L'exemple d'Ypsilanti n'avait pas été perdu. Au son des cloches qui appelaient, comme en 1768, la multitude, les Turcs partirent à la hâte, prenant avec eux le consul de Russie et cherchant aussi le métropolite Dosithée, qu'ils considéraient comme traître. Les Albanais et les Croates se réunirent aussitôt aux Cosaques qui entraient dans la ville, et pour poursuivre les « Infidèles », qui se retiraient vers Roustchouk, ils s'ajoutèrent des bandes de Bulgares des faubourgs. La cavalerie russe arriva jusqu'à Giurgiu.

L'entrée solennelle du général russe eut lieu quelques jours après, étant reçu par un service divin à la métropolie, où la foule se rassemblait au bruit des canons pour voir « la revue des soldats ». Au même bruit des canons, fit son entrée solennelle Ypsilanti, devenu maintenant prince dans cet autre pays aussi [1].

Il montra bientôt qu'il veut être, dans cette guerre qui devait commencer, un facteur autonome. C'est pourquoi il essaya de se faire une armée à lui. « Il ordonna qu'une armée se rassemble, une armée de mercenaires; donc la foule accourait de tous côtés pour s'inscrire comme soldats. Le prince ordonna, par ses agents, à toutes espèces d'artisans de fabriquer des vêtements, des bonnets de fourrure, des bottes, des armes; il avait rassemblé des chevaux, des selles, des sabres, des masses d'armes. Et une armée s'était formée: les Cosaques vêtus de bleu, à cheval, portant le nom d'Ypsilanti sur des plaques, avec des lettres en laiton et les armes du prince sur la poitrine; il y avait aussi une autre armée, de fantassins, qu'on appelait Albanais, une troisième armée, celle des pandours, à pied aussi, et encore une: les dragons, recrutés en Moldavie, qui avaient sur leurs casques les armes moldaves. Dans cette armée, il y avait toutes espèces de langues: des Albanais, des Grecs, des Serbes, des Roumains indigènes, des Allemands, des Hongrois. On forma aussi d'autres régiments, avec des drapeaux spéciaux, car tout le monde se pressait, ainsi que nous l'avons dit,

[1] C. Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 169—170.

espérant des soldes. Le prince avait donné des capitaines et des officiers à cette troupe qu'il avait rassemblée: des Russes, des Allemands, des Serbes du Banat, des Hongrois même, mais on les appelait tous des Russes, — il y en avait deux cents ou plus sous chaque capitaine — et on commença à leur apprendre les mouvements, tout en les frappant sur le dos avec le plat du sabre; et, après avoir appris l'exercice, ils accompagnèrent les Russes à la guerre et recueillirent des succès. Puis certains d'entre eux commencèrent à s'enfuir, et, si on les prenait, combien on les battait ! Il y en avait qui mouraient sous les coups, et on continuait à les frapper jusqu'à remplir le nombre de coups prévu, ce qui avait effrayé les Roumains indigènes, car certains d'entre eux avaient laissé leur femme et leurs enfants pour devenir soldats. »

Et Denis l'Ecclésiarque ajoute: « Il y avait aussi un régiment de soldats qu'on appelait celui de Carageorges, avec leur capitaine, leur drapeau représentant St. Nicolas debout, tenant d'une main l'évangile et, de l'autre, une épée nue, ce que j'ai vu moi-même, de mes yeux » [1].

De fait, bien que les districts olténiens eussent été, pendant longtemps, à la disposition de Turcs de Vidin, jusqu'à la maladie de Pasvantoglou, qui mourut bientôt, — et son successeur, Ibrahim Mollah, un membre du clergé musulman, n'avait pas les mêmes qualités de guerrier — et jusqu'à ce que le général Isaïev, avec des troupes russes et des éléments de la nouvelle armée d'Ypsilanti, put s'établir, presque sans combat, à Craïova, l'ambition de celui qui s'intitulait, dans ses actes, prince des deux pays, allait très haut. Reconstituant l'ancienne unité dace, il espérait pouvoir l'étendre au-delà du Danube même, prenant les Serbes aussi sous son administration. Alors que le métropolite Dosithée lui-même entretenait des rapports avec les chefs religieux de la Serbie révoltée, (des phanariotes, Callinique, Léonce) et que Rhodophinikine, forgeant sans cesse des projets, rêvait de la création de quatre États de vassalité: la Bessarabie maintenant

[1] P. 209.

occupée, la Moldavie, la Valachie, puis la Serbie, avec les pays slaves des Balcans, y comprenant aussi la Macédoine et même l'Albanie — Ypsilanti recevait à Bucarest les délégués des Serbes, qui venaient lui offrir de l'accepter comme prince [1], bien que, à Craïova, on fondait des cloches au nom de Carageorges, « le grand chef » de la nouvelle Serbie. Il se montrait disposé à envoyer chez les Serbes ses soldats, et même « la légion grecque », dont la mission, à ce qu'il paraît, tendait plus loin. On croyait que, à côté de ces 10.000 hommes, il avait sous la main environ 3.000 Serbes encore, c'est-à-dire ce « régiment de Carageorges » dont il a été question plus haut [2]. Un émigré français, Beaupoil de St.-Aulaire, était auprès du prince et l'encourageait dans ces projets fantastiques, dans lesquels le futur « roi de Dacie », qui se sera rappelé le projet russe de Patiomkine, apportait, en plus de son intelligence pénétrante et de son initiative hardie, encore un élément de force réelle.

De l'autre côté, les Serbes se dirigeront eux aussi vers Napoléon, lui parlant de la possibilité de détruire par ses armées « ce colosse de la Hongrie », par lequel seul se tient l'Autriche et la liberté renaîtra « dans la Slavonie, la Sirmie, le Banat», où « quelques millions de Serviens gémissent sous le joug de la Hongrie », prêts à se lever, et Metternich craignait cette éventualité [3].

[1] D'après Goptchévitch et Yakchitch, dans P. P. Panaitescu, loc. cit., pp. 18—19; voy. Nerva Hodoș, ouvr. cité, XVI, p. 661 et suiv. Surtout Iorga, *Place des Roumains*, III, pp. 76—77.

[2] *Ibid.*

[3] Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*, Paris, 1919, pp. 55—56: la proposition faite par les Serbes à Napoléon. « Le colosse de Hongrie, soutien de l'Autriche, tombera incessamment lorsqu'il s'apercevra que l'armée victorieuse de Sa Majesté, unie avec les Serviens, l'attaque dans la Slavonie, la Sirmie, le Banat, chose que redoutent déjà les Hongrois, ayant dans leur sein quelques millions de Serviens, qui gémissent sous le joug de la Hongrie et qui, au premier aspect de leurs compatriotes, unis aux troupes redoutables de leur nouveau soutien, tourneront leurs armes contre leurs oppresseurs. Metternich s'adresse à François, le 28 juillet 1809: « L'Autriche ne peut jamais considérer d'un œil calme le bonheur des Serbes. Plus de deux millions d'habitants sous le gouvernement autrichien, dont ils sont toujours mécontents »; *ibid.*, p. 59. Cf. aussi *ibid.*, pp. 46, 48, 61, note 1.

Lorsque les Turcs, se préparant à écarter cette occupation, qui était présentée au commencement comme une simple garantie de l'observation des traités, mais se développait comme une vraie annexion, Ypsilanti dut se retirer, forcé, (19 mai de l'ancien style 1807), de même que Rhodophinikine, vers Focşani et Bârlad; il parlait avec fierté de cette armée qu'il avait laissée aux commandants russes, Isaïov, Miloradovitch, celui-ci un Serbe élevé en Russie, que le prince considérait comme trop peu hardis devant les possibilités qui s'ouvraient: « 4.500 pandours, Cosaques et Albanais, à Craïova », et, à Bucarest, 1.500 légionnaires grecs, « 530 Cosaques, 300 pandours et Albanais ». Il avait formé aussi, d'après l'exemple français révolutionnaire, qui avait pénétré jusqu'au Danube, une « garde nationale », sous quatorze jeunes boïars élus, composée de mille hommes, qu'il licencia à son départ [1].

Et, dans cette retraite, il caressait, avec le concours de son conseiller français, de grands projets d'avenir. Considérant les successeurs des anciennes familles comme incapables d'un grand rôle politique, et ne voulant pas céder ces pays, qu'il considérait comme siens, ni aux Grecs, auxquels il ne se sentait pas lié exclusivement, ni aux « proconsuls » arrogants, de l'espèce de Rhodophinikine, il recommandait, par Beaupoil de St.-Aulaire [2], une monarchie héréditaire de la Dacie, avec un chef dynastique, aidé par un Conseil d'État, comme dans la France napoléonienne [3].

Pendant ce temps, on parlait aussi d'une « armée de Serbie » que Napoléon enverrait, par la Dalmatie, dans ces Balcans envahis par les agents russes et phanariotes [4]. Cherchant à gagner l'empereur François à une politique destinée à empêcher les projets orientaux du tzar, un rival sur ce ter-

[1] P. P. Panaitescu, ouvr. cité, p. 61, n° XIX. Cf. C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 274.

[2] Voy. les rapports de celui-ci avec le roi de Prusse, dans Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 422—424. Cf. aussi Iorga, *Secrétaires et ministres français en Roumanie*, dans la *Rev. Ist. du S.-E. Eur.*, VII, pp. 136—139.

[3] P. P. Panaitescu, ouvr. cité, pp. 72—81.

[4] D. A. et D. C. Sturdza, loc. cit., pp. 509, 538—540.

rain, l'empereur des Français allait jusqu'à parler de l'envoi de Masséna en Moldavie, pour que, reprenant les projets formés à la fin du siècle précédent, il se réunisse à Kameniec avec une armée de 16.000 Polonais [1]: « Je pourrai me porter du côté de Kaminietz ». Et, ailleurs, il ajoutait que, si les Turcs de l'offensive qui commençait sous le pacha Moustapha avancent, il attendra l'arrivée à Jassy, de ce pacha pour se porter à sa rencontre [2].

Tous ces grands projets furent arrêtés par l'entente établie, — après la nouvelle victoire de Napoléon, en juin, à Friedland et après la révolution qui mit fin au règne du Sultan réformateur Sélim, installant à sa place l'instrument passager et incapable des rebelles, Moustapha, — entre ces deux maîtres de l'Europe.

Bien qu'Alexandre I-er se fût montré disposé à revenir, pour les pays roumains, à la situation de 1774 [3], il fut question, à la rencontre de Tilsit, de conseiller aux Turcs, considérés encore comme des amis, de conclure une paix favorable au nouvel allié de Napoléon; autrement, on laisserait au Sultan seulement Constantinople et la Roumélie, le reste devant être partagé dans des conditions qui devraient être fixées, ce qui naturellement éveillait la jalousie de l'Empereur de Vienne [4], qui déclara à l'ambassadeur de Napoléon qu'il est prêt à aller jusqu'au sacrifice « du dernier Hongrois et du dernier Allemand », mais il n'admet pas qu'il puisse « perdre » ces pays roumains, qui sont sur ses frontières [5].

Sous peu, on arrivait, de la part de l'Empereur des Français, à la concession même de céder la ligne du Danube à Alexandre, s'il consent à abandonner la Prusse à la domination française; à ce prix, Constantinople même pourrait être ajoutée au lot russe [6]. Le tzar se considérait maintenant comme maître définitif dans cette « conquête » de ses armées,

[1] *Ibid.*, p. 548, n° 2. Cf. Iorga, *Rôle des Roumains*, III, p. 65.
[2] *Ibid.*
[3] *Correspondance de Napoléon*, XV, p. 39, n° 12.302.
[4] D. A. et D. C. Sturdza, loc. cit., pp. 565, 607.
[5] *Ibid.*, pp. 584, 589, 593—594.
[6] *Ibid.*, pp. 637, 640.

mais il refusait de sacrifier son allié de Berlin, de sorte que, à un moment donné, on revenait à l'idée d'une Dacie indépendante [1], mais pas pour Constantin Ypsilanti, abandonné désormais à son sort obscur. Pendant qu'un archiduc autrichien, épousant une grande duchesse russe, ou même le conquérant de Bucarest en 1789, le prince de Cobourg, prendrait la Serbie, détachée de l'Empire Ottoman, et l'Autriche pourrait aller ensuite jusqu'en Macédoine, la Crète, la Syrie, d'après un autre fauteur d'impossibilités, formant un dédommagement pour le roi de Naples, sur le Danube roumain « le souverain de la Moldavie et de la Valachie » pourrait être l'archiduc Jean, frère de l'Empereur François, ou le prince d'Oldenbourg, selon que l'un ou l'autre aurait épousé cette belle grande-duchesse qui portait le nom prestigieux de Catherine II; mais, une autre fois, il était question d'un frère de l'Impératrice Ludovica, ou de l'archiduc Ferdinand [2].

À ce moment, comme la décision appartenait cependant à Napoléon, une nouvelle tentative des boïars se produisit, au moins de la part de ceux de Bucarest, pour demander de lui une autre organisation de leur pays, qu'ils ne croyaient pas destiné à être simplement annexé à la Russie.

Les matériaux publiés jusqu'ici ne nous permettent pas de connaître l'attitude de la noblesse de Moldavie à l'époque où, après le départ d'Ypsilanti [3], il n'y avait que le Conseil de boïars, sous la présidence des généraux russes, qui se succédaient: Michelson, Miloradovitch, Prozorovki, Kamenski.

Mais les informations ne manquent pas sur les projets des boïars de Valachie, fussent-ils même déformés dans un sens populaire par Denis l'Ecclésiarque. Miloradovitch semblait vouloir « s'enraciner » à Bucarest, où il épousa la fille

[1] *Ibid.*, p. 693. Cf. Iorga, *Rôle des Roumains*, III, pp. 66—67.

[2] D. A. et D. C. Sturdza, loc. cit., pp. 67—68, où sont indiquées toutes les sources. Voy. Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 436—437.

[3] Sur celui-ci et la situation qui lui fut donnée en Russie, avec des terres du côté de Kiev, où il finira sa vie, voy. aussi Denis l'Ecclésiarque, p. 218. Cf. Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 437, n° 3.

de Filipescu, dont le fils avait été élevé avec soin par le Français Lenoir [1]. Il avait si peu de troupes que, pendant l'été de 1807, il pensait à se retirer, et, de nouveau les habitants de Bucarest accouraient cacher leurs caisses dans les couvents et les églises. Cette fois, il n'y avait personne pour empêcher une émigration en Transylvanie, qui se produisit, le métropolite Dosithée Philitis et les évêques en tête. Mais le commandant russe put défendre la ville par un combat dans ses environs, dans lequel il gagna la victoire, non sans de grands efforts, avec le concours aussi des « Cosaques albanais » d'Ypsilanti.

C'est alors que, du refuge transylvain des boïars semble être partie la plainte adressée à Napoléon [2]. Pendant l'absence du métropolite, les Russes fixèrent aussi pour la Valachie, comme chef d'Église, Gabriel Bănulescu, revenu de Russie pour remplacer Benjamin Costachi, qui avait quitté son siège en février 1808, et à peine en 1810 le Grec Ignace d'Arta, initié au complot qui commençait à se forger pour ramener la liberté de sa nation [3]. Dosithée fut expulsé le 29 novembre 1809 seulement, étant envoyé ensuite au monastère d'Aninoasa et puis à Târșor [4]. Les Russes faisaient mine de vouloir transformer aussi toute l'organisation religieuse de ces pays, qu'ils considéraient comme déjà annexés. Pour la « Bessarabie » inférieure, on pensait, en 1810, à un protopope russe veuf, Démètre-Daniel Solima, qui fut de fait consacré à Jassy, annulant ainsi le siège épiscopal turc de Proïlav [5].

Il y a donc en Valachie, pendant cette année 1807, lorsqu'un nouvel appel pouvait être adressé à Napoléon, dont on ne connaissait pas la convention avec le tzar, une dernière action dirigée vers la France Impériale.

---

[1] Iorga, *Doc. Callimachi*, I, pp. 150—151.

[2] Iorga, dans la *Rev. Ist.*, III, p. 2.

[3] Iorga, *Ist. Bis.*, II, pp. 213—215.

[4] *Ibid.*, p. 214.

[5] Voy. T. G. Bulat, dans *Arhivele Basarabiei*, II, 2; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVI, pp. 140—143. A côté d'Ignace, il y avait aussi un coadjuteur, l'évêque d'Argeș, Joseph. Là aussi pour le grand rôle de Gabriel Bănulescu. Cf. C. Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 279—280. Voy. aussi *Rev. Ist.*, IV, p. 116.

Mais, après Tilsit, elle n'aurait pas eu de but. Les difficultés rencontrées en Espagne par les armées françaises, la nécessité où se trouvait l'Empereur d'y descendre lui-même pour refaire la situation, lui faisaient désirer de conserver à tout prix l'entente avec le tzar. Malgré toutes les appréhensions qu'on entretenait à Pétersbourg, Napoléon, revenu en France, déclara formellement que, loin de s'opposer à la satisfaction d'Alexandre par l'annexion de la Moldavie et de la Valachie, qui était, du reste, maintenant un fait accompli, il était prêt à intervenir auprès du Sultan pour que celui-ci fasse ce sacrifice.

La médiation française, représentée par le colonel Guilleminot, amenait, le 24 août, la conclusion de l'armistice russo-turc de Slobozia, au moment où les Serbes gagnaient une victoire sur le successeur de Pasvantoglou. Restitué un moment, Constantin Ypsilanti gouvernait auprès de Michelson [1]. Mais l'armistice prévoyait l'évacuation des principautés jusqu'à la paix qui devait décider de leur sort. Ainsi Ypsilanti dut abandonner de nouveau le pays où il avait rêvé d'installer une dynastie. Les Turcs considéraient comme prince de Valachie Alexandre Soutzo, la Moldavie étant donnée théoriquement à un second Hangerliu, Alexandre [2].

Michelson, depuis longtemps malade, mourut au cours de ce mois et fut remplacé par Meyendorff, qui arriva dans la compagnie du fameux Lachkarev [3]. Mais on ne procéda pas à l'évacuation, qui était cependant prévue dans l'armistice conformément à l'entente secrète de Tilsit. Aussitôt, Prozorovski revint pour reprendre les hostilités [4].

L'entrevue d'Erfurt (octobre 1808) dut éclaircir la situation. Napoléon accorda donc son assentiment non conditionné, à la nouvelle frontière danubienne des possessions d'Alexandre, sans le faire cependant connaître publiquement. Ce fut seulement en décembre, après les efforts d'un allié toujours

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 424—425; C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 275.
[2] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 426—427; C. Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 270, 275.
[3] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 428—429.
[4] *Ibid.*

prêt à sortir d'une relation considérée comme humiliante, que le Sénat français reçut cette communication: la Russie est maîtresse de droit à Jassy et à Bucarest [1].

Mais bientôt, la capacité de lutte des Turcs, décidés à ne pas céder jusqu'à la ligne du Danube, sans avoir été battus, amena un changement de situation.

Nous avons vu que, vers la fin de l'année 1808, Prozorovski avait paru, avec des intentions guerrières, à Bucarest où, depuis longtemps, officiers russes et boïars menaient une vie agréable, charmés par la même société féminine, belle, vivante et initiée maintenant à toutes les modes et à toutes les attitudes de Paris. Mais, après une visite d'inspection en Olténie, le vieux général revint mourir à Jassy.

À la reprise des hostilités, le général Bagration, d'origine arménienne, qui épousera, lui aussi, une Roumaine, de la famille Văcărescu, essaya, après la capitulation d'Ismaïl, de prendre Brăila, où depuis longtemps, les Turcs du Sultan étaient dans une attitude défensive envers les bandits dobrogeains d'Ilik-Oglou, l'un des ayans, indéracinables, qui empêchaient toute action militaire vers le Danube, et le pacha de Silistrie, resté fidèlement entre Roustchouk, où venait de mourir Tersténikoglou, et Măcin, fut réduit à se chercher lui-même un abri entre les murs de la forteresse. Les Turcs de Brăila vivaient, de même que les moines de la métropolie de Bucarest, dans l'illusion qu'il n'y a pas de guerre et que les armées russes se sont montrées seulement pour passer contre les Français en Dalmatie. À Bucarest, le sénateur Kouchnicov gouvernait auprès de Miloradovitch, revenu.

En décembre 1809, Brăila était enfin prise, non sans que le gouverneur et le pacha eussent eu des rapports avec le boïar russophile Filipescu [2]. Et les autres commandants turcs des

[1] *Corr. de Napoléon*, XX, p. 61. Cf. Iorga, *Rôle des Roumains*, II, p. 61. En général, Vandal, *Napoléon et Alexandre I-er : l'alliance russe sous le premier Empire*, Paris, 1891—1896, 2 vol., Tatistcheff, *Alexandre I et Napoléon, d'après leur correspondance inédite*, Paris, 1901.

[2] Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, III, p. 215, note 1. Cf. Iorga, *Din viața socială a Brăilei supt Turci*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série,

frontières, perpétuellement menacés par ces bandits de la Dobrogea, attendaient la conquête par les Russes des forteresses, comme leur salut, mais Ismaïl résistait encore, après la campagne de 1806 en Bessarabie. Alors commandait le duc de Richelieu, maintenant un autre émigré français, Langeron, joua un rôle dans la reprise de l'offensive. Les Tatars s'enfuyaient ou se laissaient envoyer ailleurs, car les armées du tzar travaillaient comme pour l'annexion définitive, qui demandait la préparation du terrain [1].

À ce moment, en Olténie, Isaïov était excité à une offensive, de concert avec les Serbes. À cette expédition, qui prit Cladova, le Fétislam des Turcs, dont les commandants turcs correspondaient, depuis longtemps, en roumain, et arriva jusqu'à Négotine, le marché des Roumains du Timok, participèrent aussi les pandours roumains d'Ypsilanti, qui n'étaient plus en rapport avec le prince, mais avaient été compris dans les cadres de l'armée russe, leur distribuant aussi des grades. L'un d'entre eux, Solomon, parle dans ses mémoires, des exploits accomplis au-delà du fleuve; un autre, d'un avenir encore plus grand, s'y formait, ce fils de paysan de Vlădimiri, dans le district de Gorj, Théodore, qui avait été élevé à Craïova, dans la maison du boïar Glogoveanu, avec le fils de ce dernier, et avait appris ce qu'il lui fallait pour que, plus tard, il puisse servir les affaires de commerce de ce boïar en Transylvanie et même aller à Vienne pour défendre, dans ce monde étranger où ne manquaient pas les Grecs, comme le baron Kirlian de Langenfeld, et aussi des Roumains, les intérêts de son jeune ami dans la question de l'héritage laissé par sa femme, une Ghica, morte dans cette capitale. Il rapportera quelque chose de cette expérience de guerrier aussi dans sa modeste carrière ultérieure de petit fonctionnaire, comme vătaf dans l'arrondissement de Cloșani, ayant

---

XIV, p. 133. Voy. aussi Denis l'Ecclésiarque (avec des exagérations), p. 219, et Naoum Râmniceanu, dans C. Erbiceanu, ouvr. cité. Pour le comité de cinq chargé de l'administration de la Valachie (septembre 1808); *ibid.*, p. 281.

[1] D'après Langeron, dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 255.

la garde contre les brigands et contre la contrebande, de sorte qu'il pouvait s'intituler: sloudchar Théodore [1].

Denis l'Ecclésiarque couvre d'éloges le remplaçant de Bagration, rappelé en Russie pour la défendre contre l'invasion napoléonienne: « En roumain, son nom veut dire: de la pierre, ou le maçon; ce général avait vraiment le droit de porter un nom comme celui-là, car, par son action, il s'est montré capable de briser les ennemis comme avec une pierre dure et, par sa bravoure et ses succès, il les a terrifiés, de sorte que, rien qu'en entendant son nom et la nouvelle qu'il se rapproche, ils en étaient effrayés. Ce Kamenski était un homme d'une haute intelligence, et il n'aimait pas les fêtes: il mangeait peu, dormait peu, quelquefois, s'appuyant sur le dossier d'une chaise, il prenait un peu de sommeil; très précis en fait de guerre, prenant souci de tout; il défendait à ses généraux de fréquenter sans cesse les bals, leur ordonnant de vaquer à la guerre, et les effrayant par la menace d'une punition impériale; de même, il défendait aux boïars d'aller aux bals, et les musiques furent totalement arrêtées: personne ne pouvait se promener dans des calèches, sauf les généraux et les grands et vieux boïars, seulement où ils avaient quelque chose à faire, et au pas des chevaux, pour ne pas faire de bruit dans la rue. Et Kamenski allait toujours à pied dans les rues, avec un soldat ou deux derrière lui, pour observer ce qui se passe dans la ville, et il empêchait les calèches surtout d'aller librement par les rues [2].» Nous avons reproduit cette caractéristique due au moine olténien naïf, mais avisé, pour présenter aussi l'aspect de Bucarest à la veille des grands combats décisifs, qui furent livrés après tant de retards de la part d'armées peu nombreuses et mal

---

[1] Voy. N. Iorga, « *Domnul* » *Tudor din Vlădimiri*, « Steaua » ed. II. 1921; N. Iorga. Les lettres publiées dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVII. N. Iorga, *Izvoarele Contemporane, asupra mișcării lui Tudor Vladimirescu*, 1921; N. A. Constantinescu, *Revoluția lui Tudor Vladimirescu*, 1921; Emil Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, 1927, avec la bibliographie. D. Bodin, dans *Figuri revoluționare române. Cinci conferințe ale Universității Libere*, Bucarest, 1937, p. 45 et suiv. Pour sa carrière ultérieure, voy. plus loin.

[2] P. 219.

conduites, devant un ennemi qui, lui-même, n'avait pas montré jusqu'alors quelque possibilité d'offensive, et aussi pour qu'on puisse apprécier une espèce d'instinct littéraire de la part d'un de ces hommes que seul le manque de culture et de milieu a empêché de donner à la littérature roumaine des pages dignes des anciens chroniqueurs de Moldavie.

Kamenski s'était dirigé aussi contre Silistrie, qui, jusque là, comme Giurgiu elle-même, avait défié les menaces russes. La forteresse fut prise après un combat sérieux, qui montra que, sous le nouveau Sultan énergique, Mahmoud (à partir de 1808), l'Empire Ottoman, pour les dépouilles duquel se querellaient les héritiers chrétiens de Byzance, était capable de se défendre.

Un raid d'avant-garde de l'armée russe victorieuse pénétra jusqu'à Arnaut-Keui, près de Razgrad et, dans ses quartiers, l'un des deux princes roumains qui suivaient les armées turques, espérant être rétablis sur leur trône, Scarlate Callimachi, fut pris.

Enfermé à Silistrie, il montrait à Kamenski qu'on n'arrivera à rien si on ne prend Choumla, le centre du « quadrilatère » oriental des Balcans, et il fut amené à Bucarest, où il avait espéré, tout dernièrement, pouvoir être transporté comme prince, alors qu'il était question d'en faire maintenant un des ornements, de style antique, de la victoire [1]. Denis l'Ecclésiarque, homme curieux de tout, l'y a aperçu, mais ce Grec, cependant de sang moldave authentique, lui en a très peu imposé: « Kamenski a pris vivant un pacha et un Pélivan-aga, fameux dans les guerres, ainsi qu'un prince qui a été jadis nommé en Moldavie, Chilimah *(sic)*, car les princes aussi accompagnaient les Turcs à la guerre pour avoir un salaire et se nourrir, comme le faisait Constantin (= Alexandre Nicolas) Soutzo » [2].

Sur cette ligne de pénétration fut pris Bazardchik, de même que Kavarna, et, en profondeur, Provadi, Yénibazar, Eski-Dchouma, Osman-bazar. Toutrakan-Turtucaia fut occupée. D'un autre côté, on arrivait à Trnovo et à Gabrovo,

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 449—450; Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, III, pp. 250—251. Cf. Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. CXCVI.

[2] P. 220.

à Lovtcha et à Iatropol. Venant d'Olténie, l'offensive d'Isaïov, avec les pandours et les Serbes, arrivait à conquérir Turnu et Nicopolis, au-delà de la région de son action [1]. Cernant Vidin, on occupait toute cette Kraïna autonome sous ses trois « oberknèzes » [2]. L'exposé pittoresque de Denis, qui donne aussi des explications sur la façon dont on établissait les ponts, continue: « De trois côtés, les armées moscovites passaient, d'un front à l'autre, comme des fourmis » [3].

Cette chronique roumaine parle aussi de la prise de Roustchouk, de la capitulation de Giurgiu et d'Ismaïl, comme résultat de cette puissante offensive. De fait cependant il y avait encore des Turcs en Olténie, sur la rive gauche [4], et une armée turque entière était prête à combattre. Le général victorieux Isaïov venait de mourir en Olténie, lui qui « était devenu, à Craïova, par ses bienfaits, comme un indigène, se comportant avec les boïars de la façon la plus convenable » et payant ses auxiliaires, « Albanais et Serbes », mais aussi Roumains; son successeur, Zass, sur le compte duquel « quelqu'un dit qu'il n'a pas été Moscovite chrétien, mais catholique, ou luthérien, ou calviniste », mécontentait un monde habitué à être autrement traité, car, il l'avait forcé à travailler aux fossés destinés à défendre Craïova [5].

Pour détruire en partie l'oeuvre de Kamenski, s'ajouta sa maladie et il s'éteignit bientôt, étant remplacé par un dur général du front, sans intelligence, et ayant eu jadis la tête traversée par une balle: Koutouzov; malgré sa vieillesse, il était tout disposé à céder devant le charme des femmes de la capitale valaque. Devant lui se dressait l'ancien défenseur de Brăila, pirate laze au commencement de sa carrière, jadis prisonnier de Patiomkine, ce nazir Ahmed, qui avait été nommé par le jeune Sultan à la place de l'incapable Grand

[1] *Ibid.* Cf. aussi Naoum Râmniceanu, dans C. Erbiceanu, loc. cit., pp. 291—293.

[2] Denis l'Ecclésiarque, p. 221.

[3] *Ibid.*, p. 220.

[4] Langeron, dans Odobescu et Tocilescu, ouvr. cité, III, p. 365.

[5] Denis l'Ecclésiarque, p. 221. Voy. aussi Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, V, p. 192 et suiv.

Vizir Keur-Youssouf. C'était, de fait, un ami des Russes, qu'il préférait, par une longue accoutumance, aux Français de Napoléon. Comme son maître, il aurait désiré une transformation totale d'un empire qui souffrait aussi parce que ses institutions depuis longtemps étaient en état de putréfaction. Celui sur le compte duquel Langeron dit qu'il surpassait, en qualités, « beaucoup de généraux et ministres des pays les plus civilisés », osa un mouvement hardi, pareil à celui qui avait mis en danger Napoléon lui-même sur le Danube autrichien, en 1809. Il passa le fleuve, prêt à marcher sur Bucarest, où, de nouveau, avaient commencé les fêtes. On lui opposa l'attaque sur la rive droite des troupes du général Markov, de sorte que le conquérant *in spe* de la Valachie se trouva enfermé dans son camp, de même que l'avait été, en rapport avec sa situation devant Vienne, Napoléon dans l'île de Lobau. Mais le dur Caucasien ne se considéra pas comme battu: sans pouvoir chercher à rompre le cercle qui maintenant le cernait, il résista avec l'énergie la plus opiniâtre, faisant douter les Russes du résultat final de leur entreprise. Il put se nourrir et se fortifier. On m'a payé, disait-il, « une surprise par une autre surprise », toutes deux dans le nouveau style napoléonien, différent de celui de la guerre habituelle de forteresses. Il ajoutait qu'il veut la paix, mais, si on lui pose des conditions inacceptables, il pourrait facilement se retirer jusqu'aux Balcans, d'où personne ne pourra déloger cette garde de Constantinople [1].

Les négociations commencèrent pendant l'automne de cette année 1811, avant même que les Turcs, devant Giurgiu eussent capitulé, mais le Grand Vizir se trouvait à Roustchouk, prêt à recommencer le combat. Ahmed demandait qu'on revienne à la situation de 1806, pour que les Russes puissent accourir défendre leur pays attaqué par l'homme fatal, contre lequel devraient se coaliser enfin « les trois empires restés

[1] D'après les sources contemporaines et surtout les Mémoires de Langeron, dans Iorga, *Alte lămuriri despre veacul al XVIII-lea, după izvoare apusene. Luarea Basarabiei şi Moruzeştii*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIII, p. 160 et suiv.; *Basarabia Noastră ; Din viaţa socială a Brăilei supt Turci*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, loc. cit., pp. 134—137.

encore debout »: sa Turquie à lui, la Russie et l'Angleterre. Il savait bien que les Russes demandaient qu'on leur donne, sous le nom de « Bessarabie », qui correspondait seulement pour la partie inférieure vers le Danube, au moins tout le pays entre le Pruth et le Dniestr [1], et il s'écrira, avec son énergie féroce, aidée aussi par une éloquence innée: « n'avez-vous pas honte, vous qui possédez un quart du globe, de vous quereller pour un coin de terre qui ne vous est pas même indispensable ? Et dans quelles circonstances ? Quand vous serez attaqué par Napoléon, qui traînera avec lui une moitié de l'Europe contre vous » [2] ! Mais, dès le début, il offrait cette cession d'un territoire qui n'appartenait pas à son Empereur: « la frontière du Pruth ou la guerre ! » [3]. Et ensuite, que ne pourrait-on pas faire pour endiguer ce destructeur de pays qu'était l'Empereur des Français ! Il serait disposé lui-même à participer, comme soldat, à cette action commune: « Je voudrais commander, dans le combat qui se prépare entre vous et Napoléon, une ligne de cavalerie chez vous. Avec elle, avec votre infanterie et votre artillerie, il ne resterait bientôt plus un Français debout » [4].

Les discussions de Giurgiu, pendant lesquelles les Russes eurent comme représentants: Italinski, Sabaniev et les généraux Essen et Langeron, et les Turcs: Galib-Efendi, aidé par deux Grecs dont l'un était Démètre Mourousi, son frère Panagioti restant à Constantinople, n'amenèrent aucun résultat, même sans que Napoléon eût commencé ses efforts incessants pour empêcher une paix destinée à accroître les forces de l'ennemi qu'il avait en vue. On demandait, du côté russe, toute la Moldavie ou au moins la partie à l'Est du Séreth, peut-être en ajoutant Brăila aux forteresses de Bessarabie qu'en tout cas, on ne voulait pas rendre.

Koutouzov, reçu en décembre à Bucarest par les salves d'artillerie dues aux triomphateurs, croyait être arrivé à

[1] Rapport du consul français, dans Odobescu et Tocilescu, II, p. 641, n° DCCCXXX.

[2] Langeron, loc. cit., p. 366 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 368.

[4] *Ibid.*, p. 369. Cf. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, V, p. 202 et suiv.

son but, les Serbes, dorénavant abandonnés, et les Moldaves, dépouillés des trois quarts de leur pays, ayant à payer toutes les fautes. Des relations de commerce commençaient déjà entre les deux rives du Danube, la douane étant encore entre les mains des Russes. À Bucarest, après le départ d'Ahmed vers Choumla, devaient être faites seulement les formes de cette cession de terre roumaine.

Mais aucun des souverains qui se combattaient ne voulut accepter la dernière forme de ces prétentions. La forteresse d'Ismaïl exerçait comme une influence magique sur Mahmoud, qui demandait à tout prix qu'on conserve ces forteresses vraiment turques, pour la défense desquelles avait coulé tant de sang des soldats ottomans, depuis un siècle. Et, de son côté, Alexandre Ier désirait conserver à son empire les deux pays annexés, sur les églises et les frontispices des livres imprimés desquels il figurait depuis tant d'années, avec son aigle bicéphale, comme maître légitime. On allait jusqu'à prendre des mesures pour la collection des impôts, au compte des Russes, aussi pour l'année qui s'ouvrait, 1812.

La décision même de considérer les Turcs dans l'île comme des prisonniers de guerre et de les expédier en Russie ne put enfreindre la volonté d'un Sultan qui avait une haute idée de sa mission. On parlait aussi de la possibilité d'une nouvelle campagne, pendant laquelle la volonté de Dieu serait avec les Turcs, des gens honnêtes, luttant pour leur droit.

L'offensive étant reprise pendant les premiers jours du printemps, Svichtov fut prise et cruellement dévastée: on avança jusqu'au fond de la Dobrogea, et il était question de transformer Galatz en une « nouvelle Odessa »; Silistrie fut détruite par des explosions et, de nouveau, on voyait les Russes à Razgrad [1].

Ceci ne parvint pas cependant à briser la volonté de Mahmoud, qui était soutenu aussi par l'esprit régnant à Constantinople: il se montrait prêt à accourir, comme Napoléon, à la tête de ses armées.

[1] *Ibid.*, p. 207.

Mais, maintenant, aussi la diplomatie suédoise de Bernadotte, ennemi de Napoléon, travaillait pour arriver à une paix basée sur des cessions arrachées au corps de la Moldavie. Napoléon, à la veille de sa grande expédition, paraissait avoir des hésitations. Aux Turcs, on ne disait rien de clair, ni de sûr. Seulement très tard, en avril, parut à Constantinople, comme un nouveau Sébastiani, le général Andréossy, pour exhorter, par des promesses sans aucune base, à une résistance pour laquelle l'Empire Ottoman n'était plus préparé après l'insuccès d'Ahmed, qui avait pu se maintenir jusqu'à ce moment, malgré toute la catastrophe militaire du Danube.

Quand enfin le Grand Vizir tomba, sans avoir payé son insuccès par la perte de sa tête, on put d'autant plus facilement arriver à la paix, bien qu'il eût été facile de s'apercevoir qu'une grande partie des troupes russes se trouvant en pays roumain prenait en toute hâte la route vers la Russie, non sans des mesures pour que la retraite ne se fasse pas, sous les yeux des ennemis, par Bucarest. On abandonnait les points occupés sur la rive droite du Danube, et même Giurgiu. Et on commençait à liquider le Divan administratif de Bucarest.

Pour arriver à une fin, le tzar, qui croyait pouvoir encore en imposer aux Turcs, dans les conditions même où il se trouvait alors, mais jugeait que le général Koutouzov et ses auxiliaires n'étaient pas en état de forcer les choses au moment voulu, délégua, pour la signature de la paix, le jeune amiral Tchitchagov. Les instructions qu'on lui donna contenaient l'alternative d'une alliance offensive et défensive, qui n'aurait pas eu de but pour les Turcs, ou une nouvelle campagne russe, qui était, du reste, totalement impossible. On reconnaît l'esprit, en même temps ambitieux et miné par l'autocritique, du fils du tzar Paul. On avait même décidé une action dans l'Adriatique. Pourquoi n'essaierait-on pas même d'une révolution, comme à l'époque de Catherine II, « en travaillant l'esprit des Grecs et de tous les peuples qui gémissent sous le joug ottoman et qui nous sont attachés par la conformité de leur religion, comme par d'antiques liens aussi ? » [1].

[1] *Mémoires de Tchitchagov*, éd. Ch. Lahovary, 1909 pp. 359—360.

On croyait aussi à la possibilité d'une attaque en Transylvanie, d'une révolte des Hongrois contre l'Empereur d'Autriche, gagné momentanément par Napoléon [1]. Le nouveau plénipotentiaire, qui devait menacer aussi d'une offensive, tout aussi fantastique, de la flotte russe, devait porter le titre magnifique, dépassant de beaucoup la situation de Koutouzov, le *cunctator*, de « commandant en chef de l'armée du Danube, de la flotte de la Mer Noire, et gouverneur général des principautés de Moldavie et de Valachie », ce qui signifie qu'on avait rappelé à la vie ces deux pays annexés.

Avec lui étaient partis pour Bucarest des représentants de ces peuples à libérer qui se trouvaient au service du tzar: l'occidental Scarlate Sturdza, son fils, favori des cercles mystiques de Pétersbourg, dont il soutiendra l'action par toute une littérature en français, Alexandre, portant lui-même le nom du tzar, et ce Corphiote, d'éducation italienne, mais dévoué à la cause d'une résurrection politique des Grecs, Jean Capodistria [2], qui finira comme chef du gouvernement de la nouvelle Hellade, sous les poignards d'une vendetta à Nauplie: pour le moment, c'était un des membres les plus actifs de la préparation révolutionnaire, par l'« hétairie », de ses co-nationaux; on leur adjoignit le Grec Barozzi, de sang levantin, originaire de Naxos, qui avait été consul à Venise et s'était montré en état de provoquer la panique, en 1802, d'Alexandre Soutzo et des boïars fuyards en Transylvanie [3]; il avait travaillé en 1792 pour la paix de Jassy, après avoir été, comme nous l'avons dit, aussi au service de Mavrogheni, autre insulaire, comme auxiliaire militaire.

Mais toute cette équipe d'hommes expérimentés et intéressés par leur sang au succès de la Russie arriva trop tard

---

[1] *Ibid.*, pp. 396—397. Mais on attendait aussi une offensive en Moldavie: comme en 1854; *ibid.*, p. 407. Napoléon offrait à François I-er les pays roumains, si son beau-père lui cédait la Galicie, pour la faire entrer dans une Pologne restaurée; D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, I, p. 952 et suiv.

[2] Voy., plus récemment, *Αὐτοβιογραφία Ἰωάννου Καποδίστρια*, éd. M. Th. Laskaris, 1940.

[3] Voy. les Mémoires cités et Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, II, XXXIII, pp. 168—169. Pour Barozzi, *ibid.*, p. 157. Cf. Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 346.

Mais, maintenant, aussi la diplomatie suédoise de Bernadotte, ennemi de Napoléon, travaillait pour arriver à une paix basée sur des cessions arrachées au corps de la Moldavie. Napoléon, à la veille de sa grande expédition, paraissait avoir des hésitations. Aux Turcs, on ne disait rien de clair, ni de sûr. Seulement très tard, en avril, parut à Constantinople, comme un nouveau Sébastiani, le général Andréossy, pour exhorter, par des promesses sans aucune base, à une résistance pour laquelle l'Empire Ottoman n'était plus préparé après l'insuccès d'Ahmed, qui avait pu se maintenir jusqu'à ce moment, malgré toute la catastrophe militaire du Danube.

Quand enfin le Grand Vizir tomba, sans avoir payé son insuccès par la perte de sa tête, on put d'autant plus facilement arriver à la paix, bien qu'il eût été facile de s'apercevoir qu'une grande partie des troupes russes se trouvant en pays roumain prenait en toute hâte la route vers la Russie, non sans des mesures pour que la retraite ne se fasse pas, sous les yeux des ennemis, par Bucarest. On abandonnait les points occupés sur la rive droite du Danube, et même Giurgiu. Et on commençait à liquider le Divan administratif de Bucarest.

Pour arriver à une fin, le tzar, qui croyait pouvoir encore en imposer aux Turcs, dans les conditions même où il se trouvait alors, mais jugeait que le général Koutouzov et ses auxiliaires n'étaient pas en état de forcer les choses au moment voulu, délégua, pour la signature de la paix, le jeune amiral Tchitchagov. Les instructions qu'on lui donna contenaient l'alternative d'une alliance offensive et défensive, qui n'aurait pas eu de but pour les Turcs, ou une nouvelle campagne russe, qui était, du reste, totalement impossible. On reconnaît l'esprit, en même temps ambitieux et miné par l'autocritique, du fils du tzar Paul. On avait même décidé une action dans l'Adriatique. Pourquoi n'essaierait-on pas même d'une révolution, comme à l'époque de Catherine II, « en travaillant l'esprit des Grecs et de tous les peuples qui gémissent sous le joug ottoman et qui nous sont attachés par la conformité de leur religion, comme par d'antiques liens aussi ? » [1].

[1] *Mémoires de Tchitchagov*, éd. Ch. Lahovary, 1909 pp. 359—360.

On croyait aussi à la possibilité d'une attaque en Transylvanie, d'une révolte des Hongrois contre l'Empereur d'Autriche, gagné momentanément par Napoléon [1]. Le nouveau plénipotentiaire, qui devait menacer aussi d'une offensive, tout aussi fantastique, de la flotte russe, devait porter le titre magnifique, dépassant de beaucoup la situation de Koutouzov, le *cunctator*, de « commandant en chef de l'armée du Danube, de la flotte de la Mer Noire, et gouverneur général des principautés de Moldavie et de Valachie », ce qui signifie qu'on avait rappelé à la vie ces deux pays annexés.

Avec lui étaient partis pour Bucarest des représentants de ces peuples à libérer qui se trouvaient au service du tzar: l'occidental Scarlate Sturdza, son fils, favori des cercles mystiques de Pétersbourg, dont il soutiendra l'action par toute une littérature en français, Alexandre, portant lui-même le nom du tzar, et ce Corphiote, d'éducation italienne, mais dévoué à la cause d'une résurrection politique des Grecs, Jean Capodistria [2], qui finira comme chef du gouvernement de la nouvelle Hellade, sous les poignards d'une vendetta à Nauplie: pour le moment, c'était un des membres les plus actifs de la préparation révolutionnaire, par l'« hétairie », de ses co-nationaux; on leur adjoignit le Grec Barozzi, de sang levantin, originaire de Naxos, qui avait été consul à Venise et s'était montré en état de provoquer la panique, en 1802, d'Alexandre Soutzo et des boïars fuyards en Transylvanie [3]; il avait travaillé en 1792 pour la paix de Jassy, après avoir été, comme nous l'avons dit, aussi au service de Mavrogheni, autre insulaire, comme auxiliaire militaire.

Mais toute cette équipe d'hommes expérimentés et intéressés par leur sang au succès de la Russie arriva trop tard

[1] *Ibid.*, pp. 396—397. Mais on attendait aussi une offensive en Moldavie: comme en 1854; *ibid.*, p. 407. Napoléon offrait à François I-er les pays roumains, si son beau-père lui cédait la Galicie, pour la faire entrer dans une Pologne restaurée; D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, I, p. 952 et suiv.

[2] Voy., plus récemment, *Αὐτοβιογραφία Ἰωάννου Καποδίστρια*, éd. M. Th. Laskaris, 1940.

[3] Voy. les Mémoires cités et Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, II, XXXIII, pp. 168—169. Pour Barozzi, *ibid.*, p. 157. Cf. Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 346.

à Bucarest, avec ces prétentions si grandes dont la défense leur avait été confiée. Koutouzov avait senti qu'on cherche à lui ravir l'honneur d'avoir conclu le traité qui résultait du succès de son action militaire. Il somma les délégués turcs de présenter immédiatement leur dernière formule. Elle ne pouvait être que celle du nazir Ahmed, en novembre: « Le Pruth comme frontière ». Sur cette base fut conclu aussitôt, le 28 mai de l'ancien style, le traité par lequel la Moldavie était déchirée en deux. Malgré son intransigeance apparente, Alexandre I-er s'empressa de l'accepter [1].

Bien que la ratification turque n'arrivât qu'au commencement de juillet, le sort de ce qu'on appelait maintenant « la Bessarabie » était scellé. A peine le 12/24 juin Napoléon était sur le Niémen, et personne ne pouvait prédire quel serait le sort d'une campagne qui, si elle était défavorable à l'Empereur des Français, comme cela s'est passé, pouvait amener la fin, sous les coups du vainqueur, de l'Empire Ottoman lui-même [2].

Le sentiment des boïars valaques, au milieu desquels avait été conclu le traité, était partagé. Certains, comme les Filipescu, les Văcărescu, s'étaient apparentés aux chefs russes, d'autres, comme Varlaam, avaient gagné démesurément sur leurs traces. On voit des boïars de deuxième et de troisième classe aller jusqu'à la révolte contre les caïmacams de Constantin Ypsilanti, en février 1808 [3]. En mai de la même année, un nombre de boïars olténiens: Démètre et Dincă Brăiloiu, Ioniță Vlădoianu, Constantin Haralambie vinrent, avec le ban grec Samurcaș, demander aux Russes le détachement de leur petite patrie, « comme à l'époque des Allemands », avec un Conseil complet [4]. Après deux mois, on envoya en exil sur leurs terres Varlaam, Costachi Ghica et le logothète

[1] Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, V, p. 207 et suiv.

[2] Voy., à côté du mémoire de 1910, aussi Iorga, *Basarabia Noastră*, et Arnold Winkler, *Contribuții la istoria păcii din 1812 de la București*, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 241—245 (d'après des sources autrichiennes).

[3] C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 276.

[4] *Ibid.*, pp. 278—279.

Slătineanu [1]. Beaucoup de boïars rivalisent pour gagner des fonctions de l'étranger [2]. Il y en avait cependant qui ne méritaient pas cette accusation de traîtrise que, dès son entrée, leur infligera le nouveau prince, nommé par les Turcs: le vornic Filipescu fut expédié en Russie pour ses rapports avec les Turcs et avec « les princes », de même que toute sa famille, fils, filles, brus, petit-fils [3].

Et, en ce qui concerne les gens du commun, ils montraient leurs dispositions, promenant à travers les rues, pendant l'évacuation, qui, à cause de la guerre contre les Français, fut accomplie en toute hâte, des poupées revêtues d'uniformes russes, qui furent souillées de boue et brûlées [4].

[1] *Ibid.*, p. 279.
[2] *Ibid.*, p. 281.
[3] *Ibid.*, p. 290 (année 1810).
[4] Winkler, *Inceputul Domniei lui Vodă-Caragea*, dans la *Rev. Ist.*, X, pp. 1—7.

CHAPITRE VI

MOUVEMENT DES ESPRITS JUSQU'EN 1821

Avant de suivre la préparation d'une série d'événements, destinés à acheminer rapidement la société roumaine vers des buts plus hardis, il est nécessaire de voir quelle en a été la conséquence immédiate, dans les pays qui avaient échappé encore une fois à l'annexion définitive, soit à la Russie, soit à l'Autriche, à laquelle Napoléon voulait les céder pour une compensation polonaise, aussitôt après l'acte de 1812.

Cet acte lui-même ne venait pas, pour les Russes, de l'ancienne idée de l'annexion. Lorsque les Autrichiens avaient pris ce qu'ils ont appelé « la Boucovine », ils avaient entendu seulement s'ajouter encore une province, qu'ils organisèrent d'après leurs normes, ne conservant rien d'une organisation qu'ils considéraient comme pleinement et pour toujours liquidée; ils n'avaient pas envisagé cette Moldavie septentrionale comme le point de départ pour une action immédiate d'intégration moldave sous le sceptre des Habsbourg, essayant seulement, en 1789—1791, en rapport avec l'alliance russe par laquelle ils avaient été poussés à une nouvelle offensive, de réunir ce qu'ils pouvaient à la partie déjà gagnée. Au contraire, pour les Russes « la Bessarabie » était le premier pas pour arriver à la formule du Danube comme frontière; la Moldavie turque était à leurs yeux seulement un provisorat auquel ils avaient été forcés de s'arrêter par l'agression de Napoléon. C'est pour cela, et non par esprit de tolérance, dans ce pays, qu'ils intitulèrent «oblastié», et pas «province», qu'ils conservèrent la langue, les établissements, les lois et la classe dominante, à laquelle furent offerts certains titres

médiocres, comme celui de « conseiller de collège ». Les boïars ayant des terres dans cette partie russe furent invités à s'y fixer, et ceux qui refusèrent furent contraints à une vente à terme, un terme si court que cette décision équivalait à une expropriation. Ce qu'on aurait voulu, ç'aurait été naturellement une concentration de l'oligarchie de Jassy dans ce Chișinău, avec un archevêque de caractère métropolitain, qui fut, lui aussi, un Roumain, Gabriel Bănulescu, de même que Roumain fut le premier gouverneur, Scarlate Sturdza, son successeur, le Finlandais Harting, ayant épousé une Roumaine. L'Église conserva, de même que l'ordre judiciaire, la langue roumaine [1].

Nous avons, il est vrai, les paroles douloureuses du postelnic Manolachi Drăghici sur la rupture des liens de famille entre ceux qui restaient Moldaves et les autres, cependant de petits boïars seulement, qui devenaient maintenant Bessarabiens. Mais ces paroles inspirées sont dues à un homme qui avait vu la rénovation spirituelle de sa nation, non pas comme Moldave, mais comme Roumain, dans une autre phase de son développement. De fait, en 1812, en dehors des dommages provoqués par la mesure concernant les propriétés foncières, beaucoup de monde était assuré que, dans un avenir pas trop éloigné, ce qui n'avait pas enco e réussi au tzar en 1812, sera tout de même accompli. D'autant plus que, après la double victoire sur Napoléon, et, par répercussion, sur l'esprit révolutionnaire, Alexandre I-er avait maintenant l'hégémonie sur toute l'Europe, dont il influençait le sort, de Paris jusqu'au Niémen, absorbant aussi la Pologne, après avoir pu gagner la Finlande, mais, dans ces deux pays, comme successeur politique des anciens maîtres, donc: grand duc de Finlande et roi de Pologne.

Une plus grande signification a telle plainte de 1816, adressée à ces « boïars du département » qui, après l'organisation réformatrice de Constantin Ypsilanti, fonctionnaient à

[1] Voy. Iorga, *Răzeși*, etc., dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, 1912, et *Basarabia Noastră*, à côté des documents intérieurs dans *Doc. Callimachi*, I. Plus récemment Ange Bally, *La Bessarabie*, Bucarest, 1940.

Chișinău, capitale de la Bessarabie, à côté du gouverneur. Les courageux paysans de Răchitoasa, dans le district de Hotin, se plaignaient que, « depuis que le Pruth a été fermé », les exigences infinies et intolérables n'ont pas cessé et « à toute heure nous donnons tout, et personne ne nous demande si nous avons encore d'où donner »: « faucher et transporter du foin, couper et charrier toute espèce de bois à brûler ou de construction, jusqu'en Bessarabie », — ce qui était pour eux, gens de Hotin, naturellement seule la partie méridionale du pays, — et « jusqu'à Chișinău, à Briceni et ailleurs, des quantités de bois, des transports pour les armées par nos chars à boeufs, un peu partout, faire les courriers d'un village à l'autre, partout et à toute heure, pour tous les officiers, et les fonctionnaires, et les Cosaques, et les soldats, avec nos chevaux, avec nos chariots, avec nos chars à boeufs, nous demandant ou ne nous le demandant pas, par ordre et sans ordre, chacun comme il le veut, sans nous consulter, et exigeant aussi de l'argent. Nous donnons pour les gens de la poste, nous payons la *goștina*, la *desetina* et, quelquefois, nous entretenons les soldats et les Cosaques en quartiers, et nous les nourrissons, et ils nous prennent tout ce qu'ils trouvent dans nos maisons; ils le mangent, et nous battent par-dessus le marché, pour que nous leur donnions ce que nous n'avons pas, et nous terrorisent pour que nous leur donnions aussi une quittance . . . Nous faisons la garde sur la frontière journellement. Ils nous ont pris tout notre bétail, eux et les brigands qui les volent.» Leur défendant de sortir des villages, ils ne peuvent pas même suivre la trace de leurs bestiaux. Ils ne peuvent plus vendre, comme jadis, leurs provisions: quand « nous pouvions et où nous le voulions, les céréales et les bestiaux, et tout ce que nous avions de notre travail. » Les transports ont cessé: on ne peut plus « gagner par le transport du sel et du vin et autres, comme auparavant ». Devant ces abus, cette voix populaire, profonde et douloureuse, demande au moins « qu'on nous laisse dans nos coutumes moldaves que nous avons héritées de nos ancêtres, pour que nous prospérions comme jadis . . ., que nous puissions être toujours sous des fonctionnaires mol-

daves, des nôtres et indigènes, comme nous y sommes habitués, et que nous puissions nous entendre avec eux, car nous ne comprenons pas une autre organisation et on ne fait qu'ajouter des souffrances qui nous pèsent »[1].

Que pouvait signifier, à côté d'un si grand prestige, avec le sacrifice des Mourousi, qualifiés de traîtres, comme si on avait voulu détruire complètement toute une dynastie phanariote, — et un Alexandre Soutzo, fils du prince Michel, ancien grand interprète, avait été, lui aussi, décapité peu auparavant, — la présence des nouveaux princes, nommés dès le mois de juillet ?

Scarlate Callimachi sortait à peine de captivité russe, et le prince de Valachie, Iancu, Jean, fils de Georges Caragea, ancien représentant à la Porte de la Principauté, deux fois grand interprète[2], était, malgré ses rapports de parenté avec le prince Nicolas, le beau-père de Jean Văcărescu, et malgré son ancienne situation de caïmacam à Craiova, un étranger et un inconnu[3].

Leur activité fut féconde dans le sens de ces réformes qu'on croyait absolument nécessaires, mais, à une époque de nationalisme enflammé, les deux princes apparaissaient, dans leur correspondance, dans la création de nouvelles écoles, même dans la tentative risquée de changer la langue de l'État, comme des Grecs travaillant en Grecs pour la cause grecque, que l'esprit de l'époque leur posait comme premier point d'un programme d'avenir.

Mais ils trouvèrent une société qui n'était guère disposée à accepter la continuation du régime par les étrangers. Ceci s'était avéré, de la façon la plus brillante, à l'occasion de l'installation du métropolite grec de Bucarest, Ignace. Peut-être non sans une entente préalable avec l'évêque d'Argeș, Joseph, le seul Roumain, car Nectarius de Râmnic et Cons-

[1] Boga, dans *Şcoala Basarabiei*, 1920; *Rev. Ist.*, VI, pp. 52—53.

[2] Voy. les actes de nomination dans le registre de ce prince, Papiu, ouvr. cité, II, pp. 351—354.

[3] Voy. Iorga, *Doc. Callimachi*, I—II, à cette date.

tance de Buzău, ainsi que l'ancien métropolite Dosithée, étaient des Grecs, un nombre de jeunes boïars, Alexandre Ghica, Michel et Grégoire Filipescu, un Grădișteanu, un Catargiu, etc., se réunirent contre l'intrus. Et ils gagnèrent aussi certains des boïars plus âgés: Constantin Ghica, deux Văcărescu, Etienne et Barbu, puis Varlaam.

Ignace l'apprit et il dénonça aux généraux russes le complot. Une enquête sévère fut ordonnée, et quelques-uns seulement de ces boïars se retirèrent. Les autres parlèrent avec la plus grande décision des droits du pays, de la tradition observée jusque là, sauf de rares exceptions, dans l'Église. C'était le même mouvement que jadis en Moldavie contre le métropolite Nicéphore. Les boïars montraient qu'il est impossible d'avoir un chef de l'Église qui ne soit pas en état de s'entendre dans leur langue avec les fidèles.

Devant cette solidarité, — « nous sommes indigènes, de la même nation, et nous avons des sentiments, les uns envers les autres, sans distinction de situation », — les Russes, qui avaient exilé Dosithée et semblaient prêts à avoir la même attitude envers les révolutionnaires parmi les boïars n'osèrent pas aller plus loin [1].

Caragea, qui arriva à peine la veille de Noël, s'entoura cependant de boïars roumains seulement: Constantin Filipescu, qui avait été si mêlé aux affaires de l'occupation russe, comme grand ban, Radu Golescu, Georges Golescu, le géographe et grammairien, puis auteur de pamphlets politiques contre le prince grec, Isaac Ralet, Constantin Crețulescu, Grégoire Brâncoveanu, l'helléniste, comme grand trésorier. Puis le fils de Démètre Ghica, Grégoire, portant le nom de l'oncle décapité, — et il sera lui-même prince, — comme grand logothète, Barbu Văcărescu, l'un des boïars les plus influents, et son parent Théodore, Démètre et Michel Racoviță, avec les descendants desquels cette famille s'éteindra, Grégoire Filipescu, ancien grand ban, Constantin et Georges Filipescu, puis Grégoire Băleanu, dont le parent Emma-

[1] D'après T. G. Bulat, dans *Arhivele Basarabiei*, Iorga, dans *Biserica Ortodoxă română*, 1936, nos 11—12.

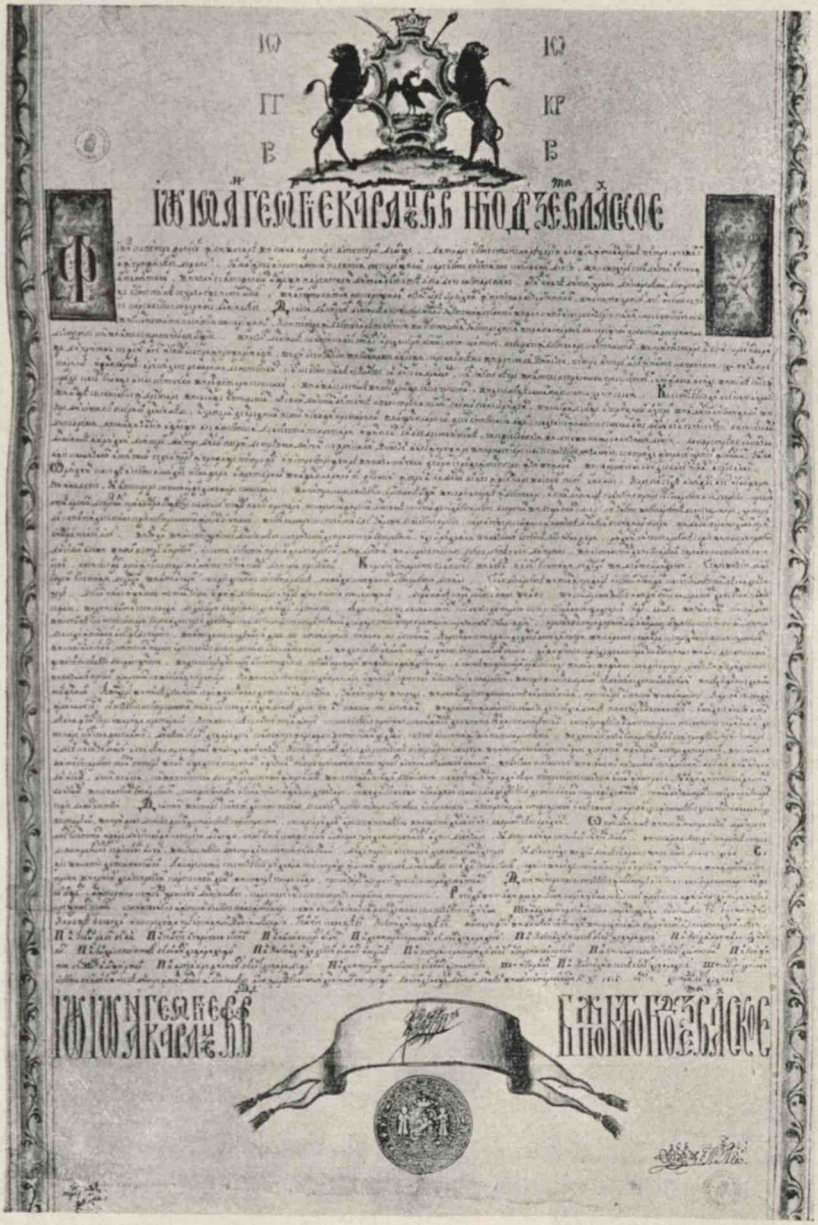


Fig. 23. — Document de Jean Georges Caragea, Prince de Valachie (1818).

nuel essaiera d'écrire une Histoire de la Valachie, largement conçue, dans la langue grecque de l'époque [1], Eustrate Crețulescu, portant un nom de baptême coutumier au XVII-ème siècle, et Thomas Crețulescu, Barbu Știrbei, qui avait voyagé jadis à Carlsbad, et un autre Știrbei, Fotachi, Constantin Bălăceanu, toujours agité, qui, suivant la tradition de sa famille, était prêt à combattre, comme on le verra, contre le prince lui-même, Michel Manu, de la clientèle des Ypsilanti, maintenant pour toujours écartés, Scarlate Grădișteanu, Georges Slătineanu, qui rappelle la première traduction de l'italien, Alexandre Nenciulescu, le kloutchar Pană, et Nestor, préparé comme jurisconsulte. Comme Grecs, on ne trouve que les suivants: Constantin Caliarchi, Constantin Samurcaș et un « Koutzovlaque », Étienne Bellio (qu'on appelait Belu) [2]. Plus tard, s'ajoutèrent à ces derniers, à côté du jeune Alexandre Mavrocordato, parent du prince, un Constantin Soutzo comme grand spathaire, un autre Soutzo, Nicolas, comme grand comis, un Grégoire Rali et Athanase Christopoulo, le poète qui a transposé dans une langue grecque facile et harmonieuse, pour une société qui avait le goût nécessaire pour priser une pareille habileté, où se mêlait cependant aussi la note classique dont il sera question bientôt, la poésie française, pleine de mythologie, mais avec des mouches sur le visage et avec les talons rouges du XVIII-ème siècle, avant le grand drame historique qui devait se passer [3]. Sous l'acte de réforme des impôts de 1814, — règlementation d'après un nouveau système, appliqué cependant, comme le montrent les satires roumaines de l'époque, où est ridiculisé le prince grec lui-même, à côté de Belu, autour du nom duquel on fait toutes espèces de jeux de mots (ils correspondent aux jeux de mots entre Rapinard et « rapine », à l'époque des campagnes d'Italie de Bonaparte), on trouve seulement des boïars et petits boïars roumains, comme

[1] Litzica, *Cat. mss. grec.*, pp. 15—18, n° 24[2].

[2] Registre de Constantin Ypsilante, loc. cit., p. 355 et suiv. Voy. plus loin.

[3] *Ibid.*, p. 368.

« garants »: des Greceanu, des Fălcoianu, des Voinescu, des Rătescu, des Butculescu, des Comăneanu, des Ştefănescu, des Mărăşescu, des Stoienescu, des Fărcăşanu, des Cerchez, des Cocorăscu, des Slătineanu, des Nicolescu, des Gănescu, même de grands boïars, comme les Grădişteanu, les Ştirbei, les Rosetti, les Brăiloiu, les Otetelişanu, et les Socoteanu, qui descendaient de la famille de l'évêque Grégoire et, par les femmes, de Michel-le-Brave lui-même; à côté, aussi ce Michel Filipescu qui, par sa façon de parler et son tempérament de révolutionnaire, fera le désespoir des princes suivants. A peine trouve-t-on quelques Grecs dans cette liste de la dernière phase du phanariotisme, qui est maintenant plutôt un classicisme hellénique archaïsé [1]. Naturellement, tous les actes sont rédigés en roumain, et, d'après une coutume maintenant profondément enracinée, et le pays n'aurait pas toléré qu'aucun prince la violât, toutes les mesures concernant le budget et les finances sont prises solidairement avec cette oligarchie des grands boïars.

Cette disposition de travailler avec les boïars indigènes peut être observée aussi chez Scarlate Callimachi, le prince de Moldavie, bien que, dans cet autre pays, il ne semble pas que la coutume se fût introduite de prendre, pour chaque mesure fiscale, cette garantie des boïars. Son trésorier est Georges Rosetti. S'entendant avec les boïars, cet esprit plus noble, qui entendait suivre les traces des réformateurs, prit des mesures comme la création d'une « Caisse des médecins », qu'avait rendu nécessaire la terrible maladie de la pestilence, amenée de Constantinople [2].

Mais, bien que ce prince Scarlate fît élever ses enfants par des précepteurs français [3], et même avec le futur nouveau consul de Prusse, von Kreuchely-Schwerdtberg, qui

[1] Voy. *ibid.*, p. 383, n° XXI.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 156—157, n° 556. Comme médecins, l'Allemand Pluck, un Occidental, Perez (Pereţ), un Hongrois, Viola (Fiala), à côté du Grec Eustathe; *ibid.*

[3] *Ibid.*, pp. 54—55: un Doret, une Madame de Belleville. Le boïar Alexandre Mavrocordato, petit-fils de « Déli-bey », s'entend pour l'éducation de ses filles avec Madame de Caumont; *ibid.*, p. 558, n° XII.

laissa un très beau portrait de son protecteur [1], lui aussi, de même que Caragea, bien que pas dans la même mesure, fut le protecteur de l'enseignement grec.

Il semblait, malgré l'existence d'autres écoles nouvelles d'hellénisme, comme à Cydonie, en Asie Mineure, et dans l'île de Chalké, devant Constantinople, que cet enseignement se transporte, avec ces grands professeurs, travaillant dans les meilleures conditions, au milieu de cette ville de Bucarest, qui devait devenir la capitale, ornée de tous les dons des muses, d'une « Dacie » hellénisée.

Si une « Encyclopédie philologique » se publie encore à Venise en 1795, à la même date, la Vienne des frères Puliu et de Vendoti, à laquelle s'ajoutent des éditeurs allemands, devient le centre des publications helléniques: des éléments littéraires venant des pays roumains s'y établissent, et de là sont envoyés des livres très bien imprimés, parfois avec des dédicaces, à des personnages de Jassy et de Bucarest, princes et boïars [2].

Des étudiants commencent à y aller, et nous avons les comptes de ce jeune Conachi, cousin du poète, dont il sera question dans la suite qui, au commencement, avait un autre nom de baptême. Le premier se fatigua tant à ses études, sinon aussi aux plaisirs, qu'il en perdit la raison.

La nouvelle phase du classicisme grec n'est pas cependant une continuation à celle, d'origine constantinopolitaine, que nous avons étudiée jusqu'ici. Elle part de l'esprit occidental, et pas dans cette forme, adoucie, qu'avait donnée

[1] Dans l'édition du code; reproduit aussi dans Iorga, Hurmuzaki, X.

[2] Mais c'est à Iéna que paraît, en 1800, la traduction en grec, d'après l'original allemand, d'un manuel d'arithmétique et d'algèbre (*Στοιχεῖα τῆς ἀριθμετικῆς καὶ ἀλγέβρης*), dédié à Lambros Photiadis, « premier professeur de l'école princière de Bucarest ». Parmi les souscripteurs, apparaissent Grégoire Brâncoveanu, Grégoire Filipescu, Georges Golescu, comme étudiants, puis d'autres étudiants: Michel et Constantin, fils de Scarlate Greceanu; comme boïars grecs, un Georges Byzantios, un Grégoire Romanitis, puis des Grecs de Rhodes, de Rhapsano, de Trébizonde, un moine de la Lavra du Péloponèse, enfin un Skoupha.

Constantinople, mais dans une autre, beaucoup plus correspondante à ses débuts.

Il est vrai que cet esprit, qui est de fait français, avait pénétré aussi dans les deux capitales roumaines, mais il ne faut pas en exagérer l'importance seulement parce que nous pouvons consigner un certain nombre de consuls et de voyageurs, de secrétaires et de précepteurs dans les maisons des princes et des boïars ou parce que nous a été conservé un certain nombre de lettres et de listes contenant les livres qu'on demandait et surtout ceux qu'importaient des marchands. Nous avons vu que cet esprit importé à Jassy et à Bucarest avait perdu de son acuité révolutionnaire et aussi de cette signification nationale qu'il était arrivé à s'adjoindre à Paris, d'où il rayonnait.

Passant à Vienne, ville de caractère international, avec une noblesse en partie venue d'Espagne et d'Italie, des Pays-Bas et de Lorraine, de l'Occident en général, qui, dans ses relations de Cour, ne pouvait pas employer toujours l'allemand, avec des marchands dont les rapports avec l'Orient ne se faisaient pas dans cette langue, avec une classe intellectuelle profondément influencée par celle de France, il rencontra les Grecs établis, pour des affaires ou pour une vie plus libre, et par leur moyen il fut transmis dans une forme pure à toute la nation et, celle-ci s'appuyant sur ce qu'il y avait de plus glorieux dans son passé, le classicisme se réveilla à un autre idéal et fut poussé à une autre action.

Il ne faut pas oublier non plus les rapports étroits avec les cercles viennois du prince Caragea, qui était un connaisseur profond du français et un traducteur de cette langue.

À Vienne, paraissait aussi un journal grec « philologique »: « Le Mercure Savant », *Ὁ Λόγιος Ἑρμῆς*, d'Antoine Gazi [1], puis, sous les soins du médecin Démètre Alexandridès, traducteur de Goldsmith et d'une Histoire universelle, « Le Télégraphe hellénique » (1817—1820), où on trouve sans cesse des informations sur toute l'activité culturelle dans les pays

[1] Iken, *Leukothea*, I, p. 121. A côté d'un journal pour « les régions orientales », *Εἰδήσεις διὰ τὰ ἀνατολικὰ μέρη*.

roumains, dans ce domaine de la culture hellénique, bien entendu, ainsi que le fait, du reste, un troisième journal, « Kalliopé », de Vienne aussi (1819—1820) [1].

Dès 1798, un Macédonien, Démètre Nicolas Darvari, de Klissoura, — la famille hongroise noble Daruváry ne viendrait-elle pas d'ici, comme Dumba, Sina et d'autres, qui ont passé dans la bourgeoisie et même dans l'aristocratie viennoise ? —, faisait imprimer à Vienne, avec le secours de son frère, une « Introduction à la langue grecque » [2].

Caragea reçut la dédicace de certains de ces livres imprimés à Vienne, et il était considéré comme le grand patron de ce courant « hellénique ». Ainsi, pour une traduction d'Auguste Lafontaine, auteur allemand, *Kleomene*, parue en 1817. C'est là encore que paraîtront les travaux de traduction et d'adaptation, aussi d'après Voltaire, de Christaris [3].

Parmi les boïars, Grégoire Brâncoveanu, dont l'antécesseur Constantin recevait, en 1759, la dédicace d'une Histoire universelle en grec [4], a créé un courant littéraire auquel il participera lui-même d'une façon active, et Zénobius Pop, fils du marchand roumain de Sibiiu, fait imprimer une « Métrique » grecque. Les rapports manquent, sauf pour l'impression à Moscou d'une Grammaire russo-grecque par Panagiotis Nitzoglou, qui la dédie au boïar Kaliarchi, avec les publications grecques contemporaines qui paraissent en Russie, peut-être pas sans l'influence d'Alexandre Jean Mavrocordato, qui était réfugié là [5], et auquel, comme patron de la littérature grecque, avait été dédié, dès 1783, la traduction en grec du livre de Ramsay sur « le voyage de Cyrus » par ce Polizoï de Labanitza qu'il avait connu avant sa propre nomination comme prince à Constantinople. Là aussi, en

---

[1] *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος, ἤτοι Ἑλληνικοῦ Τηλεγράφου Φιλολογικά.*

[2] Un exemplaire de ce livre était possédé par le professeur grec Démètre Panagiotis Gobdélas; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIX, p. 7. D'autres grammaires grecques de cette époque; *ibid.*

[Pour l'origine des Daruvary, cf. aussi *Daruvar*, ville de Slavonie. Note éd.]

[3] Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, III.

[4] *Πάγκοσμος Ἱστορία τῆς οἰκουμένης.*

[5] Voy. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXIX, p. 7.

1796, avait paru l'ouvrage d'un Anastase Michel, de Philipopolis, « Nuits et jours de la Russie ».

L'école princière, qui existait au commencement du siècle, au moment où se déclencha cette guerre, se trasnforme. Elle fonctionnait, avec Lambros Photiadi comme premier professeur, ayant à ses côtés Georges Manasse Héliade, puis Étienne Kommitas, auteur de la grande Encylopédie viennoise, avec des élèves des familles Golescu, Greceanu, avec Constantin Câmpineanu, fils de Scarlate, avec un Chrysoskouléo, un « Constantin, fils du postelnic Antoine », un « Alexandre, fils du postelnic Pétraki », avec Constantin Ioannou, avec Démètre Guéorguiadis, les moines Néophyte de Ianina, Agapius, Séraphim, Antime de Serre, Antoine Photilas, Moréote, avec Anastase Papa-Guéorguio, de Philippopolis, Nicolas Papa-Zisou, de Velvendos, et même avec un Macédonien de Siatisté, Georges [1].

En 1818, après le départ d'un autre professeur, Vardallah, Néophyte Doukas, penseur et homme de grande valeur morale, qui est avérée aussi par telle de ses lettres après le départ de Bucarest [2], se retire lui aussi, après avoir joui pendant six ans de toute la confiance et de tout le respect du nouveau prince. Il n'entendait plus présider cette « Académie », comme on l'appelait maintenant, sous l'influence italienne, — l'ancien métropolite Ignace s'était retiré à Pise, désormais un des centres du mouvement révolutionnaire qui nous occupera bientôt —, et il partit donc pour Vienne; conservant son ancien titre de professeur, celui qui s'occupe maintenant d'une édition de Plutarque et de la création d'un fonds national d'édition, est contre la nouvelle direction qu'on donne à l'enseignement à Bucarest, de même qu'à Constantinople et à

[1] Voy. dans les *Στοιχεῖα τῆς ἀριθμετικῆς καὶ ἀλγέβρης*, citée, Iéna, 1800, la liste des abonnés. Parmi eux aussi ce Zénobius Pop, mentionné dans le texte, homme de grand avenir, avec un Schina, un Ulescu *(sic)*, un Serge Pisidios, d'une famille qui a donné aussi un médecin, un Christodoulidis, un Furca, un Jean Budișteanu, un Voicu Ioannu, qui est intitulé « musicologe ».

[2] N. Bănescu, dans l'*Annuaire* de l'Institut d'Histoire de Cluj (voy. plus loin).

Smyrne; mais, dans les luttes entre ces professeurs ambitieux, culminant aussi dans la polémique entre Kommitas et le grand philologue parisien Coraï, réformateur sur tant de points, il recommande une bonne entente [1]. Kommitas lui-même quitta Bucarest pour se chercher un autre champ d'activité. La lettre de démission laissée par Doukas montre quelles espèces d'intrigues et de calomnies, et même de menaces de mort et d'attaques brutales, ont été employées pour forcer au départ les personnalités, si compétentes, que seul l'appel du prince avait amenées à abandonner leurs études à Vienne [2].

Les nouveaux chefs de l'enseignement dans la « Dacie », « la Nouvelle Hellade » [3], sont Benjamin de Lesbos, Grec tout-à-fait étranger, venu de Cydonie, après avoir été à Patmos et à Athènes, même à Paris, où il était devenu adepte de Condillac, et Constantin Psomakis, collaborateur au Dictionnaire constantinopolitain, pareil à celui de Bude, le « Kybotos » («l'Arche») pour la philosophie; il était question de faire venir aussi un Iatropoulos, d'Italie. Le comité de surveillance, dont faisaient partie: le nouveau métropolite, un Roumain, Denis Lupu, l'évêque de Buzău, un Grec Constance, Georges Slătineanu et le postelnic grec du prince, Alexandre Mavrocordato, avec d'autres boïars « aimant les Muses » chantées d'une façon si délicate par le poète Athanase Christopoulo, s'entendirent pour amener ces notabilités intellectuelles d'une classe totalement inférieure.

Cependant, Alexandre Mavrocordato croyait que cette école de « philosophie » pourrait rivaliser bientôt avec « les Universités les plus fameuses de l'Europe ». Le nombre des élèves prêts à suivre ces études supérieures dépassait trois cent cinquante [4]. De son côté, Benjamin invoquait les philosophes de l'antiquité, leur demandant de descendre spirituellement au milieu de ces « Daces », avides de science, qui

[1] D'après la revue grecque mentionnée plus haut, Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.* 2-ème série, XXXVIII.

[2] *Ibid.*, p. 427 et suiv.

[3] Parmi les anciens, restent Christodoulo Klonaris et Georges Gennadius.

[4] Iorga, loc. cit., pp. 380—383.

n'avaient pas jusque là même ce qu'avait l'île de Chios, alors que Psomakis, de son côté, invoquait à Bucarest, « cette nouvelle Athènes », la plus jeune fille de l'Hellade, zélée, héritière des « biens de sa mère », dans une langue qui serait pour les Roumains « celle des ancêtres », Newton et Descartes.

Comme programme, on présente celui de science et de philologie qui ne se distingue pas de ceux adoptés par Grégoire Alexandre Ghica et Alexandre Mourousi.

Sous Alexandre Soutzo ce personnel scolaire ne peut pas se maintenir. Les professeurs de 1818 furent appelés ailleurs, et l'un d'entre eux, ce Benjamin, à côté de Gazi, luttera ensuite, dans le Péloponèse, pour la liberté hellénique, après avoir été accusé, à Smyrne, où il avait transporté son enseignement, d'athéisme qualifié, emprunté aux philosophes de Paris. Le prince reprend Vardallah, qui, de même que Gennadius, avait des rapports avec les Russes d'Odessa, où, au milieu des riches marchands, se formait l'idée de la révolution qui renouvellera, non pas d'une façon chrétienne et byzantine, mais de la façon classique, la splendeur de cette « Hellade » étendue jusqu'aux Carpathes, dont on parlait tant maintenant, puis ce Georges Gennadius lui-même, qui avait été à Chios, autre centre du nouveau nationalisme, et il amena aussi un Étienne Kanellas, — en même temps qu'il ajoutait au programme les mathématiques et même la peinture [1]. On enseignait maintenant aussi l'idéologie d'après de Tracy [2]. Iatropoulo continuait ses leçons, dans lesquelles l'arithmétique fraternisait avec l'histoire générale. Comme directeur, avait été gagné cependant un représentant de l'esprit régnant dans les Universités allemandes, Démètre le Stephanopolite, ce qui signifie: habitant de Brașov [3].

Les professeurs de 1819, notés sur une liste d'abonnés à un ouvrage de Denis Photinos-Fotino, sont, à côté de Benjamin, pour les « sciences philosophiques », Psomakis, orné d'un titre de boïar que n'avait pas Benjamin, celui de

[1] *Ibid.*, p. 385.
[2] J. Eliad, dans *la «Vie de Lazăr»* (voy. plus loin).
[3] La liste des abonnés de 1821 de l'éditeur Carcalechi.

« căminar », puis Constantin Nikolaïdi, « Byzantin », Démètre Photilas, à côté de Iatropoulo et d'autres professeurs, d'attributions certainement plus modestes, Georges le Moundaniote, Georges de Philipopolis, Basile Nicolaou et Christo Nicolaïdi, de Arvanitochori.

L'école de Jassy, sous la direction de Démètre Panagiotis Gobdélas, qui n'était pas entouré de tout un groupe d'auxiliaires prétentieux et qui, lui-même, bien que plus tard seulement dans sa retraite à Varsovie, pourra écrire, en français, un opuscule original sur Alexandre-le-Grand, appartient à une direction plus ancienne: elle continue à s'appeler « Musée hellénique » [1]. Cette direction se poursuivra. Gobdélas avait été amené par Scarlate Callimachi, en 1817, dans cette qualité d'« archididascale ». Nous le trouvons aussi sous le nouveau prince, qui arriva au trône par l'amitié, suspecte, avec le tout-puissant Halet-Efendi, ce beau Michel Soutzo auquel Chrisovergui le Couropalate, d'Anchiale, dédie la traduction grecque d'*Anacharsis*, publiée à Vienne, en 1819.

On continuait ainsi, d'une façon encore plus décidée, ayant moins de rapports, d'un côté, avec l'Occident et, de l'autre, avec les commencements de culture roumaine dont il sera bientôt parlé, la direction hellénique classique. Le nouveau directeur scolaire fait représenter une « idylle », « Apollon ou le retour des Muses », présentant le prince lui-même comme protecteur de la seule civilisation divine, et il est lui-même divin, un vrai « Apollon splendide » [2].

À côté du développement scolaire, il y a cependant aussi une oeuvre littéraire grecque dans le sens classique et national. Un moine, Daniel, avait été amené à Jassy comme précepteur, et il se rendait ensuite à Vienne avec le jeune Conachi [3]; il deviendra, comme laique, Démètre Philippide, signant aussi avec le nom de son village d'origine, « Miliais ».

---

[1] Iorga, loc. cit. de l'extrait.

[2] D'après *Καλλιόπη*, Iorga, loc. cit., pp. 23—24.

[3] Voy. Iorga, dans la: *Bis. Ort. Rom.*, 1934, p. 727.

L'œuvre de Philippide, étendue, est toujours d'une originalité bizarre. Elle contient aussi des traductions du latin, comme celle du résumé d'histoire romaine par Florus, dédiée aussi à un Grec, mais, en première ligne, à Alexandre, fils de Georges Balș [1]. La littérature française est représentée dans son œuvre de traducteur par Condillac. En matière de sciences, cet esprit universel, ayant des éclats de génie dans une forme d'une curieuse invention personnelle, traduit l'ouvrage principal de l'astronome Lalande [2]. En même temps, il ne rêvait pas seulement d'une langue universelle, mais, dans un livre imprimé à Leipzig, en 1817, il en fixait les principes [3].

Mais Philippide est surtout précieux en lui-même et intéressant pour le Sud-Est européen, et pour les Roumains en particulier, par la « Géographie de la Roumanie », — et c'est la première fois qu'est employé ce terme de « Roumanie » —, de 1816 et par l'« Histoire de la Roumanie ». Ce travail, de beaucoup d'efforts et d'une pensée toute personnelle, dans lequel on trouve aussi des données statistiques importantes, fut publié à Leipzig, — cet autre centre des lettres grecques, à cause de la foire, — seulement partiellement, en 1816 [4].

La citation des paroles de l'ancien écrivain hellénique, qui dit que « celui qui ne connaît pas la géographie et l'histoire de son pays est un enfant », montre la tendance d'un écrit rédigé cependant dans une langue d'une érudition archaïque, incapable d'être comprise par d'autres que les initiés, d'une façon profonde, au classicisme. Ces livres sont adressés ce-

---

[1] Un exemplaire avec dédicace était envoyé au boïar Jean Sturdza ; Iorga, *Ist. lit. rom.*, III.

[2] *Ἐπιτομὴ ἀστρονομίας*, édit. d'Anthime Gazi, à Vienne, en 1803.

[3] Iorga, *Ist. lit. rom.*, III. Voy. aussi N. Bănescu, dans « l'Annuaire de l'Institut de Cluj », II, p. 138 et suiv.

[4] Georges Erbiceanu, dans la *Revista teologică*, IV, p. 76 et suiv.; *idem*, *Arch. soc. şt. şi lit. din Iaşi*, III, p. 608 et suiv.; Al. Philippide, *ibid.*, p. 162 et suiv. Voy. aussi Miliarakis, dans l'*Εστία* du 10 février 1885; Polycarpe Gortynos, *Καινὴ διαδοχή*, III, (1923), pp. 98—109; Bées, dans les *Jahrbücher*, III, p. 232; Dyobouniotis, dans la *Θεολογία*, I (1923), pp. 232—234.

pendant aux Roumains connaissant le grec, pour fortifier leur conscience nationale, à une époque de nationalisme confirmé aussi par la réaction contre l'universalisme napoléonien. Mais toutes les explications sont du domaine de l'archéologie et s'étendent aussi sur d'autres nations, car l'auteur avait été séduit par le spectacle, grandiose, de la rencontre et du mélange entre les civilisations. Tout cela sans que cet homme, d'une si large compréhension, ait la notion du caractère et de la valeur de la synthèse roumaine, bien qu'il cherche à imposer, à la place des termes employés par les étrangers, celui de « Roumain », comme ayant été toujours usité par la nation en première ligne. En échange, il croit que les Goths sont les mêmes que les Gètes, et il rejette, à une époque d'influence russe, l'idée de l'origine slave des Roumains; suivant d'anciennes erreurs, il considère non seulement les Saxons, mais tous les Allemands, comme des Daces, parce qu'ils s'appellent *Deutschen*.

Mais partout, cet écrivain d'un esprit si neuf, qui avait visité aussi l'Occident, traversant l'Allemagne, jusqu'à Paris, poursuit tout mouvement dans le plus large cadre d'histoire universelle, comme personne ne l'avait fait avant lui et comme on ne le fera pas non plus jusqu'à nos jours. Et on trouve chez lui, pour la première fois, la méthode des parallélismes historiques, renvoyant sans cesse à des faits d'histoire moderne bien connus, pour mieux comprendre des évènements autrement incertains, du passé. Ainsi, quand il met à côté des Scythes les Nogaïs tatares, qui avaient à peine quitté la Bessarabie méridionale. On rencontre sans cesse des identifications, réussies ou non, pour les localités.

Et les résultats, quelquefois vraiment importants, auxquels il arrive, — bien que la chose principale soit, pour lui, le plaisir de fouiller dans les sources et de s'attaquer aux questions, — sont obtenus avec la critique la plus aigüe. Ainsi lorsque, pour rejeter quelques affirmations du général Baur, dont l'ouvrage cachait probablement une première rédaction indigène, il demande au gouverneur de Bessarabie, Harting, de lui communiquer les tables « chronographiques » qu'il avait à peine rédigées, — et Philippide mourut à Chi-

17 N. Iorgat Histoire des Roumains, VIII.

șinău, en 1826, parmi des Roumains. Ne manque même pas l'étude critique des sources byzantines, placées à côté de celles pour l'époque classique, et, de cette façon, il peut arriver à des précisions en ce qui concerne les débuts de la vie chrétienne en Scythie Mineure.

Une large tendance d'humanité domine cet esprit d'élite. Lorsqu'il mentionne, dans une forme d'une beauté classique, les exploits d'Alexandre-le-Grand dans ces régions aussi, il parle avec indignation des destructions causées par les guerres de la Révolution française et de Napoléon, qu'il laisse sous-entendu, protestant contre la partie barbare de cette action militaire, au nom d'une « philosophie » dont les enseignements avaient été oubliés pour le moment. « De pareils hommes, comme des Furies sorties du Tartare, doivent être accablés de malédictions, et considérés comme des fléaux du monde ».

Le sentiment envers les Roumains est sensible, et on trouve plus d'une fois de la compréhension pour leur rôle. Ainsi lorsque Philippide prouve qu'il se rend compte de ce que signifie, pour le paysan de cette époque, la satisfaction modeste, mais plénière, des besoins de sa vie, au milieu des larges dons de la nature, — et, à cette occasion, il parle abondamment de la découverte d'un trésor de monnaies en Transylvanie. La façon dont il dresse la personnalité royale de Boïrebista, l'ancien roi dace, est vraiment remarquable. Et encore mieux paraît, dans une très belle caractéristique, l'héroïque roi dace, Décebale.

L'écrivain de langue grecque, mais d'esprit roumain est l'un des défenseurs les plus chaleureux de la permanence en Dacie de cette race. Suivant cette direction de défendre les droits roumains dans le passé, il présente la double fondation de la Moldavie comme l'action d'une force nationale indépendante et non comme celle de deux simples vassaux de la Couronne de Hongrie. Cette action politique ne s'exerce pas sur un territoire désert, mais sur « des Roumains anciens », qui avaient, depuis des siècles, des rapports avec les habitants du Maramourèche [1],

[1] La même chose est affirmée aussi en ce qui concerne les Transylvains du pays de l'Olt envers les Valaques.

et ces Roumains aident maintenant Bogdan à défendre sa création. Mais l'ancien moine ne veut pas admettre l'opinion que, dans cette première phase, le catholicisme des Dominicains et des Frères Mineurs aurait eu quelque rôle. Du reste, la discussion s'étend aussi ailleurs sur le conflit entre les deux confessions rivales.

Dans ces rapprochements de sources et de faits, l'historien montre aussi la connaissance plénière des chroniques roumaines, dont il arrive à enrichir ou à combattre les opinions. Mais il entend, comme Cantémir, s'arrêter à « la seconde fondation des principautés ».

Bien entendu, un pareil esprit ne peut pas consentir aux compliments de coutume faits au pouvoir. Lorsque, en 1817, à Leipzig, Philippide fit imprimer sa traduction de Justin (Trogus Pompeius) du latin, en ce qu'il appelle « éolo-dorien», il fait le geste de la dédier à Caragea comme « amateur de littérature et d'histoire », mais la préface est adressée aux lecteurs [1].

A côté de Philippide, Denis Fotino entreprend une Histoire des Roumains des Principautés, sur la base des sources indigènes, comme une présentation de cette « Dacie » dont la forme hellénique était rêvée par les Grecs érudits de Bucarest.

Sur l'ouvrage de ce petit boïar de Valachie, — dont l'Académie Roumaine posséde un portrait, la tête couverte d'un gros kalpak, — ouvrage où il y a beaucoup de renseignements recueillis çà et là, et même, pour l'époque nouvelle, dans les registres officiels, qu'emploie aussi le consul de Prusse, Kreuchely, dans un rapport de cette époque, si ce n'est pas une traduction du livre même du compilateur grec, quelqu'un qui était un juge bien informé et juste, Georges Erbiceanu, professeur à Jassy, écrivait, il y a un demi-siècle, les lignes suivantes: « L'histoire de la Dacie par Denis Fotino, écrite dans un style objectif, froid, impersonnel, nous montre une intelligence éclairée, désirant s'informer de toutes les péripéties de cette province où il fonctionnait depuis dix-huit ans, mais ses études historiques, où est inter-

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, III, pp. 204—206, n° 963.

calée toute « l'Histoire » des frères Tounousli, sont destinées aux savants, sans montrer quelque sympathie pour le peuple qui habite ce pays, sans écrire au moins deux mots sur la mission de cette race et l'idéal vers lequel elle tend dans sa destinée terrestre » [1].

Poète, capable de traduire en vers grecs [2] cet *Érotocrite*, dû au Crétois Cornaro, dont l'original français a été, depuis peu, découvert [3], Fotino, portant un nom de baptême qui n'est plus compris dans l'ancien sens monacal, mais dans celui de l'antiquité hellénique, cherche, à son tour, non pas selon une recommandation de la Cour, mais suivant l'impulsion de certains cercles de cette noblesse à laquelle il s'était adjoint comme boïar [4], à présenter, dans les trois volumes imprimés, eux aussi, à Vienne, en 1808, toute l'histoire, jusqu'au dernier moment, de cette «Dacie» qu'on voulait maintenant helléniser [5]. C'est en même temps, créant pour la Valachie une dernière période à partir de 1775, un hommage aussi pour les réformateurs philosophiques, appartenant à la même nation que l'auteur, qui ont commencé leur travail après la conclusion du traité de Keutchuk-Kaïnardchi. Comme précepteur des enfants de Démètre Ghica, ce qui lui permet d'employer les notes de Yakovaki Rhizo, beau-père de Grégoire le décapité, notes allant jusqu'au règne de Mavrogheni, donc ayant donné des leçons aussi à ce Grégoire qui sera le prince « anti-phanariote » de 1822, et comme fonctionnaire employé, fût-ce même dans des offices médiocres, il est, du reste, pour toute cette partie, un témoin, et assez capable

[1] Loc. cit., p. 623.

[2] L'ouvrage a été publié à Vienne dès 1816.

[3] Voy. N. Cartojan, *Le modèle français de l' « Erotokritos »*, dans la *Revue de litt. comparée*, 1936.

[4] Pour la famille, voy. Victor Papacostea, dans la *Rev. Ist. Rom.*, 1936. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom.*, III, et *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, Appendice, p. 53. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom., în sec. al XVIII-lea*, II, p. 444 et suiv., et dans les *Mém. Ac. Rom.*, 3-ème série, XII, mém. 15; Zépos, dans l' *Ἐπετηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν*, XIII, sur le Manuel de lois de Michel Photino (1765).

[5] Une histoire de Théodore Photino, dont une partie concernant l'antiquité, a été imprimée dans le journal « *Trompeta Carpaților* », est totalement différente de l'œuvre de Denis.

de comprendre, sans risquer cependant un jugement et sans pouvoir s'élever à une idée générale. Pour la partie antérieure, il est naturel que toutes les sources indigènes aient été ouvertes devant celui qui ne pouvait pas s'informer par celles écrites en langues occidentales.

Caragea est présenté, sans lui ménager les éloges, dans le style habituel, sec, bref et retenu, non sans montrer cependant aussi ses conflits nombreux et difficiles avec les boïars dont il sera question ensuite, et Fotino ajoute, lorsqu'il mentionne l'exilé Constantin Filipescu (mort en 1817), toute la généalogie de la famille, avec un déluge d'épithètes glorificatrices [1]. Mais sur Scarlate, prince de Moldavie, sont prodigués tous les éloges de la flatterie, sur plusieurs lignes d'adjectifs, culminant par des vers pour « la couronne des princes » [2].

Il est curieux que dans la planche annexée au commencement du premier volume soient présentées, comme dans les publications précédentes, faites sous l'occupation russe, les armes des pays roumains sous l'aigle russe, l'explication apparente étant dans le premier des quatre vers de l'inscription, où il est question du « trophée de l'orthodoxie contre les ennemis ». Mais le fait que la préface soit adressée seulement aux « personnes qui aiment l'histoire », sans aucune mention de prince, prouverait, lui aussi, que le manuscrit avait été envoyé à l'imprimerie avant 1812.

L'histoire de la Valachie est menée jusqu'à l'époque contemporaine, dans une forme qui est celle des mémoires, alors que pour la Moldavie, à partir de 1733, il n'y a que la liste des princes. On peut trouver un intérêt aussi dans le catalogue des abonnés à cette « Histoire de l'ancienne Dacie, qui est maintenant la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie » [3]. On trouve, avant le nom d'Alexandre Soutzo qui régnait alors à Bucarest, et celui d'Alexandre Hangerliu, nommé lui aussi, mais qui n'avait pas pu régner, celui d'Ale-

[1] II, p. 567, note 1.
[2] III, p. 152.
[3] *Ἱστορία της πάλαι Δακίας, τὰ νῦν Τρανσιλβανίας, Βλαχίας καὶ Μολδαβίας.*

xandre Callimachi, prince de Moldavie, qui aura été le premier patron. Viennent ensuite le fils de prince Grégoire Soutzo, de Bucarest, les boïars qui gouvernaient à l'époque des Russes: Constantin Varlaam et Constantin Ghica, puis Grégoire Brâncoveanu, Radu Golescu et l'ancien élève de l'auteur, Grégoire Ghica, avec son fils, Alexandre, qui n'a pas vécu, puis Barbu Văcărescu, Grégoire Băleanu, Constantin Bălăceanu, Grégoire Filipescu, « avec son fils, Démètre », Démètre Racoviță l'aîné, Georges Slătineanu, Eustrate Crețulescu, Georges Filipescu, « avec ses fils, Constantin et Emmanuel », Nicolas et Dinu Golescu, qui donnera ensuite une note nouvelle à la pensée politique roumaine, avec Alexandre Nenciulescu, Nicolas et Jean Văcărescu, tous deux poètes, puis Constantin Cantacuzène et Philippe Lenș, Georges Știrbei, presque tous les autres membres roumains de la noblesse valaque et olténienne, mais beaucoup moins de Grecs, parmi lesquels les cinq médecins et beaucoup de marchands, et, chose rare, il y a aussi des femmes, Hèlène Dudescu et Catherine Fărcășanu.

Beaucoup moins nombreux sont les souscripteurs de Moldavie: parmi les prélats, Benjamin et Gérasime de Roman, les « beyzadés » Alexandre, fils du prince lui-même, Scarlate Ghica et Pierre Mavrogheni, son beau-frère. Puis, sept Balș: deux Constantin, Alexandre, Grégoire, deux Georges et Lupu, six Sturdza: Grégoire, père du futur prince Michel, celui-ci même, Constantin, Théodore, Démètre et Alexandre, à côté de Georges Roznovanu, Basile Rosetti, Constantin et Alexandre Pașcanu, Constantin et Démètre Bogdan, Șerban Negel, frère du métropolite, Georges et Constantin Catargiu, deux Ghica: Georges et Démètre; ne manquent pas le poète Conachi, ni « Constantin Negruți », dont le fils sera un des meilleurs écrivains romantiques. On trouve aussi Georges Drăghici, avec son beau-frère Bucșănescu et deux Beldiman. Les Grecs viennent ensuite. A Galatz, il y a quelques abonnés avec un didascale Démètre d'Ithaque. Mais tous les grands postelnics de Moldavie étaient, en 1819, Grecs: Constantin Negri, Grégoire Manu, Étienne Vogoridi, Démètre Plagino, Constantin Pantazoglou, Constantin et Alexandre Mavrocor-

dato, Emmanuel Manu et un seul Roumain, lui aussi un écrivain, Alexandre Beldiman [1].

Du reste, l'érudition de Philippide encouragea un boïar, parmi ceux formés aux écoles grecques, Emmanuel Băleanu, portant le nom d'Emmanuel Brâncoveanu, à écrire un ouvrage étendu où il donnera aussi une « description de la Valachie » pareille à celle contenue dans l'ouvrage de « Géographie » de son modèle, et une présentation du passé le plus éloigné de la nation, dans l'œuvre d'« histoire » du même. Partant du commencement du second millénaire de l'époque antique et allant jusqu'en 1204, dans une intention qui, malheureusement, n'a pas été réalisée, il présentait le résultat de lectures étendues et sérieuses, dans un travail distribué avec soin, qui montre, dans la petite partie qui nous a été conservée, le caractère d'une rédaction définitive. Il est certain que ce Băleanu, qui ne semble pas avoir vécu au-delà des années de sa jeunesse, alors qu'un Grégoire Băleanu joue un rôle important dès cette époque, — tout en étant, en 1818, bien que sans office, car il était encore très jeune, parmi les abonnés de Fotino à son livre d'Histoire, — ait eu l'intention d'aller, lui aussi, à Vienne, avec son manuscrit, dont il n'est resté que ce seul fragment [2].

Caragea lui-même apparaît, dans sa correspondance, souvent d'un style vulgaire, où celui qui écrivait à un homme de la distinction de Von Gentz, mêlait les ministres européens, en commençant par Talleyrand, et dans son décret de 1817 concernant les écoles, comme un défenseur de la foi et de l'orthodoxie politique contre les « philosophes » et, naturellement, contre l'esprit révolutionnaire [3].

Contre cet esprit révolutionnaire, écrivait en vers grecs, de Bucarest, à un parent, en 1797, un Constantinopolitain, Alexandre Kalphoglou, qui savait que la Valachie est, pour

[1] Les mêmes abonnés pour le troisième volume de l'Histoire de Fotino.

[2] Ms. grec 2 dans la Bibl. de l'Ac. Roum. La préface est reproduite par Litzica, dans *Cat. mss. grec.* Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom.*, III.

[3] Voy. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVIII, p. 8.

les siens, pour les Grecs, « une vache borgne, la mamelle pleine de lait, grosse et large » [1]. Il défend les paysans contre les jugements injustes des boïars, qui sont présentés comme aimant le luxe et paresseux, tandis que le prince se contentait de simples menaces paternelles, dont l'effet est nul; le clergé n'est pas meilleur, jusqu'au métropolite, qui aurait été à l'origine un simple pâtissier, mauvais moine, faux savant, qui aurait usurpé son siège, mais il est question non pas de Dosithée Philitis, mais, comme le travail date d'une époque plus ancienne, de Philarète II. Comme agent de cette corruption des mœurs, on voit tel Allemand, appelé « pour les distractions », et tel Français « éclairé, libertin, *λιβερτῖνος*, sans sentiment religieux ». On y critique la lecture des livres de philosophie et des « romans français », qui rendent les jeunes gens « romanesques », ayant la tête pleine de « Mirabeau, Rousseau et Voltaire », aimant à jouer « aux dés et aux cartes, surtout au pharaon et à ce jeu turc qui est le « guiordoum »; ils sont amateurs de « bals à l'allemande » et de promenades en calèche de Vienne, suivis cependant par des « tziganes en haillons »; on n'oublie pas les « maîtresses » devant leurs « amoureux ». Cette morale est, du reste, celle aussi « des Allemands et des Russes », d'après la « mode européenne » de l'époque d'occupation, — donc le livre a été écrit entre 1789 et 1791.

Et, cependant, deux des Balş, Georges, le beau-frère du poète Conachi, et Nicolas, lisent les deux épopées de Voltaire, même si l'un d'entre eux ajoute, en marge, des notes en allemand [2].

Mais malgré ces critiques, qui n'étaient fondées qu'en partie, les deux princes de 1812 poussés aussi par le grand exemple de Napoléon, qui voulut établir un nouvel ordre de

[1] *Ἠθικὴ Στιχουργία τοῦ περιωνύμου Ἀλεξάνδρου Καλφόγλου, Βυζαντίου, πρὸς τὸν ἐν Βουκουρεστίῳ ἀνεψιὸν αὐτοῦ, εὑρεθεῖσα ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἐπὶ ἔτος, 1797, ἐκδίδοται εἰς καινὴν ὠφελείαν.* Voy., plus largement, Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVIII, p. 16 et suiv.

[2] *Ibid.*, pp. 13—14. Un Valère-Maxime se trouvait dans la bibliothèque de Basile Balş de Boucovine, encore un voltairien; *ibid.*, p. 15.

choses sur la base du droit, cherchèrent à donner aux pays roumains des Codes correspondants aux nécessités de l'époque.

Ils auraient pu le faire par une bonne entente entre eux, en chargeant une commission de boïars des deux pays d'accomplir une œuvre unique, qui aurait été si utile. Mais, entre eux, bien que les familles de boïars aient été en relations très étroites d'un pays à l'autre, — ainsi Grégoire Brâncoveanu épouse Élisabeth Balș, qui fondera, comme veuve, le nouveau couvent d'Agapia, dans sa première patrie, et des Grecs en chantèrent en style classique, l'épithalame [1], — pour honorer cet hellénisant, — il n'y avait pas de bons rapports, vu que chacun d'eux avait d'autres traditions de famille et apportait le souvenir de ses anciennes rivalités et inimitiés constantinopolitaines. On retrouve les traces des actions peu amicales tramées, à cette époque, entre Caragea et Callimachi, dans la correspondance, récemment découverte et publiée, du premier [2]. Donc, bien que dans les deux pays il y eut exactement la même société nationale, vivant dans des circonstances absolument identiques, bien que l'union des deux pays se préparait peu à peu, on arriva à deux normes de droit différentes, fût-ce même sur la base des mêmes traditions romaines et byzantines. On dirait que chez ces étrangers ou Roumains dénationalisés, revivait la concurrence, aussi dans ce domaine du droit, entre les princes du XVII-ème siècle, Basile Lupu et Mathieu Băsărabă.

On ne pourrait pas dire à quel moment commencèrent les travaux pour ces codes, mais celui qui parut le premier

[1] *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*; reproduction dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVIII, p. 424 et suiv. Leur fille, Sébasta (morte en 1799), est mentionnée dans cette même revue grecque.

[2] Des discussions avec la Moldavie aussi en ce qui concerne la taxe des bergers de Transylvanie; Iorga, *Doc. Grecs*, II, pp. 515—518, n° CCCXCVII. Une lettre amicale de Scarlate à son voisin (février 1813); *ibid.*, p. 524. Cf. aussi *ibid.*, pp. 533—534, n° CCCCIX. Pour le conflit ultérieur entre Jean Callimachi, frère de Scarlate, et Michel Soutzo, gendre de Caragea, p. 545 et suiv., n° CCCCXIX. Aussi le projet d'une réconciliation avec les Mourousi par l'établissement à Jassy du fils de prince Constantin; pp. 546—547, n° CCCCXX. Pour la situation difficile de Scarlate à ce moment, pp. 547—549, n° CCCCXXI.

fut le travail du prince de Valachie, en 1818, imprimé à Vienne, une édition roumaine étant donnée à Bucarest [1].

Quelle était la situation de droit en Valachie, au moment où on procédait à la codification de cette nouvelle législation, on peut le voir par l'histoire d'un procès perdu par telle femme appartenant à la classe des boïars, sous ce prince lui-même. Caragea avait assuré le plénipotentiaire de cette dame que le procès serait gagné, ayant trouvé lui-même dans « les lois » un paragraphe qui permettait, pendant vingt ans, une réclamation de propriété immobilière. Or, au Conseil, le kloutchar Nestor, que l'auteur de la lettre qualifie ironiquement de « chéik-oul-islam-effendi de Valachie » [2], présente au boïar Bălăceanu une exception, venant de sa connaissance des lois qu'il avait gagnée peut-être uniquement par l'expérience, mais peut-être aussi par des études à l'étranger. Caragea intervient, fixant le principe que, tout devant être décidé sur la base du droit écrit, si on ne trouve pas dans ces « lois » une solution, on doit avoir recours aux « Novelles » de Justinien, qu'il faut aussitôt lui apporter. Alors se forma une coalition de boïars, parmi lesquels Dinicu Golescu [3], Grégoire Brâncoveanu, Grégoire Băleanu, qui n'admettaient pas qu'on s'éloigne de la prescription, c'est l'invocation du droit de « protimisis ». Ils imposent donc un article de droit nouveau, dans le sens de leurs désirs et de leurs intérêts, et aussitôt le prince abandonne son point de vue. Il répond aux protestations du représentant de cette dame, « tout en caressant sa barbe », cette belle barbe du portrait qui se trouve en tête de son Code, que « en ceci, il n'est pas coupable, car le peuple a le droit de faire ses lois », — idée qu'aucun des princes roumains n'aurait pu

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, loc. cité, p. 271 et suiv. Pour les nombreuses éditions suivantes, voy. C. C. Giurescu, *Legiuirea lui Caragea, un antreproiect necunoscut*, dans le *Bul. Com. Ist.*, III, p. 46 et suiv.

[2] Cf. André Rădulescu, *Logofătul Nestor, viața și activitatea lui*, extrait de la « Revista critică de drept, legislație și jurisprudență », 1910. Son prénom aurait été Étienne et son nom Craiovescu. Pour son rôle dans l'interprétation de ce droit de « protimisis », *ibid.*, pp. 6—8 (1814).

[3] Comme aga, il est recommandé par Yacovaki Rhizo Néroulos à Caragea; Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 529.

Fig. 24. — Jean Georges Caragea.

énoncer avant la Révolution française. « J'ai répondu », — dit l'auteur de la lettre, dans le sens des mêmes normes politiques nouvelles —: « la communauté, et pas cinq ou six personnes. Et, secondement, même si la communauté fait une loi, Son Altesse, d'après les lois anciennes, doit juger selon la justice et selon la justice du jugement lui-même il faut que tu fasses la loi Toi-même et ordonnes aux autres qui veulent des lois; d'autant plus que le dol et la tromperie ne concordent pas avec la loi, et on ne peut pas poser un terme à ce qui est tromperie ». Caragea finit cette discussion intéressante et caractéristique de cette façon: « Y étant forcé, je fais la loi ». Et celui qui a perdu le procès montre que le résultat injuste en était dû à une coalition de boïars, dans laquelle entraient aussi Alexandre Nenciulescu, homme influent même sous le règne indigène qui suivit [1], Bălăceanu et Bărbuceanu Văcărescu, étant tous à la disposition de Nestor. Enfin, les sentences qu'on obtenait étaient si peu durables que le trésorier Hadchi-Moscu, ayant été condamné à payer une somme, déclarait ouvertement: « Lorsque le prince me l'ordonnera, c'est alors que je la paierai » [2].

En 1816, la mission de préparer un code fut confiée, dans une ordonnance pleine de termes juridiques grecs, à Nestor, naturellement, mais aussi à Athanase Christopoulo, le poète des divinités helléniques et des amours de boudoir, qui avait acquis cependant une instruction à l'étranger, à Bude, et à Padoue [3] et dans ce domaine du droit; il était arrivé à Bucarest, où il passa la plus grande partie de sa vie [4], comme logothète pour les procès étrangers. Constantin Bălăceanu leur fut adjoint, celui que nous avons vu mêlé au procès du divan, ainsi qu'un Bălăceanu plus jeune, Jean, qui, mort peu après, ne reparaît pas dans la vie politique du pays après 1821. Mais la base devait être, — et ceci montre

[1] Caragea annule une dette de ce boïar; *ibid.*, p. 542, n° CCCCXVI.

[2] *Ibid.*, pp. 512—514, n° CCCXCV.

[3] Voy. d'après Nicolas Koritzas, *Ἑλληνικὰ ἀρχαιολογή Κατα ...τοῦ κυρίου Ἀθανασίου Χριστοπούλου*, Athènes, 1853, C. C. Giurescu, loc. cit., p. 47 et suiv.

[4] Voy. la nouvelle édition de ses vers, parue plus récemment.

qu'il n'y avait pas que la seule initiative du prince, — les travaux, déjà terminés, de Nestor et de Christopoulo. Plus tard, tout le Conseil est appelé, même les boïars qui n'avaient plus de fonctions, à collaborer à la rédaction définitive, qui devait être complète [1]. Ils devaient tenir compte aussi des coutumes. L'exemple napoléonien est évident.

Mais cet exemple ne fut pas suivi aussi en ce qui concerne la hâte du travail, car ce n'est qu'en juin 1818 qu'il fut terminé. Les boïars cherchèrent, cette fois aussi, à servir leurs intérêts, contre les intentions, d'une plus large « philosophie », de Christopoulo et du prince lui-même. Loin d'accepter les mesures qui fixaient ce que le propriétaire doit au paysan — comme habitation et comme espace pour son travail, déduisant une partie des douze jours coutumiers si le boïar n'est pas en état d'assurer une vie humaine à ses paysans, et les prescriptions qui exemptaient le verger de dîme et donnaient au paysan le droit de vendre les boissons spiritueuses, si le propriétaire terrien ne le fait pas, auquel cependant on attribue une partie du produit à vendre, — fut ajouté aux journées de travail encore un printemps et un second automne, et en plus un chariot de bois à chauffer, pendant les fêtes de Noël. Les paysans n'obtiennent plus le droit de protimisis, lorsqu'il s'agit de l'affermage des terres, mesure d'une grande importance, révolutionnaire. On empêche, en punissant le nouveau propriétaire chez lequel s'établirait le fuyard, le passage d'un village à l'autre [2]. Les droits du prince sont parfois restreints, et on annule les prescriptions concernant les révoltes [3]. Des innovations, comme celle qui accepte les filles non dotées à l'héritage, sont écartées, ainsi que quelques autres clauses favorables aux femmes [4].

Depuis longtemps la Moldavie avait commencé un travail de législation qui parut seulement plus tard. Mais, alors

[1] Voy. A. Urechiă, *Justiția sub Ioan Caragea*, dans *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XX, p. 406 et suiv., ou *Istoria Românilor*, X, p. 587 et suiv.

[2] C. C. Giurescu, loc. cit., pp. 54—55.

[3] *Ibid.*, pp. 72—73.

[4] Ces points et d'autres; *ibid.*, pp. 57—59 et les annexes.

que le travail fait en Valachie par un Roumain d'origine douteuse, portant seulement ce nom de Nestor qui paraît pris à l'Iliade, sans noter sa famille, et par un poète grec, fût-il même élevé dans les écoles de Bucarest et entré dans les offices roumains, le travail pour la Moldavie, malgré l'emploi d'un Grec, Ananie Kouzanos, vient de l'initiative du boïar indigène Andronachi Donici, d'une vieille famille bessarabienne et qui était en rapport avec la famille Bogdan.

Andronachi Donici, portant le nom d'un antécesseur, petit boïar en 1775, était apparenté de près avec les Callimachi. Envoyé à la représentation de la Moldavie à Constantinople, où avait fonctionné aussi le chroniqueur Cogălniceanu, il put mieux y apprendre le grec et un peu de turc. Après la guerre de 1788, il est petit boïar près du prince rétabli et épouse une Donici d'une autre branche, vieille famille qui lui amena des conflits avec son beau-père, et on le voit se plaindre qu'il n'a eu de celui-ci pas même « le cheval de gendre » qu'il fallait donner d'après la coutume et les tziganes esclaves, de sorte qu'il était forcé de vivre, ainsi qu'il le dit lui-même, « comme les Grecs étrangers », qui devaient s'acheter tout. Resté seul il se trouve continuellement mêlé à des procès. Pendant une vingtaine d'années, on le perd de vue [1], pour reparaître, tout-à-coup, en 1814, capable de présenter un recueil de sentences.

Le travail de Donici était sous presse pendant cette année 1814, quand le prince, trouvant que le titre ne correspondait pas, lui fit substituer celui de « collection comprenant en bref les lois impériales, pour l'usage de ceux qui les emploient dans leurs études, avec des renvois aux livres, aux titres et aux chapitres des lois impériales » [2]. Comme on le voit, l'ouvrage devait avoir un rôle didactique, en rapport avec quelques institutions d'enseignement du droit, alors qu' auparavant, il avait été question d'une « collection... ou choix contenant d'une façon très brève, les lois les plus utiles », s'adressant à

[1] André Rădulescu, *Juristul Andronache Donici*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XI, pp. 3—6.

[2] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. XVIII*, II, Annexe, p. 57. Cf. André Rădulescu, loc. cit., pp. 227—228.

tout lecteur ou à toute personne désirant avoir une information: « pour la compréhension et la science de tous ». Il n'y avait pas de nom d'auteur, et la date était 1813 [1]. L'édition, faite aussi d'après les indications de Michel Sturdza, le futur prince, qui avait demandé ce travail à Donici, mentionne seulement « la permission » du prince Scarlate et la bénédiction du métropolite Benjamin auquel est adressée aussi la dédiace [2].

Quelqu'un qui a eu des liens étroits de famille avec ce monde d'environ 1820 [3], parle d'un groupe de connaisseurs du droit que, dès le début, Callimachi avait réuni autour de lui. En 1812, avait été amené de Braşov le Saxon Flechtermacher [4]. Kouzanos, professeur à l'Académie de Jassy [5], fut engagé plus tard. On mentionne, en troisième lieu, le boïar, d'origine plus récente, Constantin Scheliti (au commencement, le nom grec était celui de Skylitzis) [6]. Comme dans ce pays aussi, il y eut ensuite un comité plus large, où sont mentionnés comme membres, à côté des conseils qu'a pu donner, de la façon la plus large et la plus générale, le métropolite lui-même: Constantin Conachi, le poète, qui ne pouvait apporter que son expérience de juge, Pierre Negri, Grégoire père de Michel Sturdza époux de la fille du prince Grégoire Callimachi, puis Michel lui-même et Georges Ghica [7].

Du travail de ces hommes aux idées larges, adversaires de l'esclavage, qui était maintenu dans le code de Caragea, — et on avait cherché au commencement à soumettre les Tziganes à l'autorité du prince lui-même, — et, de la coutume qui écartait les filles de l'héritage, sortit un ravail supérieur [8]. Le manuscrit n'alla pas à Vienne où avait été imprimé aussi tel opuscule d'éloges pour le prince

---

[1] *Ibid.*, et Bianu, Hodoş, Simonescu, ouvr. cité, p. 98, n° 848.

[2] L'édition suivante, de 1848, est présentée *ibid.*, pp. 99—101.

[3] Papadopol-Calimah, *Din istoria legislaţiunii Moldovei*, dans *Arch. soc. şt. şi lit. din Iaşi*, VII, p. 149 et suiv.

[4] André Rădulescu, loc. cit.

[5] Il est parmi les abonnés à Σύνοψις de 1813.

[6] Voy. aussi C. Gane, dans la revue *Sinziana*, décembre 1917.

[7] Papadopol-Calimah, loc. cit.

[8] Cf. *ibid.*, pp. 163, 284 et suiv.

Fig. 25. — Scarlate Callimachi, Prince de Moldavie.

Caragea [1], et Scarlate voulut que ce « Code civil » portant son nom, — on préparait aussi les autres et la procédure « Les instructions pour les juges » — paraisse dans sa forme grecque, Κώδιξ πολιτικὸς, à Jassy même, dans la nouvelle imprimerie fondée au monastère des Trois Hiérarques en 1816-1817 [2]. Kreuchely, le consul de Prusse, et le dessinateur grec Démètre Kontoleos donnèrent des illustrations dont la valeur artistique dépasse le portrait et le sceau princier de l'édition à Vienne [3], de l'œuvre valaque correspondante. Le prince de Moldavie faisait le beau geste de dédier son travail au père lettré qui, très vieux, vivait encore à Constantinople [4], et dont la noble intention était ainsi réalisée.

Mais, dans la préface qui présente l'histoire de toute la législation moldave, remontant jusque très loin au XVe siecle, du fait qu'il avait l'illusion d'un code d'Alexandre le Bon, on reconnaît aussi les mérites d'Alexandre Mourousi, qui avait ordonné à l'échanson Thomas Cara, en 1804, cette traduction de Harménopoulo, et, en 1806, d'après les Instituts de Justinien et les Basiliques, tout un « Code civil et pénal » grec. Le nouveau travail a été fait d'après le désir et avec la consultation du haut clergé et des boïars du Conseil. Comme bases sont présentées les mêmes lois de Basile, mais les Novelles ont été aussi consultées. Enfin, les nouvelles législations « européennes » ont fourni leur part, surtout la forme dans laquelle le code autrichien avait transformé la grande réforme « romaine » de Napoléon. Mais, sans mépriser ces coutumes entrées dans la conscience même du pays et qui sont qualifiées, avec fierté, de lois, des parties totalement originales, inspirées par les conceptions du temps et par les nouvelles circonstances de vie, y sont également introduites. On promettait d'ajouter les codes de commerce, pénal, urbain et rural.

---

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 520.

[2] Papadopol Calimah, loc. cit., p. 165 et suiv.

[3] Mais la gravure a été reprise pour ce Code aussi à Vienne.

[4] Son testament, dans Iorga, *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVII, pp. 89—93.

Pour le prince initiateur et protecteur, le Code est cependant une œuvre hellénique, ainsi qu'on le voit par la déclaration qu'il a été formé « naturellement » (ἀναγκαίως) « dans la langue vulgaire grecque plus récente », commençant à le traduire aussi dans l'autre, qui est intitulée seulement « langue indigène », ἐπιχώριος (c'est-à-dire le roumain).

Mais, en 1819, le Conseil demandait cette traduction roumaine, « car il y a un besoin absolu de faire imprimer le code et de le publier en langue moldave », et il insiste à ce qu'on considère surtout « les coutumes du pays » [1]. Les circonstances n'ont pas permis que ce splendide ouvrage soit mené à bonne fin, ouvrage critique, bien distribué, animé des plus nobles intentions, qui, partant d'une large collaboration avec l'élément roumain prédominant, dépasse l'opuscule confus et pressé de Caragea qui avait desiré s'imposer, de cette façon aussi, comme législateur et patron littéraire [2].

Pendant cette même année, où Caragea se butait au mouvement national du vieux Filipescu et de sa famille, qui continuait l'action du parti des Golescu, et où les Russes faisaient passer en Serbie Carageorges, pendant longtemps abrité en Bessarabie [3], le prince de Valachie, qui avait protesté publiquement qu'il n'a aucune attache avec la politique russe, s'adressait à Capodistria, ce Corphiote qui avait collaboré jadis à la conclusion de la paix de Bucarest et qui, tout en conservant son titre vénitien, était le ministre d'Alexandre I-er; entre ce Grec ionien et ce Grec phanariote commençait une correspondance, qui révèle à la fin leur

[1] Voy. Codrescu, *Uricariul*, IV, p. 207 et suiv. Cf. aussi le rapport scellé par Donici, en 1817; *ibid.*, pp. 325—343.

[2] Un décret pour la façon d'exécuter les dettes (1815); Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 124, n° 884. Aussi « la liste des mots étrangers et de ceux formés de la nature même de la langue, termes exigés pour la rédaction des lois »; *ibid.*, p. 125, n° 886. Pour la première fois, on posait le problème « des moyens par lesquels une langue pauvre peut s'enrichir », demandant des collaborations chrétiennes et patriotiques.

[3] Il fut tué aussitôt après par les amis de celui qui l'avait remplacé, Miloch Obrenovitch. Miloch l'annonce à Caragea; Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 508, n° 4.

participation au mouvement révolutionnaire, de caractère russo-byzantin, préparé par les conspirateurs grecs à Odessa, parmi les marchands, de même qu'à Pétersbourg, parmi les femmes de la Cour: l'impératrice elle-même et la fille de Scarlate Sturdza, mariée dans une famille russe, comtesse Ebling, peut-être aussi l'influente conseillère mystique, Madame de Krüdener et même dans le milieu où vivait Constantin Ypsilanti, dont la fille Marie sacrifia toute sa dot pour soutenir la résurrection de sa nation.

Capodistria recevait des informations sur toutes les difficultés que rencontrait en chemin le prince de Valachie, et promettait son appui. Mais, dès les premières lettres, il fixait la base grecque sur laquelle s'appuyait, en même temps, l'action de l'un, ministre à Pétersbourg, et de l'autre, prince à Bucarest. Le comte écrit: « Considérant sans cesse le sort de nos compatriotes sous les vrais et seuls rapports de la morale, je crois que notre devoir le plus sacré est de ne pas nous refuser à tout ce qui peut aider à améliorer leur état actuel » [1].

Et, dans un style influencé par le mysticisme courant à Pétersbourg, il est question de « l'état actuel » des Grecs, d'« un avenir qui ne peut pas être préjugé », de « tout sceptre sous lequel la volonté de la Providence est qu'ils restent sujets », « pourvu qu'on arrive au bien » « de notre pauvre patrie ». D'Autriche, où il faisait sa cure d'eau, Capodistria, fidèle aux principes de la Sainte-Alliance se déclarait contre les sacrifices de sang de la révolution, dont Alexandre Sturdza, frère de la comtesse Elbing, combattait l'esprit dans ses ouvrages politiques [2].

Caragea n'entretenait pas les meilleurs rapports avec le consul de Russie, Pini, qui avait remplacé Kiriko, autre Grec, ce Pini qui était un des agents de la société de l'« hétairie », de caractère quasi-franc-maçon, où il était question seulement d'« amis » sous la protection d'un « chef inconnu » d'un ἀρχή, qu'on pouvait croire être le tzar lui-même, so-

[1] C. Karadja, dans la *Rev. Ist.*, VII, p. 183, n° 2.
[2] *Ibid.*, p. 184, n° 2.

ciété qui pouvait collaborer avec une autre, créée pour envoyer les jeunes Grecs faire des études, aussi avec le concours du prince de Valachie et de ses gendres, Constantin Vlachoutzi et Argyropoulo, ainsi que du parent de Caragea, Alexandre Mavrocordato [1]. Le ministre du tzar chercha à les réconcilier. Mais, dans le domaine des intérêts immédiats, Caragea était très soucieux en ce qui concerne son sort au cas de cette destitution qu'il attendait au bout des sept ans fixés par le traité. Il pensait à une retraite en Russie et on lui montra que cela ne pourrait être admis sans porter préjudice aux rapports avec l'Empire Ottoman: dès lors, celui qui pensait à un refuge de préférence en Italie et qui entretenait à Pise aussi d'autres Grecs exilés, a dû se diriger vers cette Autriche, avec laquelle, dès le début, il avait été dans les meilleurs rapports [2], continuant une correspondance intelligente avec cet initié dans tous les secrets de la politique de la Sainte-Alliance qu'était de Gentz [3].

Au printemps, Mavrocordato venait, avec une lettre de son prince, saluer à Chișinău, Alexandre I-er, qui s'y était rendu pour visiter sa nouvelle province bessarabienne [4]. Une lettre du puissant favori Halet-Efendi engageait Caragea à chercher une solution prochaine à la question de la future situation [5].

---

[1] *Ibid.*, pp. 187—188, n° 4.

[2] *Ibid.*, pp. 186—187. En février 1818 Caragea obtenait cependant la permission de s'abriter en Russie; *ibid.*, pp. 188—189, n° 5.

[3] *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux Hospodars de Valachie* (1813—1824), 3 volumes, Paris, 1876—1877. Voy. encore J. C. Filitti, *Corespondența Domnilor... cu Metternich și cu Genz*, dans les *Mém. Ac.Roum.*, 2-ème série, XXXVI. Cf. E. de Mofras, *Le chevalier de Gentz*, Paris, 1877.

[4] C. Karadja, dans *Rev. Ist.*, VIII, pp. 27—29, n° 6—7.

[5] *Ibid.*, pp. 30—31, n° 8. Les rapports du prince avec les cercles turcs n'étaient pas, depuis longtemps, les meilleurs: au printemps de l'année 1813, son représentant à la Porte, Rosetti Bibica, avait été exilé à Angora; Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 493, n° 4. On croyait en 1815, que le prince serait déposé, ainsi que nous l'avons montré, pour faire place au grand interprète Jacques Argyropoulo, ou à son gendre qui fut établi ensuite en Moldavie, Michel, fils de Grégoire Soutzo, ou de Hangerli; *ibid.* p. 500, n° 3. Quant à Alexandre Mourousi, il mourait le 4—5 juillet; *ibid.*, pp. 504—505. Nouveau

Mais avant même la fin de l'année 1817, le prince de Valachie avait réussi à préparer un coup à l'indésirable voisin et rival, désagréable par sa supériorité intellectuelle et morale, qu' était Scarlate Callimachi; il travaillait en même temps contre l'honnête Jacques Arghiropoulo qu'il sentait préparer sa propre succession. Le grand interprète était alors un autre gendre de Caragea, qui avait encore, avec plusieurs fils, une fille très influente, Ralou, protectrice des lettres grecques et créatrice d'un théâtre de société à Bucarest, dans la salle près de la Fontaine Rouge. Ce jeune homme de trente ans, d'une fort mauvaise réputation et qu'on jugeait insuffisant aussi dans la connaissance de langues nécessaires au poste où il avait été appelé, devait obtenir donc le trône de Moldavie [1].

Callimachi avait eu, à l'occasion d'un nouvel impôt, accepté cependant par les boïars, un conflit avec ce consul de Russie, Pini, Levantin grécisé, lui aussi initié dans les buts de l'hétairie, et lui avait envoyé une note insolente de protestation [2]. L'affaire eut un grand écho à Constantinople: l'ambassadeur de Russie, Strogonov, exigea satisfaction et ajouta ensuite tous les autres points de litige avec la Porte. Bien qu'il paraisse qu'entre Caragea et Grégoire Soutzo, père de l'interprète, des mésintelligences se soient produites et que lui-même serait entré dans le rang des exilés par ordre du prince [3], le prince de Valachie ne pouvait qu'être satisfait de la prochaine installation de son gendre comme prince à Jassy.

Mais Caragea n'eut pas la satisfaction de voir la chute de Callimachi. Comme il croyait que l'action bruyante, recommandée aussi de Pétersbourg, de l'ambassadeur de Russie pourrait amener sa destitution, qui risquerait d'avoir des consé-

---

bruit de destitution en 1816; *ibid.*, p. 502, n° 3. À ce moment, on parlait aussi d' « une nouvelle conspiration » à Bucarest contre Caragea; *ibid.*, p. 503, n° 1 (démenti; *ibid.*, p. 504, n° 1; mais de fait deux « Autrichiens » furent exécutés; *ibid.*, p. 505, n° 2).

[1] *Ibid.*, pp. 509—512.

[2] *Ibid.*, pp. 512—514. Cf. aussi les n^os^ suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 524—525.

quences imprévues, il quitta Bucarest, le 12 octobre 1818, avec sa femme, son fils Constantin et ses deux gendres. Il laissait deux caïmacams et le Conseil comme administrateurs du pays. Ainsi, le vieil Alexandre Soutzo obtint donc, sans aucune opposition de la part de Strogonov, l'héritage de ce « fuyard » ingrat [1]. Il avait vaincu les autres candidats: Hangerliu, Argyropoulo et Michel Soutzo. On avait passé par dessus les objections opiniâtres du ministre de Russie, qui avait demandé d'abord une enquête sur les motifs pour lesquels était parti l'ami de Capodistria [2].

Tandis que Scarlate Calimachi, appuyé par la campagne diplomatique des Russes, put prolonger son règne jusqu'au bout des sept années, en juin 1819, les boïars de Valachie continuaient leur action nationale dont l'origine et le développement doivent être maintenant expliqués.

Les boïars indigènes n'avaient pas voulu, dès le début, Caragea, qui avait été nommé à la hâte, écartant même les concurrents du Phanar. Ses intentions évidentes de grécisation avaient contribué à raffermir cette opposition. Ainsi, il plaça sur le siège métropolitain vacant, le Grec Nectarius, qui était évêque à Râmnic, et le remplaça, sur son ancien siège, par l'hégomène grec du couvent de Govora, Galaction, amené par Nectarius lui-même (1812) [3]. Des actes comme l'assassinat féroce à Bucarest, d'entente avec le prince, du réfugié turc en Russie, Ramis-Pacha [4], n'étaient certainement pas dans l'ancienne tradition d'humanité du pays mais faisaient partie du nouveau système oriental de Caragea.

[1] Aussi *ibid.*, p. 525 et suiv. L'acte de nomination, *ibid.*, pp. 540—541. Les explications de Caragea qui montrait que les Turcs l'ont forcé à démander tant d'argent au pays; *ibid.*, p. 542 et suiv.

[2] *Ibid.*, Correspondance ultérieure avec Capodistria relative à la confiscation des terres de Caragea en Valachie et au sort de la famille, dans C. Karadja, loc. cit., p. 31 et suiv.

[3] Fotino, ouvr. cité, III, p. 561.

[4] *Ibid.*, p. 562; Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiew, Odessa, Bucharest et Hermannstadt*, Paris, 1824. Callimachi l'avait reçu à Jassy avec les plus grands honneurs.

Fig. 26. — Autre image de Scarlate Callimachi.

Dès 1813, pendant la terrible épidémie de peste, on en était arrivé à un choc avec les mécontents, et Constantin Bălăceanu, grand vornic, avait été exilé par un firman turc jusqu'à la Castoria de Macédoine, revenant donc à un système qui avait été introduit, un quart de siècle auparavant, par Mavrogheni. Plus que cela: celui qui aura eu sa part dans la destruction de la maison des Mourousi, osa éloigner de Bucarest, lui fixant un domicile obligatoire, peut-être sur sa terre de Colintina, près de Bucarest, Grégoire Ghica, ancien grand ban, maintenant grand logothète, ne prévoyant pas que bientôt, en vertu de l'idée nationale roumaine, celui-ci devait être son successeur sur le trône de Valachie. En 1814, on pouvait parler, dans la correspondance de ceux qui se trouvaient autour du prince, du « parti de Golescu » [1].

Peut-être dès lors commencèrent à se répandre des pamphlets piquants, dont l'origine mène à ce parti et à ses chefs reconnus, Georges et Dinicu Golescu [2].

On chercha à gagner cette famille agitée, qui poursuivait d'autres buts nationaux que ceux du prince, et ainsi on avait nommé, en 1814, comme grand trésorier, le père, très vieux, des deux boïars, Radu Golescu. Mais lui, il s'en excuse de cette façon, dans une lettre privée: « Cette charge de grand trésorier, pour moi qui ai maintenant soixante-dix ans, c'est un arrêt de mort: il s'agit d'avoir affaire avec tant de boïars, grands et petits, et avec tous les couvents, car la Valachie a jusqu'à quatorze mille unités fiscales, et quarante mille exemptés et serviteurs des boïars reconnus, avec les serviteurs (de boïars) inconnus; les monastères et les boïars demandent que je les serve eux seuls; comment puis-je les servir, moi, quand ils ne veulent rien voir de la misère du pays ? Il aurait fallu comme prince quelqu'un que je connais et pas un homme comme celui-ci qui est comme un agneau. Comment arriver à bout, avec cet état de choses, je ne le

[1] Iorga, *Doc. Grecs*, III, p. 531.

[2] Voy. aussi Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 363 et suiv. Cf. aussi plus loin.

sais pas, car les Roumains sont totalement détruits par la guerre et n'ont rien pour les impôts. »[1]

Les notes, de caractère vraiment populaire, comme celles sur lesquelles nous reviendrons, de l'anonyme qui se cache sous le nom de « Roumain zélé », montrent de quelle façon le vornic Filipescu s'est opposé, en 1817, à la tentative des Russes de gagner les boïars roumains à leurs plans « helléniques ». Ayant appris qu'il y a des manifestes en plusieurs langues appelant aux armes contre la domination ottomane, tandis que d'autres recommandent la prudence à l'égard de ces excitations, il se serait présenté, dans une assemblée secrète, comme une espèce de chef, non seulement des boïars indigènes de toutes les classes, mais aussi de « tous les starostes des corporations et des habitants des villes », étant lui-même « comme une espèce de staroste et de vicaire de tous, pour leurs nécessités ». Il aurait terminé son discours de cette façon: « j'ai pensé et pesé qu'il vaut mieux, au nom de tous ceux qui sont de sang roumain, boïars ou bourgeois, déclarer que je ne me joins pas à ceux qui veulent soulever le peuple contre le Sultan; et ceux auxquels ce conseil déplait peuvent faire ce qu'ils veulent! ». Il apportait à l'appui de ce refus l'abandon des Roumains par les Russes à la conclusion du traité de paix et la perte, aussi par leur faute, du droit d'élire le prince. « Maintenant, la Russie veut prendre le serpent avec notre main propre » si nous tombons, et, qu'ils viennent nous sauver et nous annexer à l'empire moscovite... Si, de notre propre gré, le Moscovite parvient à nous prendre, nous lui échapperons difficilement ». Il rappelle aussi « les amendes et les ordres d'exil prononcés jusqu'à hier ». « Que les Grecs et les Bulgares fassent ce qu'ils veulent sur leurs terres, pour échapper au joug du Turc et nous, les Roumains, nous ferons ce que nous pourrons pour nous sauver des maux qui nous pèsent, car tout cela vient seulement du fait que nous avons des princes étrangers et, non des indigènes, à partir de Mavrocordato ». Et, dans cette scène, peut-être

[1] Iorga, *Doc. Grecs*, III, pp. 532—533, n° CCCCVIII. Il faut lire, à la signature P. Γ. et non Γ. Γ.

d'imagination, mais par laquelle sont exprimées les idées courantes d'un côté et de l'autre, il s'écrie devant un boïar grec : « Laissez-nous discuter avec les Turcs, nous-mêmes, car nous ne sommes pas de ceux qui supportent ce que vous supportez vous » [1].

La suite de ces actions se trouve sur les dernières pages de l'« Histoire » de Fotino, qui prétend, dans ses notes, être allé par les villages rassembler ses matériaux. À la fin du mois de mars 1817, donc juste au moment où se serait produit la scène précédente, Filipescu est arrêté et exilé par ordre de Caragea [2]. Et, à savoir, avec toute sa maison, fils, brus et petits-fils dont le nombre, en y ajoutant aussi les précepteurs, les surveillants et les serviteurs, s'élevait presque à cent quarante personnes. Ils restèrent pendant quelque temps sur « une terre éloignée de douze heures de Bucarest », à Bucov, gardés dans cette maison de campagne pendant non moins de sept mois. Pour que le vieux boïar soit rappelé, il fallut la maladie de cet autre chef du mouvement national, après les Golescu, et de fait, à peine arrivé à Bucarest, Filipescu mourait, étant d'un âge assez avancé, soixante-six ans, dans un délai de « vingt-cinq jours » (20 novembre) [3].

Lorsque, après un an et demi, Caragea quitta le pays, le même parti, qui s'était refait, présentait à la Porte, comme en 1774, pensant pouvoir empêcher la nomination d'un nouveau prince grec, une pétition dont les conditions, correspondant à une si ancienne et permanente direction, nous sont connues.

On avait convoqué une assemblée pour les droits du pays, qui rassembla jusqu'à cent quarante boïars. Ayant appris la nomination de Soutzo, le premier point, qui ne pouvait être que la demande d'un prince indigène, tomba et, ainsi, on envoya aussi au nouveau maître une copie de l'acte de

---

[1] Virgile Andronescu, *Contribuțiuni istorice*, Constantza 1901 ; reproduction dans la *Rev. Ist.*, III, pp. 3—4.

[2] Ouvr. cité, III, pp. 567—568.

[3] Il laissait ces fils : Grégoire, Georges, Nicolas, et deux filles ; *ibid.*, p. 567, note 1.

revendication. Il avait été question d'écarter le métropolite grec, Nectarius, et « l'un des principaux Grecs fixés en Valachie », sans doute le trésorier Bellio-Belu. On eut une majorité de quatre-vingts voix sur ce point, les autres points acceptés à l'unanimité contenaient, correspondant aussi à l'agitation antérieure contre le métropolite Ignace, « le droit de nommer aux places vacantes du clergé », ce qui signifiait le refus d'accepter d'autres candidats grecs, mais en réservant tous les offices, sauf les serviteurs spéciaux de la Cour, pour les boïars indigènes et le devoir de chaque prince étranger de reprendre, à la fin de son règne, tous les Grecs qu'il aurait amenés [1].

Rien dans ces désirs n'obtient une valeur légale, mais, en janvier 1819, sous certaines pressions, la Porte déclarait qu'on a nommé des Phanariotes seulement à cause de l'infidélité des princes indigènes, que ceux-ci, c'est-à-dire les Phanariotes, sont arrivés à être gagnés par des intrigues, qu'il est besoin donc de fixer un nombre de familles considérées comme sures, qui seules, peuvent donner les princes; mais, parmi leurs membres, pourront être princes seulement ceux qui auront passé par la situation de grand interprète, « première condition pour arriver à une Principauté »; il fut donc choisi ces quatre lignées: celle de Callimachi, celle d'Alexandre Soutzo, le prince d'alors, celle de Michel Soutzo et celle des trois frères Mourousi, la famille étant ainsi enfin réhabilitée [2].

Aux vacances futures seront préférés les prédécesseurs du prince qui aura quitté le trône, mais avec une alternance d'un pays à l'autre. Un acte de trahison de la part d'un membre quelconque d'une de ces généalogies exclut pour toujours d'une pareille situation tous les autres. A la disparition d'une de ces familles, on en cherchera une nouvelle pour la remplacer. Un prince qui se retirerait de son propre gré et demanderait à être remplacé par son fils, qui serait grand interprète, sera écouté. Les places d'interprète et de prince sont

[1] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 539.

[2] Les Ypsilanti, traîtres auxquels on avait pris aussi leur maison de Constantinopole, restaient naturellement exclus; *ibid.*, p. 561, n° 3—5.

cependant liées, naturellement, à un certain âge et à des aptitudes prouvées. Les interprètes de la flotte pourront faire partie aussi de ce cercle fermé, mais de cette fonction on ne peut pas passer comme prince sur le Danube. Les Hangerli et les Argyropoulo, familles pensionnées, seront payés par les autres Phanariotes. Les boïars seront distribués officiellement dans les clientèles des princes. Le patriarche œcuménique sera averti de cette mesure [1].

Ceci paraît avoir été le désir même du Sultan Mahmoud, mais on ne pouvait pas offenser plus grièvement le sentiment national roumain, au moment où il se manifestait plus fortement que jamais, que par cette mécanisation, entre les cadres des fonctionnaires ottomans, de toute la vie politique de ces deux pays.

Quelques mois après, au mois de juin de cette même année, Michel Soutzo n'était donc pas nommé en Moldavie, mais il passait, d'après ce hatti-chérif, à la place de Callimachi qui avait rempli son terme légal, et Iancu Callimachi lui était substitué comme Grand Interprète [2]. Scarlate, démis en la forme la plus honorable, avec la mention de son père, remercia, par écrit, étant reçu par le Grand Vizir et fut revêtu d'un caftan de grande grâce [3]. Il fera partie de la commission nommée en 1820 pour aplanir les différends avec la Russie [4].

Si cependant Alexandre Soutzo n'était pas initié aux secrets de la politique russe, le nouveau prince de Moldavie était un agent de l'hétairie, dans le sens de laquelle il travailla donc dès le commencement d'un règne qui devait être court.

---

[1] *Ibid.*, pp. 545—549. En roumain, dans Codrescu, *Uricariul*, I. p. 147 et suiv. Nicolas Morouzi passa à l'arsenal à la place de Manu; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 551—552. Son frère Constantin fut rappelé de Lesbos; *ibid.*, p. 554.

[2] Les mesures contre le retour de la pestilence avaient provoqué, en ce moment, une rébellion de la population de Jassy. Elle n'avait aucun caractère politique. Voy. Iorga, Hurmuzaki, X, à cette date et plus récemment les passages tirés de «l'Annuaire historique universel» de C. L. Lesur, Paris, 1824—1919; notes de Iorga, dans *Mém. Ac. Roum.*

[3] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 556—557.

[4] *Ibid.*, et p. 560, n° 2. Cf. *ibid.*, p. 561, n° 1. Voy. aussi Iorga, *Doc. Callimachi*, I, préface.

CHAPITRE VII

LA NOUVELLE LITTÉRATURE CHEZ LES ROUMAINS LIBRES, ENTRE 1812 ET 1821.

Alors que, à Bude continuèrent les publications populaires, aussi aux frais de quelques particuliers comme « Jean Logofet marchand et citoyen de Timișoara » [1], ou Nicolas Nicolau de Brașov qui, en 1814, éditait également une géographie en deux volumes [2], traduite par un anonyme, ou Constantin Manzovici, éditeur, à Brașov, de l'Office de Saint-Charalampe [3], puis un Alexis Lazarou, qui fit imprimer une Histoire de la Campagne de Napoléon en Russie (texte roumain avec illustrations), promettant aussi des « nouvelles » bi-hebdomadaires, comme celles des Grecs et des Serbes d'Autriche [4], parmi lesquelles il faut placer aussi « le bref récit sur la prise de Paris » [5], « le triste cas de la ville de Dresde » [6], « Napoléon Bonaparte » [7], « Alexandre I-er » [8], « la mémorable

---

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 76, n° 825. Voy. aussi *ibid.*, p. 81 et suiv.

[2] *Ibid.*, pp. 101—102, n° 851.

[3] *Ibid.*, pp. 123—124, n° 882.

[4] *Ibid.*, pp. 102—105, n° 852. Jean Teodorovici donne, pendant cette même année, un livre de Chants d'église, qu'on appelait un « Poliélée »; *ibid.*, p. 106, n° 856. Teodorovici Nica publie « une chanson sur le commencement et l'état d'aujourd'hui des Roumains » et des « Sentences morales »; *ibid.*, p. 82, nos 833—834. Des « Enseignements sages et des chansons » par Jean Tincovici; *ibid.*, pp. 130—131, nos 891—892.

[5] *Ibid.*, p. 109, n° 858.

[6] *Ibid.*, p. 110, n° 860.

[7] *Ibid.*, p. 123, n° 881.

[8] *Ibid.*, p. 125, n° 88 5.

victoire » [1], — et on peut placer ici ce que l'interprète Racoce de Lwów, intitulait « Chrestomatie » à côté de ces « Nouvelles » [2], rien ne montre un mouvement littéraire dans les pays maintenant libérés de l'occupation russe.

Or à ce moment, les éloges de Caragea, et de Callimachi aussi, résonnaient à Vienne [3] et jusqu'à Paris, où le frère de l'interprète du consul de France à Bucarest, Jean Serafin, prenait son doctorat en médecine [4].

L'installation d'Alexandre Soutzo, dont la femme était la fille d'Alexandre Callimachi, accrut cette atmosphère intellectuelle, et sa fille Catherine traduisit une partie des « Dialogues de Phocion » par Mably [5]; son autre fille, Ralou, rivalisant avec la fille homonyme de Caragea, publie, d'après Madame de Lambert, les « Conseils d'une mère à sa fille », faisant imprimer ce livre à Venise [6]. Le prince lui-même reçoit des éloges pour l'oeuvre culturelle qu'il prépare. Le traducteur en grec du livre de J. J. Barthélemy, « Les amours de Charite et de Polydore », le présente non seulement comme restaurateur de l'école grecque, où il envoie ses fils parmi les « pieux pauvres élèves » et comme fondateur d'une nouvelle imprimerie, mais aussi comme celui qui a fait traduire, bien entendu en grec, « des ouvrages de droit et d'autres » [7]. On lui dédie, avec la même mention de l'appui accordé à l'école, aussi un livre de Chants d'église, « Le Doxastaire » de Pierre Lampadarios, revu par le professeur de musique Pierre

[1] *Ibid.*, p. 135, n° 894.

[2] Lupaş, *Din trecutul ziaristicei româneşti*, Arad, 1916; *Contribuţiuni la istoria ziaristicei româneşti ardelene*, Sibiiu, 1926.

[3] *Ibid.*, pp. 250—251, n° 994.

[4] *Ibid.*, p. 125, et suiv., n° 887. Un livre imprimé à Râmnic en 1816 est dédié par « la femme-médecin Darvari »; *ibid.*, p. 162, n° 925. — Mais, en Transylvanie, Ladislas (Basile pour les Roumains) Pop commence par une thèse à Vienne sur les rites d'enterrement chez les Roumains; *ibid.*, p. 188, n° 943 (préface de Pierre Maior).

[5] *Ibid.*, n° 1056 (Jassy, 1819).

[6] *Ibid.*, pp. 320—322. Les femmes apparaissent maintenant dans le domaine des lettres. Aussi une Roxane Samurcaş; *ibid.*, pp. 316—317, n° 1053 (traduction de Gessner), à Jassy.

[7] *Ibid.*, pp. 357—358, n° 1094.

d'Éphèse, réformateur des chants religieux, et par deux Roumains de Macédoine, dévoués à la culture hellénique, Étienne Archichrysorochos (ce qui signifie: le staroste des orfèvres), et Hadchi-Théodose, fils de Stérios de Naousa [1].

De son côté, le métropolite roumain Denis Lupu acceptera la dédicace du livre grec sur « les fantaisies morales » de Polizoï Kontou, en 1820 [2], de même que Grégoire Băleanu, père ou frère de l'écrivain en grec de l'Histoire des Roumains, reçoit celle de ce musicien, Pierre d'Éphèse, pour son livre, révolutionnaire dans son genre, « Le nouvel Anastasimataire », de la même année, qui paraissait affirmer, la veille même d'une définitive et bruyante catastrophe, le triomphe, à Bucarest, du livre hellénique [3].

Si, ensuite, Ralou Caragea, mariée à un Argyropoulo, avait pris l'initiative des représentations de théâtre grec, dans le programme desquelles se mêlent la « philosophie » de Voltaire, dans « Brutus » et « Mérope », et l'héroïsme révolutionnaire de Vittorio Alfieri, dans « Filippo » et « Oreste », tout en mentionnant aussi une tentative de faire revivre l'ancienne tragédie par une « Polyxène » [4] imprimée, ces traductions en vers parurent seulement sous le nouveau prince Alexandre Soutzo, qui entendait continuer ce mouvement aussi [5].

À côté, dès 1813, faisant imprimer une « Synopsis » de l'office divin, Scarlate Callimachi appuyait le Crétois Manuel Bernardos, qui avait sans doute le concours de Rhizo Néroulos, un lettré distingué, par les « philomuses », dont le nom rappelle l'une des « hétairies », pour fonder cette imprimerie

[1] *Ibid.*, pp. 358—361, n° 1095. En 1814, étaient encore professeurs à Bucarest: un Roumain du Pinde, Cyriaque Mazoura, et un Grec de Roustchouk. Les abonnés à la Grammaire française du Macédonien Partzoula, imprimée à Vienne, avec une dédicace à Caragea; *ibid.*, pp. 111—112, n° 864. Cf. Iorga, *Ist. învățământului*, pp. 155—156.

[2] *Ibid.*, pp. 356—357, n° 1093.

[3] *Ibid.*, p. 351 et suiv., n° 1092.

[4] Elle sera ensuite traduite en roumain, par un Zotu.

[5] *Ibid.*, p. 348 et suiv., n° 1087. Cette « Collection de différentes tragédies » devait avoir une suite. Smaranda, soeur de Ralou et tout aussi passionnée pour les lettres, aurait épousé, un Ghica, voy. N. Șerban, *Racine en Roumanie*, Bucarest, 1940 (d'après Jean Ghica. *Opere*, III, pp. 44—45).

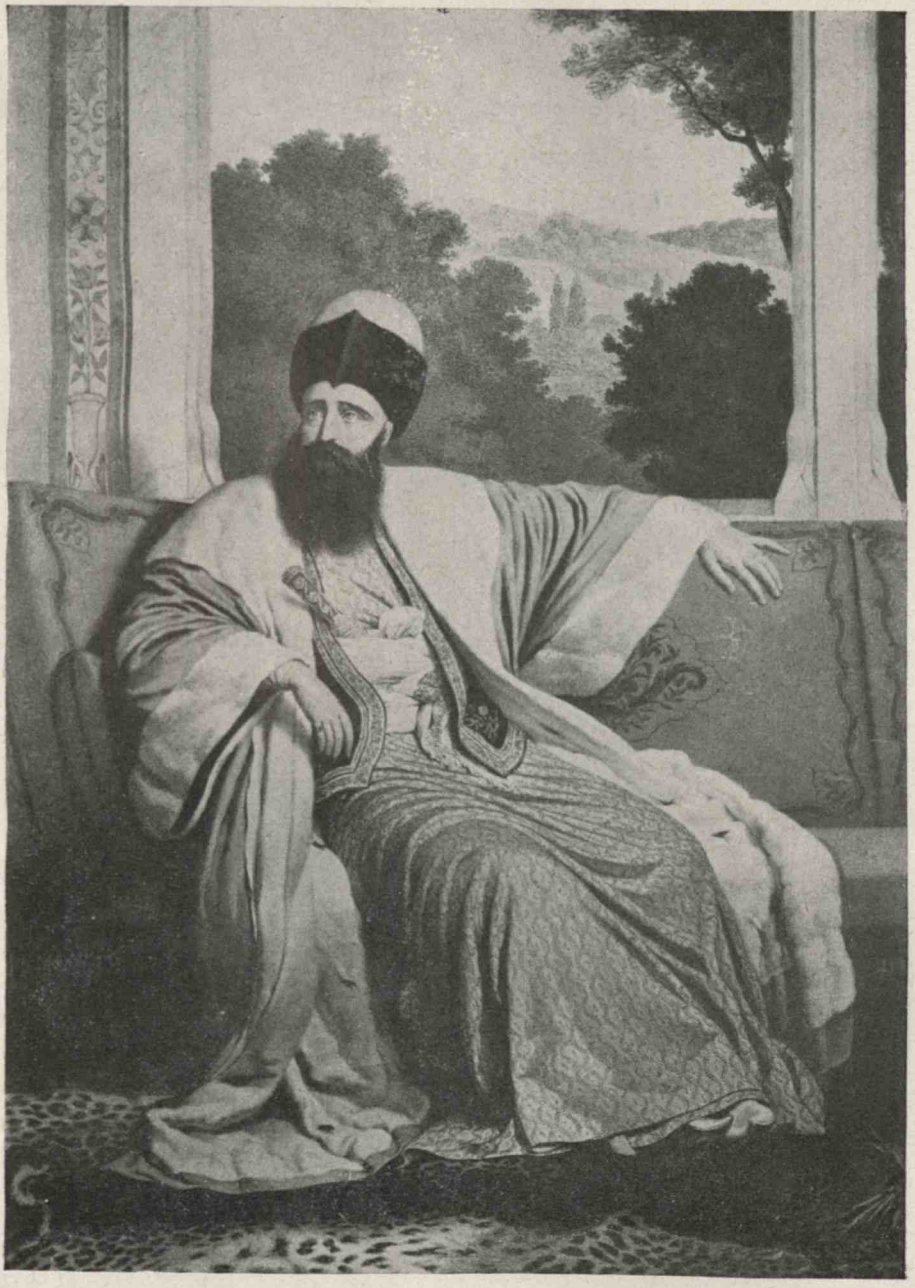


Fig. 27. — Michel Soutzo, d'après un portrait de Dupré.

grecque où paraîtra le Code de ce prince [1]. En tête de ceux qui soutinrent cet établissement, on trouve Scarlate Ghica, intitulé « prince », parent du prince régnant, sa mère étant la fille du prince Scarlate Ghica, dont le nom était porté par Callimachi [2]. Cette imprimerie ose publier aussi les « Hymnes et odes » du révolutionnaire Rhigas lui-même [3].

Enfin, sous Michel Soutzo, un Nicolas Polyénis, écrivain original, publie « L'Histoire Universelle » et « Le traité sur l'ancienne histoire de l'Épire », aux frais d'un Épirote, dont le nom de Skamnétite renvoie à une localité macédonienne au nom roumain de Scamnele [4].

En ce qui concerne la littérature roumaine, on n'observe pas de changement d'esprit. Les typographies du clergé continuent à imprimer des ouvrages pour l'église ou des œuvres de théologie [5]. Seulement en Moldavie, une note nouvelle paraît lorsque les imprimeurs des « Vies des Saints », se dirigeant vers le métropolite Benjamin, qui continue à être l'animateur de ce travail, rappellent l'époque où celui-ci « était un exilé, lorsqu'il vivait médiocrement et où on le négligeait, lorsqu'il n'avait entre ses mains aucune puissance », pour se réjouir ensuite de ce que, par le rétablissement de ce patron, « la cité elle-même s'est de nouveau placée sur la cime de la montagne, pour pouvoir n'être plus jamais cachée » [6].

En dehors même de « La collection des prêches de Païsius », avec sa biographie [7], certains travaux ont une valeur

[1] *Ibid.*, pp. 92—93, n° 842. Sur les livres d'office publiés par le métropolite Benjamin, voy. *ibid.*, p. 94 et suiv.

[2] Cf. aussi Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVII, p. 98, note 1. Là aussi un livre d'hygiène édité par Alexandre Mavrocordato; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 111, n° 864.

[3] *Ibid.*, p. 112, n° 866. Des livres d'église; *ibid.*, p. 163, n° 926; pp. 196—197, n° 957; p. 207 et suiv. Une Science du commerce; *ibid.*, 200—203, n° 962. Un livre d'église réédité; *ibid.*, n° précédent.

[4] *Ibid.*, p. 361, n° 1097.

[5] *Ibid.*, p. 76 et suiv.

[6] *Ibid.*, pp. 87—92, n° 838. Les estampes, signées: « protoïérée Michel », appartiennent à Strilbitzki. Voy. pour les autres mois, les numéros suivants.

[7] *Ibid.*, pp. 178—181, n° 930.

littéraire particulière, comme la traduction, du grec, par un Stamatius, du livre de St. Augustin, qui conserve, en roumain aussi, la forme grecque de Kékragarion »[1], et même de l'ouvrage de Jean Klimax[2]. On traduit aussi les Antiphones de Nicéphore Calliste Xanthopoulos[3] et « l'éducation pieuse » (*Ἀδολεσχεία φιλόθεος*) d'Eugène Boulgaris, traduction faite par le métropolite lui-même, dans « sa langue nationale moldave »[4]. Un Jean Boghean a traduit du français un livre qu'il intitule, à la grecque, « Chrysoun Engolpion »[5].

Enfin, le nouveau protoïérée, venu de Galicie, Lazare Asachi, qui signait, auparavant, Assakiewicz, donnait en roumain « Le jeu de la fortune, ou l'histoire concernant le prince Mentchikow »[6].

On ne peut guère parler d'une résurrection, sur la base romaine apportée de Transylvanie, d'une vie nationale, qui aurait été jadis assoupie sous le charme des muses helléniques. En Valachie, la série des travaux de caractère occidental commence par la traduction, publiée cependant à Bude, de la « Préparation pour la connaissance de Dieu », due à Démètre Darvari, qui est présenté par le traducteur, le prêtre Euphrosyne Poteca, comme étant « un Roumain de Macédoine »[7].

A cette date, Poteca n'est qu'un hiéromonaque employé à « la haute école princière pour le premier enseignement des enfants dans la principauté de Valachie », et « le serviteur très humble de tous ses compatriotes »; dans son humilité, celui qui s'adresse à « tous ses frères aimés de la nation roumaine et chrétiens orthodoxes », leur offrant ce livre d'enseignement « pour les écoles roumaines », aus-

---

[1] *Ibid.*, pp. 96—97, n° 846 (1814). Le *Calendrier* de Jassy, mentionné par Philippide, paraît douteux; *Introducere*, p. 158.

[2] *Ibid.*, pp. 106—109, n° 857 (l'illustration est du prêtre Siméon).

[3] *Ibid.*, pp. 190—192, n° 950.

[4] *Ibid.*, pp. 113—115, n° 867. Ici, pour la première fois, est donné le nom du prince dans la forme grecque: Callimachi.

[5] *Ibid.*, pp. 146—147, n° 407.

[6] *Ibid.*, pp. 150—151, n° 910.

[7] *Ibid.*, pp. 218—220, n° 977.

Fig. 28. — Michel Soutzo, Prince de Moldavie d'après un portrait de Dupré.

sitôt après avoir appris l'alphabet, déclare hautement que « la langue roumaine est une des filles de la langue latine », sœur de l'italien, du français, de l'espagnol, mais accablée par « le vieux slavon, pendant tant de siècles », par « cette séduction des Bulgares », « peut-être aussi avec l'intention de faire disparaître la nation et le parler des Roumains ». Des réminiscences des préfaces des « Ménées » de 1770—1780 poursuivent ce moine. Il se réjouit qu'enfin on fonde à Bucarest « l'école de mathématiques et de philosophie en roumain », et il lui dédie sa traduction, « en vrai fils de ce pays ».

Le manuscrit se trouvait à Bude, où commençait déjà à travailler un Roumain de Brașov, Zacharie Carcalechi, comme éditeur, et c'est seulement en août 1818 que l'apôtre du nouveau nationalisme transylvain, maintenant transporté en Valachie, Georges Lazăr, se présentera avec un nouveau programme.

Il est vrai que dans la préface même des Vies des Saints est affirmée avec fierté l'origine romaine [1], et qu'on déplore même l'abandon des lettres latines, que le métropolite Benjamin y parle « de cette nation roumaine » [2], et que Lazăr Asachi rappelle lui aussi « les ancêtres romains » [3], mais, en échange, les liens déjà établis avec la Transylvanie s'affaiblissent en ce moment, en même temps que l'activité, pleine de suggestions, de Molnar et la limitation des presses de Bude, qui n'avaient plus, pour les Roumains, un chef intellectuel, de sorte qu'on se borne à des travaux d'église ou populaires. Même, sans aucune provocation de la part des uniates, Joseph, évêque d'Argeș, commence ses attaques contre « ceux qui errent dans leur façon d'apprécier les dogmes de la foi et qui, à cause de l'Union qu'ils ont conclue avec les Occidentaux, s'appellent uniates »: il imprime à Jassy, — donc les rapports avec Bude ont disparu —, les écrits de polémique orthodoxe d'Athanase de Paros, d'Athanase le Grand, du Russe Théophane Prokopovitch et du Grec Macarius Macri [4].

[1] *Ibid.*, pp. 131—132.
[2] *Ibid.*, p. 158.
[3] *Ibid.*, p. 151, n° 909.
[4] *Ibid.*, pp. 136—139, n° 898.

Aussitôt, de Blaj, on répondit par une nouvelle édition de « La fleur de la vérité » (1816), qui déclare que les matériaux ont été recueillis seulement dans les livres des Roumains de Moldavie et de Valachie et que, au fond, l'Église a eu toujours des divergences qui ne peuvent pas être un motif de « querelle ou de discorde » [1].

Commençant, en 1814, une nouvelle édition du Liturgiaire et puis d'autres livres d'église [2], la nouvelle imprimerie bessarabienne de Chișinău, devenue Kichéniev, arrive à s'organiser par les soins du métropolite, resté vrai Roumain jusqu'à la fin, Gabriel Bănulescu [3]. Il faut signaler aussi la continuation des liens avec l'Église de Moldavie, à une époque où le gouvernement russe aurait désiré une séparation nette et profonde sur le Pruth. Le métropolite Benjamin fut conseillé même par celui qu'il avait connu dans l'ancienne Moldavie entière, d'introduire lui aussi certains changements de termes dans les livres liturgiques et, à cette occasion, au lieu des termes slavons, le métropolite de Jassy en introduisit d'autres, vraiment roumains, d'origine latine [4].

Comme littérature originale, on publie, au Nord des Carpathes, seulement les Fables décalquées, elles aussi,

---

[1] *Ibid.*, pp. 141—146, n° 906.

[2] Un Psautier en 1818; *ibid.*, pp. 238—239, n° 987. Pendant cette même année, un Psautier de Benjamin; *ibid.*, n° suivant.

[3] *Ibid.*, pp. 119—122, n° 879; pp. 152—153, n° 913; pp. 193—194, n° 951; pp. 194—195, n° 953; pp. 304—306, n° 1041. Mais l'édition de la Bible, d'après celle de Blaj, est donnée à Pétersbourg, par la Société biblique russe, section bessarabienne; *ibid.*, p. 289 et suiv., n° 1031. Suit le Nouveau Testament; *ibid.* La première Grammaire russe pour le séminaire de Chișinău et autres écoles; p. 298, n° 1038. Cf. Al. David, *Tipăriturile românești în Basarabia sub stăpânirea rusă*, I, pp. 45—46, n° 20.

[4] *Ibid.*, p. 232. Il y a là aussi des discussions intéressantes sur les termes; *ibid.*, p. 232 et suiv. Mais Benjamin croit que, suivant l'exemple d'*arhanghel*, (archange) au lieu de *înger*, (ange) il faille dire: *anghel* avec, aussi, des plaisanteries déplacées sur le sens que pourraient avoir d'autres termes. On trouve aussi des excuses pour des mots trop connus pour pouvoir être remplacés. Des observations sur le droit d'introduire des changements dans « cette langue vlaquo-roumaine »; p. 238.

d'après Dosithée Obradovitch, par Ţichindeal, en 1814 [1], l'auteur étant maintenant, à côté de Jean Mihuţ, de Joseph Iorgovici et du zélé Constantin Diaconovici-Loga, professeur de catéchisme et d'autres matières à « l'école pédagogique de la nation roumaine », ou aux « écoles pédagogiques roumaines du Vieil-Arad » [2]. Ces Fables sont destinées au peuple, de même que la chanson de « Léonate et de Dorofata », par Basile Aaron [3], ou les vers, imprimés par les soins de Nicolas Roja, d'un Naoum Petrovici (1815) [4], ou, enfin, « La chanson de la vieille femme » par un versificateur d'Abrud, Pierre Furduiu [5].

Le reste est composé seulement de livres d'école, comme ceux de Diaconovici-Loga [6].

Dans ces circonstances commence, en Valachie, la prédication transylvaine.

Georges (de fait, au baptême, Eustathe, peut-être d'après Eustatievici) Lazare, né à Avrig, près de Sibiiu, vint au Sud des Carpathes, en 1826, comme précepteur chez les enfants d'une dame Bărcănescu, qui avait vécu quelque temps en Transylvanie. Il était en ce moment, après de bonnes études de philosophie, de droit et de mathématiques à Vienne, au moment de la guerre contre Napoléon, apprenant aussi la topographie comme ingénieur, et après des misères supportées dans sa province même, où il fut archidiacre et prédicateur, avec des perspectives de devenir évêque à Arad, mais, sous une administration transylvaine très attentive à toute manifestation de caractère libéral, empêché, bien que docteur

[1] *Ibid.*, pp. 109—110, n° 859.

[2] Cf. « Présentation de l'état de ces institutions scolastiques nouvellement introduites des nations roumaine, serbe, et grecque »; *ibid.*, pp. 83—84, n° 835.

[3] *Ibid.*, p. 115, n° 869 (plusieurs éditions, 1838, 1885). Voy. aussi l'Alphabet du nouveau directeur des écoles orthodoxes, un bon traducteur, Moïse Fulea; *ibid.*, p. 117, n° 876.

[4] *Ibid.*, p. 124, n° 883.

[5] *Ibid.*, p. 222, n° 980 (année 1818).

[6] *Ibid.*, p. 221, n° 978.

en théologie, de faire une carrière à laquelle il avait plein droit par son intelligence et ses connaissances, unies cependant à une certaine dureté de caractère [1].

Arrivé à Bucarest, il se trouva au milieu d'*une société qui voulait l'école roumaine.*

Le 15 décembre 1817 encore, après avoir pensé à ajouter des leçons de grammaire et de sciences à l'école de St.-Georges, dans cette capitale de Bucarest, et à donner à chaque district l'école préparatoire, prévoyant aussi dans ce programme « un gymnase auprès de la grande école » [1], les boïars du groupe de Constantin Filipescu demandaient, d'après l'exemple moldave, « la permission de former une école roumaine, avec des professeurs bien préparés et savants, pour pouvoir organiser aussi ces études, autant de caractère théologique que philosophique, ainsi qu'en ont les autres nations ». Quelques mois après, ils ajoutaient aussi la théologie, mais spécifiant qu'il est question de « toutes les branches de la philosophie ». Ils avaient été influencés par le nouveau code de Caragea, qui faisait désirer la délimitation définitive des propriétés, mais aussi par un milieu politique qui se dirigeait contre le prince étranger et contre ses Grecs, l'antipathie s'étendant aussi sur l'organisation scolaire où on cultivait l'idée de « la Dacie hellénique » et de « la nouvelle Athènes ».

[1] Voy. J. Eliad, dans *Foaia pentru minte*, etc., 1840, n° 6 et suiv., ou dans Pumnul, *Lepturariu*, IV, p. 59 et suiv.; P. Poenaru, *Georgiu Lazăr și școala română*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1-ère série, IV, p. 111 et suiv. Avram Sădeanu, *Date nouă despre Gheorghe Lazăr*, Arad 1914; Sădeanu et G. Popa Lisseanu, *Viața și opera lui Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1924; Trajan Lalescu, *Trigonometria lui Gheorghe Lazăr*, Bucarest 1919; J. Lupaș, *Episcopul Moga și profesorul Gheorghe Lazăr*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1924; G. Bogdan-Duică, *Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1924; J. Georgescu et V. Suciu, *Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1926; Iorga *Gheorghe Lazăr*, dans la bibliothèque « Steaua »; J. B., dans les *Conv Lit.*, XXXVIII, pp. 339—340; Al. Dumitrescu, *Foi volante din colecțiunile Academiei Române*, 1912, p. 3; Onisiphore Ghibu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVIII. Pour l'activité antérieure de Lazăr, pareille à celle des autres Transylvains: traductions de grammaires, de géographies, de livres de morale et même celle d'un ouvrage théologique dû à l'évêque russe Platon, aussi Iorga, *Ist. învățământului*, pp. 165—166.

[1] V. A. Urechiă, *Istoria școalelor*, X, pp. 413—417; Bogdan-Duică, loc. cit.; Sădeanu et Popa-Lisseanu, ouvr. cité, p. 204 et suiv.

Lazăr, pris au service par un groupe de boïars pour une simple école pratique, destinée à former des ingénieurs borneurs, fut toléré ensuite dans son intention de donner un développement qui n'était pas prévu dans le contrat, passant dans le domaine de la philosophie et se laissant séduire à des discours chaleureux sur l'origine romaine, sur la décadence actuelle, sur les possibilités de relever la nation, et il attira bientôt certains des élèves de l'Académie hellénique, mais surtout les plus humbles.

Tout cela se faisait cependant dans une atmosphère de timidité, ne demandant pas de trop grands privilèges, et on ne publiait rien des manuels, comme celui de trigonométrie, qui parut seulement après un siècle.

Il était naturel que Lazăr enseignât dans la langue qu'employaient aussi les Banatiens, même pour les matières plus difficiles, dans leur école de préparation à Arad. L'année 1818, quand il présenta son programme scolaire, mais avec des éloges pour Caragea et employant des expressions abstraites d'un caractère purement phanariote [1], est celle-là même où le si actif Naoum Petrovici donnait à Bude son grand ouvrage de compilation pédagogique [2]. Lazăr n'aurait pas su le grec, et il n'aurait pas voulu l'apprendre. Il n'avait, en tant que Transylvain, rien à faire avec les intentions du prince et n'entendait pas les soutenir. Il faisait partie, lui aussi, dans une certaine mesure, de cette opposition à caractère de conspiration contre le prince. Si on le fait entrer dans le cadre complet de cette époque, il en devient plus intelligible, bien que, sans doute, il apparaisse ainsi moins providentiel que dans l'admirable légende sentimentale qui s'est formée autour de lui, et qu'il méritait sans doute par son enthou-

[1] Voy. aussi Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 281, n° 1003. Pour son livre de lecture, qui est en grande partie (voy. le chapitre suiv.) l'œuvre de ses élèves, voy. O. Ghibu, *Din istoria literaturii didactice românești*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, sect. littéraire, 2-ème série, XXXVIII.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 247 et suiv. Voy. aussi, en 1819, « Le livre des bonnes mœurs » publié à Sibiiu, par Moïse Fulea, qui était resté en Transylvanie comme remplaçant en quelque sorte de Lazăr; *ibid.*, p. 293, n° 1035.

siasme et par le charme d'une personnalité d'invincible énergie sévère.

Mais enseigner à Bucarest en langue « indigène » des matières de niveau élevé, était la chose nouvelle, et c'est en *ceci* que réside l'originalité de Lazăr, de même que dans ce courage de parler en chaire, fût-ce même dans les cellules du couvent de St.-Sabbas — chauffées en hiver aussi autrement que par le bois de la légende, apporté de chez eux par les écoliers eux-mêmes — sur la grandeur des ancêtres.

Il faut même se demander si un enseignement d'une aussi courte durée que celui de Lazăr [1] a pu donner des élèves comme ceux que l'Éphorie des écoles, sur laquelle il ne pouvait avoir d'influence décisive, envoya, dès 1820, en Occident, pour des études d'un caractère plus élevé [2]. Les pays mêmes vers lesquels furent dirigés Euphrosyne Poteca, puis le fils du prêtre Constantin Moroiu, ou, en grec, Papadopoulos, Papa-Démètre, peut-être un Macédonien, Jean Pandele et Siméon Marcovici, probablement fils d'un Roumain d'Autriche [3]: Pise, où habitaient Caragea et le métropolite Ignace, et Paris, ne concordent pas avec ce qu'aurait pu recommander un homme formé à Vienne, comme Lazăr [4]. Et, enfin, les actes officiels concernant leur envoi pour quatre ans donnent, comme point de départ, la connaissance parfaite du grec et, comme but, leur emploi futur « aussi bien à l'école hellénique qu'à l'école roumaine », — donc c'était

[1] Voy. aussi N. Bănescu, *Cei d'intâiu bursieri români în străinătate*, dans *Rev. generală a învățământului*, VI, p. 216 et suiv.; *Academia grecească din București și Școala lui Gh. Lazăr*, dans l'*Anuarul Universității din Cluj, 1923—1924*, Cluj, 1920, p. 8 et suiv.

[2] Voy. J. Bianu, *Intâii bursieri români în străinătate*, dans la *Revista Nouă*, I, p. 428 et suiv.

[3] Le nom de Marcovici fût-ce même Marcu, renvoie vers les Serbes; cf. l'étude innovatrice de M. Alexandre Marcu, *Un student român la Pisa și Paris către 1820 : Simion Marcovici*, dans la *Rev. Ist.*, XV, p. 17.

[4] Pour des étudiants qui vont d'eux-mêmes, et non sans difficultés, en Occident, voy. Iorga, *Ist. învățământului*, p. 131 et suiv.; un Andronachi se prépare pour Rome; *ibid.*, p. 46. Voy. aussi G. Bogdan-Duică, *Ist. literaturii române moderne*, I, Cluj, 1923, p. 68 et suiv.; *Momente din viața Academiei grecești*, dans *Omagiul Bianu*, Bucarest, 1927, p. 37 et suiv.

une grande concession faite à cette dernière par le prince, qui reconnaisait ainsi leur existence parallèle [1]. Et Poteca, après avoir passé par la crise révolutionnaire, se reconnaissait aussi l'élève en matière d'idéal des professeurs grecs [2].

Mais, en tout cas, l'idée en elle-même n'était pas nouvelle. Dans une forme littéraire, plus pure et plus choisie, elle avait été exprimée un demi-siècle auparavant, par l'évêque Césaire; Benjamin de Moldavie y avait touché, et même les moines de Neamț.

Mais, surtout, elle était, sous une forme italienne, harmonieuse, dans l'âme de Georges Asachi, fils du protopope Lazare [3], plus ancien professeur de mathématiques en roumain, dès 1813, que Georges Lazăr. C'était un homme d'une supériorité intellectuelle évidente, et surtout d'un don poétique, d'un sens artistique incomparables. Au retour de Rome, presque en même temps que l'arrivée de Georges Lazăr, il s'était offert aux Moldaves pour les mêmes leçons de sciences. Mais Asachi se bornait à une présentation scientifique de sa matière, en concurrence avec son adversaire hellénique, Gobdélas, celui-ci aussi un homme très cultivé, qui faisait publier, pendant cette même année, 1818, son Arithmétique, mentionnant une Algèbre de 1806 [4]. Il ne faisait pas de discours, et il n'en a jamais fait. Il ne pouvait s'exprimer que dans le langage poétique, chantant la noble et glorieuse cité des ancêtres, « L'Ausonie heureuse », les tombeaux romains, devant lesquels il s'était agenouillé:

Un Roumain de la Dacie vient chez les ancêtres, baiser
La poussière sur leur tombe et admirer leur vertu,

[1] V. A. Urechiă, ouvr. cité, 1898, p. 84 et suiv.

[2] G. Dem. Teodorescu, ouvr. cité, p. 47; Filitti, *Frământări*, p. 18 (aussi sur le rôle de cet esprit supérieur qu'a été Néophyte Doucas).

[3] Il publie aussi, en 1821, la traduction de *La chaumière indienne* de Bernardin de St.-Pierre (*ibid.*, p. 383, n° 1127, note), livre dédié à Michel Sturdza comme « romanisant »; l'origine latine de la langue y est glorifiée.

[4] *Ibid.*, p. 263 et suiv., n° 998. Il écrivait aussi des « tropaires d'église (!); *ibid.*, p. 207. Il avait un frère médecin et poète lui aussi; *ibid.*, p. 270, n° 998.

ou bien la colonne des guerres daces de Trajan:

Comme une colonne de fer, intacte, reste la colonne de Trajan.

Et, devant la traduction du français, par son père de « La chaumière indienne »[1], il donne des vers, tels que ceux-ci:

Mais de l'engeance romaine
Ne périra l'illustre nom
Et la commémoration de leur race
Ira à travers tout le monde.

Enfin, avant le moment où, sur le Pruth, s'élévera un drapeau révolutionnaire qui n'était pas de cette même nation, mais l'a ébranlée par l'affirmation de son rôle national distinct, Asachi, encore si jeune, énivré de l'idée romaine, faisait entendre cette déclaration splendide du crédo d'un temps nouveau, dans des vers sculptés comme dans le marbre des ancêtres, et qui représentent, dans leur forme même, une vraie révolution, devant le style poétique vulgaire, sentimental et pleurnichard des prédécesseurs, et même devant l'italianisme d'académie philosophique de Jean Văcărescu, même envers celui, de façon italienne du XVI-ème siècle, d'un Budai-Deleanu, car le poète moldave renvoie au noble classicisme ressuscité en Italie, en ce moment même, comme un appel à la vie nouvelle, par Alfieri:

Ces brouillards nés sur la rive du Phlégéton
Étendirent leurs ailes sur les champs de Dacie,
Les fantômes de l'erreur, dans un sommeil paresseux,
Tenaient, pendant longtemps séduite la vertu des Roumains.
Les muses errantes vagabondaient, effrayées et muettes,
N'osant pas ressusciter le parler maternel de ses cendres.
Le zéphyr seul pleurait, et le fleuve d'harmonie attristée
Gémissant sur la splendeur disparue du pays.

[1] On a de lui aussi un discours de commémoration; *ibid.*, p. 332, n° 1076.

La Providence, par sa grâce, brisa les chaînes fatales,
Et à l'horizon paraît maintenant la douce lumière de l'aurore,
Qui annonce le soleil venant des sphères lointaines,
Et la Moldavie, attendant le jour où elle verra le premier rayon,
Élevant vers les étoiles ses yeux, d'un soupir consolant
S'écrie: « C'est le premier jour de ma résurrection ».

Mais il se laissa attirer par ce monde des puissants devant lequel se retirait, dans son isolement dace, d'une opiniâtreté voulue, le descendant de paysans transylvains, établi à Bucarest.

Or, en Valachie même, il y en avait aussi, à côté de Lazăr, d'autres, qui, avant de faire des études dans cette Italie dès 1818, pouvaient parler de la même façon.

L'attitude des boïars à l'égard de l'école roumaine en Valachie, est donc bien différente de celle des boïars moldaves.

À Bucarest, « l'Académie » de Caragea a comme éphores Constance, évêque de Buzău, Rasti, un Grec qui a fait des traductions du français, le très influent Nestor, puis l'évêque Nectarius de Râmnic et Grégoire Brâncoveanu, perdu, pour les buts de sa nation, par son éducation et par ses relations de famille, ainsi que par sa sympathie pour les Grecs, auxquels il légua sa bibliothèque annexée à leur église de Brașov; le prince ajouta, sans que cet autre protecteur puisse refuser, Constantin Bălăceanu et même le futur conspirateur Constantin Filipescu et cet opposant permanent qu'était Georges Golescu. Plus tard, l'un des fils de Filipescu, Georges, restera comme patron à côté de Nestor qu'on ne pouvait pas changer, et de Grégoire Ghica [1].

Mais, lorsqu'on décida que Lazăr ferait aussi des leçons de géométrie, de géodésie et de géographie « sur la carte », Constantin Bălăceanu et Georges Golescu gagnèrent leur collègue Grégoire Ghica pour transformer cet enseignement en une « école académique de toutes espèces de sciences philosophiques et mathématiques ».

[1] Voy. Iorga, *Ist. învățământului*, p. 55.

En Moldavie, en commençant par Michel Sturdza, protecteur dès le premier moment, la noblesse, à l'exception de Mavrocordato, reste, le métropolite lui-même en tête, près de leur « co-national » Asachi. Les efforts de Gobdélas pour le renvoyer au séminaire de Socola pour les futurs prêtres, furent vains. L'oeuvre une fois commencée continue, et parmi les écoliers on trouve des Balş, un Callimachi, deux Cantacuzène, un Beldiman, trois Sturdza et un Buhuş, des membres de la famille des Greceanu, un Crupenschi et quelques autres qui se distingueront aussi dans le domaine de la littérature, comme ce sera le cas à Bucarest pour Jean Eliad et les futurs boursiers de l'Éphorie valaque, puis le poète originaire de la Boucovine, Daniel Scavinschi, et le traducteur Basile Drăghici [1]. Mais « Les tableaux pédagogiques » d'après le nouveau système « allilodidactique » de Cléobule, sont imprimés en grec, à Paris, en 1819, par le jeune boïar lettré, Nicolas Rosetti Roznovanu [2].

Bucarest avait aussi, dès 1819, une typographie laïque, celle des boïars Răducanu Clinceanu et Démètre Topliceanu [3], mais elle ne servit à aucun but du mouvement littéraire.

À cette époque où les boïars des pays libres sont présentés comme totalement dominés par la nation grecque, la poésie en roumain, à laquelle Asachi cherchait à donner une direction nouvelle, supérieure à l'époque, avait continué son élan, parti du XVIII-ème siècle déjà, d'abord sous l'influence de la poésie légère italienne du temps, puis sous celle exercée directement, de la mode française de même inspiration, où les souvenirs classiques se réunissaient au doctrinarisme philosophique et aux élégants compliments des salons [4].

---

[1] *Ibid.*, p. 163.

[2] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, pp. 319—320, n° 1055.

[3] *Ibid.*, p. 288 et suiv. Le docteur Constantin Caracaş s'y joint ensuite; *ibid.*, p. 337.

[4] De la litérature française moralisatrice de Blanchard (et de Madame de Genlis) on traduisit aussi en Transylvanie: *Le Nouveau Plutarque*, les frais en étant supportés par Nicolas Nicolau; *ibid.*, pp. 290—291, n° 1032.

Ienachi Văcărescu écrivait des vers plutôt pour donner des exemples à sa grammaire. Aucune des poésies qu'il nous a laissées n'a été imprimée, sauf quelques vers pour le blason du pays [1]. Certains morceaux ont passé cependant à ses fils: Alexandre, d'une vie troublée et qui finit d'une façon mystérieuse, tué par suite d'une vengeance, personnelle ou politique [2], et Nicolas, pauvre homme au dos rond, qui sera envoyé en 1821, en Olténie, malgré la faiblesse de sa volonté, pour apaiser un mouvement révolutionnaire aussi dangereux que celui de Théodore Vladimirescu [3]. L'œuvre commune de ces deux Văcărescu [4] ne s'élève pas, bien que plus vivace et parfois plus gracieuse dans ses vers courts, au même niveau que celle, beaucoup plus sûre et plus riche, de Conachi, en Moldavie. Auteur sentimental, dédiant des vers à sa bien-aimée, invoquant, pour gagner sa reconnaissance, les longues nuits d'insomnie qu'il passait à s'arracher sa longue barbe de boïar, celui-ci, dont nous parlerons ensuite, est un poète autrement intéressant que Ienachi Văcărescu, surtout par le courage de susciter un mouvement poétique dans lequel il n'a marqué ni une individualité prononcée, ni un élan de l'âme, qu'il aurait pu cependant trouver dans les originaux français dont il s'était plus d'une fois inspiré [5]. La poésie des Văcărescu, restant inédite, passait d'une génération à l'autre, d'un amour à un autre amour; elle n'a eu aucune influence, car le monde des boïars s'adressait plutôt

[1] Nous avons donné de nouveaux vers de *Ienachi* dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXV, pp. 165—173.

[2] Iorga, *Studii şi doc.*, III, p. 76 et suiv.

[3] Voy. plus loin.

[4] Pour les manuscrits, voy. Ov. Densusianu, dans *Revista de cursuri şi conferinţe ;* cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 486 et suiv. (avec les biographies). Après l'édition de Voinescu, en 1848, une édition critique manque. Quelques morceaux ont été imprimés aussi par Al. Odobescu, dans *Biblioteca poporului român.*

[5] L'édition de son œuvre a paru deux fois, d'abord par les soins de Vogoride-Conachi, descendant de la fille de Conachi, sans qu'on y eût ajouté ses autres écrits en prose, car il a été aussi le traducteur d'un roman de Madame Cottin, imprimé à Jassy. Du reste, on retrouvera ce personnage aussi dans l'histoire politique de l'époque, vers 1830.

à l'Anacréon grec de l'époque, de beaucoup supérieur, qu'était Athanase Christopoulos, à côté duquel, avec son « Nouvel Érotocrite », imprimé en 1818 à Vienne, — ouvrage traduit ensuite par Antoine Pann, — s'inscrit honorablement Denis Fotino, l'historien [1].

Mais, en 1818, l'actif éditeur qu'était Zacharie Carcalechi obtint, en Moldavie, de la part du grand postelnic Alexandre Beldiman, une traduction en prose de l'idylle biblique, douceâtre, du poète allemand, très apprécié à son époque, mais à ce moment, tout à fait oublié [2], Salomon Gessner, dont le boïar moldave ne connaissait naturellement que la version française.

Donc, en 1820, paraît à Bude, l'*Oreste* de Voltaire et le tout aussi sucré *Numa Pompilius* de Florian [3]. Beldiman, qui a traduit ensuite, toujours du français, entre autres, les *Ménechmes* de Régnard [4], et qui osa toucher aussi à l'*Odyssée*, était le plus âgé des poètes de la Moldavie, étant né en 1760, à Huși [5]. Homme du monde, chasseur passionné, il représente une personnalité sociale mieux définie, mais son style en vers, emprunté aux comédies du XVIII-ème siècle et aux épopées de Voltaire, conserve cette même forme prolongée et monotone.

Cependant, parmi les boïars de Moldavie, personne ne lutte dans le sens des idées d'innovation nationale par le moyen d'une littérature originale.

---

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu loc. cit., pp. 258—263. Il était lu aussi par le grand narrateur de l'époque romantique, Constantin Negruzzi.

[2] *Ibid.*, pp. 222—223, n° 981.

[3] Voy. *ibid.*, pp. 328—330, n° 1071; pp. 347—348, n° 1086; pp. 365—366, n° 1107.

[4] Beldiman compila aussi, d'après les recommandations de Grégoire Sturdza avec une dédicace au prince, le livre sur la panification des pommes de terre, par l'Allemand Rückert, d'après la version en grec du docteur Démètre Samurcaș; *ibid.*, pp. 240—241, n° 990. Sur les traductions en français restées inédites, N. Șerban, *Racine en Roumanie* pp. 43—44. Il y est question aussi d'autres traducteurs contemporains d'ouvrages français, un Constantin Stamati, un Stârcea; *ibid*, 40—41, 42 note 1.

[5] Biographie, dans Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. XVIII-lea*, II, pp. 89—91.

Le poète le plus important de l'époque, un homme qui s'est toujours maintenu dans le domaine de l'activité littéraire, est ce Constantin Conachi, bon connaisseur de la littérature grecque, ne possédant pas le sens de la forme classique, mais seulement de la poésie grecque contemporaine, qui imitait la poésie française du XVIII-ème siècle. Lecteur et grand appréciateur de la philosophie versifiée qui est l'œuvre de l'Anglais Alexandre Pope, il ne se distingue encore en rien dans les efforts politiques d'une génération qui se lève au commencement de ce siècle. Le propriétaire, économe et avare, de la terre de Ţigăneşti, occupé de ses affaires, épris de temps en temps des charmes d'une femme pour laquelle, de ses yeux fatigués par l'insomnie, « il verse des torrents de feu brûlant », l'adorateur de Zulnie Negri, dont plus tard, il défendra avec une grande énergie, contre un mari brutal, la fille, née probablement de leur amour, ne pouvait guère être gagné, comme tant de Grecs contemporains, aux luttes et aux risques d'une cause nationale. Fils d'Emmanuel Conachi, d'une famille venue en Moldavie au commencement du siècle, ce cousin du malheureux étudiant de Vienne, avait surtout les qualités d'âme des Cantacuzène, dont descendait sa mère, Hélène, et le métropolite Benjamin était son cousin germain [1], mais il fut élevé par la seconde femme de son père, Élisabeth Sturdza. Né là, à la campagne, sur les rives du Séreth, près de Tecuciu, le 14 octobre 1777, il prit contact avec la littérature française par un précepteur, un émigré du nom de Fleury, tandis que, pour la préparation de ce cousin homonyme, envoyé à Vienne en 1800, puis à Iéna, et de son frère, Basile, avaient contribué, à côté de plusieurs Grecs, le moine allemand Willy, le Français Ledoulx, qui eut ensuite une carrière à Jassy, un Mériage et un Constantin, à côté d'un professeur de latin, Jean, et de deux autres professeurs

[1] Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VII, p. 99. Benjamin baptise en 1827 sa fille, Catherine, qui, comme femme de Vogoridi, a joué un grand rôle à l'époque de l'Union des Principautés; *ibid.*, pp. 98—99. Conachi avait une sœur Catherine, — d'après le nom de l'impératrice, — qui fut enterrée en 1827 dans l'église du Ban à Jassy, près de son père, Emmanuel; *ibid.*, Cf. aussi Iorga, dans le Calendrier du *Neamul Românesc* de Jassy.

de latin, Joseph Rätz et Wengerski, la direction pour les études en Occident étant confiée à Daniel Philippide [1].

Constantin avait commencé à écrire, dès 1793, plaisantant sur le compte des fêtes de l'époque de Patiomkine:

> Car les Moscovites partirent, et le pays resta dépouillé
> De l'argent des marchands, mais orné de ces modes,

et il peut trouver des vers aussi distingués que ceux-ci:

> Car, comme une étoile dans les eaux, brillant au milieu des ondes
> Et mille fois sous ces ondes s'obscurcit et brille,
> Comme un éclair qui brille et brillant finira,
> Brève illusion pour ceux qui le regardent,
> Mon âme dans les larmes se confond, disparaît [2].

Il était du reste, alors, à peine au commencement d'une carrière de boïar qui le mena jusqu'à la dignité de vornic, sans qu'il eût montré un penchant particulier, même pour les fonctions administratives. Très « Moldave », sans liens ailleurs, il est seulement hostile aux Grecs, dont il caractérise la « ruse », et contre le Phanar, qui suce le sang de ce « bison » stupide de Moldavie. Très boïar, malgré ses origines modestes, il ne se mêlera jamais à une action de réformes. D'inspiration anacréontique, il chante dans des vers longs, d'une construction sure et d'une langue soignée, recevant aussi des influences de la poésie populaire, qu'il a connue et appréciée, les exploits, pour sa souffrance ou pour sa joie, du dieu Amour, dans son dernier vêtement français. Il lui arrive, quand une passion en vient à dominer toute sa vie, de trouver des lignes aussi sincères que dans cette déclaration d'un amour durable,

[1] Jules Tud cescu, dans la *Rev. Ist.*, V, pp. 69 et suiv; Iorga, *ibid.*, VII, pp. 85—86. Un frère, Jean Conachi, se fit moine; *ibid.*, p. 86.

[2] *Ibid.*, p. 87 et suiv. La mention de la Moldavie en première ligne (p. 90) confirme l'opinion que l'auteur de ces vers anonymes est Moldave. En 1806, l'occupation n'a pas été faite par une « proclamation », comme en 1788; *ibid.*, p. 90. Alors, les calèches des boïars, courant et chassant dans la rue les paysans, étaient une innovation, de même que les corsets; p. 25. On employait alors des expressions turques, comme à la page 93.

allant jusqu'à l'heure où, dans la mort, « le visage de la bien-aimée, purifié de péchés, paraissait sourire » [1]:

Je l'ai aimée jusqu'au fond de l'âme, et, dans ma folie,
Dieu, fortune et monde pour moi c'était elle.

Ces vers appartiennent à une époque ultérieure, 1831, lorsque Conachi était un autre homme. Alors, il avait imprimé au moins des traductions d'après des écrivains français plus modestes; jusqu'en 1821, ses poésies, qui n'étaient pas même destinées, comme celles de Văcărescu, à être transmises en manuscrit au public pour servir des passions étrangères, restaient dans ses tiroirs.

De la modestie d'une situation de didascale surgissait, en ce moment, chez les Valaques, la pauvre poésie, d'ancien type phanariote, sans aucune influence occidentale, de Paris Momuleanu, de fait un Momoulo grec, dans son volume de 1820, contenant, dit-il des « vers formés, pour la première fois en roumain » [2]. Momuleanu, du nom classique de Pâris, qu'il s'était donné lui-même pour être au niveau de sa poésie, mais qui s'appelait de fait Barbu, avait passé au nouveau crédo, qui le mènera, après la révolution de 1821, jusqu'à Pierre Maior et à la religion nationale romaine, sous l'influence de ce mouvement de Constantin Filipescu, dans la maison duquel avait vécu celui qui était né à Slatina, en 1794 [3]. Pour le moment, ce fabricant actif de petits vers, d'après ceux de Ienachi Văcărescu, devant lequel il s'incline, est, au fond, un imitateur de la poésie française du XVIII-ème siècle, qu'il avait découverte, bien qu'il aime à citer, dans une préface naïve, mais claire, les poètes du classicisme helléno-romain, partant d'Homère, traité de « cime des poètes », avant Racine et avant Boileau, qui sont qualifiés seulement comme ayant « de l'esprit et de la fantaisie », de même que son modèle et patron déclaré, « pour ses baga-

[1] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, p. 495 et suiv. Cf. Papadopol-Calimah, dans les *Conv. lit.*, août 1885, février 1886.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, pp. 333—335, n° 1078; p. 402, n° 1160 (édition de 1822).

[3] Voy. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 490—491.

telles à lui », Christopoulo. Elle ne nous semble pas dénuée d'intérêt, au moins, la définition originale qu'il donne de la poésie: « Ce fantôme de la passion, qui, sous l'impression de quelque sentiment, tisse idées et opinions. Il n'y a ni oreilles, ni âme capables de ne pas sentir la force de cette impulsion ». Et une vraie poésie, plus délicate que dans ses vers, se trouve dans cette confession: « Celui qui prouvera être le premier écrivain et poète de la nation, nous distinguerons sa patrie et lui donnerons la primauté ».

On connaît aussi d'autres poètes écrivant pour leur famille et pour leurs amis, sans arrière pensée de se présenter en lettres d'imprimerie, et d'autres pourraient aussi être découverts dans les manuscrits du temps. C'est le cas de Matthieu, fils de Basile Milo, celui qui avait été envoyé vers l'impératrice Catherine et avait laissé son fils pour des études en Russie; on a de lui des pièces dédicatoires et des satires d'un caractère banal [1], — ou d'un Nicolas Dimachi [2]. S'il existe en effet « Le recueil de poésies par Negruț », publié, à ce qu'on dit [3], à Jassy, en 1820, cet opuscule signifierait le courage qu'aurait eu à publier dès lors ses premiers essais le si jeune Constantin Negruți (né en 1808) [4], qui traduisit, en 1824, à Jassy, *Memnon* de Voltaire et le *Trépied d'Hélène* de Marmontel, à côté des *Caractères moraux* du même et de *Crispin et la commère*, ainsi qu'un autre récit français, en même temps que cet adolescent s'essayait à un modèle aussi difficile que *l'École des femmes* de Molière et à une tragédie française peu connue, *Adrien en Syrie* [5]. Mais « L'exil

[1] J. Tanoviceanu, *Un poet moldovean din secolul al XVIII-lea*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, section littéraire, 2-ème série, XX. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 492—493. Il aurait traduit aussi quelque chose de Voltaire.

[2] Préface de Basile Pop au *Psautier* de Prale.

[3] Philippide, loc. cit., p. 157. Cf. N. Camariano, *Primele încercări literare*, Bucarest 1935.

[4] Discussion par M-elle Ghiacioiu, Préface à l'édition de Craïova de Negruzzi.

[5] Iorga, dans la *Rev. Ist.*, IV, p. 21 et suiv. (avec la bibliographie à la page 23, note 1).

de l'ichlic » (couvre-tête rond des vieux boïars) rentre dans la série de ces écrits, correspondant au changement de vie des Roumains, qui apparaissent de ce moment. Sous l'influence des Français et de celle de Christopoulo, se formera peu à peu l'esprit fin et pondéré qui sera plus tard, sinon un maître pour la poésie, du moins un modèle pour la prose de narration roumaine. Pour le moment, le ton des vers de ce jeune homme correspond à celui de Conachi dans ses premiers essais, bien que probablement Negruți n'eût rien connu des ouvrages de ce prédécesseur.

Enfin, cet élève d'Asachi, le Boucovinien Daniel Scavinschi, aurait traduit le *Démocrite* de Régnard, ainsi que l'avait fait Beldiman pour les *Ménechmes*. Sa poésie originale n'a aucune valeur malgré tout l'intérêt qu'a suscité une vie brève et malheureuse et l'éloge du grand poète du XIX-ème siècle, Eminescu, poursuivi par ses souvenirs du milieu boucovinien, où il avait vécu comme étudiant [1].

La poésie populaire elle-même s'élève d'un degré, fraternisant d'une façon harmonieuse avec la nouvelle musique religieuse, par ce Transdanubien, venant d'une famille de chaudronniers, qui, par cette occupation même, montre des rapports avec la Macédoine roumaine, Antoine Pantaléon ou Pantélimon [2], homme simple, sans passé et sans biographie, jusqu'au moment de son établissement à Bucarest comme simple chantre, en même temps que disciple et auxiliaire typographique de Pierre d'Éphèse; jamais un caftan de boïar ne le recouvrira, jamais une société d'intellectuels ne l'acceptera, restant jusqu'au bout un faubourien d' humble génie. Dès 1819, il publiait un opuscule de chants d'église, l'« Axion » [3], et, ayant recueilli les chansons des enfants qui, pendant les fêtes de Noël, portent d'une mai-

[1] Pumnul, *Lepturariu ;* C. Negruzzi, dans *Scrieri ;* Jacques Negruzzi, dans *Conv. lit.*, IV, pp. 44—46; V. A. Urechiă, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, X, p. 320 et suiv.

[2] Voy. aussi, à Brașov, un Jean et un Nicolas Pan, libraires; Bianu, Hodoș et Simonescu, loc. cité, p. 627.

[3] *Ibid.*, p. 312, n° 1044.

son à l'autre l'étoile de Bethléem [1], vers qui se retrouvent jusque là aussi dans des ouvrages de prêtres, il donnait « Le calendrier de Boniface l'inassouvi » de 1821 [2], faisant jaillir son humour dans de pareils opuscules destinés au peuple. Ces écrits sont bien différents de ceux critiqués par Budai Deleanu, de Basile Aaron, qui, après son « Léonat et Dorophate », donnait, en 1820, « L'année fertile », et, en 1821, un autre recueil, « Sophronius et Charite » [3], ou ceux de Barac, avec son « Psautier » en vers [4], auquel répond le bizarre Chant de Pâques dû au Moldave Pralea, de Bessarabie, qui était allé jusqu'à Pétersbourg, en 1819 [5]: celui-ci est lui-même traducteur de Chants et de Psautiers, mais dans un style innovateur déséquilibré [6]. Ajoutons une « Destruction de Jérusalem » du même Barac, en 1821 [7], sans que puisse paraître son « Odyssée » et sa « Lucrèce » [8], et il cherchait à rapprocher sa triste muse de bureaucrate, du marbre éternel de Virgile [9].

Mais tout cela vient des couches inférieures de la pensée. A un niveau infiniment supérieur, de lumière claire, se trouve l'appel à la mission latine et roumaine de ce noble esprit qu'a été Georges Asachi.

A une époque d'érudition simple et sèche, entre 1800 et 1812, le traducteur de Lwow, ce Transylvain déraciné

---

[1] *Ibid.*, p. 402, n° 1161.

[2] *Ibid.*, p. 362, n° 1124. Cf. G. Dem. Teodorescu, *Operele lui Anton Pann*, Bucarest, 1891.

[3] Bianu Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 324—325, n° 1062; pp. 366—369, n° 1109. Cf. *ibid.*, p. 529. D'autres travaux ultérieurs, du'n caractére périmé; *ibid.*, p. 611, n° 1406; pp. 672—673, n° 1468—1469; des vers latins de lui, en 1809; *ibid.*, p. 15, n° 772.

[4] *Ibid.*, pp. 339—342, n° 1082.

[5] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 493—494.

[6] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 338—339, n° 1080; p. 546 et suiv., n° 1322.

[7] *Ibid.*, p. 369, n° 1112.

[8] *Ibid.*, p. 549.

[9] *Ibid.*, p. 549, note 5.

qu'était Budai-Deleanu, travaillait, à l'insu de tout le monde, à d'admirables poèmes dans le genre de l'Arioste, trouvant, pour en revêtir des types de hobereaux hongrois, de tziganes, de boïars de l'époque de Vlad l'Empaleur, dans un fouillis d'action et de scènes d'un grand comique, le trésor d'imagination et d'esprit satirique du peuple dont il venait; mais il était capable de forcer une langue encore rebelle à entrer dans l'harmonie élastique parfaite des stances italiennes, jusque là totalement inconnues de sa nation. Quelle que soit l'influence de la *Batrachomiomachie* d'Homère, puis de Tassoni, même du Viennois Blumauer, qui travestit l'*Énéide*, une note personnelle se détache de vers comme ceux-ci:

Muse d'Homère, qui jadis
Chantas la guerre des grenouilles,
Chante-moi aussi, — sois charitable, —
Ce qui se passa dans la fière Valachie,
Lorsque le prince Vlad arma par force
La brave lignée des fils de Pharaon.

Il y a ici, à côté d'une fluidité parfaite, d'une agilité de la parole, une capacité de créer des figures et de développer des actions pareille à celle des poètes les plus doués dans des pays ayant un ancien développement littéraire, et il y a aussi cet humour du peuple, avec ses sources inifinies de plaisanterie, alors que l'auteur recueille dans les récits populaires des figures de « filles d'empereurs ravies par les dieux », à l'apparition desquelles sont mêlés aussi les souvenirs de l'épopée classique, de même que, dans le domaine de l'idylle, la même inspiration latine permet à celui qui avait été élevé dans le monde des campagnes de sa Transylvanie de faire surgir tout le charme de la nature roumaine:

C'était à la veille de la Saint-Jean,
Quand le soleil commence à brûler,
Quand le zéphir fait sécher les fleurs de la campagne
Et les mouches agiles
Chassent le bétail des pâturages:
Le berger, à l'ombre, veille.

Budai Deleanu, qui plus tard fut appelé en Moldavie comme professeur [1], sans pouvoir se décider à ce changement de vie (il mourut seulement en 1847), n'a pas travaillé dans le domaine politique, mais il avait le crédo philosophique qu'on retrouve chez tous les représentants de cette génération transylvaine: laïcisme, chez celui qui était destiné, au début, à une carrière de prêtre, allant dans la hardiesse de sa critique contre les catholiques, bien qu'uniate, par-dessus « les moines ventrus », jusqu'au Pape, avec ses indulgences bien vendues et dans le mépris pour les rigueurs et les écarts de l'ordre monacal, jusqu'à la fronde envers le pouvoir de celui qui, « assis sur son divan », ordonne:

Moi,
Un tel par la grâce de Dieu,

et sont attaqués aussi les privilégiés de chez lui, les hobereaux transylvains.

Mais, à la distinction de ses contemporains, dans cette *Tziganiade* [2], sinon aussi dans d'autres ouvrages, qui ne sont pas fixés dans un milieu bien défini, comme « Les trois braves » et « Les montagnards ou les Frères jumeaux », il a un sens pour ce qui manque aux pays roumains libres qu'il n'a du reste, jamais visités. Et, ainsi, il attaquera:

Les parvenus affamés des îles,
Les petits Grecs d'Anatolie et de Péra,

et aussi les boïars d'éducation étrangère, très fiers d'une langue « hellénique » qu'ils ne comprennent pas bien et qui, dédaignant de parler la langue de leurs ancêtres,

Ressentent de la honte à s'appeler Roumains,
Et restent, dans leur propre patrie, étrangers [3].

[1] Voy. Aron Densusianu, dans la *Rev. critico-literară*, I, p. 21 et suiv.

[2] Première édition dans le *Buciumul Român*, I; la deuxième, par Virgile Onițiu, *Alexandria Țigănească*; la troisième, Bucarest, 1925. Voy. aussi Aaron Densusianu, dans *Cercetări literare*, Jassy, 1887, p. 245 et suiv., aussi dans la *Rev. critică-literară*, IV, n° 1, p. 21 et suiv.

[3] Pour les tendances politiques, voy. G. Bogdan-Duică, dans les *Conv. lit.*, 1901, p. 438 et suiv.

LIVRE IV

LES ROUMAINS ET LES RÉVOLUTIONS NATIONALES

CHAPITRE PREMIER

LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE DE 1821

En 1818, après de longues agitations mystérieuses surtout en Russie [1], mais aussi en pays roumains, le chef de la garde albanaise du prince Alexandre Soutzo, Georges pour les Grecs, Iordachi pour les Roumains, originaire de Vlacho-Livadi [2], et qu'on appelait, selon la mode classique de l'époque, Olympios, d'après la montagne des dieux sous laquelle était niché le village roumain, où il avait vu la lumière, avait fait prêter le serment de foi á l'ancien officier auxiliaire russe, futur imitateur de Carageorges, Théodore Vladimirescu, à Vienne, où ils s'étaient rencontrés, tandis que Georges Cantacuzène, fils d'une princesse Callimachi, et descendant des Cantacuzène fixés en Russie, lieutenant-colonel impérial de hussards en Bessarabie, aide-de-camp du général-commandant Benningsen, faisait un voyage mystérieux de Moscou, par Jassy, à Constantinople, sous prétexte qu'il s'occupait de l'héritage d'une de ses propriétés [3]. Trois ans après, au printemps de 1821, l'Impératrice Élisabeth de Russie écrivait à une amie sur « le départ du prince Ypsilanti », Alexandre, dont « l'expédition se reculait d'un jour à l'autre » [4]. Avec le jeune colonel

[1] Voy. Daskalaki, *Τὰ αἴτια καὶ οἱ παράγοντες τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως τοῦ* 1821, Paris 1917; *La presse néo-hellénique*, Paris 1930. Cf. Iorga, *Rev. Hist. du S-E. eur.*, 1928, p. 158; 1930, pp. 247—248.

[2] Voy. Iorga, *Iordachi Olimpiotul*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXVIII.

[3] Iorga, *Studii şi doc.*, II, p. 512, n° 2.

[4] *Ibid.*, p. 562, note 1.

Cantacuzène, le fils aîné de Constantin Ypsilanti avec sa première femme, fille d'Alexandre Callimachi, qui vivait encore à Constantinople, aveugle et pauvre, et finira bientôt devant le spectacle de la terrible répression turque [1], cet ancien général, qui avait combattu contre Napoléon et avait perdu un bras dans la bataille de Kulm, s'était décidé à frapper, et non à l'insu des cercles officiels russes, ainsi que nous venons de le voir, le coup décisif pour la résurrection de l'Empire Byzantin.

Pendant ce mois de mars 1821, lourd de conséquences, les Moldaves purent donc lire dans leur propre langue ce manifeste, pareil à celui par lequel le tzar lui-même avait annoncé, en 1806, l'entrée de ses armées en Moldavie:

« Au peuple du pays de Moldavie.

« Habitants de ce pays de Moldavie, nous vous faisons savoir qu'avec l'aide et par la grâce de Dieu, toute la Grèce a levé, à partir d'aujourd'hui, les drapeaux de sa délivrance de sous le joug de la tyrannie, demandant sa liberté, et moi, avec tous mes compatriotes, je vais là où m'appellent les trompettes de la nation de ma patrie. Je vous donne donc cette assurance et cette garantie, autant de ma part que de la part de tous mes compatriotes qui se trouvent ici (et que j'ai l'honneur de gouverner), que vous aurez tout le calme et toute la sûreté, autant pour votre personne que pour votre avoir.

« Donc chacun doit vaquer, avec la même liberté dans laquelle vous vous trouvez, à ses devoirs et à ses affaires, et qu'il ne se trouble en rien à cause de mes mouvements, car le gouvernement et l'administration de cette principauté restent tels qu'ils étaient, et par les mêmes lois seront accomplies les actions de ce gouvernement. Je vous dis en vérité, à vous, ô habitants de la Moldavie, que la Providence céleste vous a donné elle-même le prince qui règne maintenant, Michel

[1] Voy. Iorga, *Viața lui Alexandru-Vodă Callimachi, Domn al Moldovei, cu prilejul descoperirii testamentului său*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVII. Le testament est de 1810.

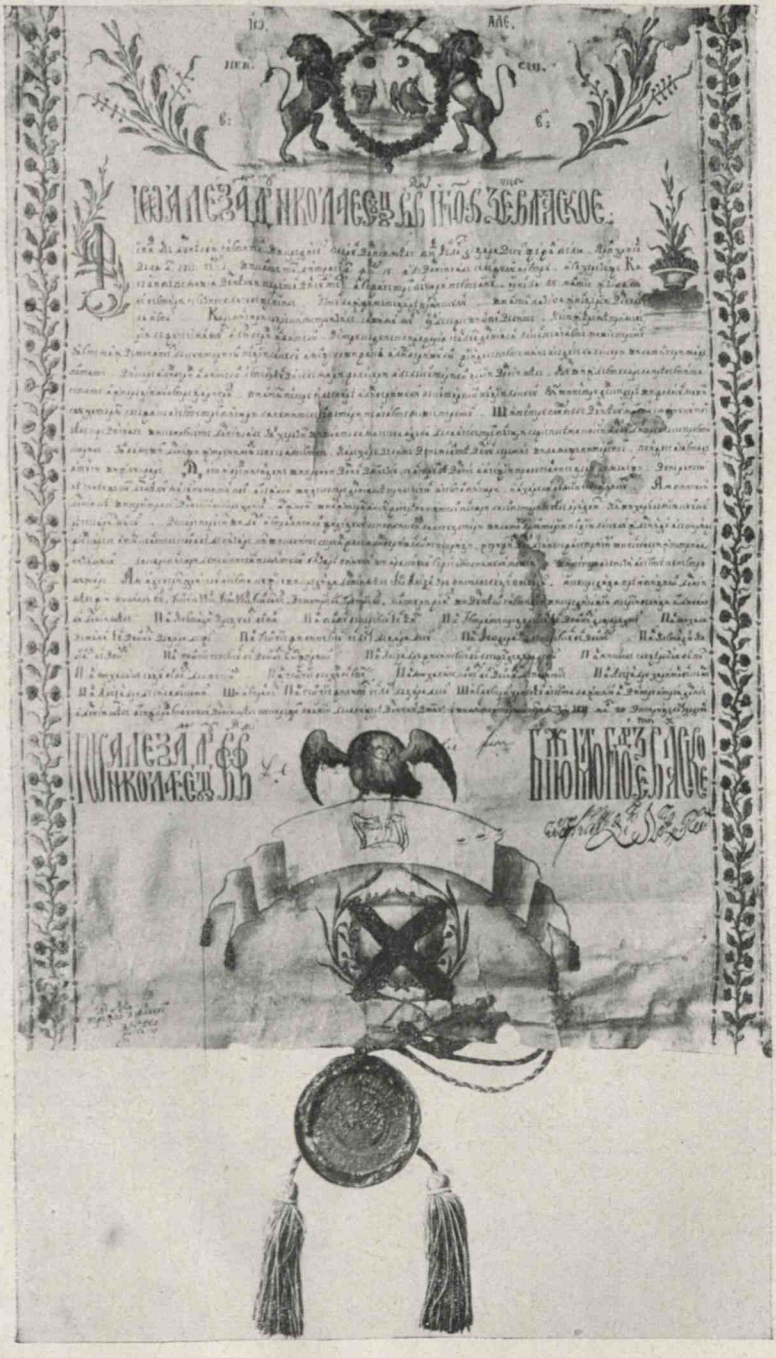


Fig. 29. — Document d'Alexandre Nicolas Soutzo, Prince de Valachie.

Soutzo Voévode, un défenseur zélé des droits de votre patrie, père bienveillant pour vous. Connaissez donc que Son Altesse est telle que nous le disons, et unissez-vous à Son Altesse pour protéger votre bonheur commun. Mais, si par hasard, quelques Turcs désespérés envahissent vos terres, ne les craignez en rien, car une formidable puissance est toute prête pour punir leur hardiesse.

« Daté de la ville de Jassy, aujourd'hui le 23 février 1821.

« Alexandre Ypsilanti » [1].

Comme on le voit, ce fils de prince signe de son seul nom, sans montrer sa qualité. Il est le représentant de « la Grèce » qui s'en va combattre chez elle: il n'est que de passage dans ces régions. Parlant de cette « terrible force » qui arrêtera toute invasion turque pouvant se produire, il désigne naturellement les Russes. Bien qu'il sût que, dans le pays où il était entré sans résistance, avec très peu de personnes à sa suite, il ne puisse trouver, malgré ce qu'avaient préparé quelques individus de la qualité de Pendedéka et de Karavia, aucune organisation, il se dirige vers un « peuple » et vers des « habitants », auxquels il refuse de donner une qualification nationale. Il promet de conserver les institutions du pays, comme s'il avait eu la possibilité de les changer. Et il traite le prince en autorité supérieure, qui permet à Soutzo de gouverner ces « habitants » qui ont la fortune d'être gouvernés par lui.

La proclamation se dirige, du reste, pour le moment, du côté d'une seule catégorie d'habitants, les Moldaves, mais Ypsilanti savait bien que, dès le 30 janvier du nouveau style 1821, Alexandre Soutzo, prince de Valachie, était mort d' « un érésipèle phlegmoneux qui lui était monté dans le poumon » [2], bien qu'on eût cru que cette mort, cachée pen-

[1] Fac-similé dans Iorga, *Studii şi doc.*, VII, p. 84; voy. aussi Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité p. 387 et suiv., n° 32 et suiv., de même que dans les Histoires de la Révolution grecque par Élie Photino et autres, aussi dans Aricescu, *Istoria revoluţiunii de la 1821*, 2 volumes.

[2] Nerva Hodoş, ouvr. cité, p. 133, n° MCMXVI. Cf. Iorga, dans Hurmuzaki, X, pp. 101—102, n° CXXXV et n^os suivants.

dant quelque temps pour arranger la succession du fils aîné, avait été préparée par l'empoisonnement d'une fistule, dû au docteur Christari, homme distingué qui a publié aussi des ouvrages littéraires [1]. Il était question maintenant que Michel Soutzo de Moldavie passe dans la principauté plus rentable, bien que, d'après l'hatichérif de 1818, Scarlate Callimachi, qui avait cependant comme concurrent son propre frère Jean, aurait eu le droit d'aller à Bucarest [2].

Mais, encore une fois, le pays s'opposa. Le vieux ban Brâncoveanu fit savoir que les boïars n'acceptent pas ce si jeune et inexpérimenté fils de prince que poussaient les femmes influentes de cette famille [3]. À la fin, Scarlate vainquit, envoyant aussitôt ses caïmacams, Constantin Negri et le Bulgare grécisé Étienne Vogoridès, qu'on appelait, en Moldavie, Vogoridi [4]. Lui-même était retenu encore à Constantinople par les négociations infinies avec l'ambassadeur du tzar Strogonov qui, en ce moment, lorsque tout un parti chrétien en Russie voulait la guerre, cherchait un prétexte aux Turcs.

Ses représentants n'étaient pas encore sur le Danube [5], lorsque Théodore Vladimirescu, s'étant entendu avec le capitaine Iordachi et avec ses subordonnés, Grecs et Bulgares, Sabbas, Guentcho, Michali, Hadchi-Prodan, venu du côté des Serbes, d'où l'esprit même de Carageorges paraissait l'avoir amené, Makédonski [6], partait vers l'Olténie où se tenaient prêts les capitaines des pandours; ils élevaient un drapeau guerrier, portant, sous l'image de la Trinité, des vers religieux nationaux à la façon des Văcărescu [7].

[1] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, pp. 47—50.

[2] Iorga, *Acte şi fragm.*, II, p. 563.

[3] *Ibid.*, p. 564.

[4] *Ibid.*, pp. 564—565. Cf. Iorga, dans Hurmuzaki, X, p. 107, n° CXLI. Pour Vogoridi, voy. Filitti, dans la *Rev. Hist. du S-E. eur.*, IV (1927), pp. 314—320.

[5] Ils y arrivent le 7 mars; Iorga, dans Hurmuzaki, X, p. 112, n° CXLIX.

[6] Voy. la liste des capitaines de Iordachi; Iorga, *Acte şi fragm.*, II, pp. 558—559. Aussi des Souliotes; *ibid.*. Dès 1820, Théodore avait emprunté une somme au « sinior » Paul Makédonski; Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, n° LII.

[7] Voy. la reproduction dans Iorga, *Ist. Românilor* pour les écoles.

Fig. 30. — Alexandre Nicolas Soutzo.

Les Albanais envoyés contre lui se réunirent cependant aux pandours, et l'intervention de Nicolas Văcărescu et celle de Samurcaș restèrent nulles.

La première proclamation de Théodore, qui, ayant été quelques années auparavant à Vienne, dans l'atmosphère du congrès occupé à créer des frontières et à fonder des États, gardait des idées politiques et avait exprimé, dès lors, l'espoir que le moment favorable à sa nation viendrait: — « il y a eu jusqu'ici beaucoup, peu reste encore » —, a un contenu vague, dans lequel des idées différentes se mêlent sans pouvoir former un programme.

Ce serait une erreur de croire que le mouvement des pandours aurait fait tressaillir toute une nation. Telle notice contemporaine le présente de cette façon: « Après la mort de Sa Grandeur (Alexandre Soutzo), s'est levé un Théodore Vladimirescu, sloudchar, du côté de l'Olt, et il rassembla une quantité d'hommes fols, voulant imposer la justice en Valachie », — donc *cette* partie de son action était comprise, — « ce sloudchar Théodore étant proclamé par toutes les rues comme gouverneur du pays, les amenant par la force, tous, petits et grands, à le suivre . . . À Bucarest, Théodore déclarait qu'il cherche la justice, et, à côté, on pouvait voir une si grande rébellion que jamais on n'en vit une pareille dans ce pays».

Dans cette première manifestation de Théodore [2], à un moment où on *prévoyait la mort du Prince et où on cherchait à empêcher une nouvelle succession phanariote*, on ne voit pas en fait son esprit, mais celui de l'évêque d'Argeș, Hilarion, ce qui est démontré par l'attaque contre le métropolite, adjointe sans raison aucune, à celle dirigée contre le Prince [3].

---

[1] *Rev. ist.*, IV, pp. 153—154.

[2] Il en parlera dans celle du 8 mars v. st.

[3] Aricescu B., *Istoria revoluțiunii dela 1821*, II, pp. 32—34 et dans Dârzeanu, à Iorga, *Izvoarele revoluției*, pp. 8—9. Tous les dires des témoins de la révolution, personnages secondaires, non initiés, tels que Dârzeanu et Cioranu, et d'autant moins les rapports diplomatiques sur le programme de Théodore, ne peuvent servir de base. Cf. Filitti, *Frământările*, p. 36, note 2.

Mais la mort de celui-ci change la situation. L'appel de ceux armés de « fourches et de lances », « n'importe de quelle nation que ce soit », contre les « chefs religieux et politiques », mais surtout contre les « tyrans boïars », vient de la même inspiration, mais déjà on fait une exception entre « nos bons boïars et les mauvais » [1]. C'est surtout au « tyran boïar », l'ispravnic grec de Mehedinți, qu'on parlait seulement du « peuple brutalisé et terrorisé par vous » [2]. Mais immédiatement après on parlera de la soumission aux « Princes Grecs » des boïars du pays, de leurs relations avec « les autres Grecs venus en même temps qu'eux »: c'est pourquoi « à un seul appel du pays », « 12.000 » hommes se levèrent, auxquels vinrent se joindre ceux d'Argeș, de Rușii-de-Vede et « d'autres départements jusqu'aux environs de Bucarest », c'est-à-dire ceux de Bolintin et de Ciorogârla ». Constitués en « assemblée du peuple de tous les départements du pays », ils attendront tous, à Bucarest, l'envoyé impérial qui viendra enquêter au sujet de la requête adressée à la Porte, « enquête de laquelle nous attendons la remise en possession de nos droits ». Les Bucarestois, « le clergé, les corporations et tout le peuple » devront faire des déclarations par écrit — il n'est pas parlé des boïars — et Théodore attend d'eux des volontaires, quand ils entendront la « douce voix de la patrie, et de la justice », car autrement ils se montreraient des « ennemis » de cette patrie (17 mars v. st.) [3].

Mais au premier contact avec les grands boïars du « gouvernement », les choses changeront. Dès qu'ils deviennent, eux aussi, des « patriotes », Théodore n'a plus rien contre eux, il ne se montre à eux qu'en tant que représentant du peuple qui s'est plaint vainement « par cinq requêtes successives à la Porte » et qui ne prend rien d'autre que la

[1] Aricescu, ouvr. cité, pp. 27—28; Codrescu, *Uricariul*, XII, p. 90; Urechiă, ouvr. cité, XIII, pp. 21—22; Dârzeanu, loc. cit., pp. 6—7; Cioranu, *ibid.*, pp. 234—235.

[2] Aricescu, ouvr. cité, II, pp. 47—49; Urechiă, ouvr. cité, XIII, pp. 24—25. Dârzeanu, loc. cit., pp. 10—12.

[3] Codrescu, *Uricariul*, XII, pp. 92—94 (d'après *Albina Pindului*, 1869, p. 451). Cf. les sources citées dans la note précédente.

Fig. 31. — Théodore Vladimirescu. Portrait dans l'église de Preajna, Mehedinţi.

nourriture, «fruit de son travail», bien que, à Motru, les chefs de district, Bibescu et Viişoreanu, aient fait tirer sur eux; il annonce qu'il marche sur Bucarest; il ne se soucie pas de l'anathème des évêques [1]. Mais par toutes ces manifestations, de même que Carageorges, il se présente comme «le sujet chrétien de l'Empereur», qui est le «représentant de Dieu». «Ou bien pensez-vous que le Sultan Mahmud aussi est mort?» ce qui signifiait naturellement que, *sous le cathéchisme de l'hétairie, s'infiltrait l'esprit de la révolution serbe;* des mots comme «le meilleur fils de la patrie» proviennent de souvenirs français. *L'élément spécifique roumain n'apparait pas;* l'élément personnel ne se retrouve que dans l'appel à une stricte discipline [2], adressé aux soldats improvisés.

En attendant, l'arrivée d'Ypsilanti à Jassy n'eut aucunement le caractère qui ressort de son manifeste. Dans la nuit du 6 au 7 mars n. st. des conflits se produisirent entre les Albanais réunis par Caravia et les négociants turcs, dont quelques-uns furent tués, ce qui arrivera également à Galatz de la part des Chiotes et des Ioniens de cette ville [3]. C'est en vain qu'on fit savoir à la population que l'ordre serait maintenu. La nouvelle de l'arrivée du fils de prince fit l'effet d'une simple visite et l'on apprit aussi qu'en raison du manque

[1] Aricescu, ouvr. cité, II, pp. 52—54; Urechiă, ouvr. cité, XIII, pp. 7—8; Dârzeanu, pp. 32—34.

[2] Suit la lettre au nom de Callimachi pour apaiser le peuple. La lettre de Nicolachi Văcărescu, Aricescu, ouvr. cité, II, pp. 74—75; Dârzeanu, pp. 47—48. Le Mémoire figurant dans la correspondance consulaire autrichienne, résumé par J. C. Filitti, *Frământări*, pp. 45—46, avec des demandes naïves, telles que celles de ne faire accompagner les Princes grecs que par quatre des leurs, de constituer une armée de 4.000 pandours auprès de 200 Albanais, de revenir au système fiscal de l'époque de Caragea, de réserver les bonnets fourrés et les calèches dorées à la famille régnante, de chasser la famille Soutzo et celle du négociant de Craiova Hagi-Enuş, de bannir pour dix ans les boïars qui ont tiré sur les hommes de Théodore au monastère de Motru, de démettre de ses fonctions le boïar Alexandre Vellara, enfin la nomination, comme chef d'État, de Théodore lui-même, émane probablement de son entourage et non de lui.

[3] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 110 et suiv.

total d'argent, un emprunt avait été imposé au banquier grec André Pavli. On demandait officiellement d'apporter des armes à la Cour. Le commandement des individus recrutés sans sélection incombait à Constantin Duca. Quant au prince, tout ce qu'il pouvait déclarer c'est qu'il ne pouvait rien faire pour arrêter les événements.

Le 9 mars, la petite « armée », portant la cocarde tricolore française, prêtait serment à Ypsilanti à Galata. Mais les boïars ne bougeaient pas et on croyait qu'ils s'étaient déjà adressés au Tsar [1]. Le 13, la troupe de Duca se mettait en marche vers Bucarest, d'où les caïmacans se retiraient sur Giurgiu [2].

Devant cette violation d'une décision du souverain qui, à Ypsilanti avait paru trop tarder, Michel Soutzo prit, tout d'abord, une attitude quelque peu indépendante. Le 26 du mois, apprenant qu'un « certain nombre de villages du nouveau district (Putna) étaient encore inquiétés par les agitateurs », il ordonnait au prévôt et aux autres fonctionnaires de se rendre parmi les paysans pour les apaiser [3]. Mais pendant ce temps, les boïars adressaient aux deux Empereurs chrétiens des demandes pour que justice nationale et sociale soit faite, ce que n'avaient jamais fait les Serbes et ce qui n'entrait pas non plus dans le programme de conspirateur d'Ypsilanti [4].

Mais dès qu'il eut pris connaissance de ce qui s'était passé, Strogonov, l'ambassadeur du Tsar à Constantinople, qui représentait l'autre courant politique en Russie, assura le Conseil que son Empereur ne soutenait pas « cet espoir insensé, conçu et préparé par quelques hommes égarés » [5]. Et les négociants russes de la Capitale étaient invités à ne pas se laisser duper [6].

---

[1] *Ibid.*, p. 114, n° CL.

[2] *Ibid.*, pp. 119—120, n° CLVIII (notification du 25 mars).

[3] Iorga, dans *Rev. Ist.*, IV, p. 160 n° 2.

[4] Aricescu, ouvr. cité, II. Cf. Iorga, *Acte et fragm.*, II, pp. 566—567.

[5] *Ibid.*, II, p. 567, n° 2.

[6] *Ibid.*, Aricescu, ouvr. cité, I, pp. 102—106, 104; G. I. Lahovary, dans *Convorbiri literare*, XX, pp. 937—939; Iorga, dans Hurmuzaki, X, pp. 113, 122, 563—564; Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, p. 77, nota 2.

Ainsi qu'on le voit, la peur de l'esprit révolutionnaire qui en Espagne, à Turin, à Naples s'était élevé contre le conservatisme monarchique de la Sainte Alliance, oeuvre si chère à son fondateur le Tsar Alexandre, triomphait des souvenirs de restauration orthodoxe et de reconstruction, au profit de la dynastie russe, du trône impérial de l'Orient. Au congrès de Laybach, tenu par cette alliance de l'immuabilité, les deux mouvements révolutionnaires du Sud-Est européen furent solennellement condamnés. Ypsilanti et les hétairistes n'avaient pas pu provoquer la révolte générale des chrétiens sur laquelle ils avaient compté, seule la Morée ayant fait un soulèvement confus de paysans épars, et Constantinople n'ayant donné, au lieu d'une révolution impressionnante de la métropole byzantine, que la retraite de Scarlate Callimachi à Cesareia, et la fuite des principaux Grecs: Nicolas Soutzo, le frère du prince Alexandre, Jean Schinà, ainsi que le fils de Carageà, resté sur place, et Hangerli le candidat au Trône, avant que le Patriarche Grégoire ait été déposé pendant les fêtes de Pâques et pendu [1].

Mais maintenant se rompait aussi l'autre ancre qui retenait les illusions d'Ypsilanti: la révolution italienne d'un grand intérêt européen, menaçant tout le système de la Sainte Alliance, qui était pour Alexandre I-er d'un plus grand intérêt encore que le prestige de la puissance russe dans l'Orient orthodoxe.

Pour le chef grec du mouvement, dores et déjà condamné à mort, même s'il avait eu l'appui de Théodore, la désapprobation impériale était décisive.

Sauf toutefois si, sous l'impulsion de Duca —l'un des initiateurs établi à Ploești —on avait cherché des relations avec les Bulgares, parmi lesquels trois, de Philipopoli, de Sliven et d'Osman-Bazargic, viendraient chercher Ypsilanti dans le camp des environs de Bucarest et qu'un certain Hagi-Pencu [2] venait s'installer à Zimnicea comme intermédiaire.

[1] Iorga, *Acte et fragm.*, II, à cette date.

[2] Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, p. 115, n° XL; idem, *1821, Date și fapte noi*, Bucarest, 1932, pp. 66—67 note 1 (et d'après un article dans *Casopis*

Cependant dans sa proclamation aux « Daces », aux « Roumains » dans le sens local valaque, donnée déjà de Jassy, mais après le départ de ses troupes vers Focșani, Ypsilanti leur parlait, les exhortant à demander : « les droits naturels et politiques octroyés à l'homme par la nature », montrant aussi à quel degré de force est arrivée maintenant la « voix du peuple » contre la tyrannie des princes ; il parlait aussi de « son passage » à travers le pays [1] — attitude qui, on le verra, devra se modifier.

Mais il n'en était pas ainsi pour le capitaine des pandours. Celui-ci déclarait, le 20 mars, alors que n'étaient pas encore apparus les mavrophores en vêtements noirs, portant l'emblème de la mort sur leur bonnet, à l'imitation des Prussiens de 1813, soulevés contre Napoléon, que la déclaration du Tsar « ne l'inquiète pas, même si elle est publiée » [2] car, soutenu par le pays tout entier, par les « meilleurs » de ce pays qu'il faut différencier des « mauvais », il ne cherche que le « bien public » dont il a appris la formule là-bas, à Vienne, dans les journaux européens. C'est aux Bucarestois qu'il s'adressera alors, demandant que tout le monde s'unisse pour reconquérir ces « droits » perdus à cause de l'inimitié entre les hommes et la discorde entre les classes. Afin d'atteindre ce but, avec l'aide aussi des boïars « patriotes » et celui du « peuple », qui est la nation souveraine de la révolution française, on combattra contre n'importe qui, jusqu'à verser son sang contre tout ennemi qui enfreindrait ces droits.

En attendant, comme il n'y avait plus de prince — car les plus importants phanariotes de Constantinople qui avaient pu être pris avaient été tués et Iancu Callimachi lui-même languissait dans son exil asiatique, tandis que le prince Scarlate mourait de chagrin, dans son refuge au-delà du Bosphore [3] — il fallait que tous ceux qui n'étaient pas dans

---

Českoho Musea, 1832 ; on cite aussi le livre de Nicolas Traico sur la participation des Bulgares à la révolution roumaine de 1821 — en bulgare — Sofia, 1929).

[1] Vârtosu, *1821*, pp. 72—73, n° XXI.

[2] Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, p. 77, n° VIII.

[3] Iorga, *Doc. Callimachi*, Préface.

l'armée payassent l'impôt au gouvernement provisoire dont faisaient partie, avec Brâncoveanu et les Golești, tous ceux qui, autrefois, avaient fait opposition à Caragea et qui, plus récemment, à la mort de Soutzo [1] avaient espéré l'avènement d'un prince indigène. Parmi eux, jouant un rôle particulièrement actif, se trouvait, surtout en l'absence des autres prélats, réfugies avec de nombreux boïars, à Brașov, le nouvel évêque d'Argèș, le Bulgaro-Grec, voltairien et révolutionnaire, Hilarion [2], qui parvint à être « l'éminence grise » de Théodore, complètement désorienté par l'amplitude même d'une aussi rapide victoire.

L'administration était donc entre les mains des boïars avec lesquels Théodore se croyait d'accord jusqu'au moment où, les réunissant dans la maison de style italien de Dinicu Golescu, située aux environs de Bucarest, il les fera surveiller, dans la crainte de leur désertion qui l'aurait laissé seul. Mais voilà qu'Ypsilanti, le « Prince » comme on l'appelait, car il ne voulait pas lui-même se donner un titre, commence à croire que le passage du Danube étant impossible, vu le nombre d'armées turques qui s'y trouvaient prêtes à l'invasion, le Pays Roumain pourrait constituer momentanément une base de résistance, jusqu'à la suscitation d'événements en Grèce et jusqu'à une retraite en Autriche de lui-même et de ses chefs, qui n'auraient fait que le devoir de donner le signal. Par conséquent, Duca osa prendre des mesures financières en tant que gouverneur [3] et faire des nominations comme celle de Zimnicea, ce qui semblait être le commencement d'un nouvel ordre administratif. Un certain Grégoire Băleanu voyait dans le « Prince » le protecteur de la « Patrie et s'empressa de lui présenter un plan secret de réforme [4].

---

[1] Vârtosu, ouvr. cité, n° LXXIII.

[2] Sur les origines de ce Bulgare grĕcisé (Gheorghiadi), élevé par Dosoftei, voir Filitti, *Frământările politice și sociale*, pp. 21, 71. Galaction de Râmnic était, lui-aussi, hétairiste; Idem, *Tudor Vladimirescu*, p. 4.

[3] Vârtosu, *1821*, pp. 61—62, n° XIV.

[4] *Ibid.*, pp. 91—92, n° XXVI.

Une troisième forme de gouvernement se superposa ainsi à une anarchie de fait dont les conséquences ne furent entravées que par les moeurs paisibles du pays. Les boïars de Bucarest, de même que ceux de Braşov, auraient été incités à venir voir Ypsilanti à Câmpulung [1].

Le 19 avril v. st., comme s'il s'était décidé à rester, ce fils de prince esquissa une *véritable Constitution pour les Roumains dans les vues du parti national* [2].

Dans une situation incertaine, la Métropolie étant entre les mains de l'hétairiste Sava, et n'ayant auprès de lui que des auxiliaires aussi peu sûrs que Iordachi, Prodan et Macedonschi, Théodore, qui portait maintenant le bonnet à fond blanc des Voïvodes et que ses soldats et le peuple commençaient à appeler « Domnul Tudor » et non « Tudor-Vodă », commit la faute de quitter sa base si sure d'Olténie, avec ses puissants monastères-citadelles, pour s'installer, pas même à Bucarest, mais dans la périphérie, à Cotroceni.

Pour que son apparition dans les rues de la Capitale soit tolérée, il avait dû, d'après l'exemple des chefs des révolutions italiennes (18 mars v. st.) [3], faire le serment qu'en acceptant ce gouvernement sans autorité et sans pouvoir, il ne contrariera personne dans la lutte pour les droits du pays, de ce « peuple chrétien rassemblé pour acquérir les droits de la patrie » [4]. C'est de nouveau l'Assemblée du Peuple de Cărageorges, — car s'il en était autrement il se

---

[1] Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, pp. 135—136. Urechiă, *Ist. Rom.*, XIII, p. 74. La lettre, comme on le voit, par ses fautes de langage, émane d'un Allemand de Bucarest et non pas, comme on l'a trop légèrement prétendu, de Georges Lazăr.

[2] Aricescu, ouvr cité, II, p. 154.

[3] Je maintiens cette date qui ressort des rapports d'Udritzki, chancellier autrichien, laissé à Bucarest comme informateur par l'Agent Fleischhackel de Hackenau. Le 21, Tudor demandait seulement qu'on libère certains quartiers pour les siens à la Métropolie, à St-Spiridon, à Radu-Vodă et dans plusieurs auberges et maisons des boïars; Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, pp. 79—80, n° IX.

[4] *Ibid.*, n° XIII.

soumettrait à la sanction des lois [1]. En montrant également aux réfugiés qu'il agit avec « des idées sans passion », uniquement pour le « droit du peuple », des pauvres qui « ne peuvent plus supporter et préfèrent la mort » plutôt que de rester sous la domination des « Princes phanariotes », qui sont « les auteurs de l'oppression », « les suceurs de sang », il demande la permission de parler aussi bien à Constantinople qu'à Pétersbourg, non pas en chef de révolte, mais comme le représentant, le mandataire du pays tout entier [2]. En tout cas il ne s'octroie pas encore le titre de son modèle serbe, mais seulement celui de « Commandant des armées », ajoutant à sa sollicitude pour les Pandours, restés sans chemise à Pâques, sa pitié pour les opprimés écrasés d'impôts, auxquels il voudrait, non pas donner lui-même une assistance, mais qu'elle leur soit donnée par les « administrateurs » et les « zaptchi » de leur nation; il reçoit leurs doléances, mais ne fait que risquer timidement la demande que la corvée soit remplacée par un impôt en espèces monnayées [3].

Sous un maître par usurpation qu'ils craignaient sans pouvoir le respecter, les boïars restés à Bucarest prirent des mesures pour toute éventualité [4], car quelle sécurité un tel régime pouvait-il présenter ! Protestant contre Ypsilanti, mais oubliant Tudor, un « Theodore Vladimirescu », — pas même Sloudchar — présenté comme organe des « habitants pauvres », « soulevés contre les tyrans pillards », « dans la Petite Valachie », ils demandent à être aidés par les deux Empereurs, « François et Alexandre », pour obtenir de la Porte « un juste gouvernement » et « le rétablissement des privilèges » [5]. Ces mêmes boïars, ou peut-être d'autres, deman-

[1] Iorga, *Domnul Tudor*, în Biblioteca « Steaua », p. 98; Vârtosu, ouvr. cité n°s VIII—XI. Le métropolite prenait attitude contre tout mouvement révolutionnaire; *ibid.*, n° XII.

[2] *Ibid.*, n°s XXIV—XXV.

[3] *Ibid.*, n°s XXI—XXV, XXX—XXXV, XLI, XLIII—XLV. Cf. et Iorga, dans *Rev. Ist.*, XIV, pp. 29—31.

[4] Voy. et Vârtosu, dans *Viața Românească*, 1930, pp. 248—264.

[5] Vârtosu, *1821*, p. 109 et suiv. il ne peut être question d'une mission de petits boïars d'Olténie avec Hilarion, à Laybach; Aricescu, I, p. 225.

dent ensuite, seulement au tsar Alexandre, de mettre fin à l'anarchie qui a envahi les deux pays [1].

Mais les Turcs commandés par le Pacha de Brăila, pour la Moldavie, et par l'intendant, le lieutenant du Pacha de Silistrie, pour la Valachie, passaient le Danube, s'adonnant ça et là à des actes d'hostilité, comme dans un pays en révolte et Ypsilanti, au lieu de chercher le passage vers les Balcans, qui ne voulaient pas bouger, venait sans raison aucune, faire une visite à Bucarest où, malgré les processions d'écoliers conduits par leurs professeurs, il ne pouvait recueillir que peu de chose pour une armée, dont, en sa qualité de général russe, il était à même d'apprécier la juste valeur. Mais il se retira aussitôt du camp de Colentina, opposé à celui de Cotroceni, les bandits du colonel, du « Bimbacha » Sava, se trouvant sur la Colline de la Métropolie, et il chercha à Târgoviște une citadelle pouvant être défendue, où furent aussitôt creusés les fossés, comblés par les siècles.

De là, de Bucarest, disait Théodore le 15 avril, « je ne bouge pas, espérant en la piété et l'aide de Dieu », sans croire, pour le moment, que l'entrée des Turcs soit autre chose qu'un « stratagème phanariote » [2]. Ce ne sont que les Phanariotes qu'il considère maintenant, après sa rencontre avec Ypsilanti, dans le camp hétairiste de Colentina, comme des ennemis et non pas les Turcs, dont il déclare avoir reçu une réponse à la requête signée par lui et les boïars alliés [3]. Dans cette requête, les chefs du Pays accusaient les nouveaux princes, comme Ypsilanti et Soutzo, qualifiés de traitres et fuyards, et imploraient la clémence du Sultan — comme Carageorges contre les dahys — mettant en évidence à quel point ils furent toujours fidèles à l'Empire [4].

Mais, à certains moments, ce petit boïar d'origine campagnarde, ressent l'ancien élan guerrier des temps héroïques

[1] *Ibid.*, II, pp. 120—128.
[2] Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, n° XXIV—XXV, XXVIII—XXX.
[3] *Ibid.*, p. 91, n° XX (29 mars v. st.).
[4] Vârtosu, *1821*, pp. 96—98, n° XXX. Cf. celui de Théodore, seul, *ibid.*, pp. 10—11, n° III.

de sa race. Il ne s'enfuira pas « dans les forêts » car « mieux vaut périr avec honneur dans sa maison », comme il avait déjà dit, d'ailleurs, à Ypsilanti, quand celui-ci lui demandait de quel droit il parlait si hardiment: qu'il avait le droit « de son sabre dans sa maison ». « Car nous sommes obligés de nous sacrifier pour notre patrie pour laquelle je suis venu moi-même avec le peuple » [1]. Il conseille même aux boïars, qu'il considère comme étant ses amis, de s'adresser à ceux de Moldavie rentrés dans leurs foyers. Car « nous sommes une seule Nation, nous avons la même foi, nous servons les mêmes maîtres, et nous sommes protégés par la même Puissance ». Voilà comment s'égare cette âme tourmentée sur laquelle s'étendait déjà l'ombre de la mort, sollicitée justement par ces incertitudes, dans les notions avilissantes: du maître Turc et du protecteur Russe, dans lesquels il avait une foi enfantine ! [2] Mais il ajoute, avec le même sens de l'union: « N'ayant qu'une seule pensée et qu'un seul coeur avec la Moldavie, nous devons gagner également les droits... de ces Principautés en nous aidant les uns les autres ». Ce n'est toujours que contre les Phanariotes exploiteurs qu'il voit l'obligation de lutter: « il est évident que sans armes nous ne pourrons délivrer le pays » de leurs mains [3].

Mais sans être aucunement préparé pour la guerre, il se trouve devant une armée dont les chefs ne veulent reconnaître qu'une chose: c'est qu'ils ont affaire à de simples rebelles sans excepter ceux que Théodore appelle même maintenant « l'assemblée » ou les « armées » « du peuple chrétien », des gens qui se lamentent sur le seuil de l'Empire Turc. Et pendant ce temps, Prodan rêve de faire tsar des Bulgares, un certain « Alexandru Nicolaievici » [4], tandis que Iordachi se prépare à arrêter son propre chef pour passer ensuite à Ypsilanti et arriver, même après un combat en

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*, n° XXXI. Une lettre au métropolite Veniamin; n° LXXII.
[3] *Ibid.*, n° XXXIII.
[4] *Ibid.*, n° LXXX. Voy. Iorga, loc. cit., pp. 32—33.

terrain découvert, aux rivages de son salut en Autriche, ou à celui, plus certain, de la mort.

Le 27 mai [1], Bucarest abandonné, attendait les Turcs avec terreur tandis que les boïars, Dinicu Golescu en tête, étaient prêts à les recevoir à genoux. Mais Théodore, partant vers Pitești, pour rentrer à « sa maison » la vraie, d'où il s'était laissé tenter par on ne sait quel rêve nébuleux, confus même pour lui, s'acheminait en fait vers l'acte de trahison, depuis longtemps préparé, qui l'attendait à Goleşti, dans le village même des anciens boïars, fidèles à leur prince, jusqu'à la mort.

Iordachi sacrifia, de coeur léger, celui auprès duquel il était resté jusqu'alors, bien que fidèle à son serment pour la cause grecque. Pris, comme Michel le Brave, au milieu d'étrangers qui ne voulaient pas le défendre et de Pandours las des rigueurs d'un chef qui, sous peine de mort, interdisait le pillage, Théodore fut tué, la nuit, avec des yatagans, dans les fossés de l'ancienne citadelle princière de son pays.

Ensuite, attirant à lui ceux qui étaient restés, de ce fait, sans chef, Ypsilanti, qui avait permis l'assasinat, passa l'Olt plutôt dans l'intention de franchir à Turnu-Roşu la frontière de la Transylvanie, abri de ses malheurs, que dans celle de tenter le risque d'un combat inutile. Les Turcs le surprirent par derrière, dans les vignes de Drăgăşani. Les pandours et les mavrophores y périrent ensemble pour ce qui semblait être, aux uns, la lutte due à leurs terres envahies, aux autres, le sacrifice par lequel on acquiert la liberté. Un grand nombre de chefs s'enfuirent vers le lazaret autrichien et, parmi eux, Ypsilanti lui-même qui, arrêté comme prisonnier d'État, eut tout le temps de réfléchir à l'inutilité de révoltes sans plan et sans organisation, et au peu de foi que l'on peut avoir dans les promesses russes, même venant des plus hautes sphères. Ses frères, Georges et Nicolas, plus heureux, pourront se battre pour la même cause de la « Grèce », dans la Morée des longues résistances et de la

[1] Pour la date du départ, cf. Vârtosu, *Tudor Vladimirescu*, p. 92 et note 4.

victoire finale. Mais aucun de ceux qui avaient déclenché le mouvement à Jassy ne put jouir de ce triomphe.

Ceux qui avaient échappé à Drăgăşani, cherchaient maintenant en Moldavie, la route vers la Russie où, au moins, la prison ne les attendait pas comme dans cette dure Autriche conservatrice, de Metternich [1].

Au gué de Sculeni, plus bas que les maisons de boïar de Stânca du Rosnovan, un groupe d'hétairistes put voir, sous les obus des quelques canons turcs, l'armée russe placée de l'autre côté du Pruth, avec l'ordre de ne pas bouger pour une cause de rebelles, quitte, bien entendu, si besoin était, que l'Empereur fasse, contre les mêmes Turcs, sa guerre à lui. Le carnage dura quelques heures; un très petit nombre de ces condamnés à mort, parmi lesquels on ne comptait aucun Roumain, put arriver au poste de la quarantaine.

Ils trouvèrent en Bessarabie, Michel Soutzo, qui avait, depuis longtemps, abandonné son trône. Réclamé par les Turcs comme traître et fuyard, il sera obligé de quitter l'Empire qui avait pourtant donné asile à Alexandre Mavrocordat, Manole Roset et Constantin Ypsilanti. Après être passé par Gênes, Pise et Paris, il trouva, pour les nombreuses années qu'il avait encore à vivre, un nouveau foyer à Athènes, dans la patrie que malgré tout, la révolution qu'il avait protégée à ses tristes débuts, était parvenue à créer.

Les seules figures vraiment héroïques de cette sanglante aventure, le Roumain d'origine Iordachi et le Grec Farmachi, cherchèrent asile au monastère Secu, non sans l'espoir de pouvoir pénétrer en Transylvanie à travers les forêts. Mais encerclés par les Turcs, le premier se jetta du haut de la tour du monastère et le second, amené à Constantinople, comme trophée humaine de la victoire, y périt dans les tortures.

Entrés dans la Capitale de la Valachie, les Turcs cherchèrent dans tous les abris de Bucarest, les hétairistes dénoncés, entre autres, par la population juive. Les soldats de « l'Empire » étaient secondés par Sava, qui croyait pou-

[1] Iorga, dans *Rev. Ist.*, XIV, loc. cit.

voir ainsi mériter le pardon de sa participation à la révolte. On chassa jusqu'au fond des vallées, vers la montagne, ceux qui avaient réussi à se faufiler aussi loin. Peu après son retour de ce misérable exploit, Saba le « bimbacha » hétairiste, maintenant repentant, était appelé chez le commandant turc, soi-disant pour un honneur, une récompense, et y fut massacré avec toute sa bande, sous les yeux horrifiés des paisibles habitants [1].

Malgré les protestations de Strogonov, les Turcs demeurèrent dans les pays qu'ils avaient pacifiés avec tant de rigueur, mais aussi avec tant de facilité.

Ainsi, à côté de la lamentable «tragédie grecque», dont Beldiman se moque dans un poème héroïco-comique, tout aussi dénué de piété que la *Pucelle* de Voltaire, qui lui avait servi d'exemple, une tentative paysanne de créer une vie nouvelle aux Roumains libres, avait échoué. Comme directive et conséquence, cette tentative de courage malheureux, avait été sans doute, derrière les revendications des boïars.

L'examen de ces revendications montrera, bien que les circonstances aient amené un changement essentiel dans le sens national, *combien celles-là aussi furent inférieures aux déclarations si fières que les intellectuels avaient osé formuler avant ces terribles événements.*

[1] V. les détails dans Iorga, Hurmuzaki, X. Les récits grecs de Ilie Fotino et Filimon, ainsi que les récits français de Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*, Paris 1822, et Recordon, *Lettres sur la Valachie*, Paris 1821, n'ont qu'une valeur subsidiaire. Voy. la bibliographie donnée par moi, *Ibid.*

CHAPITRE II

LES REVENDICATIONS DES DROITS EN 1822

En attendant, les tristes scènes révolutionnaires n'étaient pas sans avoir laissé des traces dans les coeurs.

Avant que le mouvement grec ne se déclanchât, un certain prêtre issu de classe modeste, dénoncé au métropolite qui avait été gagné par les hétairistes, pour n'avoir pas voulu exécuter l'ordre du patriarche de combattre pour la liberté, expliquait ainsi son attitude: « Très Saint Maître. Le très Saint Patriarche est grec et a le droit d'agir sans porter préjudice aux Grecs, *mais nous sommes des Roumains et nous devons agir pour nous*, car notre pays n'est pas l'esclave des Grecs et des Bulgares et des Russes et des Allemands. Nous avons des princes chrétiens qui, eux, possèdent ce que Dieu a daigné leur accorder. Occupons-nous donc de nos besoins, car notre ennemi ce n'est pas le Turc, mais ceux qui veulent nous vendre au Moscovite pour se débarasser eux-mêmes des Turcs » [1].

Dans l'âme de cet homme simple, mais profondément compréhensif, on voit se refléter toute la tragédie de Théodore. Il critique le tzar qui, bien que « Père de la chrétienté », a permis le massacre des Grecs à Constantinople, surtout nous a menti en nous laissant croire qu'il enverrait les Moscovites à l'aide d'Ypsilanti pour entreprendre la guerre contre le Turc », pour laisser ensuite celui-ci, « avec une troupe de gueux, réunis comme volontaires parmi les Grecs, les Albanais et les Bulgares et d'autres mendiants

[1] Iorga, dans *Rev. Ist.*, III, p. 5.

ou voleurs qui ont cherché à s'enrichir chez nous ». À l'humble écrivain, Théodore apparaît comme un « Prince » élevé à ce rang par les boïars qui n'étaient pas partis en exil. Et le prêtre qui fait ce récit croit pouvoir présenter ainsi leur réunion: « L'assemblée eut lieu un jeudi, dans la maison de Brancovan », — qui en s'opposant à ce que le jeune Soutzo soit imposé comme prince, s'était placé en quelque sorte à la tête d'une noblesse qui n'avait pas oublié ses droits et ses traditions — « où prenait part aussi le Père Hilarion. Là était venue également une foule de bourgeois et de boïars: les Grădiștenii, les frères Haralamb, les frères Poenaru, Broșteanu du district du Haut-Jiu, l'Obedeanu, et le Stolnic Geani Persiceanu. Et les boïars grecs y étaient presque tous, car les plus grands des nôtres n'avaient pas bougé de leurs foyers, par peur des Russes et des Turcs. Les boïars grecs étant en grand nombre ont crié que les Russes sont prêts à venir de Moldavie et que le Sieur Théodore s'en aille dans la montagne — car une grande calamité nous accablera à l'arrivée des Moscovites. Et ils ont adressé à Théodore beaucoup de reproches. Que pouvaient alors faire nos boïars, si non de prendre la porte; mais Théodore avant de sortir dit: ce n'est pas sur moi que je pleure, moi qui n'ai jamais rêvé régner sur ce pays, mais qui voulais lutter contre les ennemis du pays et me nourrissais de l'espoir que les boïars de Valachie auraient tous les mêmes sentiments que les boïars d'au delà de l'Olt. Je plains le pays et les boïars qui ne voient pas ce qui les attend. Mais Dieu aura pitié et m'aidera à renverser ceux qui nous oppressent depuis si longtemps. Et le révérend Père Hilarion est resté le dernier et leur a dit: « Grecs, jouissez de la victoire que vous remportez aujourd'hui contre les Roumains que vous criblez de vos balles. Mais avant que le soleil luise demain, Dieu fera luire aussi la justice, et notre heure, celle des justes, arrivera ».

Quand enfin s'accomplit cet abominable acte sanglant de Târgoviște voilà comment s'exprime le prêtre assistant d'Hilarion, l'habitué des généralités révolutionnaires, ce rare et précieux témoin des plus profonds sentiments d'un peuple

qui, dans les couches supérieures des villages, avait depuis longtemps perdu l'habitude de transformer ces sentiments en actions: « C'est le coeur étreint que j'ai appris que Théodore a été vendu par deux de ses capitaines et a été massacré la nuit, et j'ai pleuré. Et je suis allé avec le Père Hilarion au Monastère (Cozia?) afin de célébrer un service pour le repos de son âme. Tout le monde pleurait et le Père Hilarion se frappait la poitrine de ses poings et présentait la croix à la foule qui se signait. Et une grande affliction nous accablait » [1].

La légende de Georges Lazăr exigeait qu'il ait joué un rôle dans le mouvement qui cherchait à réveiller les masses dont il était lui-même issu: il est donc présenté dans cette légende comme « l'ingénieur » qui conseilla l'inutile placement à Cotroceni des canons qui ne tireront pas. Mais, de son entourage, le moine Eufrosyne Poteca écrit quelque part, au sujet de la mort de « l'innocent Théodore ». C'est également de semblables penseurs qu'a pu sortir tel projet suggéré au « Prince » de 1821, plutôt que conçu par lui-même qui n'avait pas de telles connaissances, contenant un ordre constitutionnel comme en France et une armée roumaine [2].

Dans leur refuge de Brașov les boïars suivirent la tradition d'élaborer des constitutions pour un avenir meilleur. En attendant, ce qui pour eux avait été l'incident Théodore et l'incident Ypsilanti, celui du « Sloudjar » et celui du « Prince », étant à présent d'une manière sanglante écarté par l'occupation turque sous laquelle, eux, anciens hétairistes ou associés momentanés à la rébellion roumaine, n'osaient pas revenir, ils se retournèrent vers l'ancienne protectrice, la Russie, avec un mémoire détaillé, longuement préparé, qui nous est resté [3].

---

[1] *Ibid.*, pp. 5—6.

[2] Iorga *Izvoarele contemporane*, pp. 247—248.

[3] D'après les éditions partielles de Iorga, *Studii și documente* XI, pp. 190—204; et de Filitti, dans *Arhivele Olteniei*, X, pp. 247—253 et Vârtosu, *1821*.

Liés par le nom de « Dachia » (Dacie), donné à leur pays par la tradition classique, ils se prosternent, avec les gestes habituels, devant celui qui ne les avait aidé jusqu'alors d'aucun conseil, l'inspirateur consul Pini étant parti, de même que les autres agents diplomatiques, en Transylvanie. Ils craignent que notre nation « ne s'éteigne complètement et que l'étrangère nation ennemie ne reste l'héritière de nos biens et de notre patrie, lui en changeant le nom aussi pour qu'il n'existe plus nulle trace de notre patrimoine et de notre existence ». Il s'agit de Grecs, à qui ces orthodoxes reprochent aussi devant cet Empereur, défenseur de l'Orthodoxie, le schisme avec l'Occident. Tous les pêchés de Byzance s'accumulent et on y ajoute les nouvelles intrigues du Phanar. Rappelant les prétendues capitulations de la « Valachie » avec les Sultans, ce sont toujours les Grecs qui sont accablés du reproche de les avoir enfreintes, jusqu'au rapt du Danube et la création des territoires autour des cités occupées par les Turcs. On arrive ainsi à l'époque humiliante du règne par des anciens drogmans, dont on dresse le même réquisitoire, partiellement, que nous avons rencontré dans la seconde moitié du XVIII-e siècle. On n'oublie pas non plus la prise en possession du sol du pays, par des mariages, et même l'emblème donné au pays à l'époque de Caragea: « La nouvelle Grèce ». Des « firmans » obtenus avec adresse ont causé aussi la mort des opposants.

On adresse à la Russie, en échange de son rôle de Protectrice, les plus grands éloges, depuis Cathérine II, « la très aimante mère des tous les vrais chrétiens ». Mais les Grecs ont su annihiler les privilèges obtenus par les Russes. Ceci jusqu'à l'acte révolutionnaire à peine fini qui aurait dû couronner ces efforts-là d'usurpation, — ce qui, en tout cas ne correspondait pas au programme d'Ypsilanti. On expose enfin le pillage qui suivit à la levée d'étendard de Jassy. Sur le mouvement de Théodore, ceux qui s'y étaient alliés ne disent pas un seul mot.

D'autres demandes, qui suivent, sont « nationales-aristocratiques ». Pour la nation, on demande le retour à la situation du pays sous Mathieu Basarab, avec la restitution du

rayon des cités occupées et celle du Danube jusqu'à la moitié du courant, comme frontière. Les lois seront faites uniquement par le pays, dans une « Assemblée ». Le pays aura le droit de présenter ses réclamations à la Porte. Mais surtout, il y aura un ordre constitutionnel précis avec un premier Conseil administratif et de contrôle financier, composé des évêques, de quatre boïars sans fonction et d'un légiste, ayant leur chancellerie à l'occidentale. Le second Conseil, composé des Vornics, du Logothète des coutumes, et de trois petits-boïars, rendra la justice, avec recours au premier Conseil. À côté on maintient « les départements » d'Alexandre Ypsilanti, en y ajoutant celui des « conciliations » et celui des « délimitations ». Le Vestiar sera remplacé par la « Commission de la Trésorerie » (Vistierie), ayant tous les revenus et dépendant du premier Conseil qui établira le budget. Ensuite, les administrateurs de district seront deux, avec un caissier, tous rétribués. Les exécuteurs et les soldats étrangers disparaîtront et « la gent albanaise » sera proscrite. Il y aura « une milice de soldats indigènes » avec de l'artillerie et des fortifications et en plus une gendarmerie « à cheval ». L'Olténie devait avoir son Conseil propre, mais subordonné à celui de Bucarest. Là seulement, les autres fonctions seraient annuelles.

Au profit de leur classe, les boïars demandaient une double corvée de 24 jours, la liberté totale du commerce et celle de créer des fabriques comme on en voyait maintenant en Transylvanie et celle aussi d'exploiter les mines. Ils se réservent aussi le monopole des fonctions, en écartant même les Grecs mariés à des Roumaines, et celui des exemptés de l'impôt et des domestiques privilégiés leur est strictement réservé. On accorde l'exemption « jusqu'au plus humble degré », aussi aux veuves, aux enfants, pour les dîmes —l'impôt sur la vente du vin étant remplacé par l'impôt foncier. Les douaniers ne pourront, eux non plus, être des étrangers dans un nouveau régime des douanes. On y prévoit également la fourniture de sel. On n'introduira plus de spiritueux de Turquie. Tous les revenus affermés seront refusés aux Grecs. L'impôt solidaire sera remplacé par des contri-

butions personnelles, en rapport avec les trois « états ». Les étrangers ne seront plus exemptés de l'impôt et leurs marchands et artisans ne seront pas admis dans les corporations indigènes. On allouera au clergé des revenus adéquats [1]. A côté, les Grecs, par le boïar nationaliste clerc, Alexandre Vellara, avec l'aide de Grégoire Brâncoveanu, dressaient un autre mémoire, qui ne contenait pas, naturellement, les points « nationaux » ci-dessus [2].

Au fond, ce n'était que les mêmes demandes qui, déjà en 1818, au départ de Caragea [3], avaient été présentées, par le même groupe de boïars, grâce à l'intermédiaire de Strogonov [4], avec en plus celle d'un gouvernement princier par les indigènes, et c'était également les désirs exprimés en 1819 par Barbu Văcărescu [5].

Depuis longtemps déjà la Moldavie avait —ce que nous ne trouvons pas dans la Valachie, où, par contre, s'élève, comme on le verra, une classe inférieure dont nous avons constaté les premières manifestations —une petite noblesse cultivée et d'aspirations politiques. Nous l'avons déjà vue intriguer dans les années 1800.

Un certain Basile Malinovschi parle ensuite, à une date incertaine, de Pétersbourg [6], au métropolite, au sujet des « boïars d'état moyen » qui « terrorisent avec l'exemple de la France », et il recommandera qu'on prenne garde à la misère des paysans, lui dont « le cœur bouillant se brise », car « toute la révolution se niche dans les âmes qui n'ont pas

[1] Un Constantin Herescu, gendre de Grégoire Băleanu, composait, en forme de livre à Braşov, *Ispita sau cercarea pentru patriotism ;* Vârtosu, *1821*, pp. 143—145.

[2] Aricescu, ouvr. cité, II, pp. 187—205. Voy. aussi N. Kretzulescu dans *Mem. Acad. Roum.*, II-e série, XII, p. 103. Pour l'émigration, en général, les riches informations de la Préface à l'ouvr. cité de Vârtosu.

[3] Filitti, *Frământări*, p. 26.

[4] N. Hodoş, ouvr. cité, XVIII, pp. 373 et suiv., 384—385, 391, 432—433.

[5] Urechiă, ouvr. cité, XII, p. 124. Cf. *ibid.*, II, p. 27 et suiv.; Iorga, *Starea Olteniei* (dans *Studii şi documente*) pp. 91, 127. Cf. Iorga, *Studii şi documente*, VII, p. 311; Filitti, *Frământări*, pp. 33—34.

[6] Urechiă, ouvr. cité, XI, pp. 24—27, Cf. Filitti, *Frământări*, p. 29, note 8.

le chemin légal ouvert pour exprimer leurs soucis et leurs peines »; il conseille donc que l'on donne de la terre aux paysans, au moins en fermage, et des bêtes de somme aussi et, en plus, l'assurance de rester sur place, ainsi qu'une part des bénéfices.

On montre un étrange projet de réformes comme pouvant être présenté à un « des congrès des princes chrétiens » [1]. Mais de tels congrès ne sont tenus que sous le régime de la « Sainte Alliance en 1818 et 1822 ». On y prévoit des choses d'une hardiesse inouïe: « Que la Valachie et la Moldavie s'unissent et qu'elles ne fassent qu'une seule principauté » qui s'adjoigne toute la raïa Danubienne et les îles habitées par les Roumains. Que « la Principauté de ces provinces réunies soit indépendante des Turcs, auxquels elle se serait rachetée contre une somme dont les intérêts annuels seraient l'équivalent du tribut. Un ministre serait nommé à Constantinople et des consuls, dépendants de celui-ci, dans les provinces turques de frontière. L'Église serait détachée de l'autorité patriarchale, et c'est à elle que seraient soumis tous les monastères. Comme de bien entendu, la Principauté pourra conclure toutes sortes de traités et frapper sa monnaie. Le pays disposera « d'au moins 25.000 hommes d'armée régulière » et « d'une flottille d'au moins 25 vaisseaux armés ».

Concernant l'ordre à l'intérieur, le prince sera constitutionnel, et prêtera serment: « monarchie limitée », mais héréditaire, avec un prince de l'Allemagne supérieure, élu pour la première fois par l'Autriche, la France et l'Angleterre, en écartant donc la Russie, qui de commun accord avec la Porte l'installeront; il devra passer à la religion de sa nouvelle patrie; lui et les siens reconnaîtront dorénavant ces provinces pour leur patrie, s'appelleront Roumains et ne quitteront plus ces lieux ».

Dans la formulation stylistique du document, aussi bien que dans l'ampleur des idées, il appert une influence de l'Occident, à savoir d'Italie. Ainsi dans les mots: « Turquie »,

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 647—649, n° c.

« consuls », « alliance », « qu'il se confie ». V. A. Urechiă, qui a fait imprimer ce document d'après la copie dont il disposait, affirme qu'elle avait été tirée de la « Bibliothèque des Văcărescu ». Il n'est donc pas exclu que cette conception qui dépasse tellement les idées courantes, ait été l'œuvre de Jean Văcărescu (fils d'Alexandre), qui fut, lui aussi, étudiant à Pise.

Les boïars de Moldavie se divisèrent aussitôt en deux camps bien distincts, dont chacun avait une direction différente; mais de leur lutte allait, à la fin, sortir la victoire de ceux qui, sous l'influence de l'Occident qui pénétrait aussi par la lecture des journaux français, tendaient à préparer le nouvel État national, basé sur des idées empruntées à la philosophie du XVIII-e siècle, telles qu'elles furent ensuite effectivement réalisées par l'esprit pratique de l'Empereur des Français, héritier de la Révolution et continuateur de la « République ».

Les premiers boïars de la Moldavie s'étant enfuis, les uns en Boucovine, les autres en Bessarabie, il en restait encore, naturellement, ceux qui, par leur âge même, ne pouvaient pas se détacher de la tradition du passé, tendant au rattachement, sous certaines formes, à l'Empire chrétien d'Orient, au « trône éminemment orthodoxe »[1]. Tel était le brave métropolite Benjamin Costachi[2], qui avait béni les étendards d'Ypsilanti quand il croyait qu'il était venu au nom du tsar. De même, son frère Şerban Negel, qui admonestait Benjamin parce que, contrairement au conseil qu'il avait reçu, il était allé au « molebin » (service religieux) d'Ypsilanti[3]; il en était de même des membres de la famille Sturdza

[1] Erbiceanu, *Istoria Mitropoliei Moldovei*, p. 222, n° 2.

[2] Sur ses rapports avec le Patriarcat de Constantinople voy. *ibidem*, p. 177 n° 11.

[3] *Ibid.*, p. 222 note 1. Pour l'*ordre* donné dans ce sens, au nom d'Ypsilanti, et pour le soldat dont le métropolite fit don à l'armée hétairiste, avec les quatre chevaux et pour le don en espèces, *ibid.*, pp. 105—106. Demètre et Sandu Sturdza, Iordachi Roset avaient essayé, en mars 1821, de rester à Jassy; *ibid.*, p. 107 no. 1. Le boursier de Benjamin à la théologie de Kiev; *ibid.*, pp. 118—119. Pour l'attitude démoralisée du métropolite, en avril,

(Sandulachi, Jean, Grégorie, gendre du prince Callimachi), ainsi que de quelques Cantacuzènes et du spathaire Bibica Rosetti [1].

En fait Benjamin était, comme il le disait lui-même, « avec des vieillards connus qui se tiennent sur la ligne du devoir patriotique » [2]. Le jeune fils de Grégoire Sturdza, Michel, qui entretenait des échanges d'idées avec son cousin de Russie, Alexandre, fils de Scarlate, débuta lui aussi par le plus chaleureux dévouement pour la Russie [3]. Eux aussi, bien entendu, insistaient pour la suppression du « régime grec », pour la « délivrance » d'un tel régime [4] mais ils entretenaient aussi, par l'intermédiaire de A. de Sturdza, des rapports avec le Pétersbourg de Capodistria [5].

Dans le parti adverse se trouvaient ceux que Negel nommait « la bande du Vistiernic Roznovanu » [6], du vieux et puissant boïar Iordachi Roset, qui avait le plus gros de ses terres dans le district de Neamțu. On lui attribuait des projets d'avènement au trône et on émettait, pour un tel avenir, des idées comme celles de la création d'une seule classe aristocratique, sans différence de rangs [7]. Il avait à ses côtés

---

Iorga, Hurmuzaki X, p. 563, n° XIX. Il insistait qu'aucune décision ne soit prise avant « la conclusion de la paix », c'est-à-dire jusqu'à l'entente des Russes avec le Sultan ; *ibid.* p. 222, no. 2.

[1] *Ibid.*, p. 221. Il s'agissait de devenir « sujets » de Russie ; *ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 147, no. 1.

[3] Voy. ses lettres dans Hurmuzaki, *Supl.* I ; cf. A. Sturdza, *Règne de Michel Stourdza, prince regnant de la Moldavie*, 1834—1849, Paris 1907. Pour « Mihalache », Erbiceanu, ouvr. cité, p. 155, no. 1.

[4] *Ibid.*, p. 225, no. 2.

[5] *Ibid.*, p. 226, no. 1.

[6] *Ibid.*, pp. 220—221.

[7] *Ibid.*, p. 225 no. 1 : « Que le Comité régnant soit composé des élus de la totalité des boïars grands et petits, réunis dans une classe, avec des voix égales depuis la Sludchar jusqu'au Grand Logothète et que, tant au sein du Comité que dans les autres séances, jusqu'au Șatrar, ils soient élus par les voix de la totalité ; qu'on établisse l'égalité en puissance et en droit pour tous, le Șatrar égalant le Grand Logothète, et que tout soit décidé à la majorité des voix : selon l'usage d'ici, de *Bessarabie* ». Toutes ces choses semblaient impossibles à Negel, sans le concours des « lois » et des « baïonnettes » que les Russes avaient introduites dans cette Moldavie, leur patrie ; *ibid.*, p. 225, no. 1.

Gérasime évêque de Roman [1] — qui était en rapports avec un certain bessarabien se trouvant à Vienne, Jean Rusu, qui envoyait des nouvelles tirées de journaux de là-bas — puis Constantin Conachi, Georges et Constantin Catargi, Alexandre Callimachi, Petraki Negri, d'une branche restée dans le pays, tandis que Ioniță Calmășul se préparait à Constantinople un avenir de prince régnant, un Dimachi — à ce qu'il semble celui qui s'adonnait à la poésie, de même que Conachi — un Postelnic Paladi, les Vornics Grégoire Ghica, de la branche princière par les femmes, et Jordan Balș — son frère Theodorachi étant du côté du métropolite — un vornic Plagino « et parmi les plus jeunes et petits », écrit toujours Negel, « ceux qu'il (c'est-à-dire Roznovanu) aurait encore réussi à tromper » [2].

A son retour de Bessarabie, Iordachi Roset s'était souvenu d'une plus ancienne entente avec ses partisans, d'un « précédent cautionnement basé sur des serments », en dehors de « ceux actuels tout nouveaux » [3].

A Jassy étaient restés, affermis dans leur décision de ne pas s'expatrier, tant par les nouvelles de Laybach que par leur correspondance avec le Pacha de Brăila [4], vers lequel ils s'étaient dirigés dès le début: trois Canta, Iordachi, Costaki et Alecu, et le Hetman Alexandre Ghica; de leur part ne partait aucune suggestion autre que celle d'attendre les événements, étant donnée la position internationale de leur patrie [5].

Mais auprès de ceux-ci, on trouvait encore des boïars appartenant à des classes inférieures et d'origine plus modeste, ayant quelques rapports avec le métropolite. Ainsi un cer-

[1] Ordre du Pacha de Brăila de rester chez soi, pour cet évêque et celui de Huși; *ibid.*, pp. 122—124. Mélétius de Huși fut chargé par le Lieutenant princier de tenir la place, en même temps, du métropolite et de Gérasime, qui étaient absents; *ibid.*, pp. 159—160. Les Turcs nommèrent un autre évêque à Roman; Iorga, *Ist. Bis. Roum.*, II.

[2] Erbiceanu, *Istoria Mitrop. Moldovei*, p. 224.

[3] *Ibid.*, p. 107, no. 2.

[4] Voy. *ibid.*, pp. 99 et suiv., 117, no. 1.

[5] *Ibid.*, pp. 126—127.

tain Iordachi Drăghici, de Focșani, qui invoquait une descendance de la branche valaque des Filipești [1], et quelques autres. Influencés par les idées d'Occident, en connaisseurs des « Droits de l'Homme » proclamés à Paris, et désirant introduire, dans le nouvel État qu'ils rêvaient, certains de ces principes, ils rédigèrent en 1822, un véritable projet de Constitution.

Parmi eux, on doit considérer comme penseur, Jean Tăutu, —un descendant du Logothète d'Etienne le Grand — auteur de morceaux de réthorique, glorifiant le passé de luttes et de bon gouvernement en Moldavie, comme ce Panégyrique pour Étienne lui-même, auquel le boïar se sentait lié par son ancêtre — de même que des pamphlets dans le genre de ceux, qu'en Valachie, les membres des deux partis de lutte « nationale », celui des Golești et celui des Filipești, rédigeaient contre Caragea et contre Belu, à cause des impôts et des rapines commises là-bas. Sous forme de plainte d'un paysan accablé d'impôts, ou d'une discussion entre un roumain et un allemand, on exprimait, dans les pamphlets de Jean Tăutu, non seulement comme chez Malinovschi, l'offense perpétuelle subie par la classe paysanne, mais aussi que la cognée serait le moyen d'acquérir la justice pour elle [2].

Une lettre datée de mars 1822, de Théodore Balș lui-même, contient la liste entière des boïars de cette clique. On y trouve, en tête, les conseillers de Vogoridi, auxquels ne s'ajoutent que: Petrachi Sturdza qui fut nommé Vistier [3], aussi Vârnav, de la famille du traducteur de français, un Stamatin, nouvelle famille, venue semble-t-il de Bessarabie, et ce Jean Cananău, qui était revenu de Berlin avec des idées occidentales, révolutionnaires par rapport à l'état de chose de Moldavie. En tout, ils étaient trente-sept, sans compter les « Brăești » et sans Beldiman [4]. Parmi eux ne man-

[1] Voy. Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei*, II, Jassy, 1857, pp. 257—258.

[2] Voy. Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII*, II, p. 365 et suiv.; N. Bănescu, *Operele lui Iordache Golescu*, p. 113 et suiv.

[3] Erbiceanu, ouvr. cité, p. 212 no. 1.

[4] *Ibid.*, p. 210

quait pas non plus le Ban Tăutu que Vogoridi voulait nommer Grand Vornic [1].

La première requête à la Porte [2], fut celle des grands boïars, envoyée déjà du temps des hétéristes, par l'intermédiaire du Pacha de Brăila et dont Théodore Balș [3] et Gennadius Roset étaient porteurs, ainsi que ce Jean Tăutu le Ban, qui, comme Ionică, son parent également, était « homme de science et habile homme de plume » [4]. Les envoyés, après avoir rempli leur mission, furent, à leur retour outragés, frappés, enfermés par les hommes de l' « Eforie » de Pendedeca et Spiru: on les accusait d'avoir causé, par leur insistance, l'avancement victorieux des païens, contre l'armée du nouvel Empire chrétien de l'Orient. Le métropolite, qui se trouvait encore à Jassy, dut les sauver.

Ce fut en vain que Georges Cantacuzène [5] qui, comme fils de la princesse Ralu, préférait ajouter le titre de Deleanul, à celui de « kneaz » à la russe, en se retirant par Vrancea et le district de Bacău vers Jassy, fit appel aux Moldaves pour lutter pour une cause perdue, en invoquant le passé glorieux des anciennes chroniques. Il dénonce, dans sa proclamation, les boïars qui ont travaillé contre le mouvement « en détestant toujours le bien de la patrie » [6].

[1] *Ibid.*, p. 212, no. 1. On croyait que Gérasime de Roman avait remplacé le métropolite; *ibid.* Negel craignait que la députation envoyée à Silistrie demandera comme Prince le caïmacam Vogoridi; *ibid.*, p. 226, no. 1. Cf. et *ibid.*, p. 230, no. 1.

[2] Ceci est « notre humble arz-mahzar lors de l'expatriement du dernier tyran Michel Suțu »; Codrescu, *Uricariul*, VI, p. 430; Kogălniceanu, *Letopisețe*, III, p. 465.

[3] Cf. Beldiman, pp. 353 et suiv. (l'envoi est aidé par l'agent autrichien; les deux Sturdza, Grégoire et Démètre, sont brusqués par les Grecs), p. 375.

[4] Beldiman, ouvr. cité. Une lettre de lui; Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 209—210. Une autre; *ibid.*, pp. 211—212.

[5] Il est envoyé par Ypsilanti de Târgoviște (6/18 mai); Erbiceanu, ouvr. cité, p. 375, no. 1. Cf. *ibid.*, pp. 376—377. Beldiman, ouvr. cité, p. 368.

[6] *Ibid.*, p. 371 (1-er juillet v. st.). Brunet de Presle, *Grèce*, dans *Univers pittoresque*, assure qu'il simulait une marche vers Ismail et la Mer Noire, en attendant de rejoindre Ypsilanti.

Étienne Vogoridi, l'ex-Hetman, installé lieutenant-princier, en juillet, pensait qu'il serait possible de revenir sur l'exclusion des Grecs du trône et il se flattait de pouvoir y arriver lui-même en récompense de sa loyauté [1]. Il signait en grec et installa au couvent de Răchitoasa tel prélat-grec, nommé ensuite à Roman, comme nouvel évêque, après avoir été ordonné à Târnova, dans cette Bulgarie à laquelle le lieutenant-princier se montrait attaché comme s'il avait été un Bogor grécisé [2]. Il avait réussi à réunir autour de lui un Iorgu Cuza, un Lascarachi Sturdza, les Vornics Mavrocordat et Donici, Basile Miclescu, le Grec Pomer et quelques boïars du Pays d'en Bas. Dans son Conseil figuraient, en plus de ceux désignés ci-dessus, le Logothète Jean Sturdza, qui deviendra Prince, ainsi qu'un Râșcanu, un Brăescu, un vieux Racoviță et même Jean Tăutu le Ban et Andronachi Donici.

Dans ces circonstances, quand le caïmacam gréco-bulgare Vogoridi espérait pouvoir accéder au trône d'Étienne le Grand, Théodore Balș fut de nouveau expédié vers le Danube pour exposer les doléances des boïars de première classe, qui se trouvaient en Boucovine [3]. Il arriva à Jassy, rencontra Vogoridi, qui avait appris par un traître la teneur de la requête, et demandait qu'on lui attache, comme compagnons, les boïars Cerchez et Jean Greceanu, qui s'étaient avancés les premiers pour accueillir les armées turques; Balș se montra prêt à soutenir les intérêts de celui qui voulait se faire accepter comme un vrai Moldave, rattaché à cette patrie par ses propriétés.

Sans vouloir entreprendre une guerre en faveur des rebelles contre un Souverain, ce qui signifierait la négation du principe de la Sainte Alliance, la Russie avait rompu les relations avec le Sultan; mais avant que celui-ci, inquiété de plus en plus des menaces russes, ait demandé aux pays roumains d'exprimer leurs doléances, les boïars moldaves

[1] Erbiceanu, ouvr. cité, p. 160, no. 2.
[2] *Ibid.*, p. 161, no. 2. Cf. et Beldiman, pp. 393—394.
[3] Voy. et *ibid.*, p. 415 et suiv.

expatriés, les conservateurs, rédigèrent cette requête par laquelle, pour qu'aucun d'eux ne puisse accéder au trône, il était montré que la Moldavie, spoliée, ne pouvait pas supporter, pour le moment, les frais d'un Prince qu'on pourrait remplacer par une régence de dix, un « décemvirat » [1].

La requête collective de ceux réfugiés en Boucovine, Bucşanescu étant encore peut-être en cette province [2], nous a été conservée. Dans l'humble forme habituelle, on exprime les désidérata de l'aristocratie de premier rang comme s'ils étaient ceux du pays entier: « le métropolite, les évêques, les archimandrites, ceux du second et du tiers états, des petits boïars et tous les autres états: des « maziles » (boïars déchus), des ruptaches, négociants, et tout l'ensemble du peuple de Moldavie, tant du côté de l'Église, que du côté de la politique ». Le lien avec l'Empire Ottoman est montré comme datant du temps de Soliman-le-Magnifique, et, depuis lors, la foi des Moldaves est restée toujours sans tache, ces nouveaux sujets du Sultan se contentant d'employer « les charrues de fer pour labourer la terre afin de multiplier et d'accomplir les ordres et les volontés de la Porte ». Mais « à la place des légitimes princes indigènes de Moldavie, et contre les anciennes institutions du pays, furent placés des Grecs de Constantinople qui envahirent la Moldavie, déchaînant en dernier lieu, par leur révolte, les malheurs d'une guerre ». C'est là, la fin du régime phanariote en Moldavie ». De même que dans les proclamations de Théodore, les Phanariotes sont présentés comme des sangsues, et les Moldaves, comme des « agneaux de sacrifice, et de troupeau sans voix ». On a ravi aux indigènes leurs emplois grands et petits, ainsi que les aumônes et on les a vendus contre des « pots de vin ». Tandis qu'autrefois la Trésorerie du prince ne disposait que des douanes et des salines, dont les revenus suffisaient aussi

[1] Beldiman, ouvr. cité, pp. 418—419:
« Ceux d'ici voulaient un Prince, les autres un décemvirat.
Ils voulaient absolument un Conseil constituer ».

[2] Erbiceanu, ouvr. cité, p. 163, no. 1. Une requête collective antérieure des réfugiés en Boucovine; *ibid.*, no. 2.

pour les oeuvres de charité, les nouveaux maîtres s'attribuent aussi les dîmes: «sur les ruches, sur les troupeaux et sur les vins»; ils prélèvent, pour eux-mêmes et pour les leurs, sur l'argent amassé pour le tribut. On spécule sur les provisions destinées à Constantinople, sur l'approvisionnement obligatoire en blé et même sur la «polenta», non exigée par le «capan» (magasin de l'État turc), la «polenta» qui est le pain quotidien des habitants. On ajoute des impôts pour la Cour et les Postes. Avec l'argent spolié on achète ensuite les terres des boïars, forcés de passer la frontière. Les firmans accordant des privilèges restent cachés et on empêche de porter plainte à la Porte.

La requête propose ensuite le versement, par les représentants du pays, du tribut et de tous les cadeaux habituels envers l'Empire, conformément aux derniers édits impériaux. Point n'est besoin d'un prince qui ne pourrait faire face aux nouvelles conditions d'une Moldavie diminuée sous tous les rapports. Il n'en pourrait être question que «lorsqu'elle arriverait à un état satisfaisant». Un bach-boïar, élu à la tête du Conseil, est ce que l'on peut faire pour le moment. Un tel régime républicain serait la source d'où partiraient ensuite toutes choses: une armée indigène, à la place de ces Albanais dont se servaient jusqu'alors les princes étrangers; par des exemptions momentanées et des facilités ultérieures d'impôts, on pourrait refaire un pays qui a tant souffert [1]. Un «livre de l'Union» devait réunir, dans la première des ces ligues qui se formaient en ce moment, les associés de ces prétentions [2].

Balş, qui rappelait aux boïars qu'avant eux il y avait eu des patriotes qui avaient risqué et leur vie et leur fortune pour la patrie, — et il y ajoutait sa propre personne, «Saint qui attend sa canonisation» [3], — fut chargé de porter cette requête aussi.

[1] Barbu Cepescu, dans *Foaia pentru minte, inimă şi literatură*, an. 1840, n° XL; Codrescu, *Uricariul*, VI, pp. 123—134; Kogălniceanu, loc. cit., pp. 465—467.

[2] Erbiceanu, ouvr. cité, p. 207, n° I.

[3] *Ibid.*, p. 212, n° I.

Les « Carbonari » moldaves opposèrent à cette requête une autre, dont Negel signalait, le 21 avril, au métropolite [1], la rédaction par Iordachi Drăghici et Brăescu, en déclarant qu'il est prêt à y souscrire lui-aussi. « En lisant, avec le Logothète Grigoraş, la copie de la requête des boïars du second état, nous ne la trouvons ni mauvaise ni déraisonnable », dit-il, en ne faisant des réserves qu'en ce qui concerne l'élection d'un Prince qui ne pourrait pas être effectuée « sans versement de sang » [2]; et, sans croire qu'il commettait effectivement une faute envers la Russie, il s'empressa de la signer [3].

La forme est la même et elle commence avec les mêmes protestations de loyauté envers l'Empire Ottoman. On ajoute que le long des temps, le pouvoir du prince, quel qu'il fût, a été illimité. Ici, les boïars de second état, en liaison avec Vogoridi, ne s'adonnaient pas à la critique passionnée du régime phanariote. Ils passent directement aux troubles éveillés par « une poignée de Grecs et d'Albanais », qui ont fait le malheur du pays et causé la dispersion de tous les côtés, des habitants, de ce « peuple innocent ». On n'attaque donc que les « apostats », « les invétérés verseurs de sang humain ». Pour soulager et relever le pays, on demande dans des termes pareils à ceux des litanies de l'Église, un nouvel hatti-chérif confirmant « les privilèges, les vieilles coutumes, qui depuis très longtemps existaient en Moldavie », et ce

---

[1] *Ibid.*, p. 220, no. 2. Ils auraient envoyé aussi « des paragraphes contenant leurs demandes ». Negel désirait faire un troisième « arz » contre le « carbonarisme des mauvais »; *ibid.*, p. 221, no. 1.

[2] *Ibid.*, p. 228, no. 2.

[3] *Ibid.*, p. 233, no. 2. Bucşănescu affirme que Théodore Balş, avait lui-aussi signé la requête des « ciocoï » (boïars parvenus); *ibid.*, p. 240, no. 1. Pour les « cinq » qui devaient faire un acte d'union secret. *Ibid.*, p. 389, no. 2. La querelle pour le rang des signatures entre Petrachi Sturdza et Alecu Balş (1822, avril); *ibid.*, p. 391, no. 1. La requête des « ciocoi », dans Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 214—215; V. A. Urechiă, dans *Mem. Acad. Rom.*, 2-e série, X, pp. 306—308; *Ist. Rom.*, XIII, pp. 102—103. Cf. et Filitti, *Frământările*, p. 79, note 1, à la date du 10 octobre, v. st. (1821). Réédition, le 10/22 janvier 1822; *ibid.*, p. 80.

n'est qu'à ce point que l'on parle des « princes grecs » à cause de qui ces privilèges ont été amoindris, empêchant en même temps toutes les plaintes à la Porte.

Ces autres pétitionnaires veulent, eux-aussi, rester uniquement des hommes de leur nation: « Que le très puissant Empereur ait pitié et nous fasse la grâce de déraciner de cette terre, pour que jamais plus ils n'habitent avec nous, les Grecs et les Albanais, avec aliénation des maisons et autres immeubles ». On soulève clairement la question des monastères dédiés par « nos pères et nos aïeux », à titre de « charité pour les pauvres patriotes », tandis qu'ils ont fini par tomber entre les mains des étrangers; leurs revenus (« embatics ») doivent à l'avenir être payés aux Lieux Saints par les hégoumènes roumains.

On y montre le désir qu'il soit de nouveau permis au pays d'être doté de lois faites par lui-même et à savoir: en roumain, (donc, non pas d'abord en grec, comme dans la législation de Scarlate Callimachi): « Qu'on nous fasse la grâce de nous permettre que, suivant les vieilles coutumes du pays, la loi soit rédigée dans la langue de la patrie et qu'elle décide en toutes causes et qu'ensuite les jugements restent immuables, ainsi que toutes les institutions du pays afin que ne continuent plus le mauvais usage et le bon plaisir des princes régnants ». Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ce passage, la pensée et le style d'Andronachi Donici, à qui on devrait attribuer aussi le pamphlet contre l'aristocratie [1] et le haut clergé, où, demandant que soit rétablie une « assemblée populaire de tous les classes », il se plaint qu'on ait abandonné la loi de Basile Lupu [2]. En rap-

[1] Voir aussi Alexandre Russo, éd. P. V. Haneş, p. 112 reproduit dans *Anul 1848 în Principatele Române*, III, pp. 577—578, et dans *Acte şi legiuiri privitoare la chestia ţărănească*, I-ère, série IV, p. 761.

[2] Vârtosu, dans *Viaţa Românească*, XXII (1930) p. 87 et suiv. Cf. Filitti *Frământările*, p. 105 et suiv. où l'on attribue aussi un autre travail, dans ce sens, à Tăutu le jeune. Pour l'attribution à Tăutu, par des témoignages de 1850, *ibid.*, p. 96 et des notes. Dans la première on critique les rapports de Benjamin avec les Grecs et on défend la conduite des Turcs envers les Roumains.

port avec l'action d'arpentage de Georges Asachi, on continue ainsi: « Qu'on fasse la grâce de nous permettre, que soient délimitées, par des boïars élus pour ce travail (arpenteurs) et des ingénieurs, toutes les terres du pays, sur la base d'écrits dignes de foi que présentera chaque terrien et qu'elles soient délimitées par des bornes et autres signes de séparation: donc, de même qu'en Boucovine où séjournèrent les émigrants et de même que dans l'Autriche connue par le professeur de topométrie (G. Asaki), qu'on procède à une statistique de la situation des terres, à un cadastre.

Il est évident que dans le nouvel ordre de choses, le Gouvernement qui ne sera plus laissé entièrement entre les mains du Prince, sera exercé par les boïars, mais non pas par les grands, mais « par toutes les catégories de boïars indigènes, capables de gouverner, avec justice et bon ordre, le pauvre peuple ». Les princes seront choisis dans la « nation moldave » elle-même et à savoir: non pas envoyés par la Porte, mais élus « par le peuple tout entier, sur la base de la loyauté et du cautionnement *de tous* les indigènes. Il devra gouverner selon la décision des lois, des coutumes du pays », ce qui était en somme un genre de Constitution. Et c'est toujours par des indigènes qu'ils seraient représentés à Constantinople [1].

Un petit boïar, inconnu par ailleurs, Iancu Stavăr, alla, porteur de cette requête, à Silistrie, vers la fin d'octobre. A Focșani il rencontrera le grand boïar envoyé par les émigrants, ainsi que ses compagnons: Cerchez et Greceanu, les vieux partisans des Turcs. En arrivant à Silistrie, sans en avoir discuté en route, ils trouvèrent chez le Pacha Mehmed-Siri, né parmi les Moldaves, dans la cité de Hotin [2], qui avait été incité par Vogoridi [3], une réception peu favorable aux représentants de la tendance d'une république aristocratique. Alors les deux camps arrivèrent à une entente:

---

[1] Sans le début, probablement dans Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 214—215.

[2] Balș lui dit: Ton père ordonne, avec insistance, de son tombeau. (Beldiman, p. 420).

[3] Voir sa lettre dans Beldiman, pp. 434—435.

comme il n'était plus question d'aller à Constantinople, car le Pacha se chargerait d'envoyer les demandes, les délégués restant dans l'attente, on choisit seulement la requête qui demandait l'élection du prince. Théodore Balș, avait perdu, pour lui et pour sa clique, la partie; il avait été présenté par le caïmacam Vogoridi, comme candidat au trône, «comme étant de belle prestance, grand, gros, avec une très longue barbe», tandis que ses associés étaient désignés comme infidèles à l'Empire, réfugiés en Boucovine et en Bessarabie, de connivence avec les Puissances voisines de même qu'avec les beys-mameloucks d'Égypte qui ont provoqué l'invasion française de Bonaparte, de sorte que seuls les janissaires les tiennent encore en respect. Ce qui avait été envoyé à Constantinople c'était, comme il le dit lui-même, justement cette pétition que, plus tard, renverront avec indignation, les boïars d'au delà de la frontière [1], c'est-à-dire: la requête «rédigée par ceux de Jassy», écrit Negel qui l'avait signée lui-aussi, de même que le Logothète Jean Sturdza, ne sachant pas que par celà, il préparait son avènement au trône [2].

Ainsi, par un élan révolutionnaire, aidé d'une habile intrigue, on obtiendra pour les Roumains des deux pays, le droit d'être gouvernés d'après les anciennes lois, par des hommes de leur propre nation [3].

Lorsqu'il fut question d'envoyer à Constantinople des représentants pour décider du sort des deux pays roumains, on chercha des boïars parmi les plus importants du pays, mais aussi parmi ceux qui, pendant les troubles, avaient pu se maîtriser, ne se laissant pas entraîner à émigrer ni à adresser des appels aux monarques chrétiens. Ainsi, du côté des Moldaves, comme Balș, retiré auprès des siens en Boucovine, ne voulait plus rien risquer, peut-être aussi parce qu'il se rendait compte que sa grande ambition ne sera pas satisfaite», on avait élu, à côté des deux autres déjà

[1] Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 224, 240. Cf. aussi *ibid.*, pp. 221, 224—225 (où Negel confond la requête des «ciocoi» avec celle de Roznovanu).

[2] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], pp. 54—55.

[3] Voir Iorga, Hurmuzaki, X, pp. LXVII—LXXII.

envoyés à Silistrie, Ioniță Sturdza, Georges Cuza, Iordachi Râșcanu et Jean Tăutu, toujours ceux qui étaient restés autour de Vogoridi, l'ambitieux qui ne se rendait pas encore compte que les jours de sa grandeur étaient terminés. Du côté de la Valachie, on choisit: Grégoire Ghica, le futur prince régnant à Bucarest, Bărbuceanu Văcărescu, Nicolas Golescu, Michel Filipescu, ces deux derniers représentant l'opposition de naguère contre Caragea, Scarlate Mihălescu, Philippe Lenș et Iancu Cocorăscu, parmi les familles plus modestes.

Il n'y a aucune preuve de consultation, entre les notables des deux principautés, en vue d'une préparation quelconque sur l'avenir; le fait est qu'après les Pâques passées à Silistrie, ils arrivèrent déjà au mois d'avril dans la capitale de l'Empire Ottoman, ne sachant pas ce qui les y attendait. Une grande foule, curieuse de ce nouveau spectacle, se précipita à la rencontre des étranges et rustiques « chars valaques » dans lesquels s'étaient balancés, pendant le long voyage, les corps fatigués de ces boïars barbus. Ici les Valaques durent reconnaître le fait humiliant qu'ils n'étaient porteurs, de la part de leur pays, d'aucune requête [1]; en effet les mémorandums rédigés par eux n'avaient qu'un caractère personnel ou bien ne représentaient qu'un groupe étroit: il y en avait d'intéressants, comme celui qui demandait un Conseil composé de quatre grands boïars et le métropolite, un autre Conseil de justice, composé du haut clergé, du même nombre de boïars et d'un légiste [2]; un autre mémoire demandait la frontière du Danube, un prince indigène élu à vie, une Assemblée Nationale, dont les membres seraient élus par les districts, une armée et même une flotte du pays [3]. Les représentants de la Valachie ont dû donc formuler en hâte leurs voeux. Ils demandèrent un prince à vie, mais non héréditaire, qui devrait gouverner en consultant, pour toutes

[1] Beldiman p. 441; Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei*, II, p. 135 et suiv.

[2] Filitti, dans *Originile democrației române*, *Viața Românească*, novembre 1922, pp. 182—183; dans *Arh. Olt.*, X (1931), p. 253; E. Vârtosu, *1821*, pp. 178—183.

[3] Le mémoire de Vellarà; Aricescu, ouvr. cité, II, p. 187; cf. Filitti, *Frământările*, p. 89, note 1.

les mesures importantes, les boïars et le clergé indigènes, à l'exclusion des étrangers; le reste de la pétition se perd en détails enfantins et confus, allant jusqu'à spécifier que des Grecs ne pourraient pas remplir les fonctions de consuls pour la Russie et l'Autriche [1]. Par ailleurs, pour être présentées officiellement, les deux requêtes ont dû supporter quelques modifications [2], qui allaient jusqu'à admettre une responsabilité du prince [3]. On discuta aussi le nombre des soldats turcs qui devraient rester et on formula le principe d'une armée indigène.

Un dernier effort fut fait de la part des Moldaves réfugiés en Boucovine, qui envoyèrent, avec leur première requête de caractère républicain, une autre signée aussi par Benjamin, au mois de janvier, requête qui remplaçait le « décemvirat » et le bach-boïar par l'ensemble des grands boïars; ces demandes ne purent être prises en considération, bien qu'elles aient été communiquées aux délégués [4].

Enfin, le 21 juin, on annonça officiellement que « dorénavant on choisira le prince parmi les indigènes ». Après quelques jours on manda à la Porte seulement ceux qui allaient être princes. Mais, avant leur solennelle inféodation, on décida la confiscation des propriétés grecques, la défense pour les sujets étrangers d'acquérir des terres et d'autres immeubles [5], la fermeture des écoles helléniques. Enfin, le 12 juillet [6] eut

[1] Aricescu, ouvr. cité, II, pp. 214—216; Urechiă, *Ist. Rom.*, XIII, pp. 181—182; Vârtosu, *1821*, pp. 155—158; Dârzeanu, dans Iorga, *Izvoarele*, pp. 34—36.

[2] *Ibid.* et les pp. suiv.

[3] Ghibănescu, *Surete şi izvoade*, X, pp. XCIII 324—333. On y formule un rapprochement avec une des formes des pétitions valaques de la dernière heure; *ibid.*, pp. 294—295. Cf. Filitti, *Frământările*, pp. 94—95.

[4] La requête de janvier; Hurmuzachi, *Supl.* I[1], pp. 1—4. Cf. Iorga, Hurmuzachi, X, p. LXXII.

[5] Pour l'interdiction des mariages mixtes, Erbiceanu, ouvr. cité, p 259. Nomination des hégoumènes roumains; *ibid.*, pp. 265—267. Cf. *ibid.*, pp. 405—406.

[6] Le firman est du 12, nouv. st.; Codrescu, *Uricariul*, II, p. 235; Iorga, *Acte şi fragmente*, II, pp. 647—648; Hurmuzaki, X, p. 169, note 3; Urechiă, *Ist. Rom.*, XIII, p. 320; D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, I, p. 307.

lieu la solennité depuis longtemps attendue, de l'investition des Princes; seul Grégoire Ghica, élevé dans les traditions italiennes de la famille Văcărescu, a pu exprimer ses remerciments dans une langue autre que la sienne. On nomma aussi les caïmacams: pour la Valachie, parmi ceux présents à Constantinople, pour la Moldavie, on désigna Th. Balș et Petraki Sturdza, le premier appartenant aux grands boïars, le second aux « Carbonari ». Après une visite au nouveau patriarche oecuménique, ainsi qu'à celui de Jérusalem, les hôtes du Sultan se dirigèrent enfin, par Silistrie vers leurs capitales [1]. C'est là, à Silistrie, qu'ils reçurent des mains du ministre de la guerre, avec la triple revérence de rigueur, les queues de cheval, signe de leur dignité [2].

Les princes partirent, le premier d'un côté, le second de l'autre, sans que rien ne les ait liés en vue d'une résistance contre les dangers qui les menaçaient. Bien supérieure était, à ce moment, l'attitude du métropolite Denis de Valachie, qui, refugié à Brașov, écrivait à son collègue Benjamin de Jassy: « Par la volonté de Dieu, ces deux éparchies, la Moldavie et la Valachie, ont eu, dès le début, les mêmes privilèges et la même protection tutélaire; aussi bien les peuples de ces deux éparchies ont toujours été unis sous un régime semblable; d'où il résulte que leurs chefs religieux, eux-aussi, doivent être d'une volonté, d'une action et d'un sentiment communs » [3].

En novembre 1822, les deux caïmacans moldaves, Théodore Balș et Petrachi Sturdza [4], et plusieurs autres boïars: Costachi Roset, Démètre Ralet, Iordachi et Basile Roset, le trésorier Sturdza, le vornic Ghica, les deux Balș, en-

[1] A Silistrie se rencontrèrent les Caïmacams grecs en route vers la Capitale et Nicolas, le fils du prince moldave, s'y rendait comme principal représentant de son père, aidé par un Bosie. Arrivé à Constantinople, Negri, ayant été accusé de complicité avec son frère Théodore, fut exécuté: Vogoridi lui-même, enfermé à Choumla, fut exilé en Asie Mineure; Iorga, *Acte și fragmente* II, pp. 662–663.

[2] Le journal des boïars moldaves, dans Kogălniceanu, loc. cit., Drăghici, loc. cit.

[3] Erbiceanu, ouvr. cité, p. 238, n° 1.

[4] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 169—170, n° ccxxx.

voyant comme émissaire Iordachi Catargiu, demandaient en vain à Benjamin d'aller à la rencontre du nouveau prince, à Galata [1]. A partir de Frumoasa, celui-ci se faufila modestement au palais, mais au début d'octobre [2] on prépara une entrée solennelle qui dépassa celle des Phanariotes [3]. A Bucarest, Grégoire Ghica fut accueilli par ses lieutenants princiers, mais non par l'aristocratie qui était restée en Transylvanie [4] et à cause des conditions sanitaires dans cet autre pays, il demeura jusqu'à l'automne à Văcărești, d'où il passa à son palais [5], pour pouvoir, le 6 du même mois, étaler une pompe semblable.

[1] *Ibid.*, pp. 179—180, n° CCXLI.
[2] On attendait Dinu Crețulescu; *ibid.*, p. 172, n° CCXXXII.
[3] *Ibid.*, p. 181, n° CCXLIX.
[4] *Ibid.*, pp. 181—183.
[5] Erbiceanu, *Ist. Mitr. Mold.*, p. 171, no. 2.

CHAPITRE III

LES PRINCES INDIGÈNES ET LES PARTIS DE LA NOBLESSE

Les nouveaux princes ne furent pas reconnus par les expatriés, qui attendaient le moment où, cependant, devrait éclater la guerre dont ils attendaient la transformation totale de la situation. La Russie, qui avait retiré son ambassadeur de Constantinople, excitait leur passion d'envie et leur soif de vengeance. Negel avait été d'opinion qu'on déclare que les boïars expatriés reviendraient pour « une élection de prince » prévue dans la pétition des « parvenus », mais ils craignaient « l'esprit de révolte et de manque d'obéissance qui est dans l'âme de la plupart de ces parvenus vulgaires et de familles d'une naissance inférieure »[1]. Il avait montré aussi que le groupe qui est autour de lui n'a rien à faire avec la délégation: « Le Pacha les avait sommés de venir »[2].

A cause de cette attitude, mais aussi de l'origine de son pouvoir, celui qui se faisait appeler, d'après l'ancienne coutume dans les documents des princes, du nom de son père aussi: « Jean Alexandre » voévode, dut s'appuyer, à côté de quelques parents comme Pierre Sturdza ou son ancien ami Georges Catargiu, sur « les boïars du second et du troisième rang », les ennemis de l'ancien régime, et il les fit monter jusqu'aux plus hautes situations, de sorte qu' « on ne voyait, dans tous les coins, à la Cour de Jean Voévode Sturdza, d'autres figures que des barbus »[3].

---

[1] C. Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 232—233.
[2] *Ibid.*, p. 233, n° 2.
[3] Drăghici, loc. cit., p. 166.

Fig. 32. — Jean Sandu Sturdza, Prince de Moldavie.

Mais, comme forme, il avait créé, avant la fin de l'année, aussi un Conseil dans lequel il y avait les Sturdza, Lascarachi et Pierre, Basile Râșcanu, Georges Miclescu, Jean Greceanu, Georges et Théodore Buhuș, Basile Rosetti, Constantin Cerchez, Démètre Beldiman, Jean Crupenschi, Jean Costachi, mais aussi, comme éléments nouveaux, un Aslan, un Milo, un Constantin Carp, un Constantin Vârnav [1]. Un peu plus tard, on trouve autour de lui aussi Alexandre Sturdza, qui alla le représenter à Cernăuți, à l'occasion d'une entrevue entre le tzar et l'empereur d'Autriche, un Grégoire Greceanu, Andronachi Donici et l'ancien fauteur de l'hétairie, Pomer [2].

Bien que sans autres études que la connaissance du grec [3], —mais il pouvait saluer en français le pasteur luthérien, qui était vice-consul de Prusse [4], —grand propriétaire de la région de Bacău, et ancien boïar de Michel Soutzo, le prince de Moldavie, époux d'une Rosetti appartenant à la branche Roznovanu [5], se servit dès le début aussi des personnes qui s'étaient manifestées plutôt par leurs écrits, comme le jeune Tăutu, envers lequel nous avons, de sa part, une lettre de sympathie paternelle, et qui alla à Constantinople pour former, comme diplomate, le fils du prince qui y était en même temps son représentant, et un otage [6], alors que Georges Asachi avait pris à Vienne la place des anciens informateurs grecs pour les Phanariotes [7].

Le retour, par la Boucovine [8], du métropolite Benjamin, n'amena pas la concorde désirée pour relever un pays si dévasté, auquel, sous la forme d'un « emprunt national »,

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 196—197, n° CCXLVII.
[2] *Ibid.*, p. 249, n° CCCXXVII; p. 251, n° CCCXXVIII.
[3] Une lettre en roumain, de lui, C. Erbiceanu, loc. cit., p. 225, n° 2.
[4] Iorga, Hurmuzaki, X pp. 180—181, n° CCXCVIII: « Bonjour, bonjour, mon pasteur », puis, en roumain: « Prenez place ».
[5] Drăghici, loc. cit., p. 165.
[6] Iordăchescu, dans le *Bul. Com. Ist.*, XV, p. 103.
[7] Drăghici, loc. cit., p. 164.
[8] C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 246 et suiv.

on demandait maintenant de nouveaux sacrifices [1]. Dès le commencement de l'année 1823, les expatriés déclaraient ne pas pouvoir revenir dans un pays sujet aux improvisations et dans lequel des partisans, de provenance obscure, du dernier prince phanariote [2] parlaient de « constitution ».

Quatre-vingts boïars, le métropolite en tête, se présentèrent à la Cour avec la demande qu'on leur permette de se plaindre à Constantinople, et ils purent arriver à Silistrie [3]. La plainte, datée de février 1824, que portèrent les quatre boïars délégués, parle des souffrances du pays par suite de l'hétairie pour en arriver au nouveau gouvernement de ce nouveau « tyran »; les récents impôts, qui atteignent les monastères dédiés et la métropolie sont surtout critiqués ainsi que le dépouillement des caisses spéciales pour les dépenses d'utilité publique, les réquisitions de brebis au-delà de la somme exigée à Constantinople. Mais la grande douleur de cette bruyante noblesse est celle qu' « on a donné des caftans (vêtement de dignitaires) à plus de quatre cents individus, chose qu'on n'a jamais entendu dire et qu'on ne retrouve pas depuis la fondation du pays de Moldavie », leur attribuant aussi des contribuables exemptés, ce qui ruinerait le fisc. Toute la grande noblesse signe au-dessous: les Balș: Constantin, Théodore, Grégoire, Théodore le jeune, Lupu; les Rosetti: Basile, Étienne, Alexandre; les Cuza: Georges, Argyre, Grégoire; même des Sturzda: Démètre, qui se vantait d'être républicain, et Théodore; puis Nicolas Dimachi, Vasile Miclescu, Georges Râșcanu, Nicolas Cantacuzène, Georges Donici, André Bașotă, Démètre Iamandi, Manolachi Bogdan et, à côté d'Alexandre Beldiman presque mourant, son parent, Démètre [4].

---

[1] Drăghici, loc. cit.

[2] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], pp. 7-8; cf. *ibid.*, pp. 17, 22 et suiv., 30. Voy. aussi Filitti: *Frământările*: p. 155, note 4, p. 163.

[3] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 690-691 (à la page 691, note 3, (toute la bibliographie). Les envoyés étaient: Grégoire Balș, Étienne Rosetti, Georges Râșcanu, Voy. Iorga, Hurmuzaki, X, p. 269; p. 271, n° CCCLII.

[4] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], pp. 59-61; Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 687-689.

Mais, en dépit de l'ambassadeur extraordinaire de Russie, Minciaky, les délégués furent enfermés à Brăila, à Isaccea, à Tulcea et à Kiustendché, la future Constanța [1].

Les premières mesures de Sturdza concernent la nouvelle administration des terres des couvents, dont furent expulsés les Grecs [2], et on rencontra la résistance du métropolite Benjamin, qui se plaignait de l'état d'abandon où, à cause de la méthode brutale dont la mesure fut exécutée, se trouvaient ces maisons saintes; on le voit critiquer sévèrement « cette dévastation des donations faites par les ancêtres à Dieu ». Dans cette opposition pleine de dignité et de courage, il demande que l'administration de ces couvents soit confiée à un « comité », et alors les boïars aussi pourront donner « la garantie », qu'on leur demandait [3]. Un conflit se produisit aussi entre Benjamin et le parent princier Lascarachi Sturdza qui, envoyé comme représentant à Constantinople, avait promis solennellement au métropolite qu'il obtiendrait sa destitution de la part du patriarche œcuménique, et mourut à Andrinople, sous la malédiction de l'archevêque, qu'on croyait être thaumaturge [4].

Pour défendre les droits de la noblesse, une ligue fut conclue, dans laquelle nous trouvons Constantin Canta, Constantin Rosetti, Negel, un autre Jean Sturdza, Démètre Bogdan, Démètre Sturdza, ce républicain dont il sera question plus loin, le hatman Buhuș, puis Jean, Constantin et Pierre Sturdza, un ban Pierre, ainsi qu'un Jean Rosetti et le vieux Tăutu [5]. Contre eux, le prince se servit de ses parents, de son propre fils, Georges, devenu chambellan, trésorier, et d'Alexandre Sturdza, qu'il détacha de la ligue, ainsi que de Conachi [6].

---

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 693. Leur libération ultérieure; *ibid.*, p. 711, n° 2.

[2] C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 405 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 412—413; cf. *ibid.*, p. 265 et suiv.; une attitude pareille chez le nouveau métropolite valaque Grégoire; *Bis. Ort.*, XXVIII, p. 1107.

[4] Drăghici, ouvr. cité, II, pp. 170—171.

[5] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 610—611, n° LIV.

[6] Drăghici, ouvr. cité, II, p. 169.

Mais le conflit continua avec ces grands boïars qui n'avaient pas pu être exilés ni renvoyés sur leurs terres. Nous avons l'acte par lequel Constantin Canta, Constantin Rosetti, Pierre Sturdza, qui avait été jusque là le principal appui de son parent princier, Alexandre Sturdza et le hatman Buhuș déclarent que, comme ils n'ont pas été écoutés, ils renouvellent leur ancienne ligue; on prévoyait que, si l'un d'entre eux, étant sujet aux persécutions, les abandonnait, les autres aient le droit de manifester publiquement cette entente secrète [1].

Le prince, s'adressant à la Porte, où il était appuyé par le ministre turc des Affaires Étrangères, demanda qu'on lui donne l'ordre formel de punir les mécontents, et cet ordre, par lequel on lui permettait, comme sous les Phanariotes, d'exiler au-delà du Danube les conspirateurs, lui arriva en juin 1824.

Il fut lu dans l'Assemblée Générale, naturellement improvisée, et ensuite Sturdza prononça le discours qui nous est conservé dans les pages de « l'Histoire de la Moldavie », due à Emmanuel Drăghici, fils de ce Georges (Iordachi), qui avait alors la plus grande influence sur le prince: « la Providence m'élevant à cette haute situation pour vous dominer, alors que j'étais le plus petit parmi vous, je n'ai employé ni la hauteur, ni la sévérité des Grecs, croyant pouvoir obtenir, par la douceur, votre sympathie, mais je me suis trompé, car ma bonté vous a fait oublier les obligations qui vous soumettent à ce trône sur lequel je suis aujourd'hui assis; rappelez-vous ce que nous avons perdu par nos intrigues et par les persécutions des uns contre les autres, de sorte que les étrangers ont été les maîtres pendant de si longues années, et Dieu par sa grâce nous l'a rendu, tel que nous l'avons eu. Que voulez-vous faire maintenant ? Le perdre de nouveau, pour arriver à une situation pire que celle où nous avons été, entre les mains de qui sait quels étrangers de ce vaste monde ?

Les Phanariotes, ceux qui plaisaient à quelques-uns d'entre vous, n'existent plus, ils ne peuvent plus exister, et c'est

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 596, n° XLI.

pourquoi nous prendrons des mesures, comme un prince en a le droit, employant la masse d'armes et l'épée, signes impériaux, qui m'ont été donnés par le Sultan pour refréner les esprits peu sages, et vous saurez désormais qu'il y a quelqu'un pour vous dominer ».

Belles paroles que certainement le simple boïar de jadis n'aurait pas pu trouver lui-même ! Elles s'expliquent cependant par la note du narrateur: « Ce discours, je l'ai trouvé chez le comis Jean Tăutu, secrétaire de Jean Sturdza avant son départ pour Constantinople » [1], — où nous avons vu que Tăutu avait été placé près du fils du prince, et Sturdza l'en remercia plus tard par un billet de sa propre main [2].

L'un des conspirateurs, Balș, surnommé le Manchot, répondit avec insolence: « que Ta Majesté le fasse ! ». Le groupe demanda des passeports pour émigrer, et ceux-ci furent refusés, avec la plus grande décision. Aussitôt, quarante chariots menèrent ceux qui étaient suspectés aux monastères, ou au-delà du Danube, quelques-uns d'entre eux seulement sur leurs terres.

Donc, quand il fut question d'une nouvelle contribution, les boïars et le métropolite, qui employa aussi l'excommunication, s'y opposèrent, et on trouve à ce moment l'existence d'un projet de constitution qui annulait la domination de fait par la grande noblesse [3].

Dès lors, le prince indigène chercha à en imposer aussi par le faste. « Il aimait la pompe princière par-dessus tout, et on ne l'a jamais vu sortir du palais sans six chevaux à sa calèche, et, après le coucher du soleil, sans six porteurs de torches pour éclairer son escorte » [4].

Les boïars plus modestes, — que les autres continuaient à considérer comme des fauteurs de troubles et des agitateurs, voire même des révolutionnaires dangereux, capables

[1] Drăghici, ouvr. cité, II, pp. 167—168.
[2] Iordăchescu, loc. cit.
[3] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 699—700.
[4] Drăghici, ouvr. cité, II, p. 171.

de suivre l'exemple des carbonari d'Occident, — formaient un groupe qui, à son tour, regardait comme des adversaires, au même titre, tant les grands boïars de Bessarabie, que ceux de Boucovine et de Suceava, et Bucşănescu les dénonçait comme ayant entretenu sans cesse des rapports avec les Turcs, mais dans d'autres buts [1].

Dans le projet de constitution, forgé par les petits boïars, il n'était plus question de l'État phanariote se gouvernant par de simples ordonnances princières changeant d'un règne à l'autre et se bornant, d'après la coutume turque, au seul domaine, restreint, des mesures d'édilité et d'ordre. On chercha à en fonder un autre, d'après le modèle français. Dans la forme que ces aspirations gagnèrent, à l'époque où, à Constantinople, l'ère grecque étant considérée comme terminée pour les Principautés, on demanda qu'on montrât par des pétitions politiques les désirs du pays, on établissait, pour le moment, — car la rédaction d'une « constitution » plus large était ajournée —, les points suivants pour cet « État national »: l'Empire Ottoman est considéré seulement comme un protecteur dans « l'ombre » duquel a vécu un peuple, une nation, « le peuple de Moldavie » qui a eu sa liberté, son autonomie, ses lois, son prince. Il faut donc conserver en entier ces anciens « droits »; les rangs des boïars, des fonctions militaires, — écartant les Albanais —, de même que l'organisation des marchands, le travail de la terre, défendant aux Juifs de prendre des fermes, de fonder des fabriques d'alcool et même le droit de vendre dans les villes la viande pour les chrétiens, tout cela sera attribué seulement aux membres de cette « nation », qui doit être la seule à commander dans son pays; tout au plus, pourrait-on accepter, à côté, ceux des étrangers qui auraient épousé des Moldaves, seraient restés dix ans dans le pays, et seulement si c'est dans l'intérêt de l'État.

[1] C. Erbiceanu: ouvr. cité, p. 153. Bucşănescu était celui qui croyait que, se soumettant au tzar, on pourrait conserver aussi des liens avec les Turcs, ceci bien qu'on attendît une guerre russo-turque, d'où sortiraient ensuite « les privilèges » du pays, *ibid.*, p. 154, n° 1. Ses accusations contre les « Agarènes turcs » ; *ibid.*, p. 162. Son zèle pour la chrétienté, *ibid.*, p. 164.

Le prince sera élu, non pas par toute la « nation », mais seulement par le clergé, c'est-à-dire par le haut-clergé, et par les boïars sans distinction, mais cette noblesse ne peut pas conserver sa situation d'une génération à l'autre. Maître seulement dans son palais, le prince gouvernera sur la base de la séparation des pouvoirs, comme dans la doctrine de Montesquieu; non seulement pour les lois, qui ne partent plus de sa volonté, mais aussi pour les simples mesures d'administration, il devra tenir compte des opinions de ce « Conseil » de ladite « nation », Conseil qui est une espèce d'Assemblée Nationale, fût-ce seulement celle d'une seule classe. Dans cette Assemblée entrent, de droit, le clergé, les membres des tribunaux et un certain nombre d'élus des districts et de la capitale.

Cette représentation du pays vote les lois et les dépenses publiques sur la base d'un nouveau système d'établissement des impôts; elle prend des mesures d'administration, elle décide des écoles [1], qui seront nationales, mais non sans que soient enseignées aussi les langues étrangères. En même temps, cette Assemblée nomme tous les fonctionnaires, à salaires fixes, dont les obligations sont seulement annuelles.

La réforme s'étendrait aussi sur les tribunaux, qui prononceront des sentences soumises au droit d'appel, mais sans qu'un prince nouveau puisse reprendre, comme jadis, l'examen d'une affaire terminée; elle comprend aussi les finances, différentes caisses qui se réunissent dans celle « des établissements de la patrie » (point 45).

Mais, par-dessus ces réglementations précises s'étend la théorie proclamée à Paris en 1789. On prévoit la liberté, même la liberté religieuse, la liberté de toutes occupations, faisant disparaître les corporations, l'égalité devant la loi, le respect de la propriété (on assure le paiement des expropriations) et de l'honneur, sans distinction de classe, interdisant les arrestations arbitraires et distinguant la prévention de la condamnation, recommandant ensuite, d'après les idées de Beccaria, un traitement doux pour ceux qui n'auraient

[1] On prévoit jusqu'à la fondation d'une Imprimerie de l'État.

pas été encore condamnés. La responsabilité des agents de l'État tout entière s'élève jusqu'à la personne du prince [1].

Pendant six ans, l'histoire de la Moldavie sera formée de la lutte d'une partie des boïars pour la création du nouvel État et de celle des exilés volontaires contre le prince qu'ils ne voulaient pas admettre.

Lorsque, après les efforts incessants de la diplomatie russe, qui voulait prolonger les discussions avec le Divan de Constantinople jusqu'au moment où la situation générale européenne permettrait le déclenchement d'une guerre, que certains des conseillers du tzar pacifique Alexandre désiraient de fait, il fallut en arriver, par-dessus la résistance des Turcs, qui craignaient une nouvelle explosion du mouvement des hétairistes, à la retraite des troupes restées encore en pays roumains; on demanda la garantie des boïars que rien ne se passerait plus, et l'essor vers les réformes se produisit de nouveau, dans des cercles plus larges, et avec une plus grande force [2].

Déjà, un autre membre de la famille Sturzda, un cousin du prince, le logothète Démètre, qui était revenu dans le pays, lui seul parmi les expatriés, avec ce Bals dit le Manchot [3], rédigea ainsi un projet d'organisation purement républicaine. Il correspond au tempérament fier et violent de celui-ci, chargé ensuite, en 1826, à cause de sa capacité, de former, sur le désir de la Porte, un exposé général de la situation financière, demandant qu'on lui fasse connaître d'abord tout le mécanisme financier du pays; mais comme celà lui fut refusé, il ne voulut pas se soumettre aux instances du prince [4].

---

[1] Xénopol, *Primul proiect de Constituțiune a Moldovei din 1822, Originile partidului conservator și ale celui liberal*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XX (1891). Cf. M. V. Barnoschi, *Originile democrației române, « Cărvunarii », Constituția Moldovei dela 1822*, Jassy 1922; Iorga, dans la *Revue hist. du S.-E. eur.*, XI (1934), p. 81 et suiv.

[2] Il faut considérer comme le début de cette pièce le fragment donné dans Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 391—392.

[3] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 195, n° CCLXV.

[4] *Ibid.*, p. 339, n° CCCCII.

Dévoué aux Turcs, il se gardera bien de prendre part, en 1827, aux démonstrations des russophiles à l'occasion du passage vers Constantinople de l'envoyé extraordinaire de Russie, l'émigré français de Ribeaupierre [1]. Comme un peu plus tard, nous le trouvons vornic [2], il faut admettre que le projet fut rédigé avant le grand changement qui termina cette expérience de Jean Alexandre Voévode, en 1828.

Dans ce projet, il y a des points qui rappellent le mémoire des « ciocoïs », mais surtout en ce qui concerne le rôle des différents conseils. Car tout se fait par des Conseils dans la république « aristo-démocratique » de cet homme du centre: le grand « Conseil » de quinze boïars élus à vie; le Conseil « des lois » (Parlement), de quinze autres membres, mais appartenant aussi à la noblesse de seconde et de troisième classes, et le Conseil « inférieur », pour les affaires financières, composé de quarante-huit membres, des jeunes aussi, et même des personnes qui ne sont pas des boïars, élus, à deux degrés, pour chaque district, commençant dans les villages eux-mêmes. Ce troisième Conseil, qui se rassemble aussi deux fois par an, a une large intitiative pour la convocation et le prolongement des sessions, mais le premier Conseil, seul, délégue des commissions composées de trois grands boïars chacune, entre les mains desquels réside toute l'administration. On prévoit des mesures pour la santé publique, les bonnes mœurs, l'instruction des jeunes filles, l'éducation des enfants pauvres [3].

Tous les autres projets constitutionnels doivent être placés au même moment, avant ceux qui partirent de la garantie prétendue par les Turcs. Ils ne se distinguent pas essentiellement du mémoire des carbonari, sauf, bien entendu, de celui, strictement aristocratique, qui place, à côté du prince, seulement un Conseil élu de dix ou huit représentants des grandes familles, demandant qu'on ne permette pas, à côté « des familles connues et expérimentées », aux-

[1] *Ibid.*, p. 413, n° CCCCXCVII.
[2] *Ibid.*, p. 611, n° LIV.
[3] Codrescu, *Uricariul*, IV, p. 281 et suiv.

quelles on ajouterait peut-être aussi « celles ayant de la science et de la pratique », ces « incapables et d'essence basse, et sans propriété ou autre fortune » [1].

Mais, en rapport avec cette garantie demandée au pays entier, sans différence de classe, on trouve la proposition de Georges Rosetti Roznovanu, qui était, comme nous l'avons vu, le chef des russophiles et celui qui reçut Ribeaupierre avec des preuves de la plus grande sympathie. Ayant en vue, avant tout, une base économique agricole, dans laquelle les propriétaires terriens, abandonnant leurs contribuables exemptés et les membres des corporations qui leur étaient attachés, auraient été exemptés de toute immixtion de l'État, pouvant, de cette façon, doubler la production, ce boïar puissant et influent, qui ne tenait pas grand compte du fait que la Moldavie a un prince, ne prévoit pas seulement l'égalité fiscale, mais poursuit par ce moyen « le lien général de toutes les classes des habitants », le lien « national »: comme « ce projet » concerne également toutes les catégories sociales, « du plus petit, du plus pauvre paysan jusqu'au plus grand et plus puissant des boïars », tous auront le droit de protester contre toute tentative contraire, tous devront maintenir ce qui avait été décidé avec la même insistance, et on se demande qui pourrait vaincre alors une nation unie et détruire sa justice ? » [2].

C'était donc une tentative de solidariser toute la société moldave. On verra, en analysant les rapports du prince conseillé jusque là par Georges Drăghici, devenu grand vornic, que ce point de vue ne fut pas accepté, mais, au contraire, Sturdza chercha à attirer de son côté la noblesse, lui épargnant toutes espèces d'impôts.

Satisfaits qu'on leur reconnaisse le droit de « garder eux seuls le pays », ce qui signifiait être « un État formé », ces boïars du mois de juin 1824 comptent que, pour former une milice disciplinée et sûre, il faut que « nos fonctions soient bien organisées pour travailler d'après des lois fixées »,

[1] Al. Ruso, *Scrieri*, éd. P. V. Haneș, pp. 117—120.
[2] Xénopol, dans l'*Arh. soc. șt. și lit. din Iași*, IX, pp. 603—605.

d'après « ces lois politiques faites directement pour servir le bien public », et à savoir « dans la langue indigène et correspondant à la sagesse », commençant par « les *lois fondamentales* qui concernent le corps et l'essence du pays, la forme du gouvernement, la manière dont travaillera le pouvoir général, ainsi qu'on le voit ailleurs » dans « d'autres États bien gouvernés », où fonctionne un « sénat », qui « représente la nation, c'est-à-dire tient sa place », avec le droit de contrôler et de suggérer au prince qui, lui, travaille seulement de concert avec cette représentation de « la nation ». Et on affirme que le fait d' « avoir chez nous aussi une pareille Assemblée n'est pas une chose nouvelle, car nous avons eu, et nous continuons à avoir, une Assemblée Générale qui représente la nation, tient sa place et travaille de sa part ». Il faudra aussi distinguer les trois puissances dans l'État.

Le prince doit représenter une dynastie, mais sa situation sera limitée par les droits de l'Assemblée; il n'aura plus à sa disposition tous les revenus du pays, mais seulement ceux qui forment sa dotation, les « revenus du trône ». C'est seulement de cette façon, par une transformation complète de la vie politique, qu'on pourrait « former un État qui commence à figurer parmi les autres », même « un État dominant », tel qu'il a été d'après les anciens privilèges du pays, c'est-à-dire vassal seulement et obligé au tribut, mais autonome, avec ses lois et la puissance plénière en tout ce qui concerne le pays, avec « des bases et d'après la raison », — le terme français y est, — ce qui serait « une chose glorieuse pour notre nation et le fondement de la gloire pour nos successeurs » [1].

Enfin, après les insistances des Puissances qui voulaient empêcher la guerre entre Russes et Turcs, pour cette cause

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 591—596, n° XL; cf. *Acte şi fragm.*, II, pp. 699—700. Pour le complot supposé des Grecs Séka-Désila; Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 350, 351, 352, n° CCCCXVII—CCCCXVIII; p. 357, n° CCCCXXVIII. Furent arrêtés, pour des suspicions, à un certain moment, Alexandre et Constantin Mavrocordato.

des Grecs dont l'appui signifiait rejeter les principes dominants la Sainte-Alliance, on arriva à la conclusion de la convention d'Akkerman (l'ancien Cetatea-Albă) (7 oct. 1826), par laquelle, décidant aussi sur la situation de la nouvelle Serbie, étaient confirmés les privilèges des pays roumains.

Le point qui prévoit que les pays seront gouvernés par des princes élus, qui ne pourront pas être changés pendant sept ans et qui travailleront avec les Conseils, ne correspondait nullement au désir de monarchie héréditaire qui avait été manifesté par une partie des boïars de Moldavie. Mais cette mesure dérivait, elle aussi, comme tant d'autres contenues dans les hatti-chérifs antérieurs, des efforts prolongés et continuels faits par la classe supérieure des Roumains pour sortir du milieu des abus qui s'étaient accumulés le long de trois siècles.

Du hatti-chérif de 1827 [1] partent d'autres projets d'avenir, où il est question de l'élection du futur prince et de la rédaction de ce « Règlement », au caractère de constitution, dont les Russes avaient imposé la nécessité par l'acte d'Akkerman.

Ainsi un nombre de boïars s'obligent, dès le commencement de l'année 1827, à n'élire que celui qui « sera soumis et remplira, sans aucune hésitation, toutes les lois et toutes les normes d'organisation »: un constitutionnalisme moldave s'affirmait ainsi.

Un autre mémoire part de l'idée qu'on a reconnu à Akkerman un « corps d'État », avec « un système aristocratique » [2]. Un troisième s'appuie sur le système des « États » médiévaux; le prince en ressort très diminué. On lui demande « une soumission aveugle aux lois et coutumes du pays, une conduite correspondant toujours aux lois, une déclaration par écrit de pouvoir être mis en jugement et puni pour une con-

[1] Sa déposition à la métropolie; C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 428 et suiv. La convention et l'hatti-chérif du printemps de 1827, dans D. A. et D. C. Sturdza, ouvr. cité, I, p. 310 et suiv.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 605—607, n° LI.

duite contraire, avec la décision d'employer, pour des choses utiles, comme le pavage, les fontaines, etc., chaque année la cinquième partie des revenus princiers »; tout sera mis par écrit, avec la consultation et selon la volonté des oligarques.

Enfin, une autre rédaction, par un groupe de jeunes gens qui ne purent pas trouver de signatures, partant aussi de l'idée que, par la Convention, on admette « le système du corps de la noblesse *en corps d'État* », s'élève contre les droits usurpés par la Trésorerie, et qui doivent revenir au « Conseil du Divan général ». On prévoit une réunion hebdomadaire pour la défense de ces droits.

Mais, à la veille d'abandonner sa situation, Jean Sturdza renonça aussi à l'appui qu'il avait trouvé jusque là dans des hommes nouveaux et à ce projet de Constitution qui arriva à être relégué sous le toit du consulat, restauré, de la Russie à Jassy. Il approuvait le rapport des grands boïars revenus enfin chez eux, par lequel, d'après les incitations qui venaient du chef intellectuel des conservateurs russophiles, Michel Sturdza, il admettait que l'aristocratie rétablie, jouisse de tous les honneurs et de tous les avantages, bien qu'elle refusât, en même temps, son apport fiscal et toute immixtion de l'État sur ses terres [1].

Dans la principauté voisine, devant le si grand boïar qu'avait été Grégoire Ghica, on ne pouvait pas user de la même attitude méprisante que devant l'ancien spathaire de Michel Soutzo et ispravnic de Bacău. Mais, en Valachie aussi, les partis ne manquèrent pas; deux groupements, eurent comme chefs, immédiatement, Bărbuceanu Văcărescu et Constantin Bălăceanu [2]. Autour du premier se trouvaient les principaux boïars auxquels le nouveau prince avait distribué les dignités: Matache Racoviță, Istrate Crețulescu,

[1] Codrescu, *Uricariul*, II, p. 199 et suiv. La réconciliation avec Démètre Ghica et la mise en discussion de l'influence de Drăghici; Iorga, dans Hurmuzaki, X, p. 358, n° CCCCXXX.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 185, n° CCLIII. Le bizarre bruit, en 1826, que Sturdza devrait passer comme prince à Bucarest émane du gendre de Grégoire Ghica; *ibid.*, p. 345, n° CCCCXI.

Nae Golescu, Constantin Câmpineanu, à peine arrivé de Transylvanie, et Démètre Ralet [1], ainsi que le petit boïar olténien élevé au rang de logothète du Pays Inférieur, Constantin Bibescu [2]. La nomination de Fotachi et Ioniță Știrbei Drăgănescu, ainsi que d'autres, plus menus, suivit [3]. Le prince crut devoir recourir aussi aux conseils de Nestor [4].

Mais ici on n'observe pas, après 1822, la même agitation d'idées qu'en Moldavie. Les boïars restent encore, en partie au-delà de la frontière [5], jusqu'à la signature de la convention d'Akkerman, avec le métropolite et l'évêque Ilarion d'Argeș, avec Alexandre Filipescu, surnommé le Renard, jadis un des patrons de Théodore Vladimirescu, avec Alexandre Racoviță et Dinicu Golescu [6], le boïar à l'esprit ouvert pour les problèmes et les nécessités de l'époque qui traversera l'Europe jusqu'à Genève où il établira ses fils pour des études, tout en recueillant, en chemin, des suggestions, non seulement pour de grandes transformations matérielles, comme dans ce monde occidental, mais aussi pour une nouvelle façon de traiter les classes fondamentales sur lesquelles s'appuie la société [7].

Mais le Pacha de Silistrie faisait arrêter trois des Racoviță [8] et le grand conspirateur de concert avec les Russes, Vellara, qui forgeait des projets où, à côté de la fidélité envers la Russie, il y avait aussi l'esprit révolutionnaire contre les anciens « gouvernants » [9]; l'agent d'Autriche demanda alors au prince, avec la plus grande insistance, la libération de ce

[1] Pour un « parti grec », *ibid.*, p. 204.

[2] *Ibid.*, pp. 189—190, n° CCLIX.

[3] *Ibid.*, p. 194, n° CCLXIV.

[4] *Ibid.*, p. 263, n° CCCXLIV. D'autres changements; *ibid.*, p. 268.

[5] Leurs plaintes adressées aux Russes, aussi dans N. Hodoș, Hurmuzaki, XVI, p. 1051 et suiv. Pour certaines réformes, Filitti, *Frământările*, pp. 127—128.

[6] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 599, n° XLV.

[7] Voy. pour ses idées, Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, p., 87 et suiv.

[8] Iorga, Hurmuzaki, X, et N. Hodoș, Hurmuzaki, XVI, année 1824.

[9] Filitti, dans les *Arch. Olt.*, X, (1931), pp. 257—258; Vârtosu, *1821*, pp. 212—216.

prisonnier [1]: mais Vellara fut mené à Eski-Zagra, dans les Balcans. C'était le moment où un groupe d'hétairistes se rassemblait à Cobolta, en Bessarabie, pensant passer le Pruth, complot qui prit, à Constantinople, des dimensions fantastiques [2].

Ghica eut le courage de remplacer les membres du haut clergé qui ne voulaient pas tenir compte de sa présence sur le trône. Ainsi fut nommé à Argeș un nouvel évêque, Grégoire, à la métropolie même, l'homonyme de celui-ci, qui avait été jusque là un simple moine à Căldărușani, et qui n'est autre que l'auxiliaire zélé de Géronte pour la traduction des livres de haute théologie (janvier 1823) [3].

Mais ces mesures ne suffirent pas pour rétablir l'ordre. D'abord le boïar Jianu, qui avait fait, pendant des années, sous les princes grecs, une espèce de brigandage, aventureux *sui generis*, à la façon des haïdoucs, paraissait revenir à cette ancienne occupation, s'associant aussi un frère du colonel

---

[1] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 666 et suiv.; Hurmuzaki, X, pp. 580—581. Cf. Lungu, *Les Grandes Puissances et les Principautés roumaines de 1821 à 1826*, dans les *Mélanges* de l'École Roumaine en France, 1934, 2-ème partie, p. 112 et suiv. Des lettres de l'ambassadeur d'Angleterre à Grégoire Ghica; Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 682—683, 685—686. Le dernier Conseil de Moldavie (1827), contenant aussi Alexandre Callimachi; *ibid.*, p. 402, n° CCCCXCII. Nomination de Conachi aux Affaires Étrangères; *ibid.*, p. 109, n° CCCCXCV.

[2] Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 668—671; Hurmuzaki, X, p. 234, n° CCCIV. Jean Sturdza donne, en 1823, « une législation sur l'héritage »; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 432, n° 1199. Puis, des ordonnances sur les agents qui recueillent la gochtina et le vădrărit; *ibid.*, p. 446, n° 1226—1227. Aussi « une réglementation pour le fermage »; *ibid.*, p. 447, n° 1230. On publie, en 1826 aussi, le *Code criminel*; *ibid.*, pp. 486—488, n° 1272. Nouvelle édition, contenant aussi la procédure, par Étienne Berechet, Chișinău, 1928. En 1827, une autre ordonnance pour ceux qui recueillent la gochtina et une « confirmation de rapport », d'un contenu général juridique; toutes ces ordonnances ont été publiées; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 561—562, nos 1332—1333.

[3] Hurmuzaki, X, pp. 209—210, n° CCLXXXII. Il est présenté comme disciple du Grec Nectarius, prédécesseur de Denis. Pour ses sentiments contre les Grecs, *ibid.*, p. 247, n° CCCXXIII. Son livre contre les Arméniens; *ibid.*, pp. 279—280, n° CCCLXI. Voy. Iorga, *Ist. Bis.*, II.

Sabbas et l'ancien commandant albanais Frangoulis, —et il sera question de cette action à côté de Georges Filipescu en décembre 1827 [1], —mais, ayant été arrêté, il devint chef de la gendarmerie pour cette Olténie encore mal assurée [2]. En ce qui concerne les boïars, l'ancien ban Nenciulescu fut enfermé à Snagov, Cocorăscu à Plumbuita, et Michel Filipescu envoyé jusqu'au couvent de Tismana (juin 1823) [3]: c'était des boïars appartenant au parti de l'éternel mécontent Bălăceanu, qui travaillait avec les Golescu et même avec Constantin Belu [4], « le Koutzovlaque vendeur de craquelins » [5]. Ceci au moment même où le prince de Moldavie levait sa masse d'armes contre ses boïars.

Ghica arriva, en mai 1825, à une réconciliation avec Bălăceanu, qu'il nomma ban [6], mais la lutte secrète par les pamphlets continua [7].

Ce prince, auquel on promettait les bâtons de « plus de sept mille conjurés » en 1825 [8], eut à affronter même, en 1826, une tentative de révolte olténienne d'après le modèle de celle de Théodore. Un Siméon de Cerneți, puis un Georges Cuțuiu, qui aurait eu aussi des rapports avec certains des boïars, —et on donnait aussi le nom du « bach-boïar » Brâncoveanu [9] —, n'allèrent pas même jusqu'aux premiers pas —une lutte au monastère de Motrul, un emprisonnement à

---

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 437—439.

[2] *Ibid.*, p. 222 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 229 et suiv. Iancu et Eustrate Știrbei Drăgănescu furent eux aussi disgrâciés; *ibid.*, p. 230.

[4] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 231, n° CCC.

[5] *Ibid.*, p. 254, n° CCCXXXI. Exil de Lenș qui avait été le « premier favori »; *ibid.*, p. 281, n° CCCLXII; pp. 287—288, n° CCCLXVIII. Séparation de Văcărescu; *ibid.*, p. 311—312, n° CCCLXXXII. Voy. aussi *ibid.*, pp. 273—274, 282—283, n° CCCLXIII. Reviennent aussi Șerban Grădișteanu, Nicolas Văcărescu; Filitti, *Frământările*, pp. 126—127; Alexandre Nenciulescu est nommé ban d'Olténie; Iorga, *Studii și doc.*, VIII, pp. 161—162, n° 194.

[6] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 322—323, n° CCCLXXXIX.

[7] *Ibid.*, pp. 326—328.

[8] *Ibid.*, p. 327.

[9] On parle aussi de Makédonski; *ibid.*, p. 363, n° CCCCXXXVI.

Fig. 33. — Grégoire Ghica, Prince de Valachie.

Topolnița, — d'une conspiration pour laquelle les coupables furent pendus [1].

Restait seulement l'opposition des boïars, à la tête de laquelle se placèrent des hommes du courage d'un Constantin Bălăceanu et d'un Georges Golescu [2], partisans d'une organisation constitutionnelle: ils avaient avec eux tous les Filipescu, jusqu'à l'éternel frondeur Michel, puis Dinicu Golescu, l'évêque Gérasime de Buzău. La perspective d'un règne de sept ans accroissait leurs espoirs [3].

Alors que les chefs de ces boïars étant encore absents, le prince de Valachie en était arrivé, au commencement, à recourir à d'anciens boïars de Caragea, comme Belu, à des étrangers d'origine, comme Lenș, à des « parvenus » comme Trăsnea [4], puis, parmi les boïars plus importants, à Barbu Văcărescu, à Constantin Crețulescu, à Michel Filipescu, à Scarlate Mihăilescu [5]. À la catégorie des boïars restés à l'étranger, qui s'étaient réunis dans « une vraie et éternelle union permanente, sur des fondements solides pour le bien de la patrie », s'ajoutent, quelques boïars des classes inférieures qui croient pouvoir parler aussi au nom « de ces classes populaires, nos frères compatriotes, habitant dans toutes les villes et tous les districts du pays », complétant ainsi « tout le corps de la nation ». Ils proclamaient que « la disparition des maux, la fondation du bonheur de la nation roumaine ne dépendent pas seulement de la volonté des boïars de première classe... Il faut l'union entre tous les fils de la patrie », et ils proposent une Assemblée de députés sortant du vote

---

[1] *Ibid.*, pp. 361—365, 371—372, 388, n° CCCCLXXV. Cf. aussi Vârtosu, *1821*, p. 222 et suiv. Brâncoveanu revint seulement après la signature de la convention d'Akkerman.

[2] N. Bănescu, ouvr. cité, pp. 65—67, 213.

[3] Une mesure de réforme chez les Valaques est celle qui ajoute au code des clauses concernant le travail des paysans. Voy. Filitti *Frământările ;* Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 432, nos 497—498. Cf. aussi « l'ordonnance sur les sursis des impôts », d'après les prévisions de l'acte d'Akkerman ; *ibid.*, p. 560, n° 1331.

[4] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 254, Voy. plus haut, p. 307.

[5] *Ibid.*, X, la table à ces noms.

des communautés de districts, pour élaborer « la loi » qu'on désire [1]. Et on a signalé [2] un autre pamphlet, qui attaque durement les « très nobles » qui s'appuient sur « leur héritage » ou sur « des grâces » et croient que tout leur est permis, envers « le plus petit des patriotes » [3]. Ne manque pas le pittoresque des expressions, comme dans les écrits anonymes qui attaquent le régime de Caragea, mais ces projets sont sur l'ancienne ligne vulgaire du « Roumain zélé ».

Le comité de rédaction du « règlement » comprend Brâncoveanu, Băleanu, Filipescu-Vulpe et son parent Georges, le jeune Étienne Bălăceanu, Constantin Câmpineanu et même Vellara. Ghica avait donc réuni autour de lui les ennemis les plus décidés de son règne [4].

Mais, aussitôt après la convention entre Turcs et Russes, les intrigues de ces derniers recommencèrent. Avant l'apparition, météorique, de ce Français d'origine, Ribeaupierre, auquel Jean Sturdza ménagera un splendide accueil, et, à Bucarest, Jean Văcărescu combattra contre le neveu de Brâncoveanu par sa femme, Georges Bibescu, pour l'honneur de lui faire un discours [5], et on lui offrit un banquet, à l'occasion duquel une inscription contenait cette dédicace: « Excellentissimo d. d. Ribeaupierre Valachia grata », alors qu'il y avait eu à Jassy un bal comme on n'en avait pas vu, passa, par le même chemin pour rétablir l'ambassade impériale à Constantinople, le Grec, d'origine probablement bulgare (de Minko), Minciaky [6].

---

[1] Filitti, dans les *Arh. Olt.*, X (1931), p. 258; Vârtosu, *1821*, pp. 205—210.

[2] Filitti, *Frământările*, pp. 122—123.

[3] Filitti, dans les *Arh. Olt.*, X (1931), p. 258; Vârtosu, *1821*, pp. 161—167. Cf. Filitti, dans la revue *Viața Românească*, novembre 1922, pp. 177—179, 183—184, 190—191.

[4] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 399.

[5] Filitti, *Frământările*. Mais voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 431—432 (qui ne mentionne que les deux premiers et le dernier). Changements de boïars; pp. 422—423, n° DLX.

[6] Iorga, *Acte și fragm.*, II, p. 686 et suiv.; Hurmuzaki, X, p. 391 et suiv.

Maintenant, à côté de l'agitation diplomatique de surface apparaissaient les agents secrets et les espions. Jean Sturdza dut forcer à partir un officier russe, d'origine italienne, Liprandi [1]. Il le retrouvera ensuite à la tête des troupes impériales, lorsque le nouveau tzar Nicolas commençant une offensive décidée, comme candidat à l'Empire d'Orient, les Russes passèrent le Pruth en 1828, après que, dans le combat naval, intervenu par un simple hasard, de Navarino, les flottes réunies de la Russie, de l'Angleterre et de la France, venues pour empêcher le débarquement, contre la révolution grecque, des fantassins de formation européenne envoyés par le vice-roi d'Égypte, Méhémed-Ali, les vaisseaux du Sultan eurent été descendus au fond de la mer.

[1] Il a écrit aussi des Mémoires qui ont été publiés en russe sans avoir été encore assez utilisés pour l'histoire des Roumains.

CHAPITRE IV

MOUVEMENT LITTÉRAIRE JUSQU'EN 1828

En Moldavie, de même qu'en Valachie, on ne trouve dans toutes ces agitations aucune immixtion des intellectuels.

Conachi, dont les lettres de cette époque nous ont été conservées, ne cherche à se manifester par rien. L'esprit voltairien de Beldiman se dépense à faire la caricature des hétairistes à laquelle il mêle des doléances sur « la tragédie » de son pays [1]. Asachi était encore très jeune, et Bucșănescu, parlant d'une mission que le métropolite Benjamin avait confiée à ce jeune professeur, dit qu'on n'a pas pu trouver, malgré toutes les recherches répétées, « le fils du père archimandrite Léon » [2]. On le suspectait même d'espionner auprès du métropolite, au profit du groupe des boïars restés à Suceava [3].

Seulement lorsque Jean Sturdza devint prince de Moldavie, Beldiman, qui s'était proposé de raconter aussi, en prose, l'histoire de ce règne national, trouve, parlant comme s'il avait représenté « la nation moldave » entière, des mots chaleureux pour la nouvelle ère, pendant laquelle il n'y aura pas de conseillers étrangers, ni les extorsions des Phanariotes, le trésorier étant associé au prince, ni l'avidité de celui-ci même,

Car un fils ne peut pas opprimer sa mère.

---

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 398—400.

[2] C. Erbiceanu, *Ist. Mitr. Mold.*, p. 155, n° 1.

[3] « Le père Asachi n'a-t-il pas un fils qui fait des recherches ? », écrit Alexandre Sturdza ; *ibid.*, p. 182, n° 1.

Le prince Jean n'enrichira pas ses parents, mais gouvernera avec de bons boïars anciens:

N'étant pas de ceux qui vivent dans les délices,
Il sait la pauvreté et la tristesse des humbles.
Les pauvres et les faibles cherchaient refuge chez lui,
Il s'est montré un père de tous les malheureux [1].

Et il croit pouvoir annoncer « un siècle d'or »:

Tu as souffert beaucoup, Moldavie, pour être allégée:
Ton plus grand bonheur c'est un prince indigène.

Conachi glorifiera cette révolution nationale, et Asachi lui consacrera une des plus nobles odes de ses débuts poétiques. A Jassy, qui pendant quelque temps n'avait pas eu d'autres publications que les proclamations des étrangers [2], à part quelques ouvrages religieux [3], parut l'« Ode à la nation de Moldavie pour le retour de ses privilèges et la célébration du jour du 8 octobre où est monté sur son trône le très-haut, très-fidèle et patriote prince Jean Alexandre Sturdza » [4]. Mais, en cette Moldavie, la contribution de la littérature au grand changement s'arrêta là.

De son côté, Grégoire Ghica, boïar doux et bon administrateur du pays, ne montra aucun intérêt particulier pour les écoles ou pour la littérature de son pays [5].

Du cercle des hommes d'école partent cependant des mémoires comme celui qui, écrit en Valachie, concerne en même temps les Valaques et les Moldaves, rappelant ce qu'ont fait « les Daces » jadis, avec « leur roi indigène », « leurs lois et les coutumes du pays, avec leur puissance militaire », origine placée plus haut que celle venant des Romains, mais

[1] Pp. 431—432. Pour la mort de Beldiman, C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 413, n° 2.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 387—390.

[3] *Ibid.*, p. 391, n° 1148.

[4] *Ibid.*, n° suivant.

[5] Cf. Filitti, *Incercări de reforme în Muntenia sub Grigore-Vodă Ghica*, dans les *Conv. lit.*, 1906. Cf. aussi Filitti, *Frământările*, pp. 125—126. Insuffisance de la culture de Ghica; Iorga, Hurmuzaki, X, p. 188, n° CCLVI.

qui aurait été plus tôt découverte par « des étrangers »; les Grecs, attaqués violemment, sont présentés comme les anciens sujets de Macédoine et de Rome. L'histoire des Roumains est suivie ensuite, jusqu'à la fondation, du reste imaginaire, de la principauté en « 1241 ». Comme il est question des « Daces » et de la « Dacie », il faut penser aussi aux idées courantes à l'époque des hautes écoles helléniques, mais on affirme que le règne par les indigènes semblerait maintenant être établi [1]. Il est question cependant de la grande école de Valachie où il n'y a « aucun fils de Roumaine, mais seulement des fils de renards et de buffles » et donc il faut admettre une date antérieure à la révolution.

C'est l'époque où, de ses lointaines études, Euphrosyne Poteca, qui avait visité plutôt rarement l'Université occidentale, demandait qu'on introduise l'impôt sur le revenu pour toutes les classes, l'élection du prince, qui doit rester en rapports avec « le peuple » vrai souverain, puis une Assemblée avec des délégués des districts, sortant d'un double scrutin [2].

Dans ce pays, on rencontre, sous une forme littéraire plus élevée, avec des idées occidentales nettement exprimées, aussi des exhortations vers un régime démocratique, « de la majorité », des « masses », ou plutôt « de toute la communauté », car la nation est de la même valeur que n'importe quelle autre en « Europe ». La définition de la « patrie » est traduite d'après quelques ouvrages de théorie occidentale, ce qui renverrait à la génération qui faisait ses études à l'étranger » [3].

Un esprit d'étudiant apparaît ainsi dès lors, qui aura une grande influence, pendant une trentaine d'années, sur le développement de la société roumaine.

---

[1] Filitti, dans les *Arh. Olt.*, X (1931), pp. 254—255; Vârtosu, *1821*, p. 187 et suiv. Cf. Filitti, *Frământările*, pp. 112—114, 116—117.

[2] Bianu, dans *Revista Nouă*, I, p. 429; *Bis. Ort.*, XXVIII, p. 1118; l'évêque Jacob Antonovici, dans *Buletinul episcopiei Huşilor*, II, pp. 79—82; G. Dem. Teodorescu, *Viaţa şi operele lui Eufrosin Poteca*, Bucarest, 1883.

[3] Filitti, dans les *Arh. Olt.*, X (1931), pp. 255—257; Vârtosu, *1821*, pp. 183—186, 197—202, 210—212. Cf. Filitti, *Frământările*, pp. 117—120.

Cet esprit de la jeunesse, qui est nationale et monarchiste, se rencontre aussi dans les correspondances qui nous ont été conservées. Ainsi, dans les lettres de Constantin Brăiloiu, qui, dans la Genève de Töpffer, où il faisait ses études, assistait aux cérémonies scolaires de solidarité culturelle et républicaine, de ses maîtres, et se pénétrait des nobles idées de moralité, d'amour des hommes, allant jusqu'aux paysans, soumis à toutes les injustices dans leurs villages [1]. De même, chez un Constantin Filipescu, étudiant à Paris, qui conservait cependant, comme base de sa pensée, les liens naturels et les obligations sociales et politiques des grands boïars [2].

Les intellectuels de Valachie avaient essayé aussi d'un groupement séparé, en 1826.

La « Société littéraire » réunissait des boïars de la campagne, comme un Grégoire Cantacuzène Măgureanu, un Dinicu Golescu, — qui donna le programme, dressant toute une hiérarchie d'écoles: élémentaires, normales, collèges, puis un théâtre, un journal, — et même des Grecs d'origine, comme Constantin Manu.

Il s'y ajouta, comme réalisateur, Jean Eliad, de fait «fils d'Élie », à la façon grecque: Héliade, un disciple de Lazare, lequel, malade, sans possibilité de se refaire, était allé mourir dans son village natal. Le fils du capitaine Élie, né à Târgoviște de la classe la plus modeste des boïars, avait passé son enfance à écouter les récits de pâtres et les chansons populaires, les conseils des livres d'église et pour le peuple, dans un milieu plein de passé et riche en humour, qui fixa l'originalité de son âme pour toute une vie. Ayant appris tout seul le français et l'italien, il avait acquis, par une lecture persistante, des connaissances variées, dont sa grande intelligence ne put jamais faire se créer une synthèse bien formée et développée d'une façon harmonieuse. Sans avoir connu personnellement l'étranger, bien qu'on lui eût destiné, à un certain moment, à lui aussi, une bourse, cepen-

[1] Iorga, dans Hurmuzaki, X, pp. 621—623 et note 1.

[2] Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, I, pp. 103, 244, 251, 254, 264—280; II, pp. 266—267.

dant prise par un autre, il vécut toujours sur ce fond indigène, riche et original. Et, esprit vivace, poussé vers l'action, il fut, dès lors, une vraie fortune pour quiconque voulait entreprendre, dans tout domaine de la culture, une œuvre de création.

En ce moment, le grand rôle littéraire de la Transylvanie cesse [1]. L'évêque Bob cherche à opposer aux lexicographes qui travaillaient à côté de son évêché, un dictionnaire « roumain, latin et hongrois », d'ortographe latinisante, qu'il publia, non pas dans son imprimerie, mais dans celle des calvinistes de Cluj [2].

Une activité plus étendue est dépensée dans le Banat, sous la protection de l'inspecteur, à nom serbe, Ouroch Nestorovici, qui surveillait en même temps les écoles de Bude, de Timișoara, de Caransebeș, d'Orade, de la Batchka, de Syrmie et de Slavonie et les établissements roumains d'Arad. En première ligne, on a les efforts de Diaconovici Loga, professeur de mathématiques dès 1812, qui donne aussi un manuel destiné aux Roumains qui suivaient les écoles de latin et les écoles serbes des autres villes [3].

À Bude, où il n'y avait aucun vrai directeur, mais comme « entrepreneur » de publications l'actif Zacharie Carcalechi, d'une famille appartenant à la Compagnie grecque de Brașov [4], seul le prêtre Jean Teodorovici, curé de l'église « gréco-

---

[1] Livres d'administration, Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, nos 1191—1192.

[2] *Ibid.*, pp. 391—394, n° 1150.

[3] *Primii gramatici români bănățeni* (extraits de la *Foaia diecesană*), Caransebeș, 1923; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 395—399, n° 1155. On rencontre des dénominations qui ne sont pas restées, avec le terme latin en face. Molnar donne un Dictionnaire germano-roumain et, en latin, des éléments de grammaire latine; pp. 401—402, nos 1158—1159. Une grammaire à Bude (celle de Clemens Andreas); *ibid.*, pp. 410—412, nos 1178—1179; voy. aussi *ibid.*, p. 427, n° 1186. D'autres livres d'école, mais surtout à Bude; *ibid.*, pp. 402—403, n° 1162.

[4] En 1826, il se présente comme étant « au service de l'imprimerie de livres roumains, dans une imprimerie de Bude, depuis quatorze ans »; *ibid.*, ap.1499, n° 1279. Au commencement peu encouragé dans les pays libres, cela ch ngera bientôt, sous l'influence des « patriotes ».

roumaine », qui conservait, en tant que Banatien, aussi un lien avec Vrsac-Vârșeț, donne une traduction de la partie concernant les Hébreux, de « l'Histoire universelle, ou de tout le monde », ouvrage dû à Paul Kenghelatz, archimandrite du monastère de St.-Georges, la dédiant à son patron, le Macédonien Athanase Grabovschi [1], à l'époque où Michel Boiagi publiait une Grammaire grecque, dédiée à un autre patron du même monde balcanique des Roumains, Jean Cârjă. Aux frais du même Grabovschi est publié le Discours prononcé à l'enterrement d'un Naoum Petrovici par un Thomas Petrovici, « étudiant en géométrie » [2]. Ces Macédoniens y entretenaient aussi une école roumano-allemande avec des élèves comme un Basile Tomuța, un Georges Grabovschi, des jeunes filles comme Marie Scutari et Sophie Musico, c'est-à-dire Mușicu [3], et « le fruit scolastique » de ce travail avec « la jeunesse roumaine » est publié après les examens passés en 1824 [4]. Enfin, par le même appui de ce Grabovschi, intitulé noble d'Apadia, paraissent, en 1827, les « Brefs enseignements » pour les élèves, dûs à Jean Tomici, protopope de Caransebeș [5].

Pendant ce temps, de son côté, Vienne donne, en 1826, une Grammaire daco-roumaine en latin, travail étendu et fondamental du prêtre, employé comme directeur spirituel dans cette ville, Jean Alexi, appartenant au diocèse de Samuel Vulcan [6]. C'est de là que vient à Blaj, comme professeur, ce Nicolas Maniu Montan, qui donne, en 1826, une curieuse « orthoépie, latine, latino-valaque, hongroise, allemande et serbo-valaque » [7]. Dans cet opuscule est continuée la lutte contre les lettres cyrilliennes introduites jadis pour empêcher l'union avec Rome et qui ont eu, d'après cette

[1] *Ibid.*, pp. 436—438, n° 1210.
[2] *Ibid.*, p. 431, n° 1195.
[3] *Ibid.*, p. 443, n° 1215.
[4] *Ibid.*, p. 444, n° 1218.
[5] *Ibid.*, pp. 554—556, n° 1326. Le censeur était Jean Teodorovici.
[6] *Ibid.*, pp. 482—484, n° 1266.
[7] *Ibid.*, pp. 507—511, n° 1281. Il y avait quatre-vingt sept écoliers dans la première classe. Cf. O. Ghibu, ouvr. cité, I, pp. 95—97.

même opinion, des conséquences fatales pour « toute la Roumanie », — dont le nom apparaît, dans ces régions, pour la première fois.

En 1826, Dinu Golescu publie à Bude la nouvelle édition, augmentée, des « Exemples des philosophes » [1]. Là encore, et pendant cette même année, est imprimé aussi « le recueil des traités » entre Russes et Turcs, dans la préface duquel est fait l'éloge de l'action bienfaisante du nouveau gouvernement [2], sentiments exprimés aussi dans la préface à « la description de voyage » dont il sera question ailleurs [3]. Suivent « Les éléments de philosophie morale » qu'il traduisit du grec de Néophyte Bambas [4].

C'est encore là que publie, pendant cette année, Dinicu Golescu, ou, dans une forme solennelle, à l'autrichienne: Constantin Radovici de Goleşti, « Le recueil d'exemples religieux et philosophiques, de circonstances dignes d'admiration, de bonnes pensées et de bonnes moeurs, de faits historiques et d'anecdotes » du grec (1826), de fait une édition nouvelle de l'ancien livre roumain « Exemples philosophiques », mais traduit à nouveau d'après l'original qui avait été mis à la disposition du traducteur par Étienne Kommitas, que le boïar valaque intitule « son maître », y ajoutant aussi d'autres exemples, pris dans le livre français d'un H. Lemerre, traduit en grec par Alexandre Racoviță, gendre de Golescu [5].

Mais ni Dinicu Golescu, ni Poteca, traduisant la description des pays roumains par Thomas Thornton, que publie, pendant cette même année, Carcalechi, ne pouvaient avoir l'esprit critique, si aigu, qu'on trouve dans la préface, le jugement sévère sur les gouvernants d'une nation qu'ils traitent « de loups enragés », puis, le ton si dur envers le

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 489—491, n° 1274.
[2] *Ibid.*, p. 91, n° 1275.
[3] Voy. la préface, *ibid.*, pp. 492—493, n° 1276. Éd. Nerva Hodoș, Bucarest 1910, aussi dans la bibliothèque populaire Socec; édition P. V. Haneș, 1915. A Bude sera imprimé le projet de Dinicu Golescu pour son école de campagne à Goleşti. Cf. Iorga, *Ist. lit. rom. în veacul al XIX-lea*, I, pp. 87—100.
[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 532, 534, n° 1307.
[5] *Ibid.*, pp. 490—491, n° 1274.

clergé, — en exceptant Gérasime, évêque de Buzău, qui se serait retiré dans un monastère pour ne pas voir tant de misères, — les sympathies profondes pour la nation toujours offensée comme le sont « les tziganes », et dont la perte est sans cesse tramée par tous les voisins, et également les connaissances qui permettent à l'auteur de citer Peysonnel, Carra, Montalbanus, le général Baur, Cantémir, Leunclavius, Pouqueville, « Ciagit » (?), Chalkokondylas, Marsili, Wilkinson et un Virmont, autrement inconnu. Il recommande la culture, la moralité et une vraie économie [1]. Il faut admettre comme auteur l'un des étudiants à l'étranger, les plus récents, du type d'Emmanuel Băleanu.

En ce qui concerne la littérature, ce serait une grande injustice que de mentionner, à côté de l'œuvre d'Asachi, les tentatives versifiées de ce curieux Boucovinien établi à Jassy, Daniel Scavinschi, déjà deux fois mentionné, auquel maintenant, à côté des morceaux mentionnés par Negruzzi dans le portrait qui a popularisé ce prédécesseur, on doit le petit poème pour les noces de la fille du prince de Moldavie, Hélène, avec le futur successeur du même sur le trône moldave, Grégoire Ghica [2]. Beaucoup supérieurs comme valeur littéraire sont les vers, de cette époque, dûs à Jean Văcărescu: « Méditations et prières » *(Chibzuire şi rugăciune)*, où il montre sa sympathie pour le nouvel ordre de choses: « Une lumière se répand et montre aux Roumains les tables d'or avec la bonne nouvelle *(O lumina să revarsă şi să arată Rumânilor celor adevăraţi tabla de aur cu bună vestire)* [3]. Ces vers se répandirent jusqu'en Moldavie, où un Jean Nicola, de Jassy, les ajoute à sa traduction du « Recueil de sagesse » de Darvari [4].

Mais surtout, à côté de cette forme, d'une solidité marmoréenne, durement travaillée, d'Asachi, combien apparais-

[1] *Ibid.*, pp. 518—523, n° 1291; P. V. Haneş, *Un călător engles despre Români, O scriere engleseasca despre Principatele române, tradusă în româneşte de Constantin Golescu*, Bucarest, 1920.

[2] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 477, n° 1245.

[3] Éd. J. Voinescu, Bucarest, 1848, pp. 69—72.

[4] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, pp. 531—532, n° 1306.

sent fanés, dans leur style phanariote, malgré toutes les préfaces pleines de bienveillance et d'enseignements qui mettent à côté Xénophon et l'abbé Millot, Homère, Ovide, Racine et le Métastase, sans oublier Jean Văcărescu, lui seul de toute la famille, les vers languissants et veules de Paris Momuleanu, qui donne, en 1825, une nouvelle édition des « Caractères »[1] ! Ce qui provoque cependant l'intérêt, et au plus haut degré, c'est sa lutte contre le luxe et l'immoralité, l'exhortation enthousiaste pour l'encouragement de la littérature, de cette littérature qui emploie une langue « fille du latin, et il vaudrait mieux faire des emprunts à sa mère qu'à ce slavon confus ». Le mépris pour cette ancienne langue dirigeante, l'auteur déclare l'avoir pris de Pierre Maior, qu'il cite comme un auteur généralement connu dans son milieu. « Remercions le slavon, remercions le grec, mais embrassons le latin qui est notre mère »; les sciences ne seront pas présentées cependant dans cette langue, comme jadis on le faisait pour le grec, mais dans la langue propre de la nation.

Momuleanu parle, sagement, du choix qu'il faut faire dans le vocabulaire jadis influencé par le slavon: « Prenons des Grecs et des Latins seulement ce qui pourrait nous être utile, et quant aux formules et aux mots slavons, adoptons seulement ceux qui sont doux à notre oreille et sont d'un usage général et ce qui est seulement dans la bouche des savants, et quant à ceux qui sont si durs qu'ils brisent notre langue et nos dents, « laissons-les ».

Donc la langue du pays doit passer la première. « L'enfant a seulement le besoin de lire dans sa propre langue, et ce n'est qu'ensuite qu'il entre à l'étude de la grammaire et des sciences ». Et celui qui connaît aussi ce qu'on publie en Moldavie et en Transylvanie, de Pierre Maior à Ţichindeal, qu'on ne lisait pas ordinairement dans les pays roumains libres, se lève contre ceux qui parlent encore de « la pauvreté de la langue ».

Il n'oublie pas de mentionner le changement dans le caractère national des princes, le pays ayant obtenu « un

[1] *Ibid.*, pp. 464—474, n° 1241.

maître fils de la patrie, ayant son sang et ses membres », « un père pour tout Roumain honnête qui travaille pour le bien et le profit de la patrie ». Et il attend le retour des jeunes gens envoyés pour des études à l'étranger.

On rencontre les mêmes critiques et les mêmes conseils dans « La plainte de la Valachie sur l'ingratitude des étrangers qui l'ont ruinée », parue à Bude, en 1825, poème de seize pages, attribué, sans preuves, au même Momuleanu; la longue préface, analysée plus haut, ne se dirige pas cependant contre les Grecs et ne montre pas avoir eu quelque lien avec l'éditeur de Bude [1].

Des femmes participent aussi à ce nouveau travail littéraire dans le domaine des belles lettres. Ainsi Zoé Grigoriu, fille de Jean Adamachi, traduit d'une version grecque due à la fillette Roxane, fille du docteur Démètre Samurcassi, l'« Eraste » de Gessner, qui devait plaire à une époque où on lisait, avec tant de plaisir, aussi les œuvres de Florian ayant le même caractère d'idylle languissante [2]. Ã cette occasion on emploie pour la première fois le terme de « doamne » aussi pour les femmes de la noblesse, bien que Roxane Samurcassi y soit appelée, à l'ancienne façon, « cocoană ».

Les espérances placées dans la personnalité du nouveau métropolite de Valachie, Grégoire, ne s'avérèrent pas en ce qui concerne l'activité littéraire. Il croit que le moment est venu de publier un livre contre les Arméniens [3]. Il fut peut-être aussi le traducteur des « Discours » de Cassien le Romain [4].

[1] *Ibid.*, p. 476, n° 1243.

[2] *Ibid.*, ouvr. cité, pp. 399—400, n° 1156.

[3] Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 279—281; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 434—435, n° 1207. Cf. Const. N. Tomescu, *Mitropolitul Grigorie IV al Ungrovlahiei (1823—1834)*, pp. 41—42.

[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 459, n° 1237. Mais la remarquable traduction des discours de Dion par Ianachi Papazoglu est indépendante; *ibid.*, p. 460, n° 1239 (année 1825). C'est un ouvrage qui mériterait d'être réédité. Voy. aussi « Des normes pour les noces » (*Învățături* pentru nunți); *ibid.*, p. 535, n° 1310.

Mais, au cours de cette nouvelle période des lettres roumaines dans les principautés, les publications religieuses, qui ne sont que des reproductions, de Bucarest, quelques fois aussi de Blaj [1], ou de Jassy, n'ont plus la valeur de jadis [2]. Il y a du nouveau seulement dans les règles de la nouvelle musique, par le moine Macarius, « portier de la sainte métropolie de Bucarest, professeur à l'école de musique », qui fit aussi des voyages à l'étranger pour imprimer ses livres [3].

Sa grammaire du « nouveau système », qu'il intitule « Theoreticon », traduction du grec, est de 1823. Elle est dédiée aux professeurs de la nouvelle musique, Constantin et Grégoire, que Macarius, l'initiateur, avait laissés à sa place [4].

Puis, ce même Macarius arriva à faire imprimer, cette fois aussi pour les deux pays, comme une œuvre d'union dans ces deux domaines, l'« Anastasimataire », avec des éloges alternatifs pour les deux chefs d'Église. C'est à Vienne que paraît l'« Irmologe » ou le « Catabasiaire musical » [5]. Dans cette dernière publication, l'auteur, suivant le courant latinisant de la monarchie voisine, s'adresse à l'« honorable et aimé dans le Christ compatriote, le chantre romain »; et les termes, « Romain », et, pour la langue aussi, *romaine*, se rencontrent même dans la préface, qui traite de l'emprunt malheureux des lettres cyrilliennes [6]. Ce hiéromonaque de Bucarest est plein d'une double fierté lorsqu'il mentionne des hommes de sa nation qui ont marqué leur nom dans l'histoire de la musique: « Le hiéromonaque Arsène de Cozia, Calliste le protopsalt de la sainte métropolie de Bucarest et Şărban le protopsalt de la Cour princière », un Constantin aussi, rivaux des plus grands chantres de l'Orient,

[1] Samuel Vulcan publie aussi, à Orade, dans une imprimerie hongroise, sa pastorale de 1824; *ibid.*, p. 445, n° 1219.

[2] Voy. *ibid.*, nos 1172, 1173, 1174, 1181.

[3] Voy. Iorga, *Scriitorii bisericești*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, section littéraire, XXVIII, p. 233 et suiv.

[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 426—427, n° 1185.

[5] Nic. M. Popescu, *Viața și activitatea dascălului Macarie ieromonahul*, Bucarest, 1908; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 414 et suiv.

[6] C. Erbiceanu, dans *Bis. ort. rom.*, XVI (1892—1893), pp. 813—820; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 417 et suiv., n° 1184.

desquels ils n'auraient rien à apprendre, pour l'époque plus ancienne, et, pour l'époque nouvelle, « les bienheureux pères didascales, Hilarion, Géronte et Isaac du saint monastère de Neamț et le père didascale Macarius, l'archimandrite du saint couvent de Căldărușani », auxquels il ajoute, d'une façon spéciale, le métropolite de Valachie lui-même, puis l'archimandrite Grégoire Râmniceanul et Joseph de Neamț. Et ce chantre zélé ne manque pas de mentionner la valeur de la bibliothèque de théologie qui s'était formée peu à peu, par le travail de plusieurs générations, chez les Roumains: « de sorte que, des Saintes Écritures, des livres des Pères et des ouvrages de théologie, des Vies des Saints, des ouvrages de prêches, notre Église s'est tellement enrichie dans notre langue que nous pouvons avoir le courage de lui présenter des éloges parce que nous avons, nous, tous ces ouvrages d'une façon plus abondante, mieux présentée et plus compréhensible que les autres nations, voisines ».

La préface est d'autant plus intéressante qu'elle reconnaît les grands mérites de ce métropolite exilé et resté insoumis qu'était Denis Lupu, « Roumain, des fils de la patrie, d'une famille noble et ayant montré du zèle pour l'utilité et l'ornement de cette patrie », et à cette occasion sont mentionnées les écoles de « philosophie » en « romain » de Lazăr, leur succès par le « grand nombre d'écoliers venus de tous côtés et même des écoles grecques, pour l'avantage admirable de la langue maternelle », de sorte qu'on peut créer, pour la première fois, « de parfaits ingénieurs et philosophes ». Lui et Grégoire sont, dans leurs actions, « comme une seule pensée et une seule âme en deux corps ».

Le nouvel ouvrage a pour but aussi l'expulsion de tout reste grec de ces chants d'église. Ainsi, le métropolite Grégoire avait demandé à Macarius « que tous les livres du nouveau système soient transformés en roumain, et enseignés de cette façon, fondant même une école de musique roumaine». Macarius est fier d'avoir donné ainsi aux « Romains » un système musical national, par dessus le glissement profane des « taxims et des pestrefs turcs », « des chansons laïques..., celles que chantent les Turcs dans leurs cafés et dans leurs

assemblées..., les chansons nouvelles offertes par Constantinople, chansons nouvelles ayant aussi l'orgueil de Constantinople », « l'orgueil turc de Constantinople », comme si « on chantait à la façon des chèvres, ou on balbutiait comme les animaux ». Toute la passion du temps contre les Grecs se déverse dans cette préface enthousiaste, attaquant « l'orgueil satanique » de ceux qui avaient voulu s'attribuer aussi ce monopole. Et, s'adressant aux chantres du pays, Macarius leur pose cette question: « Ne chantez-vous pas mieux et d'une façon plus douce qu'eux toutes les compositions et tous les chants..., touchant ainsi les cœurs de ceux qui vous écoutent ? ». Même Pierre Lampadarios, « le premier didascale de leur nation » (grecque), comparé aux Roumains, « émet un son sauvage comme celui de la chouette ». Poursuivant ses diatribes enflammées il montre la vanité de la prétention qu'ont les nouveaux Grecs de dépasser les « Européens », qui sont de vrais réalisateurs d'harmonie ».

Ces rivaux n'ont-ils pas travaillé aussi contre les écoles roumaines, par « des vers qui étaient comme des aboiements enragés », par des dénonciations aussi devant les Conseils, contre les professeurs ?, se demande ce disciple enthousiaste de Lazăr [1].

Les chants du matin *(Utrenia)*, cette seconde partie de l'*Anthologie* du service divin, paraît à Bucarest même, en 1827, avec un hommage au prince, présenté maintenant comme créateur de réformes dans tous les domaines, mais surtout dans celui des écoles, « car partout on parle, on chante en roumain et les Muses elles-mêmes causent sur des sujets de philosophie dans l'école publique », école qui fait imprimer aussi cet ouvrage [2].

L'esprit romain pénètre d'une façon envahissante aussi dans la Moldavie du nouveau prince indigène. Ainsi, la tra-

[1] En face de ce travail, on trouve l'Octoïque avec un Catabasiaire, préparé à Arad et imprimé en 1826 par Loga; *ibid.*, pp. 514—515, n° 1286; L'*Irmologe* moldave de 1827; *ibid.*, pp. 536—538, n° 1313.

[2] *Ibid.*, pp. 539—541, n° 1316.

duction de « L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament », en trois volumes, terminée en 1822, d'après un texte donné par Georges Ghica, dans la retraite de Colincăuți, en Bessarabie, et dans celle de Bosancea en Boucovine, par le métropolite Benjamin, porte dans son titre la mention que l'ouvrage, traduit du grec dans « notre langue romano-moldave », est dédié à la jeunesse « romaine » et « à la nation » (1824). La préface, digne d'attention, s'élève cependant contre les innovateurs politiques, qui gâteraient aussi l'esprit de ces jeunes chrétiens moldaves. Car ce sont eux, « les hommes du troupeau politique » contre lesquels combat le vieux disciple de Païsius, le moine étranger au monde, et, à cette occasion, Benjamin rappelle ce que le pays avait souffert en 1821, lorsque « nos méfaits ont fait tendre l'arc de la punition divine »: « les champs sur une étendue infinie étaient pleins de fuyards qui n'avaient comme couverture que le ciel et comme lit que la terre; de longues files d'hommes et de femmes portant leurs enfants se pressaient sur les routes et cherchaient un abri ». « Les forêts les plus profondes étaient bondées d'une foule vagabonde. La plus misérable chaumière comme refuge, paraissait un palais à ceux qui, auparavant, n'étaient pas contents des palais les plus splendides, et la plupart des réfugiés étaient heureux de se défendre du soleil et de la pluie sous leur voiture »; lui-même avait passé en cachette la frontière, « dans un mauvais chariot, le visage couvert, ceint d'une ceinture de laine, couvert d'un manteau allemand et ayant un chapeau sur la tête » [1]. Il attendait l'impression d'un ouvrage dû à ses années d'exil, « La triple corde » de Nicéphore Théotokis.

Les liens avec le nouvel esprit peuvent être constatés aussi par la large circulation en Moldavie, des publications de Bude, et les moines de Neamț mentionnent les éloges

[1] *Ibid.*, p. 438 et suiv., n° 1211. Les malheurs de 1821 sont aussi rappelés dans la préface de l'Anthologe de Neamț; *ibid.*, p. 439. On ajoute que le « très-orthodoxe et aimant Christ le patriote Jean Alexandre Sturdza, ainsi que d'autres, étaient allés à la Porte demander pardon, grâce et paix pour la patrie », *ibid.*

accordés à Benjamin dans la préface de la « Géographie » de 1814.

Mais ce qui montre combien s'était introduit dans les âmes une autre façon de penser, combien étaient vastes les horizons qui s'ouvraient pour ceux qui, jusque là, étaient renfermés dans le seul livre d'église, c'est la résurrection, dès le commencement du siècle, dans ce milieu de clercs, de la pensée de Démétrius Cantemir lui-même.

En 1806, Benjamin avait trouvé la forme allemande de la « Description de la Moldavie » et l'avait fait traduire. Le traducteur était Basile Vârnav. Le travail resta oublié, mais il finit par arriver entre les mains de Grégoire de Căldărușani, ce futur métropolite de Valachie, qui, ami de Géronte et son collaborateur, avait tant de rapports avec la Moldavie. Après être devenu métropolite, Grégoire s'adressa « à son frère spirituel de Jassy, et on en arriva ainsi à l'édition de Neamț, chaleureusement recommandée par Géronte lui-même en 1825 [1].

À Neamț, on donne, pendant ce temps, de grands ouvrages de théologie, comme ce « Livre pour l'âme » de 1826, qui parle cependant avec orgueil de « notre langue romaine » [2].

Sur la même ligne d'un clergé cultivé et patriotique, se place aussi Grégoire, évêque d'Argeș, par sa traduction, du grec, de la « Logique » de Saint Jean Damascène, parue à Bucarest en 1826 [3]. Et, dans la préface de cet ouvrage, d'une élaboration difficile, il est question du devoir de cultiver la langue roumaine, langue « de la patrie », par laquelle seules

[1] *Ibid.*, p. 454 et suiv. Mais la traduction par l'hégoumène Domentien de Neamț d'un ouvrage de Nicodème du Mont Athos est encore dans l'ancienne tradition de « la langue moldave »; *ibid.*, pp. 512—513, n° 1283. La publication a de belles illustrations.

[2] *Ibid.*, p. 485, n° 1271.

[3] *Ibid.*, pp. 503—507, n° 1281. Comme ouvrage de la littérature byzantine, sont publiées à Jassy: « Les paroles de la Mère de Dieu » par le logothète Siméon; *ibid.*, p. 518, n° 290; « Les pages choisies » des saints Basile et Grégoire, *ibid.*, pp. 523—524, n° 1293. Le traducteur est un Hilarion, qui travaille pour l'ancien évêque de Rădăuți, Dosithée; et le métropolite Grégoire corrige et ajoute. Un « Discours » du Chrysostome; *ibid.*, p. 535, n° 1311. D'autres *ibid.*, n° suivant.

peuvent fleurir les écoles, ainsi qu'on l'a vu en Europe lorsqu'on a introduit la langue nationale.

L'évêque dit, en toutes lettres: « toutes les langues, sans distinction, peuvent revêtir toutes les sciences ». Lui-même est arrivé, dans sa traduction, à rendre « même les mots et les noms les plus difficiles ». Et sa critique, pareille à celle de Momuleanu, atteint aussi ceux, plus récents, qui se contentent « d'apprendre cinq ou six mots de français ». Ici encore, est fait l'éloge du prince indigène, « l'un des plus nobles dans la série de la famille célèbre des anciens princes Ghica », sous lequel le pays est « comme un jeune oiseau » qui, « peu à peu se développant, se réjouit et gazouille autour de sa mère ». Et ce pays, maintenant ressuscité, est comparé au phénix qui, après avoir brûlé, allume lui-même le feu « à l'aurore » et « redevient ce qu'il avait été, avec une jeunesse renouvelée ». Enfin, après sept cents ans, la patrie s'appartient de nouveau. Et sur les armes mêmes du pays, présentées sur le frontispice des « Discours » des Saints Basile et Grégoire, on ajoute: « Lorsque le pays obtiendra son renouvellement complet » [1].

L'élargissement du cercle d'attention du clergé roumain est avéré aussi par le fait que l'hégoumène du monastère des Grecs à Bucarest, dédié à St. Jean, Grégoire, conseillé par le frère lettré du prince de Valachie, Michel, fondateur du couvent de Cheia, qui donna une éducation si brillante à sa fille Dora d'Istrie, celle qui, après avoir rompu son mariage avec un brutal époux russe, devint un écrivain de réputation européenne, ne publia pas moins de quatre volumes, d'après le texte grec d'un Athanase de Stagire, lui-même traducteur du Français Domairon, un « Abrégé de l'histoire universelle », pour les écoles et pour « l'utilité générale de la nation roumaine ». Et il montre y avoir ajouté aussi « l'Histoire des Daces, des Avares, des Bulgares et des Serbes jusqu'à notre époque » [2]. Dans cette partie ajoutée, on trouve aussi la réfutation de l'opinion que la Dacie eut été jamais aban-

[1] *Ibid.*, p. 523, n° 1293.
[2] *Ibid.*, pp. 495—499, n° 1278.

donnée, et la nation est présentée dans toute son unité, sans oublier même ceux qui, malgré les éléments slaves et grecs de leur langue, se conservent encore comme Roumains « en Macédoine, en Thessalie, et en Epire » [1].

On procède à la réfection des écoles, en employant aussi les boursiers revenus de l'étranger, après des études peu surveillées, qui ne furent pas en état de les faire participer à ce qui était l'esprit même de la culture occidentale, de sorte que, malgré sa bonne volonté, Poteca, hégoumène au couvent de Motru, restera, même après la traduction tardive, du « Discours sur l'histoire universelle » de Bossuet, la même âme simple et patriarcale qu'il avait toujours été, — Dinicu Golescu mentionne, lui aussi, ce professeur de philosophie « surveillant des écoles » [2]. Il se montre aussi capable de donner les premiers principes de droit, alors que les efforts de Marcovici se dépensent plutôt dans des traductions appartenant à la littérature d'imagination.

En 1825, Poteca pouvait faire à l'école de St. Sabbas un discours d'éloges pour le prince restaurateur des études; le 1-er octobre, il avait commencé son enseignement. En 1826, il glorifiait le prince Ghica, pour les fêtes de Pâques, comme un « prince qui règne impérialement sur la Valachie » [3].

À côté, dans des écoles nouvelles, un Théodore Palladi, du reste inconnu, cherche à répandre la nouvelle méthode d'enseignement lancastérienne [4]. Lui correspondent les « Tableaux allilodidactiques de Jassy [5]. De son côté, Dinicu Go-

---

[1] Voy. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 130. Des ouvrages strictement religieux sont, en Moldavie, le n° 1299 et, en Valachie, le n° 1302 de la *Bibliographie*.

[2] *Ibid.*, p. 430.

[3] *Paroles de panégyrique et de morale (Cuvinte panighirice şi moralnice)* imprimées à la Métropolie; voy. *ibid.*, p. 517, n° 1287.

[4] *Ibid.*, pp. 441—442, n° 1212. Un Alphabet est donné en 1825 à l'imprimerie « de la Fontaine », aux frais d'un Polizu; *ibid.*, p. 554, n° 1233. Cf. O. Ghibu, *Din istoria literaturii didactice românești*, I, dans les *Mém. Ac. Roum.*, sect. litt. 1915—1916.

[5] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 480, n° 1259.

lescu avait conçu, certainement non sans les conseils de quelqu'un qui pourrait être Poteca, l'idée d'une école de campagne dans son village de Goleşti, école ayant pour base « les fondements de l'homme », pour passer à l'enseignement des langues roumaine, allemande, grecque, latine et italienne, sans différence de classe sociale pour les élèves [1].

Un nouveau professeur arrive en ce moment du village de Rod, en Transylvanie, étant animé du même esprit que Lazăr et voyant devant lui la même mission. Florian Aaron était appelé comme professeur de latin à l'école de Dinicu Golescu et il annonçait en même temps que, pour ses leçons, il n'entend recevoir d'autre salaire que la nourriture qui lui sera apportée par ses disciples [2]. Après quelques années, cet homme laborieux et intelligent, d'une santé morale et d'un esprit de famille communs dans ce village de vieux paysans d'où il venait, deviendra un connaisseur de l'histoire universelle et un historien du passé roumain lui-même.

À Jassy, dans le couvent des Trois-Hiérarques, le 5 janvier 1828, était ouverte l'école de roumain et de latin d'un Georges Săulescu, formé aussi chez les moines grecs de l'île de Chalké [3].

En rapport avec l'œuvre scolaire, paraît à Bude, en 1826, avec une dédicace à Grégoire Băleanu, dont l'éloge est fait aussi pour ce qu'il avait donné aux pauvres, entre autres dans le domaine des hôpitaux, et pour des traductions, du reste inconnues pendant l'époque de son exil, et pour l'envoi à Vienne et à Paris de ses fils dont l'un, Emmanuel, après y avoir fait des études, fut lui aussi le traducteur de ce « Manuel de la jeunesse pour la vraie et juste lecture » *(Povățuitor al tinerimei către adevărata şi dreapta cetire)*, sous le nom de Georges Lazăr. La préface, signée par lui, d'un style

[1] *Ibid.*, p. 495, n° 1277. Pour ce système lancastérien, qui avait été apporté de Paris, ainsi que nous l'avons dit, par Nicolas Roznovanu, voy. Popp. *ibid.*, p. 554, note 4.

[2] *Ibid.*, p. 525, n° 1295. Cf. Iorga, *Scriitori mireni*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVIII.

[3] Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 606, n° 1384.

plus clair et plus plein d'élan que dans les discours qu'on en a conservés et dans son manuel de trigonométrie [1], parle des « maximes grecques » qui retiennent encore la nation, et présente ce professeur comme « étant décidé à venir dans cette terre roumaine élue et bénie de Dieu, pour semer le blé pur et sans mélange », étant aidé aussi par « les vrais patriotes », entre autres le métropolite Denis Lupu. Sont attaqués violemment les Phanariotes, nommés de ce terme même, qui sont accusés d'avoir corrompu les anciennes lois, les remplaçant par d'autres, de sorte qu'un « prince Radu, un prince Matthieu, un prince Étienne de Moldavie seraient étonnés de voir quelles sont les lois et les mœurs des Roumains d'aujourd'hui ». Sont mentionnés des exils comme ceux des Filipescu: « les patriotes », s'ils osent « plaider pour la patrie, sont aussitôt exilés »; mais il y a aussi des indigènes qui appuient ces étrangers. Tout ce monde qui, aujourd'hui, a « les yeux couverts de brouillard » est invité à contempler la « splendeur des ancêtres romains, dont la nation était jadis la plus glorifiée par tout le monde, étant la plus intelligente, la plus sage, la plus ornée de toutes les sciences, la plus grande par son souffle patriotique ».

Mais, à deux endroits, sont mentionnés les jeunes gens qui font des études à l'étranger, « en Autriche, en Allemagne, et en France », « à Vienne, en Allemagne et à Paris », auxquels on doit aussi le progrès, ce qui ne concorde que pour une époque où Lazăr n'était plus à Bucarest, et d'autant moins correspondante est la question si « un Euphrosyn Poteca ne pourrait pas introduire la philosophie en langue romane ». La signature: « écrite à Bucarest, en 1820, par Lazăr, professeur des écoles romaines à Bucarest », est évidemment ajoutée. Un examen des différents chapitres, dont quelques uns sont écrits avec habileté, a fait affirmer qu'il serait question d'un faux dû à l'éditeur, Carcaléchi [2]. Il est plus admissible

[1] Voy. Trajan Lalescu, *Gheorghe Lazăr, Trigonometria, cu notă biografică şi note explicative*, Bucarest 1919.

[2] O. Ghibu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, section littéraire, 1915—1916, pp. 97—113.

que les disciples de Lazăr aient mises ensemble, compilé et augmenté les notes prises à son cours même [1].

En rapport avec une pensée plus large, dans laquelle on rencontre aussi des éléments d'une plus haute sagesse, venant de la connaissance de la culture contemporaine, parait moins neuve et aucunement révolutionnaire, cette grammaire de Jean Eliad [2], de fait, inspirée par « la Société littéraire roumaine » qui se rassemblait dans la maison de Dinicu Golescu. Cet ouvrage fut demandé ensuite par Georges Golescu, par « les professeurs des écoles nationales » et imprimé à Sibiiu, où Eliad lui-même avait des liens, par « Mr. Scarlat Rosetti », c'est-à-dire Charles Rosetti, comte d'Empire. Mais la Grammaire avait été employée, pendant six ans, aussi à Craiova, sous le professeur Grégoire Pleșoianu, successeur du didascale Stanciu Căpățineanu de 1826, lequel Pleșoianu est lui-même l'auteur d'un « Abécédaire gréco-roumain [3] », et d'un autre, en roumain seulement, en collaboration avec un Georges Librier [4], ainsi que d'un opuscule, « Les premières connaissances » dédié à Alexandre Ghica, à Slatina aussi et ailleurs. De fait, il ne signifie, avec ses plaisanteries qui abondent chez cet écrivain d'origine modeste et de style populaire, qu'un discrédit des lettres cyrilliennes. Dans la préface, une causerie charmante sur des thèmes d'orthographe tels que personne jusque là n'avait réussi à en faire, n'ayant pas le même humour sain de plébéien, qui peut être mis à côté de celui d'Antoine Pann, —et toute une série d'écrivains en rapports étroits avec la pensée des

[1] Préface dans Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 499—503, n° 1279. Il est cependant curieux qu'au milieu de cette passion contre tout ce qui était grec, on publie à Bucarest une « Nouvelle pédagogie » dans cette langue, par un Grec de Smyrne, en 1823; *ibid.*, pp. 431—432, n° 1196. Plus tard, comme travaux grecs, une troisième édition du manuel de Darvari et la traduction de *Georges Dandin*, par le même Constantin Aristia, qui, professeur à Bucarest, passant aux écrivains roumains, aura plus tard une activité littéraire intéressante; *ibid.*, p. 560, n° 1328—1329.

[2] Préface et *ibid.*, p. 579 et suiv.

[3] *Ibid.*, pp. 476—477, n° 1244; N. Bănescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1914—1915; pp. 365—366.

[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 598 et suiv.

classes fondamentales se préparait déjà. Connaissant les travaux linguistiques des Transylvains, Eliad, ce natif de Târgoviște, se déclare, de la façon la plus ouverte, pour la langue telle qu'elle est parlée par le peuple: « Nous n'écrivons pas pour nos ancêtres amenés ici par le grand Trajan, mais pour nos contemporains ». Et, lorsqu'il s'agit de néologismes, il recommande la prudence du bon sens, cherchant aussi l'assimilation.

Ce glorificateur de Lazăr ne manque pas de glisser certaines allusions politiques, comme lorsqu'il fait l'éloge de Constantin Bălăceanu, défenseur des écoles roumaines, de Barbu Văcărescu qui leur avait donné les revenus de sa dignité de ban pour une année, mais, en même temps, parlant des grammaires inédites dues à Georges Golescu et à Jean Văcărescu [1], Eliad désire la publication des vers de l' « Anacréon roumain » (« s'il ne les publie pas, je suis forcé de dire que je vais les voler pour les publier moi-même »).

La littérature populaire commence, à la même époque, par « Les chansons pour l'étoile » [2] du chantre d'église à Bucarest, venant, comme nous l'avons dit, d'une famille de chaudronniers d'au-delà du Danube, continuateur des anciennes traditions métallurgiques, qui signait « Antoine Pan », c'est-à-dire Pantelimon, ou même « Pann Antoine », dans l'âme duquel, complètement identifiée à celle du peuple roumain, il y avait de vrais trésors d'humour et de sagesse, allant cependant jusqu'au niveau que seul peut se permettre le folklore.

À côté, à Bude, Carcalechi, l'éditeur, donne des traductions de livres sur Napoléon et sur d'autres moments des guerres européennes [3].

---

[1] De même aussi les Grammaires antérieures, sauf celle russo-roumaine du Bessarabien Margela; *ibid.*, pp. 542 et suiv. — il désire aussi la fondation d'une Académie pour fixer la langue. Cf. Lazare Şăineanu (Sainéan), *Ioan Eliad Radulescu ca gramatic şi filolog*, Bucarest, 1892.

[2] Voy. G. Démètre Teodorescu, *Operele lui Anton Pann*, Bucarest, 1891, p. 8.

[3] *Oştirea Franţezilor în Rossiia*, 1826; *ibid.*, pp. 526—527, n° 1286. D'autres suivront.

Nous avons trouvé chez Momuleanu et chez les écrivains religieux de Moldavie, la mention de l'œuvre littéraire des Transylvains.

Les rapports entre les pays roumains éclatent ensuite également par le contenu, si riche, de la préface qu'un récent docteur en médecine, Basile Ladislas Popp, ajoutait au bizarre Psautier en vers, publié à Braşov en 1827, de Prale, le chantre de Jassy. On y trouve toute une bibliographie littéraire, ce qui montre quelqu'un parfaitement informé dans tout le domaine des publications roumaines. On y souligne le caractère et la valeur des meilleurs écrivains, comme Alexandre Văcărescu, intitulé « l'immortel Ovide des Roumains », malheureusement sacrifié par les Phanariotes, —et, ici encore, on demande l'impression de ses vers, —et Jean, auquel est donné le conseil de publier « cette quantité de poèmes variés », sans oublier non plus Momuleanu, Beldiman, Dimachi et Asachi [1]. Et on recommande, avec des éloges pour « les compositions et les décompositions » en fait de mots de Prale, une langue littéraire recueillie dans tous les dialectes et, s'il en est besoin, enrichie par des emprunts au latin. Popp y apparaît comme un bon connaisseur de ce milieu d'étudiants se trouvant encore à l'étranger, comme Nicolas Roznovanu, Constantin Pop, étudiant en droit, qui passe ses examens à Pise en 1825, Georges Bibescu, docteur de Paris en 1824, dont sont notés les travaux, la thèse française et la thèse latine. Les princes indigènes reçoivent des hommages. Jusque là, personne n'avait eu une information aussi sûre sur la vie de tous les pays roumains, dans le présent et dans le passé, que ce « docteur ès beaux-arts, philosophie et médecine ».

[1] *Ibid.*, p. 547 et suiv. En échange, Denis Fotino est qualifié de plagiaire par Radu Greceanu. Pour Fotino et son parent Michel voy. aussi l'étude récente de Mr. Zépos, dans l'Επετηρὶς τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν, 1937.

CHAPITRE V

NOUVELLE OCCUPATION RUSSE (1828—1834)

« L'armée du très puissant Empire de toute la Russie » [1] interrompit seulement en apparence ce mouvement continuel vers les organisations libres de la nation roumaine. Le général Wittgenstein s'adressa, en 1828, aux « habitants de Moldavie et de Valachie », et le manifeste ultérieur du tzar est imprimé en roumain, à Chişinău [2].

Cette fois, il n'est plus question, comme à l'époque de Cathérine II, de la libération des chrétiens tyrannisés par la domination turque. On promet seulement, à côté de la mention d'une religion commune, le respect des personnes et de la propriété, le maintien de l'ordre. Le texte est court et froid, officiel, sans rien de « philosophique » ou romantique. On ne laisse aux boïars aucun choix en ce qui concerne la forme du gouvernement après le départ des princes, déclarant que le tzar a nommé le comte Pahlen comme « président plénipotentiaire des divans de Valachie et de Moldavie », qui sont ainsi réunis sous cette administration provisoire. Plus tard, furent ajoutés comme vice-président pour la Moldavie, le diplomate bien connu Minciaky et, comme auxiliaire pour l'approvisionnement, l'ancien vice-consul Pi-

[1] Dans le titre des *Prêches* de Bucarest, 1828; Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 573, n° 1361. Le métropolite Grégoire lui-même écrit dans le titre de sa traduction du Byzantin Théodorète: « l'arrivée de l'armée du très puissant Empire de toute la Russie, qui défend l'orthodoxie entière », *ibid.*, p. 603, n° 1380.

[2] *Ibid.*, p. 609, n° 1400—1401. D'autres publications, *ibid.*, pp. 610—611, n° 1402—1404.

sani. L'approvisionnement étant le principal souci, on leur adjoignit Georges Catargiu, qui avait voyagé en Russie, et cet homme capable et connaissant beaucoup de langues qu'était Alexandre Sturdza. Les grands boïars étaient les maîtres aussi dans l'Assemblée Générale, qui avait commencé la guerre contre les « parvenus », chargés, en première ligne, des dépenses pour l'hôpital militaire, ce qui amena la protestation de trois cents membres de cette noblesse plus modeste. Alors que le Conseil judiciaire continuait sous la présidence de Constantin Catargiu, on forma un Divan général du pays, qu'on appelait, à la russe « knéjie », avec les plus connus parmi les oligarques: Georges Roznovanu, Răducanu Rosetti, Constantin Cantacuzène Pașcanu, Grégoire et Alexandre Ghica, Alexandre et Grégoire Sturdza [1].

Jean Sturdza, le prince pendant si longtemps non reconnu par les Russes, avait été arrêté par l'ancien espion en Moldavie, Liprandi, et, lorsque celui-ci lui offrit une garde d'honneur, le sage vieillard répondit: « Dites à ce Monsieur que s'il veut me garder par ordre, qu'il suive son devoir comme il le sait, mais, s'il veut m'honorer d'une cérémonie, je l'en remercie, car je n'ai pas besoin de garde russe, Dieu lui-même étant mon gardien ». Deux jours après, il était conduit sur sa terre de Bessarabie [2], pour revenir après la conclusion de la paix à Jassy, d'où il ne sortira pas jusqu'à la fin de ses jours, passés avec la modestie et la discrétion la plus parfaite (il mourut en 1842) [3].

À Bucarest, depuis longtemps le calme avait disparu, car on redoutait une occupation turque; plusieurs familles avaient déjà pris la voie de l'exil. Il y en avait qui pensaient à la possibilité d'un mouvement populaire anarchique, comme ceux qui, ainsi que nous l'avons vu, avaient été tentés

[1] Drăghici, ouvr. cité, II, pp. 175—176.

[2] *Ibid.*, pp. 172—173. Une lettre de lui en décembre, adressée au roi de Prusse, le priant d'intervenir auprès du tzar pour ses fils qu'il savait, douloureusement, dispersés; Iorga, *Acte și fragm.*, II, pp. 728—729.

[3] Voy. C. Gane, dans la revue *Sânziana*, Décembre 1937. L'inscription sur son tombeau dans l'église de Bărboiu à Jassy; Iorga, *Inscripții*, II, p. 144, n° 397.

tout dernièrement, mais ce ne fut que le 12 août qu'on vit entrer les troupes du général Roth, appartenant à l'armée de Geismar [1], ancien ami de Barbu Văcărescu, et qui s'adresse dès le commencement de mai, au métropolite [2], lui déclarant que, par ordre de l'empereur, « dix mille braves » viendront défendre la ville contre une menace turque éventuelle, et recommanderont de former une garde nationale de jeunes gens.

Comme, ici encore, le grand souci était celui de l'approvisionnement, on amena, de Russie, dans ce but, Alexandre Sturdza, Pahlen étant venu lui-même; le prince, qui s'était retiré à Câmpulung, revint à Bucarest faire une visite au chef russe, s'établissant comme simple boïar dans sa maison paternelle.

Jusque là, on avait tenté un coup à Brăila où paraîtra, pour le moment, aussi Nicolas I [3] qu'y vinrent saluer le métropolite Benjamin et les boïars de la Moldavie [4]. Puis, Wittgenstein passa par la Dobrogea vers Varna, où parut aussi le tzar. Un autre corps russe attaquait Silistrie [5]. Mais les opérations marchaient très lentement, ce qui amena le remplacement de Wittgenstein par Diébitch. En Olténie, les Russes durent employer, comme en 1806—1812, des troupes locales roumaines sous Solomon, Georges Maghieru et d'autres [6].

En 1829, le même état de choses se perpétue. C'est en vain que le jeune tzar voulait faire « voler les aigles de Russie sur Constantinople » [7]. A grand' peine, Diébitch [8], qui

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 442 et suiv.

[2] C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 437.

[3] On y trouva deux cent soixante dix-huit canons; *ibid.*, p. 443, n° 2. On considérait comme un grand succès d'avoir conquis « sept forteresses: Isaccea, Brăila, Măcin, Hârşova, Kustendché, Anape, Tulcea »; *ibid.*, p. 444, n° 1.

[4] *Ibid.*, p. 438, n° 2. Cf. aussi Iorga, *Un cugetător politic al XIX-lea*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1932, p. 31 et suiv.

[5] Voy. aussi C. Erbiceanu, *Mitropolia*, pp. 441—442, 443—444.

[6] Souvenirs oraux dans V. Dimitrescu, *Rev. p. ist., arch. şi fil.*, I, p. 170 et suiv.

[7] Drăghici, ouvr. cité, II, p. 177.

[8] Un autre général Roujévitch, qui attendait d'être nommé commandant suprême, se suicida à Focşani; *ibid.*, p. 177.

mérita le surnom de « Zabalcanski », c'est-à-dire « celui qui traversa les Balcans », surnom dû aussi à l'atmosphère de découragement au milieu de laquelle surgit son succès militaire, réussit à s'engager sur le chemin de Constantinople, où le trouveront les offres, amicales mais impérieuses, de médiation pour une « paix blanche » du général Müffling, envoyé du roi de Prusse et on en arriva ainsi à cette paix d'Andrinople, par laquelle furent gagnés, pour les principautés, le règne à vie, la frontière du Danube par une quarantaine qui sera dominée par les Russes, certains avantages pour le paiement du tribut, ainsi qu'un supplément qui devait racheter toutes les autres dettes envers la Porte.

Pendant tout le temps de cette guerre terminée par une faillite politique, les rapports idéologiques de jadis n'existèrent plus entre les Roumains et ceux qui portaient sur leurs terres ces campagnes si mal préparées. Sous Pahlen et Mircovitch, à Jassy, puis sous Jeltoukhine, « homme terrible, modèle de Tatar » [1], les pays roumains, bientôt décimés par la peste seront seulement un territoire d'extorsion pour subvenir aux besoins de l'armée, que cependant, malgré tous les efforts, on ne put pas couvrir. Les bestiaux des paysans furent tués pendant les longs transports, des contributions lourdes imposées à des termes rapprochés et sous des menaces sévères. La noblesse elle-même ne fut pas épargnée dans ses intérêts et dans sa dignité. Parmi ceux qui cherchaient à prouver l'incapacité de satisfaire de pareilles prétentions, on retrouve en Moldavie même l'ancien chef des russophiles, Georges Roznovanu [2]. Il quitta la chambre où le commandant russe avait frappé du poing sur la table et démissionna, avec tous les membres de la grande noblesse, dans ce Divan chargé

[1] Voy. aussi Iorga, *Un cugetător politic*, p. 32, note 2. Peut-être aussi un souvenir de Drăghici, ouvr. cité, II, p. 177: « Cet homme, plus âpre que les khans tatars, qui effraya la Moldavie à l'époque de la guerre turque, châtiment envoyé par le ciel aux habitants du pays ». Du reste, le général Mircovitch lui-même avait fait sauter du pied l'*ichlic* sur la tête d'un boïar; *ibid.*, p. 180.

[2] *Ibid.*, p. 178.

de l'approvisionnement, et il fut ensuite exilé à Nicolaev, « dans le terme de vingt-quatre heures »: en y arrivant, « on envoya des forçats pour dételer, à la barrière, les chevaux de sa voiture et le traîner jusqu'au quartier qui lui avait été désigné, pour se moquer ainsi de lui ». Seul Alexandre Sturdza eut la patience nécessaire, pour conserver la fonction de grand trésorier sous un pareil régime [1].

En Valachie, la colère de ces occupants qui entendaient tout décider, comme dans un pays annexé, amena l'exil du métropolite Grégoire lui-même, envoyé en Bessarabie (février 1829) [2], et le remplacement de Grégoire évêque d'Argeș, par l'ancien exilé qu'était Hilarion [3].

Mais, pendant tout ce temps, se poursuit l'activité réformatrice des boïars, avec cette seule différence que, maintenant, en Moldavie aussi, les idées ayant des chances de vaincre ne sont plus celles des anciens carbonari, mais les conceptions des aristocrates et surtout du jeune représentant de leurs intérêts, cet inlassable présentateur de mémoires qu'est Michel Sturdza [4]. Sur cette base, sans doute par Alexandre Sturdza, furent données de Russie des instructions pour former un Règlement « organique ».

Ces instructions, rédigées à Pétersbourg sur la base de la division des pouvoirs dans l'État, prévoient l'élection du prince par un corps électoral spécial, composé de députés pour les districts, les villes et les corporations, auxquels s'ajoutent quelques notables, les élus devant appartenir à la classe supérieure, puis des Assemblées Générales, avec la même représentation des districts, ayant le droit d'analyser les règlements aussi et de dénoncer le prince, auquel on accordait une simple liste civile, à la Puissance suzeraine et à la Puissance protectrice, tous les impôts devant avoir leur assentiment. Et ils ont aussi le droit de surveiller l'obser-

---

[1] *Ibid.*, pp. 178—179.

[2] C. N. Tomescu, ouvr. cité.

[3] Filitti, *Principatele române de la 1828 la 1834, Ocupația rusească și Regulamentul Organic*, Bucarest, sans date, p. 28.

[4] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4] et I[5].

vation des traités et des privilèges. La dissolution de l'Assemblée ne pourrait se faire qu'avec la permission de l'ambassadeur de Russie à Constantinople, ou, au moins, du consul local. Ces mêmes instructions demandent aux boïars, dont le nombre est soumis à une révision pour écarter les intrus, et devant lesquels se dresse un corps de fonctionnaires, de *tchinovniks* à la russe, de contribuer aux frais de l'État proportionnellement á leur fortune, et on prévoit la disparition des contribuables exemptés en leur faveur, les *scutelnici* et les *poslușnici* attribués aux mêmes boïars, ce qui sera fait sous les Russes [1]. Des mesures étaient prises à l'avantage des églises, des écoles, des hôpitaux et autres établissements. L'armée nationale devait être créée, entre les limites étroites d'une milice [2].

Comme on le voit, Pétersbourg n'avait rien ajouté de sa propre idéologie, bien que ce fût le lendemain des projets d'un Czartoryski et d'un Spéranski, bientôt interrompus par les tendances de dure autocratie de ce Nicolas, qui disait à un visiteur français, lorsque celui-ci lui parlait de « personnages importants »: en Russie « il n'y a d'important que celui auquel je parle, et tant que je lui parle ».

Le comité de rédaction du « Règlement », formé dès l'époque de Jeltoukhine, contenait deux membres nommés et deux membres élus dans les Divans. La protestation des petits boïars de Moldavie, —et maintenant paraissent des noms nouveaux d'intellectuels, comme Georges Sion, Pogor, Negruț, Kogălniceanu, Gane, Carp, —ne fut pas prise en consideration [3].

Les délégués étaient naturellement, en Moldavie, Georges Catargiu et ce Michel Sturdza, encore jeune, car il avait à peine quarante ans, à côté de Constantin Cantacuzène Pașcanu et de ce sage penseur politique qu'a été Conachi, le secrétaire étant, à cause de ses rapports avec Sturzda dans

[1] Filitti, *Principatele române*, pp. 56—57.

[2] *Analele parlamentare*, I[1], p. 18 et suiv. Un large résumé dans Filitti, *Principatele române*, p. 30 et suiv.

[3] Filitti, *Frământările*, p. 166.

la direction des écoles, Asachi. Chez les Valaques, l'ancien client russe, Vellara, était placé auprès du représentant de l'opposition permanente des Filipescu, Georges, du jeune Étienne Bălăceanu et de Manuel Băleanu, à peine revenu, comme nous l'avons dit, de l'étranger, et le secrétariat était confié au second fils de Démètre Bibescu, Barbu, qui avait été adopté par l'un des boïars Ştirbei, et Barbu Ştirbei lui-même était revenu à peine de Paris, où il s'était fait inscrire dans une loge de franc-maçons [1]; il était peut-être dès lors marié à une Cantacuzène de Moldavie.

Les deux délégations devaient travailler ensemble, comme un « comité moldo-valaque », à Bucarest. Mais le travail n'avança pas trop, sous le proconsulat, indiciblement brutal, de Jeltoukhine, qui périt bientôt de la peste. Celui qui le remplaça, le comte Paul Kissélev, d'ancienne noblesse russe et, par son éducation, un adepte des idées françaises, pouvait servir comme intitiateur et conseiller amical à la commission qui continuera, sans trop se presser, ses travaux pendant trois longues années [2]. Il ajouta à la commission deux éléments précieux: l'habile Grec Nicolas Mavros, qui avait épousé Pulchérie, sœur du prince Grégoire Ghica, et le fils d'Alexandre Soutzo, Nicolas, dont la mère était la fille énergique d'Alexandre Callimachi. Il s'était établi en Moldavie, probablement par un mariage.

Les Moldaves présentèrent les propositions les plus avancées. Ainsi l'union, avec une double résidence, fût-ce même sous un prince étranger, fut proposée par Georges Catargiu et par Michel Sturdza, les chefs des russophiles [3]. Et Conachi était, lui aussi, pour la révision du code Callimachi et il insistait pour qu'on conserve, à l'égard des paysans, le droit des boïars moldaves, non pas à un nombre de journées

---

[1] Iorga, *Mărturii istorice privitoare la viaţa şi domnia lui Ştirbei-Vodă*, Bucarest, 1905, p. 641, n° II.

[2] Voy. Zablotzki-Déséatovskii, « Le comte Paul Kissélev et son époque » (en russe), 2 volumes; N. Piccolo, *Paul Kisseleff et les Principautés.*

[3] D'après N. Hodoş, Hurmuzaki, XVII, p. 394, et Filitti, *Corespondenţa consulilor englesi*, p. 32; Filitti, *Principatele române*, p. 68.

de travail, sans permettre leur équivalent en argent, mais à la quantité même de ce travail [1].

Le 30 mars 1830, toute l'œuvre des deux comités qui présentèrent deux rapports séparés, étaient déjà terminée [2]. Elle fut envoyée à Pétersbourg par Michel Sturdza et Vellara, accompagnés seulement d'Asachi et de Minciaky qui devaient les présenter.

Dans la capitale de l'empire protecteur, furent ajoutés, pour une révision, qu'on croyait indispensable, le Grec Katakatzi, appartenant à l'administration de la Bessarabie, et un futur consul à Bucarest, Dachkov [3]. La nouvelle forme de ce projet, dans lequel, d'après le désir de Michel Sturdza, l'ennemi inlassable des « parvenus », on avait prévu la nomination et pas l'élection des premiers princes, fut ensuite soumise aux Assemblées de révision, composées des membres des Divans et de dix députés des districts [4]. On avait passé par-delà le désir des grands propriétaires, réduisant de vingt-quatre à douze le nombre des jours de travail, pour les paysans, qui restaient cependant seulement « fermiers » de la terre qu'ils avaient toujours travaillée.

Le discours par lequel fut ouverte l'Assemblée de Valachie, discours signé par Kissélev, qui travaillait, du reste, comme un vrai monarque, mais prononcé en roumain par Georges Golescu lui-même, reflète toute la façon de penser des générations réformistes qui s'étaient succédées dans le pays roumain, et seulement cela.

On y parle de l'ancien régime comme du « gouvernement national qui avait disparu comme un fantôme » [5], de la

[1] *Analele Parlamentare*, I[1], p. 620; I[2], p. 51. Cf. Théodore Codrescu, *Uricariul*, VIII, pp. 112—115 (contre le timbre et l'impôt foncier). Il demanda, pour des motifs de santé, à revenir en Moldavie (février 1840); Codrescu, loc. cit., p. 116. Voy. aussi C. Erbiceanu, ouvr. cité, p. 362. Des gestes d'opposition de la part des boïars, aussi *ibid.*, p. 457.

[2] Filitti, *Principatele române*, p. 74.

[3] *Ibid.*, p. 75.

[4] Pour les nombreuses modifications, *ibid.*, p. 77 et suiv.

[5] Dans le texte français seulement: « disparu ».

substitution d'« une domination étrangère faible et d'après la volonté étrangère » (les Phanariotes), de « l'inertie » en ce qui concerne « les transformations et les progrès qui animent la grande famille européenne », de la « civilisation » de cette Europe occidentale, des longues souffrances subies, comme: « les maladies contagieuses, la famine, la ruine de vos villes, l'esclavage d'une partie des habitants de ce pays par les armées rebelles de Pasvantoglou; les discordes intérieures, les occupations militaires », les changements administratifs, « les abus », qui sont énumérés dans tous les domaines, rendant nécessaire, « une nouvelle organisation du gouvernement intérieur du pays » et enfin de la révolution sans « révoltes, ni malheurs publics » qui vient de s'accomplir.

Sont mentionnés les espoirs de ces générations de réformateurs qui sont maintenant pleinement couronnés par les suites de la paix qu'on vient de conclure et sur laquelle on n'insiste pas. La nation roumaine conçue de cette façon, se présente comme ayant regagné ses droits, grâce à « sa bravoure », rappelant ce qu'avait promis Pierre-le-Grand et Catherine II, puis les résultats acquis par les traités que souvent, les Turcs, — cependant resté suzerains ! —, ont violés, mais ajoutant: pour « des motifs qu'on ne pouvait pas écarter » et « dans des circonstances qui ne dépendaient pas de la volonté de la Puissance suzeraine ou protectrice », s'arrêtant sur le caractère de ce hatti-chérif de 1802 qui, ainsi qu'on le déclare ouvertement, malgré tous les résultats obtenus par Strogonov, venait des demandes présentées par les boïars de cette époque, mentionnant aussi l'avantage des prévisions de 1826, qui étaient, évidemment, en rapports avec la longue agitation constitutionnelle tendant à « la situation politique de deux pays ». On promet l'étude la plus sérieuse du projet de règlement présenté à l'Assemblée, où, les grands boïars n'étaient pas représentés seulement eux.

Bien entendu on y trouve également l'énumération des mesures d'ordre dans les finances, où les impôts se sont bornés maintenant à la capitation et à la patente sur les affaires, recueillie par les corporations, puis dans l'administration, où, sous la protection et d'après le conseil du général

président, avaient travaillé aussi, en effet, des boïars capables, en grande partie des jeunes gens ayant fait des études, — à cette époque vont à l'étranger les descendants des familles Filipescu, Ghica, Golescu, Lenș, Racoviță, Vlădioanu, Brăiloiu [1], — que Kissélev avait su découvrir, nommer et retenir près de lui, en tête le si capable Barbu Știrbei.

Le discours mentionne le « territoire moldavo-valaque », bien que le comité des Valaques, auxquels les Moldaves avaient demandé d'être reconnus comme citoyens aussi dans l'autre principauté, eut rejeté ce désir, parce qu'il amènerait une instabilité des personnes et des difficultés pour les princes, qui ne pourront plus retenir leurs sujets, mais, en même temps, on avait fait cette constatation, de la plus grande importance: « la ressemblance de la coutume, de la foi, des mœurs, de la langue, de l'administration et des lois, qui sont autant d'éléments inappréciables pour amener une sage union entre les deux nations qui sont sous la même forme de gouvernement » [2]. Et plus loin, Kissélev ne parle pas seulement des deux « Principautés », mais aussi, une fois, d' « un pays », un seul, bien qu'on fasse une distinction entre « boïars moldaves et valaques » [3] et, bien entendu, chacune des Assemblées travaillait séparément à l'œuvre de dernière révision et d'amélioration.

Il est curieux que, dans le discours de Jassy, Kissélev ne mentionnne rien des témoignages relatives à la situation d'indépendance et aux efforts du pays même en vue des réformes [4]. On fait cependant l'éloge chaleureux des membres moldaves dans la commission d'élaboration. Mais, comme en Moldavie, il y avait eu un complot que décrivent les mémoires d'un des conspirateurs, Sion [5], et comme les paysans s'étaient levés en armes contre le recrutement, de sorte qu'il fallut recourir à une sévère répression par le moyen des soldats

[1] Filitti, *Principatele române*, p. 45; Iorga, Hurmuzaki, X, table des noms.

[2] *An. Parl.*, I, p. 47; cf. *ibid.*, pp. 41, 607. Pour les conventions entre les deux pays, *ibid.*, p. 167 (art. 117).

[3] Voy. *ibid.*, pp. 69—73.

[4] *Ibid.*, I², p. 71 et suiv.

[5] Voy. ces mémoires et le résumé dans Iorga, *Rev. Ist.*, 1936, p. 312.

russes [1], on mentionne avec regret ce qui s'était passé, trompant des « hommes simples ou pervers », ce qui a exposé les coupables et les complices à « la réprobation générale », alors que la « Valachie présente un exemple digne d'être suivi »[2].

Des informations sur ces troubles ne manquent pas. L'administrateur de l'église catholique de Jassy écrit: « Ici, le peuple s'est soulevé énergiquement à cause de ces soldats que demandent les boïars, et le peuple a arrêté les *scutelnics*: il ne les laisse pas aller à Jassy». On frappait les petits fonctionnaires ruraux, les *ocolași* et les *vornici* du côté de Hârlău et de Deleni. Cette situation dura, non sans la participation de quelques Juifs, jusqu'à l'apparition des Cosaques, qui se saisirent des chefs, « et toute la révolution en fut brisée »[3]. On considérait avec une sorte d'inimitié aussi « la nouvelle règlementation de l'impôt », et on murmure, pour n'avoir pas été accoutumé jusque-là à cette espèce d'impôt »[4].

La réponse au message de Valachie, élaboré par la commission des grands boïars, dans la rédaction de la part de cet élément décisif qu'était Barbu Știrbei, qualifie ce jour du 11 mars de l'ancien style, où fut ouverte l'Assemblée, comme digne d'être inscrit dans l'histoire, dans « les chronographes ». Énumérant les mêmes progrès et créations dus au président, on présentait à la Russie elle-même l'assurance de la reconnaissance la plus fidèle[5].

Intéressante est la liste des absents: pour les membres de l'Assemblée de Bucarest: Brâncoveanu, Văcărescu, Bălăceanu, Crețulescu, Racoviță, Georges Filipescu, Michel Ghica dont les études archéologiques étaient mentionnées dans le

[1] Voy. Iorga, Hurmuzaki, X, p. 453 et suiv.; *Rev. Ist.*, loc. cit.; Filitti, *Principatele*, pp. 82—83.

[2] *An. Parl.*, I², p. 75.

[3] Iorga, *Studii și doc.*, I, p. 211. Et, plus loin: « Les Cosaques allant par les villages prendre les recrues, le peuple s'en est effrayé: les habitants s'enfuirent sur toutes les collines par crainte des Cosaques »; p. 212, n° CLXXIII.

[4] *Ibid.*

[5] *An. Parl.*, I, pp. 96—98. Suivent les signatures de tous les membres. Pour le Divan de la Moldavie; *ibid.*, I², pp. 77—78. Des boïars de Valachie ayant des fonctions en Moldavie; *ibid.*, II, pp. 134, 138, 145; Deux boïars de Moldavie ayant des terres à Brăila; *ibid.*, p. 180.

discours, et Câmpineanu, même Lenş, etc...., ce qui montre un certain éloignement de la part de la grande noblesse, sinon pour cette chose même qui devait être nécessairement accomplie, du moins pour la disposition de se trouver à côté de la petite noblesse, qui comptait des personnages aussi vulgaires que Jean Crăciunescu, médelnitchar, ou Georges Coţofană. En échange, ces derniers participaient régulièrement aux séances. Et en Moldavie aussi les grands boïars et tous les membres de la famille des Sturdza s'absentèrent volontiers [1].

Les changements introduits à Bucarest furent en vérité de nature à pouvoir provoquer le mécontentement des grands boïars. En ce qui concerne l'élection des princes (article 20), le texte soumis prévoyait qu'ils seront seulement des Roumains d'origine, choisis parmi ceux figurant dans les premiers rangs, de même que les ministres du nouvel ordre de choses, et on décidait qu lee fils aîné d'un prince, au bout de son administration, peut figurer, s'il est majeur, parmi les candidats [2], alors que l'Assemblée, ajoutant aussi les fils d'un père naturalisé, — et on sent l'influence de Vellara, — écartait la condition du rang et la possibilité d'un héritage au trône [3]. Mais un amendement qui complétait l'article limitait l'éligibilité aux catégories entre le ban et le chambellan, les distinguant de « ceux qui sont du second et du troisième rang ». En ce qui concerne cependant ce point, on *réservait* l'approbation de la Russie, sans rien dire concernant la Cour suzeraine [4].

Les autres corrections sont rares; elles concernent le dédommagement dû aux propriétaires pour l'exploitation des mines par l'État, et surtout l'établissement d'un « contrôle » général, qui examine aussi pendant le cours de l'année,

[1] *Ibid.*, I², pp. 76—77. Georges Cuza est envoyé, comme punition, à un couvent; Filitti, dans la *Rev. p. ist., arch. şi fil.*, X, (1909), janvier-mars. On y trouve aussi les procès-verbaux de Jassy, qui n'ont pas été compris dans les *Annales parlementaires*.

[2] *An. Parl.*, I, p. 111.

[3] *Ibid.*, p. 117. Il y eut beaucoup de voix d'opposition; p. 596.

[4] *Ibid.*, pp. 118—119.

jusqu'à la session de l'Assemblée, les comptes publics [1]. Tout le monde pensait à gagner quelque chose sur les paysans, et on prévoyait le choix de quatre serviteurs pour chaque cent familles, pour travailler au profit du propriétaire de la terre [2].

En résumé, le Règlement, tel qu'il est sorti de ces débats, installait une administration bureaucratique assez compliquée pour pouvoir permettre tous les abus, administration de système russo-français, jusqu'au dernier des petits fonctionnaires [3], s'étendant sur une société qui s'appuyait elle-même sur la propriété terrienne, « affermant » aux paysans la terre nourricière; puis des Assemblées représentatives élues pour cinq ans [4] et contenant aussi des fonctionnaires, Assemblées à larges attributions, mais sans l'initiative des lois, leur mission étant de surveiller de près un prince qui avait cependant le droit de véto, mais était à la disposition du consul de Russie, — tout celà avec la consultation purement formelle d'une Puissance suzeraine restée dans l'ombre, comme une forme vide et un élément du passé.

Sous prétexte d'écarter le bon plaisir et la tyrannie, si sévèrement critiqués dans l'exposé de Kissélev, on empêchait toute initiative et toute spontanéité: jusqu'à la nomination du « chef de la milice » tout était soumis à certaines conditions dont devait tenir compte le prince [5]. Un grand volume de règlements dans le sens strict du mot remplaçait les lois qu'on devait voter, — et dont on voulait ainsi empêcher l'originalité et l'indépendance — et on les substituait au contenu de principe, simple et logique, d'une vraie Constitution, telle qu'elle s'était formée dans la pensée des auteurs des propositions. On alla, en matière d'édilité, jusqu'aux plus menues des préoccupations d'une administration communale qui se fondait sur la ruine des privilèges

[1] Pp. 225—227.
[2] Pp. 228—229. Cf. pp. 572—574.
[3] P. 615.
[4] Séances en décembre-janvier.
[5] Loc. cit., p. 423.

et de l'indépendance traditionnelle des corporations. On trouve jusqu'à un article pour « le fossé qui commence dans le jardin de Monsieur le vornic Barbu Ştirbei, et va... jusqu'au petit pont qui se trouve sous le jardin de Monsieur le vornic Étienne Meitani » [1]. On y voit, malgré la largeur d'horizon de Kissélev lui-même, et l'influence, dans la rédaction, de cet esprit occidental qu'était Ştirbei, le souci de ces infinis petits intérêts des particuliers dont le cercle de vision n'allait pas plus loin. Les revenus du propriétaire, son rôle devant le tribunal rural furent l'objet d'une quantité de propositions, partant d'autres calculs égoïstes [2]. Parmi les experts en matières de lois, ne manquait pas, pour de pareilles réglementations, le poète Athanase Chrystopolos, dont le rôle dans la formation de la législation de Caragea a été montré plus haut [3].

Mais, dès le mois d'avril, Kissélev confiait ce pays, devant être soumis au nouveau régime, à ceux qui jusque là l'avaient administré: Brâncoveanu, comme président du « Conseil administratif extraordinaire », le Conseil ordinaire étant composé de trois membres présidés par le prince [4], puis Georges Filipescu à l'Intérieur, Vellara aux Finances, Georges Golescu à la Justice, Étienne Bălăceanu aux Cultes, le frère de Grégoire Ghica, Alexandre restant à la tête de la milice et Ştirbei devenant secrétaire, alors qu', « aux départements » il n'y avait que des membres de cette aristocratie: un Filipescu, un Văcărescu, un Bibescu, un Constantin Cantacuzène, un Jean Filipescu [5].

En Moldavie, l'Assemblée qui avait travaillé sous la surveillance de Minciaky, avait compris, à côté des grands boïars, un nombre de ceux qui étaient les plus connus parmi les petits dignitaires, mais, lorsqu'il s'agit de nommer aux

[1] *Ibid.*, p. 45.
[2] *Ibid.*, p. 561 et suiv.
[3] Voy. par ex. *ibid.*, p. 552.
[4] En Moldavie, il n'existe que celui-ci.
[5] *Ibid.*, p. 616.

fonctions principales, aucun de cette dernière catégorie ne put pénétrer [1]. Tandis que le Règlement valaque était prêt en mai, d'après le désir de Kissélev, qui continuait à avoir la même situation « monarchique » dans les pays roumains, l'Assemblée moldave, à cause de la peste qui avait interrompu les séances, ouverte au mois de mai, travailla jusque très tard en automne [2]. On admit ici que le prince puisse être élu aussi parmi ceux dont la famille compte quarante ans depuis sa naturalisation. On prévoyait, pour le droit des membres des corporations, un cens assez important. Sous l'influence d'Asachi, les professeurs «académiques» avaient un délégué dans l'Assemblée d'élection du prince.

Conformément à la convention sur les dédommagements, signée à Pétersbourg, le 14 avril 1830, l'occupation russe s'était prolongée; elle ne cessera qu'en 1834 à peine. Les Russes tenaient à organiser eux-mêmes le pays d'après les principes de la constitution qu'ils avaient inspirée, dont ils avaient surveillé la rédaction et qu'ils avaient menée à bonne fin [3].

Sous ce régime, l'Assemblée de Valachie [4] commença ses séances, dans lesquelles se produisit peu à peu un rapprochement, qui n'avait pas existé jusque là, entre les classes sociales. Dans la commission pour la formation des nouveaux *dorobanți* (gendarmes) fut élu aussi un petit boïar du district de Vlașca [5]. Une autre fois, après avoir discuté la question, restée en partie ouverte, de la terre, Jean Crăciunescu entra dans la commission pour le contrôle [6]. Encore une fois, les voix se dirigèrent vers le medelnitchar

[1] *Ibid.*, I², p. 4 et suiv.

[2] Filitti, *Jurnale inedite ale Obștești Adunări*, loc. cit.

[3] Filitti, *Principatele*, p. 223 et suiv.

[4] Les actes de l'élection et les projets de lois de la part des « administrateurs des districts »; *Analele Parlamentare*, II, p. 63 et suiv.

[5] *Ibid.*, pp. 25, 50. Cf. *ibid.*, p. 150.

[6] *Ibid.*, p. 30. Pour la nouvelle frontière, il y avait dans la commission aussi l'ingénieur Théodore Paladi; *ibid.*, p. 31.

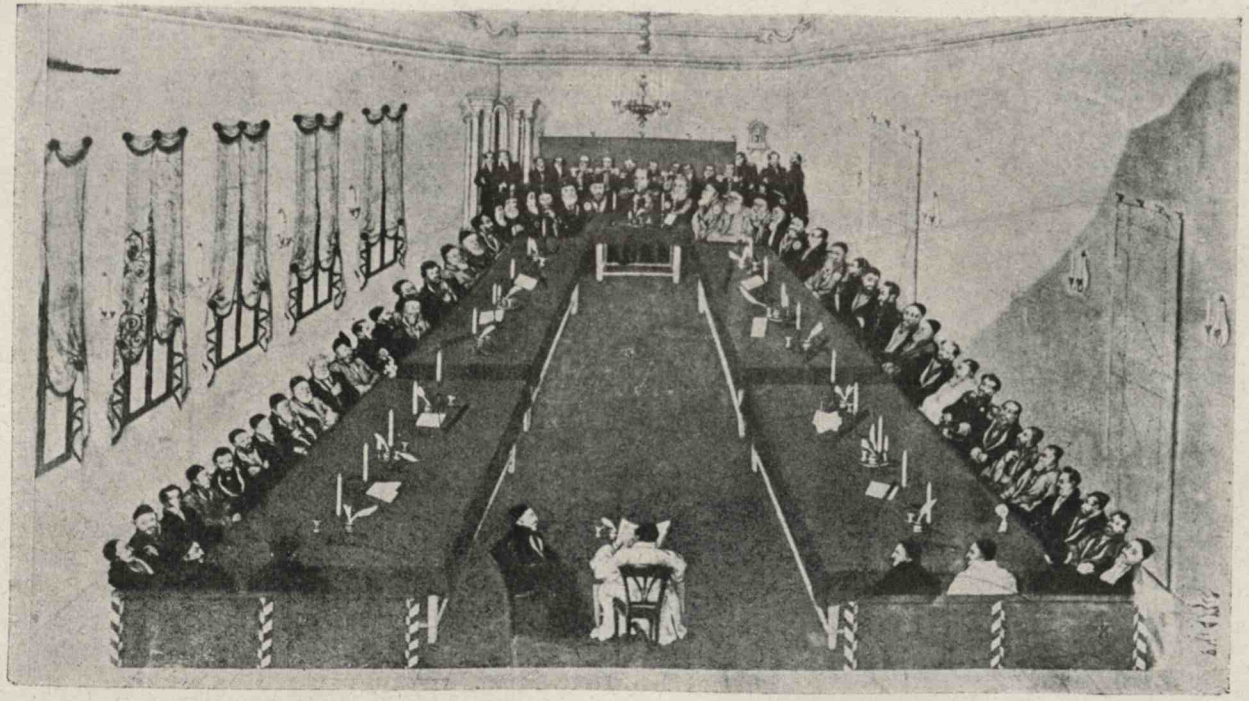


Fig. 34. — L'Assemblée valaque de 1831.

Démètre Urianu [1]. On trouve dans les procès-verbaux de séance un Dedulescu, un Musceleanu, un Viișoreanu [2]. Parmi les boïars revenus de l'étranger, on emploie souvent le frère de Barbu Ştirbei, Georges Bibescu, qui n'avait que le rang de căminar: on n'aurait pas cru qu'en moins de dix ans il serait prince du pays. Maintenant encore, les absents sont assez nombreux [3]: une vraie « vie parlementaire » ne réussit pas à se former. Il ne pouvait pas être question, naturellement, de publier et de répandre les discours. Nous n'avons pas même de mémoires pour cette époque. Mais, dès lors, on prévoyait la possibilité de l'appel à l'ordre et des punitions pour ceux qui y seraient rappelés par trois fois, ainsi que l'interdiction de dépasser la question [4].

Cependant, nous avons une belle présentation par écrit de la part de Georges Golescu, pour un changement dans les affaires judiciaires. Il montre que toutes les nations sont arrivées seulement peu à peu à « cette parfaite *civilta* » (d'après l'italien). « De même pour les arts, qui aurait pu penser que d'une petite auge, sur laquelle l'homme a commencé à flotter sur les eaux, avec tant de timidité, on arriverait à ce vaisseau terrible qui traverse sans crainte les plus grandes étendues d'eau, infinies, résistant aux souffles les plus puissants des vents ! Qui a jamais pu penser que d'une faible observation de la part d'un berger illettré regardant les cieux, et d'une mensuration avec la paume de la main sur la terre, ou avec des graines sur la table ou du mouvement d'un petit morceau de bois, on arriverait à une science si pénétrante qu'elle puisse mesurer le cours des étoiles instables, compter la multitude des étoiles fixes et prévoir, par leur inclinaison, l'éclipse du soleil, de la lune et les autres, et jusqu'à oser dire: « donne-moi une place pour m'appuyer et je pourrai faire mouvoir cette terre même de sa place ! ». Or, la civilisation par des retours incessants et par des corrections n'en est pas moins une nécessité inexorable. « Mais de pareilles

[1] *Ibid.*, p. 32.
[2] *Ibid.*, pp. 36—47.
[3] *Ibid.*, p. 211 et suiv.
[4] *Ibid.*, p. 227.

nations, celles qui n'ont pas conservé leur équilibre, nous les avons vu retomber dans la première phase puérile de leur existence. Ainsi, il en a été de ces pays aussi, qui, par une colonisation, sont venus de Rome..., dont ils ont obtenu aussi le nom de Romains »: « De l'époque de ce prince immortel par les services rendus à sa patrie, de ce prince dit Michel le Brave », lorsque c'était « l'âge d'or », « tout en changeant de maîtres » on est arrivé à l'âge de fer, d'où le pays a été relevé aujourd'hui par la sagesse de Kissélev, grâce à ce Règlement, et ce boïar qui avait fait un recueil de proverbes, recourt à ce moyen pour montrer quelle chose importante est ce début « pour les transformations et les innovations de la vie publique » [1]. Des intentions nobles amènent Constantin Câmpineanu, ministre des Cultes, à faire fonder un Institut pour les enfants pauvres et même un autre pour les mendiants, qui doivent « se former un petit capital et apprendre un métier » [2].

Une autre partie importante des débats de cette première session valaque est la proposition, acceptée par Kissélev avec quelque réserve, des améliorations d'ordre économique. On recommande « d'apporter des semences de blé choisies à l'étranger » pour pouvoir vendre un grain meilleur, suivant la permission d'exportation qui avait été enfin obtenue, car celui qu'on produisait jusque là, « mêlé pour les trois quarts de seigle et d'autres semences », ne trouvait pas assez d'acheteurs; et on mentionne le blé de bonne qualité qu'offre, non seulement la Russie, mais aussi la Moldavie, voisine, où on pourrait se procurer aussi des semences, ainsi qu'on pourrait en faire venir de Russie même. On n'oublie pas les pommes de terre, faisant une distinction entre les différentes espèces, à côté des céréales dont le nom est donné d'après le grec, en remplaçant Cérès par Déméter. On pourrait faire venir aussi de Russie une machine pour ventiler le blé. Il faudrait réduire le prix des transports par Brăila, dont la

[1] *Ibid.*, pp. 250—251.

[2] *Ibid.*, p. 255 et suiv. Ce projet est examiné par une commission comprenant l'évêque lettré de Buzău, Césaire, le jurisconsulte Nestor et le jeune Georges Bibescu.

formation, comme nouveau port, sera présentée ensuite. On ne manque pas de penser à la possibilité d'employer les rivières, et on se bute à « la mauvaise formation des digues pour les moulins ». Il n'y a pas assez, ajoute-t-on, de vaisseaux roumains sur le Danube, ceux des Turcs, en nombre insuffisant, demandant un nolis trop cher. Il faut surtout conseiller aux grands propriétaires de pratiquer une meilleure agriculture en leur faisant comprendre ce que peuvent donner « leurs propriétés, si étendues ». Ce profond connaisseur de l'agriculture, qui était en état de montrer quels sont les prix, non seulement à Constantinople, mais aussi à Paris, observe que, « dans plusieurs régions de la Valachie, l'agriculteur part avec sa semence dans un sac, emmenant huit ou douze bœufs et deux ou trois hommes, ses auxilliaires, pour jeter la semence dans un terrain plein d'herbes folles, qui elles-mêmes répandent leur semence, et, lorsque le labour est fini, et aussi le hersage, ils laissent le champ à la grâce de Dieu jusqu'à l'époque de la récolte ». Est prévu le moment où, avec des propriétaires d'une autre préparation et avec « des agronomes savants », « ce pays deviendra comme un paradis et comme une autre Égypte de l'Europe ». Il est question aussi d'assolement et de « magasins de réserves ». Une commission bucarestoise devrait envoyer dans les districts ses « commissaires ». Il faut introduire aussi à « l'école nationale » un cours d'agronomie, et le gouvernement lui-même pourrait prendre à son compte, pour présenter un modèle, une partie de la production et de la vente.

Passant dans un autre domaine, l'auteur du discours montre que les brebis indigènes pourraient devenir comme celles d'Espagne et de Saxe. La laine pour les vêtements blancs demandée en Serbie et en Bulgarie a été amenée par « des Bulgares étrangers, venus ici deux ans auparavant ». On pourrait croiser les brebis *ţigăi* indigènes avec des béliers mérinos et la race du bétail pourrait être améliorée en la mélangeant avec des races étrangères, « de Hollande, de France et de Suisse ». Pour élever les chevaux, on amènerait des étalons de Normandie, de Hongrie, de Bohême et même de Russie, car, dans ce domaine, aussi, ce qui manque est

seulement « l'effort ». On pourrait avoir aussi des « mulets » comme en Espagne, et des exemples sont présentés d'ailleurs par cet homme de grande culture que semble avoir été, sous ce rapport aussi, Dinicu Golescu: « À l'époque des Hellènes, le cheval de Thessalie était le plus recherché, mais, aujourd'hui, il en est arrivé à être plus petit que celui de Valachie et moins prisé ». Dans le travail qui doit commencer, il ne faut pas se décourager, comme le font « les hommes vulgaires et ignorants », qui disent: « c'est ainsi que nous avons appris notre métier de nos pères; votre méthode ne vaut rien ». Pourquoi n'a-t-on pas suivi l'exemple des Serbes, « qui à la place de la charrue », — à « huit ou douze bœufs », — « emploient cette herse qui est traînée seulement par deux bœufs ».

La maison même du paysan, avec sa cour, doit être transformée par des fonctionnaires répartis partout, d'après une économie moderne à laquelle ne doit pas manquer même « la culture des mûriers pour l'élevage des vers à soie ». Les villages placés sur la même ligne, comme réussira à le faire cette administration s'appuyant sur l'occupation militaire, doivent avoir chacun une auberge pour les « étrangers » (ce terme français d' « auberge » est employé). Les nouvelles habitations seront du même type, et on accordera des facilités pour se procurer les matériaux, chacun étant obligé de bâtir d'après ce type dans un certain terme. On n'oublie pas, pour servir l'intérêt des boïars, auxquels on s'attachait avec une insistance inlassable, « des mesures pour empêcher le vagabondage des habitants d'un village à l'autre » [1].

De son côté, Barbu Ştirbei présenta à l'Assemblée, pendant la session de 1834, l'administration de Kissélev ayant cessé, la liste de ses réalisations dans le domaine moral, sans lequel, dit-il, aucune amélioration matérielle ne peut réussir. Il est question d'une organisation nouvelle des prêtres, empêchant les consécrations au-delà du Danube, à Vidin, et créant l'état civil dans les églises, qui devra passer ensuite aux présidents des tribunaux, puis l'établissement des proto-

[1] *Ibid.*, pp. 611—618.

popes, la fondation de séminaires auprès de chaque évêché, qui procureront aussi des professeurs aux « écoles élémentaires »; le séminaire central devra donner aux monastères des hégoumènes cultivés. On prodigue des éloges aux évêques, « qui, à cette époque de renaissance de notre nation, se sont montrés en effet dignes de tout hommage et de tout respect »: il est question de Césaire et des évêques d'Argeș et de Râmnic, le métropolite Grégoire, que Kissélev continuait à suspecter et qui avait pu à peine être ramené, pour la forme, de son exil bessarabien, étant remplacé pendant longtemps par cet évêque de Râmnic. Mais Știrbei eut le courage de relever dans cet acte officiel les mérites d'organisateur et de civilisateur de celui qui, depuis longtemps malade, avait fini en ce moment sa vie, laissant la réputation d'un martyr, et il mentionne donc dans son rapport ce « métropolite vraiment saint, feu le père Grégoire », réformateur des couvents, qui avait prévu aussi une « caisse de réserve pour les réparations qui auront été jugées nécessaires »: l'architecte autrichien nommé pour de pareils travaux était malheureusement un modernisateur dans le style occidental, ignorant totalement les traditions du pays, et il commença son activité au couvent de Bistrița, qui en sortit complètement transformé. Ne pouvant pas procéder de la même façon pour les couvents dédiés, on impose aux moines et aux hégoumènes de ces maisons, l'obligation de se dégager de toute suggestion étrangère. Ils avaient refusé tout secours pour l'État, et Știrbei, se réunissant à Mavru, avait demandé, en 1833, que l'État prenne sur lui l'administration des revenus. Or, les hégoumènes eurent le cynisme de déclarer qu'ils n'observent pas les actes de fondation « puisqu'ils ont été rédigés à une époque où presque tout ici n'était qu'abus »; il en résulta que, en fin de compte, le Conseil administratif décida la licitation de ces revenus devant le métropolite et le ministre des Cultes [1].

[1] *Relație de lucrările departamentului Logofeției Trebilor Bisericești, cuvântată la Obștească Adunare în ședința de la 16 Noemvrie leat 1853 de către Marele Logofăt Barbu Știrbeiu*, Bucarest 1834, pp. 33—37 (27 mai 1833), pp. 40—52; reproduit dans Iorga, *Viața și Domnia*, cité plus haut.

L'ancien étudiant de Paris qu'était Ştirbei se présente aussi comme l'organisateur de l'enseignement. Dès 1837, on avait formé le règlement des écoles [1] qui fonctionnaient déjà quelques mois auparavant, et les premiers examens donnèrent des résultats que le ministre constata avec orgueil: La base en est, dit-il, « l'enseignement de la littérature, de la langue roumaine et d'autres langues classiques, qui, auparavant, se faisait dans des limites très étroites et en même temps que les sciences exactes, de sorte que l'élève, qui ne savait pas encore écrire correctement sa langue, apprenait l'algèbre, la géométrie et d'autres matières dépassant ses forces »; introduisant l'étude de la religion, il observe que « le style d'église peut en même temps être considéré comme un modèle pour bien écrire le roumain ». On avait commencé déjà l'impression des manuels formés par les professeurs du collège pour « le catéchisme, la géographie, l'arithmétique, la calligraphie et la rhétorique ».

L'école première contenait, « pendant deux ans, trois classes élémentaires ». À Bucarest et à Craiova, on avait ajouté une quatrième classe pour ceux qui ne pouvaient pas aller plus loin. Six « classes d'humanités », à une anée, suivent; trois ans sont pris par l'étude de la langue, l'écriture, la géographie, et de la « chronologie », alors que, pendant trois autres, on fait des compositions « d'un style plus élevé »; on enseigne l'histoire universelle pour arriver aux « cours de rhétorique ». À côté du roumain on introduit, dès le début, le français; pour le grec et le latin restant seulement les trois dernières années occupées aussi par le dessin; sans grande utilité, comme on le verra bientôt, on prévoyait deux années de russe. Les cours complémentaires et spéciaux constituaient un noyau d'université, de sorte que « les parents ne seront plus forcés d'envoyer leurs enfants à l'étranger, dès l'âge tendre, avant de s'être préparés par une éducation solide, et de se rendre ainsi dignes d'obtenir à l'étranger un profit correspondant à tant de sacrifices de la part des parents. Et on espère que, sans qu'ils s'éloignent de

[1] *An. Parl.*, III[1], p. 486 et suiv.

la maison paternelle, les enfants pourront trouver dans nos écoles tout l'enseignement qui est nécessaire pour orner l'esprit et inspirer de bons sentiments»; il devait contenir «la philosophie, les lois et la métaphysique», ouvrant, jusqu'en 1834, un cours de lois, un autre d'algèbre, de géométrie et de trigonométrie.

Ştirbei, qui lui-même s'était formé à l'étranger, affirme avec fierté la primauté de la langue roumaine: «le plus grand résultat de l'organisation actuelle des écoles est que tout l'enseignement se poursuit en roumain. Résultat inappréciable qui seul peut inspirer un caractère national, et le jeune homme qu'on enverra à l'étranger pour parfaire ses études conservera partout, indélébile, ce sentiment de nationalité». Et le pensionnat fondé par l'actif et intelligent professeur français J. A. Vaillant [1] fut pris sous la direction de l'État et confié à Georges Pop, Transylvain, professeur au collège. S'adressant aux élèves, Ştirbei parlait de cette façon: «Pour l'homme, quelle que soit la haute position où il arrive, il ne peut y avoir de bonheur sur terre sans la patrie, et la patrie se forme par des hommes dignes et vertueux, qui appuient le bien public» [2].

Le règlement scolaire lui-même est empreint d'un esprit moderne et large: «Le professeur de grammaire n'oubliera jamais que les règles sont les moyens, et non le but... C'est pourquoi on conseillera aux élèves de lire souvent des morceaux choisis des auteurs les plus célèbres pour leur style clair». On prévoit la préparation, après l'école primaire, aux métiers, avec cette observation: «Le besoin de savoir, pour la classe des ouvriers, n'est plus nié aujourd'hui par personne... Un artisan qui sait lire, écrire et calculer et qui a quelques connaissances des principes des arts mécaniques, est en état de pénétrer tout le domaine de l'art qu'il sert. Condamner un artisan à être comme un instrument aveugle,

[1] Voy. une étude récente sur sa vie et ses travaux dans les *Mélanges* de l'*Ecole Roumaine en France*, 1940.

[2] *Relaţie*..., pp. 55—56; N. Iorga, *Viaţa şi domnia lui Barbu Ştirbei* 1910, p. 281—283.

un automate soumis à la pression qu'on lui imprime, c'est comme si on voulait empêcher toute perspective d'arriver à un progrès dans la fabrication des produits industriels ».

« L'histoire des Roumains se présentera dans la même étendue que l'histoire spéciale des autres nations » [1]. Pour la littérature, « le professeur montrera la relation qu'ont entre eux les travaux de l'esprit et les différentes classes de la société, de même que l'influence qu'exercera le climat, la religion et les coutumes sur la littérature de chaque nation ». Pour le droit, « on comparera les législations étrangères avec les lois de notre pays ». On prévoyait des cours d'agriculture et même une école spéciale pour les terres cultivées de façon à pouvoir donner un modèle. On distribuera des diplômes de « lauréat » pour la branche des avocats et pour celle des « ingénieurs civils »; il y aura aussi une école supérieure de jeunes filles.

Voici maintenant, pour la discipline scolaire, les réglementations dignes d'être répétées jusqu'à aujourd'hui: « Les injures ou n'importe quelles autres paroles peu convenables seront défendues avec sévérité; de même il sera défendu d'user parmi les élèves du tabac ou des boissons spiritueuses, de lire des livres immoraux, de se livrer aux jeux de cartes et autres semblables; on écartera de la conversation des élèves tout débat politique. Les élèves, lorsqu'ils joueront, se défendront de jeter des pierres; ils se garderont bien de monter sur les murs ou dans les arbres, de courir et de jouer sur l'escalier, et sur les balcons. Mais, avec une bonne méthode, on leur donnera les moyens de faire des exercices de gymnastique qui peuvent fortifier le corps et les rendre hardis ».

L'Assemblée ajouta sur le point des innovations dans la langue: «employant surtout les termes les plus souvent employés et, quant aux mots qui manqueront, tels que les mots techniques et les désignations pour les idées élevées, il faut les prendre dans une langue fixée une fois pour toutes, ainsi

[1] On prévoit que le manuel d'Histoire des Roumains sera examiné par l'Ephorie des écoles; *ibid.*, [*An. Parl.*] p. 527.

qu'est le français, les rapprochant du latin, qui est la mère naturelle de la langue roumaine »[1]. Et, aussi, pour l'histoire, on fera les études « sans perdre des yeux l'état de la Valachie au cours de chaque siècle ».

Les professeurs étaient, en 1833, au collège: V. Jorj, J. Poenaru, Georges Pop, à côté de ceux qui étaient restés aux écoles élémentaires de St. Georges l'Ancien et d'Amza; à Craiova, un Mihăescu et un Marinovici; à Cerneț, Pleșoianu, dont il a été question auparavant et un A. Popovici; un Stancovici, à Târgul-Jiului, un M. Drăghiceanu à Caracal; un Serghiad, à Râmnicu-Vâlcii; un Georges Ardeleanu, à Slatina; un Simonid, à Pitești; un Șerghiev, à Giurgiu; à Câmpulung, un D. Jianu qui a publié tel opuscule[2], un Mălureanu à Ploești, et à Vălenii-de-Munte, le traducteur des « Mille et une nuits », Jean Gérasime Gorjan; à Buzău, le hiéromonaque Denis, futur évêque, et à Brăila un homme d'un grand mérite qui a rédigé aussi un journal, Jean Penescu[3].

En Moldavie, à côté du « jurisconsulte », originaire de Brașov, Flechtenmacher, on trouve comme professeur, le Transylvain Basile Bob, latinisé en Fabian, pour le latin, mais aussi pour la géographie et les mathématiques; Săulescu pour l'histoire et la rhétorique, et aussi pour « la philosophie », science dont il était fier, Adler, pour le dessin, puis un Grec et un professeur de musique dont le nom n'est pas donné, deux Français, Jean et Tissot, et même un Roumain, Alexandre Costinescu, pour la langue française; on a, pour l'allemand, Samuel Botezatu et pour le russe Basile Peltechi. Aux écoles élémentaires, qu'on appelait « normales », étaient employés: un prêtre, un certain Filipescu et un Verescu. À Roman, les professeurs sont un Nanu et un Stamati, à Botoșani un Antoine Gheorghiu, à Huși un Zăfirescu et à Bârlad un Zăhărescu, à Galați Thomas Giușcă, à Focșani

[1] *Ibid.*, p. 541.

[2] Voy. notre revue *Cuget Clar*, année 1939.

[3] *An. Parl.*, III[1], p. 483. Le programme du Collège (aussi avec un cours de chimie); p. 484 et suiv. Mais le français commence seulement à la cinquième année.

Basile Pavlovici [1]. Plus tard on trouve, en province aussi, un Corlățeanu, un Velichi (à Botoșani), un Sachetti (à Galați) et un Banatien, Euthyme Murgul, à Jassy, pour la philosophie [2].

Le seul domaine où on rencontre des retours incessants, provoqués par l'intérêt égoïste de la grande propriété, est le domaine social. En décembre 1832, on proposait que, même s'il avait accompli toutes les obligations prévues par le Règlement, le villageois ne puisse quitter sa demeure que s'il se marie ailleurs, s'il a obtenu ailleurs une propriété ou s'il est venu comme artisan à la ville, et encore lui faut-il avoir un certificat de la part du propriétaire, de la part des « épitropes du village » et dédommager le propriétaire pour son travail et pour tout le service au cours de l'année: non seulement celui qui n'aura pas accompli ces conditions sera ramené de force chez lui, mais on punira le village où le paysan se sera réfugié [3].

La forme qui fut acceptée par l'Assemblée prévoit aussi le paiement d'un dédommagement pour deux ans à l'avance, y compris « le travail obligé, le chariot de bois à brûler, la journée avec la charrue » et autres. Restait le principe que le propriétaire peut chasser « les villageois opiniâtres ou ceux qui font des intrigues et amèneront à l'insoumission les autres aussi » [4]. Revenant sur cette matière, on ne pouvait pas oublier cependant le principe de liberté fixé par Constantin Mavrocordato, et ainsi fut rédigée cette formule: « De même que le propriétaire est maître absolu sur sa terre, de même le villageois qui habite sur la terre d'un autre propriétaire est personnellement complètement libre, depuis presque un

[1] *Ibid.*, IV², p. 392 et suiv. Et puis, là aussi, pour « l'Histoire de la Roumanie » (*sic*), volume I, d'Asachi, pour « le portrait du prince Étienne Voévode », et « une lettre qu'on a envoyée en Transylvanie »; *ibid.*, p. 397. Plus récemment, pour le professeur Murgu, Bogdan-Duică, dans les publications de l'Académie Roumaine 1937.

[2] *An. Parl.*, IV², p. 399.

[3] *Ibid.*, III¹, p. 19.

[4] *Ibid.*, pp. 23—24. On reprenait aux paysans les terres de culture qui auraient dépassé leur lot; p. 65.

siècle, et ce n'est que sur le caractère sacré de ce principe qu'ont été décrétées les obligations réciproques »[1].

On parlait donc de cette « liberté », due à « Nicolas Mavrocordato » *(sic)*, et on revint sur elle, observant que « l'esprit des paysans est loin de cette civilisation qui pourrait accepter un jugement plus élevé », et ils pourraient donc s'imaginer que cette liberté « n'est pas soumise à une limitation » ou reliée aux obligations de jusque là, produisant ainsi, par endroits, « une illusion d'inobédience », qui demanderait, de la part du gouvernement, des mesures de sévérité ». Donc, « dans les exemplaires qui seront distribués aux habitants, il ne faut rien dire sur cet acte ». Mais on tenait compte du désir de Kissélev, « correspondant à ses sentiments », « d'imprimer dans la mémoire des habitants leurs libertés naturelles »[2].

L'Assemblée de la Moldavie pour 1832—1833 est beaucoup moins vivace et moins pleine d'initiatives; la question paysanne n'y est pas discutée avec la même passion, et on s'arrête sur la mesure prise par Alexandre Mourousi en 1805—1809, faisant des propositions pratiques, sans toucher cependant au principe, mais, là même, apparaît le droit du propriétaire de faire partir « les paysans opiniâtres qui provoqueraient des discordes et de l'insoumission parmi les autres villageois »[3]; des idées nouvelles n'apparaissent pas. Mais, alors que, chez les Valaques, les petits boïars disparaissent aux nouvelles élections, nous trouvons ici deux Ghergheli, de Dorohoiu et de Botoșani, un Aslan de Hârlău, un Bran, un Chiriac.

En novembre 1832, répondant à une adresse d'hommages de l'Assemblée valaque, Kissélev considérait sa mission comme presque terminée, ajoutant, avec un sentiment de profonde humanité et un sens de responsabilité élevé, que « pour sa

[1] *Ibid.*, pp. 65—66. Pour le terrain à rendre aux paysans, *ibid.*, pp. 136—168. Voy. pour toute cette partie: Marcel Émerit.

[2] *Ibid.*, p. 170. Signés: Scarlat Mihăilescu, Michel Filipescu, Jean Cocorescu, Anastase Dedulescu.

[3] *Ibid.*, III², p. 399 et suiv.

mission morale, il assure l'Assémblée, de tout son cœur, qu'il n'aura pas d'autres limites que celle que la Providence divine posera à ses jours, car il aime, de toute son âme, les habitants de cette Principauté » [1]. Mais, ce n'est qu'un an et demi après, en mars 1834, que les Assemblées reconnaissantes prenaient congé de l'homme de grand mérite et d'une profonde compréhension, de fait, ayant «régné» sur les pays roumains, qui avaient été sous lui, en principe, unis [2]. Et il disait aux Moldaves, à son départ: « Vous voudrez bien ne pas m'oublier et vous rappeler un ancien ami qui, où qu'il se trouve, s'intéressera toujours au bonheur de la Moldavie » [3].

Quelques mois après, on faisait les nominations de princes par la Puissance suzeraine et la Puissance protectrice.

[1] *Ibid.*, p. 225.
[2] *Ibid.*, pp. 306—307. Voy. aussi *ibid.*, nos suivants.
[3] *Ibid.*, IV[1], p. 633.

CHAPITRE VI

DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT PUBLIC JUSQU'À LA NOMINATION DES PRINCES DU RÈGLEMENT ORGANIQUE

Le rapport, que nous avons analysé plus haut, de Barbu Ştirbei montre avec quelle rapidité on arrive, à cette époque de progrès dans tous les domaines, à fixer une nouvelle langue littéraire dans une forme orthographique relativement unitaire sous l'ancien vêtement des lettres cyriliennes. Les slavonismes et les grécismes sont presque totalement écartés, et de même, si le système russo-français du Règlement Organique amène quelques mots russes, cette innovation demeure bientôt ridicule dans les plaisanteries des écrivains: de tous ces termes, presqu'aucun n'est resté: ainsi, « cantoră » qui venait du *comptoir* français, mais on l'employait seulement pour indiquer les entreprises de commerce, puis, dans le domaine militaire, reste jusqu'à aujourd'hui « mondir » (*monture*, probablement par un canal allemand), ou « vistavoiu », pour le soldat d'ordonnance, « şapcă » pour le képi ou la casquette, mais « acselbant » qui n'est que l'allemand « Achselband », pour l'épaulette, a disparu depuis longtemps. Du français, on choisit avec discernement, introduisant les changements phonétiques nécessaires, pour leur donner un aspect roumain, les néologismes, dont la plupart resteront dans cette forme. La proposition faite par Eliad d'écarter certaines lettres superflues, qu'il trouve disgracieuses d'aspect, ne fut pas acceptée, et tout l'ancien alphabet resta pendant longtemps employé dans une forme cursive, influencée par les Russes, mais tout cela se fait dans un ordre parfait, d'usage

commun, dans les paperasses infinies d'une administration bureaucratique devenue bientôt, cependant, elle-même un moyen de généralisation des connaissances.

Pour la nécessité de communiquer les mesures infinies d'une transformation totale, pour annoncer les affermages, faire connaître les convocations, annoncer les transactions qui relevaient des exigences de l'armée d'occupation et de la dotation des nouveaux offices, un nouveau journal était nécessaire. Le régime russe s'adressa donc aux lettrés les plus connus, mais en même temps à ceux qui faisaient partie de la société supérieure, un seul ayant un modeste rang d'aga, mais qui n'était pas en rapports avec les groupements et les coteries politiques, avec les associations, plus anciennes ou plus récentes, de ceux qui désiraient le pouvoir: à Asachi et à Jean Eliad.

Donc, le 1-er juin, paraît à Jassy, dans une imprimerie propre, —on parle cependant aussi d'une « société », —employant les lettres usuelles, « le journal politico-littéraire » du premier, qui est intitulé, à défaut d'autre titre, « aga Georges Asachi, juge au département des Affaires Étrangères, référendaire des études nationales de Moldavie et membre de l'Académie de Rome ». Le journal est intitulé « L'Abeille Roumaine », avec ce motto, de chrestomathie plutôt que correspondant à un organe destiné à publier des informations au service de l'étranger:

Pour l'abeille, c'est une loi
De cueillir, des fleurs, le miel.

De fait, on promettait au gouvernement seulement de communiquer ses ordres, par un supplément, alors que le journal-revue, sortant deux fois par semaine, devait donner des informations de partout, des bulletins de guerre, « des collections historiques, littéraires, morales, philologiques », ajoutant aussi celles qui regardaient une économie nationale que nous avons vue en pleine formation. Comme on s'en aperçoit, un tout autre programme que, sinon celui du journal édité sous les Russes pendant une campagne précédente et qui est connu seulement par l'ouvrage fantastique allemand

Democritus, celui de « L'Écho de Leipzig » *(Faima Lipscăi)*, qui avait été en rapport, sans doute, avec les intérêts de la foire de Leipzig. La nouvelle publication poursuit aussi un but général en roumain: « On a le devoir de ne plus tarder à amener la langue parlée par plus de quatre millions de Roumains au degré de perfection vers lequel ses brillants commencements le poussent et le parallèle avec ses sœurs cultivées l'incite ».

Dans l'appel adressé aux lecteurs, Asachi présente les Roumains comme les seuls n'ayant pas les bienfaits de la presse périodique, et il voit dans la civilisation le moyen principal de relever la nation, maintenant organisée sous le rapport politique, aussi sous le rapport moral. Sous la protection de la Russie, et avec le concours des boïars, qui sont pour lui les anciens « bien nés », —le terme est emprunté au grec, —il mettra à la disposition du public ce moyen de progrès. Mais, dès le début, il déclare vouloir se maintenir dans les limites strictes et étroites du respect envers la religion et le pouvoir légitime: « Les dogmes de notre sainte religion orthodoxe, le respect envers le gouvernement et les lois du pays » [1].

Les seuls collaborateurs du poète moldave, —et sa prose, pleine encore d'impuretés phanariotes, et non sans fautes de langue, étant donné son long séjour à l'étranger, n'était pas au même niveau que ses vers harmonieux, —furent, à ces débuts du journal de Jassy, les professeurs Fabian et Săulescu. Les matériaux littéraires sont cependant rares, et tout ce qui aurait pu ressembler à une discussion était évité avec le plus grand soin. Le chantre des origines roumaines, l'imitateur du classicisme italien, depuis peu ressuscité, et l'académicien romain, était et est resté toujours une âme de fonctionnaire, de «tchinovnik», pour employer le terme à la mode alors, d'origine russe.

Dès 1828, Jean Eliad, et Constantin Moroiu qui avait fait des études de droit à l'étranger, annonçaient de leur

[1] Aussi dans Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 613—617, n° 1409.

côté qu'ils publieraient, en janvier 1829, un journal approuvé par le général président et par le Divan administratif [1].

Mais c'est seulement à la fin du mois de juin que put paraître la modeste publication, mal imprimée, chez Clinceanu et Topliceanu, qui, sous la garde d'une gravure symbolique, pittoresque, mais très naïve, représentant la charrette de poste, s'intitulait, avec un néologisme français apporté par les Russes, « Le Courrier roumain », — pas « romain » comme, du reste, écrivait parfois Eliad, — qui se présente comme seul rédacteur. Dans une forme beaucoup plus coulante que la prose habituelle d'Asachi, sans mots étrangers anciens, déplaisants, et sans mots nouveaux, non encore fixés, mais aussi sans l'humour populaire de coutume de cet écrivain valaque, on promet des extraits européens, des annonces de commerce, des mesures administratives et des notes sur les séances judiciaires, les « ventes et licitations », les recettes et autres recommandations utiles, mais aussi « pour le progrès de la littérature roumaine ». Pour le moment cependant, ces notes devraient être assez rares.

L'apparition du « Courrier » fut accueillie avec une joie toute particulière, comme cela n'avait pas été le cas pour celle de « l'Abeille » qui était néanmoins de beaucoup supérieure. Elle fut saluée aussi par les étudiants roumains de Paris: les deux Lenș, Nicolas Băleanu, Brăiloiu, venant de Genève, le parent de celui-ci, Jean Vlădoianu, Démètre Golescu, fils de Dinicu et lui-même un futur métaphysicien écrivant en français, lorsqu'il se fut retiré, après 1848, en Belgique, où il se maria [2], Constantin Filipescu [3], et même Étienne Margela, le Bessarabien, auteur de la Grammaire russo-roumaine [4].

---

[1] *Ibid.*, p. 606, n° 1383. Voy. aussi l'exposé, riche et nouveau, de l'activité d'Eliad dans Bogdan-Duică, *Ist. literaturii române moderne, Intâii poeți munteni*, Cluj 1923, p. 89 et suiv.

[2] G. Maxim-Burdujanu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1930.

[3] Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public*, I, p. 265 et suiv.

[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 542. La lettre aussi dans le *Courrier* et, de là, dans V. A. Urechiă, *Ist. școalelor*, I, p. 126.

L'imprimerie d'Eliad, qui voulait fonder aussi une lithographie [1], promettait, du reste, dès 1830, pour le « supplément littéraire » au « Courrier », toute une encyclopédie de traductions et de compilations: à côté de Young, traduit par Siméon Marcovici, des histoires, — aussi celle du pays, qui était exigée par le programme scolaire, — de la philosophie de toutes les façons, de l'économie politique, des sciences élémentaires. Des librairies, dont l'initiative fut prise par les Russes Romanov et Visarion, se fondaient pour répandre le journal [2].

Sans entendre entrer en concurrence avec de pareilles publications périodiques, Carcalechi recommença en même temps, à Bude, cette « bibliothèque romaine » de 1821, ajoutant au titre: « ou collection de beaucoup d'ouvrages utiles », destinée, dès le commencement, à « toute la nation roumaine », et elle devait paraître mensuellement, avec le concours de patrons vivant dans les pays roumains libres, comme ce Georges Opran auquel avait été dédié le premier fascicule, huit ans auparavant. À côté de morceaux de littérature tirés de Marmontel et d'informations sur les curiosités de la nature ou des recettes utiles comme on en trouvait dans les journaux allemands de cette époque, puis des notices littéraires et quelques vers, mais, d'après l'exemple des calendriers de Bude, à l'époque de Samuel Clain, de Şincai et de Pierre Maior, on ajoutait aussi des pages, d'une rédaction inférieure, sur l'histoire des Roumains considérée dans son ensemble. En 1829 et jusqu'en 1834, l'habile marchand de livres avait trouvé sous ce rapport de l'histoire, un collaborateur permanent dans le Banatien Damascène Sp. Bojincă, « avocat de Hongrie » ou, d'une façon plus précise, « au tribunal royal de Hongrie notaire juré » [3] — il s'entendait aussi au domaine

[1] Voy. Iorga, *Scriitorii mireni*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série XXVIII.

[2] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, p. 146.

[3] I. Lupaş, *Cea mai veche revistă literară românească*, dans *Anuarul Institutului de istoria naţională* de Cluj, I, pp. 120—137; Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, pp. 372—373, n° 1114. Pour lui, la revue *Dreptul*, 1893,

du droit [1] qui lui procurera plus tard une haute situation en Moldavie — et, enfin, un autre, destiné à une carrière importante, mais dans la Hongrie de sa naissance, Emmanuel Gojdu, futur patron de la culture roumaine dans ce pays. Dans cette continuation illustrée de la revue, dont les protecteurs devaient être le métropolite exilé à Braşov, Denis Lupu, Grégoire Băleanu, Alexandre « de Filipescu », et même Alexandre Ghica, le nouveau prince de Valachie, Gojdu, demanda le concours de tous les « illustres boïars », non seulement valaques, mais aussi moldaves, et Carcalechi, s'adressa aussi au métropolite Benjamin et à Michel Sturdza, devenu alors prince [2]. Le même intérêt est témoigné à l'histoire des Roumains dans les biographies, rédigées par Bojincă, de Démétrius Cantémir en Russie, avec quelques éléments originaux sur Michel-le-Brave, dont la réputation, comme nous l'avons vu, ressuscitait aussi dans les souvenirs des boïars valaques, même de ceux du Règlement organique, puis sur Radu Şerban, mais aussi sur Étienne-le-Grand. Il était question même d'articles concernant « la culture romaine », — cette formule y apparaît pour la première fois, — avec la mention des « patriotes » qui ont travaillé pour elle. On annonçait l'histoire des deux pays, à côté de celle de la Transylvanie et du Banat. On avait en vue, du reste, aussi des chapitres sur « les lois, les coutumes, les cérémonies et les enterrements des Roumains » [3], ce qui renverrait, pour le dernier point, à la thèse de doctorat de Basile Pop. Traitant de l'histoire des Roumains, on touche aussi aux coutumes. On trouve, avec étonnement, aussi la mention des Moldaves qui n'avaient

---

n° 24, et l'article dans l'*Enciclopedia română* de Diaconovitch (Sibiiu), I, p. 524. A Pest, où il était venu après des études à Oravița, Vârşeţ-Vrsac et Orade, aussi pour devenir prêtre, il avait été instituteur dans une famille hongroise.

[1] Il publie *Anticele Românilor*. On annonce (v. *Bibl. Rom.*, II, p. 56). De lui aussi ce « *Directeur de la bonne éducation* » qui parut en 1830; Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, pp. 674—679 (avec des éloges pour la ville de Lipova).

[2] Parmi les traducteurs, on trouve aussi Georges, fils de Jean Cuciureanu, de Botoşani; *Bibl. Rom.*, V, p. 59, note. Il a été ensuite médecin en Moldavie. La septième partie est dédiée à l'assesseur Constantin Vrani, de Braşov.

[3] I, p. 26.

pas perdu leur langue et qui l'ont conservée jusqu'à aujourd'hui, vivant encore dans les régions de Kharkov et dans l'Ukraine russe [1]. De très belles illustrations s'ajoutent, avec des figures de princes, dues à un jeune Olténien qui faisait des études de peinture en Occident, Constantin Leca Răuț [2]: moins académique et pédant qu'Asachi, lui aussi avait reçu, en Italie, une préparation artistique, et il l'employa pour ressusciter de sa part les grandes figures du passé [3]. Les exhortations de l'éditeur ne restèrent pas sans écho en pays roumains libres et Siméon Marcovici, lui envoyait son discours de 1827, au commencement du cours à l'École Nationale » de Bucarest [4]. Et, à côté des éloges accordés aux sciences de la part du professeur de mathématiques, on trouve des préoccupations d'introduire les néologismes indispensables: « Nous avons besoin, pour le moment, du latin pour corriger notre langue et du français pour l'enrichir d'ouvrages utiles pour toutes espèces de sciences et pour d'autres créations politiques » [5]. Mais, en même temps, il combat ceux qui ne le comprennent pas, méprisant le professeur: « ses sacrifices ne sont pas appréciés lorsque le manque d'intelligence se permet de juger, et la mauvaise foi a le droit de le dénoncer à tout moment comme un rebelle et un athée ».

[1] I, p. 31, note.

[2] Sur le portrait de Michel-le-Brave, donné par lui à l'école de Bucarest, *ibid.*, IV, p. 30, note. On lui préparait une bourse en Italie et en France; cf. *ibid.*, p. 40, note 1. Une traduction par lui; VII, p. 27 et suiv. Il compile aussi la Vie d'Étienne-le-Grand et, dans cette Vie, on trouve, avec surprise (*ibid.*, p. 33, note), l'inscription de Războieni. Sur la mort de sa sœur; VIII, pp. 42—43.

[3] Dans les illustrations de la partie VIII, il y a une « vierge romaine », « le tombeau d'une vierge romaine » et même l'église du monastère d'Argeș. Pour les dessins d'Asachi, Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXXIV.

[4] III, pp. 25—31. Voy. aussi Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 618—619, n° 1410. Il déclara avoir passé sept ans à l'étranger. « En Italie, la seconde mère des sciences, j'ai appris la littérature italienne et à Paris, la seconde Athènes, à Paris qui indubitablement peut être appelé la perfection de l'humanité, j'ai appris les mathématiques théoriques et pratiques, m'appliquant en même temps aussi aux études de littérature française »; II, p. 25.

[5] *Ibid.*, III, p. 28.

Toute une tragédie des professeurs, qui commençait. On demandait aussi ce « Règlement » scolaire que nous avons vu avoir été accordé, après quelques années, sous le nouveau régime.

Devant toute cette action culturelle, on trouve les plaintes, invoquant l'exemple de nationalisme donné par les Hongrois, de Gojdu, qui s'adresse aux boïars de Valachie, leur montrant que tous les descendants de Rome participent à une haute civilisation, sauf « seulement nous, les Roumains, que Rome a portés dans son sein le plus chaleureux et qui sommes les descendants les plus rapprochés de notre mère Rome ». Dans cette négligence pour la langue nationale, il voit un danger de mort: « dans cette fosse que la négligence pour la culture de la langue s'est préparée, là-dedans, avec la langue elle-même, pourrira notre âme et l'être national, si au moins maintenant, quand on peut le faire encore, on n'écarte pas la paresse » [1].

La dédicace de la huitième partie à Asachi montre la fraternisation littéraire entre les Roumains, qui était seulement en préparation, et il faut analyser aussi, avec attention, le « dialogue entre deux Roumains, l'un Valaque, et l'autre Moldave », daté de cette même année 1834.

On y fait l'éloge du service religieux célébré par Benjamin Costachi avec la participation, à cette fête du dimanche des Rameaux, des « écoliers sous un drapeau, tenant à la main les rameaux ». Sont décrites aussi les cérémonies des jours suivants, et on mentionne aussi le prédicateur de la métropolie, le frère de l'ancien évêque de Roman, Gérasime, prélat d'une culture distinguée, qui, comme on le dit à cette place, a été « beaucoup d'années à Constantinople, comme prédicateur au Patriarcat » [2]. On n'oublie pas de parler de l'armée qui y participait elle-même. En mentionnant les évêques, on note à Roman, où Mélétius occupait le siège, Alexandre Teodori, « docteur en philosophie et en médecine, et, en même temps, médecin », frère de Jean Teodorovici de Pest. Mais, il y en a aussi qui « ressentent de la honte

[1] *Ibid.*, p. 34.

[2] Cf. Iorga, *Francmasonii*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, VIII.

à déclarer qu'ils sont Roumains ». On oppose la Valachie et ses écoles, ayant 890 élèves à Bucarest et 560 à Craiova. À Buzău, Césaire a fondé une imprimerie, apportant des lettres de Bude. L'évêque de Râmnic, Néophyte, est présenté comme un connaisseur de langues et un patron littéraire; et, pour Hilarion d'Argeș, est prisé son talent de prédicateur, comme il l'a prouvé à l'enterrement de Denis Lupu et aux débuts de la milice nationale. Il déplore la disparition de Dinicu Golescu, mentionnant ses quatre fils, dont deux sont sous les drapeaux, deux encore aux études, la fille étant mariée à Démètre Racoviță, et on annonce que l'éditeur de la revue « a l'intention de consacrer « une partie de la « Bibliothèque exclusivement aux dames éclairées et aux demoiselles jeunes qui ont un talent pour les études ». Naturellement, il est fait l'éloge du zèle d'Eliad, comme imprimeur d'ouvrages littéraires, et on désigne comme leur patron Scarlate Rosetti. Enfin, on attend une nouvelle et féconde activité de la part de Pierre Poenaru revenu de Paris et d'Angleterre pour être directeur des écoles [1].

Nous avons affaire, en été, avec le voyage d'un Transylvain dans les pays roumains libres, — pareil au voyage qu'avait entrepris le jeune professeur de Blaj, doté de connaissances particulières dans toutes les branches et surtout d'un désir infini de connaître, Timothée Cipariu, né dans le village de Pănade en 1805 [2]. Dans un autre chapitre, il sera question des grands progrès du commerce roumain, employant la forme d'un autre dialogue, entre un Roumain et un Italien, qui finit par reconnaître le sang commun des deux nations. On signale l'importance de la voie d'eau du Danube, qui pourrait être relié avec le Rhin, la valeur de la navigation à vapeur, introduite par le comte Szechényi, auquel est dédiée la partie nouvelle de la publication. Il ne manque pas une liste des principaux représentants du nouveau commerce roumain, comme Georges Opran, qui, « pour la culture de sa nation, a sacrifié plus de cinquante mille lei », Hagi Theo-

[1] *Bibl. Rom.*, V, p. 33 et suiv.
[2] Voy. Elie Dăianu, dans le journal *Farul* de Bucarest, 1937.

dorachi, « maison de commerce très ancienne », Jean Răducanu et Jean Baliadi, François et Constantin Dumovici, Grégoire Ioanu, Breboveanu de Craiova, Nicolas Cernătescu, Nicolas Dumba, d'une famille qui, établie à Vienne, a eu un rôle très important dans le commerce, dans la société et même dans la diplomatie, puis Nicolas Manuil, Jean Stoenescu, Crăciun Ioanu, Georges Conovitch, Pierre Carapancea. On ajoute, pour expliquer leur origine: « Ils ne sont pas tous des Bulgares ceux dont les noms finissent en *-itch ;* beaucoup d'entre eux sont de purs Roumains », et le rédacteur ajoute que ceux mêmes qui sont des Bulgares authentiques se sont montrés eux aussi « de bons patriotes », ajoutant cette intéressante observation: « Le gain qu'ils recueillent, ils le retournent vers le bien public, et ils ne le font pas sortir du pays, se rappelant que ces deux nations étaient jadis réunies en un même empire » [1].

Du reste, il donne aussi la description de ce qu'on appelait alors une « redoute », d'après l'Italien « ridotto », ou un « bal », à Bucarest, par Caracalechi lui-même qui est, comme nous l'avons montré, l'auteur de ces pages de description analysées plus haut [2]. Mais, quand on annonça le développement de l'histoire des Roumains par le nouvel administrateur de cette revue, elle fut arrêtée, pour que, plus tard, l'éditeur inlassable trouve un rôle utile dans le progrès de la presse périodique en Valachie.

Pendant le temps qu'elle a duré, cette publication dépassa de beaucoup, comme forme, celle de Valachie et de Moldavie. Soumise à une censure qui n'avait pas les intérêts de celle des pays surveillés par la Russie, elle pouvait être, sous certains points de vue, beaucoup plus libre, touchant aussi à des sujets qui, à Bucarest et à Jassy, auraient été suspectés. Mais elle n'a pas pu faire valoir des talents littéraires qui ne se trouvaient pas dans un monde mieux instruit dans des écoles ordinairement étrangères, mais avec moins d'originalité.

---

[1] *Bibl. Rom.*, VIII, p. 25 et suiv. Cf. *ibid.*, pp. 25—32.
[2] IX, pp. 55—57.

On peut voir, du reste, l'effet qu'eut la « Bibliothèque » d'après la longue et naïve lettre d'un Bulgare, de fait d'origine roumaine des Balcans, Peșicu, ou Georges Hagi Thomas Peșacov, adversaire, par rivalité entre poètes, de Momuleanu et relié aussi à l'évêque serbe Manouilovitch: il demande qu'on lui envoie les éditions de Carcalechi et propose la publication de certains de ses manuscrits parmi lesquels une traduction de Kotzebue, écrivain de théâtre très populaire à cette époque [1]

Dès 1834, Bojincă étant appelé à Jassy, la rédaction de la « Bibliothèque » était confiée à un jeune étudiant en théologie, Jean Trifu, qui signe Triffu, originaire de Bucerdea (né en 1811), formé à Blaj et à Cluj, puis à Ste-Barbe de Vienne, qui, plus tard, passant comme professeur en Valachie, se fera nommer Maiorescu. Il commençait déjà une nouvelle et plus large rédaction, d'après les sources contemporaines de l'Histoire des Romains [2].

Les rapports entre les Roumains sur les deux versants des Carpathes, sont avérés aussi par le fait qu'Eliad va à Sibiiu pour se procurer, là, en Transylvanie, les matériaux de son imprimerie, que, à Sibiiu encore, on publie la « Calligraphie » de Pleșoianu et que celui-ci énumère parmi les abonnés de ses livres: l'évêque Basile Moga, l'archidiacre Moïse Fulea, directeur des écoles orthodoxes et lui-même écrivain, les protopopes Maniu Montan, auteur d'un livre imprimé à Bude, Pierre Bodilă, et Jean Panovitch qui avait passé quelque temps à Brașov, puis le grand marchand de Sibiiu, que nous avons vu apparenté à des familles olténiennes, Hadchi Constantin Pop, dont le fils, Zénobius, futur directeur de la Banque Impériale de Vienne, avait fait des études chez les didascales grecs de Bucarest, et, parmi les uniates, « Mr. Timothée Sipar, professeur de philosophie à Blaj », auquel s'adresse aussi un fonctionnaire autrichien, Mr. Aron, qui était douanier à la Tour Rouge,

[1] Al. Ciorănescu, dans la *Rev. Ist.*, XX, p. 370 et suivantes.
[2] *Bibl. Rom.*, IX, pp. 24—25.

et l'imprimeur saxon Joseph Drotlef, dont la Maison existe encore à Sibiiu [1].

La littérature religieuse s'efface pendant cette époque. On ne trouve que la traduction, par Géronte de Neamț, du catéchisme de Saint Athanase, qui paraît dans une nouvelle édition à Bucarest, aux frais de l'archimandrite de Râmnic, qui n'oublie pas d'ajouter des pages sur l'entrée des armées du tzar Nicolas [2]. Le livre de Nicéphore Théotokis contre l'Union transylvaine fut réimprimé, en grec et en roumain, par ordre de l'évêque de Râmnic Néophyte [3].

Seulement plus tard Poteca, devenu l'hégoumène du monastère de Motru, après que « les écoles nationales » eurent gagné un autre caractère, donnait à cette branche de la littérature un caractère plus noble, allant jusqu'à Massillon lui-même, à côté de quelques compilations slavo-gréco-françaises, mais surtout la traduction du « Manuel » de cet orthodoxe de Russie qu'était Alexandre Sturdza (1832: *Enhirid adică Mânelnic*).

Gagné par le sentiment national, dont l'extension en Moldavie, sur toutes les classes, à été déjà signalée avant 1828, le métropolite Benjamin qui avait maintenant des attaches au-delà des montagnes, publie « Le Manuel de patriotisme », traduit et « augmenté » par Jean Nicola, livre en quelque sorte révolutionnaire, où il est question de « la réforme des nations », de « leur libération de sous le joug de la tyrannie », de « l'établissement des bonnes constitutions » qui « font le bonheur des États », de « ce caractère héroïque des vrais patriotes » qui fait que les nations « échappent de sous le joug tyrannique des ennemis et arrivent à la liberté et au bonheur ». Rome est pour lui le foyer de ce patriotisme répandu sur tous les conationaux »; en échange, le courant

[1] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 704, n° 1494.

[2] *Ibid.*, p. 630, n° 1421.

[3] *Ibid.*, pp. 662—665, nos 1434—1435. Pour les nouveaux *Ménées* de Neamț (1830), *ibid.*, pp. 691—692, n° 1488; p. 715, n° 1516. A Bucarest, on donne aussi, en 1830, pour les Russes, un Psautier slavon; *ibid.*, pp. 704—706, n° 1495.

contre les Grecs est sensible dans le parallèle avec les anciens Hellènes, qui en sortent diminués. Chez les Roumains, « petits-fils » des Romains, enfin « l'horizon s'éclaire par l'étincelle ancestrale de cette vertu patriotique », fût-ce même dans une mesure plus modeste. Et Nicola n'oublie pas même les prédécesseurs qui ont bâti les monastères, avec tous les bienfaits qui en ont résulté. Faisant l'éloge du métropolite, pour cette traduction et ses fondations scolaires, il constate l'idée romaine aussi dans cette question posée par Michel Sturdza lui-même aux élèves du gymnase « basilien » fondé par Basile Lupu: « Dis-moi, mon enfant, qui a été le fondateur des Romains, nos ancêtres? ». À côté, apparaît Denis Lupu et son appel vers Lazăr, avec la mention des étudiants envoyés en Occident, exemple qui aurait dû être suivi aussi en Moldavie. La préface, bien écrite, manifestant d'une façon si nette des idées si élevées, finit par des vœux pour « la nation romaine », qui est la même que « la nation roumaine » [1].

Le même sentiment anime aussi des auteurs d'opuscules d'un but pratique. Ainsi, le « Miroir de la santé et de la beauté humaine », par le médecin officiel de Bucarest, Étienne Basile Piscupescu, formé à Vienne, qui, s'adressant aux mêmes boïars protecteurs: Brâncoveanu, Văcărescu, Bălăceanu, Constantin Crețulescu, entend servir « la nation roumaine » [2]. Ici encore, est exprimée la douleur pour le sort de la nation: « Quand l'étranger dit « Roumain », il entend un esclave marqué par l'obligation d'un impôt spécial, et quand le Roumain dit « Roumain », il paraît entendre traître ». Toute une critique sociale s'étend ensuite sur cette préface si originale. « La patrie » est présentée comme le principal but de la vie, sans oublier « la gloire des ancêtres de notre nation », présentant l'ancien régime des princes, avec leur Conseil de « vingt-quatre boïars », — et ici il y a tout un exposé minutieux d'histoire, — « cette patrie », qui pourrait être une

[1] Iorga, *Ist. lit. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 407; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 631—633, n° 1424.

[2] *Ibid.*, pp. 633—648, n° 1425.

des plus riches, « nourrissant tout un monde d'hommes et faisant le commerce avec toute l'Europe », alors qu'elle pourrait s'orner ensuite, dans ce si beau cadre de nature, « de bâtiments et de monuments » grandioses. Tandis qu'aujourd'hui « nous sommes habitués tous à peser sur les os des paysans, nos sujets..., qui espèrent notre charité et attendent notre secours ». Il y a toute une large prédication, menant vers le travail, la moralité, la bonne éducation, avec un programme complet d'enseignement, qui contient aussi l'idée, originale, de faire que les jeunes gens n'ayant pas encore vingt ans apprennent « les langues de notre voisinage: le turc, l'allemand et le moscovite ». Ici, comme modèle, sont présentés: « les ancêtres romains » [1].

À Bude, où Jean Teodorovici traduit de l'allemand « Les enfants abandonnés » [2], et ensuite, en 1833, un « Théophron », on imprime aussi un Calendrier, en lettres latines [3], d'Étienne Neagoe, professeur à l'école de Bude, avec une dédicace au directeur Georges Mucio, lui-même auteur d'une Orthographe « daco-romaine » [4]. Neagoe donnera aussi une exhortation patriotique contenue dans la feuille volante « Union des pensées » [5]. Mais, de plus en plus, la vie spirituelle de la nation se retire de là. Un des clients les plus assidus de l'imprimerie de Bude, Naoum Petrovitch, finit ses jours, et « La bibliothèque roumaine » donne le discours prononcé à son enterrement par Bojincă. On annonce aussi

[1] Auparavant, de plus, un manuel d'obstétrique du docteur moldave Chiriacopol; docteur Félix, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXIII, pp. 204—205. En grec, le docteur C. Caracaș donne une « Topographie de la Valachie », que plus tard seulement Georges Sion traduira en roumain; elle est restée inédite, malgré la grande valeur de l'ouvrage; Bianu, Hodoș et Simonescu, p. 713, n° 1505.

[2] *Ibid.*, ouvr. cité, pp. 709—710, n° 1499.

[3] *Ibid.*, pp. 623—624, n° 1414. Dans la forme, originale, de l'orthographe, apparaît pour *z* un *d* avec cédille. Un autre en lettres cyrilliennes, p. 622, n° 1413.

[4] *Ibid.*, pp. 630—631, n° 1422. L'Institut d'histoire universelle de Bucarest vient d'en acquérir un exemplaire.

[5] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 667, n° 1444.

une Grammaire roumano-hongroise, par un Pierre Maller [1]. À Bude encore, mais aussi à Arad, paraîssent en 1834, en caractères latins, d'une orthographe bizarre, les vers adressés aux élèves par Moïse Bota, ancien maître d'école à Lipova [2]. Un Athanase Pliofa de Ghiula et Moïse Enciu impriment des vers dédiés à l'évêque d'Arad, un Roumain, Nestor Ioanovici [3], et « La jeunesse académique roumaine » de Pest, sous le patronage de Grabovschi, lui dédie une brochure d'hommages rédigée par le même Maller [4]. Paul Vasici-Ungurian, frère d'André, donne un livre d'anthropologie, d'après un original de Pest [5]. Un schématisme latino-roumain, avec un Calendrier, paraît à Orade [6], mais, à Blaj, où Bob s'éteignit à peine en 1830 [7], le travail typographique cesse. Ainsi Ladislas Vaida fut réduit à publier à Cluj un ouvrage de droit en hongrois [8]. Mais la Transylvanie se contentait de rééditions et de nouvelles compilations des poètes locaux, Basile Aaron [9] et Barac [10].

En ce qui concerne l'enseignement en Valachie, Pierre Poenaru avait voyagé, ainsi que nous l'avons dit, en France et en Angleterre, et il en revenait en 1832 avec tout un plan de nouvelle agriculture, d'après les leçons de Blanqui, et pour une industrie commençante, d'après le modèle anglais,

---

[1] IX, pp. 33—34.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 619—622, n° 1411. Aussi. les vers pour l'évêque serbe Manouilovitch, d'un anonyme; *ibid.*, p 624, n° 1415. Un Ciocârlan fait, en latin, l'éloge d'un autre évêque serbe, celui de Timișoara, ainsi que celui de l'archevêque de Carlovitz; n° suiv.

[3] Ciuhandu, *Din viața lui Nestor Ioanovici*, Arad, 1929; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 660—661, n° 1432. Cf. *ibid.*, p. 713, n° 1507.

[4] *Ibid.*, pp. 661—662, n° 1433; pp. 680—681, n° 1475.

[5] *Ibid.*, pp. 711—712, n° 1503.

[6] *Ibid.*, p. 660, n° 1431.

[7] *Ibid.*, p. 700.

[8] *Ibid.*, pp. 710—711, nos 1500—1502.

[9] *Ibid.*, pp. 672—673, nos 1467—1469.

[10] *Ibid.*, pp. 673—674, n° 1471.

qui l'avait enthousiasmé, s'étant intéressé beaucoup aussi au côté social [1]. Mais ce n'est pas un écrivain.

Parmi les manuels d'école, Grégoire Pleşoianu [2] publie son Abécédaire roumano-français et aussi une Grammaire d'après Fournier [3], une calligraphie et des dialogues [4]. Eliad lui-même traduit l'« Arithmétique » de Francœur [5]. Parmi les anciens boursiers, Moroiu s'occupe des Institutes de Justinien et prépare, à côté du Code de commerce, son Cours de droit criminel, alors que Marcovici publie une Rhétorique. Pour les écoles, se préparait aussi une traduction illustrée de *Télémaque* [6], et la Géographie contenant aussi la Cosmographie était au travail en 1830.

Euphrosyn Poteca donne, à Bude, en 1829, « Les éléments de philosophie, de logique et d'éthique » de Heineccius, d'après la traduction grecque de Grégoire Brâncoveanu, avec une dédicace adressée en même temps à Constantin Bălăceanu, à Georges Golescu, à Alexandre Filipescu et à Nestor, les chefs du parti qu'on pourrait nommer: national [7]. Il est question d'un manuel qu'employait, depuis longtemps, le professeur de philosophie qui aurait pu certainement recourir à un autre guide. La leçon d'ouverture de son cours, en 1827, s'y ajoute, ainsi qu'un discours aux examens et un autre prononcé à la Cour, pendant les fêtes de Noël.

La littérature des nouvelles écoles est, en Moldavie, moins riche, mais plus originale.

---

[1] Iorga, *Scriitori mireni*, p. 10 et suiv.; *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, pp. 136—137; *Ist. învățământului*.

[2] Sa femme, Anne, fait les dessins; Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 702. Serghiev et Haralamb enseignaient à Craiova, le grec; *ibid.*, p. 704.

[3] *Ibid.*, pp. 688—689, n° 1482. Il déclare avoir traduit aussi la Grammaire de Lhomond; *ibid.*

[4] *Ibid.*, pp. 648—649, n° 1426; pp. 658—659, n°s 1428—1429; p. 701 et suiv., n° 1494. La Calligraphie est imprimée par le mécène Scarlate Rosetti; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 2-ème série, XXVIII, pp. 266—267.

[5] Cf. aussi Bianu, Hodoş et Simonescu, ouvr. cité, p. 702.

[6] *Ibid.*, table, à ce nom.

[7] *Ibid.*, pp. 628—630, n° 1420. [De acelaşi: « Catihism mititel cuprizând dogmele şi tainele Bisericii Răsăritului pentru învățătura pruncilor, 1833 », edit. de d. C. Rădulescu Motru: *Catehismul mititel al lui Eufrosin Poteca*, 1940.]

Dans l'Abécédaire de Săulescu, il y a aussi des proverbes, des vers, des recommandations patriotiques, les premières notions de latin, de même que les premières connaissances de l'encyclopédie scientifique (nouvelle édition en 1833 et 1836). Il a donné, en 1833, aussi une Prosodie, contenant des fables d'un caractère plus coulant, dans leurs vers menus, que celles des contemporains. Et il en arrive à de vrais morceaux pleins d'élan, à de petits poèmes lyriques, d'excellentes traductions, aussi d'Homère, attendant des travaux dont l'accomplissement appartient à l'époque du Règlement Organique [1]. On a affaire, chez cet esprit bizarre, qui ira, dans son zèle « philosophique », jusqu'à des falsifications historiques, à un écrivain vraiment doué dont toute l'œuvre devrait être réexaminée avec attention.

Là, à Jassy, on a encore, pour le moment, seulement l'Arithmétique pour les élèves, futurs prêtres, de Socola, où le professeur était A. Theodorescu [2].

Parmi les anciennes traductions, paraît celle d'Alexandre Beldiman, du grec, d'après un original allemand, d'un Manuel de panification [3]; mais il avait laissé aussi un Homère, resté inédit. Ne furent pas publiées encore les traductions par Conachi d'après le *Bélisaire* de Marmontel et d'après *Mathilde* de Madame Cottin; il avait en manuscrit une version d'Ovide, d'après une traduction, française sans doute, à côté des tragédies *Alcibiade* et *Arcas* [4].

En Bessarabie, quelqu'un cueillait partout, transformant, ajoutant, trivialisant des termes poétiques, à l'époque où, hôte de cette province, le grand poète russe Pouchkine donnait un si grand éclat à la poésie de sa nation, ce Constantin Stamati, noble et fonctionnaire, parent du métropolite moldave Jacob et ayant des rapports avec la Moldavie, où plus

[1] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, pp. 162—171.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 708—709, n° 1498.

[3] *Ibid.*, pp. 659—660, n° 1430. La traduction grecque est faite par le docteur Démètre Samurcaș.

[4] G. Bogdan-Duică, dans la revue *Viața Românească*, novembre 1906; Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XVIII-lea*, II, p. 443.

tard il fera imprimer ces poèmes où rarement il surprend le mystère du vrai vers; Asachi accueillit, dans son « Abeille », le morceau qu'il dédia à la nouvelle milice moldave: « La sentinelle du camp ». Connaissant Lamartine et l'Irlandais Thomas Moore, traduit aussi en français, Stamati suivit le même courant romantique qui gagna tous les écrivains de l'époque [1].

Du même âge à peu près, continuateur des traducteurs du XVIII-ème siècle, comme les Vârnav, dont Basile avait donné, en traduisant aussi une partie de l'œuvre de Démétrius Cantémir, *Charles XII* de Voltaire, des traductions de Rollin, de Domairon, de Muratori, de Condillac, de Beccaria et même « L'histoire » de Denis Fotino, Basile Drăghici, qui choisit *Robinson Crusoé*, se place dans cette longue série de traducteurs, puis, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre est traduit par Jean Buznea, dans une forme assez coulante, mais pas avec le charme d'harmonie de l'original; cette version fut publiée en 1831 [2].

En Valachie, Marcovici donne la traduction d'une « historiette française » [3] par Madame de Tencin: citant Ségur, il annonce la traduction, d'après une version française, des *Nuits* de Young, qu'avait connues Conachi. Le *Bélisaire* de Marmontel l'intéresse lui aussi, de même que *Gil Blas* de Lesage, et puis Mably, pour les « Dialogues de Phocion » traduits aussi en grec. Traducteur des *Hippiques* de Xénophon et de Gessner, d'après le français, l'ancien boursier Paladi s'adresse aussi à Lavater, —le philosophe « physiognomoniste » de Suisse, admiré aussi par Goethe —et, à ce qu'il paraît, aussi à Lamartine [4].

Ajoutons aux traducteurs de Valachie, à côté de vieux boïars comme Bălăceanu, les jeunes, Constantin Filipescu, qui choisit la poésie, d'une éloquente rhétorique révolutionnaire, du combattant pour la liberté, dont la mémoire était

---

[1] Voy. Euphrosine Dvoicenco, *Constantin Stamati*, Bucarest, 1935.
[2] Une réédition à Vălenii-de-Munte a été donnée avant la grande guerre.
[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 707—708, n° 1497.
[4] Iorga, loc. ult. cit., p. 128.

restée chère à tous les « philhellènes » Byron, puis son parent Alexandre, qui donne à l'imprimerie d'Eliad une *Vie de Guillaume Tell*, alors que Jean Crețeanu et Jean Florescu, Rasti, Jean Étienne Voinescu s'étaient arrêtés à Florian et à une autre littérature classique, et que le jeune Grégoire Grădișteanu et un anonyme choisiront dans Molière les farces [1], mais on arriva, en 1838, au *Misanthrope*, après que L'*Avare* avait été traduit par Jean Rosetti, qui attaque aussi l'*Héraclius* de Corneille [2]. Les *Précieuses ridicules* séduiront ensuite Jean Ghica.

Les traductions des autres langues sont rares. Marcovici qui, par six années d'études, connaissait parfaitement l'italien, ne traduira que plus tard des ouvrages de cette langue. Quelques traductions de l'allemand sont ultérieures.

En Olténie, Pleșoianu traduit un livre de Marmontel, *Annette et Lubin* (1829) [3]. Plus tard, le traducteur de l'ancien *Théâtre politique*, qui est aussi un auteur religieux, donnera une *Geneviève de Brabant* et toute une série de récits moraux, jusqu'en 1839, s'occupant lui aussi de *Robinson Crusoé* [4].

C'est encore à Craiova que l'ancien professeur Căpățineanu, qui avait compilé une *Mythologie* et était l'éditeur d'une « Bibliothèque de plaisir et pleine d'enseignement » attendant aussi une « Histoire Universelle », fait passer en roumain, lui aussi, des pages de la littérature française [5] (aussi de Boileau): il déclare que tout cela est prêt à l'impression, et il a aussi d'autres travaux de traduction d'après Voltaire *(Zadig)* et Montesquieu *(Grandeur et décadence des Romains*, qui parut en 1830) [6], d'après Rousseau et Volney

[1] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, pp. 130—132; cf. le même, dans la *Rev. Ist.*, VIII, p. 7.

[2] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, p. 132.

[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 649—650, n° 1427.

[4] Iorga, loc. ult. cit., p. 127.

[5] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 681—682, n° 1478; pp. 683—685, n° 1479.

[6] *Ibid.*, pp. 692—693, n° 1489. De lui, on a *Le contrat social* de Rousseau et beaucoup de romans et de nouvelles, et même, pour le *Courrier*, une brève « Histoire des Roumains ». Il est curieux que dans la préface du *Serin* il présente des observations d'économie pareilles à celles qui avaient été présentées par une commission à l'Assemblée.

ensuite, mentionant des ouvrages plus anciens. Même des écoliers, comme Rudeanu, de Câmpulung, entreprennent de pareilles versions [1].

En ce qui concerne la littérature originale en Moldavie, la production poétique d'Asachi continue, bien qu'il ne pense pas à remplacer ces morceaux si dispersés, de caractère plutôt occasionnel. Dans la « Bibliothèque roumaine » est déplorée la perte, par l'incendie de la ville, en 1827, des manuscrits d'Asachi, « son travail de douze ans », avec les manuscrits de ses tragédies: *Alzire* de Voltaire, *Saül* d'Alfieri, et une tragédie « originale » nommée « Michel le Prince et le héros des Roumains », réfection, extrêmement intéressant par ce poète moldave, du sujet auquel touchaient alors les boïars de Bucarest et les historiens de Pest, — avec une « Histoire de l'Empire Romain », des vers lyriques, un cours de Mathématiques et une « Collection de Fables » [2].

Une des fables qui ont été conservées, « Le rat de ville et le rat des champs », montre une facilité du vers, une popularité de ton, un humour qu'on ne rencontre pas toujours dans la poésie lyrique d'Asachi et si rarement, dans la prose du même:

> En te quittant, je te salue,
> Je ne veux pas de tes plaisanteries sous la terreur,
> Ni le repas le plus délicat,
> Qui devrait me sortir ensuite par le nez [3].

Ainsi, avant Grégoire Alexandrescu, qui a été le plus grand des fabulistes roumains, la fable, en Roumanie, était déjà éclose.

Eliad avait donné, en 1829, et aussi en français, son ode enthousiaste, d'une rhétorique peu sincère et stérile, sur « la campagne russe » [4]. Tout essor de pensée manque, de même que la noblesse de la forme: il est question de la libé-

[1] Iorga, loc. ult. cit., p. 129. Voy. aussi la revue *Cuget Clar*, 1939.
[2] Vol. V, p. 54.
[3] *Ibid.*
[4] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 667, n° 1443.

ration, des projets russes sur Constantinople, mais on n'oublie pas au moins la nouvelle milice roumaine. La collection poétique de morceaux originaux, — deux élégies — et de traductions d'après Lamartine, en 1830, s'élève à peine au-dessus du niveau d'un Momuleanu [1], à l'exception de ce qui rappelle sa mère « aux cheveux dorés », son père, qui l'a élevé dans des circonstances si difficiles, le fils perdu en bas-âge, auquel il avait donné le nom de Virgile et sa fille destinée, elle aussi, à une mort prématurée, Virgilie. Il essaie aussi deux sonnets. De tout cela a survécu seulement « Le chant du matin », destiné aux « lèvres innocentes » des écoliers. Comme Asachi, Eliad essaie aussi de la fable et donne, en même temps que le poète moldave, ce bel apologue, « Le corbeau et le renard », d'après La Fontaine.

L'attitude de Jean Văcărescu, envers l'occupation étrangère et ses méthodes, est plus digne que celle d'Eliad. Il protesta contre la nomination de Minciaky à la tête du comité de rédaction du Règlement; il fut donc exilé de Bucarest [2]. En 1830 paraît son recueil de poésie italianisante, mais sans la structure serrée, ni l'harmonie d'Asachi, *Poésies choisies, (Poezii alese)*: parmi ces pièces lyriques, « Le printemps de l'amour » aurait pu être applaudi dans n'importe quelle académie d'Italie, de même que telle allégorie [3].

Nous avons déjà remarqué que Marcovici avait traduit en prose *Les nuits* de Young et il avait donné aussi une compilation, *Le triomphe de la vertu sur la passion de l'amour*, mais dès 1834 on connaissait d'une façon plus large les poèmes du jeune officier Basile Cârlova [4]. A vingt ans, après son morceau de début, « Le pasteur attristé », il donnait,

---

[1] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, pp. 117—119; Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, pp. 690—691, n° 1486: *Meditații poetice dintr'ale lui A. de la Martin, traduse și alăturate cu alte bucăți originale prin d. I. Eliad*, comme « Appendice littéraire » au « Courrier roumain » (le titre est donné aussi en caractères latins: « Lamartine, les Méditations »).

[2] Élias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*; Eliad, « *Protectorat du Czar* ». Cf. G. Bogdan-Duică; ouvr. cité, p. 29 et suiv.

[3] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 712, n° 1504.

[4] *Bibl. rom.*, V, p. 51, note. Cf. G. Bogdan-Duică, ouvr. cité, p. 231 et suiv.

influencé par *Les ruines de Palmyre* de Volney, son élégie, « Les ruines de Târgoviște » [1]. Dans le développement bien équilibré de l'alexandrin de coupure française, ce lecteur de Lamartine de la première phase, celle des « Méditations », chante à Târgoviște, où était né Eliad: sans autres traces du passé que ces églises et quelques restes des vieux murs, cette ville est transformée, par le chantre de la gloire des ancêtres, en une Rome brisée par les temps âpres et cruels:

Ô, murs attristés, ô monuments glorieux,
Combien a été grand votre éclat et haute votre grandeur,
Alors qu'un soleil plus doux et plus heureux
Répandait sa lumière sur ce pays subjugué!

À côté du vocabulaire correspondant à celui des poètes français de l'époque, il a aussi, à un niveau incomparablement supérieur à celui de la poésie valaque, jusque là, des nobles éléments d'inspiration pastorale, comme dans ces vers:

Et, de même que le pasteur à travers les champs
Accourt à un abri lorsqu'il voit la tempête...

Mais, tandis qu'Asachi est inspiré héroïquement devant la colonne de Trajan, Cârlova, chez lequel n'apparaissent pas les anciennes images de bravoure, comme celle de Michel, de plus en plus un puissant souvenir pour les Roumains de partout, ressent « près des tombeaux de la gloire ancestrale », seulement la profonde « plainte des choses humaines ». Il est amené, par le spectacle de ces ruines, à une vision irréelle, au « mépris de la vie », comme si on lui avait prédit une fin si rapprochée, ainsi qu'il le fait lorsqu'il parle du temps « pendant lequel il verra encore la terre ». Il n'y a chez lui rien de l'atmosphère de confiance dans le règne indigène et dans la fondation de cette armée nationale dont il faisait partie. Au contraire, la fable lyrique d'un Jean Étienne Voinescu a des vers d'un grand élan en présence de la grandeur de l'aigle ressuscité [2].

[1] *Ibid.*

[2] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, pp. 130—131.

Mais, comme on le verra, apparaît bientôt Grégoire Alexandrescu.

Pour le théâtre, des essais dramatiques, avec des intentions satyriques, et sans aucune perspective de représenter la réalité, comme « le Serdar d'Orheiu », découvert par le grand poète de l'époque suivante, Alexandri [1]; travail antérieur, naturellement, au rapt de la Bessarabie, n'ont rien affaire au développement du théâtre en Moldavie. Le fondateur des vrais spectacles dans ce pays, d'une culture plus sérieuse, est Asachi, qui apportait avec lui des souvenirs de Vienne et de Rome. Nous ne connaissons pas les traductions qui furent présentées sur une scène improvisée, —et il était lui-même peintre de décors et régisseur, —par ces fils de boïars qu'il avait gagnés pour des représentations intimes. Les enfants de Costachi et d'Alexandre Ghica, de Constantin Sturdza les représentèrent ainsi dans une maison particulière, sous le règne de Scarlate Callimachi, au moment où s'avançait un néo-hellénisme agressif, donnant de nouvelles lois en grec et ayant aussi employé la langue grecque pour les actes publics, l'idylle dramatique de Florian: « Myrtile et Chloé », qui a été imprimée beaucoup plus tard. Comme une démonstration, sans doute particulièrement intéressante, le métropolite Benjamin, qui, en tant que moine, n'aurait pas pu entrer dans une salle de spectacle, était présent dans cette maison accueillante de son ami Sturdza. On continua par des « tableaux vivants » pour la distraction de cette même noblesse, heureuse de voir ses enfants sur une scène improvisée. À côté, tel boïar d'origine plus récente, Georges Crupenschi, abritait chez lui, en 1820, une troupe russe, sans doute patronnée par le consul du tzar, Pisani. Du vrai « théâtre », il n'y en avait alors que pour les concerts de musique italienne.

Mais, après la guerre, on n'observe pas à Jassy le même essor qu'à Bucarest. La place laissée vide par Asachi, qui jouait cependant un si grand rôle aussi dans la rédaction du Règlement Organique et dans l'histoire de l'organisation du

[1] *Conv. lit.* IX, pp. 274—276.

nouvel enseignement, fut prise, sous l'influence française, en plein progrès, pour des spectacles de variétés que présentèrent les frères Foureaux, troupe de cirque, à laquelle on avait donné un logement dans le palais princier des Phanariotes, entamé par le grand incendie en 1827, pour qu'on préfère ensuite, dans ce but, des maisons particulières transformées en salles de théâtre. Nicolas, fils d'Alexandre Soutzo, accorda ainsi son patronage et accepta de surveiller ces représentations. Comme le peintre était un Livaditi (originaire de la Livadia grecque), italianisant, et le chef d'orchestre un allemand, on accepta aussi des morceaux d'opérette dans leurs langues, et ainsi les boïars purent se délecter devant la beauté artificielle de la célèbre « Didone » du Métastase, représentée en italien. Plus tard s'ajouta, venant de Paris pour prendre la direction, avec d'autres éléments français, composés surtout de sa nombreuse famille, Eugène Hette, dont la descendance qui a donné aussi, de nos jours, un sculpteur distingué, est restée dans le pays.

Ce n'est qu'au départ de Kissélev qu'Asachi, qui avait appuyé par son *Abeille* ce théâtre sympathique, mais exclusivement étranger, prépara une représentation en roumain, par cette « fête des bergers moldaves », d'inspiration idyllique, pareille à celle de Florian, dans laquelle cependant, à la glorification de la nouvelle ère qui venait d'être ouverte par celui qu'on voulait honorer, s'ajoute la mention des époques de lutte et de gloire du pays et les souffrances par lesquelles il avait passé: ce héros de la fête, Kissélev, qui certainement n'avait pas appris le roumain, ne trouva pas nécessaire d'être présent, et par prudence aussi, étant données les allusions, que confesse Asachi lui-même, dont la fille Hermionne [1] jouait à côté d'une Ghica et de cette Marie Cantacuzène, qui sera chantée par Alexandri. Quelques mois après, le nouveau prince, qui était Michel Sturdza lui-même, se laissa fêter en août 1834, par une pièce, d'un

[1] Sa femme, Hélène, Allemande, était une musicienne distinguée. Elle est aussi la mère d'Alexandre Asachi, peintre et écrivain, qui se trouvait parmi les figurants.

caractère nettement national, du même Asachi, *Dragoș, le premier prince roumain*, — et la censure avait permis cet épithète qui ne pouvait pas plaire aux Russes — *de Moldavie* [1].

Pleșoianu avait critiqué, d'une façon vulgaire, mais avec beaucoup de sentiment national, dans la préface de sa traduction de Marmontel, le théâtre du prince Caragea où les seuls acteurs dilettantes comprenaient le texte, car le répertoire était purement grec et rarement aussi allemand. Et il y mêle aussi des attaques contre l'honnêteté de la dernière administration phanariote [2]. Dans un ton de beaucoup inférieur, ce dialogue correspond aux plaisanteries qu'Eliad parsème dans sa « Grammaire », et en ce qui concerne les reproches adressés à la société contemporaine, nous les avons rencontrés déjà sous une forme beaucoup moins pittoresque, mais plus choisie, dans la préface du docteur Episcopescu [3]. Comme fondateur du théâtre de dilettantes, en Valachie, on doit considérer Jean Văcărescu, qui, dès 1818, à côté du théâtre grec de la princesse Ralou —considéré, comme on l'a vu, avec inimitié par la bourgeoisie nationale en formation, comme étant chose étrangère et tenant aux seuls boïars, —avait rassemblé, dans les écoles, ces dilettantes, auxquels il osa confier ce *Britannicus* de Racine, qui devait être, dans son intention, aussi une grande leçon de morale civique. Plus anciennes doivent être aussi les traductions d'après les Allemands Collin et Ziegler, parues en 1831—1832, ou ce « Jardinier aveugle » qui est en vers.

Mais ce grand boïar valaque n'avait ni enthousiasme, ni persistance. Il fut découragé par la cabale, montée au cours d'une représentation de société, contre une traduction, par lui, de Kotzebue, en 1830 [4]. Ces qualités étaient cependant possédées par Constantin Aristia, qui, en 1821, avait promené

---

[1] Toutes les informations dans Théodore Burada, *Istoria Teatrului în Moldova*, I, Jassy, 1915, p. 97 et suiv.

[2] Bianu, Hodoș et Simonescu, ouvr. cité, p. 649 et suiv.

[3] *Curierul*, III, n° 4.

[4] *Ibid.*, n° 12.

ses étudiants grecs et grécisants, par les rues de Bucarest, pour une démonstration sous le drapeau du Phénix hellénique se relevant de ses cendres. Il entendait se fonder sur le théâtre grec qui avait cependant cessé ses représentations, mais, resté aussi professeur dans la nouvelle organisation scolaire, il se rendait compte que, pour lui aussi, doit commencer une nouvelle activité, dans la langue même du pays. On commença par de faibles représentations, dans les familles de boïars, dès 1830. Puis, comme Eliad avait traduit, peut-être non sans quelque tendance libérale, le déclamatoire *Mahomet* « philosophique » de Voltaire, tragédie qu'il voulait faire représenter, dans un but de charité, en 1832 [1], il se réunit au jeune Grec, et tous deux cherchèrent un protecteur boïar pour une société qui, cultivant aussi la musique vocale, —les visites de chanteurs étrangers ne manquaient pas, —devrait avant tout donner aux représentations de théâtre un caractère permanent. Ce Mécène ayant été trouvé dans la personne de Jean Câmpineanu, qui arrivera à être le chef d'une nouvelle génération politique, on créa « La société philharmonique », dans laquelle entrèrent aussi des chefs de l'ancienne noblesse et des jeunes gens à peine revenus de leurs études, comme Georges Bibescu et Nicolas Golescu, et, en même temps, ce qui ne pouvait pas faire défaut, les professeurs que nous connaissons déjà et de jeunes officiers, mêmes des marchands et des dames, parmi lesquelles la femme de Văcărescu. De même qu'à l'occasion de la fondation, par les donations des magnats, de l'Académie hongroise, les dons ne manquèrent pas à Bucarest. Devant la maison même de Câmpineanu, on put instituer ainsi un Conservatoire, avec les deux initiateurs et quelques spécialistes, les élèves, parmi lesquels aussi des jeunes filles, devant faire leur instruction et leur éducation, depuis les connaissances élémentaires, à côté de rejetons de la noblesse, préparés chez eux, comme Jean, fils d'Emmanuel Florescu, qui devait être, après un demi-siècle, l'organisateur de l'armée roumaine, et ce fils d'un modeste petit boïar, Antoine Rosetti, qui sera

[1] *Ibid.*, année 1832, n° 2. En outre, Ollănescu, *Teatrul la Români*, I.

le poète, le journaliste et l'homme politique C. A. Rosetti [1]. Eliad fit représenter par ces éléments ce *Mahomet* qu'il avait traduit. Le nouveau règne d'Alexandre Ghica prendra bientôt à son propre compte ces commencements [2], alors que la nouvelle initiative moldave, dans ce domaine, sera plus tardive et plus faible.

[1] Dans des souvenirs ultérieurs, il est dit que Rosetti, devenu plus tard président de la Chambre et facteur principal du gouvernement libéral, rencontrant tel de ses anciens camarades dans ce théâtre improvisé, s'adressait à lui en récitant les vers que sa mémoire avait conservés.

[2] Iorga, *Ist. lit. rom. în sec. al XIX-lea*, I, p. 147 et suiv.

CHAPITRE VII

L'ESSOR NATIONAL SOUS LES PREMIERS PRINCES DU RÈGLEMENT ORGANIQUE

Au moment où Kissélev, si populaire, contre lequel personnellement ne fut jamais soulevée une plainte, quittait le pouvoir qu'il avait exercé en prince, les candidatures pour les nouveaux règnes étaient présentées d'une façon assez légère. Ces règnes, liés à une loi aussi stricte, allant jusqu'aux définitions les plus minutieuses, devant une Assemblée qui se sentira le devoir d'organiser contre le prince indigène une opposition qu'elle n'avait pas faite à l'étranger, puis, ayant à côté le contrôle du consul russe, tout disposé à s'attribuer des pouvoirs proconsulaires, et, en plus, dans l'état actuel de l'Europe, les rapports avec les Puissances maritimes, la France et l'Angleterre, ce qui devait exciter contre la Russie les autres représentants consulaires, ces règnes donc, ne pouvaient être que difficiles au delà de toute mesure.

Chez les Valaques, Grégoire Ghica avait conservé des partisans parmi les vieux boïars, qui lui pardonnaient certains motifs de mécontentement. Il était bien naturel que le si puissant et si riche Brâncoveanu, qui avait aussi l'avantage de ne pas laisser d'héritier, n'entende pas se laisser dépasser. L'opposition de la famille des Filipescu continuait par le vornic Georges, un septuagénaire, acceptable aussi à cause d'un âge si avancé. Mais la jeunesse croyait que, pour les services qu'elle avait rendus à la rédaction de la nouvelle constitution, et pour sa fidélité envers la Russie, elle pouvait

Fig. 35. — Alexandre Ghica, Prince de Valachie.

réclamer, dans une ère devant provoquer de grands changements et apporter de nouvelles préoccupations, ce que méritait sa préparation et son âme. Donc on opposa à la candidature d'Alexandre Ghica, ancien ban d'Olténie, puis spathaire, un homme qui avait dépassé la quarantaine, mais pouvait cependant être considéré comme faisant partie de la nouvelle génération, d'autant plus qu'il avait changé ses vêtements orientaux et s'était fait couper une magnifique barbe pour devenir « Européen » sous l'uniforme russe [1], non seulement Ştirbei, fonctionnaire expérimenté, et habile organisateur, mais aussi son frère romantique, Georges Bibescu.

Mais, dès le mois de février, les meilleurs chances, selon l'opinion de la noblesse elle-même, qui, cette fois, ne pouvait pas décider, c'est Ghica qui les avait [2]. Ce candidat, préféré par les Russes, se trouvait à Jassy avec Kissélev, mais il était continuellement en rapport avec son frère, le ban Michel, un des protecteurs de la culture nationale. Et l'influence du général président était si grande que, pour le moment, les intrigues habituelles, comme on se rendait compte qu'elles ne pouvaient pas avoir de succès, s'arrêtèrent. En plus, ce protégé de Kissélev avait su gagner l'appui du favori du Sultan Ahmed, Fevzi-Pacha, qui, accompagné de l'interprète Aristarchi, revenait, après avoir signé à Pétersbourg la convention explicative de janvier 1834, pour l'évacuation du territoire roumain, au mois de mars, par Jassy et Bucarest, étant reçu avec les plus grands honneurs, à chaque relai de son voyage [3]; les boïars purent le voir danser avec leurs femmes, et, après avoir assisté à une revue de ces nouvelles troupes roumaines —dont le commandant russe dira que, dans peu de temps, elles seront au niveau des meilleurs régiments russes [4], il invitait à déjeuner les officiers du plus

[1] Papazoglu, *Istoria Bucureştiului ;* résumé par Iorga, dans *Rev. Fundaţiilor Regale*, II.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 460, n° DLXI.

[3] *Ibid.*, pp. 460—463, n° DLXII—DLXIII.

[4] Les mémoires du général Löwenstein, cités dans *Rev. Ist.*, 1937, octobre-décembre.

haut rang, leur disant qu'il « ne fait aucune distinction entre cette armée et celle du Sultan » pour se présenter le soir, dans la loge du théâtre, écoutant l'opéra « Frà Diavolo », donné en son honneur par le nouveau « magistrat » de la capitale. Les vieux boïars l'avaient convaincu d'accepter une pétition en toute forme, par laquelle ils demandaient le rétablissement, dans des conditions auxquelles il n'aurait pas pu se plier, de Grégoire Ghica [1].

Mais, en avril, la Valachie avait enfin, comme successeur de Michel-le-Brave, cet élégant officier célibataire qu' était maintenant le prince Alexandre Démètre Ghica.

Michel Sturdza s'imposa plus facilement en Moldavie, étant le fils d'une princesse Callimachi et devant être le gendre de l'ancien caïmacam, Étienne Vogoridi, et surtout parce qu'il représentait une intelligence particulièrement vive et une puissante volonté, réunies à un talent supérieur d'organisateur, étant aussi l'ami permanent de la Russie, car il avait, par les Sturdza, son cousin Alexandre et la comtesse Ebling, les meilleurs rapports à Pétersbourg.

Les deux princes se trouvèrent, dès le début, devant une obligation qui représentait pour eux aussi une importante dépense. Pour obtenir les sommes dont la perception était maintenant défendue par le traité de paix et pour montrer aux Russes que cependant ces pays appartiennent encore au Sultan, on les avait invités à venir à Constantinople, pour assister aux fêtes célébrant le mariage de quelques membres de la dynastie ottomane. On ne pet pas éviter cette charge. Les princes partirent, avec une suite importante, au mois de mai et ne revinrent qu'en août. Ce n'est qu'à cette date, après que les vassaux se furent inclinés, dans les anciennes formes, jusqu'à « baiser la boucle du pied étendu du Sultan », auxquelles fut ajouté, pour la cérémonie, le devoir d'arborer le fez porté par ce suzerain qui voulait se présenter comme un

[1] Iorga, dans Hurmuzaki, X, p. 462, n° DLXIII.

vrai souverain (19 mai) [1], qu' on put annoncer aux habitants de toutes les classes du pays qu'une nouvelle administration commence, qui est « constitutionnelle » [2].

Il faut cependant observer, avant de suivre le développement de la situation internationale des deux princes, que cette imposition du fez, de cette « calotte » dont parle Michel Sturdza s'explique, plus que par le désir d'humilier les nouveaux chefs des pays roumains, par une autre chose aussi.

En effet, à ce moment, en 1834, il y avait une autre Turquie, totalement renouvelée. Après la destruction des janissaires anarchistes et la création d'une armée régulière, de système européen, le « nizam-dchédid », une génération qui connaissait l'Occident, celle des trois grands innovateurs capables de passer par-dessus tous les préjugés, de Réchid à Aali et à Fouad se préparait, d'après l'exemple de l'Égypte, devenue une monarchie en sous-ordre pour le grand Macédonien Méhémed-Ali, pour une transformation totale, au moins dans les formes. En même temps que l'uniforme à l'autrichienne et la redingote ordinaire, le Sultan, conservant cependant l'ancienne étiquette, avait emprunté les conceptions de cet État occidental qu'avaient demandé, une vingtaine d'années auparavant, avec tant d'insistance, et étaient arrivés à avoir maintenant, les Roumains. Le fez au lieu du turban des ancêtres était un symbole de cette nouvelle ère, qui, un peu plus tard, se complètera dans ce qu'on appellera le Tanzimat. Dans cette conception rentrait, comme provinces, aussi les pays roumains: et de là l'uniformité qui s'imposait à la présentation des nouveaux princes, de même que l'honneur d'une décoration de création récente qu'ils avaient le droit de distribuer parmi les leurs dans des degrés inférieurs.

[1] « Nous voici donc transformés en fonctionnaires turcs », écrivait, avec indignation, Sturdza, qui en rendait responsable Ghica, pour avoir si facilement cédé (Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], p. 101). Le grand vizir avait offert un banquet aux deux princes, auquel avaient été invités aussi les membres du corps diplomatique; Drăghici, ouvr. cité, p. 193, II.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 462 et suiv., n° DLXIV et suiv. Cf. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic, 1834—1838*, Bucarest 1915, p. 13 et suiv.

On chercha à donner à l'installation au moins le prestige extérieur des Phanariotes. À Bucarest, Ghica entendit la messe dans la grande église de Saint-Spiridon, appartenant à sa famille, où, à côté de Hangerliu, assassiné, et d'Alexandre Soutzo, reposait l'un de ses antécesseurs du XVIII-ème siècle; puis, entouré de la nouvelle armée qu'il avait jusque là commandée et qui lui montra toujours les sympathies les plus chaleureuses, ainsi que des grands dignitaires du Règlement, à cheval, et des corporations, il alla prêter serment sur l'acte constitutionnel, au delà de la rivière de la Dâmbovița, à l'église de Mircea le Pâtre et d'Étienne Cantacuzène, celle de « l'Ancienne Cour », où l'attendaient les boïars et les consuls. Accueilli par les évêques, car le métropolite Grégoire était encore dans son exil russe, il avança détachant son sabre, entre son frère Michel et Grégoire Filipescu, vers l'autel pour recevoir la sainte onction, puis il écouta un discours d'Hilarion, évêque d'Argeș, auquel il répondit en déclarant que son règne attendra le jugement de la postérité, et il sortit au son des cloches. On avait lu le hatti-chérif de sa nomination et les firmans qui l'accompagnaient [1]. On rachetait ainsi, au moins en partie, l'humiliation à laquelle avaient été soumis les princes à Constantinople, sans que la diplomatie russe eut fait quelque chose pour écarter les restes d'une étiquette démodée, de millénaire esclavage asiatique.

En Moldavie, le prince Michel passa d'abord par un service d'église à Galatz, cette ville qui, changeant totalement de caractère, allait tant lui devoir ensuite: c'est là que furent reçues aussi les députations, et un grand dîner fut offert à Jassy. On avait élevé, bien qu'Asachi, accompagnant le prince dans son voyage, fut absent, quatre arcs de triomphe, et, au milieu de ces cérémonies particulièrement brillantes, furent prononcés des « hymnes et des félicitations patriotiques ». La milice et les corporations entouraient la calèche princière. Douze filles de boïars l'accueillirent à la porte de

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 466.

Fig. 36. — Michel Sturdza, Prince de Moldavie.

sa maison [1]. Mais il semble qu'ici on laissa de côté la sainte onction et le serment. Dans la capitale de Moldavie, on montra cependant plus de sympathie à celui qui avait été le protecteur des écoles auxquelles il continua d'accorder des soins particuliers.

Entre les deux princes, de même qu'entre leurs prédécesseurs, aucun lien n'avait été établi, bien qu'ils eussent voyagé ensemble. Du reste, à Constantinople, on ne leur avait pas même permis d'être ensemble, bien que Sturdza déclare qu'ils s'étaient entendus pour pouvoir supporter d'une façon solidaire, les charges qui devaient naturellement peser sur eux [2]. Le prince de Moldavie critique devant les Russes son voisin parce qu'il a augmenté de 1.500 bourses le tribut valaque, payant de cette façon le droit de réduire la douane à 3% et de pouvoir employer son drapeau, non seulement dans l'armée, mais aussi sur les vaisseaux du pays. De son côté, Michel Sturdza refusa d'accepter cette augmentation, déclarant, avec raison, que pour de pareilles concessions il était nécessaire d'avoir l'assentiment de l'Assemblée, de même que celui de la Puissance Protectrice [3]. Il disait qu'il préfère renoncer à cette administration, qu'il appelle, dans une lettre en français, adressée à Kissélev, d'après la coutume russe, « un hospodarat ». Il était bien naturel que l'ambassade de Russie lui donnât raison [4].

Mais l'intelligence cependant si vive, bien que fatiguée par de longues intrigues, de Sturdza, ne se rendait pas compte combien était avantageuse pour les pays roumains, malgré les sacrifices d'argent dont l'avait payée Ghica, la négociation directe avec l'Empire Ottoman, par-dessus la tête des Russes, qui entendaient que tout parte d'eux. Se préparait ainsi cette politique d'appui sur les Turcs, qui continuera,

[1] Drăghici, ouvr. cité, II, pp. 195—198; Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], p. 106 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 101.

[3] Et cependant il fallut céder plus tard; Filitti, ouvr. cité, p. 446.

[4] Hurmuzaki, *Suppl.*, I[4], pp. 104—106, n° DXXVI.

contre toute l'usurpation et toutes les insolences consulaires russes, les tendances d'annexion pendant plusieurs dizaines d'années.

Dès le commencement se produisirent des mésintelligences et des dénonciations qui empêchèrent toute entente entre ceux auxquels était confiée la même mission. Du reste, Kissélev avait reproché à l'ambitieux prince Michel sa conduite par ces paroles qui ne furent pas écoutées: « Je ne pourrais pas vous cacher les regrets que j'ai éprouvés en voyant que vos anciens rapports avec le prince Alexandre Ghica ont changé et donc les intérêts réciproques des pays que vous êtes appelés à gouverner pourront s'en ressentir. J'aime cependant à croire que l'air natal sera moins nuisible que celui du Phanar [1] et que vous arriverez à vous entendre, ainsi qu'il convient à des hommes sages et qui mettent en première ligne le bon état de leurs administrations » [2]. On obtint seulement la promesse que lui aussi, Sturdza, cherchera à « imiter la longanimité de Kissélev envers Ghica » [3].

La formation des Divans Administratifs produisit dans les deux pays des mécontentements qu'on ne pouvait pas éviter, si nombreuses et si démesurées étaient les prétentions d'une classe habituée à gouverner selon son gré et qui avait maintenant le droit, dont elle a usé très largement, surtout en Moldavie, de présenter ses plaintes au consulat de Russie.

Ghica avait nommé comme ministres [4] ses deux frères, Filipescu-Vulpe, puis Scarlate Mihălescu et Vellara, écartant Ştirbei, qui s'exila lui-même à Paris, mais il avait fait de Gheorges Bibescu le secrétaire de l'État, fonction qui deman-

[1] Ce « Phanar » se trouvait dans un tel état que, à la mort de la veuve d'Alexandre Soutzo, son fils, « le pauvre prince en bas-âge, Jean, dut demander qu'on lui accorde une pension, et Alexandre Ghica l'approuvera comme étant due « à un homme pauvre dont le père a gouverné jadis ce pays »; *An. Parl.*, VI, p. 271.

[2] Hurmuzaki, *Suppl.* I[4], p. 106, n° LXXVII.

[3] *Ibid.*, p. 108, n° LXXVIII.

[4] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 470, n° DLXXIII.

dait le plus grand nombre de connaissances et beaucoup de responsabilité; en 1835, Bibescu se retira, étant remplacé par l'influent Apostole Arsachi, médecin, qui refusa jusqu'au bout d'échanger sa qualité de citoyen grec contre celle de roumain. Georges Filipescu et son parent, toujours agité, Michel, se placèrent donc à la tête d'une opposition qui ressemblait à celle qui avait été organisée par la même famille sous le prince Caragea. Bibescu représentera, au contraire, seulement une politique opposée aux usurpations provoquées par les modifications au Règlement Organique de la part de l'ambassade de Russie à Constantinople, modifications par lesquelles était diminué le droit du pays de se donner les lois qu'il veut [1].

En mai 1837, lorsque le Sultan parut, comme « empereur des nations », à Silistrie [2], où durent accourir ses vassaux, et Ghica vint avec le métropolite et la noblesse, ayant à sa tête ce Georges Filipescu qu'il avait disgrâcié, il put voir l'honneur qu'on accorda à celui-ci en première ligne, que Mahmoud attira jusqu'au canapé sur lequel « il jouait d'un petit fouet ». « S'adressant à Aristarchi », —le représentant du pays à Constantinople, homme très influent, plus que le représentant de la Moldavie, Vogoridi, —« il lui ordonna de dire, en désignant de la main les deux princes, que, bien qu'ils soient grands dans les deux pays, cependant lui, Filipescu, doit leur être comme un père, les conseiller avec tout le soin pour la paix et le bonheur des habitants de ces pays qui sont les raïas de l'Empire, c'est pourquoi il l'honora aussitôt du grade de bach-boïar, c'est-à-dire du « plus grand boïar du pays » [3]. La femme de Filipescu, Catherine, une Balș de Moldavie, était sans doute la première dame de cette noblesse: nous avons une lettre d'elle rédigée en français, où elle signe: « Catherine Philippesko Balch », dans laquelle elle se prend

[1] G. Bibescu, *Domnia lui Bibescu*, I, p. 38; II, p. 5; *An. Parl.*, V, avril 1835.

[2] Voy. aussi Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 480—481, n° DXCII.

[3] Papazoglu, ouvr. cité, p. 165; Iorga, dans la *Rev. Fund. Reg.*, II, p. 15.

de querelle avec Zénobius Hadchi Constantin Popp de Sibiiu pour les meubles de son salon, en 1832 [1].

En Moldavie, Sturdza s'était servi continuellement de vieux boïars: écartant Georges Catargiu et Conachi, il conserva le médiateur, en 1821, de son parti avec les Turcs, Théodore Balş, qui avait promis au prince son héritage [2], et un autre Balş s'ajouta, Lupu, puis Alexandre Ghica et Nicolas Canta, le conseiller le plus fidèle, mais aussi le plus détesté du nouveau règne.

Dans ce pays, Nicolas Soutzo seul, représentait la nouvelle génération. L'opposition fut conduite par Catargiu, par cet esprit distingué qu'était Constantin Mavrocordato, lui aussi patron des écoles, par Alexandre Sturdza, Moldave, de même que par Constantin Cantacuzène, et aussitôt, autour d'eux, se forma tout un parti [3].

Donc, autour du prince, il n'y avait à Jassy aucun des jeunes gens, de plus en plus nombreux, qui amenaient, de leurs études en Occident, d'autres conceptions. Leur façon de penser ne pouvait que blesser et indigner cet opiniâtre autoritaire, représentant les principes d'un conservatisme autocratique pouvant aller jusqu'à la brutalité.

Mais, ni dans un pays, ni dans l'autre, ne paraissaient dans des situations plus importantes, les représentants de la petite noblesse, pour ne pas parler de ceux qui se trouvaient plus bas qu'elle, —et le prince Caragea avait fait descendre jadis de leurs calèches autrichiennes les femmes des pelletiers, qui portaient des turbans et des fez au gland d'or [4], —qui étaient apparues jadis dans les Assemblées du Rè-

[1] Iorga, *Studii şi doc.*, VIII, p. 77, n° 548. Aussi une « Catherine Slatinian », pour le même but; elle parle aussi d'« un » superbe bal »; *ibid.*, p. 76, n° 538. Elle intitule Zénobius « mon cher ocenik de Domna Balacha ». Elle demande une femme de chambre et une cuisinière. Cette dame avait voyagé en Transylvanie avec un Van den Elsche; *ibid.*, p. 100, n° 40. Le rôle des femmes était maintenant de plus en plus grand

[2] Filitti, loc. cit., p. 447.

[3] *Ibid.*, p. 464 et suivantes.

[4] Papazoglu, ouvr. cité, pp. 91—92; cf. Iorga, dans *Rev. Fund. Regale*, II, p. 5.

glement Organique. Employés dans les fonctions, dans les tribunaux, ceux-ci se préparaient cependant, dès lors, pour le rôle plus grand qui leur était facilité par l'impuissance, toujours plus avérée, de la grande noblesse, qui était déchirée par les intrigues et prête à tout moment à miner l'autorité du prince. En outre, les nouvelles écoles préparaient sans cesse pour la vie publique, les fils de ces classes qui, jusque là, n'avaient pas participé au pouvoir.

Cependant Alexandre Ghica, étroitement lié à l'armée, chercha dans ses officiers un appui contre une aristocratie sans cesse agitée. L'agent de Prusse observe, dès l'été de l'année 1835, quel est le sens de la mesure par laquelle on accordait aux officiers ayant servi trois ans, le droit d'entrer dans des fonctions civiles, participant ainsi à la noblesse des *tchinovniks* [1]: cette mesure fut largement discutée, sous le rapport du droit à la noblesse des fonctionnaires ayant quelques années de service, mais l'Assemblée, dominée par les grands boïars, conserva la distinction nette entre cette classe sortie des fonctions et celle qui tirait sa situation des ancêtres [2]. En ce qui concerne l'armée, commandée par des Russes, comme Engel, et par d'anciens officiers impériaux, comme Salomon et le plus jeune Odobescu, elle contenait, à côté des fils de boïars, un grand nombre de rejetons des familles modestes, parmi d'autres aussi ce fils de Constantin ou Dincă Brătianu de Curtea-de-Argeș, ancien douanier à Câineni, qui devait être plus tard le créateur du régime libéral dans le pays. En Moldavie, où on trouve dans l'armée un Constantin Paladi-Bogdan, fils de ce Georges Bogdan qui, revenant de Paris où il avait fait des études, s'était établi, comme nous l'avons vu, à Rome, un Michel, fils du trésorier Élie Kogălniceanu, d'origine plus modeste, un Hrisoverghi —, la petite noblesse de province n'avait pas le même rôle.

Jusqu'en 1837, quand se produisit la lutte dans l'Assemblée valaque contre le droit que s'arrogeait la Russie, formellement d'accord avec la Turquie, de décider sur tout

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 471, n° DCXXV.

[2] *An. Parl.*, VII[1], p. 520 et suiv. En outre, Filitti, ouvr. cité, pp. 95—98.

changement au Règlement Organique, —rédigé cependant, il ne faut pas l'oublier, sur une base approuvée à Pétersbourg, puis discuté sous l'influence, acceptée comme une rare exception, de Minciaky, et enfin soumis à un assentiment supérieur de la part de l'étranger, humiliation dont le pays jusque là avait été épargné le long des siècles, donc jusqu'à cet acte national, qui était en grande partie un acte d'opposition, —et la Moldavie, cependant au moins aussi développée sous le rapport du sentiment de dignité nationale, n'a pas protesté, —l'activité, sans cesse entravée par des tentatives de blesser et d'empêcher les princes de la part des deux Assemblées, ne contient rien de particulièrement important.

Une mauvaise année agricole, le besoin de payer les frais du voyage à Constantinople et de tous les cadeaux qu'il impliquait, l'augmentation chez les Valaques, pour un prince en effet pauvre, de la liste civile [1], provoquèrent des discussions de caractère financier. Il était question, dans ce pays, d'un emprunt chez les capitalistes juifs, Halfon, Hillel et d'autres, dont l'influence commençait à se manifester [2].

On chercha les moyens propres à améliorer les finances des deux pays. Le grand essor pris par l'agriculture, même sans avoir suivi les conseils donnés jadis dans l'Assemblée, devaient bientôt écarter ces difficultés qui avaient effrayé au début. Nous voyons les gouvernants roumains conclure des contrats avantageux pour l'approvisionnement de la garnison de Silistrie, que le Sultan fortifiait en vue d'un nouveau conflit avec la Russie [3].

En même temps, on travaillait sans cesse à la création, sur la ligne du Danube, de villes nouvelles, d'après le large système géométrique russe, sur les ruines des forteresses et des misérables maisonnettes de ces centres de la raïa turque

[1] 400.000 lei, à côté de 1.200.000 fixés par le Règlement.

[2] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 467 et suiv. On employait aussi la médiation du banquier chrétien Hadchi-Moscu apparenté à Brâncoveanu ; *ibid.* La finance indigène était représentée aussi par Meitani, un Oriental, portant le titre de baron autrichien ; *ibid.*, p. 469. Tous deux terminèrent par une faillitte, que les Juifs surent éviter de leur côté.

[3] *Ibid.*, p. 471, n° DLXXVI.

Fig. 37. — Alexandre Ghica.

antérieure. Malheureusement, nous n'avons plus les actes concernant la réfection de Giurgiu, et très peu de ceux qui concernaient la nouvelle résidence du district de Ialomița, où prospérait la nouvelle ville de Călărași. Le prince Alexandre allait, dès l'été de l'année 1835, examiner les travaux qu'on faisait, mais avant tout se présente à notre attention la nouvelle ville de Brăila [1].

Le « magistrat » de Brăila, dont l'œuvre seule est bien connue par des archives conservées, commença son travail dès 1831. On assainit le terrain, éloignant aussi les fabriques d'alcool. On accorda de larges privilèges pour les colons qui accoururent de partout: Grecs ioniens, Bulgares, Italiens, Arméniens et autres nations [2] —, tout en faisant partir ceux des juifs qui n'avaient pas de maison en propre [3] —, au moment où les drapeaux de plusieurs nations, parmi lesquels celui de la Sardaigne [4], venaient charger les récoltes de blé, de plus en plus riches, de la grande propriété valaque, à laquelle on permettait maintenant de travailler à son gré, sans empêchement et sans l'ancienne gêne des exigences turques et des monopoles [5]. À la place des anciennes bâtisses en argile, comme dans la Dobrogea voisine et dans certaines parties bessarabiennes, des maisonnettes couvertes de chaume, des habitations souterraines commençaient maintenant à s'élever, des maisons en briques, le long des rues en éventail, des miniatures d'Odessa, d'après le tracé des ingénieurs militaires de Kissélev, comme un Arkoudinski [6]; pour les maisons entourant la place principale, on demandait deux étages et le toit ne devait plus être en roseaux, mais en

[1] *Ibid.* Cf. Iorga, *Brăila supt Turci*, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 1934; *Cei d'intâiu ani în noua Brăilă românească (1832—1866), Istorie și documente*, Bucarest, 1929; G. T. Marinescu, *Documente privitoare la Brăila*, I, Brăila, 1929.

[2] Un Mincu, de Brașov; Iorga, *Brăila*, p. 49, n° 34.

[3] *Ibid.*, pp. 63—64 (c'étaient des peintres en bâtiment).

[4] Le principal artisan de « la réfection des vaisseaux »; *ibid.*, p. 56: le Grec Kondouri.

[5] Voy. Iorga, *Ist. comerțului*, II. Pour le revenu de l'ancrage, Iorga, *Brăila*, p. 33, n° 5.

[6] *Ibid.*, p. 48, n° 33.

tuiles rondes ou en fer blanc [1]; à côté des Russes, on appelait aussi de Bucarest, l'architecte allemand Hartel, le même qui transformait, sans aucune intelligence de la tradition, les anciennes églises; le Français Villaye éleva un monument pour commémorer la guerre libératrice [2]. Il est question d'un boulevard, d'un « belvédère » [3]; en même temps qu'on élevait les églises, on demandait le concours des habitants pour les écoles [4], où travaillera, publiant aussi un journal local, ce professeur si actif, Jean Penescu [5]. « L'organisation de cette ornementation d'une vie régularisée » était le mot d'ordre [6].

On observe aussi des liens entre ces nouvelles villes [7], qui, avec des hôpitaux, avec des médecins de la commune, comme Tavernier, un Français, ou le Grec Hepites, à Brăila, se formaient sur un autre plan occidental, ce qu'on y appelait le « canon de l'architecture » [8], avec ces rues pavées de pierres [9].

À Brăila, travaille un parent de l'époux d'une sœur du prince, le colonel Vladimir Blaremberg, Balte, qui était devenu « ingénieur de l'État » [10]. Plus tard, un Slătineanu, établi à Brăila, s'y créera des mérites immortels.

Dès 1836, le prince, « voulant accorder à la ville de Brăila et à ses habitants la confiance, que nous nourrisons, que du développement de ce port, on attend le progrès et la prospérité du commerce de la principauté », crée un port franc [11]. Le métropolite Grégoire constata que la restitution à la Valachie, de Brăila, signifie que « encore un membre s'est réuni à l'ensemble de même nation, de même langue » [12]. Enfin, en 1838, les marchands procèdent à l'élection, à côté

[1] Mention du dessinateur de plans; *ibid.*, p. 49, n° 34.
[2] *Ibid.*, p. 33, n° 6; p. 34, n° 7.
[3] *Ibid.*, p. 35, n° 11; p. 37, n° 13.
[4] *Ibid.*, p. 42, n° 19.
[5] Sur ses journaux, ouvr. cité, p. 255.
[6] Iorga, *Brăila*, p. 45, n° 20, 21.
[7] *Ibid.*, pp. 36—37, n° 12.
[8] *Ibid.*, p. 51, n° 39.
[9] *Ibid.*, p. 61, n° 59.
[10] Il se rend à Odessa en 1836; *ibid.*, pp. 58—59, n° 54.
[11] G. T. Marinescu, ouvr. cité, pp. 25—26, 27. Cf. *ibid.*, pp. 47—48.
[12] *Ibid.*, p. 18 et suiv.

de celle du « magistrat » et de la police, représentant l'action de l'État, de quarante d'entre eux comme « représentants, pour les accidents de commerce, de tous les autres marchands établis à Brăila », et ceux-ci délègueront parmi eux, cinq ou sept « députés des marchands », non payés, avec le droit de percevoir sur les marchandises « un droit » commercial de la part de la ville [1]. Ceci était analogue à ce « gremium » qui, presque à la même époque, comme on le verra, était formé entre les marchands roumains, séparés maintenant de la Compagnie grecque de Braşov [2].

En 1840, arrivaient à Brăila 321 vaisseaux turcs et 297 grecs. Suivent 39 russes, 32 autrichiens, 7 ioniens, 5 napolitains, 3 anglais, un seul de France, et un seul de l'île autonome de Samos. On en mentionne 7 sous le pavillon roumain [3].

De son côté, « le magistrat » de Craiova engageait à Bucarest, comme médecin, le Bulgare Béron ou Bérovitch, créateur de la typographie scolaire pour les siens qui avaient fait des études à Munich, un Kominek qui paraît avoir été tchèque, à côté du docteur Vilag, Hongrois venu de Vienne, alors que les particuliers se faisaient soigner par un Ferreri, Italien [4].

Il était même question d'une navigation sur la rivière de l'Olt, un projet dans ce sens ayant été voté par l'Assemblée [5].

Nous n'avons malheureusement pas les actes concernant les débuts du nouveau port de Galatz, qui fut créé, sans la prédominance des spécialistes russes, par Michel Sturdza, réservant sur la hauteur du plateau un quartier de la noblesse, mais nous avons l'acte par lequel ce prince, d'un si grand talent d'organisation, pensait, entre autres, dans cette œuvre

[1] *Ibid.*, p. 34 et suiv. Cette mesure fut approuvée par le Conseil Administratif, sous la réserve du contrôle.

[2] D. Z. Furnică, *Din trecutul românesc al Braşovului*, 1937.

[3] Iorga, *Studii şi doc.*, XI, p. 6. L'exportation en 1839; *ibid.*, p. 17, note 1.

[4] Iorga, *Studii şi doc.*, VIII, pp. 172—173, n° 40. Il avait été question de transporter la résidence du district, de Slatina à Turnul-Măgurele; *An. Parl.*, VI, p. 8. Pour la réfection de ce Turnu et de Severin (sans employer le préfixe actuel de Turnu), *ibid.*, pp. 326—327. Des fouilles à Severin; Iorga, Hurmuzaki, X, p. 488, n° DCII.

[5] *Ibid.*, p. 477, n° DLXXXV.

de création, établissant des marchands, à une distinction nette entre les familles chrétiennes et les éléments parasitaires juifs, auxquels on avait fixé un rayon spécial [1].

Ici, en Moldavie, on avait commencé, du reste, une action d'un autre caractère dès avant la guerre, à Botoșani, sur la base du privilège phanariote acheté à Michel Soutzo. On y voit des épitropes élus dans une « assemblée générale » qui est aussi la dernière instance, parmi les « boïars indigènes habitant dans la ville » et on énumère « les marchands moldaves et grecs », les « marchands arméniens » et même les « marchands juifs » [2]. Suivirent des agitations qui allèrent jusqu'à une « rébellion » [3], provoquant l'opposition des boïars indigènes contre les éléments venus d'ailleurs, et enfin on y découvre un petit « parti » révolutionnaire, avec un Anghelachi Climent, un Pisoțchi et les frères Manole [4], protégés du consulat d'Autriche, et en plus un Sârghevici. Cette nouvelle formation solidaire prenait des mesures pour donner à la ville une place centrale, avec un jet d'eau, des rues pavées de pierres contre « les précipices de la boue », pour créer une garde contre l'incendie avec « un capitaine de la ville », pour établir un hôpital, tout cela sous la protection de ce parent du prince qu'était Alexandre Callimachi [5]. On procéda aussitôt à la formation des écoles.

---

[1] Iorga, dans *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XII (1933), p. 233 et suiv. Pour une visite de Michel Sturdza à Galatz, Iorga, Hurmuzaki, X, pp. 478—479, nos DLXXXVIII—DLXXXIX.

[2] L'élection se fit dans la maison d'Alexandre Ralet, sous la présidence d'un Constantin Rosetti; Iorga, *Studii și doc.*, V, pp. 266—267, n° 166. « Aussitôt, on décida de rassembler les documents épars et de les placer dans la caisse de la ville, qui avait été confiée à Mr. Manolachi Iorga, comme à un honnête vieillard et ancien citadin »; *ibid.*, p. 267. On lui adjoint un Arménien, Garabet Bolfosul, pour « l'administration des revenus et conservateur des documents et des comptes de la ville », un Jean Vasiliu et un Arménien, Étienne Goilav, comme « collaborateurs », le chef de la corporation des épiciers, Tudorachi, et Andronic Zaharia, « fonctionnaires pour les besoins de la ville »; *ibid.* p. 268. Puis *ibid.*, p. 272 et suiv., n° 174.

[3] *Ibid.*, p. 276, n° 174.

[4] *Ibid.*, pp. 279—281, n° 183. Cf. aussi *ibid.*, nos suiv. Les noms des boïars; *ibid.*, p. 282.

[5] *Ibid.*, pp. 283—285, n° 185.

Une pareille « communauté » fut créée aussi à Bârlad mais seulement pour mettre au clair les résultats sortis du rachat de cette ville au propriétaire, qui tirait ses droits d'une donation parmi celles que, depuis quelque temps, avaient osé commencer les princes phanariotes, s'annexant l'ancien pourtour des villes [1].

Aussi dans les villages de Valachie, le travail d'organisation continue; les maisons dispersées sont démolies, et on impose d'en bâtir d'autres sur la ligne. On fait sortir les paysans de leur « nid », arrangé dans des maisons en verges ou dans des habitations souterraines, donnant un autre aspect aussi aux établissements ruraux [2].

Dans cette œuvre, Ghica et Sturdza, qui n'avaient pas pu s'entendre pour résister, eurent contre eux les éternelles intrigues, sans direction et sans but, car il n'y avait dans ce sens aucune instruction, ni de Pétersbourg, ni de la part de l'ambassadeur de Russie à Constantinople, des consuls de cette puissance.

Kissélev avait entendu conserver une espèce de droit moral de conseiller suprême, envers ceux qui avaient obtenu leur trône par sa recommandation toute puissante. Nous l'avons vu plutôt favorable à ce Ghica qui n'était maintenant, qu' « un militaire », et reprochant à Sturdza son attitude du début envers son voisin; mais bientôt, le général lui-même, devenu ensuite ambassadeur à Paris, le détacha de ces liens qui cependant lui avaient été, en effet, chers.

Les consuls russes qui suivirent appartenaient surtout à la diplomatie balte. Petits nobles allemands, durs, arrogants, corrompus, qui affichaient leurs rapports avec des femmes roumaines, et l'un d'entre eux, Rückmann, tyrannisé par son ancienne amante, fut forcé de l'épouser, ils arrivèrent à rendre bientôt odieuse une politique à laquelle, sans doute, n'avait pas manqué, au commencement, une sincère bienveillance philanthropique.

[1] *Ibid.*, VII, p. 97 et suiv.
[2] *Ibid.*, I—II, p. 322, n° CVI.

Parmi eux, ce baron Pierre de Rückmann, dont la biographie devrait être mieux étudiée avant le moment où il s'établit en pays roumains. Il avait été employé à Vienne, au congrès de Vérone, avait passé comme vice-consul à Bucarest, puis comme consul en Grèce, enfin comme chargé d'affaires à Constantinople [1], et, dès le début, il s'était tourné contre le prince Alexandre qui ne lui avait pas demandé les mêmes conseils que Michel Sturdza. Dès 1836, il avait trouvé un prétexte pour cette lutte contre le prince, sur la question de la révision du Règlement Organique, et il ira jusqu'à l'offenser en plein théâtre, se considérant comme offensé par la façon dont il avait été invité; il refusa sa main au prince. En Moldavie, un homme au tempérament fier et rancunier de Michel Sturdza, se laissa cependant tyranniser par l'implacable « procunsul », qui cherchait à étonner le monde aussi par la splendeur des fêtes qu'il donnait à ceux qu'il considérait comme une sorte de « sujets » de sa personne [2].

Le ministère valaque de 1837 sera influencé par Rückmann. Le prince conservait son frère Michel, et un autre parent prit la place de Vellara, de sorte qu'on paraissait vouloir attaquer cette clique des Phanariotes, dont faisait partie aussi Arsachi et ce chef, si capable, des quarantaines, élevé à la française, Nicolas Mavros; mais Constantin Soutzo fut nommé au ministère du Contrôle; un plus ancien opposant, Constantin Cantacuzène, entrait, lui aussi, dans ce cabinet, alors que Georges Filipescu, maintenant grand ban, présidait la haute Cour de justice et que des dignités principales étaient attribuées à un autre Filipescu, Grégoire, et à Grégoire Băleanu, le beau-père du banquier boïar, ayant fait faillite depuis peu, Hadchi-Moscu. Rückmann n'avait pas réussi cependant à imposer Constantin Bălăceanu, le mari de son amante. Ştirbei consentit à s'ajouter à une si triste compagnie [3], qui devra terminer, comme on le verra, le conflit avec l'Assemblée pour « l'article additionnel » au Règlement.

[1] Filitti, ouvr. cité, pp. 35—36 (d'après des rapports autrichiens).
[2] *Ibid.*, pp. 48—49.
[3] *Ibid.*

Partant pour Constantinople, en septembre, pour finir cette affaire par un firman impérieux de la Porte, ce consul agressif exigea du prince qu'il tance publiquement les chefs de l'opposition, parmi lesquels il y avait surtout, à côté de Vellara lui-même, des boïars jeunes: Emmanuel Băleanu, Jean Filipescu, Grégoire Cantacuzène de Râfov, Jean Câmpineanu, qui deviendra, comme nous l'avons dit, le chef du mouvement national, Michel Cornescu, et les écrivains Faca, auteur de la comédie « Les Francisées », et Jean Rosetti. Alexandre Ghica prononcera la sentence, mais tout en épargnant leurs noms [1]. Ce sera cependant une victoire personnelle du baron germano-russe. Mais tout cela, qui fait partie d'une action ayant un autre caractère, devra être analysé d'après son origine et son caractère, dans un autre chapitre que celui qui doit se borner à présenter les usurpations de ce « proconsulat », riche en continuelles offenses brutales.

Lorsque Rückmann fut remplacé, en 1839, par Titov, un Russe appuyé par l'ambassadeur à Constantinople, Bouténiev, avec lui devait commencer une autre politique, toute personnelle, et encore plus dangereuse pour le prince de Valachie. Mais de Pétersbourg aussi, où il sera rappelé au ministère, Rückmann restera le dépositaire des dénonciations, qui venaient surtout de la part de cette noblesse, continuellement agitée, au cours d'intrigues qui ne méritent pas d'être conservées pour l'histoire, contre Michel Sturdza aussi [2].

Cette méthode se montra cependant plus riche en conséquences que celle que, dominés aussi par des souvenirs que n'avaient pas les Serbes, des révoltés d'hier, les princes roumains crurent devoir suivre.

Les autres consuls n'avaient pas, de loin, le même rôle. Celui d'Angleterre, Blutte, un bon connaisseur du pays, qui donnait son fils naturel comme élève à l'école nationale de Vălenii-de-Munte, et louait, en Pierre Poenaru, un meilleur connaisseur de l'Angleterre que lui-même, absent de-

[1] Rapport autrichien, *ibid.*, pp. 57—58.

[2] Plus largement, dans Filitti, ouvr. cité, *passim*. Voy. aussi le premier chapitre du volume suivant.

puis longtemps, ne put pas défendre, contre Rückmann, les intérêts de la compagnie Bell et Anderson, qui voulait introduire aussi des vaisseaux anglais sur le Danube [1]. Il exprima cependant, sur le pays et la race dont il connaissait le passé, les opinions les plus favorables et les plus amicales: Pays classique, pareil à l'Italie et plein, comme celle-ci, du noble passé romain, surtout en Olténie. Race descendant aussi des Daces, portant encore, à la campagne, le vêtement de la colonne de Trajan, qui représente les combattants pour l'indépendance contre l'empereur romain, et conservant leur bravoure, le talent de dominer les chevaux sauvages, l'art de pouvoir construire leurs maisons et tout ce qu'il leur faut, leur façon même de se nourrir et de préparer la nourriture, leur hospitalité, leur penchant vers la chanson, vers la danse, leur intelligence innée pour les études, l'innocence de leur âme. Ils ont hérité des Romains leur langue, leur nom et celui du pays lui-même. De ces deux sources illustres, vient une nation de dix millions d'habitants qui, pendant de longs siècles, a été opposée aux tribus asiatiques et a brisé leur essor, donnant abri à tous les persécutés par le sort, pour en être payée, — allusion aux mouvements bulgares, qui seront bientôt analysés, — le plus souvent, par l'ingratitude [2].

Pendant tout ce temps, Alexandre Ghica, que l'opposition de l'époque, continuant à influencer les jugements de l'histoire jusqu'aujourd'hui, présente comme un homme timide et indécis, dominé par son état de santé faible, — il ne s'est pas marié, ayant eu jusqu'au bout une liaison avec une dame de Russie, la comtesse Suchtelen, — poursuit sans cesse à Constantinople les intérêts de son pays; tandis que, parmi les nombreux papiers conservés de Michel Sturdza, il n'y a rien de sa correspondance avec son beau-père, Vogoridi, on a conservé ceux du représentant de la Valachie, Stavrachi

[1] Iorga, Hurmuzaki, X, p. 470, n° DLXXIV. Un rapport anglais sur les circonstances de 1821; Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-ème série, XIV.

[2] Iorga, *Rev. Ist.*, I, p. 136 et suiv. (d'après le calendrier intitulé *Cazania* de Gorjan, 1856). Voy. aussi Iorga, *Anglo-roumanian relations.*

Aristarchi [1]. En 1855, on cherchait avec insistance à assurer le droit de douane de 3%, non pas pour les marchands valaques, qui comme tels n'étaient pas nombreux, ainsi que le constate l'agent, mais pour tout le commerce du pays, tel qu'il se formait maintenant dans les ports. La grande lutte qu'on livrait alors, à l'occasion de la visite à Constantinople, sous ce rapport, était « d'établir le commerce valaque sur une base solide, pour le profit sensible qu'en demandait le pays »; on avait rencontré cependant de puissantes résistances, qui ne purent pas être écartées sans de nouveaux sacrifices. La victoire fut gagnée ainsi, bien que sous cette nouvelle ère turque, d'après les anciennes méthodes, on espérait même une diminution encore plus grande: on voulait que cette douane, au lieu des 5% des Turcs, soit payée, à l'exportation, aussi pour les marchandises des Turcs venues en Valachie. Et, charmé de ce qu'il se prépare à gagner, Aristarchi s'exclame: « Et, si on fait ceci, grâce aux prières de Votre Altesse, dans peu de temps la Valachie verra un si grand rassemblement de marchands, et un tel profit, que d'autres nations l'admireront » [2].

On arriva ainsi à l'acceptation par les Turcs du tribut, d'après le cours diminué de la piastre en Valachie même, ce qui réduisait les deux millions à 1.415.730, en 1842 [3]. On chercha à obtenir le paiement en plusieurs termes, du tribut qui était livré à l'Arsenal [4]. À Constantinople, on porta aussi la question de l'abus des consuls d'Autriche avec leurs sujets [5]. On y discutait aussi la question de l'appel de ces sujets étrangers aux tribunaux turcs [6]. En échange, Ghica se donnait toutes les peines pour communiquer à la Porte, de la façon la plus rapide, les nouvelles de l'Occident, ainsi que l'avaient fait les anciens princes phanariotes [7].

[1] Iorga, *Studii şi doc.*, XI, p. 9 et suiv.
[2] L'agent veut la restitution du surplus à partir de la date du firman.
[3] *Ibid.*, p. 20 et note 1.
[4] *Ibid.*, pp. 27—30.
[5] *Ibid.*, pp. 25—26.
[6] *Ibid.*, p. 26.
[7] *Ibid.*, pp. 23—24.

De son côté, Michel Sturdza demandait à la Porte le droit d'ajouter, — pour couvrir le déficit, — dix lei sur chaque unité fiscale, bien que ces unités eussent été abolies par le Règlement, sans tenir compte qu'il fallait demander d'abord l'assentiment des Russes [1]. Il cherchait à flatter le Sultan, envoyant par Vogoridi l'article écrit par Asachi pour l'anniversaire du monarque, et un portrait de ce suzerain, qui, cependant, étant considéré comme peu ressemblant, fut refusé [2]. Mais la question des couvents dédiés était réservée pour une discussion entre les deux Cours [3].

Devant la situation internationale à laquelle ils étaient réduits, les princes roumains, dont Ghica avait noué aussi des rapports personnels avec le chef des Serbes, Miloch Obrénovitch, purent voir la façon dont celui-ci exigea, à la Porte, dès 1835, par son ministre Ghermani, venu ensuite à Bucarest, qu'on confirme la nouvelle constitution qu'il avait donnée lui-même à son pays. Ce n'est qu'ainsi, déclarait-il, qu'il pourra venir pour la confirmation à Constantinople. Malgré les protestations du Réis-Effendi, de Bouténiev aussi, qui était d'accord qu'il faut d'abord la visite, et puis le changement soumis au Sultan et au tzar, l'envoyé serbe resta sur son point de vue. Il chercha des liens avec Aristarchi, qui lui parla de la question de la douane exigée par les Serbes sur le sel valaque. « De pareilles choses ne devraient pas se passer », dit l'agent, « mais, au contraire, qu'il y ait une seule entente dans les âmes et dans les actions pour ce qui peut être utile à tous leurs sujets », et Aristarchi accuse cet âpre knèze serbe de « répondre d'une façon barbare et dure à la noblesse et à la délicatese » de son prince [4].

Une révolution victorieuse donnait, à l'égard des Turcs, beaucoup plus de droits à un peuple, de paysans qu'une longue tradition roumaine, ininterrompue, d'autonomie, de culture et, jadis, de bravoure victorieuse...

---

[1] *Ibid.*, pp. 30—31.
[2] *Ibid.*, pp. 32—33.
[3] *Ibid.*, p. 31.
[4] *Ibid.*, pp. 33—35.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES PRINCES ROUMAINS [1])

ENTRE 1774 — 1842

VALACHIE

Alexandre Ypsilanti, 25 sept. 1774 — 23 janv. 1782.

Nicolas Caragea (Karatzas), 18 janv. 1782 — juil. 1783.
Michel Suțu (Soutzo), juillet 1783 — avril 1786.
Nicolas Mavrogheni (Maurogéni), avril 1786 — 19 juin 1790.

OCCUPATION AUTRICHIENNE, 15 nov. 1789 — 4 août 1791: paix de htov.

Michel Suțu (Soutzo), nommé le 19 mars 1791 — janv. 1793.
Alexandre Mourousi, 7 janv. 1793 — août 1796.
Alexandre Ypsilanti, 25 août 1796 — déc. 1797.
Constantin Handcherli, 3 déc. 1797 — févr. 1799.
Alexandre Mourousi, 11 février 1799— octobre 1801.
Michel Suțu (Soutzo), oct. 1801 — juin 1802.
Alexandre Suțu (Soutzo), juillet — 1-e sept. 1802.
Constantin Ypsilanti, 1-er sept. 1802— août 1806.

MOLDAVIE

Grégoire-Alexandre Ghica, 25 sept. 1774 — 11 oct. 1777.
Constantin Moruzi (Mourousi), 11 oct. 1777 — juin 1782.
Alexandre-C-tin Mavrocordat (Maurocordato) I-er, *Délibey*, 8 juin 1782 — 12 janv. 1785.
Alexandre-Jean Mavrocordat II, Phiraris 12 janv. 1785 —14 déc. 1786.
Alexandre Ypsilanti, 14 déc. 1786 — 19 avril 1788.
Emmanuel-Giani Ruset, mai-oct. 1788.
OCCUPATION RUSSE, oct. 1788 — 9 janv. 1792: paix de Jassy.
OCCUPATION AUTRICHIENNE, 1787 — 4 août 1791: paix de Sisthtov.
Alexandre Mourousi, mars 1792 — janvier 1793.
Michel Suțu (Soutzo), 7 janvier 1793— 14 mai 1795.
Alexandre Callimachi, nommé le 2 mai 1795 — mars 1799.

Corstantin Ypsilanti, 12 mars 1799 — juillet 1801.
Alexandre Suțu (Soutzo), 4 juil. 1801 — ca 4 oct. 1802.

Alexandre Mourousi, ca. 4 octombre 1802 — août 1806.

---

[1]) Extrait de la version française, publiée dans le « Bulletin du Comité international des sciences historiques » par M-me V. Sacerdoțeanu (numéro 26, mars 1935), du tableau arrangé par N. Iorga, « *Istoria Românilor* » 1910.

VALACHIE	MOLDAVIE
Alexandre Suțu (Soutzo), 24 août — 23 oct. 1806.	*Scarlate Callimachi* 24 août — 26 octobre 1806.
(*Alexandre Suțu*, nommé déc. 1806).	
Constantin Ypsilanti, 17 oct.-déc. 1806.	
OCCUPATION RUSSE, 25 déc. 1806 — 28 mai 1812: paix de Bucarest.	OCCUPATION RUSSE, 29 nov. 1806 — 28 mai 1812.
Administration de C-tin Ypsilanti sous le contrôle russe, 27 déc. 1806 — 31 mai 1807; 8—28 août 1807.	*Alexandre Mourousi*, nommé le 14 oct. 1806 — 19 mars 1807.
Ad-tion du général Prozorowski, août 1807 — 1-er mars 1808.	*Alexandre Handcherli*, 19 mars — 7 août 1807.
Ad-tion des « caïmacams » (Intérimaires), 1-er mars 1808—18 sept. 1808.	*Scarlate Callimachi*, 4 août 1807 — 13 juin 1810.
Ad-tion d'un Comité de cinq membres, 18 sept. 1808 (depuis mars 1809, le général russe Engelhardt, vice-président du Divan) — 28 mai 1812.	
Jean-Georges Caragea, 8 sept. 1812 — 11 oct. 1818.	*Scarlate Callimachi*, 8 sept. 1812 — 2 juillet 1819.
Alexandre Soutzo, 16 nov. 1818 — 31 janv. 1821.	*Michel Soutzo*, 24 juin 1819 — 10 avril 1821.
Scarlate Callimachi, 13 févr. — juin 1821.	Domination grecque, avril 1821.
RÉVOLUTION de *Tudor Vladimirescu*: maître en Olténie, févr.-mars, à Bucarest depuis 28 mars — 26 mai 1821	Caïmacamie présidée par le métropolite, avril-mai 1821.
OCCUPATION TURQUE, 27 mai 1821 — juillet 1822.	OCCUPATION TURQUE, mai 1821 — juillet 1822.
	Caïmacamie d'Étienne Vogoridès, nommé en favr., installé en automne 1821 — 22 juillet 1822.
GRÉGOIRE IV (GHICA), 12 juillet 1822 — 10 mai 1828.	JEAN SANDU STURDZA, 21 juillet 1822 — 5 mai 1828.

OCCUPATION RUSSE, mai 1828 — avril 1834. Présidents des Divans de Moldavie et de Valachie, réunies effectivement sous le même gouvernement: général Paline, 22 févr. 1828 — nov. 1829; général Paul Kissélev, nov. 1829 — avril 1831.

ALEXANDRE GHICA, avril 1834 — 19 oct. 1842.	
GEORGES BIBESCU, 1-er janv. 1843 — 25 juin 1848.	MICHEL STURDZA, avril 1834 — juin 1849.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

		Page
Fig. 1.	— Alexandre Mourousi	8—9
Fig. 2.	— Alexandre Ipsilanti, Prince de Valachie, d'après une estampe contemporaine	12—13
Fig. 3.	— Enăchiță Văcărescu	20—21
Fig. 4.	— Alexandre Jean Mavrocordato, Prince de Moldavie, d'après un portrait contemporain	50—51
Fig. 5.	— Document d'Alexandre Jean Mavrocordato, Prince de Moldavie (1785)	52—53
Fig. 6.	— Alexandre Ypsilanti, Prince de Moldavie (1786—1788).	52—53
Fig. 7.	— La capture par les Autrichiens d'Alexandre Ypsilanti, le 15 mai 1788 (d'après un album)	60—61
Fig. 8.	— Guerre austro-turque. Opérations entre la Tour Rouge et Cozia, mars 1788 (d'après un album)	62—63
Fig. 9.	— Guerre austro-turque (1788—1789). Bataille du Pas de Buzeu, le 3 août 1789 (d'après un album)	64—65
Fig. 10.	— Nicolas Mavrogheni, d'après une gravure contemporaine	66—67
Fig. 11.	— La prise de Hotin par les Russes et les Autrichiens, le 29 sept. 1788 (d'après un album)	70—71
Fig. 12.	— Guerre austro-turque (1787—1789). L'entrée solennelle du Prince de Kobourg à Bucarest, le 10 nov. 1789 (d'après un album)	76—77
Fig. 13.	— Le blocage d'Orșova et la carte de la Valachie avec les opérations des Autrichiens jusqu'au mois de nov. 1789 (d'après un album)	78—79
Fig. 14.	— Alexandre Callimachi, Prince de Moldavie (d'après la carte de Moldavie dressée par Rhigas en 1794)	138—139
Fig. 15.	— Document d'Alexandre Callimachi, Prince de Moldavie, de 1795	140—141
Fig. 16.	— Frontispice de l'Histoire de l'origine des Roumains par Pierre Maior	196—197
Fig. 17.	— Pierre Maior	198—199
Fig. 18.	— Jean Bob, l'évêque des Roumains uniates	200—201

Page

Fig. 19.— Frontispice de l'« Histoire de l'Église des Roumains », par Pierre Maior . . . . . 202—203
Fig. 20.— Image d'Alexandre Mourousi . . . . . 212—213
Fig. 21.— Autre image d'Alexandre Mourousi . . . . . 218—219
Fig. 22.— Document de Constantin Ypsilanti, Prince de Moldavie (1804) . . . . . 221—222
Fig. 23.— Document de Jean Georges Caragea, Prince de Valachie (1818) . . . . . 246—247
Fig. 24.— Jean Georges Caragea . . . . . 266—267
Fig. 25.— Scarlate Callimachi, Prince de Moldavie . . . . . 270—271
Fig. 26.— Autre image de Scarlate Callimachi . . . . . 276—277
Fig. 27.— Michel Soutzo, d'après un portrait de Dupré . . . . 284—285
Fig. 28.— Michel Soutzo, Prince de Moldavie, d'après un portrait de Dupré . . . . . 286—287
Fig. 29.— Document d'Alexandre Nicolas Soutzo, Prince de Valachie . . . . . 310—311
Fig. 30.— Alexandre Nicolas Soutzo . . . . . 312—313
Fig. 31.— Théodore Vladimirescu. Portrait dans l'église de Preajna, Mehedinți . . . . . 314—315
Fig. 32.— Jean Sandu Sturdza, Prince de Moldavie . . . . . 350—351
Fig. 33.— Grégoire Ghica, Prince de Valachie. . . . . 366—367
Fig. 34.— L'Assemblée valaque de 1831 . . . . . 406—407
Fig. 35.— Alexandre Ghica, Prince de Valachie . . . . . 446—447
Fig. 36.— Michel Sturdza, Prince de Moldavie . . . . . 450—451
Fig. 37.— Alexandre Ghica . . . . . 456—457

TABLE DES MATIÈRES

Page

Avant-Propos pour les trois dernières volumes 3

LIVRE I

L'IDÉE RÉVOLUTIONNAIRE AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES ROUMAINS

Chapitre I. — Premières manifestations de l'esprit révolutionnaire dans les pays libres et en Transylvanie 7
Chapitre II. — Le mouvement vers la liberté des Roumains vivant dans la nouvelle Monarchie Joséphine 27

LIVRE II

LE PROBLÈME DE LA LIBERTÉ ROUMAINE DEVANT L'EUROPE

Chapitre I. — Préparation de la guerre russo-autrichienne contre l'Empire Ottoman 45

LIVRE III

SOUS LA RÉVOLUTION

Chapitre I. — Premiers contacts avec la Révolution européenne .. 89
Chapitre II. — Le mouvement des esprits en Transylvanie 98
Chapitre III. — Premières pénétrations de l'esprit révolutionnaire chez les Roumains des pays libres 123
Chapitre IV. — Création du crédo roumain 166
Chapitre V. — Les Roumains et le nouvel Empire romain de Napoléon 208

Page

Chapitre VI. — Mouvement des esprits jusqu'en 1821 242
Chapitre VII. — La nouvelle littérature chez les Roumains libres entre 1812—1821 282

LIVRE IV

LES ROUMAINS ET LES RÉVOLUTIONS NATIONALES

Chapitre I. — La crise révolutionnaire de 1821 309
Chapitre II. — Les revendications des droits en 1822 327
Chapitre III. — Les princes indigènes et les partis de la noblesse .. 350
Chapitre IV. — Mouvement littéraire jusqu'en 1828 370
Chapitre V. — Nouvelle occupation russe (1828—1834) 392
Chapitre VI. — Développement de l'esprit public jusqu'à la nomination des princes du Règlement Organique 419
Chapitre VII. — L'essor national sous les premiers princes du Règlement Organique 445

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES PRINCES DELA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE ENTRE 1775 — 1848 467
TABLE DES ILLUSTRATIONS 469
TABLE DES MATIERES 471

Institut Pedagogic de 3 ani
Nr. inv.
BIBLIOTECA
VERIFICAT 2007
VERIFICAT 1987